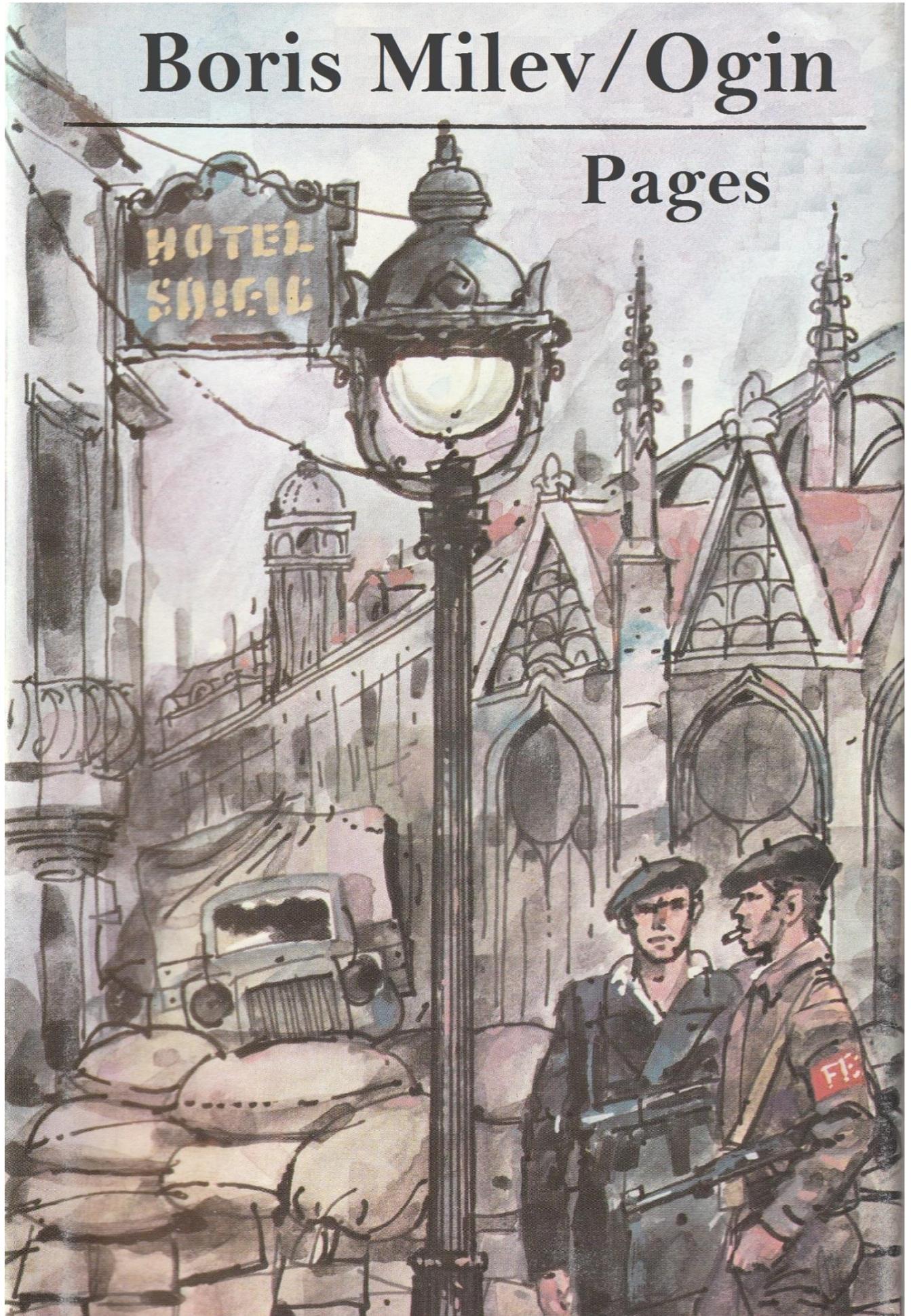


Boris Milev/Ogin

Pages



Boris Milev

Ogin

Pages

Deuxième édition
révisée et complétée

Éditions du Parti/Sofia 1982

Traduction André Milev, 2022
Couverture Alexandar Khatchatourian
Correction Brigitte Grumel et Joséphine Castoro

B -3

© Boris Milev, auteur, 1982 c/o Jusautor, Sofia

[Légion, poème de Paul Éluard](#)

[Préface d'Henri Rol-Tanguy](#)

[Chapitre premier](#)

[Enfance](#)

[Chapitre deuxième](#)

[La première arrestation](#)

[Débuts au théâtre](#)

[Dans le village de Kapatovo](#)

[Action courage](#)

[Chapitre troisième](#)

[Maturation](#)

[La première grève](#)

[Dans les tenailles du chômage et de la xénophobie](#)

[Nouveau métier, nouvelle grève](#)

[Scènes brèves de la vie de l'émigration](#)

[Au théâtre de l'Atelier](#)

[Gaffe de jeunesse](#)

[Émigrant en Belgique](#)

[Orateur involontaire](#)

[Vous nous suivez](#)

[À la prison de Saint-Gilles](#)

[Le rêve du prolétaire chinois Hook](#)

[De nouveau en France](#)

[Dans le village de Saint-Félix-de-Caraman](#)

[De nouveau dans la capitale française](#)

[Chapitre quatrième](#)

[Retour vers la patrie](#)

[Dans le « tunnel Hemus »](#)

[Grève dans la cordonnerie Tango](#)

[Auteur du slogan « La religion est l'opium du peuple »](#)

[Marié à la révolution](#)

[Rencontre avec Dimitar Polyanov](#)

[La faim de Sofia](#)

[Membre du deuxième district du PCB à Sofia](#)

[Dans la rédaction du journal *Écho*](#)

[Union des écrivains laborieux](#)

[La commune de Sofia](#)

[Les condamnés – fusillés, les assassins – non inquiétés](#)

[Formation théorique à la montagne Lozen](#)

[La grande surprise](#)

[La trahison](#)

[Dans la prison centrale](#)

[Premier mai 1935 en prison](#)

[Évasion de la prison centrale](#)

[Clandestin](#)

[On ne peut pas servir à autre chose ?](#)

[La guerre](#)

[Dans la prison de Fresnes](#)

[Le camp de concentration du Vernet – École de courage](#)

[Le camp des Milles. L'évasion](#)

[Dans la prison de Chalon-sur-Saône](#)

[Dans Paris sous l'Occupation](#)

[Coopérative – Couverture](#)

[Premiers pas dans la résistance française](#)

[Le groupe de combat bulgare à Paris](#)

[Le groupe de combat en action](#)

[Je quitte le groupe de combat des Bulgares](#)

Chapitre cinquième

[Dans la Résistance sur un front plus large](#)

[Une pure prouesse de grande classe](#)

[Les stations de radio Sottens, Moscou et Londres communiquent...](#)

[Le combattant Pavel Simo – la première victime](#)

[L'ennemi doit être a-né-an-ti !](#)

[Bianca, Martin, Odette, trois abeilles mellifères du quartier général](#)

[Richard meurt heureux !](#)

[Missak Manouchian et sa première action](#)

[Salutation et cadeau pour l'armée soviétique](#)

[Les déraillements et le combattant Joseph Boczov](#)

[« Tu as le bonjour du commandant de *gross* Paris »](#)

[La récolte est bonne](#)

[Le patriotisme de Mme Artik](#)

[Solange, la première arrêtée](#)

[Expérience parisienne dans la zone occupée](#)

[« *Non kaputt ! Volga, Volga, mat radnaia !* »](#)

[On les appelait des étrangers. Le procès des 23](#)

[La bataille pour la liberté prend un nouvel élan](#)

[« Le 14 juillet – tous aux armes ! »](#)

[L'insurrection de Paris](#)

[Frères d'armes](#)

Chapitre sixième

[Retour](#)

[Lettre du parti communiste français](#)

[Témoignage de Louis Grojnowski](#)

[Photos](#)

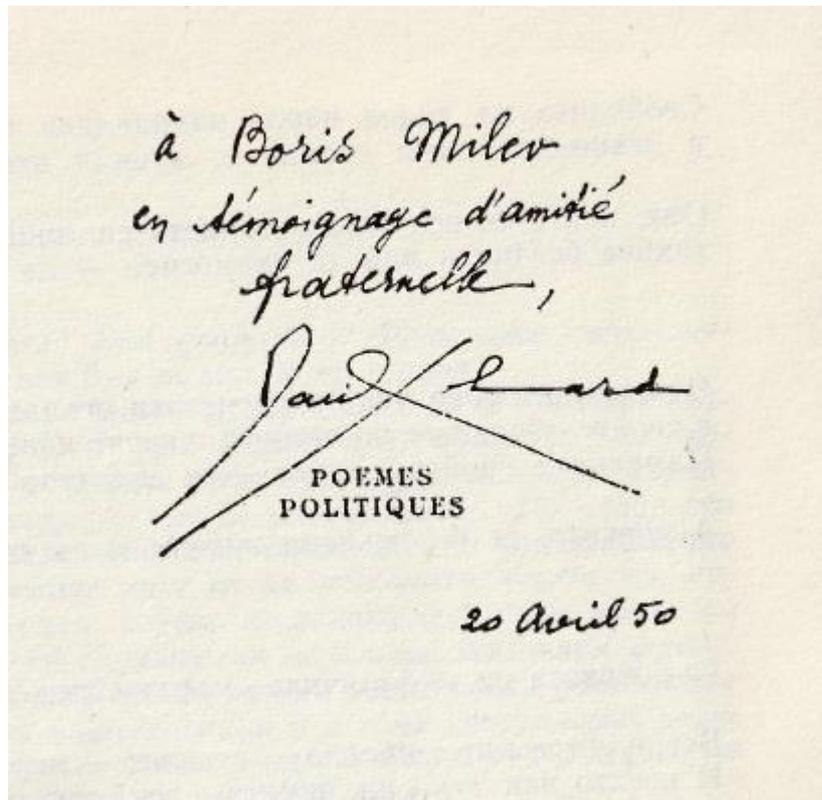
[Index des noms](#)

SUR L'AUTEUR



Pages - deuxième édition complétée et révisée d'un livre sur une biographie riche qui se confond avec la biographie d'une époque unique. Boris Milev - Ogin, un révolutionnaire communiste et professionnel, parcourt le long chemin d'un garçon prolétaire de la périphérie de Sofia, à travers les luttes de classe du prolétariat de Sofia, à travers la prison centrale de Sofia - et à travers une évasion audacieuse, il atteint la France, où il participe activement aux luttes des ouvriers français. Durant les terribles années de l'Occupation, l'auteur s'élève jusqu'à devenir l'un des chefs des FTP-MOI à Paris et en région parisienne, participe activement à l'insurrection parisienne de l'été 1944, prend part à plusieurs actions audacieuses et courageuses des antifascistes contre les nazis.

Avec beaucoup d'amour, d'une plume vive et fascinante, Boris Milev - Ogin décrit l'exploit de ses compagnons d'armes. Il nous révèle purement et sincèrement ces pages de l'époque qui, d'une manière ou d'une autre, ont été marquées par les pages de transition de l'Histoire, lorsque les portes de la vie nouvelle se sont ouvertes avec fracas.



Paul Éluard

LÉGION

Si j'ai le droit de dire en français aujourd'hui
Ma peine et mon espoir, ma colère et ma joie
Si rien ne s'est voilé définitivement
De notre rêve immense et de notre sagesse

C'est que des étrangers comme on les nomme encore
Croyaient à la justice ici bas et concrète
Ils avaient dans leur sang le sang de leurs semblables
Ces étrangers savaient quelle était leur patrie

La liberté d'un peuple oriente tous les peuples
Un innocent aux fers enchaîne tous les hommes
Et qui se refuse à son cœur sait sa loi
Il faut vaincre le gouffre et vaincre la vermine

Ces étrangers d'ici qui choisirent le feu
Leurs portraits sur les murs sont vivants pour toujours

Un soleil de mémoire éclaire leur beauté
Ils ont tué pour vivre ils ont crié vengeance

Leur vie tuait la mort au cœur d'un miroir fixe
Le seul vœu de justice a pour écho la vie
Et lorsqu'on n'entendra que cette voix sur terre
Lorsqu'on ne tuera plus ils seront bien vengés.
Et ce sera justice.

PRÉFACE

*La Résistance ? Quelle Résistance ? La Résistance française, évidemment !
J'aimerais vous en parler.*

*En tant qu'ancien Chef régional des Forces françaises de l'intérieur (F. F. I.)
à Paris et en Île-de-France, je peux dire qu'elle était de nature nationale et de
contenu international. En substance, le mouvement de Résistance français était
antifasciste et faisait partie de la lutte armée alliée sur tous les fronts, qui a éclaté
de la manière la plus impressionnante sur le front de l'Est, où l'Armée rouge a
porté un coup décisif aux envahisseurs hitlériens et a historiquement décidé la
sortie de la guerre au profit des alliés, dans l'intérêt de l'avenir des peuples du
monde.*

*Outre les patriotes français, les antifascistes et les communistes, un certain
nombre de Bulgares ont également participé à la Résistance, ils ont traversé les
épreuves du fascisme bulgare et les batailles de la guerre civile espagnole, en tant
que volontaires des Brigades internationales.*

*Le groupe bulgare de combattants faisant partie de l'organisation « Francs-
tireurs et partisans français » (F.T.P.F.) s'est distingué par un certain nombre
d'actions audacieuses – je ne parle que de la région parisienne ! – contre les
occupants hitlériens : incendie des garages des rues Bolivar et Laborde ; mise à feu
de l'atelier mécanique du boulevard Aristide Briand dans la banlieue de
Montrouge ; attaque à main armée contre une patrouille fasciste rue Jean Jaurès ;
placement d'une machine infernale sous un bus avec des officiers et des soldats
hitlériens à la gare de la porte de la Villette ; attentat à la bombe d'une compagnie
hitlérienne dans les escaliers du métro Jean Jaurès et autres actions similaires.*

*Dans toutes ces actions, qui ont atteint leur apogée, lors de l'insurrection de
Paris, en août 1944, le groupe bulgare de combattants a non seulement fait preuve
de courage, mais il a également prouvé qu'il pouvait mener à bien ses tâches,
assurant toujours le retrait réussi de tous ses combattants.*

*En 1942 et 1943, j'étais en contact permanent avec le camarade Boris Milev,
que je connaissais sous les pseudonymes de Charles et Gaby, commissaire politique
des groupes d'émigrés combattants de diverses nationalités dans la région
parisienne. J'ai gardé de lui le souvenir d'un leader doté d'une vision claire et d'un*

sens aigu des responsabilités dans l'accomplissement de tâches à caractère politique et militaire. Le camarade Milev a rendu de précieux services à la Résistance française, au sein de laquelle il a fait preuve de dévouement et de courage prouvant qu'il était un excellent organisateur.

À première vue, la Résistance semble appartenir au passé, à l'histoire vécue. Mais elle est toujours présente et efficace contre les ennemis constants de l'Humanité - le fascisme et la guerre. Elle est le contenu, l'esprit, la philosophie du comportement humain face aux problèmes modernes. Hier, la Résistance signifiait un combat contre la peste brune, qui menaçait l'existence de la civilisation, de la liberté, du progrès social. Aujourd'hui, la Résistance est nécessaire pour mettre un terme au cours effréné des armements, à la tendance au retour des jours sombres de la guerre froide, à la multiplication des foyers militaires à la surface du globe. Aujourd'hui, la Résistance signifie vigilance et détermination pour préserver la paix dans le monde.

Des livres comme « Pages » de Boris Milev, sont utiles non seulement parce qu'ils rappellent une époque héroïque, ravivent la mémoire de ses combattants et la victoire des nations sur l'hitlérisme, mais aussi parce qu'ils gardent vigilants des partisans de la paix et unissent les nouvelles générations de tous les pays, avec les idées de l'internationalisme pur.

Colonel HENRI ROL-TANGUY



Grand-croix de la Légion d'honneur,

*Compagnon de la Libération.**

* Membre permanent du Comité central du Parti communiste français depuis 1944, membre des Brigades internationales, commandant, chef de l'insurrection parisienne en août 1944 et considéré comme le « libérateur de Paris ». Le titre le plus élevé de France lui a été décerné : « Compagnon de la Libération ». À l'occasion de son 70ème anniversaire, il a été décoré de l'ordre de l'Amitié des peuples par l'Union soviétique.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

Église. Une église ordinaire, comme beaucoup, érigée dans la capitale. Plus précisément, l'église du jardin des Trois Puits.

Dimanche matin. Les fidèles, en tenue de fête, se tiennent debout et écoutent la liturgie, célébrée par Krapchanski, le pope populaire du quartier. Lorsque la liturgie est terminée, les visiteurs ne partent pas. C'est le moment pour certains de partager soucis et chagrins ; pour d'autres d'échanger sur les nouvelles du quartier ou de parler à leurs amis ; pour d'autres encore – juste de bavarder.

Un tel dimanche matin, deux femmes se sont rencontrées – camarades de classe, amies. Toutes deux du même âge. L'une, Nushka, avait atteint la troisième année du lycée et avait donc une nette supériorité intellectuelle sur son amie, Héraklia, qui n'avait étudié que jusqu'à la quatrième année. L'« intellectuelle » Nushka regarda fixement le pleurnichard agrippé à la jupe de sa mère et prononça ces paroles d'oracle : « Haro, je ne connais pas tes autres enfants, mais celui-ci, fais-y bien attention. Il a une étoile sur le front. »

Cet enfant, c'était moi.

Ignorant ma vocation d'« étoile », j'ai connu la vie des enfants du quartier pauvre des Trois Puits. L'été, je jouais pieds nus à toutes sortes de jeux : un, deux, trois, soleil ; saute-mouton ; long âne ; esclaves ; voleurs ; billes ; osselets. L'hiver, je portais des sabots. Mes pieds, grandissant à volonté, se transformaient en grosses pattes, ignorant la douceur et l'inconvénient d'une quelconque chaussure. Pour la première fois, quand j'avais treize ans, mes pieds sont entrés dans un moule. Lorsque j'ai mis les galoches usées de mon riche cousin Petko, des ailes m'ont poussé, je me suis senti au septième ciel. J'ai couru jouer au « long âne » dans la cour de l'école primaire voisine des Frères Miladinovi. Ce n'était pas un jeu, mais une série de violentes explosions de joie et de bonheur.

De tels moments étaient l'exception. Quelque chose comme un dessert copieux après une soupe aux haricots maigres.

Avant même mes treize ans, ma tête et mon dos en ont vu beaucoup et ont souffert. Un sac à la main, je courais après les *galiotes*¹ à charbon qui piétinaient les pavés du boulevard Ferdinand. Je courais, espérant tirer un bon profit de la vente des petits morceaux de charbon qui tombaient par les interstices des crêtes. Les meneurs de galiotes, parfois généreux, me lançaient une plus grosse boule. Mais il arrivait que je saute habilement sur les crêtes, et derrière le dos du conducteur au cœur dur, je jetais rapidement au sol les morceaux qui me tombaient sous la main. Bien sûr, il y eut des moments où j'ai payé cher ces raids illicites. Dans ces moments-là, non seulement mon oreille était tordue jusqu'au sang, mais le fouet de la charrette était impitoyablement enroulé autour de mon cou et de mes pieds nus.

Le jour de marché, et pas seulement ce jour-là, je fuyais l'école pour porter des achats des dames fortunées.

Lorsque je suis devenu rédacteur en chef d'un quotidien et d'un hebdomadaire littéraire dans les années 1930, je tapotais souvent l'épaule des petits vendeurs de journaux et leur caressais les cheveux, emporté par les souvenirs de la période où j'étais leur confrère. Dans ces moments-là, je me voyais courir follement le long du boulevard Dondukov et crier de toutes mes forces, à m'en briser la voix : « Le journal *Dnevnik*, dernières nouvelles : l'éclipse solaire et la fin du monde ; Kaiser Wilhelm – incendiaire de la guerre mondiale. »

Désormais, les courses se déroulent dans les stades. À cette époque, les participants à de véritables courses étaient les centaines de vendeurs de journaux qui, comme un troupeau libéré de l'imprimerie des journaux *Utro* et *Dnevnik*, se précipitaient sur le boulevard Dondukov pour être les premiers à atteindre la place devant le café Panah, sur le site de l'actuelle commission d'urbanisme. C'était le carrefour le plus bruyant et le plus fréquenté de la capitale. L'assaut de l'essaim de vendeurs de journaux était un spectacle attendu, non seulement des acheteurs, mais aussi des personnes de la haute société attablées au café, ainsi que des dames de la confiserie Rosa voisine. Les petits vendeurs de journaux considéraient la

1. Galiotes : chariots en bois à deux grandes roues, tirés par un cheval.

place, un terrain propice à la vente, comme libre. Alors, le cœur battant, ils cherchaient à arriver au moins une minute avant les autres. Certains d'entre eux, « plus âgés », comme Toushé, Kyoseto et d'autres, n'étaient pas du même avis. Ils croyaient avoir le monopole de l'endroit et donnaient brutalement des coups de poing et de pied aux contrevenants mineurs de la place, arbitrairement occupée. C'est ce mélange d'appels publicitaires, de cris, de scènes de coups de poing et de coups de pied qui enchantait le public : commerçants, militaires, fonctionnaires, escrocs, intellectuels. Plus d'une fois, j'ai été jeté comme un chiffon du fond du café de quelques coups de pied puissants. Je pleurnichais, je pleurais, je reniflais, et puis je descendais par la rue Serdika jusqu'au café Splendid, j'y entrais et si j'arrivais à vendre cinq ou six journaux, je me sentais heureux. Je visitais les restaurants bruyants Zdrave et Paris – près de l'actuel cinéma Tserkovski – et je passais le plus clair de mon temps au café-restaurant Odéon¹ de la rue Tsar Siméon, à écouter des musiciens, violonistes et chanteurs étrangers. Il arrivait que je reste émerveillé pendant des heures. À ces moments, je me voyais comme un grand violoniste avec une chevelure bien fournie et une barbe, bien que je n'aie même pas appris à jouer de l'ocarina.

Parfois, au risque d'être expulsé, je me faufilais dans la brasserie Battenberg, qui était du côté Est de la place de l'église Saint-Georges, aujourd'hui classée monument historique, au centre de la capitale. Le célèbre vendeur de journaux Daskala, qui avait le monopole de cette brasserie était remarquable pour trois raisons : il était orné de toutes sortes d'insignes en fer-blanc, fer et carton ; sa voix ressemblait à une trompette de Jéricho, aussi métallique qu'enrouée ; il essayait de donner un rythme poétique à ses cris :

« Je vends *Pryaporets*, *Zname* et *Narodni prava*. Achetez *Bulgaria* dépourvue de bois. »

Il entrait dans l'imprimerie Mir de la rue Bacho Kiro et demandait :

« Hé, vous, ce coffre

n'est-il pas en trop ? »

1. Maintenant restaurant Gambrinous.

Ou alors, en se promenant autour des tables du Battenberg, il fumait du « muftajian » et prononçait ces mots :

« Laissez-moi voir, messieurs,

vos cigarettes

ne sont-elles pas très vieilles ? »

Et encore :

« Achetez *Balgaran*,

pour un galagan¹. »

Il paraît que quand j'étais très jeune, j'aimais chanter. Les gens autour de moi semblaient aimer ma voix. Peut-être que cette fascination a libéré l'imagination religieuse de ma mère qui a commencé à nourrir l'espoir de voir un jour son Borko sur un trône religieux. Et pourquoi rêvait-elle que son fils se consacre à l'Église ? Vingt ou trente ans plus tard, elle m'a avoué qu'elle s'était secrètement crue une grande pécheresse et qu'elle espérait la rédemption dès lors que son fils deviendrait serviteur de Dieu. On peut juger d'après sa vie quelle pécheresse elle fut : elle épousa un très beau garçon, qu'elle n'aimait pas vraiment, donna naissance à cinq enfants, ce qui signifiait cinq bouches à nourrir ; le père frivole et irresponsable délaissa les enfants qu'il avait conçus. La jeune mère, alors que son aîné avait douze ans et que le plus jeune de ses enfants était encore un bébé portant des couches, commença par vendre sa robe de mariée. La dot devint bientôt du pain rassis et du babeurre, insuffisants pour satisfaire les solides appétits des enfants en pleine croissance. Plus tard, elle travailla comme femme de chambre pour des parents riches, comme femme de ménage aux bains féminins de la ville et à l'Institut cartographique. À la maison, elle nettoyait, cuisinait, lavait, reprisait et s'occupait en même temps de sa mère et de son frère, avec qui nous vivions. La jeunesse de cette femme, la plus belle de ses amies, se déroula dans une chasteté forcée et avec des passions refoulées. Avec son travail dans des maisons et des institutions étrangères, ajouté à ses besoins nocturnes insupportables à la maison, elle a soutenu deux des enfants, dans les conditions d'alors, pour leur permettre de terminer leurs études secondaires. Une pécheresse ? Une cruelle

1. Galagan (ou gologan) : pièce de monnaie de 10 centimes, du roumain. *Note du traducteur.*

croissance religieuse a réussi à convaincre cette sainte terrestre, que sa vie dure était une punition pour les péchés commis soit par elle, soit par ses proches.

L'espoir de vouer son fils à l'Église s'est particulièrement manifesté lorsque le pope le plus respecté, Krapchanski, s'est intéressé à la voix de son Borko. Le prêtre habitait rue Osogovo, juste en face de chez nous, et il écoutait des chansons folkloriques et religieuses, que nous chantions parfois en chœur, parfois séparément.

En mon absence, le prêtre s'est arrêté chez nous, a vu l'environnement pauvre, s'est assuré de la piété de la famille par les icônes et les lampes à huile accrochées aux murs et a demandé de lui donner le garçon – c'est-à-dire moi – comme serviteur dans l'Église. « S'il est sage, nous l'enverrons au séminaire », a promis l'invité de haut rang. Dans l'imaginaire de ma mère, les miracles naissaient comme des mirages de la future vie honorable de son enfant : couronnes d'or, robes à revers, discours de chaire, la convoitise des voisines, la joie cachée de la mère. Pas de sa bouche, mais de son cœur, le consentement et la promesse au pope sortirent.

Le soir, j'ai été très surpris. Sans que l'on soit dimanche, les haricots vivaces sentaient la frite et la menthe, et le yaourt n'était pas très dilué. À la première bouchée, ma mère, avec un sourire épanoui et visiblement émue aux larmes, m'a parlé de la visite de l'après-midi et de l'invitation importante.

– Peut-être que c'est là ta chance. Que Dieu t'accorde sa miséricorde et t'offre le bonheur.

Maman m'a serré dans ses bras, m'a embrassé chaudement et m'a averti qu'elle allait réchauffer l'eau pour me laver dans la baignoire.

– Que tu sois propre demain, tant mentalement que physiquement.

Je me suis rendu à l'église bien habillé, même avec de vieux vêtements et des sandales en bois. Le clerc m'a immédiatement conduit chez le prêtre. Le pope Krapchanski somnolait sur une chaise à l'autel. À moitié éveillé, il a demandé :

– Ah, c'est toi ? C'était quoi déjà ton nom ?

– Borko.

– Très bien, Boré. Viens ici et lis-moi cette ligne.

Le pope ne m'a pas donné le livre, mais l'a juste présenté à mes yeux. Un autre garçon de 11 à 12 ans pourrait échouer à cet examen. Les lettres étaient en slavon d'église. Seule ma curiosité précoce pour les manuels de ma sœur, qui étudiait l'ancien alphabet bulgare, m'a sauvé de l'échec. J'ai lu la ligne avec une légère hésitation. Le pope m'a demandé de continuer. C'est comme ça que je suis arrivé aux quatrième et cinquième lignes. Le vieil homme barbu m'a pincé la joue et a dit :

– Assez. De toute évidence, tu apprendras à bien lire. Maintenant, tu vas me regarder et m'écouter lire, puis tu feras la page entière tout seul. Ce livre s'appelle l'*Apôtre*. Il est généralement lu par un diacre, c'est-à-dire par un jeune prêtre. Mais je vais t'essayer aussi, si tu m'écoutes.

Instinctivement, j'ai baisé la main du prêtre.

– Je vais écouter, Père.

Le vieil homme a aimé la spontanéité du geste. Il m'a pris sur ses genoux et m'a donné des instructions :

– Écoute maintenant pendant que je lis et je module ma voix. Ici, dans l'église, on lit et on chante. Écoute. Ensuite, tu répéteras.

Le pope a effectivement modulé sa voix dans différentes gammes.

– Maintenant à toi d'essayer. Lentement, prends ton temps. Il est important, en t'écoutant lire, que les fidèles pensent qu'il s'agit de chants d'Église.

Les débuts ont été un succès. J'ai ajouté de nouvelles courbes et respirations au mot « Seigneur », ce que mon professeur aimait beaucoup. Il me caressa à nouveau les joues et me tapota à nouveau l'épaule...

Le troisième jour, j'ai lu l'*Apôtre* aux fidèles silencieux en présence de ma mère agitée. Soit ma voix tordait les aigus, soit elle baissait en baryton. Les fidèles étaient satisfaits. Ma mère en larmes pouvait à peine remercier les félicitations des voisines : « – Qu'il soit vivant et en bonne santé, félicitations, Haro ! »

L'artisanat de l'Église a duré plus de trois mois. Cela s'est avéré rentable et facile. Les sous sont devenus nombreux : trois ou quatre en semaine et cinq les dimanches.

Tout allait bien, ce qui ne voulait pas dire qu'un million de choses ne troublaient pas mon âme d'enfant. Le jour de la fête de Yordan est arrivé. Nous sommes allés bénir les fidèles. Le pope entrait dans les maisons, et encore à la porte, balbutiait sa bénédiction, trempait une poignée de buis dans le seau d'eau bénite, aspergeait les murs et les gens, et se retirait rapidement. Les arrosés payaient pour la visite mouillée en jetant parfois beaucoup d'argent dans le seau : des sous et des pièces d'argent de cinquante centimes. J'étais très tenté de transférer un sou ou deux du fond du seau d'eau bénite dans ma poche, mais la peur du péché et l'espoir d'une bonne récompense après le marathon dans le froid matinal de janvier m'empêchaient de « pécher ». Cependant, mes sentiments n'étaient pas tout à fait clairs. Je regardais le pope fouler hardiment les rues et les cours enneigées avec ses hautes chaussures chaudes en galoches russes et je l'enviais. Et comment ne pas l'envier, alors que je boitillais à sa suite en sabots dans le froid et que je portais le seau de cuivre à mains nues ! Laissons de côté la forte impression que j'ai ressentie lorsqu'au milieu de la visite j'ai vu le pope s'arrêter, mettre la main dans le seau, en sortir l'argent réuni et le placer dans la poche cachée de sa robe.

À midi nous retournions à la maison du curé. Le prêtre enleva ses galoches et ses souliers, enfila de hautes pantoufles de feutre, suspendit sa robe et son couvre-chef, mit un bonnet rouge sur sa tête et entra dans une cuisine spacieuse plus grande que la pièce où nous vivions – ma mère, ma sœur et mes quatre frères. Mes yeux de garçon affamé fixaient le grand plateau rempli à ras bord de boulettes de viande frites.

– Nous avons fait du bon travail. Avant de te sécher à la maison, tu vas faire un travail pour moi. Tiens ces deux bouteilles. Tu vas les donner à Lazo le tenancier, au coin d'Opalchenska et de Pirotska¹. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie. Qu'il remplisse les bouteilles de vin de ton grand-père Krapchanski. Mais

1. Maintenant Jdanov.

tu seras prudent. Tu porteras les bouteilles sous le manteau aussi bien à l'aller qu'au retour. Quand tu parles à ton oncle Lazo, que personne ne t'entende !

Je restai debout pétrifié. Je n'en croyais pas mes yeux et mes oreilles. Je suis parti comme dans un rêve. Cachant les bouteilles, enfilant mes pieds gelés dans les lanières des sabots, je partis pour la fameuse brasserie-auberge. Une vive curiosité m'obligea à me presser.

Les consignes ont été respectées jusqu'au bout. L'aubergiste, célèbre dans le quartier pour sa grosseur et sa voix rauque, a seulement demandé : « Pourquoi le pope n'est-il pas venu ? » puis il m'a demandé d'attendre dans la cour. Le tonton est descendu à la cave et au bout d'un moment il a fourré les bouteilles pleines sous mon manteau.

Ma curiosité a été entièrement satisfaite. Le pope prit les bouteilles, les dirigea une à une vers la lumière de la fenêtre, versa le vin rouge dans un grand verre d'eau et l'avala avidement. Mes yeux se sont écarquillés et ont commencé à aller des bouteilles au verre et de l'assiette pleine de boulettes de viande frites à la bouche de grand-père pope, si bien qu'il s'est senti un peu mal à l'aise.

– Ma tension artérielle est basse et les médecins me recommandent de manger plus de viande et de boire un verre de vin au déjeuner. Et tu vas prendre quelques boulettes de viande. Même si c'est vendredi et que l'on doit être à jeun. J'ai parlé à grand-père Dieu et je t'autorise. Tu n'as pas de tension, mais tu dois croître, grandir et me remplacer.

Toujours sous le choc, j'ai reçu ma récompense de trente centimes en petites pièces, j'ai accepté deux ou trois boulettes de viande enveloppées dans un journal et j'ai murmuré que je rentrais à la maison me sécher.

Maman m'a déshabillé, m'a frotté et m'a interrogé, mais elle est tombée sur un silence inhabituel de la part de son fils bavard.

– Laissez l'enfant. Tu ne vois pas qu'il est gelé ? trancha grand-mère, donnant au novice de l'Église excité le temps de réfléchir. Jusqu'au soir, j'étais complètement déçu par les serviteurs de Dieu. Les actions cachées et les mensonges du pope Krapchanski avaient balayé ma foi fragile. « Il ne peut pas y

avoir de Dieu s'il tolère de mentir en son nom et d'être servi par de tels escrocs », ai-je conclu.

J'aimais beaucoup ma mère, et pour ne pas la chagriner, je n'osais pas lui parler de ma grande découverte. Je n'ai pas fait preuve de la même retenue envers ma sœur Nadia, de trois ans mon aînée. Je lui ai tout raconté, du début à la fin. Ma sœur n'a pas dit un mot pendant au moins cinq minutes. Comme toutes les filles, elle a commencé à tordre le bout de son tablier d'école en satin et à se mordre la lèvre jusqu'au sang. Puis elle a fondu en larmes.

– C'est effrayant, effrayant ! Et comment maman va-t-elle vivre sans croire ?

– Nous ne lui dirons rien. Elle est âgée (elle n'avait que 45 ans). Elle continuera de croire.

– Et nous, qu'est-ce qu'on va faire ?

– Nous croirons à nos yeux, en nous-mêmes.

– Comment en nous-mêmes ?

– Comme ça, toi à moi, moi à toi. L'important est de ne pas mentir et de ne pas se mentir. Il faut se dire la vérité.

– À l'Église, les popes disent la même chose.

– Et nous allons à l'école et en savons plus que les popes.

La conversation secrète avec ma sœur s'est terminée par un serment : ce soir je vais tomber malade, je vais me coucher tôt, j'irai à l'école le matin, j'aurai encore mal l'après-midi et je ne pourrai pas lire l'*Apôtre*.

Le prêtre s'intéressa à la santé de son novice, ma mère s'excusa et promit innocemment de m'amener elle-même à l'église. Le jeu dura trois jours. Le bavardage féminin de ma sœur n'a pas duré plus longtemps. Elle a trahi ma déception devant notre mère et a sympathisé naïvement avec moi. Cette solidarité sentimentale a approfondi le drame de ma mère : soudain deux enfants s'écartent du droit chemin et tombent dans les filets de Satan !

Grand-mère, fille de pope, sans illusions sur le caractère terrestre des ministres de l'Église, a condamné :

– *Zorla güzellik olmaz* ¹. Si l'enfant ne veut pas, il ne doit pas être forcé. Maintenant qu'il continue d'aller à l'école. Et c'est là-bas qu'il doit chercher le salut de notre situation.

1. Du turc. On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PREMIÈRE ARRESTATION

Comment j'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires et en plus le département semi-classique, je n'en sais rien. Au lycée, je faisais beaucoup de choses sauf pour mes cours. Je ne me souviens pas et je ne peux pas non plus établir quand, où et à quelle occasion je suis tombé amoureux de l'art théâtral, car j'ai commencé à réciter divers poèmes et presque tous les soirs à assister à des représentations debout du Théâtre national. Parallèlement à la passion théâtrale, un très fort intérêt pour la lecture s'est éveillé en moi, pour toute sorte de littérature, intérêt dont, soit dit en passant, je ne me suis pas encore aliéné malgré mon âge avancé.

Au lycée, je suis devenu célèbre en tant que récitant. J'étais invité aux fêtes scolaires et aux matinées littéraires ; je participais au cercle théâtral de la société littéraire *P. K. Yavorov* avec mon ami d'enfance Petar Hristov, également captivé par les lumières de la rampe de scène et interprète incomparablement meilleur des poèmes de Pencho Slaveykov, P. K. Yavorov, Adam Mickiewicz et autres.

Nous étions jeunes, nous rêvions de nous consacrer au théâtre. Mais les temps étaient turbulents et ils ont brûlé cruellement nos rêves.

Avant que mes vingt ans ne sonnent, j'ai vécu ma mort pour la première fois. Après cette première rencontre, la mort m'a traqué plus d'une fois. Il y avait même des moments où elle était ma compagne quotidienne. J'ai senti le souffle de son aile, j'ai senti comment chaque nuit pouvait être la dernière pour moi et comment à chaque jour levant, le ruban du voyage de ma vie pouvait être coupé avec le couteau du bourreau.

Dans la malheureuse et héroïque année 1923, j'ai vécu ma première aventure sérieuse. La capitale traversait des jours agités. Les forces du « bloc noir » dressaient habilement le Sofiote moyen contre le gouvernement démocratique

d'Alexander Stamboliiski. Ils profitaient de certains extrêmes erronés de la théorie du rôle hégémonique de la campagne dans son ensemble, pour les citoyens-parasites, également sans distinction de classes, pour compromettre le pouvoir aux yeux des habitants de Sofia. Les excès anarchiques fréquents, meurtres de gardes, braquages de banques et de magasins, enlèvements d'enfants de familles aisées et autres ainsi que la répression policière qui s'ensuivit, tendaient dangereusement les liens entre le gouvernement et les habitants de la capitale. Bien souvent des agents ou des gardes interpellaient les citoyens pour vérifier leur identité, pénétraient dans les cafés, restaurants, pâtisseries et troublaient la tranquillité des citoyens, eux, les forces de l'ordre.

Un soir de juin, mon ami Petar Hristov et moi, nous faisons notre promenade habituelle du quartier des Trois Puits, toujours aussi plongés dans des discussions philosophiques-littéraires-théâtrales. Des grondements forts et fréquents ont interrompu notre promenade et nos conversations. Des gens effrayés nous ont dépassés en courant, des cris de « Arrêtez les assassins », des rideaux de fer se baissaient bruyamment, des portes se fermaient. Je me suis précipité chez moi et j'ai appris par les voisins ce qui s'était passé : près du coin de la rue Pirotka et de notre rue Osogovo, des anarchistes avaient tiré et tué deux gardes dans le restaurant de Lozan le Gros. J'ai accueilli l'information comme l'un des phénomènes quotidiens de la capitale, j'ai mangé rapidement et j'ai commencé à travailler avec mon auteur préféré Przybyszewski. Il y avait une loi établie dans la famille : quand je lisais, tout le monde devait se taire. Ce soir, les esprits avaient été réveillés par les grondements à proximité, grand-mère mourait d'envie de commenter à haute voix l'accident. À plusieurs reprises, ma demande de « silence » s'est estompée sans réponse jusqu'à ce que grand-mère explose :

– Le monde, il se bat, il va se tuer comme des gitans, et toi tu relire et tu relire.

– Même si je ne lis pas, les gens vont encore s'entre-tuer, ai-je dit.

– Alors, au moins, parles-nous à quoi tu bousilles tes yeux ? demanda-t-elle curieusement.

– Je lis, grand-mère, à propos de l'homme fort.

– Eh, alors, qu'est-ce que faire ton homme fort ? Et que fabrique cet homme fort ?

Je relisais, peut-être pour la troisième fois, cet ouvrage sensationnel de l'auteur polonais à la mode et à ma grande horreur je constatais que je n'étais pas capable d'expliquer à ma grand-mère qui et ce qu'était l'homme fort. La raison était simple : moi-même, je ne comprenais pas l'image du protagoniste. J'ai eu recours à des phrases sonores et creuses sur l'universalisme de la volonté, sur le rôle transformateur de la musique, sur le rêve d'un orchestre mondial avec un chef d'orchestre mondial qui, avec sa puissante interprétation de la nouvelle musique, révolutionnera les esprits en effaçant le moisi du mal et en faisant briller le bien comme le soleil.

– Je n'ai rien du tout pas compris. Maintenant, écouter cela que je vais te dire, au moins que tu saches ce que dit la vie, pas les livres. Un homme fort est celui qui résiste à l'argent, mais à beaucoup d'argent, qui n'est pas séduit par une femme, mais pas aussi vieille que moi, mais magnifique comme l'aube, qui ne succomber point du tout au pouvoir, mais à un grand pouvoir. Celui qui sortira immaculé des trois fléaux il s'appellera un homme fort.

J'ai vite oublié les pensées et les images vagues de Przybyszewski, mais toute ma vie je me suis souvenu de la sagesse populaire de ma grand-mère.

Le lendemain matin, à 6 heures, un garde est passé de maison en maison pour délivrer un ordre strict : « Tous les habitants de la rue Osogovo doivent se présenter à la succursale du II^{ème} commissariat à 8 heures avec leurs billets d'adresse. » Lors d'une courte réunion de famille, nous avons décidé : la mère, la sœur, l'oncle et le frère aîné vont travailler ; pour le frère illégal Anastas¹, la carte d'adresse ne sera pas présentée. Tous les autres billets d'adresse seront apportés par Borko, le chômeur, bien qu'à ce moment-là je me préparais durement pour un examen dans les studios de Lyudmil Stoyanov, Issac Daniel et Dobri Nemirov.

Ayant enfilé ma chemise noire col officier, je pris sous le bras la collection *Insomnies* de P.K. Yavorov et la collection *Éclairs de poésie* de Georgi Bakalov, j'arrivai le premier de mes voisins à la succursale du commissariat rue Nishka.

1. Il s'était évadé de la prison de Sofia, où il purgeait une peine d'anarcho-communiste.

Mon intention était d'en finir avec les billets le plus tôt possible afin d'avoir suffisamment de temps pour répéter dans le parc Boris².

À 8 heures précises, j'ai frappé à la porte du chef. Aucune réponse n'a suivi. Au bout d'un moment, un garde est sorti du bureau et a annoncé que l'huissier n'était pas là et que les citoyens devaient attendre. Quelques minutes plus tard, le même gardien est revenu au bureau avec un verre d'eau chaude. J'ai essayé de lui parler poliment, mais il était réticent à engager la conversation. Et à l'intérieur du bureau, il y avait manifestement un homme qui bougeait – des pas pouvaient être entendus, des objets bougeaient. J'ai encore insisté. Pas un bruit, si ce n'est quelques voisins du quartier qui conseillaient de ne pas insister et de s'accommoder de la situation. Le point culminant de la moquerie des citoyens était la présentation d'un plateau à l'huissier avec du thé, du beurre et des biscuits. Je n'ai pas pu le supporter : j'ai frappé fort à la porte et j'ai laissé échapper ma voix pour être entendu.

Et je m'adressai aux voisins de quartier avec ces mots :

– Les heures de travail sont pour le travail, pas pour le petit-déjeuner.

La tête d'un garde s'avança :

– Entrez dans l'ordre – Et pour plus de poids, il a ajouté : – Numéro un.

Derrière la table était assis l'huissier – les joues roses et les yeux rouges. Devant lui – le petit déjeuner inachevé. De côté, un rasoir et le verre d'eau savonneuse.

– Nous n'avons pas le droit de déjeuner, n'est-ce pas, jeune homme ? demanda le chef endormi.

– Je n'ai pas dit une telle chose. Mais puisque vous commencez le contrôle à 8 heures, vous devriez prendre votre petit-déjeuner avant cette heure.

– Et si j'avais travaillé toute la nuit ?

– Alors appelez-nous quand cela vous convient.

– On dirait que tu en sais beaucoup.

1. Maintenant Parc de la Liberté.

Pendant ce temps, l'huissier regarda les billets d'adresse.

– Qui est ce Georgi Tashkov ?

– Mon oncle.

– Où est-il maintenant ?

– Il est allé au travail.

– Où ?

– À la Cour de cassation.

– Et Héraklia Mileva ?

– C'est ma mère. Elle est partie, avant que le garde ne vienne chez nous. Elle est femme de ménage aux bains publics.

– Eh bien, cette Anastasia Tashkova. Quel est ton lien de parenté avec elle ?

– C'est ma grand-mère.

– Pourquoi n'est-elle pas venue ?

– Parce qu'elle est très âgée, 75 ans.

– J'ai ordonné à tous les habitants d'Osogovo d'apporter eux-mêmes leurs billets d'adresse. Va chercher ta grand-mère !

– Ceci est absurde. Elle est analphabète et a du mal à se déplacer.

– Si elle est alitée, tu l'amèneras sur ton dos.

– Il est inutile de soupçonner une criminelle en elle.

– Je n'en doute pas, je recherche des criminels et il est de mon devoir de les attraper.

Soudain, l'huissier se leva, regarda la haute taille, les cheveux ébouriffés et la chemise noire, de ce qu'il pensait, être un jeune homme qui pense beaucoup, et me jeta au visage :

– Où étais-tu hier soir lors de l'attaque ?

En toute innocence, j'ai dit la vérité.

– Dans la rue.

– Quelle rue ?

– Sur Pirotska jusqu'à la rue Morava. Dès que j'ai entendu les grondements et vu que les magasins fermaient, j'ai décidé de rentrer chez moi.

– Alors, tout le monde s'enfuit de la rue Osogovo et toi tu coures dans la direction opposée ? N'est-ce pas ?

– Pour rassurer ma mère.

– Quels livres portes-tu sous le bras ?

– Regardez-les !

Pendant que le patron parcourait les livres, j'ai annoncé que j'apprenais certains poèmes des livres, que je perdais un temps précieux maintenant parce que mon examen était cet après-midi, et ainsi de suite.

– D'accord, d'accord – marmonna l'huissier. – Alors, tu lis Georgi Bakalov, le communiste... *Éclairs de poésie*.

– Ce n'est pas son livre, mais une collection d'œuvres d'auteurs de renommée mondiale.

– Et ce Peyo, et lui aussi est-il connu dans le monde entier pour ne pas pouvoir dormir, alors il griffonne pour ses « In-som-nies » ?

– C'est Yavorov, le plus grand poète bulgare après Botev.

– Allez. À la bonne heure, maintenant tu fais intervenir l'anarchiste Botev.

Puis en me regardant une fois de plus depuis les sandales en bois, les pieds nus, aux cheveux luxuriants, l'huissier se tourna vers le garde :

– Tsanko, tu l'emmèneras au quartier général, rue Sofronii. Prends ton fusil et s'il s'éloigne de plus d'un mètre de la lame du couteau, tu tires.

J'ai protesté en vain et prévenu naïvement l'huissier qu'il répondrait parce qu'il détenait arbitrairement un citoyen bulgare innocent.

Des voisins ont réussi à me chuchoter : « Nous allons appeler à la maison. Attention à ce qu'ils ne t'arrangent pas en chemin une tentative de fuite. »

Nous avons marché le long de la rue Nishka. La route vers la rue Sofronii me semblait longue et déserte. Ce n'est qu'occasionnellement qu'un enfant ou une femme avec des provisions traversaient la rue. Je marchais consciemment lentement, si lentement qu'à plusieurs reprises le garde a menacé de me toucher avec le couteau si je continuais à être trop près.

– Je ne sais pas comment marcher. Tu es derrière moi. C'est à toi de mesurer la distance.

– Tais-toi. Parce que quand je vais te prendre comme cible, tu vas voir qui commande ici. Marche et ne réfléchis pas.

Et comment ne pas réfléchir ? C'était la première fois que j'avais de tels ennuis. Diverses peurs et pensées apparaissaient et s'entrelaçaient dans mon esprit. Des années supposées de paix, mais dans les rues de Sofia presque chaque jour des grondements, des arrestations, des embuscades, des contrôles. Ne suis-je pas victime d'une malheureuse coïncidence, qui finira qui sait comment...

Ils ont pris mes livres, mon mouchoir et mon cahier avec des citations littéraires et des mots étrangers. J'ai été poussé dans le sous-sol du bâtiment intérieur du commissariat. Sol nu et humide en terre. Odeurs de moisissure et d'excréments humains. Gribouillages sur les murs de figures féminines dans des poses cyniques. Toutes sortes d'inscriptions, la plupart provenant d'analphabètes...

Mes pensées s'agitaient entre l'anxiété de ma mère et l'examen de l'après-midi ; j'ai entrevu l'image de Flora, mon premier amour platonique, camarade de classe.

Soudain, ils ont déverrouillé la porte du sous-sol et m'ont emmené dans une pièce de taille moyenne. Un jeune homme en civil et l'huissier de la préfecture étaient assis.

– Où étais-tu hier soir ? demanda le civil.

– J'ai déjà expliqué à l'huissier. Il a probablement...

– Maintenant, c'est moi qui demande, pas l'huissier. Dis-moi, où étais-tu lors du meurtre de deux de nos policiers en uniforme ?

Je répétais la vérité sur le ton le plus sérieux. Le civil sursauta. Il m'attrapa comme un tourbillon et me retourna trois fois, me giflant et me frappant un nombre incalculable de fois.

– Pourquoi pleures-tu, espèce de... Qu'est-ce qu'on t'a fait pour que tu pleures ? Maintenant tu pleurniches, mais la nuit dernière, tu as tiré.

Ce n'est qu'alors qu'une terrible illumination éclaira mon esprit : « J'avais été choisi comme victime. » Effrayé par ma situation désespérée, j'avais vraiment pleuré.

– Pourquoi ris-tu, espèce de vermine ? Tu fais pleurer deux mères, tu tues leurs fils et tu ris !

Encore une danse de coups de poing et de pied, cette fois non seulement sur le visage mais aussi sur la poitrine et le ventre. Les pattes du policier s'écartaient et se détendaient, mais en même temps, avec les talons ferrés de ses chaussures, il marchait féroce plusieurs fois sur mes pieds nus. Du sang coulait de mon nez, de ma bouche et de mes doigts de pieds. Des pleurs secouaient tout mon être, je tremblais comme un oiseau sans défense.

– Toi et le lait de ta mère tu vas avouer ! ... j'entendais la voix de l'huissier.

– Sortez-le pour que je ne le voie pas, parce que je pourrais raccourcir les quelques heures qui lui restent – ordonna l'agent civil.

Ils m'ont jeté au sous-sol jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Ils ont de nouveau déverrouillé la porte. Ils m'ont ramené de nouveau chez le jeune civil et l'huissier.

– Tu vas te taire. Si tu dis un mot, nous ferons le tour de la salle encore une fois.

Suite à cette remarque, l'enquêteur s'est tourné vers deux hommes civils :

– Regardez attentivement et réfléchissez à ce que vous direz.

Les gens m'ont regardé pendant une minute ou deux. Courbé et ensanglanté, je me tenais comme un chien battu contre le mur. Une commande m'est parvenue :

– Assieds-toi à cette table et allume cette cigarette.

– Je ne fume pas.

– On va voir. Fume, je te dis !

Les gens regardaient comment je ne savais pas tenir une cigarette et comment je m'étouffais avec la fumée.

– Assez. Ramenez-le.

Une demi-heure passa. Nouvelle scène dans la même salle. Il y avait maintenant le célèbre aubergiste Lozan et *baï*¹ Hristo Doukov – boucher aux halles et voisin du quartier.

– Est-ce-que vous le connaissez ? demanda le civil.

– On le connaît, il est de notre rue, répondit humblement l'aubergiste.

– Si vous vous occupez de lui comme ça pendant encore deux ou trois jours, il me sera difficile de dire que c'est le meilleur garçon de notre rue, ajouta le grand boucher avec audace, presque avec défi.

J'ai été renvoyé au sous-sol.

Les lèvres dorées de *baï* Hristo ! Ils m'ont ouvert la porte de l'espoir. Je comprends – il y a une enquête ; il y a des gens bons et honnêtes ; la vérité brillera. Un peu de réconfort se répandit dans tout mon corps.

Le lendemain matin, le jeune fils de *baï* Hristo, âgé de seulement 15 ans, a été amené au sous-sol. Raison : il avait demandé à un gardien bien connu du commissariat de dire à l'huissier que je ne savais pas tirer même avec un fusil de petit calibre. Conclusion : il avait défendu le tueur, ce n'était pas un hasard – allez ! en prison. D'autres citoyens, probablement des clients de *baï* Lozan, sont également venus, m'ont regardé, ont témoigné quelque chose d'inconnu et sont

1. Baï : père, compère, ancien. *Note du traducteur.*

partis. Le soir, ils emmenèrent à coups de pied Georgi Darev dans le sous-sol. Il s'effondra au sol. Lors d'une perquisition dans la rue, des agents lui avaient demandé s'il connaissait un jeune homme, Boris Milev. Ignorant mon arrestation, Darev, membre actif de la maison de quartier Hristo Botev, que je fréquentais en tant que récitant, avait admis me connaître.

Nous avons été interrogés séparément. Le garçon de *baï* Hristo a été battu et battu encore. Au sous-sol, il a avoué sa peur :

– Ils m'ont traité de tueur, et ils vont probablement m'éliminer aussi. Et pour vous, c'est déjà décidé. Ils m'ont lu un journal. Lors des funérailles des gardes, un ministre a prononcé un discours disant que les tueurs avaient été capturés et seraient pendus. Ils voulaient que j'avoue que j'étais avec vous à l'auberge et que j'avais tout vu.

Dans cette perspective, seule la puissance écrasante de la jeunesse pouvait nous fermer les yeux et nous faire passer une nuit sans rêves.

Le troisième jour a commencé par l'interrogatoire de Darev, qui est étonnamment revenu sans blessure. À 5 heures de l'après-midi, on nous a ordonné de faire nos valises. Les livres m'ont été rendus. Nous avons été emmenés à la mairie au coin des rues Maria Luisa¹ et Kiril i Metodii. Dans un grand bureau, derrière une grande table encombrée de papiers, de journaux et de crayons, était assis le maire lui-même : le visage enflé, allongé, les cheveux noirs, lissés. À ses côtés – assis et debout – 10 à 15 agents civils. Tout au long du chemin, un joyeux pressentiment m'excitait – nous serons bientôt libérés, il y a des gens honnêtes, des aides invisibles. Ma confiance en moi revenait, rien de mal ne pouvait m'arriver comme à Aliosha Karamazov. Devant le maire et sa suite policière dense, j'ai parlé avec sourire de notre accident. Non seulement j'y ai indiqué ma place chronologiquement, mais j'ai commenté ce qui s'est passé dans le sens que ce n'était pas de notre faute si on leur avait donné les mauvaises adresses ; les auteurs des adresses se sont moqués non seulement de nous, les innocents, mais ils ont aussi trompé leurs propres supérieurs.

1. Maintenant bd Georgi Dimitrov.

L'interrogatoire dans le bureau du maire s'est terminé mystérieusement. Le résultat n'a pas été annoncé. Le chef ordonna :

– Emmenez-les au sixième commissariat. Demain, ils répondront à la Sûreté d'État. Et vous – il se tourna vers nous – vous avez toute la nuit à votre disposition. En tant que jeunes intelligents, je vous recommande de réfléchir et de dire la vérité.

La même puanteur était présente dans le sous-sol du sixième commissariat de la rue Serdika. Pour des raisons inexplicables, nous avons été placés tous les trois dans une position privilégiée : nous étions séparés dans une petite pièce relativement propre. Le sol – en bois. Les murs – fraîchement peints. Dans la salle commune, la plupart étaient des hommes, pour beaucoup des voleurs. Deux jeunes femmes, probablement des prostituées, se disputaient avec un jeune homme pour une place près de la fenêtre.

Une enseignante arrêtée, qui avait traversé les ordures du harcèlement policier et perdu le contrôle de ses nerfs, assourdissait la cour du commissariat avec ses cris. Dans le chaos des mots, certains faisaient mouche : « Tueurs, rien ne vous sauvera. Mon honneur abusé va vous aveugler ! »

Au bout d'un moment, ils ont fait entrer une personne interposée. Il était censé être avec une joyeuse compagnie féminine à la brasserie Zdrave. Un garde commença à lui faire la morale puis il s'était impatienté, il l'avait frappé. Il serait bientôt libéré car son oncle était général. Naturellement, il nous a demandé de lui dire pourquoi nous étions détenus. Tous les trois, nous avons décrit notre cas du mieux que nous pouvions. L'agent nous a conseillés « amicalement ».

– Avouez ce dont on vous accuse avant d'être torturés, avant que vos ongles de main et de pied ne soient arrachés, que votre langue ne soit arrachée de votre bouche et que vos tympanes ne soient percés. Après, vous avouerez n'importe comment, mais ce sera trop tard.

On a eu droit à une deuxième personne interposée. Il portait une chemise noire col d'officier et avait une longue barbe mal rasée. Au début, il m'a seulement interrogé et s'est présenté comme un grand ami de mon frère Tacheto, que la

police recherchait comme évadé de la prison centrale¹. En substance, son « conseil » était le suivant :

– Demain la Direction de la Police mettra en marche tous les appareils pour extraire la vérité, ils vous serreront la tête dans un cerceau électrifié jusqu'à ce que le cerveau soit atteint, ils vous courberont la taille sur un levier de fer pour vous casser la colonne vertébrale, ils serreront dans un étau en bois vos testicules, vos pieds nus seront collés à une plaque de fer chauffée au rouge. Il n'y a pas de fin à leur torture. Eh bien, avouez. Quand vous l'aurez fait, il y aura un procès. À ce moment vous nierez tout et vous serez sauvés.

Brossant le sombre tableau du lendemain, le deuxième agent s'était également rapidement évaporé.

La peur des épreuves physiques à venir excitait notre imagination juvénile. De terribles visions traversèrent notre tête à tous les trois.

Un peu avant minuit, un gros sommeil ferma nos paupières.

Le bruit des bottes ferrées, des frappes sur les barreaux de fer du sous-sol, nous réveillèrent. Et des cris, des cris assourdissaient nos oreilles :

– Les tueurs ! Sortez les tueurs !

Dans un rêve, le bruit et les cris avec une grande force ont secoué notre conscience endormie. Darev, Petreto et moi nous nous sommes regardés avec de grands yeux, comme si nous nous voyions pour la première fois. Nous avons silencieusement obéi aux appels et du regard nous nous sommes invités à partir. Seul le petit Petre éclata en sanglots. Nous nous sommes habillés, nous avons mis nos chaussures et nos gestes ont montré la résignation avec la fin venue... Et à l'extérieur, dans la cour, les gardes criaient de plus en plus sauvagement :

– Tueurs, tueurs sortez ! Dépêchez-vous, enfoirés ! ...

Toujours engourdis par le réveil, il ne nous est pas venu à l'esprit que nous n'étions pas des meurtriers et que nous devions, et nous pouvions rester dans la cellule. Darev est sorti le premier du sous-sol. Il était grand, avec des cheveux

1. En septembre 1923, mon frère Anastas a été tué par la police dans la rue « Ivaylo » alors qu'il diffusait des tracts illégaux. *Note de l'auteur.*

noirs luxuriants. Il montait les quelques marches la tête haute, et il me sembla que c'était Danton qui se dirigeait vers la guillotine. Un ordre émanant de plusieurs gorges se détacha du bruit chaotique :

– Au mur, au mur, assassins !

La folle leur a crié : « Ha, ha... Allez, les tueurs près du mur, ha, ha, ha... »

Nous étions tous les trois comme hypnotisés à côté du mur d'un bâtiment intérieur. Nous n'avons échangé ni un mot, ni un regard. Nous regardions devant nous et voyions avec horreur les canons des fusils de dix ou quinze gardes, pointés vers nous. Des policiers civils avec des pistolets tirés parcouraient la cour et derrière le peloton punitif. Un haut gradé sur le côté commanda :

– Peloton, prêt !

Les culasses des fusils claquèrent. Avec ma chemise déboutonnée et debout au milieu, je voulais crier que nous étions innocents, que ce n'était pas nous, mais eux étaient les tueurs, mais le cri est resté coincé dans ma gorge. C'était fait, j'étais en train de mourir.

– Mettez-les à l'étage ! Cet ordre était venu du balcon du commissariat. Il avait été lancé par le chef.

Escalader Mussala¹ nous semblerait plus facile. Je me suis souvenu de la mythologie d'Atlas qui porte la terre. Dans les escaliers à chaque tournant – un garde avec un fusil ou un agent avec un revolver. J'ai pensé : ils ont eu peur de nous fusiller dans la cour. Ils vont nous finir quelque part dans le grenier.

Le silence était complet. Seuls les pas bruyants de mes sandales en bois troublaient le silence.

– Entre ici ! – C'était la porte ouverte au premier étage.

Nous nous tenions à une distance décente d'un grand bureau, derrière lequel étaient assis le chef du commissariat et un vieux monsieur civil. Le chef parla :

– Toi, petit, comment t'appelles-tu ?

1. Mussala. Le mont bulgare le plus haut. *Note du traducteur.*

Petreto avait avalé sa langue. Il tenta en vain d'écarter les lèvres. Une minute, deux. Il ne réussit qu'à faire des bruits rauques étouffés.

– Et toi comment t'appelles-tu ? – Le chef demandait à Darev.

La même réaction. Le garçon faisait visiblement un effort terrible pour déverrouiller sa bouche, tapant même du pied, mais il n'en sortait aucun son.

– Quel genre de tueurs êtes-vous quand vous avez oublié votre nom par peur ? Écoutons le chef, il faut qu'il ait plus de courage !

Les derniers mots m'étaient adressés. Ils ne m'avaient pas flatté, mais ils m'avaient rendu ambitieux. Mais mes efforts avaient également échoué dans ma gorge. Enfin un petit son sourd se forma.

– Je vais... je vais... di... re...– J'ai hoché la tête et pointé vers la droite. – Il... il s'appelle Peter Doukov. Et ça... Ge, ge... orgi... Darev... Et moi... je suis Boris Milev...

– Le tueur principal ! ajouta le chef avec un léger sourire.

Le civil voulait que chacun raconte comment il était entré dans cette sombre affaire. Moi, le « chef », j'ai été le premier à me lancer dans de longues descriptions. Je me justifiais autant que je pouvais dans cette situation. J'ai considéré qu'il était de mon devoir de disculper mes camarades, complètement étrangers à cette histoire. À leur tour, Petreto et Darev, les nerfs détendus, ont décrit de manière tordue comment ils étaient attachés à cette affaire.

L'interrogatoire a duré une heure. Le chef l'a terminé avec un avertissement de ne jamais s'impliquer dans de telles querelles, de suivre les cours au lycée et à l'université, d'obtenir une profession, etc.

– Et demain à la Direction de la Police, s'ils vous croient, vous êtes sauvés, sinon, que Dieu vous aide ! Descendez en bas !

Je reculais d'un pas ou deux, me retournais et franchissais le seuil. Le sombre pressentiment ne me quittait pas tout à fait. Et pourtant toute une montagne se dégageait de mes épaules, de ma poitrine : je n'étais plus Atlas, portant le globe, mais descendant l'escalier, marchant avec précaution sur mes sandales en bois. Nous étions à nouveau trois dans la cellule, à nous regarder,

surpris d'être encore en vie. Nous avons commencé à oublier les horreurs du matin. Petreto était enclin à des conclusions optimistes.

– Georgi et moi serons libérés.

Je luttai avec des pensées sur la réalité-mensonge et la vérité – une grandeur indémontrable. Je ne savais pas comment j'allais prouver mon innocence. Mes mâchoires tremblaient comme auparavant, devant le chef, mes bras et mes jambes aussi. Les muscles de mon dos, de ma poitrine et de mes bras jouaient de manière incontrôlable. J'ai regardé mes camarades. Ils tremblaient aussi. Nous avons essayé en vain d'arrêter cette soudaine et puissante fièvre nerveuse. Ni le rire artificiel ni nos tentatives avec les mains pour contrôler la folle danse musculaire ne nous ont aidés.

Le silence régnait dans la cour. La folle s'était également tue. Il était minuit passé. Puis, du sous-sol, nous vîmes un garde courir dehors et rapporter au chef marchant dans la cour que le gouvernement était tombé.

Les derniers mots ont disparu dans les larmes du simple garde.

– Vérifiez encore une fois. Toi, Stamenov, tu l'accompagneras. Si vous remarquez quelque chose qui ne va pas, revenez immédiatement ! – Le chef dodu a dit tout cela d'un ton autoritaire, sans la moindre surprise.

Tous trois, nous étions tout ouïe. Au bout d'un moment, deux autres gardes se sont précipités bruyamment et ont mis pied à terre.

– Dans les rues, monsieur le chef – ont-ils rapporté, – des soldats et des civils armés patrouillent. Ils arrêtent nos postes. Un capitaine nous a ordonné de retourner dans le commissariat. L'armée change le gouvernement.

– Que se passe-t-il autour du palais ?

– Il a été encerclé par des troupes.

– Avez-vous vu un garde devant la Banque Nationale ?

– C'est des soldats qui gardent là-bas.

– Hm ... Bien. Que chacun reste à sa place. Je parlerai au téléphone avec le maire. Ensuite je verrai ce qu'il faut faire.

Bientôt un lieutenant, trois civils et deux soldats pénétraient dans la cour du commissariat. Le lieutenant et l'un des civils s'étaient immédiatement rendus au bureau du chef. Peu de temps après, le chef, accompagné du lieutenant et du civil, se tenait sur les marches de pierre et ordonnait aux gardes de rester calmes – rien de mal ne leur serait fait.

Il annonça : La glorieuse armée bulgare prend les rênes du gouvernement. Elle sera secondée par plusieurs intellectuels éminents, comme le professeur Alexandre Tsankov, qui devient premier ministre. Cependant, nous devons maintenant déposer les armes.

C'est ainsi que se passa la nuit du 9 juin dans le sixième commissariat. Il a été établi plus tard que seul ce chef était dédié au secret du coup d'État fasciste.

Le 9 juin, Petreto et Darev ont été libérés. J'ai été détenu jusqu'au dix. J'ai été libéré grâce à l'intervention du père de Peter. Ma famille m'a accueilli avec des sourires misérables : en trois jours les cheveux bruns de ma mère étaient devenus gris...

DÉBUTS AU THÉÂTRE

Quand en 1922, la grande artiste Roza Popova et le critique de théâtre Svetoslav Kambourov apparurent avec un « manifeste » pour un nouvel art et ont annoncé un concours pour leur studio de théâtre, je m'étais dépêché de montrer mes talents d'acteur. Heureusement pour moi, Roza Popova apprécia le timbre « velouté » de ma voix et ma silhouette juvénile élancée. J'ai été honoré de rejoindre la famille des membres du studio de l'actrice exceptionnelle.

Les cours se tenaient à l'école Vassil Aprilov de la rue Oborishte. Bientôt commencèrent l'étude et la répétition de *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Les répétitions étaient dirigées par Svetoslav Kambourov. Dans le rôle principal confié à mon ami Peter Hristov, le metteur en scène entendait montrer Prométhée non seulement comme un combattant de Dieu implacable, mais aussi comme un grand philanthrope. Dans le rôle du personnage principal, mon ami s'était surpassé. Tout le monde en oubliait sa silhouette courte et trapue, captivé par la puissance de son

tempérament sauvage, son immersion profonde et sa voix épaisse, chaude et modulée à l'infini.

Dans le rôle du messager sans âme des dieux, Hermès, je n'ai brillé par aucune réalisation particulière.

La vie du studio a été agréable mais courte. Elle a été écourtée non seulement pour des raisons financières mais la principale raison réside dans le conflit entre les rêves d'un art nouveau et la dure réalité de la Bulgarie d'après-guerre.

Les membres du studio ont dit adieu pour toujours à un rêve de jeunesse qui a réchauffé leurs âmes pendant près d'un an.

Il n'y a pas que Roza Popova et moi qui avons rompu. L'actrice et professeure voulait jouer avec moi dans *La Femme au poignard* d'Arthur Schnitzler. Ce fut pour moi une terrible épreuve de me retrouver dans le salon ombragé de l'appartement de la rue Oborishte face à la grande Roza... Mais les répétitions sous la direction de Svetoslav Kambourov se poursuivirent, et avec succès. Le jour de l'ultime épreuve approchait : se présenter devant le public aux côtés de Roza Popova comme son unique partenaire. Une grande gêne m'étreignait. La peur de l'échec ne me quittait pas jour et nuit.

Soudain, une grave maladie mit l'artiste au lit. Roza malade était d'une beauté charmante, avec des cheveux châtain clair flottants, un visage pâle et des yeux brûlants et inhabituellement grands. L'espoir d'une performance scénique récente s'estompait. Je n'ai jamais perdu mon admiration pour ma première professeure de théâtre. Loin d'elle, j'ai été guidé par ses principes d'interprétation réaliste et de comportement public éthique...

J'ai également fait mes débuts dans le studio fondé par Lyudmil Stoyanov, Isaac Daniel et Dobri Nemirov. J'ai participé aux performances *Hannele* et *L'amour docteur*, jouées dans la salle Slavianska Bessedra. Mes collègues étaient Dora Diustabanova, Zorka Yordanova, Konstantin Kisimov, Stefan Savov, Boris Ganchev, Boris Borozanov, Petar Hristov et d'autres.

Dans la lutte pour le modernisme, ce studio aussi a rapidement mis fin à ses jours. Son mérite le plus remarquable est que plusieurs des brillants talents de la scène bulgare sont nés dans ses entrailles.

J'avais déjà décidé de me consacrer au métier d'acteur. C'est pourquoi, lorsque le Théâtre national a annoncé un concours d'acteurs au printemps 1924, je me suis empressé de concourir avec près de deux cents candidats venus de tout le pays.

La commission composée du directeur Vladimir Vassilev, du metteur en scène Osipov, des acteurs Sava Ognyanov, Tatcho Tanev, Elena Snezhina, Georgi Stamatov, Yordan Seikov, etc., se réunissait dans le bâtiment en bois du Théâtre libre¹, où le propriétaire Petar Stoychev avait temporairement hébergé le Théâtre national après l'incendie de 1922.

Grafa et moi – Hristo Hrolev – nous nous sommes présentés dans un extrait d'une pièce inédite de Svetoslav Kambourov. Nous avons joué une scène très dramatique entre père et fils. L'extrait a duré plus de 18-20 minutes. Nous avons attendu à tout moment d'être interrompus, mais la commission a écouté attentivement et a pris des notes. L'extrait pris fin. Une récitation a suivi. Grafa était dans son élément – *Fous-jeunes...*

Je me suis concentré sur *Psaume du poète* de Pencho Slaveykov. Mon choix était désespéré, cela ressemblait à une provocation adressée personnellement à Sava Ognyanov, le réciteur breveté et acclamé du chef-d'œuvre de Slaveykov. Le grand acteur a répondu à la provocation d'une manière particulièrement noble. Dès qu'il entendit le titre, il se couvrit le visage de ses mains et baissa la tête sur la table. Le geste signifiait évidemment : « Au moins, je ne te regarde pas, jeune homme arrogant. »

Mon œil aiguisé remarqua le geste. Cela m'a piqué, alors j'ai fait de mon mieux.

Le début a été, comme toujours, calme, confiant, chaleureux.

Camarade, je me souviens, la dernière heure approche...

1. Le théâtre musical actuel.

Au troisième quatrain, Ognyanov releva légèrement la tête. Au cinquième, ses mains trouvèrent son visage. Le septième, le grand, le seul interprète du Psaume jusqu'à présent, redressa la tête, la posa sur ses paumes et écouta la musique de la poésie panthéiste de Slaveykov couler en nuances dans des tons lyriques. L'exécution dura 15 minutes, sans que la commission ne coupe l'interprète.

Au bout de deux ou trois jours, les résultats étaient annoncés sur la façade du Théâtre national. Sur un total de 200 concurrents, Boris Milev, Petya Guérganova, Milka Stoublenska et Kruger Nikolov avaient réussi le concours.

Les heureux gagnants devaient se présenter au bureau du directeur à dix heures le lendemain.

Qu'est-il arrivé à Grafa et Petar Hristov ? Comme toujours et partout, leurs qualités d'acteur avaient été très appréciées. Mais, comme toujours et partout, des traits purement extérieurs et sociaux les ont empêchés de recueillir la majorité des voix de la commission. Pour Grafa – « travailleur, chemise noire, sandales aux pieds nus », pour Peter Hristov – « trop petit, manifestement extrêmement pauvre, avec un pantalon rapiécé aux genoux ». Pourtant, Grafa fut accepté sur parole, le metteur en scène Osipov lui donnant un rôle dans la pièce *La chocolatière*.

Le directeur du Théâtre national m'a accueilli avec ces mots :

– Je veux avoir de tels jeunes non corrompus au théâtre ... Maintenant, s'il te plaît, assieds-toi, que j'écrive une note.

Pendant qu'il écrivait, il disait : « Tu vas immédiatement au Théâtre Libre. Ils y répètent *Macbeth*. Le directeur t'attend. Il y a un rôle pour toi. »

Craignant le blasphème et avec l'ambition de rester fidèle à ce que je pensais être l'art véritable, je me suis présenté au metteur en scène Osipov. Mon rôle était le messager au service de Macbeth. Texte de 15 à 20 lignes en vers.

– Apprenez le texte et venez répéter demain. Et maintenant, vous pouvez continuer à regarder – m'a dit le metteur en scène Osipov, bercé par son travail.

– Pourriez-vous me dire quelque chose sur le rôle lui-même, l'image du personnage ? ai-je demandé.

– Apprenez d’abord le texte, puis nous parlerons. Vous connaissez la pièce, n’est-ce pas ? Vous l’avez étudiée au lycée.

– Oui je la connais...

– Maintenant, regardez comment les acteurs jouent et comment je dirige.

Après la répétition, je suis rentré chez moi et j’ai mangé rapidement. J’ai relu tout le *Macbeth* en analysant le texte et le contexte de mon personnage. Avec l’aide de Grafa et Petar Hristov, qui sont venus à la maison, j’ai créé et répété l’image du messager jusque tard dans la soirée.

J’avais une peur intérieure de parler et de jouer sur scène avec les plus grands acteurs, tels que Sava Ognyanov – Macbeth, Adriana Budevskia – Lady Macbeth et Elena Snezhina – Lady McDuff.

Avant la répétition, le metteur en scène Osipov m’a demandé si j’avais appris le texte et m’a dit d’attendre mon tour dans les coulisses.

« Quel insensibilité ! » me disais-je. Intérieurement, je n’appréciais pas les coutumes dans ce théâtre ancien et vieillissant.

Mon messager était un humble serviteur avec une bonne âme. Je révélais ses sentiments humains d’une manière très réaliste. Le ton de ma performance était parfaitement naturel. Le metteur en scène et Ognyanov ont insisté pour « donner une voix »...

Les représentations se succédèrent. Mon nom était sur les grandes affiches du Théâtre national.

Dans la famille de la rue Osogovo, la seule personne qui était fière de moi était ma sœur Nadia. La partie masculine – mon oncle et mon frère aîné Uncho – était indifférente, et la mère et la grand-mère se sentaient malheureuses : « Dommage pour notre pauvre garçon. Nous n’avons pas de chance. Cela va nous monter à la tête. Nous sommes très pécheurs devant le Seigneur. »

Dans les coulisses, je bougeais comme une ombre. Je ne parlais à aucun des « anciens » acteurs, et eux ne me disaient mot.

Par ma seule présence, je dérangeais quelques petites âmes. Je n'ai pas caché mes liens avec Roza Popova, une ennemie jurée du théâtre, et j'ai évidemment manifesté mes sentiments amicaux envers Hristo Hrolev, l'ouvrier en chemise noire. Peu à peu, une ambiance s'est créée contre nous deux. Parmi les acteurs figuraient des membres des équipes d'espionnage – les horreurs de la répression du soulèvement de septembre pesaient encore sur sa mémoire fraîche dans le pays entier.

Un soir, au spectacle suivant de *Macbeth*, j'attendais dans les coulisses ma réplique. Enveloppé d'une cape noire, que je tenais de la main droite sur l'épaule gauche, je répétais à voix basse le texte de mon rôle. Soudain, l'acteur Boris D. s'est approché de moi, il a soulevé mon menton avec son doigt et m'a demandé :

– Si tu es un étudiant de Roza Popova, que cherches-tu ici ? Va chez elle pour apprendre l'art.

J'ai senti du vin dans son haleine.

– S'il vous plaît, laissez-moi seul. J'entre en scène.

– J'entre en scène aussi. Mais tu dois me répondre, es-tu d'accord avec la critique de Svetoslav Kambourov à mon égard ? et il saisit fermement ma cape.

Sur scène, Ognyanov – Macbeth, avait déjà donné la réplique. La pause s'éternisait. Ognyanov répéta la ligne. Et comme il ne me voyait pas sur scène, il frappa des mains une ou deux fois.

– S'il vous plaît, laissez-moi partir. Ognyanov m'appelle.

– Ils m'appellent aussi, mais tu resteras jusqu'à ce que tu me dises qui tu es et ce que tu penses !

– Lâchez-moi, vous dis-je ! d'un coup je suis sorti des pattes du salaud, je l'ai poussé à deux mains pour me dégager, d'un bond je suis monté sur scène et je me suis agenouillé devant l' impatient Ognyanov avec plus d'une minute de retard.

– Je vous écoute, mon seigneur...

C'était l'image du théâtre. Roza Popova a mille fois raison : « Ils sont capables de la méchanceté la plus grossière et la plus raffinée. »

Le duel était déjà ouvert. L'ambiance contre Grafa et moi prit la forme et la taille d'une campagne. Yordan X., connu pour ses relations avec des hauts placés du coup d'État du 9 juin, menait la danse. Il s'était rendu chez le directeur et lui avait lancé un ultimatum : « Soit vous expulsez les deux jeunes hommes, communistes purs et durs, des traîtres, soit nous, les acteurs, nous nous mettons en grève. »

– Mais ils sont doués – tenta de dire le directeur.

– Ce sont des vers talentueux, ils vont manger tout le théâtre. Ne savez-vous pas qu'ils interpellent tout et tout le monde au théâtre ?

Le bureau du directeur était alors installé dans l'actuel bâtiment du cinéma Kultura. Chaude journée d'août. Dix heures du matin. La réunion était suivie par le directeur Vladimir Vassilev et nous deux avec Hristo Hrolev. Une vraie scène s'est développée entre nous, qui s'est déroulée à peu près comme ça.

– Monsieur le directeur, nous sommes venus ici plusieurs fois. Vous nous avez dit d'attendre. Nous avons été patients. Mais il vient un moment...

– Le temps est venu ! ai-je interrompu Grafa.

– C'est pourquoi nous sommes venus vous demander : pour combien de temps ? Combien de temps allez-vous nous garder suspendus ?

– J'ai ordonné que vous soyez payés pour chaque représentation.

– Nous sommes intéressés par autre chose. Pourquoi n'émettez-vous pas un ordre de nomination ? Pourquoi ne suivez-vous pas la décision de la commission ?

– Vous voulez la vérité ? D'accord. J'espère que vous me comprendrez, quand vous serez au clair... Maintenant vous êtes deux, mais avant vous ils étaient cinq. Vous me demandez pourquoi, comment, vous sollicitez, tandis que eux, sans détour me menaçaient : « Soit vous les retirez, soit une grève avant la saison théâtrale, on va tous à la campagne. » Voilà l'alternative à laquelle je suis confronté.

– Nous savons, Yordan X., Tartuffe sur scène et dans la vie – déclara Grafa.

– Il y en a d'autres, ajouta notre interlocuteur, découragé.

Pause. Le directeur se leva, regarda par la fenêtre la circulation de la place Slaveykov, prit au hasard un livre sur la table, le feuilleta, soupira et se rassit à son bureau.

Nous avons regardé l'interlocuteur excité et n'avons pas rompu le silence. Le réalisateur laissa échapper un deuxième soupir et parla.

– J'ai ramené deux de vos collègues au travail. Savez-vous pourquoi ?

– Nous restons à l'écart des commérages théâtraux, admit mon ami.

– Oui, oui... répéta pensivement, comme pour lui-même, le directeur.

Après quelques hésitations, il nous scruta droit dans les yeux et demanda presque intimement :

– Dites-moi, avez-vous des liens... des liens, vous comprenez... ?

Soudain, je décidais de lui jouer un petit tour.

– Bien sûr, monsieur le directeur. Nous avons des liens, des liens autant que vous voulez...

– Oh, super alors, soupira-t-il avec soulagement. – Parce que les capacités ne sont pas la seule mesure au théâtre.

– Je vais vous les montrer tout de suite. Tenez, regardez...

Appuyé sur l'épaule de Hrolev, j'ai calmement levé ma jambe droite.

– Des liens en coton véritable, et tissés à la main par ma grand-mère Anastasia...

– Ah, les enfants, les enfants, je ne vous parle pas de tels liens. Des liens avec les puissants du jour, des généraux, des Macédoniens, des grands du gouvernement...

– Vous voulez dire des grands noms du jour ? jeta en l'air Grafia.

– Des gens, qui sont au pouvoir, et qui me forcent à vous embaucher.

– Et qu'advient-il alors de la grève ? demandai-je innocemment.

– Vous, apportez-moi une note d'un grand homme, et laissez-moi m'occuper du reste.

La scène est entrée dans une phase prosaïque. Je voulais accélérer le résultat.

De nouveau nous voilà devant le bureau, enlacés.

– Monsieur le directeur, commençai-je ma tirade, nous avons passé le concours avec succès. Nous avons joué des petits rôles dans *Macbeth* et « *La chocolatière* » sans doute avec talent... Nous comptons et nous nous appuyons toujours seulement sur nos compétences. Vous avez récemment admis qu'elles ne sont pas la seule mesure. Merci pour votre sincérité. Nous allons vous rembourser avec la même pièce. Nous n'acceptons pas les « téléphonettes¹ » pour ouvrir notre chemin vers la scène. Nous ne croyons pas en vos puissants du jour. Nous les considérons comme des tyrans du jour, mais pas comme des hommes forts.

– Et temporaires... Grafa tenait bon.

– Nous sommes tous des passagers... ajouta le directeur avec une humilité religieuse.

– En dehors du Théâtre national, nous ferons de l'art pour le peuple.

– Au revoir, monsieur le directeur...

Monsieur le Directeur se leva et ses yeux s'écarquillèrent. Il hocha la tête et baissa les yeux, peut-être honteux à l'idée que la jeunesse quitte le théâtre. Nos promesses juvéniles d'art parmi le peuple n'avaient rien à voir avec les promesses électorales de divers démagogues d'alors.

Les sociétés ouvrières formées par le Parti communiste illégal obstinément perçaient comme des perce-neige les couches rigides et les milliers d'obstacles à la censure du coup d'État du 9 juin. Ils organisaient des matinées littéraires et des soirées dansantes avec et sans l'autorisation des autorités policières. Grafa, Petar Hristov, Boris Ivanov (fils d'un éminent communiste) et moi-même participions régulièrement à des programmes littéraires. Le public de la maison du charpentier

1. À l'époque, certains avaient fait des sollicitations par téléphone un métier, et c'est pour cela qu'ils étaient appelés « téléphonettes »

sur le boulevard Hristo Botev et dans les salles à manger des rues Ekzarh Yosif et Tsar Samuil, à Odrin et Pirotka nous connaissait déjà et nous applaudissait...

Participer à des fêtes ouvrières, mettre en scène la pièce *Les juges* d'Octave Mirbeau dans la salle Maika (Mère), jouer dans le drame *Sous le nouveau joug* de Mateï Ikonov et faire le tour de certaines villes de province avec lui, donner des récitals en solo dans les quartiers et les villages – tout cela satisfaisait notre passion théâtrale, mais ne garantissait pas notre subsistance.

DANS LE VILLAGE DE KAPATOVO

Dur était le pain du chômeur d'une famille opprimée par une pénurie constante.

Une issue au chômage se trouvait... à la campagne. Je suis devenu enseignant indépendant dans le village de Kapatovo, région de Petrich. Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi la province. Je traversais une crise morale. Sans être déçu de mes performances, j'avais décidé de ne pas persister dans l'art d'acteur. La raison en résidait dans mon intolérance intérieure à la médiocrité, qui se répandait dans toutes les scènes métropolitaines et provinciales. Je ne voulais pas être « comme les autres ». Et si je rejoignais une troupe de théâtre maintenant et une autre demain, je deviendrais inévitablement l'un de ces acteurs médiocres qui se comptaient par centaines. Avec une naïveté juvénile, j'élaborai un projet : faire des économies et aller à Paris ; j'y étudierai la mise en scène théâtrale ; je serais donc le premier metteur en scène diplômé en France.

Avec de telles pensées à l'esprit, je suis arrivé dans le village de Kapatovo. Un petit village niché au pied des collines de Melnik, héroïque et riche. La première chose que j'ai apprise, c'est que les habitants de Kapatovo avaient résisté aux forces armées contre les gangs de Vancho Mikhailov¹ pendant toute une année. Les villageois semblaient éveillés, intelligents et courageux.

1. En représailles à sa contribution à la répression du soulèvement de Septembre 1923, le régime du 9 juin donna toute la région de Pirin à l'Organisation Révolutionnaire Macédonienne

L'ancien bâtiment de l'école s'élevait sur deux étages. Les deux salles de classe à l'étage étaient adaptées pour 20 à 30 élèves. Le domestique de l'école utilisait la pièce du bas, qui avait été transformée en grange, pour ses propres besoins. Mais quand et où a-t-il été dit que cette grange ne devait être utilisée que pour le foin, les tiges de maïs et le bois de chauffage ? J'ai proposé, et *baï* Anguel, le président du conseil scolaire, puis *baï* Zlatko, le chef de section de l'ORMI, ont approuvé la conversion de la grange en théâtre avec une scène et des chaises et des bancs pour le public.

Avec les jeunes du village, j'ai participé à la construction. Les villageois ont été étonnés de mon énergie et de mes bonnes intentions, mais ils se sentaient un peu désolés pour l'enfant maladroit de Sofia.

– Mon cher instituteur – m'a dit un jour *baï* Velio, l'un des futurs acteurs, – clouer des planches pour la scène, ce n'est pas comme réciter dessus. Va faire ton travail et viens voir le salon lorsque nous l'agencerons de façon rustique, car, de la manière que tu le souhaites, cela ne marchera pas.

Et le farceur Boris Roumenov avait ajouté :

– Les habitants de Sofia, vous êtes des gens très simples. Par exemple, toi, tu ne comprends pas que nous fassions ce théâtre pour parader et irriter les villages voisins de Novi Chiflik, Harsovo, Levunovo, Sklave.

Après quelques observations, j'avais déjà sélectionné ma troupe de théâtre parmi la jeune et moyenne génération. J'ai demandé : « Et si des femmes devaient jouer dans la pièce ? » On m'a répondu : « Oh la la ! Pas de femmes. Nous sommes Bulgares, mais nos coutumes sont quand même un peu turques. »

Nous avons rapidement trouvé une pièce avec uniquement des acteurs masculins. Il s'agissait d'une esquisse dramatique inédite de Svetoslav Furen, *La mort du voïvoda*¹. Hristo Hrolev – Grafa apporta le manuscrit en personne. Le chômage à Sofia et les sentiments amicaux ont poussé Grafa à accepter volontiers l'invitation à me rendre visite en tant qu'ami et aux habitants de Kapatovo en tant qu'artiste.

Interne sous la direction de Vancho Mikhailov. Là, l'ORMI à feu et à sang s'est imposé comme un État dans l'État.

1. Voivoda : chef de groupe de combattants sous le joug ottoman. *Note du traducteur.*

Les rôles ont été rapidement distribués. Les répétitions ont duré quatre ou cinq semaines. Elles ont montré deux choses : des talents remarquables étaient cachés parmi les gens, les habitants de Kapatovo étaient confrontés pour la première fois aux problèmes des arts de la scène. Ils percevaient dans leurs oreilles des termes tels que diction, intonation, articulation, mise en scène, etc., qui ne faisaient qu'engourdir à la fois leurs pensées et leur langage. Mais Grafa et moi étions implacables : nous voulions élever les « masses populaires » à notre niveau, et non nous rabaisser à leur primitivisme.

La « première » rassembla tout le village. La grange était pleine à craquer. C'était l'hiver dehors, mais l'air chaud à l'intérieur étouffait les amateurs de théâtre. Les gens étaient assis exactement selon les lois de la division des classes dans le village : devant, sur les chaises, les chefs du village *baï* Zlatko, *baï* Anguel, Kuleto, mamie Nedelya – une femme riche et belle – et d'autres. Derrière eux étaient assis les propriétaires moyens, installés sur des bancs, et enfin au fond, de côté, les paysans pauvres.

Le rideau, une grande toile tendue, se fendit en deux et l'action commença. Cela ressemblait à la représentation de *Genoveva la souffrante* décrite par *diado*¹ Vazov, mais les habitants de Kapatovo étaient d'un avis différent : ils se taisaient, tremblaient, applaudissaient, éclataient de rire ou s'indignaient contre les Ottomans, et ont finalement déclaré qu'une telle représentation ne pouvait se voir qu'à Sofia et pas tous les jours. Les chefs du village, qui avaient auparavant approuvé la pièce, se sont empressés de faire l'éloge des habitants de Sofia. Bien sûr, il n'y avait pas que des compliments qui nous étaient parvenus. Pendant le jeu, le *voïvoda* au milieu de la bataille s'est levé et a lancé une menace et un appel pour lutter contre le bataillon turc. En fait, j'ai récité les mots de *Johan* :

Allez venez, j'ai un visage de pierre
je rencontrerai la baïonnette dans mon cœur !
Allez venez, fils criminels !
Hommes fous ! Chaque goutte de sang devant vous
des milliers de nouveaux combattants vont surgir !
La douzième heure sonne déjà

1. Diado : grand-père, désignation affectueuse de l'illustre écrivain et poète Ivan Vazov. *Note du traducteur.*

et nous vaincrons votre puissance criminelle !
Allez venez ! Venez, salauds !

L'instituteur était si absorbé dans la tirade, gesticulant si violemment et frénétiquement en criant sa menace contre tout l'Empire ottoman, qu'une paysanne cria soudain à tue-tête : « Ah, celui-ci... il en fait trop... ! »

Ce jugement meurtrier pour mon jeu n'arrêta pas la renommée fulgurante du « Théâtre de Kapatovo ». Les invitations à visiter les villages environnants commencèrent à pleuvoir aussitôt, même pour la ville de Melnik. Les habitants de Kapatovo devenus arrogants répondaient volontiers aux demandes. Les représentations s'alternaient ici et là avec un succès inégal...

Un proverbe français dit : « Tout est dans le ton. » Je ne le connaissais pas alors. Mais à partir de la littérature pédagogique et de la petite expérience théâtrale, je connaissais le grand pouvoir impressionnant de l'intonation. J'ai rapidement réussi à utiliser ce pouvoir pour atteindre certains objectifs politiques. L'affaire était inhabituelle. L'attentat de l'église Sveta Nedelia du 16 avril 1925 secoua le pays entier. Les forces réactionnaires ont utilisé l'attentat pour déclencher une terreur sanglante à travers tout le pays. La presse officielle et officieuse versait une rage anticomuniste dans des titres à cinq et six colonnes. Les sommités de toutes les fourmilières partisans soufflaient le tonnerre et la foudre contre les « traîtres ».

À Kapatovo, trois personnes recevaient des journaux : *baï* Zlatko, *baï* Anguel et Naseto, le cafetier. Dans le cours normal des événements, le journal de Naseto passait de main en main parmi des clients réguliers, consommateurs modérés de café, de thé et de loukoums.

L'intérêt pour l'attentat a forcé le journal de Naseto à être lu devant tout le monde. Le pauvre paysan Atanas Lazarov a suggéré mon nom et le café m'a unanimement désigné comme lecteur. Je lisais tous les soirs dans le café rempli de politiciens de Kapatovo. Pour contrecarrer l'effet néfaste des calomnies du journal, j'ai eu recours à l'arme de l'intonation. Je lisais de manière à neutraliser au moins un peu le ton vicieux du journal. J'y parvenais en accélérant ou en ralentissant le rythme et en accompagnant certaines phrases d'un sourire faible mais éloquent. Je m'abstenais délibérément de tout commentaire public. Pourtant, à deux reprises,

j'ai osé faire des remarques du ton le plus innocent. Les hérauts des journaux affirmaient que Dieu lui-même avait sauvé la vie de centaines de fidèles non affectés par l'effondrement du dôme central. À cette occasion, j'ai suggéré que ce cas ne concernait pas l'intervention de Dieu, mais le manque d'une quantité suffisante de pyrites incrustées dans le dôme. Contrairement aux interprétations de l'archimandrite de Sofia, j'ai expliqué que le roi n'aurait pas été sauvé si l'engin infernal avait explosé 20-30 minutes plus tard, alors qu'il était déjà entré dans l'église.

Dans le bureau de l'école, qui me servait de dortoir et de lieu de rassemblement pour les jeunes du village, je me lâchais dans de longues conversations sur les événements. Mon objectif caché était d'amener les jeunes Georgi et Toma Lazarovi, Dimitar Konstantinov et d'autres à se rendre compte que le blâme ne portait pas sur les auteurs de l'attentat, mais sur ceux qui les avaient poussés à cette action désespérée.

Pour des temps terribles et turbulents, les gens ont leur propre expression : « L'eau trouble est arrivée ». Les habitants de Kapatovo utilisaient une allégorie à eux, pour définir la terreur omniprésente post-avril. Ils disaient : « L'ours noir sillonne tout le pays. Il entre également à travers des portes verrouillées. Malheur et calamité pour ceux qui sont visités. » Les rumeurs sur ses visites inquiétantes dans les villages voisins de Hotovo, Harsovo, Sklave, Levunovo aiguisaient la vigilance nuit et jour des villageois. Il y avait des postes constants autour du village. La peur et l'espoir les poussaient à prier : « – J'espère que nous nous en sortirons ! » Mais « l'ours noir » était cruellement aimable. Il ne manqua pas de visiter Kapatovo. À quelle porte a-t-il frappé ? À l'école. Il était apparu sous deux formes : un rebelle armé et un garde accompagnateur. Il était onze heures du matin. Ils m'ont appelé pour que je sorte de la classe. Soi-disant je devais aller à Sveti Vrach¹ pour un « petit contrôle ». J'ai frissonné, j'ai pâli, j'ai transpiré, mais je me suis ressaisi. J'ai pu objecter :

– Les élèves ont un examen en classe. Je dois finir le cours.

– Le contrôle est petit, mais rapide. On nous a dit de t'emmener dès que nous te trouverons.

1. Maintenant Sandanski.

– Je vais appeler le président de la commission scolaire. Il doit savoir où je vais.

– Il comprendra. Toi, prends soin de toi maintenant, que ton contrôle soit propre.

– Je ne comprends pas de quel type de contrôle il s'agit. L'Inspection de Gornaya Dzhumaya a toutes les données sur moi. Ici aussi, la commission scolaire sait tout.

– Tu expliqueras tout ce qu'il faut là-bas. Dépêche-toi, car nous allons marcher à pied.

Je suis retourné vers les enfants qui me regardaient les larmes aux yeux. Ils ne reconnaissaient pas leur professeur toujours souriant – tellement j'étais pâle.

– Arrêtez l'examen. Vous rentrez tous à la maison en silence. Toi, Elenke, tu diras à ton père qu'on m'emmène chez le *voïvoda* de Sveti Vrach.

Silencieusement, presque sur la pointe des pieds, les élèves quittèrent la classe. Ils ont laissé la blonde Elenka la première à courir dehors. Un peu plus tard, son père, *baï* Anguel, était déjà dans le couloir, parlant aux visiteurs non désirés. *Baï* Anguel était un grand homme blond avec une fine moustache en guidon, toujours avec un chapelet d'ambre à la main. Averti par les postes du village, il s'était aussitôt empressé de faire connaissance avec les représentants de l'organisation et les autorités de l'État en sa qualité de président de l'ORMI du village.

– Vous auriez dû venir me voir en premier. Je vous aurais dit ce qu'il faut faire.

– C'est ce qu'ils nous ont dit, de l'emmener tout de suite.

– Vous terminerez votre tâche, mais ici, dans le village, il y a un ordre. Il fallait me prévenir. Et maintenant, nous allons attendre que le *voïvoda* du secteur arrive. Tout ce que lui dira, sera. Je l'ai envoyé chercher.

Baï Anguel entra dans le bureau, où, ne sachant que faire, je mettais de l'ordre sur la table. J'avais depuis longtemps distribué les papillons illégaux apportés par Grafa.

– Cher instituteur, j’attends que Zlatko vienne. Nous déciderons avec lui comment agir. Calme-toi. Ils peuvent vraiment t’appeler pour un renseignement. Et baissant la voix, il demanda : – Tu n’es pas impliqué d’une manière ou d’une autre dans l’organisation secrète des enseignants ?

Je me montrai honnête dans ma réponse :

– Non, aucun lien. Je ne sais même pas si une telle organisation existe.

– D’accord, soupira de soulagement l’homme au chapelet.

Bai Zlatko arriva. Silencieux et pensif, il écoutait les personnes envoyées de la ville. Il appela *bai* Anguel et les deux se retirèrent seuls dans la salle de classe. Au bout d’un moment, ils annoncèrent :

– L’instituteur, prépare-toi, nous venons avec toi. Allez !

Une petite foule d’hommes et de femmes s’était rassemblée devant l’école. Côté de la place – écoliers et enfants.

– Zlatko, et toi Anguélé, vous ne rentrez pas au village sans l’instituteur !

Mamie Nedelya, une femme courageuse, a dit ces mots. L’instruction de la bonne habitante de Kapatovo me réchauffait le cœur tout au long du chemin. Je voyais dans ma tête comment tout le village, mené par les chefs, m’accompagnait devant les facteurs irresponsables et là prenait ma protection.

Le seul conseil que Zlatko m’a donné concernait le comportement devant le *voivoda* et le gouverneur du district :

– Tu ne répondras qu’aux questions, et seulement brièvement. Tout le reste, tu le laisses pour nous.

Dans l’administration du district on m’a ordonné d’attendre dans le hall du bureau du chef. Zlatko et Anguel sont restés longtemps à l’intérieur, peut-être plus d’un quart d’heure. Une tête barbue est sortie de la porte et m’a invité dans le bureau. Les habitants de Kapatovo étaient assis sur des chaises au fond. Derrière un bureau ordinaire se tenait un *voivoda* lourdement armé. De côté, le chef de district en uniforme fumait nerveusement.

– Pourquoi me croises-tu un jour de marché et ne me salues-tu pas ? demanda le *voïvoda*.

– Je viens rarement au marché. Je ne vous ai pas salué car nous ne nous connaissions pas.

– Vas-tu me dire bonjour à partir de maintenant ?

– Bien sûr, si cette rencontre est considérée comme une rencontre.

– Tu es enseignant et tu marches pieds nus. Pourquoi ? Que veux-tu dire avec ça ? Que tu es proche de la souffrance du peuple, n'est-ce pas ?

– La route est longue. Je garde mes chaussures. J'économise de l'argent.

– Pourquoi ?

– Pour aller à l'étranger.

– Qu'est-ce que vas-tu faire là-bas ?

– Je vais travailler et étudier la mise en scène.

– Quoi ?

– J'étudierai pour devenir metteur en scène.

– Faire du théâtre, comme à Kapatovo ?

– Oui.

– Toi, tu veux lui demander quelque chose ? – Le *voïvoda* s'est tourné vers le chef du district.

– Non, dit sèchement l'officier en uniforme.

– Et vous ?

La question s'adressait aux chefs de Kapatovo.

– Non, nous n'avons pas de questions.

– Sortez-le et soyez vigilants. Qu'il attende dans la petite salle.

Le rebelle barbu ouvrit et referma la porte du bureau.

Il a fallu plus d'une demi-heure, c'est-à-dire une éternité, pour que les proches se présentent. Ils étaient rouges et en sueur, comme s'ils sortaient d'une salle de bains. Le *voïvoda* après eux. Il se dressa devant eux et écarta les jambes près de moi.

– Tu les vois, ce sont eux tes garants. Tu leur baiseras les mains toute ta vie. Cette fois-ci, tu y as échappé. Tu retournes au village, qu'il n'y ait pas de commentaires sur notre rencontre, comme tu aurais aimé en faire à propos de l'attentat. Si tu vas en France, que ce soit pour y étudier l'art, pas pour traiter de la commune. Quand tu viens au marché, tu salues comme tout le monde et que je ne te voie plus pieds nus.

– À partir de maintenant, il saura comment se comporter, déclara *baï* Zlatko.

La réunion s'est terminée. Sur le chemin du village, les deux compagnons me confièrent ce qu'ils avaient mis en gage pour me sauver de la corde ou de la balle. Ni plus, ni moins, leurs têtes et leurs familles. Un tel prix devait être payé, pas un autre.

– Tu nous as fait transpirer, mais nous nous sommes portés garants parce que nous croyons en toi et nous te comprenons, m'assura *baï* Zlatko.

– Tu as une route devant toi, pas seulement vers Paris, prédisait *baï* Anguel.

Pendant tout le trajet, mes protecteurs honnêtes et courageux m'ont raconté que lorsqu'ils m'ont défendu devant le *voïvoda*, ils ont pensé à mon avenir. Ils ne voulaient pas me voir fauché comme un agneau sur le billot. Ils m'ont fait jurer de me souvenir de mon peuple, qui est un grand peuple, et m'ont avoué qu'à leur avis les bergers actuels ne sont pas à la hauteur ; ils croyaient qu'un jour il les chasserait de son corps.

Nous sommes arrivés le soir. Le village semblait silencieux et mort. Mais la nouvelle se répandit rapidement dans toutes les maisons. En dix minutes, le bureau de l'école se remplit de paysans. Mamie Nedelya arriva la première. Elle m'a embrassé comme son fils et a dit : « Il y a un Seigneur. »

Le cœur de l'enseignant survivant était large, mais le bureau était trop petit pour accueillir tous les nouveaux venus rassemblés sur la place devant l'école. Ils

voulaient s'assurer que j'étais à nouveau parmi eux, vivant et joyeux. Je me suis montré sur le palier de l'escalier extérieur. La réunion était silencieuse. Je souriais légèrement et hochais la tête. En bas, des gens de tous âges étaient contents de m'apercevoir en vie. Ils seraient restés longtemps sur la place si Kouleto n'était pas arrivé, qui, de la part de *baï* Anguel, les avait invités à se disperser.

Ils étaient tous rentrés chez eux. Mais peu de temps après, au moins dix portes de jardin grinçaient et s'ouvraient. Elles laissèrent passer dans le noir des écoliers et des écolières avec des assiettes et des baluchons à la main, qui allaient à l'école. Les enfants apportaient de la nourriture et d'autres sucreries. Ils les présentaient avec l'accrocheur « De papa », « De maman », même si beaucoup d'entre eux auraient pu dire « Tiens, ça vient de moi », ce qui aurait été plus vrai.

L'année scolaire s'est terminée après la journée de Kiril i Metodii. Jeunes et vieux, femmes et hommes passaient par le bureau ou dans la rue pour dire au revoir. Ils m'ont souhaité : « Bon vent », « Reviens vite vers ta mère, fais-lui plaisir », « Ne nous oublie pas ».

Le jeune Dimitar Konstantinov m'a accompagné avec une mule jusqu'à la gare de Levunovo. Le train à voie étroite avait six heures de retard. Mitko me tint compagnie tout le temps.

– Et s'ils te poursuivent, tu sais où est Kapatovo, déclara le sympathique garçon de campagne, les larmes aux yeux.

ACTION COURAGE

À Sofia, ma mère, ma sœur, ma grand-mère, mon oncle, mes frères et mes amis ne pouvaient pas être plus heureux de me revoir. Le fils et le frère avait mûri, l'ami et le camarade avait acquis une expérience de vie indépendante en une année scolaire. Aux yeux des autres, et devant moi, j'avais endurci ma volonté, grandi intellectuellement.

De retour de Kapatovo, j'ai consacré mon temps et mes pensées à la tâche principale – comment aller plus vite à Paris. Dans ce but, j'ai contacté Lichka, un

gars du quartier qui avait un bureau de voyage, là où se trouve actuellement le Comité de la culture. Je me réjouissais de sa promesse de me « transférer » en France et en même temps une ombre planait sur ma joie :

– Et maintenant va-t'en, tu peux revenir dans un mois. Sache-le, attendre c'est crucial...

J'ai ressenti ce délai comme un jugement, j'étais condamné à attendre. Et j'attendais...

Un soir, Grafa m'a emmené pour faire une action. Action « Courage ». Il s'agissait de diffuser des appels manuscrits au nom du parti communiste illégal dans les quartiers de Yuchbunar et de Banishora.

Grafa expliquait :

– Dans les cours, même si le vent souffle et qu'il pleut, les tracts restent là. Ils se perdent dans les rues. Sur cent jetés, dix seront lus par des gens honnêtes, c'est suffisant. L'important c'est l'espoir, la foi dans le parti qui monte...

L'action a duré plus de deux heures et s'est terminée par un « festin » dans l'une des auberges du boulevard Slivnitsa. Là, mon ami a révélé la pensée intime de l'action.

– Je t'ai donné des matériaux jusqu'à présent. J'ai assuré mes camarades que tu les distribues, et je te crois. Mais ils ont insisté pour que je te teste en personne. Car certains acceptent, ne refusent pas, puis les jettent dans les toilettes. Les temps sont terribles. Ne sois pas en colère contre les camarades. Ils ont seulement entendu parler de toi. Ce sera différent maintenant. Je te rencontrerai demain avec un homme à moi.

Je me suis laissé entraîner par mon bon ami, militant du parti communiste bulgare illégal.

Le lendemain, la rencontre avec l'homme de Grafa a eu lieu dans le jardin de Yuchbunar, où nous nous détendions souvent sur les bancs ou sur les tas de branches coupées et nous nous livrions à d'inépuisables disputes de jeunesse. À ma grande surprise, l'homme n'était autre que Radi, un marchand de glaces connu, depuis longtemps, de toute notre compagnie. Grafa m'a invité à prendre un verre.

Et comme ça, en plein jour, servant les « clients » avec de la glace au chocolat, le charretier Radi m'a regardé un peu spécialement, comme s'il me voyait pour la première fois, et a déclaré :

– Je suis d'accord. Nous sommes trois maintenant. À la vie et à la mort. Tout ce qu'ils nous diront d'en haut sera la loi pour nous. La prochaine fois nous nous verrons dans un autre endroit. Et pour plus longtemps. Nous appellerons notre camarade Spas, et désormais je suis Yordan.

– Félicitations pour ton baptême, Spasé – dit Grafa en se tournant vers moi, avec un sourire complice aux lèvres : j'ai été surpris par l'évolution rapide des choses.

– Merci pour la glace. Le nouveau nom ne me dérange pas. Mais il y a une condition dont je veux lui parler (j'ai pointé du regard Grafa), et alors... on pourra se voir.

Le marchand de glaces conduisit calmement sa charrette et commença à inviter de nouveaux clients dans les allées du jardin.

Nous avons parlé avec mon ami de Kilkis plusieurs fois de ma « sympathie expectante ».

– Comprends, insuffla Grafa, il ne suffit pas de s'intéresser au travail du parti, de lire et de distribuer ses documents illégaux, de défendre ses positions dans des conflits privés. Tu dois rompre avec ta « sympathie expectante » et rejoindre nos rangs organisés.

Je me suis opposé à lui, faisant référence à ma passion théâtrale. Mes objections furent immédiatement repoussées et brisées. Grafa lui-même ressentait la puissance de cette passion, mais en même temps c'est lui qui donnait l'exemple personnel de la façon dont elle pouvait être sacrifiée au nom d'un idéal.

La conversation que j'avais programmée avec Grafa s'est déroulée dans les rues des quartiers pauvres. Elle était sans fin, ça s'est terminé à minuit. Les thèses étaient claires pour nous deux et, je pense, tout aussi nobles.

Nous nous séparâmes à la lumière du poteau électrique au coin des rues Pirotka et Bregalnitsa, où nous avons vu Hristo Smirnenski et Alexander

Zhendov se disputer plus d'une fois. Notre séparation fut courte, mais l'étreinte fut forte et chaleureuse, amicale.

CHAPITRE TROISIÈME

MATURATION

Je suis allé à Paris avec mon ami Emil Sidérov, surnommé Bolsheto. Grafa, Petarcho, Asen Prahov, Vasil Stamboldjiev sont venus nous accompagner à la gare. Grafa ne manqua pas de me souhaiter de revenir plus tôt, et Petarcho me serra dans ses bras en disant : « J'espère que tu réussiras ton saut dans l'inconnu. »

Paris ! Je pourrais écrire Paris avec trois et treize points d'exclamation. Ils ne chuchoteront et ne dévoileront rien à celui dont le pied n'a pas foulé les pavés de Paris. Mais même pour ceux dont les yeux se sont usés en regardant les riches vitrines des grands boulevards et des avenues luxuriantes, les points d'exclamation ne seront pas particulièrement expressifs. Multiforme, Paris est unique ! Ouverte, c'est une ville profondément mystérieuse ! Atteinte, elle reste insaisissable ! Toujours semblable à elle-même, elle n'est jamais la même. Malgré ses vieilles rues, ses immeubles, ses monuments et ses retraits, blottis aux recoins des cafés ou se reposant sur les bancs du jardin, elle est toujours neuve et étonne par la jeunesse débordante et la vitalité de ses habitants. Repoussante par les vices des couches parasites et ses groupes décadents, elle est séduisante par le charme de ses rares valeurs historiques et artistiques.

L'histoire marque sa naissance il y a deux mille ans et plus. Mais elle brille avec le Roi Soleil et le château de Versailles, avec la Grande révolution française, la Commune de Paris, le Front populaire. Elle est connue, reste et restera à jamais dans la mémoire de millions de Parisiens, Français et étrangers. Des millions d'autres la désireront réveillés et dans leurs rêves jusqu'à la fin de leur voyage terrestre. D'autres, aussi innombrable, jurèrent et maudiront jusqu'à leur dernière heure son ventre insatiable, l'égout puant de la débauche et les dents jaunes du Veau d'Or.

Que dire de ce compagnon que je connais depuis plus de cinquante ans ? Et beaucoup, et peu. Beaucoup sur ses trésors artistiques éparpillés ou rassemblés

dans les rues, les musées, les maisons, les parcs ; beaucoup sur certains de ses habitants héroïques, naïfs, optimistes, mesquins et majestueux ; beaucoup sur les quartiers prolétariens aux rues étroites et tortueuses, aux entrées sombres, aux maisons délabrées, aux chambres mansardées, aux ouvriers magnifiques, aux chômeurs affamés, aux pères et mères – héros, vagabonds et descendants des Communards ; beaucoup sur les théâtres – publics et privés, perpétuels et d'un jour ; beaucoup sur les innombrables concerts de compositeurs, chefs d'orchestre, interprètes connus et inconnus ; beaucoup sur les centaines d'expositions quotidiennes – générales et individuelles, bruyantes et silencieuses, abritées soit dans des halls spacieux, soit entassées dans de petites pièces, entrées, couloirs, caves et greniers ; beaucoup sur la résistance des Parisiens – héroïques, loyaux, ingénieux et naïvement dévoués.

Peu sur l'abondante couche parasitaire d'intermédiaires et d'escrocs qui ont ouvert et rempli des milliers d'agences, de bureaux et d'offices pour la plus vile exploitation des Parisiens et ceux de la campagne ; peu sur les agents de la bourse, les banquiers, les industriels et les militaires, qui, avec leurs spéculations, actions et plans prédateurs démentent la devise de la république pour la liberté, l'égalité et la fraternité ; peu sur ces aristocrates tenaces qui, blottis dans de spacieux appartements et halls sur les quais de Seine, sur les boulevards Saint-Germain, Henri Martin, etc., rêvent d'un passé irréversible et ne pardonnent toujours pas à Louis XVI, roi-l'abruti d'avoir livré leur royaume aux sans-culottes ; peu sur les milliers de journalistes et gribouilleurs qui écrivent sur tout et sur tous et qui, se vantant de leur indépendance, ont la capacité de s'adapter à la position officielle de Sa Majesté du nouveau gouvernement en moins de 24 heures ; peu sur les prostituées exposées et cachées qui, fidèles aux traditions combattantes parisiennes, ont manifesté en plein jour devant l'Assemblée nationale sous le gouvernement de de Gaulle avec des mots d'ordre pour le droit au travail libre et une réduction de l'impôt sur le travail ; peu sur les espions du monde entier qui ont fait de la « ville lumière » leur refuge chaleureux.

Mais aussi prolixes et aussi concises que l'on parle et écrit sur la capitale française, personne ne pourra jamais épuiser le contenu et les formes de Paris aux multiples facettes. L'impossibilité de révéler d'un ou de quelques traits ce complexe ancien et sans cesse renouvelé : celle que rencontrent les artistes les plus ingénieux, pourvu qu'ils veuillent couvrir l'infini, l'insaisissable, c'est-à-dire la

Vie. Et Paris – c'est la Vie, ce sont les images que la Vie a acceptées, accepte et acceptera dans son mouvement historique en zigzag et sans cesse ascendant. Passé, présent et futur coexistent ici, s'affrontant sans relâche dans les pages de la presse et des livres, dans les rues et sur les places, du haut des chaires universitaires et des tribunes parlementaires, des chaires d'Église et des scènes de théâtre. Dans la poitrine du géant nommé Paris, tremble et bat le cœur gigantesque de l'humanité éternelle, aspirant à son Excellence, toujours plus haut et plus haut !

Mais laissons Paris et l'humanité en paix et voyons ce que je fais en ce matin d'août 1925 dans cette ville grise, encore endormie et sans lumière.

Nous sommes arrivés à la gare de l'Est.

Peu importe à quel point nos bourses étaient damnées, mon compagnon Bolsheto et moi étions propriétaires d'une petite somme d'argent, capable de nous permettre le luxe de louer un véhicule à moteur. « Sachant » le français, c'est-à-dire celui appris au lycée, j'ai été contraint à la position de Virgile, qui emmène son ami dans les cercles infernaux du paradis de Paris. La première chose que j'ai dite au chauffeur, je l'ai dite avec un accent impossible et complètement faux :

– Mosieu, voilez notr adresse. Voulon allon sur Saint-Michel.

– Bon ! répondit gentiment le chauffeur, un homme aux yeux sournois sous des lunettes en métal, aux joues rougies et au nez assez long. À peine installés dans sa Citroën, il se mit à nous parler avec éloquence, comme si nous étions de vieilles connaissances et semblions tout comprendre. De sa cascade verbale, des mots distincts sont venus à mes oreilles : Opéra, Bastille, Concorde. Je pensais qu'il me demandait si j'avais entendu parler de ces endroits. Pour ne pas être en reste, j'ai répondu « Woui Mosieu ». Un peu plus tard, il m'est apparu clairement qu'il m'avait probablement demandé si nous voulions voir l'Opéra, la Bastille et autres lieux. J'avais déjà entendu des commentaires flatteurs sur la gentillesse des Parisiens. Je ne pensais pas que cette gentillesse était tellement immense – dès le premier jour – pouvoir voir certains des sites les plus intéressants de Paris.

Le taxi nous conduit place de la Bastille, contourne lentement la colonne de Juillet et s'arrête un peu à l'écart. Ici le chauffeur, un vrai Cicérone, nous raconte quelque chose sur la Révolution française, évoqua Robespierre, Danton, la guillotine ; j'ouvre la bouche, répétant plusieurs fois, à tort, le mot le plus simple

« woui » et je pensais que j'avais défendu l'honneur culturel de la patrie. Le chauffeur bavard nous emmena sur la place où trônait la statue de la République, surnomma la statue « la vache », continua sur les grands boulevards pas encore complètement réveillés, nous montra l'opéra et à côté le Café de la Paix encore fermé.

Nous entrons dans l'immense place de la Concorde, rue de Rivoli.

Nous avons vu l'obélisque égyptien, apporté ici avec beaucoup de difficulté par ordre de Napoléon de l'ancien Louxor, et avec un effort encore plus grand, érigé au milieu de la place. Des sans-culottes parisiens ont dansé sur cette place après l'exécution de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette. Sur les majestueux Champs-Élysées extrêmement larges (sur lesquels j'ai cherché en vain les vertes prairies des romans d'Hugo et de Maupassant), le chauffeur nous a conduits jusqu'à l'Arc de Triomphe, où brûle un feu éternel en l'honneur du Soldat Inconnu de la première Guerre mondiale. Après dix minutes d'une balade tranquille en taxi le long des quais de Seine, notre aimable guide nous déposa à l'adresse du quartier Saint-Michel.

Les Bulgares que nous avons rencontrés au café de la rue Saint-Séverin nous ont révélé la ruse de la coûteuse courtoisie du chauffeur.

– Imaginez que le chauffeur au lieu de la gare sur le boulevard Botev pour vous emmener directement sur la place Renaissance (aujourd'hui Vazrajdana) vous fasse passer devant l'église Sveta Nedelya, devant l'Université, sur le boulevard Patriarche Evtimiy et près du Monument russe. Votre bénéfice est que vous avez vu le premier jour ce que certains « *tchakali*¹ » n'ont pas vu depuis des années.

Nos compatriotes nous ont informés que nos connaissances ne venaient au café que le soir, et certaines seulement le dimanche, car elles habitent en banlieue. Nous devrions donc les chercher à leur domicile : il serait facile de les trouver. Et ils nous ont emmenés devant le plan du métro Saint-Michel tout proche. Ils nous ont expliqué comment naviguer dans le réseau du métro, nous ont montré la dernière station Porte de Saint-Cloud, après nous devrions prendre le bus N° 3. Là

1. Tchakali : chômeurs qui traînent au café toute la journée en attendant que quelqu'un leur paye un verre.

nous devrions demander au conducteur de nous faire descendre dans la banlieue de Suresnes, près de l'adresse correspondante...

La rencontre avec nos connaissances était à la fois agréable et effrayante. J'ai connu Stoyko Dimitrov en tant que vendeur de journaux, écolier au Premier lycée masculin et adolescent intelligent, que j'avais rencontré à la Bibliothèque nationale ou lors de représentations au Théâtre national. Radi Radoulov, mon voisin de rue, faisait une forte impression avec ses poches pleines de journaux et ses éternels livres sous le bras. Maintenant, ils étaient tous les deux ouvriers, l'un meunier, l'autre tourneur, avec des vêtements sales et des mains rugueuses, abîmées par le travail des machines.

Stoyko allumait cigarette sur cigarette, et Radi crachait démonstrativement par terre ou par la fenêtre du café où nous étions. Il était évident qu'ils voulaient montrer à quel point ils avaient fusionné avec la classe ouvrière française, qui n'était pas aussi mal habillée ou sale qu'eux. Sans trop de détour, ils nous ont demandé :

– Et comment ça va avec l'argent ? Et ils se sont dépêchés d'ajouter : – Nous sommes trop mauvais pour être vos créanciers.

Nous les avons rassurés en les informant qu'un ancien secrétaire-percepteur voyageait avec nous ; il a promis de nous accorder un crédit si nous pouvions l'aider à se légaliser en tant qu'étranger avec le droit de travailler.

– Nous ne vous demandons pas d'argent, mais des conseils sur la façon de nous légaliser en tant que travailleurs, car nous sommes des commerçants, d'après nos passeports, sans droit de travailler.

– Fallait le dire, frérots. Des conseils, on vous en donnera autant que vous voulez. Nous vous en donnerons de la même manière que Crésus n'a pas couvert ses hétaires d'or, cria le garçon cultivé et le charmant homme Radi.

Ils nous ont conseillés brièvement, concrètement, pratiquement. Le lendemain matin, nous devions partir pour une ville industrielle proche de la capitale. Après avoir travaillé pendant 5 à 6 semaines, nous prendrons les récépissés de la municipalité locale.

Accompagnés de Stoyko et Radi, nous sommes rentrés à Paris et installés au café-hôtel Saint-Séverin. Le soir, nous avons marché le long du célèbre boulevard Saint-Michel dans le quartier Latin. Le mois d'août n'était pas aussi mort qu'aujourd'hui. Les vacanciers n'étaient pas des millions et les touristes étrangers n'inondaient pas les rues et les places de Paris comme des sauterelles. Stoyko en Parisien expérimenté, nous a incités à ne pas fixer longtemps les vitrines illuminées et élégamment agencées des magasins de chaussures et de vêtements, des librairies et des kiosques remplis de journaux et de magazines pornographiques.

– Cent fois par an, vous traverserez ce boulevard. On vous promène maintenant pour avoir plus d'impressions sur la vie nocturne des étudiants et intellectuels parisiens. Il y a aussi des travailleurs, mais ils sont toujours désireux de se ranger parmi l'intelligentsia. L'air du quartier est intellectuel. Ici aussi, les prostituées misent sur l'intellectualisme. Un jour, l'une d'entre elles s'est vantée de connaître le poète Paul Valéry. Partout on discute. Mais entrons dans un café « intellectuel ». Son nom est Soufflot. On peut un peu regarder, écouter et se dépêcher, car demain vous et moi, devons nous lever tôt.

Dès que nous avons commandé qui un panaché, qui un diablo, nous nous sommes préparés à regarder et à écouter. Qu'a-t-on vu ? Un vieil homme solitaire dans un coin lisait et feuilletait résolument les pages du journal *Le Temps*, sans prêter attention à son environnement, ni même à son verre de bière, qui était sans aucune mousse. À de nombreuses tables, il y avait des couples. Les plus variés. Naturellement, principalement de jeunes garçons et filles. À l'une des tables, un rassemblement de sept-huit jeunes était en désordre, librement adonné à des conversations bruyantes et à des cris et gestes démonstratifs. Au comptoir, un autre groupe grandissait et diminuait visiblement, mais se disputait constamment. Stojko et Radi nous transmettaient des bribes des conversations capturées.

Nous avons quitté le café et descendu le boulevard Saint-Michel. Nous sommes passés devant la clôture en pierre et fer du musée Cluny. Notre guide culturel Radi a jugé nécessaire de nous éclairer :

– Le musée est consacré principalement au Moyen Âge. Vous y verrez des objets en bois et en fer de la vie de l'homme du Moyen Âge. Il y a des peintures intéressantes, des tapisseries, des sculptures. Vous visiterez dans l'une des salles du

rez-de-chaussée un bain minéral datant de l'époque de la colonisation romaine – IIe, IIIe siècle de notre ère. Mais demandez à voir la ceinture de chasteté, une invention des chevaliers médiévaux. Ce sont des ceintures en fer avec lesquelles les hommes attachaient leurs femmes pour qu'elles leur restent fidèles jusqu'au retour des croisades. Cependant, la légende dit que c'est à ce moment que les femmes chevaleresques, à leur tour, ont fait une contre-invention : le passe-partout, une clé pour ouvrir toutes les serrures...

Le lendemain matin, nous étions parmi les milliers de Parisiens remplissant la gare du Nord en route vers la campagne. Dire que ceux qui nous entouraient nous regardaient comme des moutons à cinq pattes serait exagéré. Les voyageurs français avaient leurs propres occupations et ne prêtaient aucune attention à de quelconques étrangers. La plupart d'entre eux étaient concentrés dans la lecture de livres, certains feuilletaient les journaux du matin, d'autres prenaient leur petit déjeuner, des femmes se penchaient sur leur tricot, et certains, comme nous, s'intéressaient au paysage ferroviaire.

Notre odyssée nous conduisit à l'embouchure d'une usine métallurgique près de la ville du Mans.

– Vous commencerez à travailler demain. Suivez maintenant M. Étienne. Il vous montrera où manger et passer la nuit.

Ces dispositions nous ont été données par un jeune homme d'une trentaine d'années, au visage rond et rose et à la petite moustache noire. La tenue de travail marron négligemment boutonnée laissait entrevoir sa cravate rouge vif sur sa chemise blanche.

M. Étienne nous fit signe de le suivre. C'était un vieil homme, grand et mince, avec des yeux bouffis, des joues creuses et des pommettes saillantes. Dans la baraque longue et basse, il nous donna des instructions qu'il avait apparemment répétées des centaines de fois.

– Voici quatre lits pour vous. J'apporterai des draps tout à l'heure. Chacun gardera sa valise sous clé et sous le lit. Vous recevrez de la nourriture ce soir à la cantine au fond de la cour. Là, je vous donnerai des gobelets, des cuillères, des fourchettes. Vous devez vous procurer des couteaux vous-mêmes. Et demain

matin, vous recevrez des tickets pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner. Vous pouvez vous installer maintenant. Au revoir.

– Les garçons, le paradis est devant vous. Réjouissez-vous-en ! Stoyko rompit le silence gêné, pas tout à fait en plaisantant.

Et nous avons apprécié le paradis : une cabane, environ 50 lits sur deux rangées ; les lits des soldats, en fer, les couvertures grises et brunes et pas dans leur prime jeunesse, à en juger par les raccommodages et les bords en morceaux ; au milieu une table sale en bois surmontée d'un abat-jour en papier journal ; sur les murs, des petits miroirs ronds, carrés et dentelés, des coupures de journaux et de magazines pornographiques, des photos des célèbres stars de cinéma allemandes Asta Nielsen et Henny Porten ; çà et là des tabourets en bois et des chaises aux dossiers cassés ; casquettes, costumes, chemises accrochées à des ficelles et des clous. Quand, dans 15 ans, je serai jeté pour mourir non pas deux ou trois mois, mais près de deux ans dans les baraques du camp de concentration disciplinaire du « Vernet » près de la ville de Pamiers dans le sud de la France, la caserne de l'usine près du Mans restera dans mes souvenirs comme ... un charme !

La première nuit. La fatigue émoussait mes perceptions, mais une impression générale ne pouvait manquer de se dessiner dans mon esprit. C'était une petite Europe, représentée par ses fils peu éminents, qui ont quitté leurs terres natales à diverses occasions volontaires et involontaires. Prédominaient les restes de l'armée de Wrangel, dont le russe n'avait rien perdu de sa sonorité et dont les mots français sonnaient plus doux que le français lui-même. Il y avait des Hongrois, des Polonais, des Espagnols, des Italiens. Les visages et le discours des Balkans m'ont soulagé. J'ai échangé quelques mots avec ces gens qui sont des nôtres et j'ai réalisé qu'une situation – la misère et la terreur – nous avait rassemblés sous le toit troué du hangar...

Dès le premier jour, j'ai été placé dans l'un des secteurs difficiles. Je devais saisir les tôles de cuivre qui sortaient du laminoir, les porter jusqu'au chariot à dix mètres de là. Dès que le chariot était suffisamment chargé, je le poussais à plus de 50 mètres jusqu'à la cour et là je le déchargeais et empilais les plaques. Le travail était simple, mais en volume et en poids assez pénible. Environ cinq cents feuilles passaient entre mes mains chaque jour, ce qui signifiait transporter, charger et décharger plus de cinq tonnes de masse de cuivre. En tant que novice, j'ai porté les

30 à 40 premières feuilles avec mes paumes nues. Mes mains ont été coupées, surtout la droite. Une ouvrière – nettoyeuse – a eu pitié à la vue de mes paumes ensanglantées et m'a tendu un chiffon de laine pas trop propre. Ma douleur a été soulagée, mais pas pour longtemps. Le chiffon était pourri et bientôt usé. J'ai ressenti ma situation désespérée et l'ai partagée avec Stoyko, qui travaillait sur une fraiseuse. Nous avons regardé autour de nous, nous nous sommes promenés, mais nous n'avons pas trouvé de chiffon approprié. L'ami, prêt à faire un sacrifice, cependant, a résolu le problème.

– Prends ma casquette maintenant, pendant la pause-déjeuner on va essayer de trouver quelque chose de plus adapté.

Un Serbe a trouvé comment me sauver de sa valise en carton.

– Je vois, mon garçon, que tu es plus fort dans la tête que dans les mains. Tiens ce morceau de cuir. Prends-en soin pour me le rendre. Je ne te le donne que pour le travail, jusqu'à ce que tes mains deviennent des semelles.

Avec l'aide d'amis, je suis devenu un travailleur à part entière en dix jours. Au bout d'un mois, un mois et demi, j'ai rendu le cuir au bienfaiteur balkanique ; mes mains avaient attrapé une croûte comme le genou d'un cordonnier...

Dans les derniers jours du troisième mois, les documents de rêve acquis réchauffaient nos poches. Avec eux, nous pouvions trouver du travail partout. Nous rentrâmes bientôt à Paris.

LA PREMIÈRE GRÈVE

Avec le peu d'argent économisé, je me suis mis à profiter de la vie parisienne. Pour moi, ses charmes étaient cachés dans les théâtres, les musées et les bidonvilles. Pendant mon temps libre, j'étudiais obstinément le français, je lisais des livres d'auteurs français et faisais connaissance avec les œuvres des classiques de la littérature marxiste, librement distribuées en français et en russe.

La colonie antifasciste bulgare dépassait le millier de personnes. Grâce aux émigrants de septembre venus de Yougoslavie, elle menait une vie politique

active. Au début, je participais activement à la partie artistique et littéraire des réunions, matinées et soirées organisées.

Ayant obtenu un document de travail régulier, je suis d'abord tombé sur les usines automobiles Citroën, ou plus précisément les ateliers de la banlieue d'Asnières, où l'on fabriquait les carrosseries des voitures Citroën d'alors. Mes yeux ne pouvaient se détacher de cette toute nouvelle usine moderne. L'usine près de la ville du Mans, qui semblait d'abord être une immense entreprise, m'apparaissait maintenant petite et vieille avec ses machines sales et poussiéreuses, ses murs enfumés et son plâtre qui s'écaillait. Ici les ateliers étaient hauts, avec des verrières et des cloisons intérieures et des murs gris mais propres, avec de larges plates-formes pour chaque machine bien nettoyée.

L'usine n'était pas seulement moderne en tant que bâtiment. La soi-disant rationalisation capitaliste était appliquée de plein fouet. L'ensemble du processus de travail était effectué à la chaîne. Sur l'un des rubans en caoutchouc, par exemple, des morceaux de bois rabotés partaient, quelque part au milieu on voyait des figures, des cloisons, des fenêtres déjà assemblées, et à la fin les derniers ouvriers assemblaient et fixaient l'ensemble du corps en bois. L'un des ouvriers les plus qualifiés ici était mon ami Georgi Boulgourov. Le squelette en bois préparé de la future voiture était transporté à l'atelier du ferblantier. Là, ils recouvraient la partie en bois avec une tôle épaisse et la plaçaient sur une crémaillère à dents. Chaque dent poussait une carrosserie. Disposés des deux côtés, les ouvriers essuyaient la rouille de la tôle avec un papier de verre avant que la carrosserie ne soit emmenée à l'atelier de peinture. L'un des deux travailleurs de cette chaîne, c'était moi. En général, je réussissais à faire face à la tâche qui m'était assignée, mais souvent, lorsque les tôles étaient très rouillées, je continuais à frotter même après que la carrosserie ait quitté la chaîne. Mon patron me grondait dans son français dont je ne comprenais pas les trois quarts ; je m'excusais dans mon français qu'il ne comprenait pas du tout.

Un jour, le chef Deluque, un ancien sergent aux mâchoires saillantes, m'a traité de « fou endormi » et m'a transféré à un travail « plus intelligent » : visser les vis sur les portes et le pare-brise de la voiture. Et ici aussi il y avait une voie ferrée et une crémaillère à dents qui poussait les carrosseries déjà peintes. Leur mouvement était également très précisément calculé pour visser une dizaine de

vis. Ils m'ont mis une visseuse dans les mains, m'ont expliqué comment travailler avec, combien et où je devais tourner les vis et m'ont averti que j'avais cinq minutes pour toute l'opération. Les premiers jours, je pouvais à peine tout visser. Au bout d'un moment, j'arrivais à finir même en moins de cinq minutes. Un matin, Deluque m'a félicité d'avoir avancé sur ce tronçon et il m'a informé que désormais la chaîne ferait son cycle en quatre minutes au lieu de cinq. Sous sa supervision directe, l'expérience s'est avérée être... au mieux de mes forces et de mes capacités. Le chef sourit presque joyeusement et courut signaler à sa direction le taux réduit grâce à son initiative. Plusieurs jours passèrent. Nouvelle surprise. Deluque était maintenant accompagné de trois autres cadres, dont un grand personnage au visage rougeâtre, une moustache noire coupée et les sourcils épais de l'ingénieur en chef Monge. Le groupe m'a demandé de lui montrer comment je travaillais. L'ingénieur en chef me regardait, commentait quelque chose de temps en temps et regardait sa montre. Après la première carrosserie, ils m'ont invité à besogner plus prestement et ont de nouveau commenté, et regardé à nouveau leurs montres. J'ai continué à exécuter les gestes appris et j'ai essayé de faire mes preuves en tant que bon travailleur. J'étais censé avoir de l'esprit et, dans ce cas, il ne m'est jamais venu à l'esprit que ces messieurs n'avaient pas l'intention d'admirer ma dextérité, mais avaient l'intention de changer la norme. L'ingénieur en chef m'arracha la visseuse des mains, mit quelques vis dans la poche avant de son tablier blanc et se mit à travailler. Ses collègues surveillaient leurs montres tout le temps. M. Monge termina une, deux, trois carrosseries, avant que le groupe ne quitte le bureau, Deluque ordonna : « Vite, vite, arrête de regarder ! » M. Monge avait effectué la première opération en 3 minutes et 10 secondes, la seconde en 3 minutes et la troisième en 2 minutes et 40 secondes.

Le lendemain matin, MM. Deluque et Monge étaient sur mon lieu de travail à 7 h 30. Je me suis dit : « Ils sont venus me virer. » Reposé de la nuit, je travaillais fébrilement. Après la deuxième carrosserie, ils ont arrêté la chaîne pour clarifier quelque chose dont ils discutaient. J'ai entendu M. Monge commander :

– Trois minutes et 15 secondes, c'est suffisant ! Faites avancer la chaîne à ce rythme !

En privé avec mon patron, j'ai essayé de m'opposer :

– C'est facile pour M. Monge, il visse une ou deux voitures et il s'en va. S'il fait cela pendant des jours entiers, il voudra lui aussi que la chaîne avance plus lentement.

– Ce n'est pas à moi, mais à lui que tu devais le dire. Et toi, travaille plus dur, sinon tu peux perdre ton poste.

J'ai atteint la nouvelle norme à la fin de la deuxième journée. Pourtant, je n'ai pas gardé ma place. Le capitalisme était entré dans la soi-disant stabilisation temporaire et partielle. Les luttes sociales du prolétariat européen avaient perdu l'ampleur et l'intensité des années d'après-guerre. La direction du Parti communiste français essayait quand même d'enflammer la lutte des classes entre le travail et le capital.

Le 1er août a été déclaré Journée internationale contre la guerre. Le Parti communiste a appelé les travailleurs à faire une grève générale d'une journée pour protester contre la nouvelle guerre impérialiste en préparation. Pour moi, c'était une question d'éthique, je ne pouvais pas m'empêcher d'être solidaire des travailleurs français.

Familier de la situation en France, Stoyko me l'a décrite en détail.

– Le Parti Communiste dans les usines Citroën et Renault a des sections bien installées. Les ateliers d'Asnières emploient plus de 1 200 personnes. Probablement pas moins de 200 à 300 travailleurs répondront à l'appel à la grève. La majorité sera française. Quel sera le sort des grévistes ? Le lendemain, 10 à 20 Français seront licenciés en tant que meneurs. Tous les grévistes étrangers seront licenciés sans condition. La police et les patrons sont impitoyables envers nous. Tu peux te préparer à ranger tes vêtements de travail. Tu recevras ton salaire. Sur ce point ils sont corrects. Mais en même temps, ils informeront correctement la police de ton nom complet et de ton adresse. À partir de ce jour tu seras marqué pour toujours. Tu n'as pas encore reçu ta pièce d'identité, n'est-ce pas ? Tu ne la recevras plus jamais. Tu feras avec le récépissé que tu as, jusqu'au jour où on te le retirera et tu seras expulsé de France comme non fiable.

– Il est clair pour moi que je vais faire la grève. Mais je ne sais pas si d'autres ont pris la même décision. Les camarades de la place des Fêtes ont promis de me mettre en contact avec un communiste, mais j'attends toujours.

– Il y en a certainement d'autres. Chez Citroën, le parti et la CGT (Confédération Générale du Travail) sont forts. Mais pas assez pour protéger les étrangers. Je dis, tu seras renvoyé. Réfléchis bien.

Je l'avais déjà fait. Avec l'argent économisé, je pourrais survivre pendant 2-3 mois. D'ici là, je trouverais un nouveau travail, sinon à Paris, à la campagne.

Pendant la journée de grève, je suis resté à la maison, j'ai lu l'*Humanité* et j'ai étudié le français. Le soir je m'arrêtais au café Saint-Séverin. Mes camarades me considéraient déjà comme chômeur. Beaucoup m'ont rassuré.

– Que ton dos soit fort et tes mains fermes. Et maintenant tu peux nous offrir un verre à la gloire de la grève qui, selon le journal *Journal*, était invisible.

À cette occasion, Stoyko, celui qui sait tout, raconta comment les conducteurs de bus et de tramway parisiens se sont mis en grève un jour. Le directeur des transports publics de Paris fit une déclaration aux journalistes et qualifia la grève d'invisible. Dès l'après-midi, les grévistes louèrent un corbillard et formèrent une procession derrière lui. Les piétons sur les trottoirs virent qu'il n'y avait pas de mort dans le corbillard et demandèrent avec stupéfaction :

– Qui est mort ?

Les grévistes endeuillés répondirent :

– Le directeur des transports publics.

– Mais où est le mort ?

– Il est invisible !

L'esprit parisien atteignit son but. Le lendemain, tous les journaux publièrent des photos du cortège funèbre avec le corbillard vide, et la France apprenait les revendications des grévistes.

– La première chose que tu découvriras demain matin, c'est l'absence de ta carte, m'a prévenu Stoyko. Ne t'embête pas à demander où elle est, qui l'a emmenée, etc. Va directement à l'administration. Ils y ont déjà préparé ton salaire et ton certificat de licenciement.

Stoyko se trompait. Le lendemain matin, la carte N° 725 était en place. Je me tenais devant le tableau et je ne savais pas quoi faire.

Le portier s'est approché de moi et m'a demandé :

– Ta carte est là ?

– Oui, ici.

– Alors pourquoi traînes-tu ? Tu n'es pas malade, tu ne veux pas de congés ?

– Non, je ne le suis pas.

– Alors pointe-la et dépêche-toi, qu'ils ne voient pas que tu es en retard.

Comme dans un rêve, je traversai le vestiaire, enfilai mes vêtements de travail et me dirigeai vers l'atelier de peinture. Le chef Deluque expliquait à un nouvel ouvrier algérien comment manier la visseuse et travaillait lui-même sur une autre carrosserie.

J'avais décidé d'être ferme, mais j'ai dit d'une manière très douce :

– Bonne journée.

Deluque répondit d'un ton simple et me demanda sévèrement :

– Pourquoi es-tu en retard ?

– Eh bien, je ne m'en soucie plus.

– Comment se fait-il que tu ne sois pas malade ? Pourquoi n'étais-tu pas là hier ?

– J'ai fait grève hier.

– Comment, qu'est-ce que tu as fait ? Tu n'as pas été malade ?

– Je n'étais pas malade. Hier, j'ai fait grève.

– Comment, tu as fait grève et tu n'étais pas malade ?! Non, non, tu étais et tu es encore bien malade, mon Dieu.

– Vous ne comprenez pas quand je vous dis, hier, j'ai fait grève.

Deluque tourna autour de moi, me regarda comme une créature tombée de Mars, se frappa le front, frappa ses mains sur ses cuisses, répéta :

– Il était en grève ! Et il s’est mis à crier à ses collègues chefs d’équipe : Pierre, Jean, Gaston ! Venez, venez voir un original, un idiot malade, un imbécile, complètement fou... Venez, dépêchez-vous !

Ses collègues m’entourèrent bientôt. D’un ton de supériorité intellectuelle, l’ancien sergent se tourna vers moi.

– Dis-leur pourquoi tu ne t’es pas présenté au travail hier.

Devant l’aréopage de patrons réunis, j’ai répété la vérité. Mon compte était simple. Dans tous les cas ils vont me renvoyer, au moins que la vraie raison soit connue. Un jour quelqu’un approuvera et suivra mon exemple...

Un des patrons m’attaqua assez grossièrement :

– Sale étranger, si tu es mécontent, pourquoi es-tu venu manger notre bifteck ?

– Je proteste contre la préparation d’une nouvelle guerre impérialiste, pas contre ma situation économique.

– Après tout, le garçon est libre d’avoir une opinion, déclara un autre des patrons. Il est naïf, mais plus honnête que mon Bécaud, qui a déjà obtenu un certificat médical. Et il se tourna vers l’Algérien : – Va à la ferblanterie et appelle Jean Bécaud.

Bécaud était un Français petit et trapu, plein de santé.

Son patron se tourna vers lui avec défi.

– Jean, tu es communiste, n’est-ce pas ?

– Je suis membre de la CGT.

– Alors j’ai le droit de dire que tu es communiste ?

– Tous les types de travailleurs sont membres de la CGT.

– Pourquoi n’es-tu pas venu travailler hier ?

– J’ai eu une migraine. J’avais mal au ventre.

Le patron me pointa du doigt et dit :

– Regarde-le, étranger, il est plus honnête que toi. Il avoue qu’il s’est mis en grève hier.

– C’est son travail. J’étais malade. Je vous ai présenté un certificat médical.

Deluque est intervenu dans la conversation :

– Peut-être délivré par un médecin communiste ?

– Je ne connais pas ses convictions politiques.

– Assez discuté. Bécaud, aie honte d’être français.

– Je suis blessé au front et ma poitrine est ornée d’une croix de bravoure. Et je connais beaucoup de sergents qui ne peuvent pas dire ça d’eux-mêmes.

Deluque a révélé qu’il était affecté :

– Tu en sais beaucoup, mais je prendrai soin de toi. Et maintenant au travail !

Et j’ai repris la visseuse. Et pas seulement pour ce jour, mais pour de nombreux jours et de nombreuses semaines. Je n’ai pas été viré. Que signifiait ce geste ? Stoyko s’est-il trompé dans sa prédiction catégorique ? Était-ce une preuve de la démocratie française ? La vérité s’est vite imposée. Plus de 700 personnes s’étaient mises en grève dans les usines Citroën de la banlieue de Saint-Ouen. Là, 23 Français ont été licenciés comme instigateurs et organisateurs. Une dizaine d’étrangers solidaires avec leurs frères français ont été licenciés sans ménagement. La direction de l’usine d’Asnières n’a pas eu besoin de montrer les dents : sur 1 200 personnes, seuls deux ouvriers avaient fait grève, dont un étranger, c’est-à-dire qu’il n’y avait pas de danger sérieux et imminent de lutte ouvrière. La direction pouvait se permettre d’être... démocratique.

Le deuxième jour, Jean Bécaud m’a chuchoté devant l’évier qu’il m’attendrait au café Au Nid d’Hirondelles tout proche. J’appris qu’il était le seul communiste organisé de l’usine : il y avait plusieurs membres de la CGT ; il avait entendu parler de moi, mais on avait tardé à lui dire mon nom.

– Le combat nous a révélés. C’est la meilleure façon de se rencontrer, m’a-t-il dit.

Le vieil ouvrier français a fait une critique sérieuse de mon geste individuel. Il n’y avait pas besoin de faire grève, ce qui m’a trahi. Il était absent, mais avait fourni un alibi en avance.

– Le parti m’oblige à rester à l’usine le plus longtemps possible. Maintenant que nous sommes deux, nous allons nous répartir les tâches.

J’ai appris plus tard (pas de lui) que Jean Bécaud était dans la même compagnie où Henri Barbusse a servi au front et dont les personnages sont décrits dans le roman *L’Incendie*.

DANS LES TENAILLES DU CHÔMAGE ET DE LA XÉNOPHOBIE

Dans la seconde moitié de 1926, le chômage en France est survenu presque soudainement. Il a rapidement gagné en masse. J’ai été l’un des premiers ouvriers à être licencié des ateliers Citroën d’Asnières. Le chef Deluque m’a donné l’avertissement légal à sa manière :

– Mon cher, dans 15 jours tu pourras faire la grève autant que ton âme le désire. Adieu !

Pour ne pas être redevable, je lui ai dit :

– Au revoir, M. Deluque, dans les rangs des chômeurs.

Les patrons, responsables du chômage, manœuvraient habilement. Une campagne de masse contre les étrangers en situation irrégulière commença dans la presse. C’était la première fois que je l’entendais et j’allais me souvenir du mot « xénophobie ». Des écrivains, des personnages publics et des journalistes éminents ne se sont pas gênés pour poser et répondre publiquement à la question « Pourquoi suis-je xénophobe ? » La voix du journal *l’Humanité* était trop faible à l’époque pour étouffer la campagne xénophobe qui faisait rage. Pendant tout ce temps, les étrangers étaient présentés à l’opinion publique comme des intrus grossiers et

indésirables. Pas une seule fois un seul des théoriciens de « l'Humanisme » avec une majuscule n'a réussi à admettre que les étrangers sont des gens qui, par leur travail honnête, créent des biens publics pour la France. Dans cette situation, le Français moyen a succombé à la campagne xénophobe. Il y a eu des cas d'insultes, de bagarres individuelles, voire de lynchage. Nous, les Bulgares, étions dans une situation particulièrement défavorable : la Bulgarie de Ferdinand n'avait-elle pas combattu la France ? Nous n'osions pas parler à haute voix dans notre langue maternelle en présence de Français inconnus. À chaque pas nous voyions s'afficher le mépris des gens.

Il y avait évidemment des Français dont le sens de l'humanité ne pouvait être émoussé par des vagues de xénophobie. À l'honneur du peuple français, il y avait des fils de France qui nous comprenaient. Ces Français sobres pour nous étaient les propriétaires du café Aux lys, près de la place des Fêtes.

Le mérite de ces deux Français, Monsieur Pierre et Madame Antoinette, était vraiment grand. Ils ont ouvert un crédit à durée indéterminée à un groupe de Bulgares pour consommer du café au lait et des croissants. Parfois, le crédit s'étendait aux sandwiches au beurre et aux œufs durs. La plus grande qualité de ces généreux français était leur extraordinaire tolérance. Ils nous permettaient une fois par semaine de savourer avec des cuillères dans un énorme pot en argile des haricots bouillis mélangés avec de l'huile et des oignons. Quand nous mangions, nous étions dignes d'une photo. Avec une certaine retenue, tout le monde se dépêchait d'avaler autant de haricots sauveurs que possible. De temps en temps, quelqu'un plaisantait : « Maintenant, je voudrais bien vous entendre discuter, hein ! » Quelles discussions ! Nous avalions tous silencieusement les haricots et le pain. Personne n'était sûr que le festin se répèterait bientôt ?!

Les mangeurs étaient généralement des hommes forts et en bonne santé. Parmi eux, les habitués étaient Ivan Mitsiev, connu à Paris sous le pseudonyme de Naiden, Kolyo Guénchev, Stoyko, Bolsheto, Touthé Chopov et moi-même.

Nous nous sommes sentis libres dans le café de M. Pierre. Sans crainte nous avons fait du bruit dans notre langue natale et sans hésitation nous avons utilisé les fameuses courtoisies bulgares. Comme les *hachove*¹ de Botev, nous montrions

1. Hashove : hommes sans feu ni lieu. *Note du traducteur.*

nos crocs aux tyrans fascistes et, contrairement aux misérables de Bucarest, nous ne buvions que des liquides innocents. Une fois, à ma grande surprise, j'ai trouvé Touthé Chopov, neveu de Gotsé Deltchev, assis à une table buvant un anis français au goût similaire à notre mastika. Touthé était, comme on dit, un bel homme : élancé, grand, avec un front lisse et droit, des joues roses fraîches, un nez fin et des lèvres rouges juteuses. Il avait perdu plus de vingt kilos en deux ou trois mois, et la beauté spirituelle de son visage ressortait. Il fixait son regard maintenant sur le verre à moitié vide devant lui. Cette vue m'a intrigué, car c'était pendant la période de famine et une heure incertaine du matin. Les beaux yeux noirs de Touthé s'étaient rétrécis et rougis. On aurait dit qu'il n'avait pas cligné des yeux de toute la nuit ou qu'il étouffait une colère grandissante.

– Bore, assieds-toi. Tu es mon ami, je veux que tu boives avec moi.

– En aucun cas. Je n'ai pas mangé une miette de pain depuis deux jours.

– Qu'est-ce que la vie, notre vie ? Nous ne devons pas nous y accrocher. Tu vas maintenant boire pour moi et de moi. Je paie.

– Eh bien, puisque tu as gagné de l'argent, je commande un café crème et un croissant.

– Je n'ai pas déjeuné et tu ne mangeras pas, tu boiras !

– Et bien Touthé, comprends que mes jambes tremblent sans avoir bu.

– Je tremble aussi, tout entier, mais je bois. Et tu vas boire ou tu n'es pas mon ami et tu devras disparaître, pour que mes yeux ne te voient pas.

Je n'ai pas accepté de boire. Je demandai tranquillement à madame Antoinette, qui était assise derrière le comptoir comme une reine, tricotant un boléro jaune :

– Qu'est-ce qui ne va pas avec notre ami ?

– Je ne sais pas. Il est là depuis sept heures. Il commande constamment de l'anis. Naiden le noir nous a demandé de lui en donner autant qu'il voulait et il est allé demander de l'argent à vos compatriotes.

En vain, j'ai fait le tour de plusieurs connaissances du café Saint-Séverin. Triste spectacle partout : camarades épuisés, pâles, ouvrant la bouche avec parcimonie ! À 4 heures de l'après-midi, je me suis de nouveau arrêté Aux lys. Touthé était au même endroit. Trois colonnes d'assiettes étaient empilées sur la table devant lui. (En France à cette époque, chaque assiette avait le prix de la boisson servie. Tant que le client n'avait pas réglé sa facture, les assiettes n'étaient pas retirées.) Courbé, la tête baissée, il se cachait derrière les assiettes élevées comme derrière une barricade. À côté de lui, Naiden l'exhortait :

– Viens avec moi à l'hôtel. Tu boiras encore demain.

En réponse, Touthé ordonnait :

– Je vais faire pleurer leur mère. J'effacerai et leurs femmes et leurs enfants. Les bourreaux... mes bourreaux... donnez-les-moi... Quel genre d'amis êtes-vous si vous ne me laissez pas retourner en Bulgarie ?

– Très bien, nous allons les massacrer ensemble. Maintenant, lève-toi, demain tu voudras qu'on te laisse à nouveau entrer au café.

M'ayant vu, Touthé me pointa de la main :

– Est-ce que tu le vois ? Et lui aussi m'a laissé. Il a refusé de boire avec moi. Donc, je suis une ordure, et lui c'est l'intelligence. Et que sait ce moineau ? Rien. Des mots. Je l'ai aimé. Dites-lui de disparaître, que lui aussi je...

– Tu as tort, tu disais « garçon *sheker*¹ », mais il va s'en aller. On s'en va tous. Allez debout !

Tard dans la soirée, alors que Touthé ronflait déjà à l'hôtel, Naiden m'expliqua. Toute la nuit précédente, Touthé avait marché comme une bête en cage et fumé comme une cheminée. Il y a des années, la même nuit, les bourreaux du Haut-Juma ont tué son frère et l'ont torturé à mort : lui brûlant les paumes et les pieds, lui arrachant les ongles, lui pressant les testicules, le suspendant la tête en bas, lui coupant les tibias. À l'aube, Touthé dit à Naiden :

– Je vais au café. C'est mon jour. Le jour de délivrance, de souffrance et de vengeance. Toi, va chercher de l'argent, pour me racheter à M. Pierre...

1. Sheker : de sucre, du turc. *Note du traducteur.*

Les rassemblements antifascistes au club communiste de la Bellevilloise, rue Boyer, étaient un lieu de rencontre commode entre les chômeurs et les chanceux qui n'avaient pas encore été licenciés. Je me souviens d'une telle réunion très fréquentée sur la lutte du peuple chinois contre le Kuomintang. Le rapporteur était le métallurgiste Pavel de Pleven, ayant participé au soulèvement de septembre, venu de Moscou. Il avait illustré l'information en dessinant une carte de la Chine en vert, bleu et rouge, montrant le mouvement des troupes révolutionnaires et l'emplacement des forces ennemies.

La réunion s'était terminée tard dans la soirée. Le président, le professeur de lycée Boris Velev, avait appelé les personnes présentes occupant des logements, à accepter les sans-abri. Quatre ou cinq personnes avaient offert leurs services. Seul Anguio, un cheminot, un bel homme, choriste du Chœur de Lozen du parti à Sofia, était resté non logé. Velev s'était tourné vers moi personnellement. Ma réponse avait provoqué des rires et de l'incrédulité.

– Cinq Bulgares et deux Serbes doivent venir dans notre chambre ce soir. Et nous deux avec Bolsheto, cela fait en tout dix personnes.

Ils ont insinué : « C'est exagéré ! Dis que tu ne l'acceptes pas ! »

J'étais ambitieux et j'ai dit : « Qu'il vienne avec moi à condition qu'il dise à la prochaine réunion combien nous étions dans la chambre. »

Lorsque nous sommes entrés dans l'hôtel Compans de la rue Belleville, j'ai dit mon nom à haute voix et j'ai marché d'un pas fort pour couvrir Anguio, qui a enlevé ses chaussures et, s'accroupissant, est monté au rythme de mes pas.

La chambre était au deuxième étage. J'ai frappé légèrement une fois, deux fois. Personne ne s'est levé pour ouvrir. J'ai crié doucement :

– Bolshé, c'est moi.

La voix de quelqu'un cria :

– Maintenant.

Des voix et des déplacements de chaises pouvaient être entendus à l'intérieur. J'ai poussé, mais la porte résistait. À son tour, Anguio a appuyé et nous avons réussi à passer l'écart de justesse. Anguio a commencé à compter les

« pièces ». Sans nous, il y avait 11 personnes. L'âme sentimentale d'Anguio s'était adoucie, il s'était excusé d'avoir douté de mes paroles et était prêt à quitter le « paradis des chômeurs » ... Plusieurs personnes lui ont murmuré, à moitié éveillées, qu'il « trouve une place sous la table et qu'il se taise ». C'était le seul espace libre, à condition que ceux qui se pressaient par terre plient les jambes. Sur la table s'étaient « arrangées » deux personnes – appuyées au mur et les pieds en l'air. Deux autres remplissaient mon armoire à double battant, pliées comme des cocons. En tant que propriétaire, ils m'ont fait place sur le lit double, où quatre personnes, couchées en travers, étaient entassées comme des anchois. Les autres étaient entassés sous le lit. Naiden, une autre âme sensible, s'excusait d'avoir fait venir quelques frères serbes de plus, imprévus, parce que quelqu'un leur avait menti et qu'ils allaient rester dans la rue. Et amusant, comme il était, il lâcha :

– Prolétaires de tous bords, unissez-vous et... ne ronflez pas. Bon, bonsoir.

Les « pièces » trouvaient toujours un moyen de rire.

Le chômage depuis plusieurs mois nous suçait comme une énorme sangsue. Nos nez et nos oreilles s'amincissaient jusqu'à la transparence. Nous ressemblions à des fantômes lents. On ne trouvait pas toujours des sous pour un ticket de métro, alors on traversait souvent Paris d'un bout à l'autre. La marche avait son bon côté : nous avons appris à connaître la vaste capitale française mieux que beaucoup de Parisiens...

Notre groupe se réunissait régulièrement tous les jours, que ce soit le matin ou le soir. Nous échangeons des expériences, c'est-à-dire que nous réfléchissions aux moyens d'obtenir de l'argent. Nous répartissions nos rôles. De temps en temps, certains se rendaient à la gare de l'Est ou du Nord pour nettoyer et laver les wagons, d'autres pour faire la vaisselle dans les grands restaurants. Les uns et les autres partageaient avec les autres camarades les récompenses qu'ils recevaient. Une fois ma tournée avait été particulièrement fructueuse. J'ai apporté 15 francs pour la « commune ». L'étudiant Stoyne Stoyanov, fils de grands propriétaires terriens, me les a prêtés. Sur la suggestion de Touthé et de Naiden, la « caisse » n'a accepté que 10 francs et a mis le reste à ma disposition.

Je n'étais pas allé au restaurant depuis des mois. J'en cherchais un où je n'étais jamais allé et où je ne remettrais plus jamais les pieds. Bien sûr,

certainement à « Prix fixe ». Dans ces restaurants, le pain était servi dans des paniers et était, pour ainsi dire, gratuit. Le client pouvait en engloutir autant qu'il le voulait. J'avais décidé d'arriver tôt et de rester jusqu'à ce que j'éclate à force de manger. Je m'arrêtai dans un restaurant de la rue du Temple. Ma première commande était une soupe de pommes de terre. Au moment où ils l'ont apportée, la moitié des morceaux de pain français blanc et croustillant avait disparu du panier. Avant que je finisse la soupe, seules des miettes étaient visibles au fond du panier. Imperturbable (j'avais baissé le rideau devant mes yeux ce soir), je commandais : « S'il vous plaît ». La serveuse, une brune courte et trapue avec de grandes boucles d'oreilles rondes dorées, revint bientôt avec un panier plein. Avec le pâté, j'ai mangé les trois quarts du pain du deuxième panier. Lorsque la gentille serveuse m'a apporté un steak frites, elle a elle-même remplacé le deuxième panier vide par un troisième, pas tout à fait plein. Nos regards se sont croisés. Un léger sourire traversa ses lèvres peintes.

Aucun des rares clients ne remarquait comment j'étais en train de détruire les miches. Les gens étaient occupés avec leur dîner ou parlaient comme de vieilles connaissances. Pendant tout ce temps, un seul Français était assis à ma table. Heureusement, il était pressé, puisqu'il a regardé sa montre à gousset deux ou trois fois. Le monsieur m'a ignoré, mais il était mon ennemi, consommant le pain de « mon » panier.

Peu de temps après, « l'ennemi » a appelé la serveuse pour payer son addition. J'en ai profité et, à voix basse, je lui ai demandé encore un peu de pain. Je voulais lui dire de ne pas me regarder avec étonnement et que je paierais bientôt. J'ai mangé le quatrième panier de pain avec le dessert – confiture d'abricot. La serveuse était appuyée contre l'une des deux colonnes au milieu du restaurant, regardant de côté ma table. Ses collègues se sont approchés d'elle, lui ont chuchoté quelque chose et sont éloignés.

L'horloge murale indiquait 20 heures. Cela faisait près de deux heures que j'étais entré dans le restaurant. J'ai crié comme d'habitude, « Mademoiselle, l'addition, s'il vous plaît. » La brune s'est tournée vers moi avec le sourire le plus gentil. « Une minute, s'il vous plaît », puis elle s'éloigna vers le comptoir où se tenaient le propriétaire et deux ou trois serveuses. Au bout d'un moment, déjà avec un visage sérieux, elle se tenait devant moi avec l'addition prête. Non par

gratitude pour le pain mangé, mais pour sauver l'honneur des étrangers dans la gêne, je donnais plus de 25 % de pourboire au lieu des 10 % de pourboire acceptés. Je me dirigeais lentement vers la sortie. Là, devant le comptoir et à côté de la porte, le patron, sa dame, quatre ou cinq serveurs et serveuses, deux ou trois cuisiniers et cuisinières avec leurs tabliers blancs et leurs grands chapeaux blancs, se tenaient alignés. Certains se retenaient à peine d'éclater de rire, d'autres m'examinaient de la tête aux pieds. J'étais mort de honte. Au dernier moment, il m'est venu à l'esprit de plaisanter un peu avec le propriétaire. Je l'ai regardé droit dans les yeux et lui ai dit avec une courtoisie polie l'habituel « au revoir » français. Il sursauta comme piqué : « Ah, non ! » Le patron, frappé à la bourse, avait complètement perdu le sens de l'humour des Français. Mais la brune a répondu : « Avec plaisir, monsieur. » Ce n'est que sur le pas de la porte que j'ai entendu une voix masculine derrière moi demander : « Vous n'êtes pas Français, n'est-ce pas ? » Toute réponse était superflue. Ma physionomie et mon exploit portaient une seule empreinte : des Balkans !

NOUVEAU MÉTIER, NOUVELLE GRÈVE

Le chômage des étrangers était généralisé. Mais les étrangers ne croisaient pas les bras pour mourir. Ils cherchaient des voies et des moyens pour sortir de cette situation difficile. Et ce qui suit s'est produit : la crise continuait, mais maintenant certains d'entre eux, bien sûr, une petite partie, ont trouvé du travail.

Les paysans croates avaient introduit l'exécution de chaussures d'été modernes à base de sandales tressées en cuir, avec lesquelles ils dansaient le *horo*¹ sur les places du village. L'un d'eux, plus entreprenant que ses compatriotes, appelé Karan, rassemblait des ouvriers, principalement des Slaves des Balkans. Il travaillait pour l'exportation aux États-Unis. Le prix de ces chaussures à la mode était au-delà de la puissance du marché parisien, fragilisé par la crise financière. Plus de 50 à 60 émigrants yougoslaves et bulgares travaillaient déjà dans l'atelier de Karan. Parmi nos compatriotes se trouvait Pando Tipov, un grand camarade

1. Horo : danse traditionnelle collective des Balkans. *Note du traducteur.*

avec une âme bienveillante et un dévouement sans bornes à la cause¹. Je n'ai pas pu accéder à l'atelier de Karan. J'ai continué à chercher du travail ailleurs. Mon ami Joro et moi sommes allés apprendre le nouveau métier – le tressage de chaussures dans l'atelier d'un autre paysan entreprenant de Bosnie, Mirko. Trois de nos connaissances travaillaient déjà dans son atelier de la rue de la Présentation : deux étudiants et un jeune homme des villages de Breznik. Mirko ne nous a pas acceptés comme ouvriers, mais a seulement admis que Doicho, l'étudiant en médecine, nous montre comment fabriquer des chaussures tressées.

On est allé, on a vu... mais on n'a pas gagné. Pendant plus de deux heures, nous avons contemplé les doigts habiles de Doicho, pendant plus de deux heures, il nous a montré de bonne foi comment préparer les sangles, comment les percer, comment utiliser le couteau pour affiner les bords des semelles, etc. Pendant ce temps, il a tressé une chaussure entière et une seconde pour moitié. Le propriétaire arrêta le spectacle, car pendant ce temps-là, l'abeille mellifère devait lui fabriquer complètement deux chaussures. Nous avons remercié le patron pour l'hospitalité et avec les nouvelles « connaissances », nous avons décidé de nous présenter en tant que tresseurs de chaussures. Nous avons descendu la rue Faubourg du Temple jusqu'à la place de La Grizette de 1830. Nous avons tourné à droite sur le quai de Jemmapes et avons atteint le N° 80. Nous avons pénétré dans une longue entrée couverte et nous nous sommes retrouvés dans une cour industrielle carrée. Au rez-de-chaussée se trouvaient un atelier de fabrication de meubles, une fabrique de cartons, un atelier de tournage mécanique. Nous sommes montés au premier étage, nous avons sonné à la porte avec l'inscription « Atelier pour chaussures tressées – Anatoly Goretsky ». Une jeune femme blonde à l'accent russe nous a invités à patienter dans un vestibule recouvert à la hâte en contreplaqué. Bientôt, un homme de taille moyenne est apparu devant nous avec des sourcils fermés extrêmement touffus et des lèvres rouges épaisses. Nous avons facilement deviné sa nationalité et nous ne nous sommes pas trompés – arménien. M. Astartjian, responsable de l'atelier, nous a posé trois questions : de quelle nationalité sommes-nous, avons-nous travaillé des chaussures tressées et depuis combien de temps ? Nous avons répondu aux trois questions par trois mensonges :

1. Suite à son retour dans son pays natal, Pando Tipov fut arrêté en tant que travailleur de l'appareil du Comité central du Parti communiste bulgare et tué à la Direction de la Police.

nous sommes croates, nous avons travaillé et même depuis que nous sommes petits. Nous avons dû être de mauvais menteurs, car le patron a souri sournoisement et nous a dit d'entrer.

L'atelier était un long couloir rectangulaire. D'un côté, sur la cour, de larges fenêtres. À l'intérieur, plus de vingt ou trente personnes, pour la plupart des femmes. Tout le monde était assis devant de petites tables basses – banco. Sur les tables se trouvaient des semelles en cuir humides, des poinçons, des sangles, des moules sur les côtés et sous les tables, des semelles liées et des chaussures tressées prêtes à l'emploi. Personne ne nous a salués, mais nous non plus, nous n'avons pas ouvert la bouche. Je n'ai pas senti quand et comment M. Astarjian nous avait trouvé une table banco, comment Joro et moi nous étions installés l'un contre l'autre avec des semelles mouillées et des poinçons courbés dans nos mains. Je sais que j'ai répondu à toutes les questions du patron par l'invariable « oui », mais ce qu'il m'a demandé, ce qu'il m'a expliqué et ordonné, tout a disparu de ma tête quand je me suis vu seul avec mon ami face à moi. J'ai à peine chuchoté, « Où allons-nous maintenant ? »

– Courage, camarade. Si nous allons nous noyer, que cela soit dans des profondeurs !

En seulement 15 minutes, j'ai réalisé comment une personne en bonne santé peut avoir de la fièvre. J'avais tellement peur de la honte que je brûlais dans le feu. La semelle en cuir mouillée que j'essayais de lier séchait déjà deux fois entre mes mains. J'aurais dû la finir en un quart d'heure, et je n'avais même pas encore lié le talon, même incorrectement, même mal. Nous tentions de montrer l'un à l'autre sans succès. Le patron est venu vers nous, a demandé à voir le travail et sans aucun rapport nous a demandé si nous étions étudiants.

Nous nous sommes regardés un instant et avons encore menti : « Oui, monsieur. » Astarjian sourit légèrement, non plus sournoisement, mais avec une certaine bonhomie : « Restez calmes, vous avez le temps. »

Heureusement qu'il ne restait pas beaucoup de temps. Douze heures approchaient et c'était samedi. Nous avons continué jusqu'à midi – moi sans finir la première et unique semelle, et Joro s'appropriait à entamer la seconde. Quand certaines des femmes quittaient l'atelier, elles jetaient un regard arrogant sur notre

travail. D'autres – avec sympathie. Nous sommes restés les derniers. Astartjian s'est approché de nous.

– Je comprends votre situation. Je cherchais également un emploi en tant qu'étudiant. Lundi, je vous montrerai comment cela fonctionne et tout se passera bien.

Le lundi, en tant qu'écoliers sur le banc d'école, nous étions les premiers au banco du cordonnier. Le patron, après avoir réparti le travail entre les ouvriers, s'est assis à côté de nous et nous a demandé de faire attention. En douze minutes, il a tressé une semelle et nous a dit que la semelle finie devrait ressembler à un bateau. Cela la rendait plus facile et plus rapide à monter sur le moule. Il nous a invités à commencer, mais sans se précipiter. L'important est d'apprendre à réaliser du bon travail. La vitesse vient avec le temps et la pratique.

Le patron avait tout à fait raison. À la fin de la première semaine nous tressions une semelle en vingt minutes, la seconde semaine quinze minutes nous suffisaient. À la fin du premier mois, nous sortions trois paires de chaussures du modèle « croisé » par jour, de sorte qu'après le troisième mois, nous deviendrions parmi les meilleurs ouvriers et les principaux initiateurs de la première grève dans l'atelier d'Anatoly Goretsky.

La grève était un geste révolutionnaire inutile. En général, les ouvriers de Goretsky gagnaient trois à quatre fois plus par jour que les ouvriers français. Mais, voyez-vous, nous recevions moins que les ouvriers des ateliers de Karan, Mirko, Mitich de la rue Pradier, de Michel de la place des Fêtes et autres. Est-il possible de tolérer une telle inégalité ? En plus, nous avons des informations précises du comptable français sur les profits fantastiques du patron, qui vendait les chaussures que nous fabriquions en dollars et nous payait en francs. Sans beaucoup de persuasion, les ouvriers nous ont suivis. Durant ces trois mois de travail en commun, nous avons acquis le prestige de travailleurs consciencieux, gais et bons garçons. Le propriétaire a qualifié la grève de folie, d'impudence, d'ingratitude et il nous a dénoncés à la police, tous les deux, en tant qu'initiateurs, communistes, terroristes, bolcheviks. Nous avons été arrêtés alors que nous participions au piquet de grève près du canal Saint-Martin, qui longe le quai de Jemmapes. Nous avons été emmenés au poste de police de la rue Beaurepaire voisine, où deux policiers en uniforme nous ont agressés avec des mots durs. Ils nous ont traités de

sales étrangers, de bolcheviks, d'affamés, qui venaient manger leur bifteck, etc., mais ne nous ont pas touchés d'un doigt. Nous avons attendu l'enquêteur civil, un vieil homme mince et grand avec un visage pâle et des doigts fins et osseux jaunis par le tabac. L'insigne de la Légion d'honneur brillait comme un point rouge sur le revers de son costume beige. Il a demandé que M. Goretsky soit appelé. Jusqu'à son arrivée, il entama une conversation libre avec nous : quelle nationalité, quelle éducation, que font nos parents, pourquoi sommes-nous venus en France, où habitons-nous, allons-nous au cinéma, au théâtre, visitons-nous les bouquinistes, connaissons-nous le consul général de Bulgarie Lamouche, fréquentons-nous le café Saint-Séverin, etc., questions toujours « innocentes », et posées sur le ton « amical » le plus désinvolte. Nous avons été honnêtes dans la plupart de nos réponses, mais pour certaines nous avons dû duper. Néanmoins, l'enquêteur intelligent a sans doute atteint son objectif : se convaincre qu'il avait devant lui des jeunes éveillés qui, mesurés à l'échelle française, n'étaient pas des ouvriers ordinaires.

La conversation libre s'est terminée par une question de l'enquêteur et une réponse de notre côté.

– Je me demande encore pourquoi vous êtes en grève alors que vous admettez que vous gagnez assez en une journée pour vivre toute une semaine ?

– Premièrement, le travail est saisonnier et deuxièmement, les bénéficiaires de Goretsky sont tels qu'il peut et doit payer plus ou moins autant que ce qu'ils paient dans les autres ateliers de chaussures tressées.

Un policier en uniforme est intervenu dans la conversation sans l'autorisation de l'enquêteur :

– Ils n'ont pas honte, monsieur l'enquêteur, de manger notre bifteck, de troubler l'ordre du pays. Qu'ils repartent d'où ils viennent, et qu'ils fassent grève là-bas, n'importe comment là-bas ils ont faim.

L'enquêteur lui demanda soudain :

– Combien tu gagnes par mois ?

Le policier nous regarda confus.

- Dis-le, ce n'est pas un secret d'État.
- Deux cent vingt francs avec les allocations enfants et femme.
- Et vous, combien gagnez-vous par semaine ?
- Deux cent cinquante à trois cents.

– Tu vois, cinq fois plus que toi et ils sont en grève. Bravo ! Je voudrais te voir gagner comme eux et faire la grève. Des étrangers, et ils nous montrent comment ne pas accepter même beaucoup et en vouloir de plus en plus. Bravo encore ! Si Goretsky est arrivé, faites-le entrer.

Nous nous sommes regardés, nous écoutions et n'en avons pas cru nos yeux ni nos oreilles. L'enquêteur était plus que sérieux, et son ton était tout à fait sincère. Les policiers en uniforme ne savaient pas non plus où regarder, nous, l'enquêteur, le parquet ou le portrait de Clemenceau accroché au mur.

Le propriétaire nous a accusés d'avoir incité et organisé la grève. Il a dit que nous étions persécutés par le gouvernement bulgare et que lui était un Français qui avait servi dans la Légion étrangère.

L'enquêteur l'interrompit d'une note clairement moqueuse dans la voix :

– Monsieur Goretsky, n'oubliez pas que vous n'êtes qu'un Français naturalisé, en fait comme un étranger. Nous ne sommes pas intéressés par leurs croyances dans ce cas. La France est une démocratie et elle tolère divers courants politiques. Ce qu'ils ont fait dans leur pays les concerne eux et leur gouvernement. Veuillez prouver, s'il vous plaît, s'ils ont empêché par la force quelqu'un de travailler avant ou pendant la grève ? C'est ce que je veux de vous.

– Ils ont encouragé les travailleuses à faire grève.

– Eh bien, ils les ont convaincues et elles ont volontairement, sans violence, accepté. En était-il ainsi ? il s'est tourné vers nous.

Nous avons senti le nœud coulant et avons répondu :

– Un membre du syndicat a pris la parole devant tout le monde et nous a demandé : « Êtes-vous prêts à faire la grève ? » Toute l'assemblée a répondu d'une seule voix « oui ». Nous ne voulions pas nous séparer de nos collègues.

– Excellent ! Vous avez utilisé l'un de vos droits, le droit de grève.

– Je me permettrai de remarquer, monsieur l'enquêteur, si tous les étrangers-communistes peuvent, quand ils le veulent, arrêter la production, embrouiller nos comptes, alors, je me demande, qu'advient-il de nous, les propriétaires, et qui nous défendra ?

– Monsieur Goretsky, vous prétendez être Français, et vous n'avez pas encore compris que vous vivez en France, et non en Russie tsariste. Je vous répète ma question : avez-vous des preuves qu'ils ont utilisé la violence physique contre certains des grévistes ou qu'ils ont endommagé des machines ou des biens dans votre atelier ?

– Non, je ne sais pas, dit-il après une pause douloureuse.

– Vous êtes libre.

– Mais qu'allez-vous faire d'eux ?

– C'est mon travail. Vous feriez mieux de penser que faire avec la grève.

– Je vais faire faillite.

– Courage, monsieur Goretsky. Au revoir !

La scène s'est terminée par une surprise de taille. L'enquêteur excentrique se tourna vers nous avec un sourire suffisant.

– Vous êtes libres. Continuez votre grève, mais sans violence... Sinon on se reverra, mais alors... autrement.

Nous ne pouvions nous empêcher d'exprimer notre admiration pour son impartialité. Pendant longtemps, plus d'un an, nous avons parlé de la position au-dessus des classes de l'enquêteur et loué la démocratie française.

Pendant tout ce temps, cependant, la police ne dormait pas, mais recueillait des informations sur nous.

SCÈNES BRÈVES DE LA VIE DE L'ÉMIGRATION

Jusqu'au jour où j'ai été expulsé du sol français, je vivais librement dans le courant de la vie ordinaire. En semaine – travail pour le pain quotidien ; les soirées – réunions, théâtres, cinémas, conversations amicales ; les dimanches – excursions autour de Paris, le plus souvent vers la forêt de Meudon avec sa prairie autour de l'Arbre rouge.

Les excursions à l'Arbre rouge n'étaient pas seulement pour les loisirs. Là, sur le pré, la colonie antifasciste tenait nombre de ses réunions politiques et éducatives publiques. Selon des coutumes du début du siècle, elles étaient souvent accompagnées d'une partie musicale et littéraire. Les camarades de la direction m'avaient confié l'organisation des performances artistiques. Bien sûr, le récitant principal ou plus précisément le plus régulier, c'était moi. En général, le public accueillait bien les poèmes que je déclamais *Johan, Mineur, À mon premier amour, Lutte* et autres. Vasil Patsev¹, venu étudier le chant à Paris, participait également à la partie artistique. Avec son baryton chaud mais puissant, il interprétait les airs du toréador de Carmen et du père de Rigoletto avec un vrai talent artistique. Nous ne cachions pas notre admiration pour le grand chanteur. Vaskata avait toutes les données pour conquérir non seulement nous, les malheureux immigrants. Il aurait pu fasciner même le prétentieux public parisien avec sa voix. Cependant dans sa pureté humaine excessive, il avait fait preuve d'un sectarisme inutile. Il déclara Paris symbole du capitalisme pourri, ses cercles artistiques un nid puant, et se hâta de rentrer chez lui pour soigner sa tuberculose.

Les célèbres Georgi Bakalov, Nikolai Hrelkov, Boris Velelev, Metodi Shatorov et ceux qui deviendront célèbres, Ivan Stefanov, Georgi Kostov, Ivan Andreev, Stefan Hristov, Milko Tarabanov, Avakoum Branichev, Israel Meyer et quelques autres ont participé à la partie politique des rassemblements dominicaux autour de l'Arbre rouge à différents moments.

Pendant les journées d'automne et d'hiver, les activités de l'émigration antifasciste se déroulaient dans des salles et salons de la capitale française. Trois célébrations étaient devenues traditionnelles : le soulèvement de septembre 1923, le Nouvel An et la fête de Botev.

1. Le père du peintre talentueux Atanas Patsev.

J'ai été chargé de compiler le programme artistique d'une soirée Septembre. Dedans, j'ai prévu *La libération des femmes* – un ballet de Maria Dimova, qui venait d'arriver de Berlin, *Johan* – déclamé par Ivan Krosnakov, *Lutte* – par l'artiste Georgi Petrov et *Septemvri* – récitation par moi. Au piano, la Russe Lydia Shelgounova, étudiante au Conservatoire de Paris. Performance solo d'Igorov – Popeto, connu dans la colonie pour sa voix puissante.

Je devais coordonner le projet avec Georgi Bakalov. Depuis la Bulgarie, le célèbre éditeur et critique était pour moi une autorité littéraire incontestable. Mon oncle socialisant le présentait comme l'un des hommes les plus cultivés de notre pays. J'avais moi-même suivi de très près tous les numéros du magazine *Nouveau chemin*. Influencé par les récits de Karaliychev, par exemple, j'avais écrit un récit, *Le soleil*, qui ensuite avait été publié dans *Relief*¹.

Après avoir rencontré Georgi Bakalov, tout ce que j'ai entendu à son sujet m'a semblé vrai. Il avait vraiment une culture extrêmement étendue et était doué d'une mémoire incroyable. Dans les conversations sur une variété de sujets, il insérait des citations réussies presque toutes les cinq à dix minutes : soit des vers, soit de la prose, soit des passages philosophiques distincts. Quand j'ai eu la chance d'être avec lui, j'écoutais et avalais avidement chacune de ses pensées. À mes yeux, il était une incarnation vivante de l'enseignement et de la pensée marxistes. Je le considérais comme un marxiste, et un grand marxiste, mon professeur. Au cours des rencontres fréquentes et de la participation aux réunions, j'ai découvert une autre facette de son talent polyvalent et riche – son grand talent d'orateur. J'avais peu entendu parler de cette qualité. En fait, Bakalov était un interlocuteur captivant et un véritable orateur. Son discours – direct, coloré, l'intonation riche et modulante. Sans aucune note, il prononçait des discours de deux ou trois heures sur les questions politiques, littéraires et philosophiques les plus complexes.

C'est avec cet homme, devant lequel j'étais en admiration et qui m'inspirait profondément, que j'allais maintenant parler du projet de la partie artistique de la soirée Septembre. Georgi Bakalov vivait avec sa famille sur le boulevard d'Italie dans un nouveau bâtiment moderne avec des portes vitrées et de larges escaliers en pierre. Excité, je n'ai pas gravi les escaliers d'un seul souffle, comme je l'avais

1. Relief : Rabotnicheski literatouren front (Front littéraire des travailleurs).

fait plusieurs fois auparavant ; je me suis arrêté à presque tous les étages. Je me suis reposé devant la porte de l'appartement, j'ai rassemblé mes forces et j'ai sonné avec le sentiment que ce ne serait pas la porte d'un appartement ami, mais le porche d'un tribunal strict et implacable.

La porte s'ouvrit et, à ma grande surprise, un visage rose et souriant apparut derrière, le visage du bon Georgi Bakalov. L'hôte, aux cheveux légèrement grisonnants, avait la capacité de prédisposer les invités avec son apparence aimable et son regard bienveillant. Je lui tendis le projet de programme et commençai à m'excuser :

– Le programme sera pauvre, il n'y a pas de numéro qui se démarque, presque tout est connu.

En lisant le projet, mon interlocuteur sourit brièvement et même, me sembla-t-il, soupira. Il leva la tête et me demanda tout à fait professionnellement :

– Combien de temps dureront les numéros individuels et l'ensemble du programme ? Est-ce que tu prévois un entracte ?

– J'ai parlé à tout le monde. La camarade Dimova, la pianiste, *Johan, La lutte* et le solo prendront environ une heure. *Septembre...*

– On en reparlera à la fin. Dans quel salon se déroulera la soirée ?

– Dans le salon Cadet de la rue Cadet. Il appartient à une société franc-maçonne. La camarade Laura¹ sait combien nous avons dû insister. Ils nous l'ont à peine donné. Nous n'avons pas trouvé d'autre salle.

– Et pourquoi n'avez-vous pas loué le club du parti rue Boyer ?

– Nous avons demandé, il était occupé. Et puis, cette fois nous prévoyons de faire venir beaucoup de Bulgares, le club La Bellevilloise sera petit.

– Et maintenant tu vas me dire honnêtement ce qui t'a donné envie de réciter *Septemvri*, ou quelqu'un te l'a-t-il suggéré ?

– Comment puis-je vous dire ? Je n'ai parlé à personne ; je veux essayer.

1. Lora Bakalova, fille de Georgi Bakalov.

– Est-ce que tu comprends le poème ?

– Je pense que oui.

– Bien, mais est-ce que les travailleurs qui vont t'écouter comprendront ce que leur dit l'auteur ? Comment penses-tu qu'ils vont se débrouiller dans les symboles de Geo Milev et dans toute sa mythologie ? Moi, qui suis pour ainsi dire préparé, je l'ai lu deux fois et le manque de points et de virgules m'a rendu difficile de suivre la pensée de l'auteur.

– Vous avez raison, camarade Bakalov. Toute la partie mythologique ralentit le rythme, complique l'imagerie du poème. C'est pourquoi je laisse tomber cette partie et si vous en êtes d'accord, je le réciterai sans les déviations mythologiques...

– Passions, vagabondages...

– ... Et quand je dis les signes, je les mets aux bons endroits pour que l'auditeur puisse facilement saisir la pensée de l'auteur.

– Tu veux vraiment essayer ce poème ?

– Oui. Je le trouve extrêmement fort... Je me suis permis quelques abréviations, déplacements de mots, ajouts pour donner une expression plus claire à certaines phrases. Vous m'entendrez même et alors...

– Une fois que nous avons fait confiance à la jeunesse, nous accepterons l'expérience qu'elle offre. J'avoue que j'ai un faible pour la jeune génération. Nous allons prendre une tasse de thé maintenant. Pendant ce temps, vous me raconterez quelles sont les pièces les plus intéressantes des théâtres parisiens...

Jusqu'à la fête elle-même, mon anxiété grandissait pour deux raisons : je ne savais pas ce que seraient les débuts de Dimova et je n'avais pas confiance en ma propre force.

Heureusement, le premier sujet s'écarta. La ballerine était vêtue d'une robe large et courte beige foncé en lambeaux, une épaule nue, ses cheveux noirs ébouriffés comme ceux d'une Amazone. Elle aborda le sujet de la « libération des femmes » historiquement, introduisant d'abord la femme humiliée et privée de ses droits. Son corps se déplaçait sur la scène, comme s'il portait le poids de toutes ses sœurs de la terre entière. Son éveil en tant qu'être avec une dignité humaine se

traduisit par des mouvements nouveaux mais déjà fluides, avec des yeux éclairés, un sourire, un visage. Sa danse a montré comment une femme devient une combattante pour les droits de l'homme et les libertés ; comment elle se bat à mains nues contre les baïonnettes de la police et là... il s'élève de loin et se rapproche de plus en plus et puissamment du rugissement de la révolution aux éclats de feu. Ici, Maria Dimova se balançait avec de beaux mouvements dans une danse si folle de la joie de la liberté, de la rupture des chaînes de l'esclavage, dans un tel hymne de la femme libérée que le public ne pouvait contenir son enthousiasme et, avant la fin du ballet, il a décerné à la ballerine révolutionnaire des applaudissements forts et longs.

Après le triomphe de Dimova, ma tâche devenait encore plus difficile. Il fallait non seulement réussir l'examen devant Georgi Bakalov, mais aussi ne pas avoir honte de moi.

Je ne me souviens pas comment j'ai récité. C'est ce qu'environ un millier de personnes présentes pourraient dire, ou plutôt les rescapés. Je ne sais qu'une chose : les derniers mots « Septembre sera mai ! La Terre sera un paradis ! Ce sera ! » je les prononçai d'un ton et dans la position d'un prophète, debout de toute sa hauteur et levant les bras, la tête haute. Je suis resté dans cette position pendant cinq ou six secondes. Le public était silencieux. Alors seulement, il éclata en applaudissements et cria : « Bravo ! Encore ! » Épuisé, je cherchais une chaise derrière le rideau. Laura a été la première à me saluer. Ses mots étaient stéréotypés, « Merveilleux, merveilleux », mais ses yeux brillaient étrangement et sa voix tremblait clairement.

Derrière le rideau, les gens n'arrêtaient pas d'applaudir. À ce moment, après avoir traversé la longue salle, sauté sur le podium avec le rideau baissé, Georgi Bakalov lui-même est apparu. Comme piqué je me suis levé, prêt à entendre ma condamnation à mort. Il a ouvert ses bras et m'a étreint avec les mots : « Grand, sublime, inaccessible ! C'est un grand poème fougueux et tout à fait compréhensible. Bravo ! »

J'étais heureux non seulement en raison de l'approbation générale. J'étais particulièrement heureux d'une découverte : Bakalov n'a pas caché que ma performance l'avait aidé à ressentir plus profondément la grandeur du travail de

Geo. Le soir même, il a annoncé son intention de chercher un autre poète et de le traduire en russe¹.

Des luttes ont eu lieu dans l'association étudiante, qui nous paraissait très importante. Nous pensions sérieusement que les jours du gouvernement Liaptchev en Bulgarie dépendaient presque de l'activité de l'association étudiante. C'est cette foi naïve qui nous a conduits à nous consacrer spirituellement et physiquement aux luttes étudiantes. Deux groupes y ont pris une part active : les fascistes et les antifascistes. Un certain nombre d'éléments hésitants et politiquement désorientés se déplaçaient entre eux. Le groupe antifasciste, qui comprenait des communistes, des agriculteurs, des anarchistes et des sans-partis, était toujours à l'offensive. Notre tâche principale, reprendre l'organe de direction de l'association étudiante, nous l'avons réalisée à moitié. Après des efforts persistants qui ont duré un an, nous avons réussi à imposer comme président l'antifasciste sans-parti, étudiant en médecine et tresseur de chaussures Doycho Doychev et comme membres de la direction Lyubomir Pipkov, Marko Bunin et la respectée Lora Bakalova. Les autres tâches, surgissant sans cesse, mais pas toujours grandes, nous poursuivions avec non moins de persévérance. Surtout, nous avons essayé de ne pas permettre aux fascistes de poursuivre la politique officielle du gouvernement bulgare à travers l'association étudiante. Nous rejetions toute tentative par diverses résolutions d'induire en erreur l'opinion publique française sur la situation en Bulgarie. Nous réagissions jusqu'à la violence lorsqu'un étudiant naïf ou fanatique proposait à l'association étudiante de féliciter le roi le jour de son sacre. Je me souviens qu'en une occasion similaire, un étudiant pâle et au visage pointu fut horrifié lorsque j'appelai le tsar Boris le troisième et dernier. Extrêmement indigné par ma grossièreté, il m'a demandé publiquement :

– Qui êtes-vous et est-ce que vous êtes né d'une mère bulgare ?

Ma réponse, renforcée théâtralement, était :

– Je suis né d'une simple mère bulgare, femme de ménage du Bain Central, et je suis le fils du fabricant de *kebabcheta*² Mile, qui appartient à la vraie Haute Société – la classe ouvrière.

1. On sait que G. Bakalov a fait connaître le poème au poète Vl. Maïakovski, qui a promis de le traduire. Pour des raisons inconnues, Maïakovski n'a pas pu tenir sa promesse.

Les étudiants fascistes indignés rivalisant d'efforts se plaignaient :

– Scandaleux ! Sa Majesté est insultée ! Dehors les fils des fabricants de *kebapcheta* ! À chaque crapaud de connaître sa tourbière !

Immédiatement après cette manifestation de ma part, les fascistes ont quitté la réunion ; leur résolution a échoué.

Georgi Bakalov, qui avait appris le scandale par Laura, aurait dit : « Il est bon de temps en temps d'imposer des mots durs du prolétariat sur les tympanes de ces fils de bourgeois. »

Sans de telles confrontations, la vie de l'association étudiante était impensable. Elles arrivaient souvent et prenaient parfois des formes aiguës. Nous avons réussi à obtenir le consentement du conseil d'administration pour célébrer la Journée de l'écriture slave avec une fête dans l'une des petites salles Pleyel de la rue Saint-Honoré. Le discours d'introduction serait prononcé par le président de la société. La partie artistique m'a été confiée. C'était à nous, les antifascistes, de prouver que nous étions capables de présenter un programme de haut niveau. Il fallait attirer toutes les forces bulgares à Paris. Cela signifiait parler avec Lubomir Pipkov, venu étudier la musique avec le grand compositeur français Paul Dukas, avec l'artiste d'opéra Tsvetana Tabakova – en voyage d'affaires créatif, avec Vladimir Trandafilov – en spécialisation chez le metteur en scène et directeur du théâtre Odéon Firmin Gémier, avec un jeune homme – Uzunov, qui étudiait le chant, ainsi qu'avec notre chanteur Igorov – Popeto.

Sur instruction de la légation bulgare, les fascistes ont tenté de compromettre le concert. Ils ont prévenu tous les boursiers et artistes en mission que Sofia couperait leur soutien financier et qu'ils seraient même licenciés s'ils participaient au « concert communiste ». Un slogan de boycott a été lancé parmi les étudiants. Les méthodes de chantage et de menace directe ont donné quelques résultats. La méthode américaine de vol a été appliquée en particulier à Vladimir Trandafilov. Ils l'ont kidnappé avec l'aide de plusieurs étudiantes, qui auraient été

2. Kebapcheta : plat bulgare de viande hachée grillée avec des épices d'une forme cylindrique allongée.

très flattées et heureuses si l'amant de la scène bulgare avait accepté de leur tenir compagnie lors d'une promenade au château de Fontainebleau.

Cependant, la pointe des flèches empoisonnées n'a pas pu toucher et faire hésiter Lubomir Pipkov. Le jeune compositeur repoussa chevaleresquement leurs attaques. Il leur déclara sa volonté indomptable de servir avec son art le peuple et seulement le peuple.

– Au concert, que vous appelez communiste, viendront des Bulgares, pour qui j'écris ma musique et qui la comprennent.

Lyubomir Pipkov a récolté de vrais lauriers. Il interpréta d'abord des pièces de Chopin. D'un point de vue technique et musical, l'interprétation des œuvres du grand compositeur polonais révéla à quel point le jeune musicien maîtrisait librement l'art du piano. Ses premières tentatives du grand oratorio, *Prélude de septembre*, suivirent. La musique de sa composition sonnait bulgare, mais sans la chanson ni les rythmes brillants sautillants de nos compositions de ce temps. Elle sonnait comme une musique nouvelle, encore une fois bulgare, mais moderne, une musique qui au fil du temps acquerra une image, une couleur, un rythme, une structure et un son, laissés dans l'histoire de notre développement musical en tant que *Pipkovski*. Ce dimanche après-midi, au rez-de-chaussée du bâtiment Pleyel, dans la petite salle de chambre Debussy, le talent d'un des plus grands compositeurs bulgares s'est épanoui d'une beauté juvénile. Avec son instinct infaillible, le large public a apprécié l'acte de naissance créative du jeune homme talentueux et l'exploit du citoyen antifasciste Lyubomir Pipkov.

Pendant le concert, j'étais vraiment content : tous les interprètes étaient accompagnés avec des bouffées d'enthousiasme ; mon *Mineur* d'abord, puis *Septemvri* avec l'accompagnement improvisé de Pipkov lui-même ont également réussi.

L'écho du concert se répandit dans toute la colonie bulgare hétérogène. Tout le monde parlait du haut niveau artistique, le succès des antifascistes était reconnu.

La semaine suivante, j'ai rencontré Vladimir Trandafilov dans un café de la rue des Écoles. Il était le premier à me parler :

– J’ai entendu dire que le concert s’était très bien passé. Je suis désolé de m’être laissé berner. Ce n’est rien. Je vais me venger... J’ai vu Fontainebleau. Château-musée d’une richesse étonnante. Napoléon était un grand génie militaire et étatique... Si tu m’appelles une autre fois, je viendrai. Tu dois savoir que je suis avec vous. Trinquons, jeune homme, à nos succès futurs.

Les paroles de Vladimir Trandafilov n’étaient pas un adoucissement de comptoir de café, ni une explosion sentimentale devant un jeune confrère. C’était une confession de l’homme et du citoyen Trandafilov.

Il l’a prouvé quelques mois après la conversation. Le réveillon du Nouvel An de la colonie était organisé par le Comité des antifascistes bulgares. À cet effet, nous avions loué divers salons. La fête du Nouvel An de 1927 a eu lieu dans une salle de danse avec un bar, un ancien cinéma avec une petite scène. Le salon était situé sur l’avenue de la Motte-Picquet en face de la spacieuse brasserie Schmid. L’acteur de premier plan a pris part à cette fête non pas avec *Désolation* de Pencho Slaveykov et *Armentzi* de Peyo Yavorov – ses récitations préférées – mais, ni plus ni moins, avec *Gladiator* de Hristo Smirnenski. Il a fait ce choix lui-même.

– Je récite en fonction de l’audience. Maintenant, la plupart des ouvriers, des communistes, des immigrés politiques, des *septemvriitzi* m’écouteront. Je dois leur plaire. Et comment ? En récitant *Roussalka* de Kiril Hristov ? Non. Ici, vous avez besoin de foi, de feu, de flamme, de rébellion. Laissez-moi leur réciter *Gladiator*. Pour qu’ils se souviennent de moi. Et je suis en accord avec moi-même.

– C’est ta volonté. Mais ils auraient accepté *Roussalka* et d’autres poèmes si seulement ils viennent de toi. Tu verras comment « ceux d’en bas » t’accueilleront.

Nous avons raison tous les deux. L’artiste, venu vers le peuple, récita le poème avec une telle maîtrise, avec un tel zèle et une sincérité profonde, que lorsqu’il cria aux patriciens fous :

... *Mais ce soir soyez prêt,*
je vous appelle au combat !...

des frissons parcoururent les corps des auditeurs combattants essoufflés. Et quand, enfin, dans le dernier quatrain, il appela les frères esclaves :

*... Et là, dans la ville, pour une vengeance terrible
Spartacus avait conduit les foules
et rugit sauvagement dans la nuit étoilée d'or :
Debout, frères esclaves, debout !...*

le public se leva vraiment, prêt à suivre à la vie et à la mort l'artiste, qui avait grandi à ses yeux comme un tribun prolétarien. Au milieu des cris généraux et des applaudissements « Bravo, encore, hurra », le baryton bruyant d'Anguio le cheminot rugit : « Camarades, suivez-moi ! » D'un bond, il monta sur scène et seul, comme un vrai *borimechka*¹, il souleva l'artiste qui s'inclinait. L'enthousiasme des gens ne connaissait pas de limites. Porté dans des bras, l'artiste fut mis droit sur une table. Là, les cris et les applaudissements ont pris une nouvelle force. Chaque tentative de Trandafilov, prisonnier de cette situation, de descendre de la table était brisée par les poings serrés des admirateurs et admiratrices en liesse. Il resta debout sur la table pendant dix minutes. Finalement, le favori captif croisa les bras en prière et dit : « J'ai soif ». Le public excité eut pitié de son idole. Des dizaines de mains l'attrapèrent de nouveau et le placèrent sur une chaise devant une table vide. En un instant, cinq ou six bouteilles de vin, généreusement offertes par des admirateurs visibles et invisibles, se dressaient sur la table.

À la table de l'artiste ayant fusionné avec le peuple, les bouteilles et les assiettes de collations arrivaient pleines et au bout d'un moment disparaissaient vides quelque part. La sélection naturelle avait eu lieu dans le groupe autour de la table. Des chanteurs amateurs, dirigés par Anguio, augmentaient la joie de l'artiste de son contact avec l'âme folklorique chantante. Ils commençaient des chansons populaires et révolutionnaires, des extraits d'opéra, des romances russes sans les terminer. Trandafilov lui-même chantait avec enthousiasme. Il régnait déjà une fraternité et une égalité complètes dans le groupe. Tout le monde se tutoyait. On disait à Trandafilov : « Vlado, tu es un homme en or ! » La valeur de « l'or » de Vlado a bondi, comme jamais, le taux de change de l'or n'a augmenté sur aucune bourse du monde, lorsque ses amis à table ont été témoins de la scène suivante.

1. Borimechka. Personnage de fiction bulgare, héros avec une force de géant, ayant combattu deux ours. *Note du traducteur.*

À 11 h 30 du soir, un messenger de la légation arriva et s'adressa au grand artiste bulgare :

– Monsieur Trandafilov, je viens sur commande spéciale. Monsieur le Ministre Plénipotentiaire vous demande de vous dépêcher. Tout le monde vous attend. Il a envoyé sa voiture personnelle.

– Remerciez le ministre, dit Trandafilov, déjà un peu grisé. – Mais dites-lui que je suis en compagnie d'un groupe... sans pareil. Comment la quitter, dites-moi, s'il vous plaît ? Je me sens si proche de notre cher peuple bulgare. Chantons « Travaillons, travaillons, éduquons le travailleur »... Vous voyez monsieur le plénipotentiaire du Ministre Plénipotentiaire, ici les chansons sont chantées complètement dans l'esprit de Lyuben Karavelov, notre grand éveilleur des consciences, n'est-ce pas ?

– J'espère que vous êtes conscient des conséquences de votre refus, monsieur Trandafilov ?

– Pas de chantage, monsieur. Je ne refuse pas, mais c'est trop tard, je suis fatigué...

– Que dois-je transmettre en votre nom au ministre ?

– Ce sera un grand plaisir de nous voir. Il connaît mon adresse. Je serai heureux d'attendre qu'il m'appelle. Bonne nuit ! Bonne année ! Bonne nuit...

L'exploit de l'artiste n'a pas entraîné de conséquences graves. La dénonciation du Ministre Plénipotentiaire pour les sympathies antifascistes de l'artiste s'est avérée impuissante à briser le grand charme du rare talent sur la scène du Théâtre National. Vladimir Trandafilov continua à apprendre du grand art de Firmin Gémier.

AU THÉÂTRE L'ATELIER

Ayant accumulé des économies pendant environ un an, je demandai à mon professeur Georgi Bakalov de me recommander par l'intermédiaire de quelqu'un à l'école d'art dramatique du théâtre l'Atelier avec Charles Dullin comme metteur en scène principal. J'avais vu plusieurs productions dans ce théâtre et admiré le jeu

réaliste de Charles Dullin lui-même, en particulier dans la pièce *Volpone* de Jonson et l'*Avare* de Molière.

Quelques jours plus tard, Bakalov m'envoya chez le critique de théâtre du journal l'*Humanité*, qui signait sous le pseudonyme de Le Parisien. Je suis allé à la rédaction rue Montmartre, excité par toutes sortes de sentiments. Je n'étais pas sûr de mon français et j'avais terriblement peur d'apparaître, aux yeux de ce célèbre critique, comme un simple jeune homme balkanique. J'étais aussi excité par le fait que dans cet immeuble le journal était édité par le grand Jean Jaurès, tué à quelques pas de là, au café Croissant. Alors que je franchissais l'étroite porte d'entrée et que je montais les escaliers raides en bois, une pensée s'imposa à mon esprit : le vendeur de journaux de Yuchbounar avait vécu assez longtemps pour entrer dans la rédaction d'un grand quotidien français. Pâle, trempé de sueurs froides, je frappai à une porte grise ordinaire, longtemps non peinte. La salle triangulaire était trop petite pour les deux tables et les deux éditeurs. J'ai fait un effort et j'ai dit :

– Je cherche le critique de théâtre Le Parisien.

Un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, avec une moustache noire et un pince-nez doré, répondit :

– C'est moi. Que voulez-vous ?

– C'est Georgi Bakalov qui m'envoie.

– Ah, je me souviens. Voici une chaise, assieds-toi, camarade. Mon ami Bakalov m'a beaucoup parlé de ta passion théâtrale. C'est merveilleux, tant que le feu ne s'éteint pas. Mais décris-moi plus en détail ce que tu as fait jusqu'à présent au théâtre, afin que je sache mieux t'aider, si je le peux.

Je trébuchais sur chaque phrase. Au final, semble-t-il, il a compris ma courte existence théâtrale et mon grand désir de me consacrer à la scène.

– Eh bien, il y a des choses à voir et à apprendre dans les théâtres parisiens. Mais pourquoi as-tu choisi Dullin ? Tu connais sans doute aussi le théâtre de la Gaîté-Montparnasse du metteur en scène Gaston Baty ? Il est très intéressant.

– J'ai même lu le livre de Baty sur le théâtre. Mais il me semble qu'il est trop abstrait et idéaliste dans la théorie. Et Dullin, j'ai écouté ses discours, est plus terre à terre, plus clair, réaliste...

– Tu as raison. De ce point de vue, l'Atelier se rapproche plus du grand public en termes d'idées et de jeu. D'accord, mon garçon. Nous avons un camarade là-bas. Il s'appelle Jean Millet. Je vais te donner une lettre pour lui et lui te recommandera à Dullin en son nom et en mon nom.

Tout en parlant, Le Parisien saisit son stylo et écrivit une page entière en grosse écriture. Avant de finir, il me demanda si j'étais le premier à réussir l'examen de notre théâtre National et quels étaient mes deux noms. Il se leva, me tendit l'enveloppe cachetée et me raccompagna jusqu'à la porte. À ce moment je remarquai qu'il était légèrement boiteux.

Un soir d'automne, je cherchai l'artiste Millet au théâtre. L'acteur m'accueillit comme une vieille connaissance, me prit par la main et me conduisit avec ces mots :

– Vite après moi ! Le patron veut te voir.

Nous avons descendu des escaliers en bois, sommes entrés dans les coulisses et nous nous sommes retrouvés dans le couloir du théâtre de la rue d'Orsel. Par deux, par trois, des actrices et acteurs parlaient et fumaient. Charles Dullin nous jeta un coup d'œil perçant de ses petits yeux bleus et, sans attendre que Millet me présente, salua et demanda :

– Voulez-vous apprendre la mise en scène ?

– Oui monsieur.

– Nos répétitions commencent demain à dix heures du matin. Venez quinze minutes plus tôt. Vous me chercherez dans le hall. Connaissez-vous *Les Oiseaux* d'Aristophane ?

– Oui monsieur.

– Lisez-les encore une fois. Et demain je dirai qu'ils vous donnent le texte remanié, que nous jouerons. Au revoir.

Il tendit sa main, douce et chaude. M'accompagnant sur le chemin du retour vers la sortie de la rue d'Orsel, mon protecteur me murmura :

– C'est une chance rare. Tu ne dois pas la manquer. Pour la première fois, le chef accepte ainsi un étranger.

De la rue d'Orsel, je tournai et j'entrai dans la rue des Martyrs. Je passai devant le cirque Medrano, pris le faubourg Montmartre et gagnai les Grands Boulevards. Avant de m'arrêter dans un restaurant, je décidai de chercher la pièce d'Aristophane chez les bouquinistes du bord de Seine. Je la trouvai facilement et je m'arrêtai au restaurant le plus proche. Pendant tout ce temps, je n'arrêtais pas de me demander : « Est-ce que tout cela est un conte de fées ? »

Les premières semaines de mon « assistance » étaient consacrées à regarder les répétitions de la pièce *Les Oiseaux*. Mon objectif principal était de pénétrer les activités créatives de Dullin, de comprendre son style et sa méthode. Le grand metteur en scène répondait généreusement et directement à mes questions, avec lesquelles j'essayais de ne pas l'embêter. Il s'est un jour tourné vers moi lui-même :

– Cher monsieur, je vois que vous regardez attentivement. Je voulais qu'il passe un peu de temps pour que vous compreniez vous-même l'essentiel dans mon idée de la production. Maintenant, je pense que je peux entendre votre opinion.

– Je pense que vous et l'auteur de l'adaptation Bernard Zimmer voulez mettre l'accent sur le côté satirique de la pièce. C'est pourquoi vous mettez l'accent sur des situations et des remarques plus éclairantes. À mon avis, cela est en harmonie avec l'idée d'Aristophane. Ensuite, vous actualisez fortement la pièce. J'aime aussi beaucoup ça. Je pense que la production sera un grand succès.

– On espère tous... Mais avez-vous des questions, des remarques sur le jeu, sur le typage, sur le rythme, etc. ? Parlez librement.

– Si vous permettez, je vais poser une question. Serait-ce du naturalisme si les acteurs, qui représentent différents oiseaux, essayaient d'imiter dans leur discours et leurs gestes les caractéristiques des créatures volantes respectives ?

– Ça dépend. Dans notre art, la mesure joue un rôle crucial. Si tu sais comment trouver et suivre la mesure, tu as réalisé la chose la plus importante. Au début, vous n'étiez pas encore là, le Russe Serov, qui est un gars très talentueux, a aussi demandé la permission d'être plus un oiseau qu'un homme. Je lui ai dit : « Essaye d'être humain sous le costume d'oiseau. Conforme-toi au costume, c'est-à-dire à l'extérieur, mais ne manque pas le principal, l'intérieur, l'humain.

Les Oiseaux ont été joués plus d'une centaine de fois avec un bon succès.

La pièce *Jean le Maufranc* de Jules Romain a été préparée à la hâte et jouée pendant très peu de temps. Lors des répétitions, le metteur en scène Gaston Baty et les comédiens-metteurs en scène Louis Jouvet et Georges Pitoëff sont venus deux fois. Ces trois innovateurs théâtraux, avec Charles Dullin, ont formé « Le Cartel des quatre ». Dans l'un de leurs « manifestes », ils se sont déclarés solidairement responsables des performances de chacun d'eux individuellement. L'aide qu'ils recevaient les uns des autres s'exprimait en avis ou plutôt en conseils amicaux, facultatifs pour le destinataire. J'étais très impressionné par le ton collégial, la liberté et la sincérité avec lesquels les « quatre » parlaient, échangeaient des pensées, croisaient des expériences. Ces rencontres d'artistes très cultivés et compétents étaient pour moi une véritable école de coopération créative.

Après *Jean le Maufranc*, les répétitions d'un drame contemporain du jeune auteur alors inconnu Steve Passeur ont commencé – *À quoi penses-tu ?* La pièce était vraiment faible. Le sous-texte critiquait les fausses idoles, mais le développement n'était pas original. La langue – incolore, le dialogue – dépourvu de qualités scéniques. Charles Dullin, qui rencontra des malentendus évidents dans le discours scénique, des incohérences psychologiques dans la représentation des personnages, exigea de l'auteur, qui était présent, qu'il apporte immédiatement les corrections nécessaires sur place. Insatisfait de la première édition des corrections, le metteur en scène en exigea une deuxième, puis une troisième. Lui-même dictait parfois presque le texte souhaité.

Les répétitions étaient difficiles. La relation entre l'auteur et le novice avait atteint un point de refroidissement. L'auteur sans expérience considérait qu'il était opprimé dans sa liberté de création. Dullin, metteur en scène et interprète du rôle central, était mécontent de l'inexpérience du dramaturge novice, qui insistait avec ténacité sur des images clairement intenables d'un point de vue scénique, de la parole, de la construction de l'intrigue. Tout le monde était exaspéré par les disputes qui accompagnaient les douleurs d'enfantement de la pièce et de la mise en scène. Je me suis demandé : à quoi bon continuer les répétitions, puisque le succès médiocre de la pièce peut désormais être prédit d'une manière positive ? Les mauvaises langues donnèrent une explication. Le jeune auteur a payé une somme énorme pour jouer sa pièce. C'était une pratique dans les théâtres parisiens.

Steve Passeur, jeune homme blond d'origine irlandaise, s'est disputé avec le maestro. Parfois, il montait sur scène pour montrer que le texte ou la situation qu'il proposait pouvait être interprété magnifiquement et naturellement. Pendant un temps, Dullin toléra ces interventions d'auteur, mais un jour il défendit fermement ses droits de metteur en scène :

– S'il vous plaît, monsieur Passeur, séparons les choses. Vous êtes l'auteur et le responsable du texte de la pièce. Je suis le metteur en scène et je dois penser à la production. Même lorsque vos remarques sont justes, ma parole est décisive qu'elles soient prises en compte ou non.

GAFFE DE JEUNESSE

La forte personnalité de Dullin prévalait et prenait le dessus sur le débutant. Le jeune homme ambitieux avait une dent contre le metteur en scène. Il lui arrivait de perdre son contrôle et me faisait part de ses doutes sur les qualités de la production. Bien que timidement, j'ai exprimé certaines de mes opinions critiques. L'auteur déprimé a aimé cela, et il a commencé à me consulter plus souvent.

J'ai un jour critiqué l'interprétation scénique d'une scène entière. Je l'ai fait en privé avec monsieur Passeur, avec qui j'étais assis au fond de la salle. Avec toute ma sincérité, j'ai exprimé ces pensées :

– Je me trompe peut-être, mais il me semble que l'ambiance appropriée n'a pas été donnée sur scène après le vol et la blessure de votre personnage principal. Que poursuivez-vous avec le vol et l'expulsion des voleurs ? Vous voulez donner au protagoniste l'opportunité de se présenter comme le sauveur de la propriété et de la vie de la famille dans laquelle il s'est impliqué le plus effrontément, et par cet acte gagner la gratitude commune des femmes et des hommes pour reconnaître ses mérites.

– C'est correct, continuez.

– Eh bien, il a atteint son objectif. Et de plus, il a été blessé dans la bagarre avec les voleurs, il a été blessé, il s'est évanoui et maintenant il est malade, entouré des soins de tous. La position du héros dans la famille a changé. L'attitude de chacun envers lui devrait également changer. Malheureusement, Dullin n'exige

pas cela des autres. Ils continuent d'aller et venir, parlant avec le ton précédent, ignorant son exploit de minuit. Comment exprimer le changement ? À mon avis, la scène doit être en sourdine, les membres de la famille doivent aller et venir tranquillement, sur la pointe des pieds, en se parlant comme dans une chambre d'hôpital ; traiter le patient avec une attention particulière, si vous voulez, avec une attention exagérée, lui parler sur un ton nouveau, bienveillant, voire trop bienveillant. Le changement est aussi nécessaire au vu des évolutions à venir : lorsqu'on s'apercevra que l'exploit a été délibérément taillé sur mesure, la déception, le choc avec la méchanceté sans fond de tels escrocs sera plus dramatique. Alors votre question à la dame déçue, *À quoi penses-tu ?* sera révélée dans toute sa profondeur. Je ne sais pas si vous avez compris ce que je voulais dire ?

– J'ai compris. C'est exactement mon idée dans cette scène. Je vais le dire à Dullin.

N'ayant aucune expérience de la vie, avec le sentiment d'être flatté par l'auteur, j'ai dit : « Comme vous voulez. » Mon interlocuteur, jeune homme comme moi, semblait n'attendre que cela. Il s'approcha de la balustrade de l'orchestre et se tourna vers le metteur en scène :

– Je m'excuse, monsieur Dullin, votre assistant m'a fait part d'une idée pour la scène que vous êtes en train de répéter.

Charles Dullin réagit visiblement irrité :

– S'il vous plaît, allez droit au but, notre temps est précieux.

– Il trouve, ou plutôt on pense qu'il sera plus proche de l'idée de cette scène, si...

Alors même que l'auteur parlait, l'un des artistes a involontairement lâché « D'accord. » Charles Dullin écoutait à moitié allongé sur un canapé, accoudé sur sa gauche. À la fin de l'explication de l'auteur, il se leva, s'assit face à nous, le jeune couple agaçant, et coupa assez sèchement :

– Monsieur Boris vous a parlé. Vos idées correspondent. Merveilleux. Mais comme je n'y ai pas pensé, la répétition continuera comme avant. Veuillez tous vous asseoir.

La répétition continua, mais aussitôt le ton baissa. Pendant le temps libre de répliques, les artistes se réunissaient en groupes et commentaient ce qui s'était passé. Dullin était nerveux sur scène. Il renvoya les acteurs deux ou trois fois et exigea qu'ils lui parlent à haute voix, lui fassent des répliques complètes. Dans la salle, nous étions comme sur des œufs. Nous n'osions pas bouger, même pas nous regarder. Passeur fumait nerveusement sa pipe. Je ne savais pas ce qui lui arrivait. Je sentais que j'avais fait une erreur irréparable avec toutes les conséquences possibles, prévisibles et imprévisibles. Je voulais m'enfuir, mais je n'en avais pas la force. Je restai comme cloué au banc des accusés.

Le verdict ne s'est pas fait attendre. Quand tout le monde se fut dispersé, le maestro s'approcha de moi et me frappa de sa noblesse :

– Je vous ai donné mon entière confiance, vous laissant suivre les répétitions quand j'étais occupé ou indisposé. Je vous ai donné accès à tout et à tout le monde dans le théâtre. Pourquoi est-ce que je vous le rappelle ? Pour vous dire que votre comportement de ce matin m'a surpris. Pourquoi avez-vous partagé vos pensées non pas avec moi, mais avec l'auteur ? Ne vous ai-je pas écouté attentivement lorsque vous avez présenté une certaine opinion personnelle ? Bref, comment jugez-vous votre démarche ?

Personne ne m'a giflé, personne ne m'a piétiné avec des bottes chaussées, personne ne m'a menacé d'emprisonnement, de fusillade, de pendaison. En plus, mon professeur m'a parlé d'un ton paternel. Je sentais de tout mon être qu'un seul repentir pouvait m'aider à sortir de la situation. Coupable et timide, je parlai à peine :

– Je m'excuse sincèrement... C'est de ma faute la remarque de monsieur Passeur à tout le monde. S'il vous plaît, pardonnez-moi.

– Je ne suis pas Dieu pour pardonner. Attention à ne pas tomber dans de telles situations. La vie est devant vous. Elle est pleine de passages secrets, de fosses cachées, de nœuds, d'embuscades. Et quant à votre idée, je vais y réfléchir et on en parlera. Au revoir, à demain.

Je ne savais pas où aller jusqu'au matin. Je n'ai pas eu la force d'aller voir Georgi Bakalov et d'admettre mon erreur. Chercher des amis et leur avouer dans quelle situation difficile je m'étais empêtré devant l'homme Dullin, à qui je ne

devais que gratitude ? Je n'ai pas trouvé nécessaire d'embêter qui que ce soit avec mes tourments. Je suis resté seul avec mes questions et mes remords.

Le lendemain matin, vingt minutes avant la répétition, j'ai pris place dans le salon. Nous avons échangé des salutations ordinaires avec les personnes présentes et celles qui arrivaient. Certains d'entre eux ont montré un changement envers moi. Certains étaient plus gentils, d'autres plus modérés.

Millet m'a rassuré sincèrement :

– Tu connais ton erreur. C'est le plus important. Tout le reste ira bien. Question de temps.

ÉMIGRANT EN BELGIQUE

Comment la relation enseignant-élève se développerait-elle à l'avenir ? Le temps, juge implacable, a laissé cette question sans réponse. Parce que... un beau matin de l'été 1928, réveillé en sursaut par de grands coups à la porte, à ma question « Qui est là ? », j'ai reçu la réponse : « Police, ouvrez ! »

Un petit policier trapu aux cheveux roux avec une courte moustache noire entra. Il me tendit silencieusement un message pour me présenter le lendemain à la préfecture de police, escalier E, à l'office des étrangers.

– Vous devez venir demain. Sinon, ils vous amèneront avec des gardes. Vous demanderez l'inspecteur Roger.

Je pressentais que cette visite matinale de la police ne me ferait aucun bien. Le lendemain matin, à l'office des étrangers, le même policier m'a confisqué mes papiers d'identité et m'a remis en retour un avis d'expulsion de France. Date limite pour quitter le pays – une semaine. J'ai fait semblant d'être étonné d'une telle mesure envers moi, « une personne qui ne se mêle pas de politique ». Le policier me demanda si j'avais participé à la grève dans l'atelier d'un certain Goretsky. Surpris, je n'ai rien pu dire, mais j'ai réalisé que me défendre serait inutile.

Dans l'escalier, l'enquêteur de police « objectif, humainement juste » que Joro et moi avons continué à louer partout et tout le temps, a émergé dans mon esprit. Quatre ou cinq autres Bulgares ont reçu des invitations similaires à se séparer de la France, dont Naiden, Joro et Nikola Zhechev, un boulanger de

Pazardzhik. Ce soir-là, au café Aux Lys et dans tous les cafés de la place des Fêtes, la nouvelle était vivement commentée, mais pas toujours avec la compétence nécessaire. Des prédictions étaient formulées : « tout le monde va être expulsé », des recommandations – « nous devons garder le silence », des conseils – « il vaut mieux retourner en Bulgarie, comme Toushé Chopov, à qui ils n'ont rien fait, il a ouvert un café, il vit librement », etc.

Aucune des personnes concernées n'avait l'intention de retourner en Bulgarie. Chacun trouvait des raisons de poursuivre son séjour à l'étranger. Naiden, Nikola Zhechev et moi avons décidé de déménager temporairement à Bruxelles. Notre objectif était de disparaître temporairement des yeux de la police parisienne. Il était inutile de demander des visas réguliers pour la Belgique : aucun des pays voisins n'acceptait les gens dans notre cas, expulsés de France. Après avoir pris connaissance du régime, du laxisme en vigueur à la frontière franco-belge, nous avons décidé de la franchir illégalement.

Le poète Nikolai Hrelkov et le séminariste de gauche Ivan Marinski sont venus nous accompagner à la gare du Nord. Minuit approchait. Un vent vif de février soufflait. Je n'avais pas bien dormi depuis plusieurs nuits et j'étais plus gelé que les autres. Hrelkov eut pitié de moi, enleva le manteau de son dos osseux et m'enveloppa de force. Il était jaune-vert, tissé à partir d'un manteau de différentes parties, et avait une histoire. Le poète l'avait reçu en Yougoslavie en tant qu'immigrant politique. Probablement le manteau appartenait à un géant monténégrin, car sur Hrelkov il lui arrivait sous les genoux, et sur moi – jusqu'aux chevilles. À Paris, le poète n'a pas pu se débarrasser de lui. Il ne pouvait toujours pas réunir ou trouver assez d'argent pour un imperméable ordinaire. Contrairement aux parisiens bornés, le tuberculeux Nikolai portait son manteau jusqu'à la fin du printemps. Lorsqu'il était de bonne humeur, Hrelkov s'enveloppait du manteau comme d'une pèlerine et chantait des extraits de l'air de Méphistophélès...

Nous sommes arrivés à Bruxelles tôt le matin. Les principales personnes présentes du grand boulevard Adolf Max qui part de la gare, étaient les nettoyeurs d'ordures et les nettoyeurs à jet d'eau. Quelques brasseries et cafés servaient des collations à de rares clients. Des camions transportaient et déchargeaient des pots à lait devant les maisons. Des tramways avec des lève-tôt passaient rapidement.

Nous avons marché jusqu'à la première adresse : Théodore Angheloff – Bojanata, ma connaissance, à la voix puissante, dont j'avais fait la connaissance, lors d'une nuit mémorable passée à la gare de Levunovo. Nous avons tourné à gauche de la place Saint-Lazare pour chercher la rue Verte.

Catastrophe ! Bojana aurait quitté l'appartement deux semaines plus tôt sans donner sa nouvelle adresse. Et nous lui avons écrit cinq jours avant. Naiden s'orienta rapidement :

– On va jurer plus tard. Il y a toujours encore de l'espoir. Nous avons une deuxième adresse. Immédiatement à sa recherche. Car si de nouveau on tombe sur un os, on chantera « Ouvre-moi, ma chère mère, la terre noire ».

La discussion a été courte. La décision ferme – prendre un taxi, à pied on va se perdre.

La deuxième adresse était sur la rue des Franchises, près de l'avenue Van Overbeke. Nous n'avions aucune idée de la distance qui nous séparait de la rue que nous recherchions. Nous sommes tombés sur un chauffeur honnête qui nous a déposés assez rapidement au numéro indiqué.

Vers dix heures l'ami Pijo, un ancien athlète, est arrivé. Nous le connaissons depuis Paris, où nous travaillions ensemble dans l'atelier du Serbe Simich. Il a reçu la lettre trois jours plus tôt et s'est rendu compte que nous ne venions pas pour admirer la beauté de la capitale belge. Pour travailler, c'était facile. Au début, nous pourrions travailler dans son atelier, puis nous pourrions choisir. Il ne pouvait pas nous aider auprès des autorités belges. Il faudrait voir avec Bozhana et l'avocat Dr Zlatev – ils savaient comment fournir des papiers pour des gens comme nous...

Quand je suis arrivé dans la capitale belge, j'ai constaté la présence de communistes, voire de *septemvriitzi*, mais il n'y avait pas d'organisation communiste. Trois d'entre eux : le Dr Zlatev – un avocat de Sofia, Ruskov – un employé de banque de Stara Zagora et Georgi Rizov – un tailleur de Dupnitsa, se sont rencontrés une ou deux fois, mais n'ont pas réussi à établir une vie organisationnelle régulière. Ruskov et Rizov se sont rangés délibérément en dehors de l'organisation, car eux, les *septemvriitzi*, ne voulaient pas que lui, l'avocat, soit leur secrétaire. Et le Dr Zlatev avait déjà noué des liens avec les communistes belges. Il accusait ses deux camarades d'avoir du mal à payer leur

cotisation et de ne pas collecter suffisamment d'aides pour les victimes de la terreur blanche. Les trois avaient la même opinion et la même attitude envers, Théodore Angheloff – Bojana, ils le considéraient comme un camarade élevé et honnête, mais bien que *septemvrietz*¹, ils le soupçonnaient de ne pas avoir encore rompu avec son anarcho-communisme et ne lui proposaient donc pas de rejoindre le parti. Deux autres Bulgares se sentaient communistes : le tailleur Vladikov, un vieil homme borné qui refusait catégoriquement de rejoindre le groupe jusqu'à ce que le PCB ne punisse les responsables de l'erreur du 9 juin, et Boris Trakiiski, un cordonnier qui avait participé au passage à tabac des ministres fascistes Kulev et Vazov à Paris, extradé en Union soviétique et revenu de là-bas de son plein gré.

Un gros travail de préparation a dû être fait, jusqu'à ce que tous ces camarades donnent leur accord pour se retrouver en une, voire deux, voire trois rencontres. Après quelques douleurs d'enfantement, un accord général a été conclu pour créer un groupe communiste pour aider le Bureau des Affaires étrangères du Comité central du Parti communiste bulgare et la Commission d'émigration du Comité central du Parti communiste belge. L'ouvrier peintre et ancien enseignant Théodore Angheloff a été accepté comme membre du Parti communiste belge dans l'approbation générale. Avec du zèle dans ses grands yeux bleus et de la conviction dans sa voix grave, le *septemvrietz* Bojana a fait la déclaration suivante :

– Merci, camarades, pour la confiance de m'accepter comme un égal entre vous. Aujourd'hui, je suis né comme un combattant communiste. En tant que communiste conscient, j'exécuterai toutes les décisions du parti. Je suis prêt à donner ma vie pour l'idéal communiste² !

Notre groupe menait une vie régulière. Nous avons convoqué des assemblées générales de la colonie. Nous avons collecté des aides pour les prisonniers politiques en Bulgarie. Nous avons organisé des réunions communes et des soirées littéraires et musicales avec les camarades yougoslaves dans le quartier Vilward, avenue Depage.

1. Septemvrietz. Participants aux émeutes de septembre 1923. *Note du traducteur.*

2. Théodore Angheloff est mort en 1943 en tant que participant à la Résistance belge contre les occupants hitlériens.

En tant que membre du Parti communiste belge, chacun de nous était affecté à une section de quartier distinct. Nous sommes entrés dans la vie et les luttes des communistes bruxellois. Trois d'entre nous – le Dr Zlatev, Bozhana et moi – avons été invités à notre grande surprise lors d'une réunion des militants du parti bruxellois. Zlatev nous a expliqué qu'il avait déjà assisté à de telles réunions à plusieurs reprises et que la composition des personnes présentes changeait constamment. À cette occasion, il nous a présenté la situation des effectifs de l'organisation bruxelloise. La grande majorité de son personnel était constituée d'étrangers.

Il ne fallut pas longtemps avant que je sois recruté comme membre du Comité Exécutif de l'Aide Rouge Belge. Le secrétaire du comité était la camarade Janka, une Polonaise mariée à une camarade belge.

ORATEUR INVOLONTAIRE

À l'automne 1928, certaines mines de la région de Charleroi se mirent en grève pendant plus d'un mois. L'aide collectée jusqu'à ce moment ne répondait pas aux besoins croissants des mineurs en grève et de leurs familles. Lors d'une réunion du comité exécutif de l'Aide Rouge, il a été décidé d'envoyer un camarade responsable sur les lieux pour renforcer l'action de secours. Tous les yeux se sont braqués sur moi, le nouveau venu. Avec une sympathie mal dissimulée pour moi, Yanka m'a proposé la tâche. J'ai commencé à marmonner quelque chose, mais cela n'a pas empêché les autres d'approuver sa proposition.

Descendant après la réunion au café du peuple de la rue Laeken, dans une conversation privée et sur un ton intime et amical, la petite Yanka, rougeâtre et mobile comme le mercure, s'est plainte à moi de la composition intellectuelle petite-bourgeoise du comité avec laquelle elle était forcée de travailler. Elle m'a révélé la lutte existante entre les « vieux » et les « jeunes ». Elle a défendu les jeunes et accusé les vieux de venir du Parti social-démocrate de Vandervelde et d'apporter avec eux du lest réformiste dans le parti.

En partageant ces réflexions et d'autres, Yanka a poursuivi l'objectif de me présenter l'essence de ma mission. La situation était telle que nous, les étrangers,

devions aider les camarades belges à remettre le parti sur pied et le conduire sur des voies véritablement révolutionnaires...

J'ai passé la nuit à écrire fébrilement. J'ai esquissé le discours supposé. Si je devais le lire, il pourrait un peu marquer les esprits. Mais les consignes de Yanka étaient explicites : « Tu ne dois en aucun cas prendre des notes écrites lorsque tu leur parles. Les mineurs n'aiment pas les personnes livresques. Ils les considèrent comme des bureaucrates et ne leur font pas confiance. »

Je suis arrivé dans la zone minière Borinage-Charleroi dans la soirée. Jusque-là, je n'avais vu ni visité aucune mine. Toutes mes idées sur les mineurs et leurs maisons venaient du roman *Germinal* d'Émile Zola et de la contemplation en musée des sculptures de Constantin Meunier et des peintures de Pierre Paulus de Châtelet. Ma première impression fut que je quittais un paysage naturel pour entrer dans une nature artificielle : au lieu de collines envahies de verdure, je voyais d'énormes tas de scories fumantes ; au lieu d'arbres – des poteaux électriques et des lanternes ; au lieu d'une brume transparente avant le coucher du soleil – un épais brouillard, des tours et des cheminées fumantes, percées çà et là par les flammes jaunes du coucher du soleil.

Je m'arrêtai dans la ville de Mariemont, située sur une prairie vallonnée et entourée de plateaux à coke, de hauts fourneaux, d'usines sidérurgiques et faïencières. Le camarade Hippolyte Delmelle, responsable de région de l'Aide Rouge, m'a accueilli avec une satisfaction évidente. Je lui tendis la lettre de Yanka, qu'il lut rapidement. Il m'a tutoyé et m'a sauvé de diverses introductions ennuyeuses et protocolaires.

– J'attendais avec impatience un camarade du centre. Ici, nous avons épuisé toutes les forces et le personnel locaux. Il y a une certaine retenue de la part des mineurs. Nous devons leur présenter une nouvelle personne. Ils viendront te chercher, tu verras. En tant que délégué du Centre, tu peux décrire une partie de la situation internationale. En tant qu'étranger, tu ne dois pas t'attarder sur les événements politiques de notre pays, même si la grève en dépend directement. C'est ce que je ferai pour ma part, quand je dirai à la fin le discours de clôture.

Chemin faisant, Hippolyte m'a mis au courant du déroulement de la grève, avec quelques positions proches de la capitulation de la part d'un ou deux membres du comité de grève. Alors que nous passions devant les ruines d'un

couvent médiéval, l'ancien professeur d'école, grand et avec un visage noble, m'a raconté le contenu d'une pièce de Maurice Maeterlinck dont je n'avais jamais entendu parler, *Sœur Béatrice*. L'écrivain a utilisé une légende liée au monastère.

Le premier meeting public a eu lieu à cinq heures de l'après-midi près d'un tas de déchets de charbon. Plus de cinq ou six cents mineurs se sont rassemblés. Deux policiers en uniforme parlaient à certains d'entre eux. Hippolyte Delmelle est monté sur une estrade en bois de fortune et a ouvert le meeting. Il a parlé plus de dix minutes. Des applaudissements timides ont été entendus ici et là.

Je ne peux pas me souvenir exactement de ce que j'ai dit lors du premier meeting. C'est au-dessus de mes forces. Par contre, je peux dire ce que j'ai ressenti et ce que j'ai pensé pendant que les gens m'écoutaient. Les bons mineurs belges ! Ils ont enduré la torture d'écouter des vérités alphabétiques que je répétais avec le ton de Colomb qui découvre l'Amérique. Je me souviens clairement, ma tête grondait comme un tube vide et je criais jusqu'à m'enrouer. À un moment je suis tombé dans le genre des célèbres futilités françaises et je me suis empêtré : « Camarades, unissons-nous pour gagner ! Et pour gagner, unissons-nous. »

Fait intéressant, les applaudissements étaient plus vifs qu'après le discours d'Hippolyte. J'ai su tout de suite que les mineurs belges étaient des gens polis. Présenté comme l'orateur principal, je n'ai pas parlé plus de quinze ou vingt minutes. C'était le plus que je pouvais donner en tant que conférencier.

Mon nouvel ami belge était également gentil et poli. Il m'a encouragé en me disant que mes débuts étaient satisfaisants, que le public m'écoutait avec une attention sans faille, etc. Je doutais du mérite attribué, mais les assurances d'Hippolyte m'ont encouragé à m'exprimer plus librement dans les communes de Maurage, Anderlues, Bascoup, Bray et Ressaix. Au cours de la semaine, j'ai pris confiance en mes capacités. Juste quand j'imaginai qu'il n'y avait plus de tempête dans ma tête et ma mission se termina.

VOUS NOUS SUIVEZ

De retour à Bruxelles, j'ai repris ma vie personnelle et publique ordinaire. Le parti m'a utilisé comme instructeur pour le comité municipal et comme

membre du comité exécutif de l'Aide Rouge. Presque tous les soirs, j'organisais des conférences, soit dans telle section du parti, soit dans telle autre, soit dans les sections de quartier de l'Organisation Auxiliaire. Cela n'empêchait pas une autre activité : accompagné d'un ou d'une camarade belge, d'entrer dans les restaurants, les cafés ou les clubs populaires du Parti social-démocrate pour distribuer l'organe du parti *Drapeau Rouge* ou des pamphlets politiques. Il n'était pas rare que nous nous livrions à des débats sur des questions internationales d'actualité.

Un soir, mon ami belge et moi faisons notre tournée habituelle. Nous venions d'entrer dans un restaurant près de la Bourse et nous faisons le tour des tables lorsque quatre gardes en uniforme et un policier en civil ont fait irruption après nous. Le policier en civil a crié : « Police. Tout le monde montre sa carte d'identité ». J'ai cherché une issue, mais il était trop tard. L'un des gardes se tenait déjà à l'entrée des toilettes. J'ai présenté mon passeport bulgare. J'ai essayé de faire croire que j'étais venu récemment et que je n'avais pas encore reçu de carte d'identité. Le policier en civil m'a dit :

– Vous nous suivez.

Avant de quitter le restaurant, j'ai demandé à ma camarade d'informer notre groupe de ma détention.

Je n'étais pas seul dans la voiture de police appelée panier à salade. En face de moi se tenait une jeune femme découragée, probablement une prostituée. Les cinq ou six autres hommes me semblaient être mes confrères – des étrangers de différentes nations. Tout le monde était silencieux. Le panier démarrait et s'arrêtait non seulement devant les restaurants et les cafés, mais aussi au milieu des rues, et comme un vrai sac de ménage, il se remplissait de plus en plus de pièces. Deux très jeunes filles montèrent, poussées par les poings peu tendres des gardes. Elles protestèrent et répétèrent plusieurs fois :

– Nous sommes régulières. Si c'est pour votre plaisir, merci de payer. Gratuit, quand les poules auront des dents.

Le garçon blond de mon âge assis à côté de moi m'a demandé :

– Quelle nationalité ?

Je lui ai répondu et demandé à connaître la sienne. Il s'est avéré être un Polonais, étudiant à l'Université de Gand, avec des papiers irréguliers.

Le hall du commissariat était plutôt correct : propre, balayé, chaises rangées, portraits royaux aux murs. Les gardes, bien nourris, jouaient aux dominos, fumaient, lisaient les journaux. Avec l'étudiant polonais ils nous ont poussés dans une pièce sombre. Un colocataire nous y attendait déjà. Il venait de l'île de Madagascar, serveur de profession, travaillait sans droit, et avait été amené ici. Assez jeune également. Le Polonais et moi avons essayé de nous asseoir. Le Malgache nous a expliqué que le sol était en tôle et qu'il était surélevé comme un dôme pointu au milieu et fortement incliné sur le côté. Il était impossible de s'asseoir normalement. Et pourtant nous avons bien dormi.

À LA PRISON DE SAINT-GILLES

Le lendemain, nous avons de nouveau été poussés dans le panier à salade et conduits à la prison de Saint-Gilles au centre de la capitale. Prison moderne préventive. Ils nous ont indiqué les cellules. C'étaient des cages grillagées ouvertes sur cinq côtés. Le plafond était le même mur en treillis que les quatre autres côtés. Chaque prisonnier voyait trois voisins, deux à gauche et à droite et un devant. Mais eux aussi surveillaient tous ses mouvements. La salle était fortement éclairée toute la nuit. Deux gardes par intervalles faisaient le tour des cages. Debout à des endroits opposés, aucun mouvement particulier de la cinquantaine de prisonniers n'échappait à leur vue.

Le programme quotidien était strictement réglementé. Vous vous levez à 7 heures. Jusqu'à 8 heures, vous vous habillez et prenez votre petit-déjeuner. À 8 heures précises, vous entrez dans une grande salle avec des bureaux. Des livres sont alignés sur une grande table. Vous choisissez un livre et vous vous asseyez pour lire. Si vous faites une sieste sur le livre et parlez à vos voisins, le surveillant assis derrière l'estrade vous frappe avec un long bâton en bambou en avertissement. S'il s'avère que tu es stupide et que tu ne comprends pas les annonces de bambou, prépare-toi à passer trois jours à l'isolement. Pour moi, ce point de correction est resté inconnu. Je n'ai pas parlé aux voisins, mais c'était très difficile pour moi d'éviter de faire une sieste. Surtout à 11 heures du matin et à 3 heures de l'après-midi. La littérature qu'ils nous ont offerte m'endormait aussi.

Elle était surtout religieuse ou historique, parsemée d'intrigues entre différents papes et rois.

Au déjeuner, nous allions dans la salle à manger, alignés autour d'une longue table avec des bancs en bois sur le côté. L'atmosphère était comme une pension de famille. La nourriture : suffisante et appétissante. Bien sûr, comme à toutes les tables belges, les éternelles pommes de terre bouillies présidaient aux déjeuners et dîners. À 14 heures, nous nous asseyions à nouveau sur les bancs et sous la contrainte, nous lisions et somnolions, somnolions et lisions jusqu'à 18 heures. Pendant les deux heures suivantes, nous dînions et nous nous rafraîchissions en nous promenant dans une étroite cour pavée entourée de hauts murs de pierre. À 20 heures précises, nous étions emmenés dans les cages grillagées. Nous faisons nos lits et nous nous couchions les yeux ouverts. Le silence n'était rompu que par les pas lourds et constants des gardes et le bruit des trousseaux de clés. Parfois, un farceur courageux toussait excessivement et sa toux infectait la plupart de ceux qui étaient couchés. Le concert de toux exaspérait les gardes non musicaux. Il y avait des soirs où les prisonniers, soudain accablés par un éternuement bruyant, donnaient un concert d'éternuements. Le but était d'irriter les nerfs des gardiens et de secouer les couches d'ennui de la prison.

Nous n'avons comparu devant aucun tribunal. Nos peines ont été annoncées dans la salle de lecture par le directeur de la prison. Nous trois, nous avons été condamnés à deux semaines de prison. Ensuite, nous serions expulsés de Belgique. Où ? Nous allions l'apprendre le dernier jour.

Ce jour arriva relativement vite. Un après-midi, un gardien inconnu a lu les noms d'environ 20 d'entre nous dans la salle à manger et nous a dit de monter dans les cellules, de faire nos valises et de descendre dans la cour. Ils nous ont mis dans le panier à salade et nous ont enfermés. Par les interstices des volets de fer, j'essayais de garder les images fugitives de la capitale belge, que je croyais voir pour la dernière fois. À la gare, la moitié d'un wagon ordinaire de troisième classe nous était réservée. Personne ne nous avait dit quoi que ce soit sur le but du voyage, mais nous le savions tous : nous étions chassés de Belgique.

LE RÊVE DU PROLÉTAIRE CHINOIS HOOK

Le train s'est arrêté en gare de Namur. On nous a fait attendre dans une pièce à côté. Nous formions tous les trois un groupe à part avec le Malgache et le Polonais. Les policiers nous ont séparés sans ménagement.

À notre descente du train, la journée touchait à sa fin. Ils nous ont mis dans des voitures de police découvertes. Nous n'avions pas d'autre choix que de faire connaissance de la ville. De petits restaurants, cafés et autres commerces brillaient ici et là. Certaines vitrines ont attiré notre attention par leur éclat. De rares piétons dans les rues étroites. Une ville de campagne tranquille qui se prépare à dormir à cette heure du début de soirée.

Nous avons traversé un pont large et long sur la Meuse. Les eaux calmes reflétaient les lumières déchirées du soir et, oh, une vision merveilleuse, les hauts murs et les tours d'un château médiéval illuminé de partout s'assemblaient au fond. La citadelle de Namur ! Bien que pendant un court instant, nous avons pu sentir sa sombre grandeur : sur une hauteur accidentée et vallonnée, d'épais murs de pierre illuminés en contrebas, de hautes tours arrondies avec des meurtrières, une grande porte voûtée avec des barreaux de fer.

L'intérieur de la citadelle n'était pas moins impressionnant : une cour spacieuse parsemée de grandes dalles de pierre, encore de hauts murs de pierre, encore d'immenses tours arrondies. Derrière les colonnes des longs couloirs se trouvaient des serruriers et des prisonniers transportant de la nourriture dans de grandes marmites. Nous étions dispersés dans différentes cellules. Notre trio s'est retrouvé enfermé dans une pièce relativement large avec un plancher en bois et des murs écaillés comportant d'innombrables inscriptions et figures. Il n'y avait aucun lit, aucune paille.

La porte s'ouvrit. Un serrurier sec, gros et moustachu nous a demandé des gamelles ou des assiettes pour la nourriture. Nous n'en avons pas. Il a envoyé quelque part le prisonnier-cuistot qui l'accompagnait. Quelques minutes plus tard, l'homme en tenue de prisonnier nous a lancé trois boîtes de conserve vides et trois cuillères. Nous les avons regardées – relativement propres. Le cuistot remplissait les boîtes à ras bord de petits pois et de riz trempé dans du saindoux. La quantité de nourriture était suffisante, la qualité – trop grasse et salée. Aucun de nous ne pouvait tout manger. La question de l'eau s'est posée. Nous espérions qu'ils passeraient et nous en apporteraient. Nous avons versé le reste d'une boîte dans l'autre et avons attendu que le cuistot se présente. La porte s'ouvrit et à la place

nous vîmes un petit chinois entrer. Il portait deux boîtes de conserve, une avec de la nourriture et l'autre avec de l'eau. Dans un français assez malmené, il nous a informés que nous ne recevions pas d'eau et nous a offert de son eau. Nous avons accepté avec plaisir l'offre généreuse. Notre humeur s'est améliorée. Ça démangeait sous nos langues et nous étions prêts à chanter, mais nous avons choisi de nous intéresser au sort du nouveau colocataire. Il se recroquevilla dans l'un des coins près de la porte, enroula ses bras autour de ses genoux et fixa le mur opposé. Il ne toucha pas à sa nourriture. Le Polonais s'approcha de lui et lui demanda :

– Pourquoi ne dînes-tu pas, tu n'es pas malade ?

– Je n'ai pas d'appétit.

– C'est mauvais alors. Si, en plus de la liberté, une personne perd l'envie de manger, sa situation devient très difficile.

– La mienne n'a pas été facile depuis longtemps.

Nous lui avons demandé presque en compétition d'où il venait, comment et pourquoi il était tombé entre les mains de la police, comment il s'appelait, s'il avait des amis à l'extérieur, s'il était marié et des dizaines d'autres questions similaires. Enfin, il nous a raconté son histoire autour du monde avec des mots simples.

Il s'appelait Hook-Kehua. On l'appelait simplement Hook. Il était né à Shanghai. Son père était pêcheur. Dix-huit enfants vivaient dans la maison – 13 garçons et 5 filles. Il était troisième en ligne. Ils vivaient dans la misère et la famine. Il travaillait comme pousse-pousse. Il a commencé à tousser et a eu peur. Il savait que dès que la toux touchait quelqu'un, elle l'empoignait et l'emmenait au cimetière. Il a décidé de fuir la Chine pour ne pas mourir. Leurs voisins, les garçons, ses amis, étaient déjà partis en France. Ils lui écrivirent : « Nous vivons ensemble. Il y a du travail pour tous. Viens. Tu vivras avec nous ». Viens ! Mais comment ? Il n'avait pas d'argent pour un billet. Même s'il avait retourné les poches de toute la famille, vidé tous les tiroirs de la maison, il n'aurait jamais ramassé autant d'argent. Il a essayé de se faufiler dans deux ou trois paquebots. Ils le trouvaient à chaque fois et le jetaient comme un chiffon. Des amis marins lui ont montré un moyen de partir. Ils lui proposèrent de le clouer dans une caisse et de le mettre au fond du paquebot. Là, il jetterait du charbon dans les fourneaux. Il a été averti – s'il était retrouvé en haute mer, le capitaine avait le droit de le jeter aux requins comme nourriture. Il n'avait pas le choix – ici la toux, là les requins.

Quoi qu'il en soit ! Même les requins c'est mieux, car une ou deux fois et c'est fini. Ils ont voyagé pendant plus de deux mois. Devant le port de Marseille il s'est replié dans la caisse, a été cloué par ses camarades et emmené dehors. Il a dû attendre toute la nuit pour que ses amis viennent pousser les caisses au-dessus pour le libérer. Ils l'ont trouvé ni vivant ni mort. Ils l'ont emmené dans leur dortoir. Il a bu du vin pour la première fois. Comparée à Shanghai, Marseille lui apparaissait comme une ville petite et tranquille. Ses amis l'ont emmené travailler avec eux dans une briqueterie près de la ville. Chaque matin, ils embarquaient dans un bus qui les emmenait à l'usine. Le travail était dur, fatigant, mais ils gagnaient beaucoup d'argent. Au troisième mois, il envoya la première somme à son père. Tout se passait bien. Le dimanche matin, ils se lavaient et repassaient, et le soir ils allaient au cinéma. Tout ce dont il avait besoin était une carte d'identité. Ses camarades lui assurèrent qu'ils attendaient le retour d'un Français de Paris, il lui fournirait des papiers. Hook n'avait qu'à économiser de l'argent parce qu'un ou deux fonctionnaires demandaient un sérieux pot-de-vin. Un matin, des gardes montèrent après eux dans le bus. Vérification. Ils voulaient les cartes d'identité. Il y avait eu un meurtre cette nuit-là, et maintenant ils vérifiaient tous les points de sortie de la ville. Il fut détenu et condamné. Il passa deux semaines en prison à Marseille et fut expulsé de France. Où ? On lui proposa l'Italie et la Suisse. Il choisit la Suisse. Il avait entendu dire qu'il y avait beaucoup d'étrangers là-bas, il y avait la liberté, c'était un pays riche. Il fut arrêté à la frontière et jeté directement en prison. Il ne savait toujours pas où il était. Soi-disant un pays riche et libre, mais les prisons étaient très mauvaises. Il devait payer sa propre nourriture. Deux semaines plus tard, on lui a demandé où il avait des amis. Il répondit en France. Il espérait se faufiler sans se faire remarquer. Il s'est trompé. Ils l'ont attrapé. Il a passé trois mois à la prison de la Santé. La deuxième peine était de trois mois, la troisième d'un an. Pendant ce temps, il écrivit à la légation chinoise pour qu'on lui fournisse des documents chinois. Un greffier de légation est venu. Lorsqu'il apprit que son père était pêcheur et comment il était venu en France, il l'abandonna, comme si les Chinois ne fuyaient pas la Chine, mais y travaillaient pour le bien de leur patrie. Ses amis ont écrit que le Français était venu, et s'il pouvait les rejoindre, tout irait bien. Il n'a pas pu les atteindre. Il a été jeté à la frontière allemande. Il a immédiatement envoyé une lettre à la légation chinoise à Berlin. Ils ne lui ont pas répondu. Deux semaines plus tard, les Allemands l'ont remis aux Hollandais. Il a été expulsé en Belgique.

– Je suis là maintenant. Si je suis expulsé vers le Luxembourg demain, je saurai : encore deux semaines. Si les Allemands m’attrapent, de nouveau trois mois. C’est ma situation. Je ne sais pas combien de temps je vais faire le tour des prisons. Comment je vais m’en sortir, je ne vois pas. Vous rêvez de différentes choses et peut-être de femmes. Je ne rêve que d’une chose : me recroqueviller dans un coffre et retourner à Shanghai, conclut le bon Hook, d’une voix désespérée.

L’histoire ne pouvait manquer de nous émouvoir. Hook était dans un cercle vicieux. Il fallait l’aider. Il avait un peu d’argent – ses amis marseillais ne l’oubliaient pas. Dans la discussion entre nous trois, différentes opinions ont émergé. Le Malgache Kamara a fermement déclaré :

– Si les légations refusent de s’intéresser à lui, que Dieu lui vienne en aide. Qu’il se prépare à se laisser pousser la barbe jusqu’aux genoux et à réclamer le titre de « Prisonnier éternel pour rien ».

À mon tour, j’ai fait de mon mieux pour encourager Hook. Je lui ai dit l’adresse de l’Aide Rouge dans la ville luxembourgeoise d’Esch, adresse que les camarades bulgares m’avaient donnée lors d’une visite à la prison de Saint-Gilles :

– Souviens-toi bien de l’adresse. Nous y annoncerons ton nom. Si tu n’arrives pas à t’y rendre, écris à tes camarades pour qu’ils te rendent visite en prison. Ils viendront certainement. L’Aide Rouge a été créée pour protéger les victimes de la terreur fasciste, mais elle a aussi des objectifs humanitaires.

Il est vrai que les projets des détenus ne coïncident jamais avec les intentions des autorités pénitentiaires. Le lendemain matin, les choses ne se sont pas déroulées comme nous le souhaitions. Notre groupe de trois a reçu un honneur particulier. Nous étions séparés dans un compartiment fermé du wagon. Trois gardes en uniforme paraient à l’intérieur du compartiment. Nous nous sommes regardés – c’était clair, ils nous considéraient comme une marchandise spéciale. Nous avons essayé de parler à nos compagnons imposés. Un fiasco complet. Ils ont commencé à jouer à la belote et au début ils ne nous ont pas dit un mot. Mais après avoir échangé quelques mots en flamand, l’un d’eux, le plus jeune, proposa qu’on lui donne de l’argent pour qu’il nous achète quelque chose pour le petit déjeuner.

Le train s'est arrêté à la frontière belgo-luxembourgeoise. Deux des gardes quittèrent le compartiment, et le troisième se tint dans le couloir devant la porte, comme une statue de marbre. Ce n'était pas la peine de lui demander quoi que ce soit. Nous avons écouté, jeté des coups d'œil par la fenêtre. Des gens comme nous sont sortis du wagon. Le Chinois Hook nous a adressé un signe désespéré. C'était un signe de séparation.

Plus d'une demi-heure passa. Le train ne repartait pas. Des passagers ordinaires avec des bagages légers montaient dans le wagon. Le garde ne bougeait pas de sa place. Il ne faisait qu'expliquer de temps en temps aux femmes et aux hommes que le compartiment était occupé. Enfin de la vapeur s'échappa des wagons. Le sifflet de la locomotive retentit. Le garde muet se tourna vers nous.

– Messieurs, je vous dis adieu. Faites attention de ne plus nous revoir.

Il sursauta presque au moment où le train partait déjà.

Nous étions habitués aux surprises. Cependant, nous ne nous attendions pas à nous voir, pour ainsi dire, libres. Nous avons regardé dans le couloir du wagon – pas de garde. Nous avons dû reconsidérer notre situation. Nous en sommes vite arrivés à la conclusion que la police belge avait décidé de nous remettre, tous les trois, directement entre les mains de leurs collègues luxembourgeois ; elle a dû annoncer notre arrivée et nous serons arrêtés à la gare de Luxembourg. Que faire ? Le Malgache Kamara a proposé de descendre à une gare quelconque. Oui, mais... Le train s'arrêtera-t-il ou est-il direct ? Tadek s'enquit rapidement. Le train ne s'arrête que dans la capitale. Au bout d'une heure et demie ! Nous avons utilisé notre temps pour réfléchir, nous avons élaboré différentes combinaisons, nous avons admis la possibilité de toutes sortes d'options. Nous avons fait un plan : changer nos manteaux et nos chapeaux, car ils ont sûrement signalé notre apparence ; à tout prix il faut quitter le compartiment où ils nous chercheront ; il faut aller dans différents wagons. Si nous sortons de la gare avec succès, nous nous retrouverons au premier salon de coiffure que nous rencontrons pour raser nos barbes de deux semaines et avoir l'air de citoyens ordinaires. En dernier recours – rencontre à l'Aide Rouge dans la ville d'Esch. Nous connaissions tous l'adresse par cœur.

Le train filait. Le temps pressait. Je n'étais pas intéressé par le paysage. Debout sur la plate-forme du premier wagon à côté de la locomotive, je considérais les chances de briser l'embuscade policière.

Le sifflet de la locomotive retentit. Il annonçait la capitale toute proche. L'idée m'a traversé la tête : « Je dois boiter. Obligatoirement. » Le train est entré dans la gare avec un rugissement de soupirs et de vapeur. J'ai attendu qu'un petit groupe de passagers sorte sur le quai. J'ai sauté aussi et j'ai immédiatement boité légèrement. Ce n'était pas une mauvaise idée, mais c'était encore mieux de trouver un groupe de dos ou un dos plus large, pour se cacher derrière eux. Un peu courbé et un peu boîteux, je m'accrochais presque au large pardessus d'un monsieur grand et très bien habillé. Mon regard balayait ici et là, mais j'approchais impétueusement vers la sortie. Je suivais les traces de l'élégant monsieur. *Kutsuk-kutsuk* j'ai traversé le hall rempli de passagers et j'ai sauté sur la place devant la gare. Ce n'est qu'à ce moment-là que je me suis retourné et que j'ai vu Kamara descendre les escaliers et me saluer discrètement. Je me suis arrêté et j'ai regardé autour de moi pour voir Tadek. En vain. J'ai attendu Kamara. Il s'est approché de moi et m'a dit :

– Sauvés.

Je lui ai demandé.

– Et Tadek ?

– Et lui. Regarde l'homme à la tête bandée. Vous êtes tous les deux des artistes.

Kamara et moi sommes entrés dans le premier salon de coiffure. Tadek est entré sans pansement. Lors de notre embellissement, nous étions silencieux et ne nous connaissions pas.

Dehors, dans la rue, notre joie s'est déchaînée et nous nous sommes embrassés à la stupéfaction des passants. Tadek a affirmé avoir vu trois civils et deux policiers en uniforme se diriger vers notre wagon, le dernier. Nous nous sommes complimentés sur la blague que nous avons faite à la police luxembourgeoise et avons ri de bon cœur. Nous nous sommes sentis sauvés, libres, bien que sans papiers réguliers. Nous étions tous les trois désolés pour Hook.

Le même jour, nous sommes partis pour la ville d'Esch. Nous sommes arrivés à l'adresse indiquée après 6 heures du soir. Le portier nous a demandé d'attendre pendant qu'il faisait venir le secrétaire Jean Maurice. Le camarade secrétaire était un homme d'une trentaine d'années, avec un air fiévreux dans ses yeux noirs. J'ai appris plus tard qu'il avait une tuberculose diagnostiquée.

Jean Maurice nous a fait plaisir :

– J'ai reçu un message vous concernant de Bruxelles. Vous pouvez vous déplacer tranquillement. Nous n'avons pas de cas où la police rechercherait les papiers de quelqu'un dans la rue. Nous allons vous héberger dans des familles à nous. L'important est que je sache combien de temps vous souhaitez rester ici et par quelle frontière vous transférer.

Je lui ai expliqué que nous voulions tous rentrer en France au plus vite. Il a promis de consulter quelques connaissances le soir même, le lendemain il nous informerait de la date et de la manière de franchir la frontière.

Les trois jours passés dans la ville frontalière provinciale d'Esch auraient été terriblement ennuyeux s'ils avaient été privés de deux choses : la chaleur humaine de nos hébergeurs luxembourgeois et l'apparition de notre Hook.

L'amitié de trois jours avec Jean Maurice m'a convaincu de l'existence d'une armée de millions de communistes dispersés dans le monde. Les hébergeurs nous ont acceptés comme des frères. Le nouvel ami nous a présenté la situation au Luxembourg. La propagande politique et éducative parmi les travailleurs se heurtait à l'antisoviétisme et à l'anticommunisme de la presse bourgeoise. Avec ses sermons de curé et ses pamphlets, l'Église a également empêché la révolutionnarisation des masses. Les camarades luxembourgeois connaissaient leur place et leur rôle : ils cherchaient à maintenir éveillée la conscience révolutionnaire de la classe ouvrière, afin qu'à un moment donné, lorsque des gouvernements progressistes seraient établis en France ou en Allemagne, eux aussi puissent conquérir le pouvoir de leur peuple.

Le deuxième jour, Hook nous a surpris avec son sourire clair et ses yeux brillants. Nous étions contents, presque plus que lui. Nous avons senti combien il était bon de faire du bien à un innocent. Et lui, accablé de gratitude envers nous, nous a forcés à acheter à ses frais des sucreries chères et des boissons raffinées. Et

pendant tout ce temps, il n'arrêtait pas de nous raconter comment il s'en était sorti de l'embuscade policière à la frontière.

– Sur le *no man's land*, les gardes belges nous ont alignés. Ils nous ont donné un coup de pied et nous ont chassés vers la frontière luxembourgeoise. Il y avait un petit bosquet entre les deux frontières. Je me dirigeai vers le bois. Certains m'ont suivi, mais avant qu'ils n'atteignent la forêt, les gardes les ont arrêtés avec leurs sifflets. Seulement moi, j'étais allé assez profondément à l'intérieur. J'ai grimpé sur un arbre aux branches épaisses. Je tremblais de peur et il me semblait que je secouais l'arbre. J'ai attendu la nuit. Dans le noir, je me suis glissé et j'ai atteint une gare. Le matin j'arrivai en train dans la capitale. J'ai répété l'adresse d'Esch dans ma tête au moins dix mille fois. Maintenant, que vous le vouliez ou non, je ne me sépare pas de vous jusqu'à Paris.

Traverser la frontière franco-luxembourgeoise n'était pas un problème. Le secrétaire de l'Aide Rouge nous a gardés à Esch pendant quelques jours jusqu'à ce que notre sympathisant, avec qui on devait parler, se tienne au poste frontière. Le quatrième jour au matin, nous avons pris une route large et sablonneuse. À environ 200-300 mètres de la frontière, Jean Maurice m'a fermement serré la main et m'a souhaité bonne chance. Les camarades me suivaient à 30-40 mètres. Hook me suivait en deuxième.

Le garde douanier luxembourgeois s'est concentré sur le remplissage et l'allumage de sa pipe. Il ne voulait délibérément pas regarder qui passait. Son homologue français ne vérifiait jamais personne, puisque son confrère d'en face l'avait laissé passer. Alors, en même temps que les ouvriers luxembourgeois, nous nous sommes retrouvés tous les quatre sur le sol français.

Dans le train nous avons embarqué en gare de Longwy, ville de grande métallurgie ferreuse.

À la gare de Paris, Hook sembla sentir que c'était notre dernière rencontre. Notre étreinte était une étreinte de frères. Les yeux du garçon chinois étaient larmoyants, les miens n'étaient pas secs.

DE NOUVEAU EN FRANCE

Je me suis présenté à l'appartement de mon ami Milko Tarabanov, semi-étudiant, semi-ouvrier. Il avait déjà choisi pour compagne de vie la Bessarabienne Lyuba, une belle blonde, également semi-étudiante. Les deux vivaient dans un hôtel plutôt misérable rue Jouye-Rouve dans le 20^e arrondissement. Il n'y avait qu'un seul lit étroit dans leur petite chambre.

Milko m'a chaleureusement accueilli.

– Pour le dîner, c'est clair. Nous t'offrons ce qui reste. Pour la nuit, nous devons chercher un autre endroit. Je te suggère d'aller chez Ibrishimov, c'est un vieux célibataire, il vit dans une maison privée sans portier, et demain – nouveau jour, nouvelle chance. Avant tout, tu dois rencontrer Ivan Andreev. Il remplace Boris Velev, qui est parti pour Leningrad.

J'ai toujours eu bon appétit, même si je n'ai pas toujours trouvé quelque chose à manger. Ce soir-là, mon appétit était tel que j'aurais pu avaler les hôtes eux-mêmes. À la fin, après avoir dévoré tout ce qui était offert, Lyuba s'est excusée en russe-bulgare-français : il ne restait que du pain, de l'ail et un peu de chocolat. Non seulement parce que j'avais encore envie de manger, mais aussi par envie d'être original devant le couple amoureux, j'ai commencé à avaler l'ail et le chocolat en même temps. Mes amis se sont sentis désolés pour moi et ont prédit que j'aurais certainement des maux d'estomac la nuit. En réponse, j'ai développé la théorie des contrastes et déclaré que sans contrastes, la vie perd sa couleur et son goût. Preuve : Milko – grand et mince, Lyuba – petite et rondelette. La théorie et la plaisanterie n'étaient pas classe, mais nous avons éclaté de rire amicalement.

Dans la rue Haxo, j'ai cherché *baï* Veltcho Ibrishimov. Sa petite chambre nue se trouvait dans une maison à cour intérieure, rappelant nos auberges de campagne aux longues vérandas. Cet ancien enseignant des villages thraces, participant au soulèvement d'Ilinden et aux troupes de Yané Sandanski, fanatique social-démocrate et fervent partisan de l'idée d'une fédération communiste balkanique, vivait comme un Spartiate. Il n'y avait pas de lit dans sa chambre, seulement un petit poêle en fonte assez haut au milieu, une petite table rectangulaire dans le coin avec plus de livres et de journaux que de couverts. Tout le sol était recouvert du journal *l'Humanité*. Le vieux social-démocrate ne reconnaissait aucun autre quotidien français. Près d'un mur, en face de l'unique fenêtre, les journaux formaient un matelas. Notre Rakhmetov bulgare y dormait. Un vieux manteau servait de couverture.

Veltcho Ibrishimov ouvrit les mains et me dit :

– J'ai ça, je t'offre ça. Si tu es un inconditionnel du matelas, cherche un autre endroit. Si tu es révolutionnaire, tu resteras. Il faut cultiver les vertus révolutionnaires non seulement dans les réunions, mais aussi dans la vie, entre camarades... Le vrai révolutionnaire est un homme avec une majuscule. Ainsi, tu dois savoir et t'en souvenir toute ta vie. Tu es jeune. Tu ne dois pas t'imaginer que tu as attrapé Dieu par la barbe, mais tu dois écouter les plus âgés. Tant qu'ils ne sont pas déliquescents, ils sont précieux. S'ils se mettent à chanter sur une fausse note, crache et passe ton chemin. Rassemble des forces pour ne pas leur ressembler, ni prématurément, ni jamais.

Jusque tard dans la nuit, j'ai écouté les souvenirs personnels de *baï* Veltcho du soulèvement d'Ilinden, de sa campagne avec les rebelles de Sandanski, de son rêve de vivre pour retourner dans son Dedeagač natal et se régaler de poisson frais du lac Bistonis.

Nous avons rencontré le représentant du Bureau de l'étranger du Comité central du Parti communiste bulgare Andreev dans le luxueux café Weil près de l'église de la Madeleine. Il était grand, mince, avec un visage maigre et pâle. Les conséquences d'une tuberculose grave passée en Yougoslavie en tant qu'émigrant politique *septemvrietz* étaient encore apparentes. Il m'interrogea sur la situation en Belgique, sur la vie et les manifestations politiques de notre émigration. Après l'avoir brièvement informé, il m'a à son tour mis au courant des moments les plus caractéristiques de la vie politique en France et du travail politique auprès des Bulgares. Mais ce n'était pas pour « nous éclairer » l'un l'autre que nous nous étions rencontrés. Le responsable de l'émigration antifasciste m'avait évidemment appelé et pour autre chose. Negli termina donc la conversation d'une manière très professionnelle :

– Nous avons assez parlé aujourd'hui. Le premier souci désormais est de te fournir des documents réguliers sous un autre nom. On va t'aider. Avec un compatriote, on va vous envoyer chez des camarades français à la campagne. De l'argent pour le voyage et quelque chose en plus vous seront remis par l'organisation. Là, vous devrez travailler pendant un certain temps, n'importe quoi, jusqu'à ce que vous obteniez les papiers. Quand vous reviendrez, on reparlera... Tu as passé la nuit dernière chez Ibrishima. Son appartement est sûr,

même s'il semble dur. C'est rien. Un révolutionnaire doit s'endurcir. Sois en bonne santé. Revenez bientôt. Ici, le travail vous attend.

Après la séparation, j'ai ressenti une sensation de gêne. C'est comme ça quand l'un des interlocuteurs pense une chose et l'autre autre chose. Andreev s'intéressait à l'afflux de personnel à Paris ; moi, honnêtement, je pensais au théâtre. Je n'avais pas cessé de caresser le rêve de me livrer à mes occupations théâtrales. Et maintenant – que s'est-il passé ? Au cours de cette première rencontre, je n'ai pas eu assez de courage pour révéler honnêtement au camarade responsable Andreev mon premier amour – le théâtre. J'ai eu un sentiment de malaise pendant quelques jours.

DANS LE VILLAGE DE SAINT-FÉLIX-DE-CARAMAN¹

Nous avons voyagé jusqu'à la ville de Toulouse avec Ivan Dyulguerov. En chemin, mon compagnon – plus âgé que moi – m'a expliqué brièvement pourquoi il avait quitté la Bulgarie. Après la répression du soulèvement de Septembre 1923, il a été chargé d'acquérir des armes de toutes les manières possibles. Il a réussi à entrer en contact avec son ancien camarade de classe, soldat dans un campement militaire à côté de leur ville natale Panagyurichté. Ils ont fait un plan sur comment et quand récupérer des armes de l'entrepôt et comment et où les cacher. Ils étaient prêts à agir lorsque le soldat a été soudainement arrêté. Dyulguerov est alors entré dans la clandestinité. La police a suivi ses traces. Pendant ce temps, il a réussi à rejoindre Marseille via la Turquie et la Méditerranée et de là Paris. Un long moment s'est écoulé et il n'a toujours pas reçu de papiers réguliers. C'était différent chez nous.

– Le parti social-démocrate, m'a-t-il dit, avait gagné de nombreuses municipalités rurales. Là, nos conseillers étaient obligés de délivrer des documents aux émigrants étrangers. Combien de combattants de la commune hongroise ont reçu des papiers de ces communes !

Le secrétaire fédéral du Parti communiste français à Toulouse à l'époque, Edmond Ginestet, s'est excusé de ne pas pouvoir nous envoyer sur place immédiatement et de devoir attendre quelques jours. Nous avons utilisé notre

1. Maintenant Saint-Félix-Lauragais.

temps pour nous familiariser avec la ville – une grande ville de province très ensoleillée et relativement calme, beaucoup plus ordonnée et plus belle que notre capitale d'alors. Nous avons également tenu plusieurs réunions avec le groupe étudiant. Andreev avait prévenu l'association étudiante de Toulouse de nous accueillir comme envoyés spéciaux de l'organisation communiste de Paris.

Près d'une semaine plus tard, Sébastien Villen, le secrétaire de l'organisation du parti venu spécialement pour nous, nous conduisit au village Saint-Félix de Caraman. Il a décrit sa ville natale comme un petit village de plaine, assez calme, dont le principal gagne-pain était la viticulture et la vinification. Il serait difficile de nous trouver un emploi, mais il espérait l'aide d'un gardien sur la voie ferrée en construction à côté du village. Le travail serait dur, mal payé, mais pour l'instant il ne voyait pas d'autre issue. Obtenir des documents ne serait pas un problème. Le secrétaire municipal était acquis à notre cause, il votait avec une liste communiste à toutes les élections, il lui parlerait et il était sûr de sa disponibilité pour nous servir.

Sebastian nous a offert de son propre vin dans son propre établissement. Pour dissiper notre évidente surprise (un patron communiste, et en plus d'un bistrot), il nous expliqua qu'en fait tout appartenait à son père, un vieil homme trapu aux cheveux roux, et qui vivait et travaillait pour lui en tant que célibataire avec un salaire. Sebastian était un homme grand et en bonne santé avec des joues rouges comme son père, et contrairement à son créateur, il portait une petite moustache. Il a participé au massacre de 1914 et a été blessé au mauvais endroit, il craint de perdre ses facultés viriles, déteste la guerre et, après avoir lu *Le Feu* de Barbusse, devient membre du parti communiste. Il était le premier communiste du village, mais maintenant il y a environ 12 personnes. La plupart d'entre eux étaient de petits exploitants, les autres travaillaient comme métayers. La police ne les harcelait pas, mais les surveillait. Il n'y avait pas de poste de police dans le village. Ce soir, tous les camarades viendraient au bistrot pour nous voir, mais ils ne nous parleraient pas. Le père a également deviné qui nous étions, mais il serait aimable. Par exemple, il a accepté que l'on passe la nuit chez eux.

Le travail sur le chemin de fer était vraiment dur. Ils nous ont donné une section de cinquante mètres. Les rails et les traverses étaient déjà posés sur une fine couche de gravier. À une distance d'environ deux cents mètres, nous devons transporter du gravier supplémentaire dans des charrettes à bras en fer, l'étaler

uniformément sur les rails et entre les traverses, et remplir soigneusement tous les endroits vides. Nous devions souvent choisir avec nos mains des pierres appropriées et boucher les trous. Non seulement le soleil brillait et tapait fort, mais il nous brûlait. Nulle part, il n'y avait un arbre pour s'abriter à l'ombre. Au lieu d'eau, Sebastian mettait du vin avec nos provisions de fromage et de salami. Le soleil à l'extérieur, la soif à l'intérieur nous épuisaient tout au long de la journée de dix heures.

Pour tout le monde autour de nous, le temps filait. Pour nous deux, il était au même endroit. La fin du deuxième mois approchait et la fin de nos douleurs de travail n'était pas en vue. Toulouse, le chef-lieu, gardait un silence obstiné et suspect. J'avais soumis ma candidature avec une vraie photo de moi jointe sous un faux nom. Il fallait faire quelque chose pour décamper du village hospitalier. Nous avons eu recours à la noblesse du mensonge : mon frère en route d'Argentine pour la Bulgarie est tombé malade à Paris ; il m'a écrit d'aller chez lui. Nous avons convaincu Sebastian du mensonge. Il s'agissait maintenant de convaincre le maire et le secrétaire qu'ils pouvaient nous délivrer les documents, étant eux-mêmes absolument certains que la préfecture de Toulouse nous enverrait l'autorisation. Nous sommes allés tous les trois à la municipalité. Sebastian a innocemment confirmé la fable et les personnes officielles ont donné l'acception attendue. La scène à laquelle nous avons assisté restera mémorable. Le maire ordonna au secrétaire de s'asseoir et de remplir les papiers. Le secrétaire s'est soudain avéré très occupé, car il devait se rendre à la poste, avoir une conversation avec Toulouse, etc. Mais le maire n'avait pas à s'inquiéter, il avait bien quelques minutes à sa disposition. Voici le sceau, voici les formulaires, nos amis, c'est-à-dire nous, nous les remplirons nous-mêmes et il ne restera que la signature et le sceau, ce que monsieur le maire a fait magnifiquement, avec beaucoup d'habileté et de grâce. Le secrétaire n'était pas encore parti que je m'étais mis au travail comme commis dans la commune de Saint-Félix de Caraman.

C'est une vieille vérité : plus la bureaucratie est débile, plus les conspirateurs respirent et vivent facilement. Et la bureaucratie estropiée, maladroite, stupide a existé et continuera probablement d'exister encore longtemps. J'espère que les conspirateurs de toutes sortes ne durent pas si longtemps !

Sebastian, deux ou trois de ses camarades et moi-même nous nous sommes séparés comme de vieux amis. Nous avons quitté ce village comme quelque chose

de lointain et de natal. Sebastian nous avait fait découvrir l'histoire du village qui, bien avant nous, avait abrité des centaines de bogomiles. Cela s'était produit en 1167, lorsque les opposants au pape s'étaient réunis dans le village pour un concile paneuropéen. À la tête de la lutte anti-papale se trouvaient les Albigeois ou les Cathares qui, sous l'influence des Bogomiles chassés de Bulgarie et installés dans le sud de la France, adoptèrent la doctrine bogomile contre les rois, les nobles et le haut clergé. Le concile a ajourné ses réunions en attente du savant Bogomile Nikita. Il devait parcourir le chemin de la Bulgarie au village français pour interpréter un certain dogme de l'Évangile, sur lequel les participants au concile méditèrent en vain pendant plusieurs semaines. Lors de ce concile, la question aussi d'un nouveau pape pour s'opposer au représentant romain de Dieu a été soulevée. L'autorité de l'hérésie bogomile était si grande que les participants au concile étaient prêts à élire un homme parmi les bogomiles bulgares comme pape de la nouvelle Église qatarienne.

DE NOUVEAU DANS LA CAPITALE FRANÇAISE

Nous sommes revenus à Paris en 1929. La crise financière mondiale à New York a été le signe avant-coureur de forts bouleversements sociaux en Europe et en Amérique. De puissantes grèves de masse ont bousculé la tranquillité de nombreux patrons de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, des États-Unis et du Japon. En même temps, ils ont éveillé et nourri l'espoir d'une prochaine célébration des idéaux ouvriers. Les travailleurs en Bulgarie bénéficiaient d'un essor indéniable. Il m'a semblé, à moi le jeune communiste, ayant deviné trop vite la fin du système bourgeois pourri, que la révolution prolétarienne frappait, frappait littéralement à la porte de l'ancienne société. Mon imagination ardente raccourcissait énormément les délais. Pour moi, la crise boursière de New York était presque le début de la fin. Je me suis dit : « Voilà, l'ancien système s'effondre sous mes yeux. » En fait, je prenais mes désirs pour des réalités objectives. Mais en tout cas, j'en suis venu à la conclusion de m'engager pleinement au service direct de la libération de la classe prolétarienne, des peuples. Intérieurement, je rompais avec le théâtre et je m'engageais dans la révolution. Une passion s'éteignait et un amour flamboyant et dévorant s'épanouissait. À la suggestion du chef du parti Ivan Andreev, qui ressemblait à un ordre pour moi, je me suis lancé dans les

batailles de grève des tresseurs de chaussures. À la suite du travail de plusieurs Bulgares, des grèves éclatèrent dans les ateliers du propriétaire grec Christodorakis – rue Pixérécourt, des frères serbes Michel et Marco – rue Pré-Saint-Gervais, du Serbe Simich – rue Pradier, du Français Thénardier et du Bulgare Govedarski – rue Vilin, du garde-blanc Alexis – rue Botzaris, etc.

Nous avons porté une attention particulière au travail dans l'atelier de Thenardier et Govedarski. Il a été récemment ouvert et dès le début, les salaires étaient bas pour chaque paire de chaussures fabriquée. Nous avons reçu les informations de mon ancienne connaissance du studio Citroën Georgi Boulgourov, qui travaillait déjà comme finisseur, c'est-à-dire river les talons et les semelles et donner un visage aux chaussures tressées. L'intérêt de la profession exigeait qu'une bonne leçon soit donnée à ces nouveaux patrons aux grands appétits d'enrichissement rapide. Recommandé par Boulgourov, Milko Tarabanov, Nikola Petev et moi avons commencé à travailler. Notre première tâche était de nous montrer comme de bons ouvriers. Deuxièmement, nous devions étudier et bien connaître nos collègues. Avant deux ou trois semaines, nous avons réussi à nous imposer avec nos produits de bonne qualité et à mesurer et évaluer la maturité politique et militaire des autres travailleurs et travailleuses. Il y avait une particularité dans cet atelier. Le propriétaire français avait attiré de nombreuses jeunes femmes françaises. Son raisonnement était clair. Leur payer des salaires inférieurs et retirer aux étrangers le monopole de la confection de chaussures tressées. Mais en même temps, plusieurs Bulgares et Yougoslaves y travaillaient, faisant autorité dans la profession et endurcis dans la lutte. Lors de deux réunions préliminaires entre les confrères des Balkans, nous avons discuté de la manière de nous préparer, désigné lequel d'entre nous parlerait aux Français, et décidé quand faire grève. Nous étions tous pressés car nous savions que les propriétaires avaient reçu une commande importante et coûteuse des États-Unis. La préparation psychologique des nouveaux ouvriers, principalement des travailleuses françaises, se déroulait conformément au plan. Chaque jour qui passait renforçait notre confiance dans le succès de l'action entreprise. Nous sommes finalement arrivés au jour fixé pour la grève.

Les propriétaires ont été très surpris. Ils se demandaient comment leurs humbles ouvriers salariés s'étaient soudain transformés en grévistes courageux. Le comité de grève m'a chargé d'assurer la liaison avec les syndicats français, car je

connaissais Charles Michels¹, secrétaire de la Fédération des Cuirs et Peaux auprès de la CGT. Charles et moi avons fait grève ensemble à la grande fabrique de chaussures Dressoir, rue Théophile Gauthier, dans le 19^e arrondissement. En plus, je devais surveiller et en fait organiser les piquets de grève.

Sept ou huit jours passèrent. Tout allait bien. Il n'y avait pas de briseurs de grève. Les propriétaires étaient furieux. Ils attaquaient durement les grévistes et les accusaient de manière provocatrice d'avoir agressé des travailleurs à la recherche d'un emploi. Les patrons ont appelé la police et, à côté des grévistes de la rue Vilin des gardes du Commissariat de la rue Ramponeau ont commencé à monter la garde. J'appris que Thénardier était intéressé par mon adresse. Il a insisté pour que je sois arrêté dans l'espoir d'intimider les grévistes et de bouleverser nos rangs. Il a réussi. Un après-midi, j'ai descendu la rue Vilin pour voir si les piquets étaient en place et ce qu'ils avaient remarqué. Le Bulgare Hristo Tonchev – Itseto, un ancien métallurgiste, m'a balbutié qu'une heure plus tôt environ, avec les hommes en uniforme, deux policiers civils se déplaçaient dans la rue, mais qu'ils avaient maintenant disparu quelque part. Je lui ai proposé d'aller boire un verre au coin de la rue Julien Lacroix. Toujours assoiffé, Itzeto ne m'a pas laissé renouveler mon invitation. Il m'a fait part de son admiration pour la préparation au combat des Françaises. Par la porte vitrée du café, nous avons remarqué deux agents civils surgissant du trottoir d'en face. Ils nous fixaient sans ménagement de leurs yeux perçants. Il n'était pas nécessaire d'être clairvoyant pour deviner leurs intentions. Surpris par le changement de couleur de mon visage, Itzeto m'a demandé :

– Qu'en penses-tu ? Vont-ils nous arrêter ? Les grèves ne sont-elles pas autorisées en France ?

Au lieu de répondre, j'ai demandé :

– As-tu quelque chose sur toi – un tract, un couteau ?

Itzeto fouilla rapidement ses poches, dit qu'il avait tout distribué et exprima une fois de plus l'espoir que nous ne soyons pas arrêtés. En quittant le café, les agents se sont approchés de nous, se sont identifiés très poliment et nous ont demandé de les suivre. Nous avons obéi silencieusement à leur ordre. Toute

1. Charles Michels, élu député, a été abattu par les nazis comme otage à la forteresse de Chateaubriand en 1941, avec 28 communistes.

résistance était inutile. Un policier en uniforme est apparu devant nous et un derrière nous.

Au commissariat de la rue Belleville ils ont vérifié nos identités, demandé nos adresses et nous ont fouillés. À la grande horreur d'Itze, ils ont trouvé un tract parmi ses affaires, des cigarettes, un carnet, un mouchoir, un portefeuille. L'appel contenait une invitation à la solidarité avec notre grève et un appel à la fermeté adressé aux grévistes eux-mêmes, car la victoire était proche et certaine. Ils nous ont mis dans une cage avec un treillis de fer, des murs en ciment et d'épais bancs en bois brun foncé aussi froids que les murs. Itzeto pleurnichait :

– Putain, je ne sais pas comment et où j'ai fourré ce papier. Mais que peuvent-ils me faire maintenant ? Ceci est un appel de la fédération française de fabrication de chaussures. Les Français me l'ont donné à lire. S'ils sont en colère à propos de quelque chose, qu'ils se disputent entre eux. Dis-moi, qu'est-ce qui va sortir de ce bordel qu'on a créé ?... Et ma Française ? Elle en est une, sans pareil. Elle me gronde constamment. À propos de la grève, elle me dit, si tu ne veux pas te disputer avec tes amis, fais semblant d'être malade. Je vais te trouver trois certificats médicaux. Je l'ai écoutée, j'ai écouté, et je l'ai envoyée au diable. Mais maintenant, elle devra m'attendre. Et quand elle apprendra où je suis, wow, mon garçon, ça va être dur. Elle va ouvrir une bouche, tu n'as pas besoin d'un meeting, c'est une Assemblée nationale entière. Et quand ses démons passent, elle oublie tout et de nouveau : ici, Itze, mon chéri, là, mon Itze, mon cœur...

Dans le hall du commissariat, nous avons vu les propriétaires Thenardier et Govedarski. Leur présence a suscité des illusions à Itzeto :

– Ils sont venus nous libérer. Demain, ne voudront-ils pas que l'on travaille de nouveau pour eux ?

Les patrons se sont révélés fidèles à leur nature. Au contre-interrogatoire, ils ont affirmé :

– Ce grand homme est leur chef. Il les a inspirés. C'est de sa faute. Il a menacé de battre quiconque ne se joindrait pas à la grève. Et celui-ci, Hristo Tonchev, est induit en erreur par lui et les autres, les scientifiques, car il y a des Bulgares qui ne sont pas des ouvriers, mais des étudiants, des avocats.

Dans ma défense préméditée, j'ai précisé que la grève était menée par des syndicats français, que les grévistes étaient majoritairement français, et que nous

souhaitions qu'un ventilateur soit placé dans l'une des pièces où travaillent une vingtaine d'ouvrières françaises, blotties comme dans une boîte de sardines... Enfin, je me tournai vers le commissaire du secteur :

– Ai-je menacé les travailleurs de coups ? Je demande aux messieurs d'en amener au moins un pour qu'il le confirme devant vous ainsi qu'à moi !

Le commissaire, un jeune homme blond d'une quarantaine d'années, dans un élégant costume gris, au visage très intelligent, ne m'a pas interrompu. Il m'a regardé attentivement avec ses yeux bleu verdâtre vifs, et une seule fois il a noté quelque chose dans son carnet. Sans qu'aucun muscle de son visage ne tremble, il m'a posé une question qui m'a d'abord semblée assez bizarre, voire étrange et cynique.

– Vous aimez beaucoup votre logeuse, alors vous couchez avec elle ?

Surpris par la question, j'ai protesté :

– Que voulez-vous dire par cette insinuation ?

Toujours froid et sans passion, le commissaire me fixait dans les yeux et continua à parler :

– Tu me comprends parfaitement. Seule une Française qui vous fait l'amour peut dire à mes agents : « Pour fouiller la chambre de mon locataire en son absence, vous devrez passer sur mon cadavre ».

Soudain j'ai compris. Ils se sont rendus au logement de la rue Émile-Pierre Casel et Mme Laurent ne les a pas fait entrer. Elle, juriste, s'est fondée sur la loi, selon laquelle une perquisition ne peut être effectuée qu'en présence de la personne concernée, et sur l'ordre explicite du procureur. Bravo à Mme Laurent ! Elle se querellait souvent, et assez grossièrement, avec son mari, comptable dans une usine d'optique, et malgré sa beauté, je ne l'aimais pas beaucoup. Maintenant, elle a grandi à mes yeux comme digne du nom de sa nation. J'ai été logé dans cet appartement par l'intermédiaire du Parti communiste français, où je préparais pour une expédition en Bulgarie les journaux bulgares *Fédération balkanique* et *Affaires macédoniennes* publiés à Vienne. Généralement inconnus des Bulgares, Nikola Razlogov, Dino Kyosev, Ivan Stefanov, Petar Grigorov, Ivan Andreev y sont venus pour des réunions illégales, et une fois Geo Pirinski, venu des États-Unis, y a passé la nuit. J'y conservais l'organe mensuel du PCB *Drapeau*

Communiste, les résolutions du Komintern, la revue *Imprekor*, ainsi que plusieurs de mes manuscrits, dont le manuscrit de la convocation saisi sur Itseto.

J'ai dit au commissaire :

– Je ne sais pas ce que ma logeuse a dit. Mais vous insultez votre nation avec votre accusation sévère. Madame Laurent est une femme qui a consacré sa vie à s'occuper de ses enfants et, pour votre information, à la musique, car dès qu'elle a du temps libre, elle est pressée de s'adonner à sa passion favorite. Elle fait honneur à la femme française.

Le commissaire se leva, s'approcha de moi, me tapota l'épaule et se mit à me parler d'un ton sarcastique :

– Bravo. Je te salue et je t'envie. Tu es immaculé. Tu organises des grèves, tu excites les travailleurs, tu les obliges à faire des piquets de grève, mais tu es propre. Tu n'es nulle part. Tu ne laisses aucune trace. Il n'y a aucune preuve physique contre toi. Ton camarade pathétique, semble-t-il, est entraîné dans le courant général. Mais dans son appartement, mes gens ont trouvé l'*Humanité*, et même des livres de Lénine et de Staline. Sa femme légale est française, mais elle ne sacrifie pas sa vie pour lui. Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire. Je viens de Saint-Denis¹. Là, j'ai détruit le nid de serpents de votre Doriot². Depuis combien de temps là-bas n'y a-t-il pas eu de grèves, pas de manifestations ? L'accalmie dans la forteresse révolutionnaire est de mon fait. Et ici à Belleville, je nettoierai les têtes brûlées. J'arracherai votre dard révolutionnaire, vous n'empoisonnerez pas l'âme des prolétaires honnêtes et naïfs.

Et à ma grande surprise, il dit d'un ton sec et catégorique :

– Et maintenant tu es libre. Nous garderons ta victime. Qu'elle voie les chefs s'en sortir indemnes, et qu'elle aille pourrir à la prison de la Santé...

J'ai ressenti comme un coup de fouet porté à mon camarade la décision du commissaire arrogant. Itseto se tourna vers moi avec un regard surpris et stupéfait. Je me sentais coupable sans être fautif.

1. Banlieue avec une forte organisation communiste, où un maire a toujours été communiste, sauf pendant la Seconde Guerre mondiale.

2. Jacques Doriot. Renégat du PCF, a fini sa vie comme officier hitlérien.

Jugé selon la procédure accélérée, Itzeto écopa d'une peine inattendue : trois mois de prison ferme. Sa femme l'a en fait abandonné et ne lui a pas rendu visite une seule fois en prison. Elle m'a parlé durement, ainsi qu'à une amie, quand on lui a conseillé de demander une réduction de peine pour son mari. Dans la demande, elle aurait pu indiquer des raisons sérieuses : une petite fille de deux ans, sa maladie – la tuberculose chronique – la famille se retrouve sans soutien matériel. Malheureuse et sans instruction, à la fin de la courte réunion, elle nous a montré la porte.

Nous n'avons pas abandonné Itzeto. On lui envoyait régulièrement de l'argent, des cigarettes, de la nourriture, mais surtout, le Secours Rouge français s'occupait de lui. Le Secours Rouge a engagé le célèbre avocat parisien André Breton. J'ai dû lui expliquer personnellement dans son appartement spacieux et cosu du boulevard Saint-Michel, quelle part avait pris Itzeto à la grève et ce qu'il représentait en tant que personne. L'avocat m'a écouté attentivement et m'a dit qu'il essaierait de l'aider, mais qu'il rencontrerait probablement de sérieuses difficultés en raison du courant réactionnaire du gouvernement Tardieu.

Le plaidoyer de l'avocat faisant autorité a porté ses fruits. Itzeto n'a passé qu'un mois à la Santé. Nous avons été remplis d'un véritable respect pour ce Français riche et cultivé lorsque nous avons appris qu'il s'était porté garant en son nom personnel de la future loyauté de l'ouvrier bulgare inconnu. Nous n'avions pas d'autre choix que de lui exprimer notre gratitude. Itzeto et moi avons décidé d'acheter un bouquet inhabituellement grand au marché aux fleurs du parvis de la préfecture de Paris. Nous l'avons présenté maladroitement à Madame Breton, qui fut émue aux larmes, et considérant que sa reconnaissance verbale était insuffisante, elle nous invita à prendre un café...

Dans la rue, Itzeto n'arrêtait pas de se demander comment des gens aussi éduqués et riches pouvaient être communistes, car, m'a-t-il assuré, « ils doivent être communistes s'ils défendent des gens comme moi et s'assoient pour boire un café avec nous ».

Je ne manquai pas l'occasion d'expliquer à mon ami Itzeto quelques particularités de la lutte des classes en France, mais je m'empressai de me séparer de lui en lui promettant de le voir dans un des cafés de la place des Fêtes. En fait, j'étais pressé de me rendre au bistrot Tout va bien. Mon nouvel ami Stefan Hristov m'y attendait pour aller à l'opéra.

Stefan était venu en France en tant qu'immigrant politique. Dans sa ville natale Tsaribrod, il était l'un des communistes les plus actifs et les plus éclairés. À la demande du parti, il a effectué des tâches responsables et dangereuses, a dirigé le canal entre la représentation à l'étranger du Comité central du Parti communiste bulgare et la direction du parti à l'intérieur du pays, il a été torturé à plusieurs reprises et emprisonné dans des commissariats, prisons et « Glavnjacata » de Belgrade.

Il arrive à Paris avec une tuberculose déjà diagnostiquée. Grand, yeux olive noir et cheveux noirs, Stefan frappait par sa faiblesse physique, son visage amaigri, pâle et allongé. Je l'ai aidé à apprendre à tresser des chaussures. Nous avons travaillé et vécu ensemble. Dans notre chambre d'hôtel de la rue Belleville, j'ai découvert à quel point sa santé était mauvaise. Non seulement il transpirait souvent et abondamment, mais il haletait et parfois vomissait du sang. En cas de crise, son sang remplissait des cuvettes entières. Mon ami était une réfutation vivante du proverbe latin « Corps sain – esprit sain ». Sa force physique a été réduite à zéro. Il pouvait à peine marcher dans les rues, montait avec difficulté les escaliers, il était fatigué toute la journée. En même temps, il avait un esprit riche et clair, une culture marxiste large et solide, une volonté d'acier, un caractère têtu et direct. Il était l'un des conférenciers actifs dans les cercles d'éducation du parti et peut-être le participant le plus ardent aux querelles idéologiques entre les émigrants antifascistes¹.

Ayant pris un petit déjeuner rapide au café, mon ami Stefan et moi nous sommes dirigés le long des grands boulevards jusqu'à la place de l'Opéra. Nous avons montré nos billets, mais le gardien, qui m'a regardé de la tête aux pieds, a dit : « Vous ne pouvez pas entrer dans l'opéra sans cravate. S'il vous plaît, dégagez la voie ! »

Stefan et moi nous nous sommes regardés, c'était inutile de contester devant la stature implacable de ce cerbère d'opéra. Nous sommes sortis, nous nous sommes éloignés un peu de l'entrée, j'ai sorti ma cravate pliée de la poche de mon manteau et nous nous sommes présentés à un autre garde. Nous avons monté l'escalier de marbre, et fidèle à mon intransigeance envers l'ordre « bourgeois » de

1. Après un certain temps, Stefan Hristov a été embauché par la représentation commerciale de l'ambassade soviétique à Paris. La bonne récompense financière lui a fourni des conditions pour renforcer sa santé.

l'Opéra de Paris, là, toujours dans l'escalier et à l'abri des regards des gardes, j'ai remis la cravate dans ma poche. Je rusais comme un jeune ! Stefan, vêtu d'un costume neuf, d'une chemise blanche et d'une cravate bleu marine, riait aimablement de ma « révolte prolétarienne » inappropriée.

Mes anciens collègues Konstantin Kisimov et Zorka Yordanova ont visité Paris à des moments différents. Ils ont tous deux reçu des bourses d'État. Nous nous sommes rencontrés comme de vieux amis. Aucun changement chez eux envers moi. Ils voyaient en moi un abandon temporaire de leur milieu. Ils espéraient que je sois à nouveau parmi eux – non pas en tant qu'artiste, mais en tant que metteur en scène. J'étais gêné de les tenir informés de ma décision personnelle.

CHAPITRE QUATRIÈME

RETOUR VERS LA PATRIE

Ce n'est pas un hasard si au premier appel du CC du PCB à rentrer au pays, j'ai répondu « je suis prêt ». Prêt à prendre le chemin d'un activiste travailleur, ayant renoncé à ses désirs personnels, embrassant une fois pour toutes le travail sacré du peuple.

Dans une longue rencontre au parc de la Butte Chaumont, comme une rencontre entre père et fils, Ivan Andreev m'a parlé de la montée massive des travailleurs dans notre pays. Pour organiser, canaliser et conduire cette montée, le parti avait besoin de tous ses cadres fidèles. Le CC du PCB a envisagé une « action de retour ». Les jeunes les plus alertes à l'étranger devaient rentrer au pays et joindre leurs forces au mouvement.

Fatigués de marcher, nous nous sommes assis sur un banc. Le bon *baï* Ivan ne s'est pas adressé à moi sur un ton solennel, mais sur un ton confidentiel :

– Le parti te donne pour tâche de rentrer au pays natal. Ta vie là-bas sera sujette à des milliers d'épreuves, de difficultés, de risques, mais tu seras parmi les tiens. Et tu verras, tu connaîtras le rare bonheur d'être l'un des combattants pour la liberté nationale. Nous connaissons ton amour pour le théâtre, mais il semble que tu t'es toi-même convaincu que tu ne pourras pas te consacrer au théâtre maintenant. Penses-y quand même. Considère la situation de tous les côtés. Tu peux me répondre dans deux ou trois jours, voire dans une semaine. L'important est de réaliser le besoin du parti et de prendre ta décision de manière tout à fait volontaire, consciente et responsable.

Le camarade Andreev n'a pas été surpris par ma volonté de partir là, maintenant. En fait, j'étais prêt depuis longtemps. Mon séjour à l'étranger avait perdu son sens à partir du moment où j'avais décidé de rompre avec le théâtre.

L'action de retour « a arraché » de la capitale française le père Nikolai Hrelkov, mon ami Stefan Hristov, le statisticien Ivan Stefanov, le comptable Totev, tous les quatre travaillant à la représentation commerciale de l'Union soviétique à Paris, le décorateur Valentin Veliotz, le séminariste Ivan Marinski, les émigrés politiques Nikola Petev et Ivan Dyulguerov, les cordonniers Georgi Boulgourov, Ilko Igov et d'autres.

C'était en mars 1931. Le temps était pluvieux. Nuit de mars à la gare de l'Est à Paris – humide, lumineuse et bruyante. Dans l'un des cafés voisins près de la gare, Andreev est venu me souhaiter bonne chance.

Avant que la locomotive ne souffle et ne siffle, ce furent des câlins amicaux et des cris : « À bientôt dans la patrie. Écrire. »

Je suis monté dans l'un des compartiments du milieu d'un wagon de troisième classe. Mes bagages ne prenaient pas beaucoup de place, puisqu'il s'agissait d'un simple sac de courses avec de la nourriture pour trois jours et d'une petite valise en carton. Je revenais d'un « *gourbet*¹ » nu comme un ver, léger comme une plume, sans-le-sou, des chaussures rapiécées et un manteau d'hiver court et fin que m'avait donné un ami. Accroupi dans un coin près de la fenêtre, je lisais le roman *Une vie* de Guy de Maupassant. Je n'ai prêté aucune attention aux deux femmes âgées et à un vieil homme – mes compagnons. Ils ont répondu de même. Ils ont rapidement éteint les lumières et se sont endormis. Je n'ai pas fermé les yeux dans le noir. Mes pensées et mon imagination se sont envolées quelque part, vers la patrie, au-dessus de la patrie, à l'intérieur de la patrie. Mon passé mouvementé à Sofia revenait, je me revoyais vendeur de journaux, lycéen, professeur de village, récitateur, acteur. Les images de ma mère, d'amis comme des visions se pressaient, passaient et revenaient dans mon esprit. Le processus de maturation était terminé. Le duel avec les dragons fascistes m'attendait.

À la gare bondée et silencieuse de Sofia, j'ai vu mon fidèle ami Petarcho. Mon oncle avec sa haute taille se tenait à côté de Petarcho, et à côté de lui, maman et ma sœur, qui me cherchaient anxieusement des yeux. Excité par la vue, je descendis et me retrouvai immédiatement dans les bras de maman. Elle m'a étreint chaleureusement, en larmes – ni vivant, ni mort. Elle a embrassé mon

1. Gourbet : travail à l'étranger, du turc. *Note du traducteur.*

visage, mes yeux, mes cheveux, mes vêtements, mes mains. Les larmes aux yeux de l'amour maternel si sincère, je répondis à ses caresses par des caresses.

Au bout de quelques minutes, tout a pris un joli caractère familial et natif. Ma sœur m'a embrassée et m'a dit : « Tu as bien grandi, que cela te porte chance. » Mon oncle m'a serré dans ses bras et a murmuré : « Bienvenu ! » L'odeur du crin m'a frappé sur la place devant la gare. Mon oncle a commandé un des beaux fiacres, quelque chose comme la première classe. Nous avons commencé à sautiller sur les sièges en passant sur le boulevard non pavé Hristo Botev, dans les rues Tsar Simeon, Opalchenska et Pirotska et ainsi, assez secoués, nous avons atteint la maison de la rue Osogovo.

Des souvenirs éclataient et envahissaient mon esprit. Je me suis donc traîné sur ce boulevard après les *galiotes* pour ramasser des morceaux de charbon ; sur le pont de fer sur la rivière Vladayska, j'ai déchiré plus d'un pantalon en glissant sur ses côtes semi-circulaires en fer ; ici se trouvait aussi le bâtiment de l'association Dulger, où j'avais plus d'une fois récité Smirnensky et mes propres monologues ; dans la rue Tsar Siméon, j'avais travaillé comme vendeur dans une pharmacie suspecte pour avoir secrètement vendu de la morphine à ses clients garde-blancs ; les rues Opalchenska et Pirotska me connaissaient comme enfant et jeune homme qui les parcourait pas à pas. Pauvre Sofia ! Je ne l'ai pas comparée avec Paris. Presque rien n'avait changé en elle. Elle portait la même pauvre tenue...

DANS « LE TUNNEL HEMUS »

Le pays gémissait sous le règne d'Andreï Liaptchev. Le célèbre professeur Alexander Tsankov régnait dans le domaine de l'éducation. Par l'intermédiaire de l'Assemblée nationale, il tentait de légiférer un projet de loi sur l'éducation physique. Le gouvernement entendait, par le biais des organisations sportives, inclure tous les jeunes, en particulier les travailleurs, dans le système de l'État fasciste. Sous la direction du Parti communiste illégal, une puissante campagne de protestation a été lancée contre le projet de loi. Un meeting a été convoqué dans le salon Hemus au coin de la rue Clémentina et Hr. Botev. Mon vieil ami Grafa – Hristo Hrolev m'a emmené à la réunion. C'était dimanche matin. Avant l'heure

dite, la salle était remplie d'ouvriers et d'ouvrières. Grafa m'a présenté à des camarades. Il m'a décrit comme « notre garçon ».

Hristo Kalaïdjiev a parlé au nom du Parti des Travailleurs et Yordan Bratkov a parlé au nom de la gauche agricole. Pendant le discours de Kalaïdjiev du haut du balcon, des policiers civils ont commencé à crier de manière provocante : « Démagogie. Ici, ce n'est pas la Russie soviétique, mais la Bulgarie. Tu mens. Donne des chiffres. On veut la parole. » Le responsable sportif illégal Ivan Pianechki a appelé les camarades au calme. Dans une atmosphère survoltée, le premier orateur a terminé sa présentation d'une manière ou d'une autre. Yordan Bratkov se leva derrière lui de toute la hauteur d'un homme en bonne santé et soudain sa voix puissante retentit. Il a stigmatisé avec des mots forts non seulement « le professeur sinistrement célèbre, à la honte de la Bulgarie toujours ministre de l'Éducation », mais aussi la politique globale de Liaptchev. L'orateur marchait sur scène comme un lion. Chacune de ses phrases résonnait dans la salle, où le public grondait, sifflait, applaudissait. Les policiers ont décidé de remplir leur tâche – de briser à tout prix la réunion autorisée par la police elle-même. Ils larguèrent des bombes puantes qui dégagèrent une mauvaise odeur dans le salon. Mais l'orateur a continué son attaque verbale et le public a applaudi avec encore plus d'enthousiasme. Puis plusieurs chaises ont volé du balcon, jetées au-dessus de la tête des gens du rez-de-chaussée. Au même moment, un groupe d'agents est monté sur la scène, mais Bratkov, criant « À bas la dictature fasciste ! » a réussi à leur échapper, a sauté au rez-de-chaussée et, avec d'autres camarades, s'est engagé dans un combat au corps à corps avec les policiers civils enragés. En vain Pianechki brandit le slogan « Ne quittez pas la salle ! » Les policiers, commandés personnellement par leur chef de groupe Nikola Guéshev, avaient déjà réussi à faire sortir une douzaine de personnes et avaient commencé à frapper tous les autres dans le salon. Avec des pistolets et des poings de fer, ils frappaient partout où ils pouvaient et criaient : « Dehors, dehors, ta mère communiste ! » Des agents avaient formé un « tunnel » sur les escaliers en pierre depuis le premier étage jusqu'au rez-de-chaussée. Debout, l'un en face de l'autre, ils frappaient impitoyablement et aveuglément les personnes se trouvant dans l'impasse avec leurs poings, des matraques en bois et en caoutchouc, des pistolets, des poings en fer et des coups de pied. Ayant trébuché au début de l'escalier, certains d'entre nous ont roulé tête baissée jusqu'au rez-de-chaussée, où d'autres brutes les ont

matraqués de nouveaux coups avant de les jeter comme des balles dans la rue. J'ai traversé le « tunnel » relativement sans grands dégâts. Mettant mes mains à l'arrière de ma tête, accroupi, j'ai pu sauter les escaliers avec de larges enjambées sans tomber. J'ai reçu des coups sur la tête, les bras et le dos, mais j'ai atteint la rue presque indemne. Et juste quand je pensais être hors de danger, un agent que je connaissais en tant qu'écopier de la Deuxième école de garçons, surnommé *Diadoto*, m'a frappé au visage d'un coup époustouflant avec un poing de fer. J'ai tourné autour de moi comme une toupie et je me suis enfui en moins de deux par la rue Clémentina jusqu'à l'église Sv. Nedelia.

J'ai reçu mon premier baptême du feu à Sofia avec une dose considérable. Au moment où je suis rentré à la maison, la pomme sous mon œil droit était enflée et bleue. Le coup a été brutal et n'a causé ni sang ni égratignures.

Dans l'après-midi, Grafa m'a appelé. Il était boiteux et avait le bras gauche bandé.

Le lendemain, le journal *Echo* énumérait les noms d'environ 200 personnes blessées ou amochées dans le tunnel Hemus. Le journal *Pogled* a donné les portraits de certains, gravement blessés, dont Hristo Kalaidjiev et Kunka Apostolova. Lundi soir, mon oncle m'a demandé si j'étais allé au cinéma Hemus la veille. Je lui ai menti directement : « Non, je n'y suis pas allé. »

GRÈVE DANS LA CORDONNERIE TANGO

Dans les premiers jours, mes proches, comme on dit, ne posaient pas de questions sur mes projets, sur mon travail. J'avais déjà demandé à mes camarades de me chercher un emploi, et ils ont interrogé par ci, par là. Je ne me souviens pas qui m'a dit de me présenter à la cordonnerie Tango de la rue Légué dans le bazar des riches frères Dishkovi. Le propriétaire d'âge moyen, petit, gros et bien nourri, connu sous le nom de Tango, doutait de mes compétences professionnelles en cordonnerie. Il pensait que je n'étais pas du métier. Je l'ai persuadé de m'essayer en m'engageant à payer la première paire de chaussures tressées si je la gaspillais. Le test a été réussi, voire très réussi. La question s'est posée du prix d'une pièce. J'avais volontairement bien travaillé, mais lentement, pour prétendre à un salaire plus élevé. Le propriétaire a accepté mes conditions sans dire un mot.

Il y avait deux secteurs dans l'atelier : l'un classique cordonnier et l'autre nouveau tressage. Lorsque nous avons reçu nos salaires le samedi, les cordonniers professionnels avec quinze ou vingt ans d'expérience m'ont regardé de travers : je n'étais pas un vrai cordonnier, mais je gagnais plus qu'eux. Ils voulaient m'espionner... Je leur semblais mystérieux. Je gagnais beaucoup d'argent, mais j'étais d'accord avec toutes leurs protestations et rumeurs de grève. Ils étaient perplexes, et certains d'entre eux, comme ils me l'avouèrent plus tard, me considéraient comme un agent envoyé parmi eux. Une fois, Grafa, qui était devenu entre-temps le récitateur préféré des ouvriers de Sofia, m'a rencontré après le travail et nous avons quitté l'atelier ensemble. Le lendemain, le cordonnier le plus âgé, le communiste Ivan Grantcharov de Kilifarevo, l'a trouvé et lui a demandé quel genre d'oiseau j'étais. En quelques mots, Grafa m'a décrit et s'est porté garant de moi. Nous sommes donc devenus amis non seulement avec Grantcharov, mais aussi avec Milko Gradinarov, un excellent jeune travailleur et un homme honnête.

Un jour, les cordonniers du secteur classique m'ont présenté leur plan. Samedi, ils recevront leur salaire et lundi matin, une délégation dirigée par Grantcharov fixera des conditions – augmentation des salaires, paiement des heures supplémentaires, enregistrement régulier de l'assurance des travailleurs dans les livres, etc. Ils attendront une réponse jusqu'à midi. Puis ils se mettront en grève. Dans un premier temps, le secteur tressage, dont les ouvrières ne sont pas assez conscientes, n'y participera pas. Si le conflit s'aggrave, je devrai impliquer mon unité dans la lutte.

Tangoto a calé. Il comparait les conditions chez d'autres cordonniers et reprocha à ses ouvriers l'ingratitude ; il connaissait les convictions communistes de certains d'entre eux, mais par noblesse il les endurait et ne les révélait pas à la police. Avant midi, il a rejeté les demandes. Dans l'après-midi, l'atelier de cordonnerie, situé au rez-de-chaussée, était désert.

Au début, Tangoto sifflait et fumait calmement. Le soir, il monta à l'atelier de tressage et chanta la même chanson de l'ingratitude humaine. J'ai longuement réfléchi à la manière de réagir pour ne pas lui permettre de tromper les ouvrières qui regardaient sa bouche. Ma seule remarque était : « Chacun a raison pour soi-même. »

Le lendemain matin, l'atelier de cordonnerie était toujours vide. Les piquets de grève étaient en place. Des traîtres et des briseurs de grève ne se sont pas présentés. À 11 heures du matin, Tangoto était absent. À son retour, il a appelé Grantcharov, Gradinarov et d'autres grévistes. La délégation des grévistes a tenu à ses revendications et était prête à quitter l'atelier. Tangoto couvrit sa retraite d'un voile humanitaire :

– Bien, je suis d'accord, venez travailler l'après-midi pour découvrir que je suis un humain.

Dans ce monde, presque tout n'est pas toujours révélé à temps, mais à la fin, le secret devient souvent de notoriété publique. Nous avons également découvert où le patron avait passé la matinée. Il est allé rapporter la situation et obtenir des conseils chez le célèbre officier de police Nikola Guéshev. Ils semblent avoir parlé de chacun des travailleurs individuellement et avoir établi des tactiques d'action. C'est ainsi que nous nous sommes expliqués l'arrêt rapide de la grève. Dans le même temps, en se basant sur le ton et le comportement de Tangoto et sur quelques visites de célèbres policiers civils dans les deux secteurs, on devinait la vengeance préparée par le patron.

Nous étions en alerte. Mais l'ennemi non plus ne dormait pas. Il a envoyé son agent pour m'observer. Il s'est présenté comme un comptable au chômage, contraint de se reconverter. Tangoto l'a recommandé comme père de deux enfants en difficulté, que je lui apprenne, pour qu'il puisse sauver sa famille de la famine. L'agent s'est nommé Stoycho et s'est déclaré apolitique :

– Nous, les Bulgares, jouons beaucoup aux partis et c'est de là que viennent tous nos malheurs. Et les gens ne veulent pas tel ou tel parti, mais ils veulent travailler, nourrir leurs enfants. Je ne m'intéresse à rien d'autre qu'au travail.

Le comptable « affamé », un monsieur trapu aux joues rougies de son visage de paysan et au front très bas, fumait comme une cheminée les chères cigarettes Tomasyan et sortait souvent « chercher du travail dans sa profession ». Dans notre secteur travaillait la très belle fille Vyara, la fille des propriétaires de la maison délabrée des rues Vrania et Opalchenska, où vivait Grafa. C'est elle qui nous signala la présence de l'homme de Guéshev.

Comme nous nous y attendions, le plein succès de la grève a été de courte durée. À la fin de la deuxième semaine, Tangoto, qui a estimé que l'augmentation

gagnée lui coûtait plus de 50 000 *leva*¹ par semaine, est passé à l'offensive. Il a renvoyé Grantcharov et Gradinarov disant qu'ils étaient inutiles. Le gant jeté a été récupéré le lendemain. Tous les cordonniers se sont mis en grève. Au grand dam de Tangoto et de Stoycho, cette fois, ils ont été rejoints par le département tressage privilégié. Nous, les tresseurs, n'avons fait aucune demande économique. Notre lutte s'est concentrée sur le seul mot d'ordre : la solidarité avec les licenciés. L'appel sentimental s'est avéré attirer et fédérer les grévistes. Nous représentions un poing très serré. Nous nous rencontrions régulièrement lors des réunions du club NRPS², nous nous soutenions financièrement, nous avons participé à des tribunes de rue et à des meetings de chômeurs. Insensiblement, les grévistes ont traversé une véritable école révolutionnaire. Une fois, l'ouvrière Vinarova et la fille Nadia du village de Tangoto ont chassé avec leurs cris dans les escaliers les agents de police Grozev et Boncho Mehandov, qui ont fait irruption dans la « Maison de grand-mère³ » en plein jour. En dehors de la maison syndicale, nous nous réunissions parfois dans le jardin de Boris, derrière le terrain de jeux Yunak.

Les journées de grève pendant lesquelles l'intime cohésion prolétarienne a porté ses fruits ne se sont pas passées sans nuages. Le dixième ou le douzième jour, les agents de Guéshev nous ont encerclés dans la Clairière Rouge du jardin de Boris (aujourd'hui le parc de la liberté) et nous ont conduits au quatrième commissariat de police au centre de la capitale, rue Aksakov. Là, un enquêteur civil nous a déclarés traîtres à la patrie et a menacé de nous poursuivre en justice en tant que communistes si nous ne mettions pas fin à la grève. Dans la soirée, tous sauf les « trois chefs » ont été libérés : Grantcharov, Gradinarov et ma personne. La gentille ouvrière Vinarova a refusé de profiter de la noblesse policière.

– Vous m'insultez en me libérant. Je n'étais pas une brebis à me laisser conduire par eux, comme vous les appelez, les dirigeants. J'ai fait la grève par moi-même, pas sous commandement.

À coups de poing et de pied, elle a été poussée sur le trottoir. Les politesses des gardes ont été entendues : « Traînée. Tu te sacrifieras une autre fois. »

1. Lev, leva au pluriel. Monnaie bulgare. *Note du traducteur.*

2. NRPS. Les Syndicats Indépendants des Travailleurs, dirigés par le Parti Communiste Bulgare.

3. La maison où était établi le NRPS.

Nous avons passé la nuit au rez-de-chaussée de la police.

Vers 11 heures du matin, nous avons été emmenés chez l'enquêteur. Il nous a dit de signer un protocole pour notre détention. Si seulement nous signions le protocole il nous libérerait. Le but du document de police était de reconnaître que nous avions fait grève sur ordre de Moscou, que nous avions prononcé des discours sur le paradis en Russie soviétique lors de nos réunions au jardin Borisov, et que nous promettions de ne pas empêcher le propriétaire du Tango d'accepter de nouveaux ouvriers. Tous les trois, nous nous sommes opposés à ce qui était écrit et avons refusé de signer. Ils nous ont ramenés au cachot en nous menaçant de pourrir dedans si nous persistions.

Vers six heures de l'après-midi, on m'a appelé à l'étage. J'ai été introduit dans le bureau de l'huissier du commissariat Mitovich, célèbre pour sa belle barbe et son gros ventre. Dans un coin, l'enquêteur se tenait debout tranquillement tenant le protocole dans sa main droite. À côté du bureau de l'huissier était assis un bel homme de grande taille en costume gris, les jambes écartées. C'était Guéshev, le chef de groupe que je connaissais du « tunnel d'Hemus ». L'huissier m'a adressé ces mots :

– Aimes-tu vraiment l'arrêt, pour refuser de signer le protocole ?

J'ai répondu que je ne refusais pas, mais que je m'y opposais, car le procès-verbal contenait des choses manifestement fausses. Alors l'huissier a défendu les agents, disant qu'ils ne mentaient pas, qu'ils nous avaient suivis, écoutés et tout enregistré, que j'avais personnellement parlé aux ouvriers avant la grève du paradis dans la patrie prolétarienne. Ensuite la conversation suivante s'ensuivit entre nous :

– Pourquoi tu ne signes pas le procès-verbal ?

– Parce que je nie que quiconque, encore moins quelqu'un de Moscou, nous ait ordonné de faire grève. Si le propriétaire n'avait pas licencié les ouvriers, nous n'aurions pas fait grève.

Guéshev est intervenu dans la conversation :

– D'où viens-tu, mon garçon ?

– De Sofia.

– Où vis-tu ?

- Rue Osogovo.
- As-tu des parents ?
- Seulement ma mère.
- Tu es comme moi aussi. Qu’a fait ton père ?
- Cuisinier !
- Humm, prolétaire ! Quand es-tu revenu de Moscou ? demanda-t-il soudain.
- Pour en revenir, il faut que j’y sois allé là-bas, et je ne l’ai jamais vue même en rêve.
- De quel droit alors, tu leur fais des discours sur la Russie soviétique ?
- Je n’ai pas fait de discours, j’ai répondu aux questions.
- Eh bien. Nous allons changer le protocole... Monsieur Danchev, écrivez : « Ils ont parlé de la Russie soviétique et sont en grève par solidarité prolétarienne... (Vers moi) ou seulement par solidarité sans prolétarienne ?
- Comme vous voulez.
- Alors, tu es d’accord... Euh, on commence à s’entendre. Qu’est-ce que cela signifie de traiter avec un monsieur intelligent, pardon, camarade. Quel lycée as-tu fini ?
- Aucun. J’ai étudié jusqu’à la première année de collège.
- Eh bien, excellente éducation ! Où ?
- Dans le premier collège, rue Bregalnitsa.
- Arrête de faire l’imbécile, a-t-il dit. – Tu signeras le protocole, celui corrigé, et tu sortiras... Mais il est temps de savoir à qui tu as parlé et à qui tu auras affaire si tu ne deviens pas plus malin. Je m’appelle Guéshev. Tu interrogeras les camarades. Ils te donneront suffisamment d’informations sur moi, si tu n’as pas déjà écouté ce que je représente à l’Université Rouge. – Et soudain, il a explosé : Vos plans pour gonfler le parti illégal avec de nouveaux cadres de l’étranger ne

fonctionneront pas. Nous vous connaissons tous et nous allons vous attraper et vous noyer comme des souris. *Stoupai*¹ !

Mes réflexes étaient rapides. J'ai décidé de faire une blague avec le policier arrogant. Je n'ai pas bougé.

L'huissier cria :

– Qu'est-ce que tu regardes comme une dinde ? Monsieur Guéshev t'a dit : tu peux retourner en cellule pendant que l'enquêteur corrige le rapport.

– Je suis désolé, je n'ai pas compris dans quelle langue il me parlait.

– Toi, tu n'as pas compris ?! Guéshev a soudainement explosé. – Oh, petit malin. Je te promets qu'un jour ce sera l'heure des représailles entre moi et toi. Allez, maintenant, vas-t-en avant que le seigneur de bois ne commence à jouer.

Nous avons beaucoup ri dans le cachot de l'omniscience et des services de renseignement de Guéshev.

Une heure plus tard, nous avons signé le protocole. Avant de quitter le commissariat, l'huissier Mitovich nous a conseillé ... paternellement :

– Et demain j'espère ne pas vous voir près de l'atelier. Je vous le dis comme un père. Je veux que le calme règne dans mon quartier. Je ne laisserai pas les gens se révolter au centre de la capitale.

Nous nous sommes « rebellés » encore pendant quatre ou cinq jours. Tangoto a fait venir plusieurs cordonniers de la campagne et a commencé à satisfaire les commandes urgentes.

AUTEUR DU SLOGAN « LA RELIGION EST L'OPIUM DU PEUPLE »

Avec son autorité en tant que meilleur récitateur des travailleurs, Grafa m'a présenté un soir aux chefs des Blouses bleues : Georgi Pendjerkov – La Dialectique, Lyuben Ognyanov – Rizor et Isidor Hershkovich. Les Blouses bleues étaient une troupe de théâtre amateur avec un nombre fluctuant de membres : parfois dix, parfois vingt, voire parfois trente ou quarante participants. Avec elle,

1. Stoupai : vas-y, du russe. *Note du traducteur.*

travaillait la chorale ouvrière du NRPS sous la direction du *septemvrietz* Asen Biserov. Ce soir, la chorale a répété le Marseille dans la cantine de la rue Tsar Samuil entre les rues Pirotska et Ekzarh Yosif. La mélodie et les paroles d'origine étaient de Rouget de Lisle. Mais en écoutant mieux, je me suis rendu compte qu'il y avait des nuances à la fois dans la mélodie et dans les paroles de l'hymne français. Le cordonnier Asen Biserov m'a expliqué qu'il fallait tout mettre à jour et que Rouget de Lisle « devait se tromper s'il pensait avoir créé un chef-d'œuvre que le prolétariat ne pouvait pas adapter à ses tâches militantes ». Sur cette base « marxiste », des legato et des couronnes ont été insérés dans la mélodie, et des modifications ont été apportées au texte – « Enfants de la patrie, levez-vous ! Le jour de gloire est arrivé, vainquons le fascisme ! »

En ce moment, les Blouses bleues répétaient le billet de propagande collectif « La presse laborieuse » des auteurs La Dialectique, Rizor et Hershkovich. Il sera joué lors de la matinée artistique que le Parti des Travailleurs organisera deux semaines plus tard au Théâtre Libre. Le projet de programme de la matinée comprenait des récitations de Botev et Smirnenski, des récits humoristiques du magazine *Zhupel*, la chorale de Biserov, des performances musicales et autres. À mon avis, il y avait un manque de matériel antireligieux, c'est-à-dire que le contenu de la matinée ne répondait pas à l'une des tâches du moment – étendre et renforcer le mouvement athée. Gosho la Dialectique m'a soutenu. Il a dit :

– Je suggère à Hershkovich, et à nous tous, de parcourir la littérature athée et de sélectionner quelques citations. Les Blouses bleues les réciteront depuis la scène. À cette fin, on peut étirer sur le devant de la scène la pensée de Marx « La religion est l'opium du peuple ».

Grafa trouva que les citations répéteraient le billet de propagande collectif « La presse laborieuse » et, à ma grande surprise, suggéra autre chose :

– Pourquoi le nouveau camarade n'écrit-il pas quelque chose de spécial sur la question ? Il y a des années, il a griffonné diverses pièces. Toi, Bore, qu'en dis-tu ?

Au début, j'ai hésité. Puis je me suis dit que ce n'est pas la mer à boire et j'ai promis de présenter quelque chose dans un jour ou deux.

Le quelque chose s'est avéré assez long – une pièce en deux actes d'une durée d'environ une heure ; acteurs principaux : Archimandrite Stefan – courtisan

et beau séducteur des femmes de la haute société de Sofia, le capitaliste Capo, le prolétaire Prolo, une dame de la haute société, des gardes. Titre : *La religion – Opium pour les peuples*. Que le titre n'ait rien à voir avec l'esthétique – cela ne nous est pas venu à l'esprit à nous, les « créateurs ». L'important pour tout le monde, et surtout pour moi, l'auteur, était que la pièce soit acceptée par le « conseil artistique » et par Grafa, pour qui j'avais spécifiquement écrit le rôle principal – l'archimandrite de Sofia. Les Blouses bleues ont également apprécié à la première lecture.

Un accord a été conclu : Grafa jouera l'archimandrite, Hershkovich sera le secrétaire privé du capitaliste, le forestier Tsekov – le Capo, Micheto Damianova – la dame de la haute société, le cordonnier Lazar Milev, surnommé Zaharchouk – Proloto, Rizer – le policier secret, et autres dont je ne me souviens pas. On m'a confié la mise en scène pour aider les comédiens et accélérer la préparation de la pièce. Combien je les ai aidés, les interprètes pourront le dire. Les personnages incarnaient des idées sociales. Ils n'avaient aucun psyché individuel, ils étaient composés sur le principe du noir et blanc, sans lumière ni ombre. Leur langage était de mélodrames du boulevard, journalistique, leurs relations – plates et simples.

Sans doute la « pièce » était naïve. Ce serait ridicule et impossible maintenant. Mais tout dépend du moment, des circonstances dans lesquelles une œuvre est présentée.

C'était une ère de grande ascension tous azimuts des travailleurs. L'épée de Damoclès du professeur Tsankov et de l'équilibriste politique Andreï Liaptchev a plané sur le pays pendant près de huit ans. Avec des sacrifices et des efforts incroyables, les courageux antifascistes ont brisé et cassé la croûte de la dictature fasciste. Ils avaient forcé le gouvernement de Liaptchev à accorder une certaine liberté pré-électorale et se dépêchaient de profiter du déglacage temporaire. Sofia la laborieuse est venue en masse pour la première grande matinée du travail après les événements de septembre 1923. Le bâtiment délabré du théâtre libre de Stoychev a été secoué par le public excité qui se pressait dans la salle et sur le balcon. Parmi eux se trouvaient : Atanas Nenov, Atanas Damianov, Yanko Petkov, Gana Pavlova, Rada Balgarova, Stefana Klintcharova, Kunka Apostolova, Trayana Nenova, Savka Bogdanova et d'autres. Presque tous les écrivains, poètes, journalistes prolétaires étaient présents – Todor Pavlov, Dimitar Polyanov, Hristo

Radevski, Alexander Zhendov, Georgi Karaslavov, Nikola Lankov, Krum Penev, Anguel Todorov, Asen Boyadzhiev, Arman Barouh, Dimitar Naïdenov, Encho Staykov, Vladimir Topentcharov, Tsvetan Stefanov, Alexandar Naoumov, Hristo Kalaïdjiev, Hristo Traikov, Yordan Bratkov, Ivan Martinov, Alexandar Bourmov, Atanas Romanov et bien d'autres. En un mot, le gratin de l'intelligentsia ouvrière de Sofia. Mais avec eux, dispersés dans le hall et montant la garde dans la cour, des dizaines de policiers civils connus et inconnus reniflaient comme des limiers.

Les récitations individuelles, la chorale du NRPS, le billet de propagande collectif « La presse laborieuse » passaient avec un enthousiasme indescriptible. Le public d'élite de la classe ouvrière était transporté dans un réel ravissement, applaudissant et criant : « Bravo ! » « Encore ! »

Les agents, dont le chef Guéshev sortait souvent pour appeler ses chefs, palissaient et rougissaient de haine.

La fin du premier acte du billet de propagande *La religion – Opium pour les peuples* a provoqué de vifs applaudissements. Mais ici la puissance du mot ne peut exprimer la puissance de la réaction des vivants dans la salle. Applaudissements, cris, piétinement sur le mince plancher de bois – le tout accompagné d'un bruit inimaginable. Les gens brillaient comme s'ils avaient découvert un continent perdu, comme si les bagnards de l'Île de la Mort avaient posé le pied sur la rive dure et salvatrice de l'Île de la Liberté et de la Joie. Le pouvoir de la classe montante bouillonnait et explosait comme de la lave.

Chacun utilisait l'entracte à sa manière. Certains commentaient ardemment, d'autres haletaient de joie, d'autres fumaient et philosophaient : « Si Liaptchev permet encore deux ou trois matinées de ce genre avant l'élection, son royaume est fini. » Guéshev n'avait pas non plus perdu son temps pendant l'entracte. Il avait appelé ses chefs. De leur côté, ils s'étaient tournés vers le ministre de l'Éducation, Tsankov, et celui-ci leur avait ordonné d'arrêter à tout prix la « moquerie communiste de la religion ». Guéshev a convoqué sur la scène Yanko Petkov, secrétaire du comité régional du Parti des Travailleurs, au nom duquel la matinée a été donnée, et lui a ordonné de mettre fin au spectacle. Bien qu'il n'ait aucune formation juridique, le travailleur du tabac Yanko a montré au policier l'autorisation en règle de la Direction de la Police. Il a déclaré :

– La matinée est parfaitement légale. Nous agissons dans le respect de la loi. Les gens ont payé leurs billets, vous connaissez le programme. Merci de ne pas nous déranger.

En rougissant, Guéshev se sentait mal à l'aise. Il n'a réussi qu'à marmonner :

– Je me fiche de ce que c'était. Le ministre de l'Éducation ordonne, et moi et mes hommes exécutons les ordres. Maintenant, vous direz aux vôtres, que le spectacle est terminé et que tout le monde rentre chez soi.

– Je leur ai déjà dit avec des affiches énormes « venez, la police permet ». Je ne peux pas leur dire le contraire maintenant.

À ce moment-là, Grafa, vêtu d'une soutane et avec une longue barbe, se présenta devant Guéshev avec toute sa majesté d'acteur et dit d'un ton légèrement arrogant :

– Nous faisons de l'art, monsieur Guéshev. Pourquoi n'interdisez-vous pas les représentations dans tous les théâtres alors ? S'il vous plaît, veuillez quitter la scène, car les gens se demandent depuis cinq minutes pourquoi nous ne commençons pas.

Perdant son sang-froid, Guéshev hurla :

– Je vais tous vous arrêter. Vous allez terminer le spectacle. Dites-leur de partir. Tout le monde doit vider la salle.

Jusqu'ici, bien que tendue, la conversation avec l'agent était relativement dans les limites de la décence apparente, mais soudain Stefana Klintcharova, une militante syndicale bien connue, prit la parole. Elle se dressa de toute sa hauteur, une grande femme blonde au visage flamboyant et aux yeux pétillants, fit deux pas en avant, tapa du pied et, d'un poing dirigé vers Guéshev, cria de sa voix d'alto :

– Pas nous, mais c'est vous qui sortez d'ici, bande de salauds. Vous ne nous battez pas assez dans les commissariats, alors vous êtes venus ici pour nous harceler. Attendez dehors et arrêtez-nous là-bas. Et maintenant dégagez le terrain !

En réponse, Guéshev menaça :

– Toi, tu as été entre nos mains plusieurs fois et tu y viendras à nouveau. Mais cette fois, tu te souviendras de nous toute ta vie.

Les chiens subordonnés à Guéshev sont également intervenus. Ils ont attaqué avec des jurons grossiers et des menaces contre le groupe de Blouses bleues. Mais la courageuse Stefana a montré à ses camarades comment réagir à l'intervention de la police. Elle s'est mise à crier :

– La police dehors !

Maria Damianova a été la première à rejoindre son amie plus âgée. Grafa et Zakharchuk n'étaient pas en retard, donc un instant plus tard, une douzaine de personnes criaient, protestaient, hurlaient, braillaient : « Hors les fascistes ! Houh ! Bourreaux ! Salauds ! Dehors, dehors ! Houh ! »

Guéshev a hurlé :

– Arrêtez tout le monde ! et il se précipita pour kidnapper Stefana, mais il rencontra sa forte résistance : avec ses mains et ses pieds, elle essayait de se détacher des pattes de Guéshev. Un combat au corps à corps s'ensuivit, un combat accompagné de cris et de jurons qui se firent entendre derrière le rideau de la salle. À ce moment, ayant réussi à échapper aux mains d'un agent, Grafa descendit vers l'ouvrier qui manipulait le rideau, et de sa voix puissante lui ordonna :

– Le rideau, lève le rideau !

Et le rideau se leva en une seconde. La lutte au corps à corps battait son plein. Le public dans la salle le vit et frémit de colère. Des centaines de gorges ont déchiré l'air : « À bas la police fasciste ! À bas les bourreaux ! Salauds, dehors, dehors ! Nous voulons la liberté de réunion ! Hors de la scène ! » Certains camarades tentaient déjà de sauter sur l'avant-scène pour venir en aide aux héroïques Blouses bleues. Guéshev, qui s'est trouvé à l'étroit, s'est tourné vers le public, mais n'a réussi à prononcer que le mot « Messieurs... » et les cris ont de nouveau éclaté avec une force volcanique. Enragé par son impuissance face à la colère de cette masse vivante, il se retira, accompagné de cris mêlés : « Honte ! Hors les bourreaux ! Vive les Blouses bleues !

Au paroxysme du public triomphant, Yanko Petkov a crié que le spectacle continuait.

Le deuxième acte a été un grand succès. Le public excité accompagnait la moindre remarque avec des approbations et des applaudissements nourris.

Sur les conseils de Yanko Petkov, Stefana et moi nous avons dû disparaître de la place avant la fin du spectacle. C'est ce que nous avons fait – nous sommes sortis par la porte arrière de la scène et dans la rue Regentska, nous nous sommes dirigés quelque part vers Poduyane, et de là vers le parc de la Liberté.

Quelles ont été les conséquences concrètes de la matinée rarement couronnée de succès des Blouses bleues ? Une vingtaine de personnes ont été arrêtées, dont Yanko Petkov, Hristo Hrolev – Grafa, Vladimir Topentcharov, Georgi Pendjerkov – La Dialectique, Lyuben Ognyanov – Rizor, Izidor Hershkovich, Georgi Kostov, Petroush Yurgandzhiev, le tailleur, le garçon de village, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire humoristique *Jupel* etc. Pendant deux semaines, ils ont été harcelés pour dire qui était l'auteur et le metteur en scène de la pièce. Tout le monde a témoigné dans l'esprit de ce que le garçon de village a dit au début :

– J'ai trouvé la pièce dans la boîte aux lettres du club du Parti des Travailleurs. Je l'ai aimé et j'ai réuni mes amis pour la jouer. J'en assume l'entière responsabilité. Vous pouvez m'écrire à la fois comme auteur et aussi metteur en scène.

Le lendemain, j'ai reçu un message des détenus – que je me cache sérieusement parce que la police me cherchait principalement. S'ils m'attrapaient, ils engageraient un procès ZZD¹ contre tout le groupe.

« MARIÉ À LA RÉVOLUTION »

Ainsi commença ma semi-légalité et mon itinérance. La première raison c'étaient les nouvelles de la Direction de la Police. Mais une autre raison importante s'y est ajoutée – le choc entre deux mondes : le monde du petit propriétaire apolitique et le monde du jeune révolutionnaire.

Ma grand-mère était une femme avec un beau visage, un front haut et des yeux vigilants particulièrement vifs. Elle avait un esprit naturel éveillé et une

1. ZZD. Zakon za Zshtita na Darjavata. Loi sur la protection de l'État, selon laquelle les croyances ne sont pas persécutées, mais seulement l'appartenance à des partis interdits. *Note du traducteur.*

grande expérience de la vie. Mon grand-père s'était égaré depuis longtemps et souvent pour travailler en Asie Mineure, elle était obligée de s'occuper de la maison et d'élever leurs nombreux enfants. Ils étaient au nombre de quatorze, dont seulement deux ont survécu à ce jour – ma mère et mon oncle. Mon oncle était encore célibataire, même s'il avait la trentaine. Selon la tradition populaire, la grand-mère voyait le sens de sa vie dans le bonheur de son fils. Et ce bonheur à ses yeux prit la forme de ma future tante. Et quelque chose empêchait toujours le « bonheur » de franchir le seuil de la rue Osogovo. Au lieu de cela, oh, horreur, presque la mort elle-même s'est installée en moi et a menacé le présent et l'avenir de tous les habitants et, bien sûr, en premier lieu, elle a menacé le sort du chef masculin de la famille, le bien-aimé, le fils unique de grand-mère Anastasia.

Par une belle journée de mai, vers trois heures de l'après-midi, dans la maison où je suis né et où j'ai grandi, une conversation sérieuse entre ma grand-mère, ma mère et moi s'est engagée. J'en ai oublié beaucoup, mais je me souviens de l'essentiel pour toujours. Grand-mère a commencé la première :

– Dieu a envoyé son fils sur terre et encore une fois le mal continue. Je veux dire, laisse tomber les malentendus de l'état et prends soin de toi et de ta mère, qui n'a pas vu un jour heureux à cause de toi. Un de tes frères a été tué par les gardes et toi aussi tu veux être anéanti ? Tu es venu, on t'a recueilli, on s'est dit : « Essayons, il pourrait revenir à la raison ».

– Et maintenant vous découvrez que j'ai complètement perdu la raison ?

– Des agents sont venus te chercher déjà deux fois. Tu te caches, donc ce n'est pas bon.

– Ça dépend.

Ma mère est intervenue :

– *Mori ato*¹, s'il n'y avait personne pour combattre les Turcs, qui nous aurait libéré ?

– Les Turcs, que le feu les brûle. Maintenant, nous sommes tous des Bulgares. Je ne veux pas qu'il y ait un feu dans la maison, je ne survivrai pas au licenciement de ton frère, et même il risque d'être jeté en prison pour avoir hébergé un homme opposé au gouvernement.

1. *Mori ato* : maman.

Et se tournant vers moi, elle commença à me frapper avec le tranchant de sa paume droite.

– Eh bien, toi, eh bien, comment as-tu commencé à embrouiller nos vies ? Si tu n’as pas pitié de moi, de ton oncle, n’as-tu pas une goutte de miséricorde pour ta mère, pour ta mère qui t’attendait et t’espérait ? On s’est dit : un jour il deviendra plus malin, il se mariera, il pensera à une femme, à des enfants, il oubliera les bêtises de jeunesse.

À ce moment, sans me rendre compte des conséquences de mes paroles, j’ai fait une blague cruelle :

– Mais je suis déjà marié...

– Eh bien, pourquoi ne l’as-tu pas dit, quel âne ! cria ma grand-mère sévère. – Sûrement c’est l’une des vôtres ? Ouvre ta bouche, espèce d’idiot. Qui as-tu épousé ?

– La révolution.

C’était comme si le tonnerre avait éclaté dans la pièce. Mamie frappa dans ses mains comme si elle sonnait le glas.

– Oh, bon sang, misérable, que Dieu te tue toi et ta révolution. Est-ce que tu écoutes, Haro ?

– J’écoute, j’écoute... C’est mon destin ! ma mère sanglotait.

Je devais consoler l’inconsolable. Je lui ai donné des exemples d’aide désintéressée entre camarades, j’ai essayé de la rassurer que je ne resterais pas dans la rue et j’ai invoqué sa foi en moi, que ce que je faisais était pour le bien de gens comme nous. Ai-je réussi à soulager sa souffrance ? Une grande question sans réponse... La séparation approchait inexorablement...

Nous nous sommes étreints plus fort qu’il y a des semaines sur le quai de la gare. J’ai emporté des livres et des manuscrits avec moi. En entrant dans la cour pavée, je me suis retourné et j’ai dit au revoir à grand-mère : elle pleurait. Seule ma mère en larmes m’a escorté jusqu’à la porte d’entrée.

Je me suis dirigé vers ma nouvelle maison : le club du Parti des Travailleurs. Mon raisonnement était que là, je demande à des camarades de m’héberger. À cette heure-là, six heures du soir, il y avait très peu de monde dans le club, la plupart m’étant totalement inconnus. Je me suis installé dans l’un des coins de la

petite salle pour 100 à 150 personnes et j'ai lu le roman alors populaire *Le premier* de l'écrivain soviétique Bogdanov. Fasciné par l'histoire de la jeune héroïne, je n'ai pas remarqué quand le salon fut presque plein. Habituellement, ici, tout se faisait dans la bonne humeur : des salutations, des blagues étaient échangées, des tâches spécifiques étaient convenues, des groupes séparés se réunissaient dans les coins, d'autres se disputaient bruyamment, bref, le club bourdonnait comme une ruche dans laquelle les gens parlaient à volonté et n'arrêtaient pas d'entrer et de sortir.

L'ambiance générale ne m'a pas captivé cette fois. La scène de la rue Osogovo était toujours dans mon cœur. Grafa, Stefana Klintcharova, Yanko Petkov, ayant ressenti ma condition particulière, ont fait preuve de délicatesse et ne m'ont pas demandé les raisons. Seul Grafa a plaisanté de manière inappropriée :

– Tu ressasses ? Je comprends. Pas facile de cuire dans son jus quand on a été ballotté par la berceuse de la démocratie française... Haut la tête ! et il se glissa dans un groupe d'ouvriers et d'intellectuels débattant s'il y avait deux arts – prolétarien et bourgeois – et ce qu'ils avaient en commun.

À un moment donné, j'ai vu Sasha, la femme de Théodore Angheloff, mon ami de Bruxelles. Je l'ai approchée et lui ai révélé mon sort. Avec toute sa petite taille, son visage de boule et ses doux yeux noirs, et surtout avec sa voix d'alto douce et chaleureuse, elle rayonnait de gentillesse, d'instantanéité, de simplicité. Presque ravie, elle me dit :

– Mais bien sûr ! Mais sache que chez nous notre grand-mère commande aussi. C'est ma mère. Je te préviens, nous habitons rue Zaichar, près du quartier gitan. Avant d'entrer dans la pièce, tu franchiras des flaques d'eau ménagères. Comme tu es mon Parisien, ça va être un peu difficile à supporter pour toi.

C'est ainsi que je suis entré et que j'ai vécu dans la famille Sharlandzhiev. C'étaient des réfugiés du village de Gorno Brody, région de Demirhisar. Après un séjour à Gorna Dzhumaya, ils s'étaient installés à Sofia. Mamie Mitra vivait avec son fils, un marchand de légumes, et avec sa fille, Sasha, qui est passée d'enseignante à relieuse. Ses quatre petits-enfants – Dimitar, Todor, Stoyan et Boris – avaient entre 10 et 25 ans.

Nous dormions sur les trois lits de fer : le locataire Kosta Veselinov, étudiant, Dimitar Sharlandzhiev, également étudiant, et moi. Les autres membres de la famille se blottissaient dans un couloir étroit et une pièce du rez-de-chaussée

qui servait de cuisine et de salle à manger. Ayant survécu aux horreurs du soulèvement de septembre, mamie Mitra avait une haine féroce envers les fascistes. Elle les considérait comme pires que les Turcs et non seulement elle n'intervenait pas, mais elle encourageait également les siens à lutter contre eux.

Dans la famille Sharlandzhiev, je respirais librement. Je me sentais vraiment parmi les miens. Avec moi, le chômeur, ils partageaient souvent leur maigre pain. En plus, ils m'ont aidé avec de l'argent pour un tram et d'autres petites dépenses.

RENCONTRE AVEC DIMITAR POLYANOV

Le temps est venu de comparaître devant le rédacteur en chef du magazine *Enclume* Dimitar Polyanov. J'étais gêné d'être confronté devant le poète prolétaire respecté, mais mon désir d'entendre son opinion sur deux de mes articles de Paris l'emporta. J'étais encore plus intéressé par le sort d'autres matériaux soumis mais non publiés. Le pionnier de la poésie prolétarienne vivait quelque part sur le boulevard Slivnitsa, sur la rive gauche du fleuve. Il m'a longtemps gardé devant la porte de la maison sous prétexte qu'il s'apprêtait à sortir à l'imprimerie, mais en fait il n'arrêtait pas de me demander qui je connaissais de mes camarades du club et qui j'avais vu récemment. Je lui ai mentionné quelques noms, mais ils n'ont pas semblé le convaincre. Comme s'il n'avait rien entendu, il m'a grossièrement demandé de m'identifier. Complètement gêné par le geste non poétique de l'auteur de mon poème préféré, *Les idoles ruinées*, j'ai présenté ma pièce d'identité. L'examinant avec curiosité, l'hôte m'a finalement invité à entrer :

– Allez, bon, bienvenue.

Le bureau de l'éditeur était situé dans une petite pièce au rez-de-chaussée. Des journaux, des magazines et des livres bulgares et étrangers étaient entassés sur une table de taille moyenne. Entre eux – des pages manuscrites dispersées ici et là. On pouvait voir d'anciens numéros d'*Enclume* sur le sol et sur plusieurs chaises empaquetées. Les étagères sur les murs étaient pliées sous le poids des livres anciens et nouveaux reliés et non reliés. Toujours avec une suspicion évidente à mon égard, Polyanov m'a demandé de lui dire ce qu'ils jouaient actuellement dans les salles parisiennes. Pendant le récit, il m'a observé et a semblé recueillir des preuves de ma sincérité. Afin de gagner sa confiance, je lui ai confié, en tant que

vieux communiste éprouvé, la décision du CC du PCB de faire venir certains camarades de l'étranger.

Au final, mon interlocuteur a changé de ton envers moi et s'est excusé pour l'accueil peu aimable du début :

– Vous savez, ils m'envoient constamment des provocateurs, ils veulent à tout prix s'emparer de mes liens avec le parti.

Il s'est empressé de me faire plaisir et m'a remis l'honoraire de 200 levas. Pas un instant je n'avais imaginé que je serais récompensé financièrement. En rougissant, j'ai refusé l'argent, mais l'éditeur a insisté, et j'ai accepté.

La conversation a rapidement pris une tournure constructive. Le vieux poète, qui n'était pas du tout vieux mais portait une barbe, loua mes articles imprimés et non imprimés, s'excusa d'avoir été grossier en ne répondant pas à deux de mes lettres, et me fixa une nouvelle tâche : un article-réponse aux conférences populaires de Nikola Sakharov après son retour d'URSS. Le parti cherchait un camarade pour une telle réponse, mais personne n'osait discuter avec le statisticien-économiste communiste de haut niveau, un renégat du parti communiste.

Armé de mon enthousiasme sincère mais nu, j'ai accepté la tâche. Mon oubli de soi juvénile avait encore quelques retenues. J'ai demandé que ce qui était écrit soit révisé par notre spécialiste de l'économie soviétique...

Quelques semaines plus tard, le titre sensationnel *Les incarnations d'un équilibriste* est apparu dans le magazine *Enclume*. On ne sait pas qui et dans quelle mesure mon travail « économique » a convaincu. Une chose est sûre – après la publication dans *Enclume*, la participation massive aux conférences de Sakharov baissa. Nos gens raisonnaient ainsi : si une publication du parti critique Sakharov, alors il est contre le parti et ne mérite pas d'être soutenu.

De ce travail imprimé a suivi un effet privé. Avec son langage relativement vif et la pensée de Lénine (sans citer le nom de Vladimir Ilitch pour des raisons de censure), il donnait l'impression que l'auteur était un « professeur » récemment revenu du pays des Soviétés. Après le billet de propagande antireligieux et surtout après cet article polémique, il m'a été plus facile de me faire une place dans nos cercles intellectuels. Encho Staykov, Sava Ganovski, Dimitar Naïdenov, Hristo Radevski, Jacques Nathan, Georgi Karaslavov, Nikola Lankov, Alexander

Zhendov, Anguel Todorov, Krum Penev, Vladimir Topentcharov m'ont accepté comme un des siens avec qui ils pouvaient se comprendre et discuter sur un certain nombre de questions.

LA FAIM DE SOFIA

Pendant cette période, ma vie ne s'est pas limitée aux petits et grands succès. Après la grève chez Tango, beaucoup d'entre nous ont rejoint la longue file des chômeurs amaigris. Peu de temps après, la famine est arrivée. Cela a duré pour moi plus de trois mois. Les camarades le savaient. C'était souvent par hasard qu'ils m'offraient différentes collations ou m'invitaient à manger à la maison. Au début, j'ai accepté, mais avec la prolongation de la faim due au chômage, mon sens de la dignité personnelle a commencé à me dissuader d'utiliser l'aide désintéressée de mes amis proches. Comme Rakhmetov, je voulais voir combien de temps je pouvais tenir. J'ai perdu beaucoup de poids, en marchant, je chancelais. La famine de Sofia a dépassé la famine de Paris. Non seulement en temps, mais aussi en atmosphère morale. À Paris, ma faim la plus longue a duré trois jours. Ici, pendant plus de cinq jours, je ne me suis rien mis sous ma dent sauf une gorgée d'eau des fontaines de la rue. Là-bas on mourait de faim en groupe, ici j'étais seul.

Véritable assistant invisible, Grafa s'est mis en tête de me sauver. Il a parlé à son gendre et l'a forcé à m'engager comme serveur dans l'auberge végétarienne du boulevard Hristo Botev.

L'auberge venait d'ouvrir, il n'y avait pas encore de gros chiffre d'affaires, ils ne pouvaient pas me payer, je ne travaillerais que le midi. Je pourrais bien m'empiffrer, pour me garder rassasié jusqu'au lendemain. C'était une solution temporaire.

Face à la menace de me faire fondre de faim, j'ai accepté d'être serveur. J'ai servi pendant plus de deux mois. Les premiers jours, je me suis senti sauvé. Les plats végétariens m'ont semblé magiques, et je les ai dévorés de la grandeur d'un Krali Marko¹.

1. Krali Marko. Roi de Macédoine du moyen-âge, la légende lui attribue des pouvoirs (et un appétit) énormes. *Note du traducteur.*

Au début, le travail manquait. Après le premier mois, la clientèle, attirée par les prix abordables et la bonne qualité de la nourriture, remplissait toutes les tables. Les clients étaient principalement des cheminots de la gare et de l'atelier mécanique voisins. Ils avaient une pause-déjeuner d'une heure et insistaient pour que le serveur s'exécute prestement. En toute bonne foi, je faisais un effort incroyable pour bien travailler. Après les cheminots venaient les commis et les artisans, alors je pouvais m'asseoir pour déjeuner vers deux heures et demie. De plus en plus, j'étais épuisé au point que je ne pouvais pas manger suffisamment pour durer jusqu'au lendemain. J'ai recommencé à perdre du poids.

Heureusement, le parti veillait sur moi. Par décision de la représentation à l'étranger du CC du PCB, les dirigeants de l'organisation de Sofia s'étaient déjà tournés vers deux des « Parisiens » de retour : Stefan Hristov – « l'indien » et moi-même. Mon ami, qui était impliqué dans le premier comité de district du PCB, bénéficiait depuis un certain temps d'un modeste soutien financier.

MEMBRE DU DEUXIEME DISTRICT DU PCB À SOFIA

Un jour, fin septembre 1931, Hristo Radevski m'invita mystérieusement dans son appartement. Il vivait rue Clémentina dans la famille des sœurs du militant des jeunesses Dimitar Konstantinov – Mitreto, assassiné à la Direction de la Police. Dans une pièce étroite et modestement meublée, Hristo commença à me lire des extraits de *150 000 000* de Vladimir Maïakovski. La conversation est passée inaperçue sur Geo Milev et son poème *Septemvri*. Je lui ai vanté d'avoir été l'un des initiateurs de la publication de ce poème à Paris, de l'avoir déjà récité avec quelque succès. Puis Hristo a exprimé son opinion sur le poète Geo Milev.

– J'aime Geo. Il y a quelque chose de tourbillonnant, de déchaîné, mais en même temps de beau chez lui. Mais Maïakovski semble être d'une autre matière et de différentes dimensions. Dans chaque mot qu'il dit, tu sens le membre du parti, le parti. Quelle perspicacité : « Quand on dit Lénine, on veut dire le parti, quand on dit le parti, on comprend Lénine. » C'est-à-dire, mon ami : l'art est et ne peut qu'être partisan. Je veux créer un tel art, je veux être Maïakovski, mais je ne peux pas.

Et Hristo fut le premier à rire de sa blague, regarda l'horloge, appela Sonia, une des sœurs, et lui demanda si les camarades étaient venus ? Il n'y en avait qu'un dans sa pièce, mais elle ne savait pas combien devaient venir. Hristo en a profité pour me présenter :

– Vous êtes un peu comme des collègues, mais vous ne vous connaissez pas. La camarade est de Kilkis comme Grafa, elle s'appelle Sonya et elle récite aussi, et très bien, mais pas aussi bien que lui !

Sonia ne se laissa pas faire :

– Tu as trouvé quelqu'un à qui me comparer. Camarade, je ne te connais pas, mais je dois te dire que Radevski est un bon, voire un très bon poète, mais pas aussi bon que notre Hristo Smirnenski de Kilkis... Je te l'ai rendu ?

Nous avons ri de bon cœur. Surtout, Hristo, qui a avoué être surpassé en bavardage :

– C'est ma faute ! Un chien qui ne peut pas aboyer fait entrer lui-même le loup dans la bergerie.

Quelqu'un a frappé avec un code à la porte du couloir. Avant de sauter pour ouvrir, Sonia a demandé ce qu'elle devrait répondre si par hasard des policiers arrivaient. Hristo lui expliqua que ses camarades seraient venus le voir pour lui demander, lors de leur excursion à Vitosha, de leur parler du dénominateur commun entre la poésie de Botev et Smirnenski. Sonia en profita pour remarquer qu'un jour il faudrait vraiment qu'il se penche là-dessus. Hristo a décidé de plaisanter et a répondu :

– Un jour... un jour je pourrai épouser Sonia, mais un jour...

Sonia lui répondit avec esprit cette fois aussi :

– Dieu me protège. Ce jour-là, ta petite chérie m'arrachera les yeux...

La bonne camaraderie et le ton joyeux dans la pièce de mon ami étaient une excellente introduction à mon entrée dans les rangs du parti illégal. Et pas en tant que soldat ordinaire, mais en tant que membre du deuxième comité de district de l'organisation régionale de Sofia. Parce que cette réunion était de facto une réunion du comité régional.

Le secrétaire du comité Stoyan Zmiyarov a prononcé quelques mots d'introduction. Le Comité central m'a envoyé vers eux. Donc, il n'y a pas à me

questionner. À partir d'aujourd'hui, je suis devenu membre du deuxième comité de district de l'organisation régionale du PCB. La composition du comité était un secret absolu. En cas d'échec, nous n'aurions pas dû nous connaître. Et me perçant de son regard acéré, il haussa la voix et souligna :

– Nous devons être prêts pour tous les sacrifices : passages à tabac, arrestations, prisons... tout... Et maintenant, si le camarade veut nous dire quelque chose, il a la parole.

J'étais plus excité que surpris. Je m'attendais à être attiré par le parti. Grafa et Stefan m'ont suggéré que cet acte serait accompli le moment venu.

Ce jour est arrivé ! J'ai frissonné de la tête aux pieds. Je pouvais à peine prononcer :

– Je remercie le parti pour sa confiance. J'essayerai de la mériter.

Le secrétaire et Hristo étaient manifestement ravis de mon laconisme. Seul David Asa a dit :

– Le camarade doit être un orateur. Il pourrait en dire plus.

Ensuite, j'ai appris les frontières du deuxième district : principalement le centre et Poduyane – à Sofia et dans la province – Elin Pelin, Samokov, Dolna Banya, Kostenets. On m'a confié la direction des sections du parti de la Maison du commerce, de la poste centrale, de l'usine Berov, de la coopérative de meubles Tonet, etc. J'établirais des liens avec eux par l'intermédiaire d'Asa. Enfin, j'ai annoncé mon nom fictif – Mircho.

Radevski et moi sommes allés au club. Je me sentais comme un nouveau converti dans un ordre monastique secret. Désormais, me semblait-il, je serais différent, je regarderais la vie différemment, les autres, et eux, à leur tour, ressentiront probablement le changement et me traiteront différemment. Ma nouvelle qualité – membre du comité de district du parti illégal de Dimitar Blagoev – a révélé le monde autour de moi d'une nouvelle manière. Hristo et moi avons marché le long de rues super connues, devant des maisons et des gens que nous avons rencontrés des centaines de fois, et il semblait qu'il ne s'agissait pas des mêmes rues, maisons et personnes.

En cours de route, le jeune poète m'a surpris avec une opinion. Il est né pour écrire. Son désir le plus profond était de s'isoler dans un grenier, de

s'entourer de ses livres préférés et d'écrire, d'écrire, de créer selon sa force en faveur de la libération du prolétariat. Il parcourait les gradins, distribuant de la littérature illégale. Il n'a pas refusé même de rejoindre le comité de district. Il avait donc témoigné de courage et il était prêt à des sacrifices. Mais il ne comprenait pas pourquoi on lui confiait des tâches d'organisation. Premièrement, il ne savait pas comment, il était un piètre organisateur, même dans sa vie privée, il était assez dispersé, et deuxièmement, cela lui prenait du temps, qu'il pouvait utiliser de manière créative au profit non pas d'une section, mais de l'ensemble de la classe ouvrière. Il voulait être un bon combattant avec la plume, pas un mauvais organisateur de section. Nous avons soi-disant cherché à entrer la culture des travailleurs dans le parti et ses instances dirigeantes, et nous avons souvent poussé des intellectuels à de nombreux postes à responsabilités.

Intérieurement je l'approuvais, mais extérieurement j'ai considéré qu'il était de mon devoir de nouvel initié d'attirer son attention sur les considérations suprêmes, souvent inconnues de nous, de la direction du parti. Ne trouvant rien à dire, je me suis lancé vers une porte ouverte : le service du parti demande des sacrifices, il faut être prêt à les faire à tout moment et indépendamment des intérêts personnels. Dans son ton polémique inhérent, Hristo a crié :

– Le parti veut des sacrifices et il a raison. Mais nous, les victimes, n'avons-nous pas le droit de vouloir que le parti répartisse son personnel avec plus de sagesse et de parcimonie ? Et sans cela, en termes de personnel, nous ne sommes pas à la hauteur !

Nous avons rencontré David Asa au club, mais nous ne nous sommes pas dit bonjour. Voilà, je suis devenu un conspirateur !

Il y avait deux distributeurs à la poste centrale – Asen et Ivan. Aussi grand qu'était Asen, avec un regard ouvert dans ses yeux bleu-vert et un baryton doux, aussi bas était son compagnon, éprouvé et caché – silencieux et faible dans ses yeux et sa voix. Ce qu'ils avaient en commun, c'était leurs uniformes usés et leur volonté de servir la cause. Ils furent rejoints par un troisième camarade, un petit commis, grand, maigre et pâle comme un linge. J'ai travaillé avec cette section de trois personnes pendant plusieurs mois. Lors de réunions et rencontres secrètes, je leur ai transmis les instructions du comité de district sur la manière de renforcer le travail parmi les facteurs. Je leur recommandai toutes sortes de propagandes et d'agitations, sans être jamais entré dans les bureaux de poste en activité et sans

connaître d'autre facteur vivant qu'eux. Il est facile aujourd'hui d'imaginer à quel point mes grands mots leur semblaient détachés de la réalité. Cependant, les résultats ne se sont pas fait attendre. Les camarades ont accepté de répandre des tracts illégaux alors que tous les distributeurs étaient occupés à distribuer les lettres, d'écrire une brochure anti-guerre à une fausse adresse, de la récupérer et de la glisser à leurs collègues pour qu'ils la lisent, d'écrire des slogans sur les murs des couloirs et des toilettes, de distribuer le *Journal ouvrier* et autres.

En plus, Asen et Ivan ont rempli une tâche principale : ils ont convaincu trois jeunes employées du service téléphonique de rejoindre le parti. À l'exception d'une — parfaitement mince, comme un squelette drapé d'un imperméable — qui paraissait plus âgée, les deux autres camarades ne dépassaient pas l'âge initial du Komsomol¹. Il était logique pour eux de former une section du Komsomol. Mais devant notre comité de district et moi-même personnellement nous avions pour tâche « d'augmenter le nombre » du parti dans le centre-ville, alors dans mes rapports sur l'état du nombre des sections, je gardai sous silence l'âge des téléphonistes.

Olga, Tséna et Zdravka, comme elles s'appelaient devant moi, ont rapidement rejoint le combat après une certaine hésitation. Le point culminant de leur maturation politique a été leur participation aux tribunes de rue et à la délégation d'Olga — aux joues roses et aux lunettes dorées sur un visage d'enfant — à une conférence régionale illégale sur Vitosha.

À la maison du Commerce, David Asa m'a mis en contact avec le tailleur Petar Grantcharov, propriétaire d'un petit atelier de couture au rez-de-chaussée. La maison était bondée de cabinets d'avocats avec des centaines d'avocats, de greffiers et de dactylographes. La section du parti de Grantcharov avait réussi à atteindre certains qui avaient accepté de recevoir de la littérature illégale, d'acheter des timbres pour aider les prisonniers politiques et d'autres à céder leurs bureaux pour des réunions et rencontres illégales. Mais aucun avocat n'a accepté de devenir membre de la section. Sans analyse politique sérieuse, Grantcharov, son collègue Temelkov et moi nous nous sommes mis à les qualifier « d'intelligentsia petite-bourgeoise » et à les déclarer indignes d'être dans les rangs du prolétariat conscient de classe. L'histoire de l'organisation de Sofia montre à

1. Komsomol. Organisation de la jeunesse communiste. *Note du traducteur.*

quel point nous avons été injustes à leur égard : nombre de ces avocats, lâches opportunistes selon nous, ont servi directement le Comité central ou ses organes.

Seuls les artistes prolétaires, qui étaient toujours avec nous et parmi nous, nous considéraient alors comme de véritables révolutionnaires. Hristo Radevski, Georgi Karaslavov, Nikola Lankov, Mladen Isaev, Krastyo Belev, Anguel Todorov, Ivan Martinov, Alexander Zhendov et d'autres sous nos yeux ont été endurcis dans un combat au corps à corps avec la police.

Un dimanche matin, le Comité régional du PCB avait convoqué les travailleurs de Sofia pour protester contre le chômage. Le lieu de la manifestation – Place Sveta Nedelya. Chômeurs, chômeurs à temps partiel – comme moi, et avec un travail à temps plein – travailleuses, travailleurs et intelligentsia ouvrière, nous avons commencé à nous rassembler en groupes et à marcher autour de l'endroit de l'action. Nous nous attendions à une plus grande majorité de chômeurs, et c'est pour cela que l'action a été retardée. Selon un mot de passe secret, nous devions tous nous rendre à l'arrêt de bus de Kniajevo. Là, élevé dans les bras de deux camarades forts, l'orateur Todor Stoyanov – Toshkata, faible, petit, mais vif comme du mercure et d'une voix bien supérieure à la taille de sa silhouette, a condamné la politique sans âme du gouvernement réactionnaire. Dès qu'il a prononcé quelques slogans, un groupe de civils et de policiers en uniforme a attaqué l'orateur et les chômeurs autour de lui avec des revolvers et des sabres. Un corps à corps s'ensuivit à la surprise des passagers et touristes rassemblés devant l'arrêt de bus. Plusieurs touristes ont crié : « Honte ! Laissez les chômeurs manifester pacifiquement. » En plein affrontement, la police à cheval a pris d'assaut la place. Avec des chevaux, la police écrasait des piétons et des manifestants, et avec le dos des sabres ils frappaient des coups sauvages. Bien que nous ayons reculé le long de la rue Clémentina, nous nous sommes défendus vaillamment, à la fois en groupe et individuellement. Radevski, Lankov et moi nous nous sommes retirés également dans cette direction, ne cessant de protester et de jeter des pierres sur les cavaliers enragés. Un garde à cheval s'est précipité sur moi, m'a forcé à tourner et à dévaler la rue Lavelé. Il m'a suivi. J'ai précipité ma course. Juste devant le coin de la rue Positano, attrapant un poteau électrique, j'ai soudainement fait un cercle complet en arrière. Le cheval freina des quatre fers, des étincelles jaillirent, il se dressa sur ses pattes arrière, mais ne put s'arrêter. J'ai cherché le salut dans la porte d'entrée ouverte d'un immeuble. Haletant, je

montai au deuxième étage, occupé par des cabinets d'avocats, tous enfermés. Dans le noir, j'ai vu des toilettes. Je suis entré et j'ai fermé de l'intérieur.

Une demi-heure plus tard, le silence habituel du dimanche est tombé dans les rues, interrompu seulement par le bruit d'un tramway à proximité. J'avais peur qu'il y ait une embuscade devant la maison. Il n'y avait que deux étages, mais assez hauts. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai bien hésité, mais j'étais jeune et agile, j'ai sauté. Je me suis retrouvé dans une cour envahie de buissons verts sauvages. Par une brèche dans la clôture en bois, je me suis glissé dans la rue Positano.

Je suis rentré à 16h à la maison. Mon pied droit a commencé à me faire mal au talon. Deux heures plus tard, il a enflé. Le lendemain, la grande silhouette du Dr Ratcho Anguelov a constaté un os cassé. Un merveilleux camarade, un homme noble et un médecin, il m'a rassuré :

– Cette fois ça va passer légèrement. Le septième jour, tu seras complètement guéri. Mais ce n'est qu'à la septième année que ton talon cessera de te rappeler qu'un jour tu as sauté bêtement. Une autre fois saute sur tes doigts de pied.

DANS LA RÉDACTION DU JOURNAL *ÉCHO*

Mon existence de semi-affamé a pris fin le jour où j'ai été admis au journal *Écho*. Ce n'était pas seulement un tournant dans mes années de famine. Le parti m'honorait d'être l'un des cinq ou six rédacteurs de son quotidien légal. J'aimais écrire et j'écrivais un peu, mais être parmi les héritiers de Dimitar Blagoev, Georgi Kirkov, Georgi Dimitrov, Hristo Kabakchiev, Todor Petrov – les fondateurs de la presse ouvrière dans notre pays – mon esprit n'en revenait pas.

La rédaction du journal *Écho* était installée dans l'imprimerie *Kambana*. Quand je dis rédaction, je veux dire une pièce de 10-12 mètres carrés avec deux tables de cuisine ordinaires et une seule fenêtre de taille moyenne. Les rédacteurs écrivaient leurs matériaux sur ces tables, et moi, en tant que correcteur, je corrigeais les épreuves et les pages. Le rédacteur en chef, Jacques Nathan, debout, feuilletait hâtivement la presse du matin puis s'asseyait à la table et de la main gauche avec une petite écriture, esquissait l'éditorial au crayon. (Très rarement, il

écrivait ses articles à la maison.) Cela était établi comme règle pour être en phase avec la vie quotidienne. Nous réagissions avec vivacité à l'évolution rapide des événements politiques. Chaque jour, les membres du parti et les sympathisants en dehors du parti attendaient avec impatience le journal, c'est-à-dire la parole du parti communiste bulgare endurci et éternellement vivant. La parole était audacieuse, claire et interpellait. Répondant aux moindres besoins et questions, nous n'avons jamais oublié d'orienter les lecteurs vers le but ultime – l'établissement d'un gouvernement ouvrier et paysan démocratique. Sans aucun doute, nos écrits souffraient d'un certain nombre de faiblesses du sectarisme d'alors. Un défaut que nous n'avons jamais montré était l'opportunisme réformiste. Il était étranger à notre sang chaud et jeune et à notre conviction de la proximité de la révolution prolétarienne.

Mon travail principal était la relecture. Mais entre les épreuves successives, je corrigeais ou écrivais souvent des dizaines de notes que je n'avais pas pu préparer la veille. Je consacrais habituellement les après-midis et les soirées à des rencontres et réunions illégales, et à l'écriture de documents du parti. Jusque tard dans la nuit, j'écrivais des articles sur les questions syndicales et les grèves. Parallèlement, je participais aux *Opinions et Notes*, m'essayais au feuilleton, et étais responsable des feuillets littéraires. Aucun de mes écrits ne portait ma signature. Soit dit en passant, les autres éditeurs ne publiaient pas leurs noms. Mon article littéraire sur l'œuvre acclamée *La chanson des sabots* de Krastyo Belev a été publié dans *Écho* sous le pseudonyme de Yassen Veselinov. Toujours dans le journal *Écho*, j'ai publié une critique littéraire de Georgi Karaslavov en relation avec son roman *Sporjilov*.

Un matin, Hristo Radevski est entré dans la salle de rédaction et m'a demandé si j'avais regardé la veille au soir *Le chemin de la vie*, le deuxième film soviétique depuis *Petroushka* à être passé par les aiguilles de la censure policière. La présentation du film *Le chemin de la vie* était l'occasion de démontrer notre amour inextinguible pour l'Union soviétique. Les représentations au Théâtre Moderne, aujourd'hui cinéma Ts. Tserkovski, se sont transformées en manifestations de masse en l'honneur du pays des Soviets. Au bout de 7 jours, malgré la fréquentation sans précédent, ou plutôt à cause de son énorme succès, le film a été arrêté. Le premier jour, j'étais l'un des spectateurs et j'essayais d'obtenir

un billet pour le voir une deuxième fois. Je n'ai pas pu voir le film une deuxième fois et à la demande pressante de Hristo, j'ai dû écrire le matériel rapidement.

Environ une heure plus tard, la critique était rédigée, lue devant la rédaction en présence d'Alexander Zhendov et insérée le lendemain dans *Relief* sous le pseudonyme de Boris Ogin.

Mon travail de journaliste à *Écho* et plus tard à *Relief* a été très intense et varié jusqu'au coup d'État du 19 mai, lorsque tous nos journaux et magazines ont été interdits.

UNION DES ÉCRIVAINS LABORIEUX

Au début des années 1930, dans notre propagande écrite, nous écrivions souvent et avons familiarisé le public ouvrier avec les thèmes de la littérature prolétarienne et du réalisme socialiste, que nous appelions artistique pour des raisons de censure. Les auteurs prolétariens de poésie et de prose ont commencé à vivre avec la confiance des écrivains, malgré le petit nombre d'œuvres qu'ils ont créées. Certains avaient tenté d'adhérer à l'Union officielle des écrivains, mais ils avaient été catégoriquement refusés. Dans les conditions de l'émergence et de la maturation de la littérature prolétarienne et du renforcement des talents d'écrivain, le parti s'est donné pour tâche de former un syndicat d'écrivains progressistes. L'objectif était de séparer et d'ériger la stature imposante de la créativité prolétarienne face à la prose, à la poésie et à la critique bourgeoises. Une forme d'organisation légale était recherchée pour que le détachement d'artistes prolétariens puisse s'opposer et agir de façon organisée contre l'influence pernicieuse de l'art bourgeois. Plusieurs réunions ont eu lieu à l'école de commerce *Maika* de la rue Lavelé. Les écrivains prolétaires bien connus y ont pris une part active, ainsi que les adeptes d'alors : Lyudmil Stoyanov, Dimitar Hadjiliev, Todor Guenov et d'autres. Topentcharov et moi assistions régulièrement à ces réunions préliminaires – lui en tant que théoricien de l'esthétique prolétarienne, moi en tant que critique littéraire et théâtral. Le nom de la future organisation proposée à l'origine était l'Union des écrivains prolétariens révolutionnaires. Les adeptes s'y sont opposés, principalement pour des raisons de censure. Certains d'entre nous, ayant lu certaines œuvres de Lénine,

ont compris qu'il s'agissait de réunir les artistes prolétaires et les adeptes en un tout unique. Il fallait donc chercher un nom plus approprié.

Lors d'une réunion du secteur prolétarien présidée par Trudin – Sava Ganovski – il y eut de longs débats. Nous tenions séance dans l'un des cabinets d'avocats de la maison du Commerce. Dans mon discours, j'ai cité à plusieurs reprises Lénine pour prouver que dans les conditions de la dictature fasciste avec sa censure draconienne, l'essentiel est le contenu et qu'il faut donner une importance secondaire à la forme. Trudin, qui venait de rentrer de Moscou, où il avait eu l'occasion de passer par la solide école du marxisme-léninisme, me reprocha d'avoir sous-estimé l'unité inséparable entre la forme et le contenu. Mais en fin de compte, il accepta le nom que j'avais suggéré, l'Union des écrivains laborieux. Lors de l'assemblée générale suivante dans la salle Maika en présence du célèbre agent de police Grozev, le président Ganovski a expliqué, proposé et persuadé les écrivains, poètes et critiques réunis de voter pour la création d'un nouveau syndicat créatif – l'Union des écrivains laborieux. L'écrivain Dimitar Hadjiliev, connu comme le traducteur du roman populaire d'Erich Maria Remarque *À l'Ouest, rien de nouveau*, a été élu à l'unanimité secrétaire général... Il a généreusement offert sa maison comme siège de l'union et a distribué encore plus généreusement ses solides honoraires de traduction au groupe d'écrivains prolétaires mal nourris.

LA COMMUNE DE SOFIA

La création et le fonctionnement de l'Union des écrivains laborieux correspondaient à l'irrésistible montée en puissance de la lutte dans tout le pays. Des dizaines d'organisations de masse se sont développées et renforcées sous la direction du PCB, qui était lui-même en train de s'étendre dans les villes et les villages. Les grèves mobilisaient des dizaines de milliers de gens du travail et durcissaient leur volonté d'avoir plus de pain et une vie humaine décente. Environ 40 journaux et magazines dénonçaient les lacunes du système capitaliste, indiquaient la voie prolétarienne pour sortir de la situation difficile et appelaient à l'établissement d'un gouvernement ouvrier-paysan. Le prestige du pays soviétique, s'engageant dans la voie de la collectivisation et de l'industrialisation largement

médiatisée par le journal *Pogled*, grandissait de jour en jour ; la foi traditionnelle du peuple bulgare dans la mission de sauveur de la Russie était irréversiblement renforcée. Les cercles dirigeants ont échoué aux yeux des patriotes honnêtes à cause de leurs abus criminels, de leurs transactions scandaleuses, de leur incapacité déclinante à donner quelque chose de nouveau au peuple. Les masses ouvrières rêvaient et luttaient, en s'inspirant largement du peuple soviétique.

C'est dans ces conditions que devaient se tenir en septembre 1932 les élections municipales de Sofia. Une lutte de pouvoir décisive se préparait dans la municipalité de Sofia. Les forces de la bourgeoisie partaient en bataille divisées : d'un côté, le Bloc populaire, composé de démocrates, d'agriculteurs, de radicaux, de socialistes, et, de l'autre, avec des listes indépendantes l'Entente démocratique, des libéraux, des conservateurs autour du journal *Mir* et autres. Face à eux, uni et puissant, se tenait le Bloc travailliste d'honnêtes gens de l'usine, de l'artisanat, du travail mental et des partisans de la gauche agricole, dirigé par Lazar Stanev.

Le comité régional du PCB, qui comprenait Ivan Pianechki – secrétaire, Stefan Hristov, Pavel Popandov, Stefana Klintcharova, Ivailo Videnov et l'auteur de ces lignes, a débattu lors de plusieurs réunions du contenu et des formes de la campagne électorale. Dans des dizaines d'appels de campagne, le comité régional a appelé les travailleurs de Sofia à porter un coup écrasant à l'administration bourgeoise en faillite et à s'emparer du pouvoir municipal. Nous, les auteurs de ces appels, n'avons franchement pas considéré le rapport de force en notre faveur. Mais nous avons délibérément lancé des slogans extrêmes ; l'important dans le processus de la campagne électorale était d'élever la conscience politique de l'électorat.

Avant la date des élections, les membres du comité régional ont tenu des centaines de conférences et de discussions avec des sections communistes dans les usines, les ateliers, les bureaux et les rues. De nombreux appels et brochures ont été publiés. Des milliers d'articles ont été écrits dans nos journaux. Des centaines de réunions ouvertes et secrètes ont été organisées dans les usines, les quartiers, les institutions. Chaque communiste organisé avait le devoir de faire le tour des dizaines de non-membres du parti, de leur parler en personne et de les convaincre de voter avec le bulletin d'argent. Alexander Zhendov a peint une magnifique affiche – une main de travailleur musclée levée, enroulée dans un poing puissant, prête à tomber sur la coiffure municipale réactionnaire de Sofia. Tous ces efforts et

bien d'autres ont été concentrés dans un seul appel courageux : « Votez pour le Bloc travailliste ! »

La bourgeoisie dirigeante a mobilisé toutes ses forces contre la préparation électorale de la masse ouvrière de Sofia. Des bandes de policiers ont attaqué les personnes réunies lors de rassemblements électoraux légitimes, et avec des revolvers, des sabres et des poings de fer, des coups de poing et des coups de pied, les ont blessées et dispersées. Il n'est pas une seule figure du Parti des Travailleurs, des syndicats, de l'Union des jeunes ou des autres organisations de masse qui n'ait pas éprouvé les griffes des pattes d'ours de la gouvernance bourgeoise. Même nous, les militants du PCB illégal, ayant participé activement en tant qu'inspirateurs et organisateurs d'événements publics, avons reçu notre part du harcèlement policier. Au corps à corps, le secrétaire Pianechki, Stefana Klintcharova, Pavel Popandov et d'autres membres du comité régional ont été grièvement ou légèrement blessés. Parallèlement aux rixes barbares, le Bloc populaire pratiquait des arrestations massives. Durant cette période pré-électorale, des centaines et des milliers d'ouvriers ont transité par les cachots des commissariats de quartier de Sofia et de la Direction de la Police. La terreur noire faisait rage quotidiennement et partout. La censure confisquait de plus en plus les journaux, les brochures et les appels. Des gardes, des agents civils et des gangs fascistes déchiraient et souillaient les affiches et les slogans du Bloc travailliste. Apparemment, quelques heures plus tard seulement, au même endroit, nos courageux supporters ont de nouveau collé des affiches et écrit des slogans encore plus vaillants à la peinture épaisse. La lutte sur les murs des immeubles et les chaussées des rues était menée avec une persévérance particulière. La classe réactionnaire ne réussissait pas à fermer la bouche de la justice. La parole du Bloc travailliste a brisé les mensonges, les calomnies et la démagogie de toutes sortes de gribouilleurs et orateurs des chemises noires, en répandant la vérité sur l'Union soviétique, la terre du travail humain libéré, expliquait le programme électoral, éduquait et appelait au progrès social.

Le jour même des élections, le 25 septembre, les sommités et les serviteurs de la classe réactionnaire, comme en prévision de leur honteuse défaite, ont piétiné toutes les normes de la légalité bourgeoise. Devant de nombreux bureaux de vote dans les quartiers périphériques, des policiers en uniforme et en civil et des canailles fascistes furieux ont fouillé les électeurs les plus pauvres. Ils

cherchaient les bulletins de vote du Bloc travailliste. À l'intérieur des salles obscures elles-mêmes, comme de vrais gangsters, ils volaient les piles de bulletins de vote en argent qu'ils haïssaient. Le sommet de la déchéance a été atteint lorsque le maire de Sofia de l'époque, monsieur Nachev lui-même, a pris part à ces actions de gangsters. Il s'est présenté au bureau de vote de la rue Regentska – en face du bâtiment de l'actuel théâtre Sofia. Il a demandé à être informé du déroulement du vote. Sous prétexte d'inspecter toutes les dispositions de la loi sur le scrutin secret, il entra dans l'isoloir. Là, comme un escroc ordinaire et un brigand, il ramassa tous les bulletins de vote en argent et les fourra dans ses poches. Le mandataire et candidat du Bloc travailliste est entré dans l'isoloir immédiatement après lui et a constaté le vol flagrant. Démasqué devant tous les membres du bureau électoral et poursuivi par le ridicule et les protestations d'un groupe d'électeurs honnêtes, le premier citoyen de la bourgeoise Sofia, comme un chien la queue entre les jambes, s'est empressé de décamper avec le fiacre municipal.

Les résultats des élections ont été annoncés depuis le balcon du bâtiment du journal *Priaporets* sur la place Slaveykov. Leur annonce a commencé à 21h et a duré jusqu'à 23 h 30. Il y avait beaucoup de nos camarades parmi les citoyens curieux. Grafa et moi étions également venus entendre la volonté des électeurs de Sofia. Au départ, les résultats étaient donnés des sections où le Bloc travailliste récoltait relativement peu de voix. À un moment donné, il y a eu une longue pause sous prétexte que plusieurs bureaux de vote comptaient encore les bulletins. Et pendant la pause, la scène suivante eut lieu. Le directeur de la police a rendu compte au premier ministre Moushanov, et celui-ci a à son tour informé le ministre Gytchev que, selon les données préliminaires, les votes du Bloc travailliste dépassaient les votes de tous les autres partis. La question de savoir quoi faire se posait devant eux de toute urgence. N'osant pas donner une réponse définitive par eux-mêmes, ils se sont tournés vers le palais. De là on leur a répondu : « Si vous pensez qu'il est trop tard pour falsifier l'élection, annoncez les résultats le plus tard possible dans la soirée pour éviter les manifestations de rue. »

À 22 h 50, le porte-parole a élevé à nouveau la voix. Sa voix était dépourvue de la fermeté et de la diction claires précédentes. Il prononçait surtout le nombre de bulletins donnés au Bloc travailliste d'une manière confuse. On aurait dit que le porte-parole était personnellement un conseiller municipal déjà battu. La foule clairsemée sur la place réagissait différemment aux résultats, mais les cris

d'approbation en l'honneur du bulletin de vote en argent l'emportaient. En vain, le porte-parole a finalement tenté d'éclipser l'éclat de la victoire électorale de Sofia ouvrière en stipulant que les résultats définitifs seraient annoncés le lendemain dans un communiqué officiel du ministère de l'Intérieur.

Les électeurs du Bloc travailliste jubilaient déjà. La nouvelle de la victoire s'était répandue dans toute la capitale. Des dizaines de rassemblements volants spontanés eurent lieu ici sur la place même, dans toute la ville et surtout dans les banlieues. Les orateurs improvisés louèrent avec fougue la victoire. Devant le bureau de vote du quartier Hadji Dimitar, le cordonnier Stoyan Milev – membre du Comité régional du PCB – emporté par la joie générale des électeurs en liesse, dérogea aux règles de base de la conspiration et cria :

– Cette victoire qui est la nôtre est en fait un triomphe du Parti communiste bulgare, sous la direction duquel le Bloc travailliste a remporté les élections. Longue vie et audace à la gloire du Parti communiste bulgare !

Dans la matinée, la presse gouvernementale avait perdu la boussole. En grosses lettres, elle donnait des informations sur les conseillers gagnants des partis au pouvoir. Elle ne réussissait pas à dissimuler la défaite des candidats bourgeois, bien qu'en aucune façon elle ne soulignait ni même sous-estimait les succès du Bloc travailliste.

Seul quotidien du parti, le journal *Écho* se devait de répondre de la voix la plus haute à la victoire éclatante, exceptionnelle par son importance nationale et internationale, des ouvriers de Sofia. Le comité de rédaction, réuni tôt le matin, a longuement réfléchi à la manière dont nous devrions couvrir cet événement extraordinaire. En conclusion, il a été décidé de ne pas publier d'éditorial ce jour-là, afin de ne pas irriter avec notre joie le gouvernement fasciste blessé et d'avoir le temps de consulter les camarades responsables du CC du PCB. Compte tenu de la censure, nous avons adopté la tactique des chiffres secs, mais mis en évidence en conséquence avec des polices imprimées appropriées. Nous comptons sur le niveau politiquement élevé de nos lecteurs. Le même jour dans l'après-midi, le Comité régional du PCB s'est réuni en urgence au domicile du peintre en bâtiment Dimitar Andreev, à l'angle des rues Nishka et Lomska. Le secrétaire Pianechki a analysé les facteurs et les forces qui ont déterminé ce grand exploit historique du parti-dirigeant.

Une question m'inquiétait depuis la veille au soir – qui s'occupera des 19 élus municipaux et de la fraction communiste de ce groupe ? Le comité régional ou le CC du PCB ? Pour moi, la réponse était claire – le Comité central. Le gouvernement municipal de la capitale ne pouvait pas être l'œuvre du comité régional. L'événement, de par ses dimensions nationales et internationales, avait dépassé la compétence d'un comité régional.

J'ai posé la question presque à bout portant. Il a été immédiatement révélé qu'elle avait occupé tous les membres du comité régional. Dans la brève discussion, j'avais raison : tout le monde a soutenu mon opinion selon laquelle seul le CC peut et doit traiter avec la direction de la faction communiste municipale. Cependant, jusqu'à ce que la réponse du CC soit connue, nous ne devons pas perdre le contact avec le groupe. Nous avons immédiatement décidé que Pavel Popandov établirait un contact et formerait le groupe communiste. Un peu en avance sur les événements, je dois dire qu'à notre surprise générale et à ma propre surprise, le CC confia au comité régional la direction du groupe municipal.

Le soir au club du Parti des Travailleurs et des Syndicats, non seulement les travailleurs et travailleuses se sont salués, mais beaucoup d'entre eux se sont embrassés en l'honneur de la Commune de Sofia. On s'est tous demandé : « Que va faire le gouvernement ? » L'ancien maire reportait la convocation du conseil municipal nouvellement élu. Nous avons chargé notre groupe, en cas de sabotage de Nachev, de prendre l'initiative et de convoquer les nouveaux conseillers. Nous avons mandaté le nouveau « maire rouge » Stefan Dimitrov, portier dans une usine de caoutchouc, ancien cheminot et vieux social-démocrate.

Le 27 au matin, nouvelle réunion du comité de rédaction, où il fut décidé que : le ton du journal devait être plus audacieux ; il fallait s'élever au niveau de l'enthousiasme populaire... Au moment où nous discutons de l'éditorial, la grande figure d'Encho Staykov est apparue dans la salle – rédacteur en chef du journal *Rabotnichsko Delo* et membre du CC du PCB. Jacques Nathan et Tsvetan Stefanov criaient à l'unisson :

– Voilà qui va nous écrire l'éditorial sur la commune.

Encho a commencé à être ironiquement modeste, à nous traiter de lions journalistiques, à nous assurer qu'il aurait répondu à notre demande s'il n'avait pas à écrire un éditorial sur le même sujet dans *Rabotnichsko Delo*, et qu'enfin il me

proposait moi comme auteur, car je devais être au courant de l'appréciation par le parti de la victoire écrasante aux élections. Il s'est aussitôt empressé d'esquisser cette appréciation devant tout le monde. La proposition a été acceptée.

À 10 heures, Kutyo Panchev nous a apporté la bonne nouvelle – un drapeau rouge flottait sur le bâtiment de la municipalité centrale. Vasil Kaltchev, Kosta Petkov, Hristo Hrolev et d'autres camarades de l'imprimerie et de l'administration avaient vu le magnifique spectacle selon Grafa.

– Est-ce que le drapeau rouge du parti claque et flotte au vent sur Sofia la laborieuse !

Ils nous ont dit qu'une voiture pleine de policiers avait quitté la place devant la mairie sur la rue Gurko, emportant le drapeau rouge. Réunis en petits groupes, les citoyens ont commenté l'événement mémorable.

Pendant un certain temps, la municipalité officielle est devenue invisible. Le maire, qui n'était plus maire, exerçait son pouvoir illégalement. L'ancien conseil municipal n'existait pas et le nouveau n'était pas autorisé par la police à se constituer. Alors le comité régional a décidé que notre groupe de 19 conseillers municipaux devait être déclaré le seul conseil municipal légal et valide. Menés par Stefan Dimitrov, nos conseillers ont tenté à plusieurs reprises de se rassembler dans la mairie même.

Le gouvernement s'est empressé d'anticiper la formation du conseil municipal légitime. Il a rendu une ordonnance au tribunal régional de Sofia pour établir – ce n'est que maintenant ! – si les conseillers élus par le Bloc travailliste sont politiquement fiables.

Contre les manœuvres du gouvernement, le comité régional a appelé les électeurs de Sofia à organiser des rassemblements de rue, exigeant que leur vote soit respecté. Des milliers d'habitants de Sofia ont entendu l'appel et organisé des centaines de rassemblements volants dans des entreprises et des quartiers. Les conseillers élus du Bloc travailliste sont devenus d'ardents dénonciateurs de la légalité bourgeoise et des défenseurs conséquents des intérêts de Sofia la laborieuse. Au nom du conseil municipal légitime, ils ont annoncé des décisions importantes : réduire les impôts directs pour les travailleurs et augmenter les impôts pour les industriels et les grossistes ; fournir gratuitement des parcelles de terrain aux sans-abri et arrêter la démolition forcée des maisonnettes construites

par les sans-abris ; réduire le prix du pain de un lev ; renommer la place Vazrazhdane en place Georgi Dimitrov, la rue Debar en rue Sasho Kofardzhiev, etc.

La décision du tribunal régional a indigné la Sofia démocratique : sur 19 conseillers municipaux du Bloc travailliste, seuls quatre ont été approuvés – Stefan Dimitrov, le facteur Borislav Iliev, l'imprimeur Boris Ignatov et le cordonnier Ivan Moutev. Les 15 autres conseillers, dont Yordan Milev, Avram Stoyanov, Ivan Georgiev, Yordan Bratkov et d'autres – ont été déclarés indignes de représenter les travailleurs de Sofia en raison de « leurs liens avec Moscou » et d'autres prétextes similaires.

Je n'ai pas l'intention d'écrire une chronique de mon temps sur ces pages. Mon objectif est plutôt de faire la chronique de l'âme des personnes que j'ai rencontré, avec lesquelles j'ai travaillé et combattu. C'est pourquoi je terminerai cette page de ma vie par un récit sur les choses vécues de Stefan Dimitrov, que j'ai notamment rencontré, car après Popandov, le comité régional m'a chargé de diriger les députés travaillistes dans leur mission responsable et difficile.

Stefan Dimitrov était un membre de longue date du Parti communiste. Participant actif à la grève des cheminots en 1920, licencié, expulsé du pouvoir, il ne se détache pas un instant de son idéal prolétarien. Dans les moments les plus difficiles après 1925, *baï* Stefan dirige avec audace et sagesse l'organisation du parti communiste illégal dans la région de Bourgas. S'installant à Sofia, il gagne sa vie comme portier dans une usine de caoutchouc et rejoint immédiatement les rangs des communistes de Sofia. Élu conseiller municipal, tous les camarades le désignent comme le futur maire rouge de Sofia. L'avocat Zhechev, conseiller municipal élu par le Parti libéral, s'est un jour présenté devant cet humble ouvrier et communiste convaincu. L'avocat s'est rendu à son appartement de la rue Belasitsa. Arrivé là-bas dans toute sa splendeur – une voiture de luxe, un chauffeur spécial. Avec un cynisme inimaginable, ce monsieur se mit à exhorter et à séduire notre honnête camarade. Il lui dit approximativement les mots suivants :

– *Baï* Stefan, permettez-moi de vous appeler ainsi, car nous sommes déjà collègues. Je suis également conseiller municipal, libéral. Je suis avocat, marié, avec des enfants comme toi. Comme tu peux le voir, nous sommes humains, nous nous ressemblons. Bien sûr, tu te demandes pourquoi je suis venu ? Je vais te le dire directement : pour ton bien. Et pour le bien de ton épouse. Vous joignez les

deux bouts, mais c'est difficile pour vous. Vous devez prendre en compte chaque centime. Regarde où vous vous êtes blottis pour vivre. Même avec une épine, tu ne peux rien soulever. Et devrait-il en être ainsi, *baï* Stefan ? Faut-il acheter du pain en utilisant un bâton de comptage toute sa vie ? C'est pourquoi je suis avec toi, pour te sortir de la misère. Comment ? J'ai mon idée, tant que tu la comprends, tant que tu me comprends, même si je suis libéral, mais avant de devenir libéral, je suis un être humain. Et c'est en tant qu'être humain que je viens vers toi maintenant... Voici ma demande et ma proposition : rejoindre notre groupe libéral. Le vôtre, celui du Bloc travailliste, est déjà brisé, détruit. Vous n'êtes que quatre. Vous ne pourrez rien obtenir. Vous ne ferez que du bruit dans le Conseil. Et si tu te declares libéral et que tu nous rejoins, nous deviendrons le groupe le plus fort et nous occuperons le siège de maire. Maintenant tu comprends pourquoi je suis venu. Tu nous feras du bien, mais nous ne t'oublierons pas. Si tu viens chez nous, aujourd'hui, si tu veux tout de suite, tu reçois deux cent mille leva et un acte notarié pour une maison, pour rentrer chez vous avec la mariée, afin que vos vieux jours soient heureux. J'attendrai la réponse. On a le temps. Le Conseil se réunira dans trois jours. Quand et où tu demanderas à nous voir, là je viendrai. Mais rappelle-toi – l'oiseau bleu du bonheur ne se pose qu'une seule fois sur l'épaule d'un homme.

Baï Stefan l'écouta avec un ennui évident et lui demanda ensuite : « C'est tout ? »

Zhechev se dépêcha de lui répondre : « Oui, c'est ça. »

Le vieux social-démocrate le regarda et dit :

– Monsieur Zhechev, pour l'instant je peux seulement vous dire que je vivais avec peu d'argent et que je n'étais pas malheureux. Comment vais-je faire à l'avenir ? Je ne sais pas. Pour cela, comme vous l'avez dit, laissez-moi réfléchir.

Ils se sont séparés en convenant de se revoir deux jours plus tard, rue Belasitsa.

Baï Stefan m'a trouvé dans la rédaction du journal *Écho* et m'a raconté dans les moindres détails comment s'était déroulée la scène cynique de la séduction. L'avocat Zhechev sentait le salon de coiffure comme une femme de la haute société ; trois bagues d'or avec des pierres brillantes scintillaient à ses doigts ; il portait une montre de poche avec une large chaîne en or ; son visage rose pâle

était dodu ; ses yeux bleus jouaient comme ceux d'un chat. Finalement, *baï* Stefan m'a dit :

– Ma réponse n'était pas sur la langue, mais sur la semelle du pied droit. Je voulais lui donner un coup de pied et jurer comme un maître chanteur. Mais je me suis dit : comment puis-je décider sans demander au parti ? C'est pourquoi je suis venu vers toi.

Après avoir consulté des camarades du comité régional, j'ai dit à *baï* Stefan ce qui suit : refuser de manière décente ; si le monsieur est insolent ou essaie de le faire chanter, chassez-le comme un sale chaton ; invitez nos supporters à assister au dénouement ; la femme de *baï* Stefan devrait également lui dire qu'elle préfère vivre dans la misère, mais rester honnête.

La dernière scène avec Zhechev s'est déroulée comme prévu. Face au ferme refus de *baï* Stefan, l'avocat a tenté de prédire son incarcération, des tortures pour lui et sa femme. Les voisins du quartier rassemblés ont poursuivi le séducteur avec des chahuts. Penaud, il s'est dépêché de se cacher dans sa limousine.

Baï Stefan Dimitrov a eu une belle vie : dans une bataille avec l'ennemi, il meurt en tant que le plus ancien partisan bulgare ! Gloire au pur combattant de la justice communiste !

LES CONDAMNÉS – FUSILLÉS, LES ASSASSINS – NON INQUIÉTÉS

Des dizaines de communistes ont été victimes de cette vérité en 1933. La dictature vorace a mangé leur vie d'une jeunesse florissante et à l'apogée de leurs forces créatrices. Des connaissances personnelles célèbres parmi eux étaient – Pavel Popandov, Petko Napetov, Hristo Traikov, Hristo Hrolev – Grafa.

PAVEL POPANDOV travaillait comme administrateur du magazine *Zvezda*, dont le rédacteur en chef était Georgi Bakalov. De taille moyenne, avec un visage rond et rose, de beaux yeux marron clair et un front ouvert et lisse, il avait une disposition joyeuse et une âme bienveillante. Il aimait chanter. Même lors de réunions illégales du comité régional dans les montagnes de Vitosha, Lyulin ou Lozen, son doux ténor tournoyait parmi les hêtres et nous attirait, ses camarades sans grandes voix, que nous accompagnions discrètement. Il acceptait

n'importe quelle tâche, même la plus dangereuse qui lui était assignée par le parti, même s'il reconnaissait souvent son manque de force pour une performance décente. Pavkata nous captivait par la pureté de ses pensées communistes. Sa seule présence parmi nous nous rendait heureux et ennoblis. Nourri au levain d'un passé social-démocrate, Pavel Popandov avait du mal à accepter la ligne de conduite de la direction sectaire du début des années 1930. Il insistait sur l'élargissement et le renforcement de l'éducation marxiste parmi les membres du parti, pour rechercher, cultiver, surveiller nos liens avec les non-membres du parti. Son métier lui permettait d'entrer en contact avec différentes couches de la population et il nous assurait du grand potentiel de notre propagande auprès d'elles. Il n'arrêtait pas de nous répéter :

– Il faut être plus intelligents, plus proches de la vie et expliquer patiemment tout ce qui entoure et émeut les travailleurs. Il faut leur parler de la situation politique, mais il ne faut pas se contenter de la leur enfoncer dans la tête. Et c'est souvent seulement ce que nous faisons.

Un matin, Jacques Nathan s'est précipité dans l'étroite salle de rédaction du journal *Écho*, extrêmement excité de l'assassinat de Pavel Popandov. Ils avaient également tiré sur lui. Les tueurs étaient deux personnes. Ils marchaient un mètre derrière eux. Ils ont tiré à bout portant. Pavel est tombé, Jacques s'est enfui. Les tueurs ont également disparu...

Ainsi, en plein jour, dans l'une des rues les plus fréquentées de la capitale¹, le communiste pur comme un diamant Pavel Popandov a été abattu – membre du comité régional du PCB et député de Sofia... Les assassins avaient disparu, insaisissables.

PETKO NAPETOV – Secrétaire du CC du Parti des Travailleurs – et moi, nous nous sommes rencontrés au club de la rue Positano. J'avais beaucoup entendu parler de lui. Élané, grand, avec des cheveux agités presque blancs, il portait une belle tête sur ses épaules avec des yeux noirs ardents sous des sourcils noirs luxuriants. Toute sa silhouette rayonnait de chaleur et de force. Communiste responsable, il fut atrocement torturé en septembre 1923 et en avril 1925. Son comportement dur face à la police lui a valu le surnom de « De fer ».

1. Solunska, maintenant Vassil Kolarov.

Petko Napetov a été le premier délégué légal du peuple bulgare en Russie soviétique. Le livre *Au pays du socialisme en construction* a été publié sous son nom. Ses discours à l'Assemblée nationale en défense du pays soviétique, ses discours dans le club du Parti des Travailleurs et devant des milliers de travailleurs de dizaines d'entreprises de la capitale et de la province, le livre sur les soviets et enfin son passé et son présent révolutionnaires ont rendu furieux les forces obscures fascistes contre l'éminent communiste Napetov. Quelques jours avant son meurtre, *baï* Petko m'a arrêté sur le boulevard Ruski. Avec un ton peiné, il m'a confié que deux jours auparavant, il avait été convoqué à la Direction de la Police et conduit dans un grand bureau rempli d'étrangers alignés en cercle. Bien nourris, bien lissés. Il y avait deux ou trois militaires. Il n'a vu aucun policier connu à l'exception du chef Draganov. Ce dernier lui a dit de ne pas rester près de la porte, mais de s'avancer et de se tenir au milieu. Tout le monde était silencieux. Ils l'ont juste regardé de la tête aux pieds, comme s'ils prenaient des mesures pour un costume. À un moment, Draganov se tourna vers lui :

– Monsieur Napetov, ne te demande pas où tu es. Ce sont des messieurs qui s'intéressent à toi. Dis-leur ton nom, où tu travailles, es-tu marié, as-tu des enfants et en général que sais-tu de toi-même ?

Il leur répondit un peu brusquement.

– Si des messieurs s'intéressent à moi, ils savent probablement qui je suis et ce que je représente.

Et Draganov lui a dit qu'ils en savaient plus que lui sur lui-même, mais qu'ils voulaient entendre de sa propre bouche quel genre de personne il était. Petko leur a répondu :

– Ma biographie, messieurs, je l'ai écrite plusieurs fois à la police et au tribunal régional. Elle est à l'Assemblée nationale et vous le savez très bien. Vous feriez mieux de me dire pourquoi vous m'avez appelé, pourquoi avez-vous besoin de moi ? Nous ne sommes pas des étudiants et des enseignants pour jouer aux examens.

Puis l'un des messieurs a gentiment dit que c'était exactement ce qu'il faisait en ce moment, qu'en ce moment il passait un examen et qu'ils s'étaient réunis pour voir s'il était vraiment comme on le décrivait – un vieux communiste de fer

endurci, un dirigeant du Parti des Travailleurs. Un autre, déjà assez grossier, ajouta :

– Dis-moi combien d’or tu as reçu de Moscou, pour que depuis ton retour, tu n’arrêtes pas d’aboyer sur les places et esplanades du paradis soviétique ?

Le ton provocateur du monsieur le brûla comme une piqûre de guêpe. Le secrétaire du Parti des Travailleurs décida de ne pas leur permettre de l’insulter et déclara fermement :

– Si vous m’avez appelé pour m’insulter, je ne vous dirai rien.

Puis un autre appela tout doucement :

– Vous êtes un vieil homme, vous aviez une librairie, petite, mais à vous, la vôtre. Vous avez honnêtement fait vivre votre famille. Vous avez vécu heureux avec votre femme et vos enfants... Maintenant, nous nous intéressons à la façon dont vous envisagez votre avenir, n’envisagez-vous pas de quitter votre chemin actuel, n’envisagez-vous pas de retourner à la librairie ? Si la sagesse vous vient, nous vous aiderons à équiper la meilleure librairie de Sofia.

Le vieux communiste hésita pour leur répondre et d’un ton cassant leur dit :

– Je ne suis pas passé entre Charybde et Scylla, mais j’ai entendu les voix de diverses sirènes dans ma vie. Vous m’avez appelé en vain. Je ne peux vous dire qu’une chose : j’étais communiste et si vous me coupez la tête tout de suite, vous m’entendrez vous répéter : je suis communiste et je resterai communiste.

La déclaration de Petko les avait échaudés comme une douche froide. Après une courte pause, le premier des messieurs reprit la parole :

– Eh bien, c’est ce que nous voulions entendre, monsieur Napetov. Et puisque vous avez jugé nécessaire de déclarer votre foi, je vous rappellerai le proverbe « On récolte ce que l’on sème ». Vous êtes intelligent, bien que communiste, et je suppose que vous comprenez ce que je veux dire.

Baï Petko a essayé de lui répondre, mais Draganov s’est approché et lui a ordonné :

– Tu es libre, va-t’en !

Tous les messieurs restèrent à leur place. Aucune des personnes présentes n’a dit au revoir ni adieu.

Avec son flair partisan-politique, *baï* Petko avait prévu avec justesse les plans infernaux de la convention secrète de la Direction de la Police. Intérieurement, je m'inclinai devant son pouvoir de vivre face à une mort imminente. Le camarade condamné n'était plus seulement un communiste de fer pour moi, il a grandi à mes yeux comme un héros mythologique. Le brillant et inoubliable *baï* Petko Napetov !

Cinq ou six jours après cette réunion, le premier délégué bulgare au pays des Soviets et secrétaire du Comité central du Parti des Travailleurs était abattu sur la chaussée Gornobansko. En plein jour, avec un trafic dense... Les tueurs sont restés invisibles !

HRISTO TRAYKOV – cordonnier de profession, député communiste, parent de mon ami Grafa. De taille moyenne, pâle, bien que jeune, légèrement courbé, extrêmement vif et mobile. Des étincelles sournoises jaillissaient de ses petits yeux concaves et allongés. Naturellement intelligent, autodidacte, il fut l'un des députés ouvriers qui dénonça avec brio les mensonges des vieux parlementaires bourgeois. Les orateurs des discours parlementaires rompus sélectionnaient et arrondissaient leurs expressions en sa présence, craignant qu'elles ne tombent sous le coup de sa langue mordante. Son esprit juteux et fleuri allait de pair avec son courage civique. Prenant la parole lors d'un rassemblement volant, Hristo Traikov a été brutalement criblé de coups et couvert de sang.

Ce jeune homme dur et intelligent, d'apparence peu attrayante, avait grandi aux yeux de la convention secrète de la Bulgarie réactionnaire comme un véritable épouvantail. Les forces obscures voyaient en lui, non sans raison, un futur leader ouvrier à l'échelle nationale. Avec sa soif persistante de connaissance et son esprit naturel vif, le Hristo était en effet sujet à un grand développement. Homme de masse né, humble et aimant dans ses manières, il attirait comme un aimant la sympathie de tous les honnêtes gens. Son prestige dans les cercles du parti et parmi les travailleurs du pays grandissait comme un jour de printemps. Sa renommée de dirigeant bon, ferme et sage pénétrait dans les quartiers ouvriers et les ateliers, les syndicats et les clubs du parti à la vitesse des rumeurs joyeuses. Deux fois, Hristo a reçu un avertissement par des messagers anonymes. Les lettres se lisaient comme suit : « Le Conseil suprême de l'Organisation macédonienne interne révolutionnaire t'a condamné à mort. Nous t'avertissons : refuse de servir Moscou. Occupe-toi de ta cordonnerie et ne te mêle pas de politique !

Hristo Traikov a continué à visiter son atelier de cordonnerie, ne manquait aucune session de l'Assemblée nationale et rencontrait tous les soirs des camarades et des amis au club du Parti des Travailleurs et à la Maison des syndicats. Après les avertissements, non seulement il n'a pas diminué, mais il a renforcé ses activités de député ouvrier.

Un jour à 11 heures du matin, il quitta l'Assemblée nationale, traversa la place Al. Nevsky et descendit la rue du Dounav puis descendit vers la rue Kiril i Metodii, où se trouvait sa boutique. De plusieurs balles, il a été terrassé au coin des rues Dounav et Iskar. Encore une fois en plein jour, encore une fois avec une circulation dense... Les tueurs, comme toujours, s'en sont sortis sains et saufs sans être dérangés !

HRISTO HROLEV – GRAFA travaillait comme typographe dans l'imprimerie du journal *Écho*. On se voyait tous les jours. Nous étions liés non seulement par des idées, mais aussi par une amitié humaine. Nous étions amis depuis notre adolescence. Ensemble, nous avons fait nos premiers pas dans l'art d'acteur. Nous partagions joies, peines, soucis... Du vivant de Hristo Traikov, son beau-frère, Grafa avait reçu un message anonyme lui signifiant qu'il avait été condamné à mort. L'avertissement a été répété après que son parent et ami ait été abattu. Il n'a prêté presque aucune attention à la première lettre. La seconde le fit réfléchir. J'ai voulu le calmer et lui ai proposé de déjeuner ensemble à la laiterie de la rue Solun, près de l'angle de la rue Belchev. Là, j'ai entendu une confession qui m'a amené à réfléchir sérieusement à la politique du personnel de la direction de l'époque. Hristo Hrolev m'a avoué :

– Il est clair pour moi que je suis un autre numéro de la série des condamnés. Une question que je n'arrive pas à me sortir de la tête : pourquoi se laisse-t-on tuer ? Mon beau-frère, n'aurait-il pas pu être sauvé ? Nous avons suggéré aux dirigeants : retirez-nous à la campagne. Là-bas nous continuerons de travailler pour la cause. Mais tant qu'ils apprendront à nous connaître dans le nouveau travail, le temps passera. Le courant de l'extermination de masse peut être modifié. Que nous ont-ils répondu ? Nous ne devons pas être faibles face à l'ennemi de classe. Nous devons rester à nos postes. Pour convaincre les bourreaux qu'aucune menace ne nous détournera du combat... C'est comme si on trahissait la cause comme si au lieu de Sofia on luttait à Pernik, Varna, Plovdiv ou n'importe

où ailleurs. Alors, je ne comprends pas : pourquoi on se fourre dans la gueule du loup ?

En face de moi se trouvait le communiste Hrolev. Je le sentais si près de mon cœur que ce serait un sacrilège de défendre la position du parti, que je trouvais moi-même intenable. J'étais silencieux, déchiré par les tourments...

Je fus d'une joie inexprimable lorsque, dix jours après cette conversation, j'entendis Grafa lui-même me chuchoter : « Je pars. Premièrement – à Plovdiv. Et à partir de là – peut-être dans la vaste patrie. »

Ma joie était double : la direction du parti avait écouté la voix de la raison ; l'ami, l'homme bon, le merveilleux communiste, se sauvait, échappant aux filets de la dangereuse convention.

Le bonheur devait être fêté, d'autant plus que ce jour coïncidait avec l'anniversaire de Grafa. Nous étions alors aussi pauvres que des rats d'Église. Pourtant, nous devons faire une petite fête. Où ? Dans l'appartement de cinq camarades qui vivaient dans une chambre miniature d'une maison basse et minable du boulevard Slivnitsa, près du pont de la rue Kiril i Metodii. Les travailleuses du tabac Asya et Milka, la cuisinière Penka, l'ouvrière de l'usine de carton Stefana Klintcharova et l'étudiante Stefka Dragoycheva se sont chargées d'acheter des fruits et d'offrir un café.

Dehors, le soleil de l'après-midi était ardent. Il était quatre heures de l'après-midi. Grafa, qui avait promis de venir à trois heures et demie, ne venait toujours pas.

– Maudit soit ce Grafa, cria Penka. Notre café va bouillir et refroidir. S'il ne se montre pas dans un quart d'heure, nous commençons. Mieux vaut cinq dans la main que dix à attendre.

À ce moment, une détonation se fit entendre quelque part depuis le pont. Une seule et unique. Nous avons prêté l'oreille. Soudain, par anticipation, Penka a dit : « Grafa ! » Nous étions tous sans voix et nous nous sommes regardés. Le silence dura quelques secondes. Succombant au pressentiment de la bonne Penka, je lui ai immédiatement dit de sortir et de voir ce qui se passait, et nous avec Stefana de mettre nos chaussures et d'y aller.

La camarade s'est envolée de la porte comme emportée par un tourbillon. Alors que nous nous préparions, notre amie aux yeux noirs est revenue tout échevelée, pâle, essoufflée, et a dit avec excitation :

– C'est Grafa. Dépêchez-vous !

Nous courions. Notre ami était allongé sur le dos à vingt mètres du pont de la rue Tsar Siméon sur la rive gauche du fleuve. Je me suis penché sur le cadavre et j'ai commencé à lui parler :

– Grafé, m'entends-tu ? C'est moi, Borcho... Grafé, dis quelque chose...

Son visage était blanc, ses yeux fermés, son front encore chaud. J'ai déboutonné son manteau noir et sa chemise grise, j'ai mis ma main sur le cœur et j'ai écouté. Aucun bruit, aucun mouvement, aucune trace de sang ou de balle. J'ai compris la réalité implacable. J'étais déjà debout quand un garde s'est approché de moi.

– Est-ce-que vous le connaissez ?

Personne ne lui a répondu. Des femmes, des vieillards, des enfants des maisons voisines s'approchèrent timidement du cadavre. La pensée m'a transpercé que maintenant, en tant que membre du comité régional du PCB, je devais organiser la réponse de Sofia la laborieuse contre l'assassinat barbare de mon meilleur ami Hristo. Nous nous sommes retrouvés tous les quatre sur le pont : Stefana, Penka, Stefka et moi. Nous étions accablés de chagrin pour notre ami, mais chez nous l'impératif du devoir, la voix du communiste, a parlé. Penka a été la première à demander :

– Que peut-on faire ?

– Il faut le communiquer au club du parti, a déclaré Stefka.

– Non seulement au club, mais aussi aux syndicats, partout – a précisé Stefana.

Surmontant un moment mon chagrin et rassemblant mes pensées, je dispensais, par habitude, une instruction à mes camarades. Mon ton était trop pratique et sonnait inhabituel pour l'atmosphère et mon excitation intérieure :

– Tous, nous laissons tout tomber : réunions, travail et autres. Toi, Stefka, et toi, Penka, courez aux clubs Positano et Dom Babichki. Demandez aux camarades de venir ici immédiatement. Vous leur direz : ordre du Comité régional du PCB.

Mais jusqu'à ce que vous y arriviez, dites à tous ceux que vous rencontrez que Grafa a été tué, et qu'ils viennent ici sur le pont. En chemin, arrêtez-vous exprès à l'imprimerie du journal *Pogled* rue Tsar Siméon. Qu'ils arrêtent le travail, que les camarades se dispersent et annoncent l'assassinat. Au club, dites à Yanko Petkov d'envoyer des gens dans tous les quartiers et de lever des tribunes de protestation partout, de commencer des manifestations, de venir vers ici. Dépêchez-vous, courez. Stefana et moi nous allons dans le quartier Gevgelija pour informer les proches de Grafa. À travers eux, nous allons essayer de remuer tout le quartier. La chose la plus importante est de faire bouger Sofia à tout prix, pour obtenir une manifestation de masse. Rendez-vous ici, sur le pont, dans une heure au plus tard...

La famille de Grafa vivait dans deux petites maisons à un étage, grises et jaunes. L'une presque devant la porte d'entrée, l'autre au fond de la cour. La mère, la femme Mara avec un jeune fils dans les bras et une sœur, assise devant la maison du bas, tricotaient et parlaient. Nous avons traversé la porte d'entrée et avons descendu le chemin pavé jusqu'à eux. De quoi nous avons l'air, je ne peux pas dire. Probablement pas comme d'habitude, car nous n'avions pas encore fait cinq ou six pas, et la mère a crié :

– Itsko ! Où est Itsko ! Pourquoi êtes-vous seuls ? Quelque chose est arrivé ! Ils l'ont tué ! – et se jeta sur moi : – Borcho, pourquoi es-tu seul ! Vous veniez ensemble, n'est-ce pas ? Dis-moi, où est mon garçon, mon seul garçon ? Mon fils, Hristo, où es-tu ?

J'ai éclaté en larmes nerveuses incontrôlables. Elle se glissa sur mes pieds, ordonnant :

– Ils l'ont tué ! Ils l'ont mangé ! Seigneur, emmène-moi, moi aussi, à lui ! Pourquoi devrais-je vivre sans lui ?!

Tous les proches et beaucoup d'autres attirés par les cris de la mère pleuraient.

Alors que je réveillais la mère avec de l'eau et que Mara confiait l'enfant à une voisine, la cour s'est remplie d'hommes et de femmes. Je me suis retourné et les ai invités, ainsi que tout le monde dans leurs maisons, à suivre les parents de Hristo jusqu'au boulevard Slivnitsa. J'ai aussi demandé que l'assassinat soit annoncé dans le quartier Zaharna Fabrika.

La mère et l'épouse se sont rapidement habillées et, soutenues par Stefana et moi-même, ont quitté la cour. Un groupe d'une centaine de personnes nous entourait et nous suivait. Nous avons marché et de plus en plus de gens nous ont rejoints. La nouvelle de l'assassinat s'est répandue comme de la poudre à canon et a soulevé des hommes, des femmes et des jeunes des quartiers Konyovitsa, Gevgelija, Zaharna Fabrika et Yuchbunar. Lorsque nous arrivâmes à l'intersection des rues Tsar Siméon et Dimitar Petkov, la colonne comptait plus de deux mille personnes.

La cavalerie et la police d'infanterie ont tenté de disperser la manifestation. Un huissier a ordonné aux seuls proches de l'homme assassiné de franchir le cordon, mais son ordre est resté en suspens. La pression de la colonne de protestation s'est avérée plus forte que le cordon de police. La manifestation, menée par la mère, s'est propagée comme une traînée de poudre dans la rue Tsar Siméon. Là, sur le pont et dans les rues latérales, deux ou trois mille travailleurs et travailleuses supplémentaires s'étaient rassemblés et protestaient vigoureusement contre la police en civil et en uniforme.

Avec un cri déchirant, la mère tomba sur le corps de son fils et l'embrassa :

– Mon enfant chéri, mon seul Hristo ! Les assassins, maman, ils t'ont massacré pour la justice, tu n'as voulu que la justice dans ce monde... Dieu les vaincra ! Qu'eux et leurs enfants ne voient pas la lumière du jour !

Le procureur du tribunal de région, qui semblait être arrivé plus vite que d'habitude, avait inspecté le corps et ajouté quelque chose à son dossier. À la vue des proches, il recula jusqu'au fiacre qui l'attendait sur le pont, avec la claire intention de se cacher plus vite, mais la manœuvre échoua. Les manifestants en colère, parmi lesquels j'ai remarqué des petits garçons, lui ont lancé des briques depuis une maison en construction à proximité. À cette époque, au coin de la rue Aldomirovska, un jeune homme courageux blâmait publiquement les assassins avec l'approbation générale des admirateurs de Grafa qui l'entouraient. À l'intersection de la rue Odrin, une autre oratrice enflammée, la travailleuse du tabac Olga Hranova, appelait les travailleurs à participer à des actions de masse pour protéger la vie des activistes des travailleurs.

La nouvelle de la mort du récitateur favori s'était répandue et avait remué la capitale. Dans tous les quartiers et même au centre, autour de la gare, devant le

Bain central, devant le cinéma Moderen Teatar, à Krasno Selo, Knyazhevo, Gorna Banya, Poduyane, Nadezhda, Zaharna Fabrika, Banishora – partout une centaine de tribunes de rue spontanées avec des intervenants bénévoles et anonymes ont été érigées. Le quartier Tri kladentzi était particulièrement chaud. Jusqu'à 22 h 30, les gens envahissaient les rues et commentaient bruyamment le crime en groupe. Les conversations dans les cafés, les restaurants, les buvettes tournaient autour de ce sujet. Tous les quartiers de la capitale étaient bondés de manifestants conscients et accidentels. Désigné par un traître, j'ai été arrêté à 11 heures du soir et conduit au deuxième commissariat de la rue Sofroniy. Le matin, certains d'entre nous ont été emmenés à la Direction de la Police. Après un interrogatoire accompagné de torture et de passages à tabac, nous avons été poussés dans la rue. De retour à la rédaction, j'ai lu quelques journaux bourgeois. *Slovo*, *Svobodna Rech*, *Zname* avaient publié des articles dans lesquels ils mettaient en garde « La rue a parlé », « Consuls, soyez prudents », « Il ne faut pas jouer avec le feu ! » En effet, plus de 25 000 citoyens de Sofia ont pris part aux tribunes de protestation et aux manifestations. Une véritable action de masse ! Elle a témoigné que la terreur avait fait déborder le verre de la patience, que la colère des antifascistes dépassait l'ordinaire et prenait la forme d'une protestation de masse, aussi spontanée qu'organisée.

La famille et le Parti des Travailleurs avaient prévu les funérailles pour l'après-midi. Cela promettait de devenir une manifestation spectaculaire d'une Sofia travailleuse, triste et en colère. La police effrayée a craché sur toutes les règles humaines et les normes morales et a commis un blasphème scandaleux : des policiers civils et en uniforme ont enlevé le corps de la morgue et l'ont enterré à l'insu de ses proches.

Hristo Hrolev – Grafa vivant était une menace pour la classe réactionnaire. Mort, il est devenu un fantôme qui a gelé les mains des bourreaux : la convention secrète de l'élite dirigeante a été contrainte d'arrêter les assassinats de rue. Grafa a été l'une des dernières victimes d'une série des condamnés en 1933.

Gloire, gloire éternelle à l'inoubliable récitateur révolutionnaire Grafa, au pur et modeste militant communiste HRISTO HROLEV !

FORMATION THÉORIQUE À LA MONTAGNE LOZEN

Le Comité régional de Sofia du PCB illégal faisait des efforts particuliers pour la consolidation politique et idéologique des membres du parti. Dans les conditions difficiles d'alors, il organisait des séminaires examinant des œuvres notables de la théorie marxiste – *Le Manifeste communiste*, *L'impérialisme – la dernière phase du capitalisme*, et certains chapitres du *Capital*, *Les Fondamentaux du léninisme* de Ludwig Feuerbach et d'autres. Les maîtres de conférences et les stagiaires se réunissaient dans différentes salles. Parfois, ils se rencontraient dans les montagnes environnantes de Sofia : Vitosha, Lyulin, Lozen, Plana Planina. Le plus souvent, les orateurs étaient les membres du comité régional eux-mêmes. Je me souviens comment Marin P. Guéshkov et moi avons préparé une formation de deux jours. Nous avons préalablement distribué des plans de questions sur deux sujets principaux : *L'impérialisme – la dernière phase du capitalisme mourant* et *Qu'est-ce que le marxisme-léninisme*. Nous avons également désigné la littérature sur les sujets, principalement des articles dans notre presse. Temps de préparation des stagiaires – un mois. Lieu de la formation – la montagne Lozen. Durée – samedi et dimanche. Participants – camarades des plus grandes entreprises industrielles : l'atelier ferroviaire, les usines Fortuna, Berov, Orel, Imprimerie d'État, Knipegraf, Bakish, Bratya Filipchevi, la chocolaterie Peev, la coopérative du meuble Tonet, la Poste Centrale, etc. Les noms de certains stagiaires : Anton Tsviatkov, Ivan Komitski, Todor Zhivkov, Asya, Penka, la couturière Tsanka, la typographe Sanka, Georgi Tsankov, Penko Stoyanov, Boris Ezekiev, Asen Apostolov, Pavel Spasov et d'autres – une vingtaine de camarades.

Marin Guéshkov et moi avons eu une réunion à 6 heures du matin sur l'allée actuelle Peyo Yavorov dans le parc de la Liberté.

Les stagiaires et les camarades de la sécurité s'étaient déjà rassemblés à l'endroit désigné. Nous avons proposé un petit déjeuner collectif. Assis en cercle, nous avons tous ouvert nos paquets. Il s'est avéré que nous n'étions pas seulement des personnes partageant les mêmes idées, mais aussi presque les mêmes goûts. Chacun de nous avait apporté du pain, des œufs durs ou du fromage, des oignons et de l'ail, seule la cuisinière Penka nous a surpris avec une marmite de poivrons farcis et Asya – avec de petites boulettes de viande juteuses. Aucun porte-monnaie n'avait permis d'apporter de dessert, à l'exception du kilo de halva généreusement offert par la typographe Sanka.

Sans être des abstinents, personne n'avait osé trahir son faible pour l'alcool. La sécurité nous avait fourni de l'eau de montagne claire de la source voisine. Avec la tête propre, nous avons procédé à la partie essentielle du séminaire. Les stagiaires s'étaient relativement bien préparés, bien qu'à des degrés divers. Nous avons évalué hautement leurs efforts, car nous savions à quel point il leur était difficile de concilier leur préparation au séminaire avec leur emploi quotidien et leurs tâches permanentes en tant que militants du parti et des syndicats. Nous avons essayé de leur être utiles avec notre connaissance des sujets, et ils ont obstinément prouvé leur curiosité en nous posant de nombreuses questions, souvent pas tout à fait directement liées au sujet. Après deux jours de discussion et de communication amicale, une chose est devenue claire : nous sommes tous passés par une courte école de marxisme-léninisme. Deux questions ont occupé une place importante dans notre réunion : le parti avait-il gagné la majorité de la classe ouvrière et y avait-il une possibilité de coup d'État contre le gouvernement du Bloc populaire ?

La première question a été discutée plus d'une fois au sein du comité régional. En raison des désaccords entre nous, les membres du Comité régional, nous avons souhaité que des camarades du Comité central viennent nous expliquer l'avis de la direction du parti. Marin P. Guéshkov, qui dirigeait l'information et la propagande au CC, nous a convaincus pendant trois ou quatre heures qu'après la Commune de Sofia et après avoir remporté les élections municipales dans un certain nombre de villes et de villages, le CC du parti affirmait à juste titre que nous avons gagné la majorité de la classe ouvrière et que nous pouvions soulever la question du pouvoir. Le deuxième membre du CC à nous parler était Andreï Yuroukov - Victor. Une réunion spéciale du Comité régional était prévue dans Plana Planina. Elle a duré toute la journée. Victor était plus convaincant que Guéshkov et pourtant... Marin Petkov Guéshkov et moi n'arrêtons pas de raisonner : nous avons remporté la majorité par élection, la classe ne nous suit que sous la forme d'une campagne électorale, mais nous ne sommes pas en mesure de la mener au combat maintenant pour le pouvoir. Il manque dans le pays une situation révolutionnaire nécessaire dans laquelle les masses ouvrières des villes et des villages sont prêtes à se lever pour une lutte directe pour un gouvernement ouvrier-paysan.

En tant que membres disciplinés du parti, Marin et moi avons répété aux camarades du séminaire les arguments des envoyés du CC. Nous ne les avons probablement pas convaincus de la position du parti, car nous-mêmes n'y croyions pas.

Sur la deuxième question, je m'en souviens, nous avons tous les deux prouvé avec ferveur et une profonde conviction intérieure que la théorie des coups d'État était une théorie étrangère, que la thèse du parti sur le sujet était absolument correcte, c'est-à-dire que la bourgeoisie ne pouvait pas se faire de coup d'État à elle-même...

LA GRANDE SURPRISE

Ces questions ont excité toute la masse du parti et toutes les personnalités du parti à l'époque. Par exemple, nous avons soulevé la question de la majorité lors d'une réunion du Comité de presse du CC du PCB. Nous avons tenu la réunion dans le quartier Lozenets dans la villa du talentueux journaliste Joseph Herbst, décédé tragiquement. La quasi-totalité du comité de rédaction d'*Écho* et les rédacteurs en chef de plusieurs autres journaux bulgares ont participé à ce comité. Jacques Nathan a présidé. Il défendait bien sûr la ligne du parti. Guéshkov, Tsvetan Stefanov et moi-même nous sommes donnés la liberté d'avoir notre propre opinion sur la question.

Une autre réunion de ce Comité de presse mérite d'être signalée. Le président Encho Staykov nous parle des tâches de notre presse en ce moment. Il nous a fait remarquer que, sur la base de l'élargissement de la lutte pour les intérêts immédiats des travailleurs, nous devons enflammer et élever la lutte pour le pouvoir à un niveau toujours supérieur. La réunion a également été suivie par Avram Stoyanov, secrétaire de la direction centrale des syndicats – NRPS – et rédacteur en chef réel du journal *Transporten glas*. Il a timidement, avec des détours, lancé une nouvelle :

– De temps en temps je vois un ancien social-démocrate. Maintenant, il ne participe pas à nos organisations, mais il ne refuse pas de nous aider, il achète toujours des timbres de l'organisation de Secours. Il m'a souvent averti des barrages de la police et m'a toujours dit la vérité. J'en ai fait part au CC. Hier, il est

venu spécialement à la maison. Selon lui, les nouvelles qu'il portait étaient très importantes. Je vais vous le dire, mais je dois vous prévenir à l'avance – je lui ai tout de suite expliqué qu'il s'était laissé tromper et que la bourgeoisie, malgré ses contradictions internes, était toujours unie contre nous. Il était d'accord avec moi sur le principe, mais a déclaré : « ... et pourtant, il semble que les « zvenari¹ » préparent un coup d'État. » Ils s'étaient mis d'accord avec certains officiers et allaient bientôt passer à l'action. Maintenant, camarades, je vous transmets ceci pour voir quelles rumeurs se répandent dans des cercles avec lesquels nous n'avons aucun lien, et donc nous manquons l'occasion de démasquer les manœuvres de l'ennemi de classe, a conclu *bai* Avram.

Il était grand, avec un beau visage rose, des lèvres rouges juteuses et des cheveux gris. À la fin du message, il était tout en feu. Il devait essuyer la sueur sur son visage et son front.

La nouvelle a fait l'effet d'une bombe. Nous étions tous honnêtement convaincus de l'impossibilité d'un coup d'État. Certains des plus jeunes membres du comité ont profité de l'occasion pour donner une leçon d'éducation politique à l'éminent homme d'action communiste *bai* Avram. Ils voyaient un danger non pas dans le coup d'État imaginaire, mais dans le fait que, dans un organe idéologique du CC, un camarade devenait le porteur de rumeurs « ennemies ». Ils ont rappelé la résolution du quatrième plénum du CC du PCB, où littéralement trois lignes ont été réservées au cercle Zveno et où il a été dit que Zveno ne pouvait jouer aucun rôle significatif dans notre vie publique. Encho Staykov a terminé la session tumultueuse avec une sagesse de Salomon :

– Évidemment, nous ne devrions pas être les diffuseurs de rumeurs. Mais Avram Stoyanov a raison lorsqu'il insiste pour savoir ce qui se passe dans le camp adverse. Vous vous souvenez de ce que Marx et Lénine nous enseignent : bien connaître nos ennemis.

Hristo Radevski a dit, alors qu'il marchait dans le couloir :

– Nos amis sont montés sur le Pégase et ont oublié qui était Avram Stoyanov. Bacho Avram ment peut-être dans ce cas, mais ne devrions-nous pas

1. Zvenari. Membres de Zveno, organisation socio-politique d'extrême droite qui a existé en Bulgarie de 1927 à 1949. *Note du traducteur.*

garder les yeux bien ouverts ? C'est de la politique. Comment savoir d'où le lapin va sortir ?

Nous ne savions pas – oui, nous ne soupçonnions même pas. Peut-être seulement deux ou trois semaines plus tard, le 19 mai 1934, le cercle politique de Zveno a chassé le gouvernement du Bloc populaire et a pris les rênes du gouvernement. Le coup d'État a été une grande surprise à l'horizon politique.

Trois d'entre nous se sont présentés à la réunion extraordinaire prévue à l'arrêt de bus Lagera : Docho Kolev, membre du bureau politique du CC et secrétaire du Comité régional, Dimitar Bakovski, membre du Comité régional, et moi, membre du bureau du Comité régional. Le secrétaire nous a informés que ce n'était pas le moment de discuter, que nous devions répondre au coup par un coup, et que bien que le CC n'ait pas émis d'avis, la situation était claire – il s'agissait d'un coup d'État militaire fasciste contre lequel nous devons mobiliser les masses et ce même soir nous devons soulever Sofia la laborieuse à une protestation puissante. À cet effet, rassembler tous les membres et sympathisants du parti sur la place Sveti Kral¹ et brandir des slogans « À bas le coup d'État militaro-fasciste ! », « Vive le gouvernement ouvrier et paysan ! », « Tous en grève générale ! »

J'ai accepté les deux premiers slogans. Mon esprit ne pouvait pas admettre le troisième. J'ai objecté qu'il n'y avait pas de temps pour se préparer à la grève. Docho m'a dit que la situation était révolutionnaire et qu'il n'était pas question de préparation. Les masses étaient politiquement mûres, elles suivraient l'appel du parti. Toutes les forces devaient maintenant être lancées pour le succès du rassemblement de ce soir-là, et le lendemain tout le monde serait au courant de la grève générale.

Ma première tâche consistait à contacter la section syndicale, que je dirigeais au nom du comité régional. Elle comprenait Danyo Plochev, Yordan Milev et Yordan Tanev. La réunion a eu lieu dans une maison au coin du boulevard Hr. Botev et de la rue Klokochnitsa. Seul Yordan Milev m'a demandé si le mot d'ordre de la grève générale était coordonné avec le CC du parti. Je répondis que j'avais reçu l'ordre du secrétaire du Comité régional et qu'il semblait que le CC ne s'était pas encore réuni.

1. Sveti Kral. Place Lénine.

Yordan Tanev a été assez critique vis-à-vis des instructions que j'ai données :

– Nous essaierons de mobiliser les unions des métallurgistes, des maçons et des peintres, des cordonniers, des tailleurs, mais ce sera difficile pour nous. Le manque de temps n'est pas si crucial. Dans ce cas, la chose la plus importante est que nous n'avons pas préparé les masses contre un coup d'État. Jusqu'à présent, nous avons inondé leurs têtes de théories sur l'impossibilité des coups d'État, et soudain l'inconnu Zveno, dont nous n'avons presque rien dit aux travailleurs, prend le pouvoir par un coup d'État militaire. Tu le traites de militaro-fasciste. N'a-t-on pas accusé le Bloc Populaire de fascisme ?! Tu vois qu'il y a de la confusion, du brouillard.

Yordan Milev avec sa netteté caractéristique a coupé :

– C'est nuageux, brumeux, mais ce n'est pas le moment de discuter. Le parti nous ordonne d'agir, nous agissons. Finissons la réunion rapidement et laissons chacun se dépêcher d'accomplir ses tâches.

Aucun des militants n'a pensé à déjeuner ce jour-là. Nous avons tous couru pour faire descendre Sofia la laborieuse dans la rue. Dire que nos efforts sont restés en l'air est peu. Chacun de nous a été vraiment déçu. Nous avons tous senti – ceux qui mobilisaient et ceux qui étaient mobilisés – que le mot d'ordre d'une protestation de masse puissante et sans précédent n'était que pour nous personnellement ; que nous ne pourrions pas le diffuser aux larges masses non membres du parti au point de les mobiliser dans une impressionnante manifestation de rue. C'était tragique de voir à quel point nous étions détachés du peuple quand il s'agissait de l'amener à une action de masse plus audacieuse.

Le soir, sur la place autour de l'église Sveti Kral, nous nous sommes vus les mêmes, les éternels cadres moyens et inférieurs du parti et des organisations de masse, les « tribuns » permanents. Les intervenants étaient également célèbres : Sabi Dimitrov, Kocho Daskala, Yordan Bratkov, Todor Stoyanov. Non seulement les visiteurs des tribunes volantes les connaissaient, mais la police les connaissait aussi très bien. En tant que responsable de l'action de ce soir-là, j'ai dû résoudre une tâche difficile : avec nos rangs comptés – 150-200 personnes – et une force de police dense – environ 100 policiers civils et cavaliers en uniforme – pour lever une tribune, pour manifester l'hostilité de notre parti au coup d'État militaro-

fasciste. Afin de disperser au moins une partie des forces de police, j'ai ordonné que deux tribunes soient érigées en même temps : l'une au coin du boulevard Maria Louiza¹ et de la rue Dondukov, l'autre devant le séminaire Théologique sur le boulevard Vitosha. La première avec pour orateur Sabi Dimitrov, la seconde avec Kocho Daskala. L'ouvrier de Sliven et ancien député Sabi Dimitrov a à peine réussi à dire : « Camarades, hier soir un coup d'État militaro-fasciste a été réalisé... » et immédiatement la place retentissait des cris de certains camarades « À bas le coup d'État fasciste ! » et la meute de policiers attaquait avec revolvers, poings de fer et matraques l'orateur et le groupe qui l'entourait. Combat court au corps à corps et la première tribune s'est dispersée. La seconde, bien que se maintenant plus longuement, connaîtra le même sort.

Le mot de passe que j'ai lancé a été secrètement diffusé. L'action continue. Rassemblement à l'angle des rues Pirotka et Opalchenska.

Yordan Bratkov et moi sommes arrivés sur les lieux et avons trouvé de nombreux policiers. Nouveau mot de passe : rues Ovche Pole et Pirotka. C'était relativement propre là-bas. Nous n'avons pas vu d'agents civils connus, ni de gardes en uniforme. Nous avons attendu dix minutes que plusieurs camarades se rassemblent. J'ai attrapé Bratkov par le bras gauche et lui ai ordonné de parler.

Un instant plus tard, dans le silence tendu de la rue, sa voix puissante retentit. Avec des mots forts, il a condamné les auteurs du coup d'État et leur complot infernal contre le peuple, ses droits et ses libertés.

Un type suspect sur le trottoir d'en face a regardé autour de lui, a sorti un pistolet et a crié :

– Dégagez. Je vais tirer.

Il a tiré plusieurs coups en l'air. Les balles sifflaient et les quelques camarades, au lieu d'avoir peur, se tenaient comme une haie autour de nous deux. Surpris par l'empressement à affronter les balles avec nos poitrines ouvertes, l'agent a commencé à battre en retraite. Des piétons inconnus l'ont poursuivi et il s'est enfui. Attirés par les détonations, une vingtaine de gardes à cheval ont couru vers nous depuis la rue Opalchenska. Le rapport de force était clairement en faveur de la police qui fondait sur nous. La résistance serait folie. Les camarades se

1. Maintenant boulevard Georgi Dimitrov.

sont cachés dans les maisons des rues avoisinantes. Bratkov et moi avons traversé les jardins et, excités et mécontents, nous nous sommes dirigés vers le centre-ville.

J'allais à une réunion avec Docho Kolev et je sentais déjà à l'intérieur de moi que l'action de ce soir prouvait à quel point nous étions loin des masses. Je ne doutais plus, mais j'étais convaincu que le mot d'ordre de grève générale était sans fondement. Docho n'a pas prêté beaucoup d'attention à mes propos, il a insisté pour qu'on le fasse à tout prix, même si on ne réussissait pas à cent pour cent. L'important était de savoir que le parti avait rempli son devoir, appelé les masses à se battre. Ceci était et serait d'une grande importance pour l'histoire politique de la Bulgarie.

Docho Kolev était un merveilleux camarade – loyal, intelligent, modeste. Mais que faire quand l'opium du sectarisme le transforma en récitateur de formules détachées du réel ?

Les efforts des militants se sont heurtés à un hic. La grève générale n'a pas franchi les seuils des grandes entreprises et institutions de Sofia. La plupart des gens n'ont pas compris l'expression « situation révolutionnaire », « enflammer la lutte pour le pouvoir de toutes nos forces ».

Le gouvernement du 19 mai agissait avec méthode. Il a d'abord liquidé les groupes terroristes de Vancho Mikhailov pour la satisfaction générale ; plus tard, contrairement aux lois de la démocratie, il a dissous toutes les organisations progressistes et ouvrières ; il a interdit 42 journaux et magazines publiés par le parti, les syndicats et autres organisations de masse. Ils ont aussi arrêté l'hebdomadaire littéraire *RLF*, que j'avais dirigé quatre ou cinq mois plus tôt sans cesser de travailler à l'*Écho*. Immédiatement après le coup d'État du 19 mai, nous avons continué à éditer *RLF*. Nous croyions qu'en le présentant comme un groupe non partisan d'écrivains ouvriers-combattants, nous le sauverions d'une interdiction. Illusions naïves, particulièrement partagées avec persistance par Ivan Rouge sous le pseudonyme « la travailleuse de tabac Katya ». Avec des calculs très subtils pour passer à travers les trous d'aiguille de la censure, j'ai édité deux numéros de *RLF* qui ont été confisqués. J'ai commencé le troisième numéro, mais à cause de mon entrée dans l'illégalité j'ai laissé Ivan Rouge le terminer. Le dernier numéro a également été confisqué. C'est ainsi qu'a été chanté le chant du cygne de l'hebdomadaire littéraire du Parti communiste bulgare.

LA TRAHISON

En juillet, une réunion du Comité régional était prévue à la montagne Lyulin. Avant l'aube, je suis allé dans la petite prairie éloignée familière, où nous avions déjà tenu nos réunions plusieurs fois. Docho Kolev était le premier arrivé. Les nouveaux membres du Comité régional, l'ingénieur Vasil Markov et le jeune homme Asen Marinchevski sont également arrivés. L'heure dite était passée. Nous avons commencé à nous inquiéter. Hristo Nikov, Marin Gueschkov, Boris Taskov, Mircho Spasov, Pavel Spasov, Dimitar Bakovski n'étaient pas venus...

Vers 9 heures, l'un d'eux, Bakovski, est arrivé. Pas de casquette, pas de manteau, avec une chemise déchirée et des chaussures poussiéreuses sans chaussettes. À première vue, on aurait dit : un jeune homme venu couper du bois dans la forêt voisine. Avec un récit vivant et haletant, il nous a informés que tôt ce matin-là la police était venue à son appartement pour l'arrêter, mais qu'il avait réussi à s'échapper en sautant par la fenêtre du deuxième étage.

Le secrétaire Docho jugea rapidement que la police avait arrêté les membres du comité régional. Il a averti tous ceux qui étaient recherchés dans leurs anciens logements, de les quitter.

Je suis descendu du tramway de Kniajevo au centre de la capitale. Sous-estimant le danger, je suis allé à la maison de Commerce chez le tailleur Petar Grantcharov. Aussi effrayé qu'en colère, il m'accueillit avec un reproche, qu'est-ce que je faisais là ? Ou je voulais les incendier eux aussi. Il m'a fait sortir de la salle de couture et m'a conduit dans un des couloirs de la maison. Il m'a rapidement et anxieusement informé que Jacques Nathan, Marin P. Guéshkov, Boris Bogdanov, Trayana Nenova, Stefana Klintcharova et de nombreuses autres personnalités des partis communistes et ouvriers avaient été arrêtés. Le bruit courait que les arrestations continueraient.

J'ai gonflé ma joue comme pour une rage de dents et l'ai recouverte de mon mouchoir, puis j'ai repris le tramway pour me rendre au village Nadezhda, où vivait yatachkata¹ Magda. J'ai appris ma chance par la bouche de Magda – la police

1. Yatachka, féminin de yatak : personne qui héberge des combattants recherchés par la police.
Note du traducteur.

m'avait cherché ce matin-là, 15 minutes après avoir quitté la maison dans le quartier des logements ferroviaires.

Les jours de la vie illégale ont commencé. Ici et là, nous avons réussi à organiser une tribune, une petite grève, à éditer et diffuser des tracts, à écrire des appels enflammés sur les murs, à attacher un drapeau rouge à un poteau télégraphique. Dans le même temps, des militants connus se sont écartés et se sont repliés sur eux-mêmes. Docho Kolev a été arrêté à proximité de la prison centrale, pris en embuscade et insidieusement trahi. J'ai pris en charge le secrétariat du comité régional en tant que membre du bureau. Bakovski et moi n'avons pas passé de nuit à Sofia. Nous avons passé les nuits dans les moyettes et les meules, dans les champs et les prés aux environs de Sofia. Pendant la journée, nous nous promenions dans les bosquets, les ruisseaux et les prairies, et le soir nous entrions dans la capitale pour des rencontres et des réunions.

Par un après-midi très chaud, nous nous étions abrités à l'ombre d'un grand arbre ramifié quelque part près du village Simeonovo. Krum Popov, secrétaire du Comité régional du Parti des Travailleurs, Vasil Tashkov, imprimeur du journal *Écho* et membre d'un comité régional du Parti des Travailleurs sont venus nous voir. Popov nous a apporté de la nourriture et un revolver, et Tachkov du pain puis il s'est excusé auprès de Bakovski, avec qui il était collègue et ami, de ne pas avoir pu lui trouver de pistolet cette fois, mais dans quelques jours il le lui livrerait.

En présence de Bakovski, j'ai ordonné à son collègue de contacter l'ingénieur Vasil Markov et de l'informer en mon nom, c'est-à-dire Stamen, de se présenter ce soir à 8 h 30, au 5ème km de la chaussée Dragalevsko. Je l'ai explicitement averti de trouver personnellement l'ingénieur et seulement lui, pour l'informer de la réunion. S'il échouait, qu'il oublie ce que je lui avais dit.

Ici, je vais anticiper un peu les événements pour voir à qui j'ai confié la tâche. Tachkov a trouvé Vasil Markov au café Toushé, notre connaissance de la place des Fêtes. L'ingénieur était assis à une table en compagnie de son homonyme Vasil Markov, rédacteur en chef officiel du journal *Transporten Glas*. Et là, dans le café, devant les deux Vasil Markov et Tashkov, cet agent de police, comme il s'est avéré plus tard, lui a indiqué le lieu et l'heure de la rencontre. À 6 heures du soir du même jour, Netzo Garvanski, arrêté puis emmené pour être interrogé dans le

bureau de Guéshev, où il a entendu le chef de groupe se vanter auprès de ses subordonnés : « Ce soir, deux gros poissons tomberont dans notre filet. »

Restant au milieu du terrain, Bakovski et moi avons voulu tester l'arme. Aucune âme vivante ne pouvait être vue de près ou de loin. Un par un et à différentes distances, nous avons tiré sur le tronc du poirier sauvage nous abritant. Nous nous sommes avérés être des tireurs égaux.

La journée finissait. Le crépuscule est tombé. Nous avons rapidement fini les restes de la nourriture et nous sommes dirigés vers nos réunions – lui en ville, moi à la chaussée Dragalevsko. Nous avons décidé de nous retrouver au bout du cimetière de Sofia et de passer la nuit dans les champs près du village Orlandovtsi. Avant de nous séparer, Mitko m'a offert l'arme en tant que senior. Je le remerciai du geste, mais lui reprochai le formalisme.

– Nous devons résoudre les problèmes spécifiquement. Tu vas dans une ville pleine de chiens policiers. Ils peuvent t'attaquer à tout moment. Tu dois avoir quelque chose pour répondre.

Je ne savais pas et n'avais pas pressenti que ce serait notre dernière rencontre. La vingtaine de jours et de nuits passés ensemble dans les environs de Sofia nous avaient rapprochés plus que les années et les mois passés au club de la rue Positano et à l'imprimerie du journal *Écho*. Bakovski était un jeune homme beau et solide. Comme la plupart des imprimeurs, son visage était pâle, mais contrairement à ses frères au visage pâle, il rayonnait d'énergie et de gaieté. Se déplaçant comme un cerf, il ne pouvait pas rester immobile. Il faisait toujours quelque chose et il devait le faire. S'il n'écrivait pas ou ne lisait pas, ne coupait pas ou ne faisait pas quelque chose, il fredonnait, jouait, chantait... Même pendant ces nuits et ces jours illégaux, il n'arrêtait pas de chanter ses chansons bulgares et soviétiques préférées. Ayant passé l'école politique des prisons, Mitko possédait une riche culture marxiste. Sa vigilance et son esprit vif se manifestaient dans les discussions fréquentes avec les camarades sur une variété de questions. Il disait : « C'est bien quand on est avec les masses, et c'est encore mieux quand on est à la tête des masses ; c'est mauvais quand nous les remplaçons par nous-mêmes et imaginons qu'ils nous suivent. »

Dimitar Bakovski a été abattu en plein jour dans la rue Nishka, dans son quartier révolutionnaire préféré, Konyovitsa. La nouvelle de sa mort nous a

trouvés à la prison centrale. Quelques-uns pleuraient en secret. Le soir, nous avons partagé des souvenirs du communiste pur, du camarade et ami Bakovski. Son image est restée brillante dans nos cœurs.

À travers champs et prairies, le long d'étroits sentiers visibles et cachés, j'ai marché sur la poussiéreuse chaussée Dragalevsko, quelque part au-dessus de l'usine actuelle Hladilnika. La lune brillait à travers les nuages queues-de-chat et illuminait la bande blanchâtre de la route et ses environs. Je me suis retourné, j'ai vu la haute silhouette légèrement voûtée de l'ingénieur Vasil Markov et j'ai ralenti le pas. Bientôt il me rattrapa et nous continuâmes tous les deux vers le village sur la droite, côté route au chemin accidenté, aux endroits envahis par les mauvaises herbes. Sur le côté, toujours à droite, se trouvait une petite chaumière délabrée aux fenêtres éclairées. Nous avons dépassé la maison quand nous avons remarqué que sa lumière s'était éteinte. Immédiatement après, un coup de sifflet a retenti depuis la maison. En réponse, quelqu'un a sifflé quelque part devant. Bref silence. Je comprends – nous sommes dans une embuscade. Je n'ai réussi qu'à chuchoter : « Nous devons être encerclés », et juste devant nous, à une quinzaine de pas, les fameux policiers Guéshev et Pramatarov se sont levés du fossé et sont partis droit sur nous. Nous nous sommes rapidement réorientés. J'ai dit tout haut que j'avais été invité à un mariage, que le garçon d'honneur était un grand fêtard... Mais ils étaient bien préparés eux aussi. Les deux grands hommes, d'un pas raide, raccourcissaient la distance entre nous. À trois ou quatre pas de là, on voyait bien que chacun d'eux tenait sa main droite dans la poche de son manteau. Les grands yeux de Guéshev nous fixaient tour à tour. Nous nous sommes croisés et, ô miracle, les bourreaux nous ont dépassé sans nous arrêter. Mais seulement un mètre plus tard, ils se sont retournés et nous ont crié, pistolets sortis :

– Arrêtez-vous !

Prêt à tout, j'ai volé en avant. À ce moment, des dizaines de coups de feu ont été tirés de toutes parts. Je courais et la seule pensée qui m'a traversé l'esprit était : « Maman, je meurs pour le communisme ! » Les balles sifflaient autour de mes oreilles et s'enfouissaient dans la poussière de l'allée. Je courais, courais... Les balles sifflaient... Trébuchant sur une partie saillante, je me suis étalé de tout mon corps. Les balles creusaient la poussière autour de moi comme de grosses gouttes de pluie. Puis un instant plus tard – le tonnerre s'est arrêté. J'ai essayé de me lever... Trop tard... Deux ou trois policiers m'ont sauté dessus... Ils ont essayé de

me renverser, ils n'ont pas réussi. Accroupi, rampant presque à la dernière poussée, je me suis levé, j'ai attrapé le canon d'un fusil avec lequel un agent me menaçait. Mon intention était de montrer comment un communiste meurt, je voulais attirer le fusil vers moi et l'utiliser pour le virevolter sur la tête de l'escouade de police avant qu'ils ne me transpercent comme une passoire. Oui, mais non. Le fusil a éclaté dans le sol, quelqu'un m'a fait un croche-pied, je me suis étalé de nouveau, plusieurs policiers m'ont sauté dessus et d'autres m'ont frappé à la tête avec des pistolets. Les agents enragés et triomphants sautaient, frappaient et criaient :

– Ta mère, canaille, tu veux tuer le roi, hein ! Vous voulez lui tendre une embuscade ? Tueurs ! Brigands !

Voyant leur manœuvre pour dissimuler la nature de leur action aux villageois qui passaient, je criai de toutes mes forces :

– C'est vous les assassins, nous sommes des communistes, de simples piétons.

Tombant dans une transe cruelle, ils me piétinaient de toutes leurs forces et juraient comme des déménageurs ivres.

Sans cesser d'appuyer avec leurs chaussures, ils m'ont attaché les jambes avec une corde, mis mes poignets dans des menottes de fer et m'ont redressé à moitié pour m'asseoir.

Une voix ivre donnait des ordres :

– Fouillez-le ! Appelez Rimski !

Le sang de ma bouche et de ma tête avait taché ma chemise verte. Je ne ressentais aucune douleur. À un moment donné, un jet chaud a chatouillé la cuisse de ma jambe gauche. J'ai touché de mes mains liées, j'ai regardé : du sang, j'étais blessé. J'ai annoncé ma découverte aux agents debout autour de moi. L'un d'eux a demandé où j'étais blessé.

Ils ont entendu ma réponse et ont immédiatement commencé à crier fort :

– Rimski, Rimski !

Guéshev lui-même, dont le pseudonyme était Rimski, s'est rapidement approché du groupe. Il demanda calmement :

– Qu'est-ce que vous avez à crier ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?
Quels documents avez-vous trouvés ?

Ils lui ont remis ma carte d'identité. Ils lui ont expliqué où j'avais été blessé. Guéshev a commencé à clapper de la langue :

– Ah, ah... Il n'y a rien pour le panser. Nous nous étions préparés pour une autre récolte.

J'ai appelé pour dire que j'avais une serviette de toilette dans mon imperméable tombé à côté. Guéshev a ordonné à l'agent Boncho Mehandov de me panser. Le célèbre bagarreur refusa :

– Et quoi encore. Communiste, et c'est moi qui vais le panser, non mais !

Guéshev lui a expliqué qu'ils devraient arrêter mon sang, même si nous les appelions des suceurs de sang. Après une petite querelle entre eux, Boncho s'est quand même occupé de moi, mais au bout de cinq ou six minutes j'ai vu la tache de sang envahir presque toute la partie gauche de mon golf. Je me suis tourné vers la douzaine d'agents et leur ai dit que je n'étais pas du tout bandé, que la blessure était sur le dessus, pas sur le genou.

Ils ont encore fait venir Rimski. Il est venu, s'est assuré que je disais la vérité et a ordonné que mes menottes soient ouvertes.

– Tenez-vous à côté de lui et gardez vos yeux ouverts. Qu'il se panse lui-même !

Mon pansement n'était pas meilleur que celui de Boncho. Interrompu un instant, le sang continua à couler légèrement. Trop excité, je n'ai ressenti aucune douleur ni fatigue...

Ils attendaient une camionnette qui n'arrivait toujours pas. Quand elle est arrivée, soutenu ou plutôt porté par deux agents, j'ai été poussé à m'asseoir sur l'un des bancs en bois du camion. L'ingénieur menotté était déjà assis devant moi. Plus d'une vingtaine de chasseurs de gibier humains nous entouraient.

J'ai été emmené à l'hôpital Alexandrov. Sur la table d'opération, le Dr Krapchev, neveu du célèbre mangeur de communistes Danail Krapchev, rédacteur en chef du journal *Zora*, a examiné ma blessure et... m'a salué :

– Garçon, tu as de la chance. Sur dix mille blessures, une seule est comme la tienne. Ni veine ni artère affectée. Ça va passer comme à un bébé.

Sans le vouloir, le Dr Krapchev a rendu un grand service à l'organisation communiste de Sofia en informant son oncle de ma blessure. Le lendemain, le journal *Zora* publia une note sur la fusillade de la chaussée Dragalevsko, mentionnant mon nom.

Un agent en civil est resté dans la chambre d'hôpital pour me surveiller la nuit. Ils ont commencé à me soigner. La blessure me faisait très peu mal. Sous la couverture, je bougeais et repliais librement mes jambes. Le lendemain matin déjà, l'idée de m'évader me vint à l'esprit. L'une des infirmières s'est avérée être la femme de mon ami Marin Guéshkov. Je lui confiai mon intention et lui demandai de me dire combien de mètres il y avait de la fenêtre au sol et de prévenir les camarades de m'attendre dans un fiacre près de l'hôpital. Nous avons convenu avec elle de gratter la plaie et de l'empêcher de guérir rapidement. Nous voulions gagner du temps pour organiser mon évasion. Elle a initié une collègue au secret, qui a également aidé à la tâche.

Les premier et deuxième jours, j'étais gardé par un seul agent civil. Le troisième jour, un garde en uniforme s'est ajouté. Les camarades infirmières m'ont dit que la Direction de la Police avait déjà rendu visite à trois reprises au professeur associé Dimchev, chef du service de chirurgie, pour exiger qu'il me laisse sortir. Il a refusé, affirmant que c'était lui, et non la police, qui déterminait quand un patient était rétabli. Au début, les agents gardaient le couloir, le troisième jour, ils étaient de garde 24 heures sur 24 dans ma chambre. Plus tard en prison, Ivan Marinski m'a informé que le Comité régional et en particulier Bakovski, avaient organisé un groupe tactique pour venir la nuit et me libérer. Ils ont planifié leur action pour le sixième jour. Mais la police, probablement avertie par des traîtres, contre la volonté du Dr Dimchev, est venue me chercher ce jour-même et m'a emmené au sixième commissariat, boulevard Dondukov et boulevard Stoilov. Là, j'ai été confié aux soins médicaux d'un infirmier pour chevaux. Deux jours plus tard, il déclara avec autorité qu'il m'avait guéri et que j'étais apte à l'interrogatoire, c'est-à-dire au moulin humain du pont Lavov.

Il était 6 heures du soir. On m'a emmené au bureau de Guéshev. Dans nos cercles, la renommée de Guéshev était extrêmement surévaluée, aussi la petite taille de son bureau et la modestie du mobilier me donnaient l'impression d'un poste officiel de cette personne pas trop important. Le célèbre policier était assis

derrière un bureau ordinaire avec une lampe à abat-jour vert large et rond. Dix ou quinze agents bien connus de Sofia se tenaient dans différents coins du bureau.

On m'a donné une chaise pour m'asseoir à côté du bureau de Guéshev. Avec un visage frais et rouge et un sourire discret, le policier se tourna vers moi d'un ton assez familier, comme si nous étions amis depuis l'enfance et que nous ne nous étions pas vus depuis des années :

– Ah, Boris, toi aussi tu es enfin tombé ici ! Tu as vu un papillon autour d'une lampe, n'est-ce pas ? Il virevolte, virevolte, voltige, et d'un coup, il brûle ses ailes. Et toi aussi. Tu n'arrêtais pas de tourner devant nous et de nous fuir : combien de fois as-tu sauté du tram dans le plus fort trafic ? Et tes poursuivants perdaient le fil. Maintenant, fin de la poursuite. Tous vos clandestins sont passés par moi. Je les connais. Ils travaillent un ou deux ans et viennent nous rendre visite. Tu travailles depuis trois ans, et à Sofia, sous notre nez. C'est un record.

L'agent Shivarov, un homme de grande taille qui m'avait emmené à la direction, a dit :

– Il a donné trois kilos de sang au parti. Combien de leurs dirigeants ont donné autant de sang ? Dimitrov et Kolarov ont fui le pays et circulent maintenant autour de Moscou, et ici des gens comme lui paient de leur sang leur luxe.

Je me suis senti obligé de répondre à une telle provocation :

– Amnistiez-les, ils rentreront immédiatement au pays.

Guéshev a essayé d'ironiser :

– Il a raison, ce sont de grands leaders et doivent vivre richement.

J'ai dû encore répondre :

– Je n'ai pas tiré une telle conclusion.

Guéshev, qui était manifestement de bonne humeur, a immédiatement accepté et a dit que nous ne nous étions pas réunis pour nous disputer puis il a ajouté :

– Tu es un garçon intelligent, on va bien s'entendre... Dans votre presse, vous nous traitez de suceurs de sang, de bourreaux. Parce que je pense que tu es intelligent, je vais te le dire. Vous avez raison. Nous défendons un système. Vous le traitez de fasciste. De votre point de vue, c'est ainsi, et vous avez raison de nous

accuser de tous les péchés mortels sur terre. Mais je te demande : que fera l'un de vous, un enquêteur ou un commissaire rouge, s'il s'assoit à ma place et que je suis à ta place ? Va-t-il vouloir m'arracher la vérité ? Pourquoi ? Car, étant à cette place, il ne pourra rien faire d'autre que chercher, établir la vérité, protéger son pays ou, comme vous l'appellez, la dictature prolétarienne. C'est comme ça. Il n'y a pas d'autre alternative. Aujourd'hui c'est moi, demain cela pourrait être toi ou un autre camarade à toi, peu importe. Il faut répondre. C'est la loi... Maintenant, comme je te l'ai dit, pour moi, tu es un gars intelligent. Je vais te traiter comme un homme intelligent. Je te poserai des questions, et toi tu diras la vérité, rien que la vérité, vous vous battez pour elle aussi, n'est-ce pas... Tu es membre du parti communiste ?

– Je suis communiste et membre du Parti des Travailleurs.

– Alors, tu as bien étudié le ZZD... Tu travailles où ?

– Dans le journal *Écho*.

– Est-ce le seul endroit où tu es payé ?

L'un des agents ajouta :

– Il reçoit une double ration de Moscou.

– Puisque le monsieur en sait plus que moi, demandez-lui.

– Toi, ne te vexe pas. Tu n'es peut-être pas personnellement comblé d'or de Moscou, mais beaucoup d'autres ont les poches pleines. Sinon, comment *Écho* survivra-t-il si vous ne recevez pas de dollars de Moscou ?

– Vous avez arrêté l'administrateur Boris Bogdanov. Il vous expliquera.

– Boris est un vieux renard. Il veut nous convaincre qu'il vit de la vente et du Fonds *Écho*. Et qu'en penses-tu ? Pourquoi on vous amène ici ? Pour t'écouter nous raconter le conte des mille et une nuits ? C'est comme ça ?

– Je me demande aussi ce qui vous donne le droit de tirer comme sur des chiens enragés sur de paisibles citoyens bulgares ? De les détenir sans jugement ni condamnation ?!

– Wow-ho-ho ! L'oiseau commence à jaser. Il y aura un tribunal et un verdict pour toi et toute votre bande. J'ai des preuves, des preuves, mon camarade. À ce moment-là, il sortit un dossier du tiroir, l'ouvrit et, comme un joueur de

cartes expérimenté, éparpilla des dizaines de petits portraits ressemblant à des cartes d'identité sur le bureau d'un seul coup. – Regarde-les bien et dis-moi lesquels tu connais ?

Parmi les portraits, j'ai vu les photographies de Docho Kolev, Marin Guéshkov, Boris Taskov, Jacques Nathan et de nombreux autres camarades légaux et illégaux.

– Ça c'est Marin Guéshkov, et ça c'est Jacques Nathan...

– Les autres, les autres... regarde attentivement et dis...

– Je n'en connais pas d'autres...

– Celui-ci ?

– Non.

– Celui-ci ?

– Non.

Après ma réponse, Guéshev m'a remis le portrait d'un camarade illégal bien connu X et m'a demandé avec curiosité :

– Et celui-ci ?

Comme avant, j'ai dit non. À ce moment, le policier expérimenté a tapé sa main sur la table, a sauté de sa chaise et a crié triomphalement :

– Eh, maintenant tu as niqué ta mère. Tu t'es complètement pris au piège... – et se tournant vers l'agent : – Appelez X... Maintenant tu vas voir si tu ne le connais pas... Un peu de bravoure, mon camarade. Si tu as eu le courage de te battre, pourquoi as-tu peur d'admettre avec qui tu as travaillé ?

– Je refuse d'être membre du Parti communiste.

– Patience, patience. Tu sais, il n'y a pas que les nerfs de Moscou qui sont solides. Les nôtres perdurent aussi.

Ils ont fait entrer le camarade X et l'ont retenu à la porte. Je me suis retourné et je l'ai vu un instant. Il était méconnaissable. Il avait été si cruellement torturé.

Guéshev m'a d'abord ordonné :

– Ne bouge pas et regarde-moi ! – Il se tourna vers X en disant : – Et toi, dis-moi qui est ce monsieur que tu vois devant toi ?

X répondit doucement :

– Boris Milev, membre du comité régional.

J'ai sauté de ma chaise et j'ai crié fort :

– Ce n'est pas vrai. Je ne connais pas ce monsieur. Nous ne nous sommes jamais vus.

Guéshev ordonna de faire sortir le camarade et se tourna vers moi :

– J'ai dit que je te considère comme un gars intelligent et que j'ai l'intention de te traiter, disons, culturellement. Mais si tu ne comprends décidément rien, je dois ajouter que je vais te traiter comme les buffles à l'abattoir.

Enthousiasmé par la confrontation, j'ai suggéré :

– Vous prouvez donc que nous ne vous avons pas appelés bourreaux en vain.

À ce moment, l'agent Boncho Mehandov a pris une chaise et a voulu m'assener un coup avec. J'ai attrapé la chaise et j'ai essayé de la retirer des mains de l'agresseur. Une dizaine de personnes se sont jetées sur moi de tous côtés et m'ont terrassé. Je me suis défendu autant que j'ai pu avec mes mains et mes pieds. Trois ou quatre agents ont pressé mes jambes et ont essayé de les attacher. J'ai donné des coups de pied de toutes mes forces, mais pas pour longtemps. Ils ont réussi à piéger mes jambes avec des cordes et mes mains avec des menottes. Des coups avec des nerfs de bœuf et des bâtons tombaient. Et Guéshev, qui était personnellement intervenu dans le passage à tabac, m'a attrapé par les cheveux, a frappé ma tête plusieurs fois par terre, s'est penché près de moi pour que je puisse sentir son visage en sueur et, me fixant les yeux grands ouverts, a crié :

– Parle, parle... Je suis membre du Comité régional... Je connais Boris Taskov, Marin Guéshkov, Docho Kolev...

Saisissant la méthode fascinante de Guéshev, je répétais :

– Je suis membre du Parti des Travailleurs.

Le célèbre agent Grafa a poussé de côté ses collègues, avec ces mots :

– Je vais mesurer combien de kilos il pèse...

Il m'a attrapé par le cou et mes deux jambes, m'a soulevé avec ses bras tendus et m'a jeté au sol. Je me souviens, le gaillard répéta trois fois son acte héroïque. Ce qu'ils m'ont fait et comment ils m'ont violenté après ça, je ne me souviens pas.

J'ai commencé à reprendre mes esprits, voyant d'abord des points et des cercles verts, jaunes, rouges qui s'entremêlaient et tournaient frénétiquement. Mon regard s'éclaircit enfin, mais pas ma conscience. J'ai entendu un cri :

– Frappe-le, sa mère... combattre le mal par le mal.

Il a appelé Grafa et Shivarov poussait un flacon d'ammoniac dans mon nez. Je me suis retrouvé assis sur une chaise et entouré d'agents hérissés. Guéshev, déboutonnant le col de sa chemise, essuyait sa sueur.

Quelqu'un a crié :

– Le patron !

Un autre m'a donné un coup dans le bas-ventre :

– Lève-toi, bâtard. Le patron !

Même si je le voulais, je ne pouvais pas bouger. Puis quatre mains de chaque côté m'ont redressé de force. Resté complètement sans force, les agents m'ont adossé à une porte intérieure, sans me lâcher.

Draganov, le patron que je ne connaissais pas, commença de la porte d'un ton « pensif profond » :

– Oh, Boris, ne t'en fais pas... Regarde-moi, pendant la guerre mondiale les balles avaient criblé mes pieds en passoire, et maintenant je vais bien. Et cela te passera comme à un chien. Mais tu n'as qu'à parler, parler, sinon, si tu vois ces brutes, ils niquent leur mère, ils vont te manger. C'est tout ce qu'ils attendent, pour te dévorer... Ne regarde pas Kolarov et Dimitrov. Ils sont au chaud, et ici tu verses ton sang. Laisse tomber, ne demande pas la lune. Tu es jeune. Avoue et nous te laisserons partir, et nous te trouverons un travail... Tu penses encore le cuisiner ? – Il se tourna vers Guéshev.

– La séance est terminée. Je vous ferai un rapport demain...

Le chef est sorti et m'a souhaité « bonne nuit ». On m'a ordonné de marcher. Avec effort, j'ai fait un ou deux pas et je me suis étalé par terre. Je me suis senti

mal. Mon regard s'est fixé sur la grande bouteille d'eau sur le bureau de Guéshev. La lumière de l'abat-jour vert se reflétait dans la bouteille, rendant l'eau propre et fraîche. Je brûlais de soif, j'avais terriblement envie de boire. J'ai léché mes lèvres saignantes avec ma langue sèche, mais je n'ai pas demandé d'eau... J'étais horrifié par mes mains : menottées tout le temps pendant les coups, elles étaient gonflées et grises-noires... J'étais toujours allongé sur le plancher. Les agents m'avaient délaissé, se parlaient entre eux tranquillement, attendant quelque chose. Deux gardes en uniforme sont entrés. Ils ont déplié une couverture et m'ont jeté dessus.

Guéshev s'approcha de moi et ordonna :

– Desserrez les menottes, ou ses veines éclateront et après ils diront que nous l'avons tué.

Les deux gardes m'ont enveloppé dans la couverture et m'ont porté dans les escaliers jusqu'au dernier étage. Chernoto Pavlé, le serrurier de la Direction de la Police, a ouvert une des cellules et a ordonné aux porteurs de me jeter à l'intérieur. Ses collègues sauvages obéirent littéralement à l'ordre. Me roulant par terre, j'ai crié :

– Vive la révolution !

Les deux compagnons de cellule m'ont entendu et n'en ont pas cru leurs oreilles ! Je connaissais l'un d'eux – Todor Kamenov, un délégué du Komsomol de Sofia dans notre Comité régional. L'autre était un monsieur élégamment vêtu, aux cheveux grisonnants et au visage intellectuel. Le premier mot que j'ai prononcé était « eau ». Todor m'a dit que Chernoto Pavlé avait chipé la cruche. Ils auraient un ami qui ne devrait pas boire. Cela signifiait que le nouveau venu devait passer par une terrible étape. J'ai demandé quelque chose pour étancher ma soif. Ils m'ont offert une tomate et quelques poivrons verts.

J'étais allongé sur le dos sur le sol. Ma douleur empirait. Mon corps se raidissait. Avec difficulté, Todor et l'inconnu se retournèrent sur mon ventre. Ils ont retroussé ma chemise collée, toute couverte de sang. L'intellectuel, indigné et effrayé par les marques sanglantes des fouets et des bâtons sur mon corps bleuté, recula et cria :

– C'est impossible. Comment peuvent-ils ? On est tous des Bulgares, n'est-ce pas !

Il fallait lui expliquer que les Bulgares étaient divisés en fascistes et antifascistes et qu'il y avait une lutte acharnée entre eux. Sous les auspices de la Direction de la Police, cette lutte a duré près de deux mois. Plus de dix fois, j'ai été emmené pour être interrogé dans le bureau de Guéshev.

DANS LA PRISON CENTRALE

J'ai passé la première nuit à la prison centrale en isolement cellulaire. Le sommeil ne venait pas. Je me voyais prisonnier pendant au moins 12 ans, et peut-être condamné à mort : au nom du Comité régional, nous avons lancé des appels à la révolte des soldats et des officiers – la situation était « révolutionnaire ». La cellule était une tombe froide : les murs égratignés et humides, le sol en ciment mélangé à un sorte de pâte de bois rougeâtre. Apparemment, j'étais un invité inattendu et indésirable – le sol était nu, mais vraiment nu, sans aucune trace de lit, matelas, tapis ou quoi que ce soit du genre. Après deux mois passés sur les planches dans l'enfer policier, il fallait se résigner avec le ciment en prison.

Des milliers de souvenirs ont afflué dans ma mémoire : de la mère qui pointera du doigt le fait que son fils « bon à rien » est en prison, de la grand-mère qui justifiera qu'elle m'a chassé à juste titre de la maison, de Bakovski, qui positivement continue de mener le combat avec dignité, pour les habitants de Kapatovo, qui chuchoteront avec fierté et pitié pour le « prof ». Toutes ces images et d'autres me semblaient aussi lointaines que proches. Détaché d'elles avec la perspective de nombreuses années, encore une fois à travers elles je me suis senti attaché à la vie.

À dix heures le lendemain, on m'a fait sortir de la cellule. Une promenade. De nombreux anciens et nouveaux prisonniers se promenaient déjà dans la cour, un par un et en cercle. Mes yeux cherchèrent d'abord et avant tout Docho Kolev. Il n'était pas là. Exténué, il ne pouvait pas quitter la cellule. Il était actuellement examiné par l'ambulancier sergent de la prison. J'ai remarqué de nombreux camarades bien connus : Marin Guéshkov, Yordan Tanev, Boris Taskov, Jacques Nathan, Hristo Nikov, Asen Marinchevski, Anton Tsviatkov, Ivan Bliznakov, Mircho Spasov, Vasil Markov, Totyo Saraliev, Netso Garvanski et d'autres. Les gardes ont disparu quelque part et le cercle s'est divisé en groupes distincts. J'ai

approché Taskov et Guéshkov. Dans la conversation, nous avons découvert que nous avions marché sur des charbons ardents à la direction ; maintenant pendant longtemps encore une balançoire nous balancera ; nous aurons le temps de parler en long et en large de ce qui avait été et comment cela aurait dû être.

Ma voix m'a surpris. D'une manière ou d'une autre, avec effort, un son est sorti de ma gorge. J'ai dû me forcer à émettre un son. À la deuxième ou troisième tentative, des gouttes de sueur ont coulé sur mon front. Ignorant absolu des maladies de la gorge, j'attribuais la gêne à une cause passagère et accidentelle. J'ai juste écouté les camarades qui n'arrêtaient pas de raconter leurs mésaventures.

J'ai passé la deuxième nuit sur le sol en ciment, avec cette différence que le serrurier s'est excusé et a annoncé que le lendemain, ils nous déplaceraient dans l'ancienne salle de couture, qui était située dans une autre cour de la prison.

La salle de couture mesurait environ 15 mètres de long et 6 à 7 mètres de large. Nouvellement repeinte, avec de hauts plafonds et de grandes fenêtres avec des barreaux de fer. Il y avait des lits ici et là près des murs et sous les fenêtres : des lits simples en fer et des lits faits de chevalets en bois, ou juste deux caisses avec dessus des tapis de chiffons, des manteaux ou des serviettes. Dans un coin de la salle, un groupe de jeunes était assis sur des paillasses. Ils jouaient aux cartes fabriquées à partir des couvercles de boîtes de cigarettes. Au milieu se trouvait une table étroite entourée de deux chaises en bois.

Les « anciens » prisonniers ne comptaient pas plus de 20 personnes. Ils nous ont accueillis comme des invités tant attendus. Malgré leur curiosité brûlante pendant deux mois, ils se sont montrés extrêmement prudents : aucun de nous ne s'est vu poser de questions inappropriées. D'ailleurs, nous, les nouveaux venus, avons convenu de garder entre nous l'expérience de la police et de ne la présenter par écrit qu'à la direction du parti à l'extérieur de la prison.

Un jeune homme grand, beau et maigre nous a aidés à nous installer tant bien que mal. Condamné à 15 ans pour un certain complot militaire, son nom était Goshkata ou Georgi Dimitrov – Goshkin. Il servait comme représentant politique devant l'administration pénitentiaire. Avec lui, rapidement, sa bonne humeur et ses goûts littéraires me convenaient bien. Il connaissait mes écrits sous le pseudonyme de Boris Ogin, j'avais lu ses poèmes publiés dans *RLF*. Mon nom s'est

répandu parmi les jeunes en tant que critique littéraire et de théâtre, dernier rédacteur en chef de l'hebdomadaire littéraire préféré du parti.

L'activité des organisations du parti à l'extérieur ne s'arrêtait pas, la terreur policière s'intensifiait énormément. Au bout de trois ou quatre mois, la salle était trop petite pour accueillir 180 à 200 prisonniers. Ils ont été obligés de pousser la moitié d'entre nous dans une autre salle, en face de celle de couture. Les deux salles étaient situées au rez-de-chaussée, séparées par un couloir qui servait également de palier à l'escalier menant au deuxième étage. Les noms et les personnalités des écrivains Georgi Karaslavov, Orlin Vassilev, Krastyo Belev et les débutants Kamen Kaltchev et Ivan Martinov, les personnalités célèbres du parti Krastan Rakovski et Ivan Dimitrov – Shishko se sont démarqués dans la foule ; les membres du Comité central du PCB Gavrail Karev et Kapriel Kaprielov, des rédacteurs en chef de divers journaux bulgares : Dimitar Liaptchev – le barbier, Ivan Dimitrov Zoin, le cordonnier Boris Manchev, le villageois Nasko – le rédacteur en chef le plus ancien d'*Écho*, l'étudiant Tinchev, le conspirateur militaire Metodi Karastoyanov, le célèbre pope Rouge – le député ouvrier Rousinov, Stefan Bogdanov – la jeunesse agitée et le bon joueur d'échecs, le travailleur du tabac de Haskovo Georgi Dimitrov, à qui des officiers avaient coupé les tibias de ses jambes avec une scie, etc.

Au vu de la masse des jeunes, nous avons transformé la prison en université. Nous avons créé des cercles sur l'économie politique – maître de conférence Jacques Nathan, sur le léninisme avec le conférencier Vasil Markov, un cercle littéraire dirigé par Boris Ogin, sur l'histoire du PCB – Boris Taskov et sur l'histoire du mouvement syndical – Nacho Ivanov et Stamat Ivanov. Le cercle littéraire développa une intense activité éditoriale : plusieurs numéros de *Joupel*, *Littératuren list* et un recueil littéraire de près de 120 pages densément écrites sous forme de cahier. Les copistes avec de petites belles lettres imprimées étaient recrutés surtout chez les jeunes. Dans le recueil littéraire, le barbier Liaptcheto a publié un long poème sur la vie héroïque et la mort du jeune soldat Alexandar Voïkov. Goshkin a exprimé ses données poétiques dans le poème dynamique *Vers l'échafaud*. Ivan Marinski a écrit une histoire sur la Commune de Paris. Krastyo Belev nous a surpris avec un poème en prose pour les tisserands. La collection s'est terminée par la pièce en un acte *Gouttes de sang* de Boris Ogin. Toutes les publications ont été lues dans le cercle individuellement et commentées en

groupe. Nous avons choisi un moment pour lire *Gouttes de sang* devant tous les prisonniers. Beaucoup n'ont pu retenir leurs larmes. De longs commentaires ont suivi.

Nous avons sorti toutes ces publications de prison illégalement. Pour plus de sécurité, selon Stefana Klintcharova, elles ont été envoyées à Moscou et remises au Secours Rouge pour archivage. Le sort de ces matériaux reste à ce jour malheureusement inconnu.

De légers problèmes sont survenus avec la publication de *Joupel*. Dans ses pages humoristiques, nous avons essayé d'être précis. Nous avons pris pour cible certaines caractéristiques distinctives de camarades individuels et parfois avec succès, parfois sans succès, nous les avons ridiculisés. Par exemple, nous avons croisé le fer avec Orlin Vassilev. Dans ses conversations toujours colorées et originales, il utilisait souvent « pour ainsi dire », « ça veut dire » et « exactement ». Les associés de *Joupel*, pour la plupart des jeunes, avaient remarqué l'utilisation fréquente de ces trois expressions, et il ne fallut pas longtemps avant qu'un modèle de discours d'un de nos camarades bien-aimés paraisse sur le journal. Orlin s'est vu facilement dans le « modèle ». Il y eut une tempête. Le célèbre auteur de *Le cerceau de feu* s'est déchaîné comme le vent de novembre et m'a attaqué spécifiquement pour « trahison collégiale ». Mais comme tous les grands écrivains, c'était en même temps un grand enfant : moins de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis l'avènement de la bouffonnerie, et nous étions redevenus de bons vieux amis. Orlin a dû admettre : « Si j'utilise ces mots si souvent, les jeunes ont raison ! »

PREMIER MAI 1935 EN PRISON

Le 1er mai 1935 approchait et coïncidait avec Pâques. Nous avons décidé de célébrer dignement la fête du travail. Cela signifiait donner de l'éclat à la célébration. Encore une fois, notre glorieuse jeunesse nous a fourni cette opportunité en dotant la plupart d'entre nous d'authentiques rubans rouge foncé, conservés et transmis d'année en année depuis les temps de la social-démocratie. Les malheureux sans rubans originaux ont dû se contenter de morceaux de la ceinture rouge de... X.

La direction du parti a élaboré un plan d'action détaillé. À 8 heures moins cinq précises nous chantons tous l'*Internationale* et *Vive, vive le travail* face aux fenêtres, sous lesquelles à ce moment passaient les prisonniers criminels – cordonniers et tailleurs – en route vers le bureau au-dessus de notre salle. Le but était de connecter l'action avec la masse des criminels. Quand il fut temps d'aller se promener, nous sommes sortis tous dans la cour habillés de façon festive et avons accroché des rubans rouges sur nos revers.

Avec sa fraîcheur, le matin de mai insuffla à nos cœurs une véritable ambiance de fête. Nous nous sommes félicités avec notre « Joyeuse Fête ! » dès le début. En plus du fade thé de la prison, nous avons dévoré avec un grand appétit un œuf de Pâques et un morceau de brioche de Pâques apportés par parents et amis. Le petit-déjeuner améliora notre humeur. Non seulement dans les yeux, mais comme dans l'air, l'enthousiasme contagieux scintillait et brillait.

Le jeune Toshkata de Tonet, qui avait été mis en observation, a couru de la partie ouest de la pièce et a prévenu : « Ils arrivent. » Nous nous sommes tous tenus en rangs serrés devant les fenêtres. Les premiers pas des sabots sur les dalles du trottoir résonnaient dans le silence. Nous avons chanté l'*Internationale*. La chanson emplissait la salle et arrivait par vagues à travers les barreaux vers la cour, et au-delà par-dessus la clôture de pierre, vers les rues voisines. Les tailleurs et les cordonniers ont ralenti. La chanson – le cri jubilatoire du clan communiste invaincu – était de plus en plus forte, de plus en plus puissante et chaude. J'avais écouté l'*Internationale*, chantée par 50 000 prolétaires parisiens au Vélodrome d'Hiver¹. Je n'avais jamais entendu ni participé à l'hymne international des travailleurs de telle façon auparavant. La salle résonnait, je dirais même tremblait, bercée par la grande puissance de notre chœur vocal, sonnait comme la musique d'un orchestre géant. Alors que la tête de colonne montait les escaliers jusqu'au deuxième étage et que les ouvriers remplissaient le couloir entre nos deux salles, la mélodie virile *Vive, Vive le Travail* tonna.

La première partie de l'action prévue s'est terminée à merveille. Elle a dépassé nos attentes. Nous étions convaincus que l'effet sur la masse criminelle était important. Nous avons passé jusqu'à 10 heures dans une excitation générale.

1. Vélodrome d'Hiver. Stade cycliste d'hiver.

Nous avons tous interprété différemment ce qui a été fait et avons de nouveau prédit différemment comment se déroulerait la prochaine étape.

À 10 heures précises, les portes des locaux s'ouvrirent et le surveillant, que nous appelions *la Mort*, y apparut. Il a crié : « Allez vous promener... et pas de chansons ! » Calmement mais rapidement, nous avons marché devant *la Mort*, un homme de 50 ans au visage cireux, au nez extraordinairement long, aux yeux enfoncés et aux sourcils de Méphistophélès, vêtu d'un costume vert en laine grossière. Pas deux, mais quatre gardes nous attendaient dans la cour. Des rubans rouges fleurissaient discrètement sur nos poitrines. Nous avons marché paisiblement et avons eu des conversations tranquilles. Les yeux des gardes s'écarquillèrent. Ils regardaient et se demandaient quand ce jardin rouge mouvant avait poussé devant eux. L'un d'eux est allé à l'administration pénitentiaire. Entre nous, de bouche à oreille, s'est répandu l'ordre de la direction du parti : « Restez calme, ne cédez pas aux provocations ! »

Le sous-directeur de la prison, Pisarev, apparut bientôt, suivi de deux gardiens et d'un sergent, chef de garde. Il regarda la table colorée en rouge, fit deux ou trois pas sur le trottoir et s'arrêta devant un groupe de jeunes, dont l'étudiant Joseph de Chirpan et l'apprenti Toshkata de l'usine Tonet, puis il eut à peu près la conversation suivante avec eux :

- Les gars, vous ne savez pas qu'il est interdit de faire des manifestations politiques en prison ? Pourquoi avez-vous accroché ces rubans ?
- Parce que nous sommes des travailleurs et que nous avons notre fête.
- Erreur géographique. Vous êtes en Bulgarie, pas en Russie soviétique.
- C'est pourquoi nous célébrons la fête du travail, afin qu'un jour nous soyons dignes de la célébrer librement, comme en Union soviétique.
- Ça suffit ! Ce n'est pas un club de discussion, mais une prison... Enlevez vos rubans !

Goshkin est intervenu dans la conversation en tant que représentant politique :

- Monsieur le directeur, nous portons des rubans rouges, mais remarquez, nous ne faisons de mal à personne avec.

– Dehors, il est interdit aux citoyens libres de manifester ce jour-là, et vous voulez qu'ici, en prison, moi, je tolère l'action du 1er mai ?! J'en ai assez dit ! Enlevez les rubans et retournez dans les locaux !

– En tant que représentant politique, je proteste. Vous empiétez sur l'un de nos droits, le droit de se promener. Vous n'avez aucune raison...

– Maintenant, tout le monde rentre, et avec vous nous parlerons au bureau des raisons.

Derrière le coin gauche du bâtiment, une douzaine de soldats armés sont apparus. Le mot de passe *Vite, dedans* se propagea instantanément. Légèrement poussés par les gardes, nous sommes arrivés vers les locaux. Quand nous fûmes tous à l'intérieur, nous entendîmes avec horreur le déclic de la clé sur la seule porte de la grande salle. Cela signifiait priver plus de 150 personnes d'eau et d'accès aux toilettes. Il était hors de question de s'accommoder de la mesure honteuse et inattendue de l'administration pénitentiaire. Nous nous sommes emportés et avons commencé à frapper à la porte avec nos poings, nos coups de poing, nos chaussures ; nous frappions avec des gamelles et des bols sur les barreaux de fer des fenêtres. Nous avons crié : « Ouvrez la porte. Nous avons soif. Il y a des patients avec des maux d'estomac. Acceptez notre représentant politique. » Par moments, nous avons arrêté les coups, nos cris se calmant dans l'espoir d'entendre une réponse. Le silence au-delà de la porte se prolongeait obstinément. Cela nous a encore plus irrités, et nous avons martelé avec une nouvelle force et crié : « Meurtriers ! Fascistes ! » À la porte même, Goshkin, le premier et le plus grand des jeunes tapait et criait. Soudain, de l'autre côté, ils ont commencé à taper avec les crosses. La voix de *la Mort* hurla dans le silence : « Arrêtez. Ne criez pas. J'ouvre la porte. » Et en effet la serrure résonna et le surveillant de mauvais augure apparut plus vert que d'habitude, entouré de deux ou trois de ses collègues et d'un sergent :

– Qu'est-ce que vous avez à crier ? Est-ce que vous oubliez qu'il existe un cachot pour les désobéissants ? Le directeur a ordonné que vous restiez enfermés dans la salle.

Goshkin s'avança et dit :

– Je demande à être reçu par le directeur.

– Le directeur est sorti en ville. Quand il reviendra...

– Alors, s’il vous plaît, que je me présente devant le surveillant en chef.

– Il n’est pas là...

L’un de nous a crié :

– Ce n’est pas vrai. Il est dans le couloir.

– Maintenant, allez à vos places. Dès que le directeur viendra, je lui ferai un rapport.

Et *la Mort* essaya de refermer la porte. Le groupe de jeunes a été le premier à résister. Les serruriers ont poussé fort, mais les jeunes hommes se sont accrochés à la porte. *La mort* se mit à marteler de ses poings. Ses collègues le suivirent. Goshkin et les jeunes hommes ont répondu par des coups. Krastyo Velev, grim pant sur les épaules de la foule rassemblée devant la porte, ordonna :

– Tenez la porte. N’abandonnez pas ! Il s’avança et donna un coup de pied aux serruriers sur la tête.

Il y eut des cris :

– Fascistes ! Tueurs !

Au milieu du corps à corps, les serruriers se retirent dans le couloir, étroitement surveillés par un groupe de prisonniers. Là, une douzaine de soldats avec des fusils braqués sur nous ont tiré en l’air. Un trouble s’ensuivit. Les derniers ont été les premiers à fuir. Tout le monde courait se cacher sous les lits, sous les tables. Certains ont trébuché et sont tombés. D’autres les ont piétinés et ont sauté par-dessus. Les soldats sont entrés dans la salle et ont continué à tirer. Des morceaux de plâtre du plafond et des murs nous sont tombés dessus. Les coups se sont arrêtés. Au fond de la salle, debout sur les lits, les bras tendus, comme crucifié, se tenait Ferdinand Manolov, blessé par un ricochet de balle. Du sang coulait sur son visage. Les serruriers se sont précipités après les soldats. Avec des cris furieux et des fouets à la main, ils se sont précipités sur ceux qui n’avaient pas réussi à se cacher. Un par un, une douzaine de camarades ont été retirés de sous les lits, dont Anton Tsviatkov, qu’ils avaient battu le plus sévèrement en arrachant des mèches de ses cheveux luxuriants. Des cris déchiraient la pièce.

Les coups de feu, les bagarres, les gémissements ont surpris et outragé les criminels. En haut, au deuxième étage et en bas, des tailleurs et des cordonniers ont protesté. Des cris parvenaient à nos oreilles :

– Ça suffit, arrêtez ! Arrêtez de les tuer ! En même temps, ils frappaient sur la balustrade avec des sabots et des marteaux.

Le surveillant en chef a immédiatement considéré les conséquences de l'intervention des criminels, et ordonné aux serruriers d'arrêter les coups et d'amener les criminels malfaiteurs dans l'atelier « sans faire d'histoires ». J'ai remarqué que le tailleur Georgi Stoyanov, pâle comme un cadavre, était pris en sandwich entre une tête de lit et le mur, et j'ai demandé au gardien en chef de nous permettre de le sortir de là.

– Tirez-le ! ordonna-t-il à ses subordonnés. – Apportez deux couvertures. Appelez l'infirmier !

Ils ont sorti le camarade inconscient et l'ont allongé sur le sol. Goshkin se pencha sur lui et commença à l'appeler.

– Georgi, Georgi, tu m'entends ? Où es-tu touché ?

Georgi gisait les yeux fermés, le visage pâle cadavérique, sans signe de vie.

La masse des prisonniers était silencieuse. La voix rauque de l'infirmier, qui s'était agenouillé à côté du tailleur allongé sur la couverture, brisa le silence.

– Le garçon est vivant, il respire.

Goshkin a demandé que le camarade blessé soit examiné. L'infirmier lui répondit sèchement :

– S'il est blessé, c'est à moi de le dire. Et pour celui-ci vous avez « mort », et il me survivra probablement aussi... Que le « blessé » vienne.

Le gardien en chef se tourna vers les soldats et leur ordonna de rester un moment. En rangs serrés, ils ont braqué leurs canons de fusil sur nous. Au bout d'un moment, trois ou quatre serruriers revinrent dans la salle et se jetèrent sur les galettes, les brioches et les œufs de Pâques entassés dans un coin. Grossièrement et avidement, ils ont entassé les provisions dans de grands paniers. Ils ont fui le champ de bataille comme de vrais maraudeurs. Les soldats se sont retirés en dernier et sans tourner le dos.

Le bilan de l'action du premier mai ? Plein d'avantages et d'inconvénients. Nous nous sommes félicités pour la première partie de celui-ci lorsque nous avons chanté l'Internationale, comme aucun de nous ne l'avait chantée ou écoutée. Nous avons également apprécié la deuxième partie dans la cour, où nous nous sommes

montrés combatifs et disciplinés. Les inconvénients ont commencé lorsque nous n'avons pas compris la lâcheté de la tactique de l'ennemi, bloquant notre accès aux robinets et aux toilettes. Pouvions-nous accepter cette mesure restrictive en silence, sans résistance ? Il ne fallait pas. Il fallait réagir. Mais comment et dans quelle mesure ? C'est ça la question. Nous avons admis que nous avons trop tordu le bâton, au point de le casser. Nous avons rendu hommage à la protection de la part des criminels. Sans leur intervention courageuse et opportune, notre sort aurait sans doute été beaucoup plus funeste. La ligne de conduite de relier l'action avec les criminels s'est avérée correcte et même salvatrice. Nous leur avons envoyé une lettre spéciale de remerciements.

Après un court séjour au dispensaire, Georgi Stoyanov est revenu sain et sauf et plus tard il a vraiment survécu à l'infirmier. Pendant trois jours, le nez de Ferdo était un nid dans lequel une balle en plomb était piégée. Et pendant tout ce temps, l'infirmier militaire a affirmé « avec compétence » qu'il n'avait été qu'égratigné dans le tumulte. Le troisième jour, Ferdo a apporté « le trophée du 1er mai » dans sa main. Il s'est vanté et a plaisanté sur le fait qu'un jour il serait fier du bonbon en plomb.

– J'emmènerai mes petits-enfants au Musée de la Révolution et leur montrerai la balle : voyez-vous, petits de grand-père, comment votre grand-père s'est battu contre les monstres fascistes, dont vous ne lisez l'histoire que dans les manuels.

ÉVASION DE LA PRISON CENTRALE

Il y a une règle sacrée pour le révolutionnaire professionnel : quand il est libre, il doit prendre toutes les mesures pour ne pas aller en prison, mais une fois enfermé dans une cellule de prison, il doit faire l'impossible pour en sortir et consacrer de nouvelles forces à la cause. L'idée de m'évader m'est venue sérieusement, en particulier au cours du troisième mois de mon emprisonnement. Suite aux tortures dans la Direction de la Police, ma voix avait complètement disparu. Je parlais sans émettre un son profond. Les « soins » de l'infirmier avaient aggravé la maladie, et non restauré ma voix. L'insistance répétée du représentant politique de m'envoyer pour examen à l'hôpital *Alexandrov* n'est passée qu'à côté

des oreilles du directeur. Nous avons donné le signal à la direction du parti à l'extérieur de la prison. À la fin du troisième mois, le célèbre médecin oto-rhino-laryngologiste Yankov, frère du dirigeant du parti Kosta Yankov, décédé lors des événements d'avril 1925, est venu au dispensaire de la prison. Le médecin m'a examiné minutieusement en présence du directeur et de l'infirmier. Plusieurs fois, il m'a fait prononcer les lettres i, e, a, o et je n'arrivais toujours pas à faire sortir un son dense. Il y avait des ronflements, des chuchotements, mais pas de voix. Le médecin a constaté une paralysie du nerf droit du larynx et a rédigé une conclusion motivée, qui recommandait que je sois régulièrement traité dans le service spécial de l'hôpital *Alexandrov*.

C'est ainsi que mes sorties de la prison à l'hôpital ont commencé. Ils me revêtaient d'un manteau rayé de prisonnier, m'entouraient les poignets de menottes de fer et m'ordonnaient d'avancer, suivi d'un garde en uniforme, la baïonnette fixée sur son fusil. Pendant l'examen, le gardien m'enlevait les menottes. Heureusement, les médecins traitants, Andon Gougoushev et Petar Nastev, étaient mes amis personnels d'enfance. Ils ont travaillé dur pour restituer ma voix.

Après deux ou trois mois, quelques améliorations sont apparues. Je pouvais maintenant prononcer à moitié les sons vocaux, et ma voix avait pris une certaine sonorité faible. Elle avait retrouvé toute sa force dans des circonstances un peu particulières. Nous avons organisé une soirée littéraire en janvier. Dans sa partie artistique, j'ai interprété *Septemvri* de Geo Milev. Pendant la récitation, des citoyens et citoyennes à l'extérieur du mur se sont arrêtés, ont écouté et ont applaudi. Le soldat de garde de la tour a informé les surveillants de l'attroupement de rue. L'un des serruriers à la fin de la récitation a grimpé sur le mur et m'a vu par la fenêtre. Quand les gardes sont entrés dans le local, l'image était plus qu'ordinaire, elle était innocente : nous étions tous en train de lire paisiblement, de jouer aux échecs et aux dames, de faire la grasse matinée, de ranger nos affaires dans nos valises. J'étais personnellement devenu professeur de français auprès d'un groupe de jeunes. La mise en scène hâtivement établie ne convainquit pas le surveillant en chef. Il a désigné Docho Kolev, Goshkin et moi et nous a invités à le suivre. En traversant la cour, nous avons appris la punition : « Vous allez pourrir au cachot pendant un mois pour vous rendre compte que vous ne pouvez pas jouer avec nous impunément. »

Le cachot représentait un trou d'un peu plus d'un mètre de large et trois mètres de long avec une porte en fer en treillis. Sans fenêtre, avec une lampe faible toujours allumée. Les murs étaient froids et humides. Seul le sol en bois était chaud et sentait la vapeur. Aucun dessus de lit ou couverture et aucune trace d'un matelas ou paille. Nous étions debout ou assis par terre toute la journée, appuyés contre le mur.

Les inconvénients de l'isolement du cachot étaient exacerbés par l'angoisse morale. Je ne pourrais probablement plus aller à l'hôpital, ce qui signifiait – qu'une connexion avec la direction du parti était coupée. Mais Goshkin est venu à mon aide : « Nous nierons tous que tu as récité. Et tu continueras le jeu du sans verbe. »

Et c'est arrivé. J'ai compté sur mes capacités d'acteur et j'ai continué à faire semblant d'être malade. Les visites à l'hôpital ont repris.

Un jour, j'ai été désagréablement surpris. La Direction de la Police était « préoccupée » par ma santé. Sur ses ordres, j'ai été personnellement examiné par le professeur de renommée européenne, le Dr Belinov, en présence du chef de groupe Zhecho Koulev. Mon ami le Dr Gougoushev m'a prévenu de l'examen et je me suis préparé en conséquence : j'ai mangé deux piments forts à l'avance pour me brûler la gorge.

Plus d'une dizaine de médecins s'étaient rassemblés autour du professeur et de son assistant Boykikev. Non seulement ils ont assisté à l'examen, mais ils ont regardé dans ma gorge. Deux ou trois fois, le professeur m'a demandé de lui dire quand et comment ma voix avait disparu. Je lui ai décrit l'évolution de la maladie et lui ai fait savoir qu'elle avait commencé à la Direction de la Police.

En retrait pour une délibération, l'équipe médicale a conclu : « Nerf dextre du larynx paralysé, la gorge a besoin d'un traitement galvanique sérieux : le patient doit continuer à venir à l'hôpital. »

Le professeur Belinov a demandé au Dr Boykikev d'écrire un protocole de constatation de leur consultation et lui a dit :

– Je le signerai et l'enverrai à la Direction de la Police.

Zhecho Koulev a appelé grossièrement :

– S'il vous plaît, Professeur, ordonnez que le prisonnier ne vienne pas se faire soigner tant que la Direction n'aura pas donné son avis sur votre protocole.

– Un tel ordre n’est pas de ma compétence. Je suis médecin, pas policier. – Et il se tourna vers le Dr Boykikev : – Vous, s’il vous plaît, dépêchez-vous avec le protocole.

Il n’y avait pas de place pour l’hésitation. Le jeu avait duré trop longtemps. La fin approchait. Comme je ne voulais pas rater l’occasion de m’échapper, j’ai dû accélérer mon évasion par moi-même.

J’ai demandé la permission de m’évader. Le Comité central du PCB a donné son consentement, qui m’a été communiqué par Nikola Petev¹ et Stefana Klintcharova.

La matinée d’une journée d’octobre était agréable, lumineuse, gaie. J’ai mis mon seul costume bleu. Je lui ai ajouté par-dessus un manteau rayé de prisonnier. Ils m’ont menotté et m’ont conduit le long de l’itinéraire habituel. Le garde derrière moi s’appelait Peter Tsolov des villages d’Orhan. Il m’avait conduit plus d’une fois à l’hôpital, et dans ses conversations il ne cachait pas sa haine du monarque et du métier de garde, qu’il avait accepté comme chômeur après une longue famine. Comme preuve de sa sympathie pour les communistes, il prenait le risque et m’enlevait lui-même les menottes après notre sortie de prison. Avant et après l’examen à l’hôpital, il me permettait de parler à de nombreuses connaissances et de partager des collations avec moi. Comme preuve suprême de sa sympathie pour nous, il a accepté d’introduire du matériel illégal à ma place, qu’il me remettait dans les toilettes de la prison.

Cher Petre, quand nous avons quitté l’hôpital *Alexandrov* ce jour-là, tu ne savais pas que j’avais déjà décidé de m’enfuir. Tu m’as traité avec une confiance sans bornes. Tu n’as rien vu de suspect lorsque je me suis plaint d’avoir mal au ventre et que je t’ai demandé d’entrer dans une maison de la rue Ovche Pole près de la rue Positano. Nous entrâmes dans la cour, où de grands draps étaient étalés et derrière eux des toilettes ouvertes avec une petite porte. Je me suis dirigé vers les toilettes, et tu t’es adossé au mur d’une maison de la cour et tu as commencé à lire un journal. Nous étions séparés par les draps. Je jetai mon manteau par-dessus la porte et m’accroupis derrière elle. À ce moment-là, je me suis dit : « C’est maintenant ou jamais. Le risque est une noble cause. » Et j’ai ouvert et refermé la porte avec le manteau par-dessus. Je passai sur la pointe des pieds derrière les

1. Alors comptable du CC.

draps et me dirigeai vers la porte de sortie. Tu lisais tranquillement ton journal. J'ai marché sur le trottoir de la rue Ovche Pole, me suis empressé de me cacher au coin de la rue Positano et j'ai couru là comme un jeune cheval. J'ai tourné rapidement dans la rue Morava, je suis sorti dans la rue Nishka et, au bout d'un moment, je suis entré dans la rue Bregalnitsa. Il était dix heures et demie. Les rues étaient relativement fréquentées. En traversant la rue Pirotska, j'ai entendu mon nom. Lazar Milev m'appelait, un cordonnier, une blouse bleue :

– Que fais-tu ici ? Je te croyais en prison.

– Lazare, tu n'es pas à la page. Tu ne lis pas les journaux. Notre procès a eu lieu et j'ai été acquitté.

– Regarde-moi ça ! Et tu as raison. J'ai beaucoup de travail, mon gars.

– Au revoir.

La deuxième rencontre avec un camarade bien connu a eu lieu au bout de la rue Maria Luisa, près de la gare. C'était Kolyo Transki, un peintre des chemins de fer. Il m'a regardé et n'en croyait pas ses yeux.

– Et ça alors ! Qu'est-ce que je vois ? Que se passe-t-il ?

Je l'ai emmené dans une cour et lui ai révélé :

– Qu'est-ce que tu me regardes comme un animal ? C'est moi. Je me suis évadé il y a 15 minutes, en revenant de l'hôpital.

– Tu es fou ! Sais-tu ce qu'il y a dehors ? Y a-t-il quelqu'un pour te cacher ?

– Laisse-moi m'en occuper. Donne-moi de l'argent maintenant, car ce que j'avais est resté dans le manteau.

– Voici tous les 50 levs que j'ai – et il enleva son imperméable, – Prends-le aussi. Que tu te changes un peu.

Je suis passé devant la Stochna gare jusqu'au quartier Hadji Dimitar. Il y avait le logement de Penko Stoyanov, un coopérateur de l'usine Tonet. Chez Penko, le comité de région et le deuxième comité de district du PCB s'étaient réunis plus d'une fois. Nous y avons tenu toute une conférence régionale qui, en octobre 1932, a élu le comité régional de Sofia du PCB avec Stefan Hristov comme secrétaire.

La maison était à un étage, avec deux pièces et une cuisine au milieu. Je traversai l'étroite cour et m'engageai sur le petit porche. J'ai frappé. J'ai été accueilli par la mère de Penko, une petite femme au visage jaune verdâtre, aux yeux noirs brillants et qui tricotait dans ses bras. Elle m'a reconnu comme l'un des amis de son fils.

– Où étais-tu passé, Borko !... Allez, sois le bienvenu. Viens attendre Penko dans la cuisine. Il arrive vers 12 heures. Je lui ai demandé de tes nouvelles et il m'a dit : il est allé à la campagne.

– À Plovdiv, j'ai trouvé un emploi de comptable. Je suis là-bas maintenant. Je suis venu pour quelques jours.

– Tu resteras déjeuner avec nous. Tout ce que Dieu a donné. Tu sais bien, nous subsistons souvent avec des haricots.

J'ai délibérément abordé la question du célibat de Penko. C'était le point sensible de la mère. Comme ça, elle arrêterait de me questionner. Elle pouvait en parler pendant des heures. Le temps passait.

Dès qu'il m'a vu sur le canapé de la cuisine et qu'il a vu un sourire sur mon visage, Penko a immédiatement retrouvé son calme. C'était comme si on s'était mis d'accord pour me demander où je m'étais perdu jusqu'ici, je n'avais pas donné signe de vie, il apprenait seulement par des connaissances comment je vivais.

– Je travaille à Plovdiv. Je vais relativement bien. Je suis venu te voir un moment... Ta mère se plaint de ton célibat.

– Elle répète toujours ce qu'elle sait. J'ai le temps...

Penko m'a invité à prendre un café dans le salon, où je lui ai rapidement raconté mon aventure. Il m'a tout de suite proposé de m'aider. Je pouvais rester jusqu'à ce que nous trouvions un abri plus confortable. Je l'ai remercié et j'ai décliné l'invitation. J'avais vu une nouvelle grosse moto dans la cour. Cela a donné une autre direction à mes pensées : être hors de Sofia ce soir même. Quoi de mieux que de disparaître à la campagne ?! Et aujourd'hui, maintenant ! Mon ami a approuvé mon plan – de m'emmener au village Stolnik. Il a fixé une condition – partir l'après-midi. Il devait régler quelques affaires courantes dans la coopérative.

La réactivité de camaraderie, la chaleur humaine que Penko m'a démontrée avec sincérité et désinvolture, m'ont plus affecté que des gouttes de valériane. Le

calme se répandit dans mon corps, mes nerfs se détendirent, je m'assoupis involontairement sur la table du salon.

Penko est revenu à 4 heures moins le quart de l'après-midi et m'a informé qu'on parlait de mon évasion dans la ville. Muni d'une casquette et enveloppé d'un imperméable, je m'assis sur le siège arrière. Penko roulait assez vite. Nous avons à peine remarqué comment nous avons atteint le pont d'Iskar, mais là nous avons remarqué un spectacle inquiétant : le pont était bloqué par des policiers en uniforme. Des voitures de buffles s'étaient arrêtées devant le pont et leurs propriétaires discutaient de quelque chose avec les gardes.

– Tu n'as sûrement pas de carte d'identité ?

– Je n'ai aucun document.

– Nous nous arrêtons. Tu t'assois à une table devant l'auberge et tu commandes quelque chose. Je vais me promener pour voir ce qui se passe.

Penko a tendu l'oreille à la conversation entre les villageois et les gardes et est monté sur le pont lui-même. Je ne perdais pas de vue mon ami. S'il était arrêté, je m'enfuirais à travers les champs voisins. À ma grande surprise, Penko commença une conversation avec un policier en uniforme. Au bout d'un moment, les deux ont commencé à descendre de la route devant le pont, où se trouvaient les voitures. Je m'apprêtais à me lever pour m'éloigner de la table, mais je me suis ressaisi. J'ai vu le policier rire et Penko lui taper sur l'épaule.

Penko s'est approché de la table et a dit :

– Laisse-moi te présenter mon cousin. Et voici mon collègue de la coopérative, un comptable, nous allons à Makotsevo.

De pâle, je suis probablement devenu rouge vif. J'ai essayé de sourire. Le caporal s'assit avec lassitude et souleva sa casquette par devant.

– Qu'est-ce que vous offrez ? Ma gorge est sèche. Nous somnolons sur le pont depuis deux heures. Nous ne faisons que harceler le bétail et les gens... Allez, à votre santé !

Nous avons bu de la bière. Si la conversation continuait, je ne sais pas à quels dangers je pouvais être exposé. Heureusement, un garde du pont a fait un signe de la main et a appelé le cousin.

Nous avons attendu. Nous avons bu nos chopes. Penko m'a gentiment ordonné de monter sur la moto et de ne pas avoir peur.

Mon guide commença à siffler. J'ai baissé ma casquette encore plus bas. Sur le pont lui-même, nous nous sommes arrêtés devant le caporal. Penko lui a donné une cigarette et nous avons continué. Un vieux garde nous fit le salut militaire. J'étais sur le point d'éclater de rire.

La journée finissait, mais les ennuis n'étaient pas terminés pour moi. De nombreux bons amis bien connus vivaient dans le village de Stolnik : les frères Perenovski, Tsviatko Mehandjiiski, Grigor Nediakov et d'autres. Ils travaillaient tous à Sofia, mais j'espérais trouver refuge dans leurs familles. Nous avons caché la moto dans les buissons et sommes entrés à pied dans le village vide : la moto, un bien rare à cette époque, pouvait attirer une nuée d'enfants du village.

J'ai frappé à la porte d'entrée de la maison où vivait Nedyalko Perenovski. L'hôtesse a répondu, une jeune mariée rougeaude. Elle a parlé de la fenêtre de la maison de l'étage, maison qui avait également un rez-de-chaussée. Je m'étais arrêté plus d'une fois dans cette maison pour parler à Nedyalko, même sa femme nous avait servi du babeurre frais.

– Qui cherchez-vous ?

– Je ne cherche personne. Je viens au nom de Nedyalko. Je suis son camarade.

– Il est à Sofia. Je ne sais rien. Cherchez-le là-bas si vous le connaissez.

– S'il vous plaît, ne parlons pas par-dessus la clôture. Venez, ouvrez, que je vous explique pourquoi je viens chez vous. Ce n'est pas par hasard.

La mariée hésita, ferma la fenêtre et sortit dans la cour. Elle s'arrêta à côté de l'échelle et se tourna vers nous.

– Je suis seule dans la maison. Je ne peux pas vous laisser entrer. Dites-moi qu'est-ce qui vous amène ici ? Et elle nous invita dans la cour.

Quels que soient les arguments que j'avais dans le petit vestibule, elle était catégorique : je ne vous connais pas ; chez nous beaucoup de gens ont bu du babeurre ; il y a diverses personnes qui se présentent pour ceci et cela ; Nedyalko ne m'a rien dit et m'a dit de n'ouvrir à personne ; il y a seulement une semaine, ils

ont perquisitionné ici ; vous, étant ses amis, pourquoi n'avez-vous pas un mot de lui...

La situation empirait. J'avais peur de lui dire d'où je venais pour ne pas l'effrayer... Penko m'a rappelé qu'il devait partir... Désespéré, j'étais sur le point de renoncer à insister. Il y eut un cri de l'extérieur.

J'ai aperçu une petite fille en uniforme scolaire par la fenêtre. Alors que je demandais à l'hôtesse à la rencontrer dehors dans la cour, la jeune fille entra dans le vestibule.

– Ah, tu as des invités... Oh, oncle Bore, que fais-tu ici ?... Je ne vous dérange pas, j'espère ? Je voulais juste te demander un peu de sel.

– Est-ce-que tu le connais ?

– Eh bien, c'est un grand camarade de l'oncle Grigor. À Poduyane, il tenait souvent des réunions dans notre chambre, et parfois il restait dormir chez nous...

– Si c'est le cas, tu le ramèneras à la maison. Quand ton oncle Nedyalko viendra, laisse-le s'en occuper.

Le dénouement, aussi inattendu qu'heureux, convenait à tout le monde : l'hôtesse s'est calmée et a promis de donner à manger, Penko est parti heureux de me laisser entre de bonnes mains : la jeune fille était contente de devenir l'héroïne d'un dangereux complot.

Pendant trois jours, j'ai suivi les dispositions de Trendafila, la jeune fille merveilleusement courageuse et intelligente : ne pas se montrer aux fenêtres, ne pas faire de bruit, ne pas tousser, ne pas ouvrir la porte et ne répondre à personne. Pendant trois jours, j'ai lu des manuels de la seconde année, avec lesquels la propriétaire préparait ses cours. Nous avons parlé jusque tard dans la nuit. J'ai essayé de lui décrire la beauté de la lutte. Trendafila m'a surtout interrogé sur Paris et la vie en prison. Elle rêva à haute voix : « Comme j'aimerais être un aigle, mordre et être insaisissable. »

Samedi soir, nous avons rencontré Nedyalko – un grand homme au tempérament extrêmement vif et optimiste.

– Comment t'est venue l'idée de te retrouver à Stotnik, ce village perdu ?

– Les amis sur lesquels je comptais ne sont pas perdus.

Nedyalko a insisté pour que je quitte la maison de Trendafila et que j'aie
vivre dans une grange près du village.

CLANDESTIN

C'est ainsi qu'a commencé ma vie clandestine après mon évasion de prison. Pendant plusieurs semaines, je suis resté enfoui dans le foin dans un des coins de la grange. Le propriétaire ne s'est pas douté de ma présence. Il venait une fois par jour, chargeait sa charrue de foin et fermait la porte d'entrée avec un gros cadenas. Tard dans la soirée, la brave Trendafila m'apportait de modestes vivres, qu'elle me servait par une large fente de la clôture en bois.

Avec l'aide du jeune homme Nikola Velitchkov, j'ai déménagé dans le village de Churek. Il m'a installé dans sa maison, plus précisément dans la chambre de son oncle Petar Diavolski, un garde forestier. Là, c'était impossible de se cacher. Toute la maison se composait d'une grande pièce. Il n'y avait aucun lit. Nous dormions tous sur le sol d'argile rouge. Mais qui étions-nous ? La mère et le père, huit filles de 1 à 12 ans et moi. Et parfois, le dimanche, la fille aînée de 13 ans, servante dans une riche famille juive, venait de Sofia. Devant mes hébergeurs et les voisins, les parents dans tout le village (incroyable, mais vrai), je passais pour un sous-officier supérieur, un grand ami de la caserne de Kolyo Velitchkov, venu sur recommandation de médecins pour soigner la tuberculose dans le pittoresque village de montagne. Je ne sais pas à quel point ils y ont cru quand ils regardaient mes joues rougies, mais avec Kolyo, le membre enthousiaste du Komsomol, on n'avait pas pu imaginer un meilleur mensonge que celui-ci. On m'a souvent vu errer avec un bâton de cornouiller dans les Balkans boisés... respirer l'air frais.

Il n'y avait pas de poste de police dans le village. Une fois par semaine, un garde venait de Novoseltsi (aujourd'hui Elin Pelin) pour savoir ce qui se passait dans le village. Il se renseignait auprès de l'adjoint au maire, un vieux paysan malade et presque analphabète, du crieur public du village et, bien sûr, surtout du garde forestier, le seul homme armé du village.

À l'insu de Kolyo et sans m'avertir, mon hébergeur, de sa propre initiative, a une fois ramené ce garde à la maison et m'a présenté comme étant de sa même classe. J'ai rapidement détourné la conversation de la vie de caserne et je suis passé

à la tuberculose, qui était une maladie terriblement ignoble parce qu'à l'extérieur, on peut avoir l'air en bonne santé, et à l'intérieur, elle vous ronge comme un ver mange une pomme rouge. À l'invitation de Petar Diavolski, nous sommes sortis tous les trois pour boire un coup. Nous avons traversé la rue principale et nous sommes arrêtés au seul petit pub enfumé. Ils ont trinqué pour la santé avec des bouteilles de gnôle, moi, en tant que « malade », j'ai bu un peu du verre de limonade froide. J'ai bu, conversé et je ne voyais pas comment le jeu dangereux joué par le bon *baï* Peter finirait. Enfin, mes tourments se sont terminés. Nous avons redescendu la rue principale et accompagné « le gars de la même classe » jusqu'au bout du village.

Petar Diavolski me regarda diaboliquement et m'adressa un clin d'œil :

– C'est fini. J'ai fermé la bouche de tous les râleurs. J'en ai entendu un ou deux dire de toi que tu n'as pas l'air malade et qui sait quel genre d'oiseau tu devais être. Dès qu'ils t'ont vu monter et descendre avec le garde et boire de la limonade avec lui, tous les coléoptères sont sortis de leur tête... C'était mon idée. Qu'en penses-tu ?

Honnêtement, les conditions de vie dans le village de Churek n'arrêtaient pas de me déranger et de m'inquiéter. Je voyais un danger constant d'échec. Mon imagination ne pouvait pas accepter que tout le village se demande à quel point j'étais malade et que quelqu'un trouve le moyen de suggérer à la police de me contrôler. J'éprouvais aussi une grande sollicitude et une réelle angoisse pour le suprême sacrifice de Petar Diavolski. Il prenait des risques non seulement pour lui-même, mais aussi pour ses enfants et sa femme malade. J'imaginai, si j'étais pris avec eux, quelle catastrophe arriverait : *baï* Petar en prison, la femme et les enfants internés dans un lieu inconnu.

Dans ma vie de prisonnier recherché, je me suis réfugié dans différents endroits de la région de Sofia. Je suis resté le plus longtemps dans le village de Tsarkva et la ville de Pernik. Ce n'est pas par hasard que je me suis réfugié dans l'actuel village de Daskalovo. Une vingtaine de camarades de Tsarkva ont passé plusieurs mois en détention provisoire. Pendant ce temps, je me suis lié d'amitié avec beaucoup d'entre eux. Face au danger toujours croissant d'être découvert dans le village de Churek, je me suis souvenu de mes bons camarades Alexander Robov – Shishko, Stoil Ignatov et Asen Targovski. J'ai été accueilli à bras ouverts. Ici les conditions matérielles étaient meilleures : nourriture suffisante et variée,

conspiration relativement meilleure. Je dis relativement car je me cachais au sein de petites familles avec un ou deux enfants. Je passais les jours et les nuits soit dans une pièce séparée, soit dans la cuisine.

Le village de Tsarkva appartenait également au district du parti de Pernik. Les habitants de Tsarkva, selon la procédure, ont prévenu le secrétaire du parti Ivan Garvanov et il a voulu que je lui sois présenté. Nous nous sommes rencontrés par mot de passe.

Sur la voie ferrée, je boitillais en direction de Pernik et je tenais ma casquette à la main. Il est venu de l'autre côté, a sifflé « *Eleno momé, Eleno...* » et portait le journal littéraire *Kormilo*. J'ai été impressionné par ses grands yeux marron foncé, son front haut et le gentil sourire lumineux avec lequel il m'a arrêté :

– Nous sommes des nôtres, camarade. Disons-nous « bonjour », et voyons où nous arrêter. On a beaucoup à se dire.

Nous avons bien regardé pour voir si quelqu'un nous suivait, nous sommes sortis du chemin le long de la ligne et nous nous sommes assis sous un saule dans le terroir du village de Moshino.

Le compagnon était un jeune homme de taille moyenne, aux larges épaules, et il avait, du moins je pensais à ce moment-là, une démarche lourde et minière. J'ai appris plus tard que mon interlocuteur était un technicien intermédiaire dans les mines.

Nous avons dialogué pendant environ deux heures. Nous avons établi quand et comment s'impliquer dans le travail du comité du parti de la région de Pernik. À la tombée de la nuit, nous nous sommes séparés non seulement en camarades, mais aussi en amis. Nous nous sommes plu mutuellement. Ivan était direct, avec des centres d'intérêts multiples et une soif inextinguible pour plus de connaissances. Il n'avait pas honte d'admettre sa connaissance incomplète d'un sujet et dévorait tout ce qui lui était nouveau. Ivan était formidable, magnifique dans sa sincérité. Il se démarquait non seulement par son caractère sincère mais aussi par sa pensée originale. Ce qu'il disait et savait était profondément raisonné. Il ne répétait rien qu'il n'ait passé au crible de son propre esprit. Il n'acceptait pas, je dirais même, il rejetait toute motivation unilinéaire et unilatérale. Il faisait des expériences intéressantes avec moi. Par exemple, j'expliquais une thèse de parti. Je

donnais des exemples et des arguments qui défendaient la thèse, en choisissant uniquement des preuves positives. Ivan défendait la thèse inverse, extrayant des anti-exemples et des anti-preuves. Avec sa position, il pouvait donner l'impression à son interlocuteur qu'il n'était pas d'accord avec lui.

Oui, le chef du parti des mineurs de Pernik était un camarade formidable. Je voyais en ce jeune homme un futur leader à l'échelle nationale. Il possédait toutes les qualités politiques, morales et même physiques pour occuper dignement des postes à responsabilités dans le parti et dans notre nouvel État¹.

Dans la région de Pernik, j'ai travaillé pour le reste de ma vie clandestine. Je siégeais régulièrement au sein du comité régional, je faisais souvent des conférences sur des sujets d'actualité, et de nature éducative, soit devant les sections des mineurs, soit devant les communistes des villages environnants. Assez souvent j'étais accompagné et aidé par mon ami Ivan. Nous avons tous les deux rédigé et édité les appels et le bulletin périodique du comité régional. C'était à nous d'organiser et de tenir une conférence régionale. Elle s'est passée dans la cuisine de la maison du camarade Shishko, Alexandar Robev, du village Tsarkva, région de Pernik. Les secrétaires des sections de la région, les représentants des syndicats et les jeunes étaient présents, au nombre d'environ 18-20 personnes. Parmi les personnes présentes, je me souviens, en plus des camarades de Tsarkva, *bai* Ferdo de Pernik, Ognyanov et Zaré de Moshino et Kiril Kovatchev de Sofia. Ivan a fait un rapport sur la situation politique et organisationnelle dans la région et les tâches des communistes. Il m'appartenait de rendre compte des décisions du VII^e congrès de la III^e Internationale communiste, prises sur la base du rapport historique du secrétaire général du Komintern, le camarade Georgi Dimitrov.

Tout au long de ma clandestinité, je n'ai ressenti ni ennui ni solitude. Le travail dans la région me fascinait. Mon humeur était bonne. En même temps, quelque part dans les plis du subconscient, il y avait un certain sentiment d'insatisfaction. Jusque-là, j'avais travaillé à l'échelle régionale et nationale. Après l'école-prison, j'imaginais que j'avais grandi politiquement. Dans cette ligne de pensée, je suis arrivé à la conclusion immodeste que je devais émigrer à l'étranger afin d'avoir l'opportunité de développer mes forces au maximum. La direction du parti a accepté.

1. En 1944 Ivan Garvanov a péri comme partisan.

Faux passeport ? Où, auprès de qui et comment l'obtenir ? Travail complexe. L'histoire s'est compliquée en raison de l'éclatement de la guerre civile en Espagne : la police ne délivrait pas de passeports aux communistes connus. Nous avons concentré nos poursuites sur un camarade qui serait bon, honnête, sachant bien garder un secret et que la police ne connaîtrait pas. Il devait remplir une autre condition : me ressembler en stature et en physionomie.

Après de nombreuses prospections, nous avons trouvé le volontaire recherché. Et tout près, au milieu des glorieux habitants de Tsarkva. C'était Atanas Nikolov, surnommé Kòlata. Communiste et en plus actif, il avait réussi à se protéger lors de la découverte de la conspiration de Tsarkva. Les traits extérieurs de sa silhouette correspondaient à la mienne. Obtenir un passeport n'était pas une tâche facile. Devant nous, comme un mur étanche, se dressait une condition terrible, inventée par la police fasciste : pour les citoyens qui lui sont inconnus, une personne doit garantir sa fiabilité. Pour le meilleur ou pour le pire, notre sympathique Kòla était inconnu des services de police, mais en même temps il n'avait aucun contact avec des personnes de confiance des autorités. Ma vieille connaissance Lichkata a trouvé un moyen de nous sortir de la situation.

Après deux ou trois mois, une petite fête a été célébrée dans la maison de Shishko. Kòlata me tendit solennellement le passeport délivré par la police avec ces mots :

– Si un malheur arrive, je ne te connais pas, même en photo. Je ne t'ai ni vu ni écouté. Je l'ai perdu, vous l'avez trouvé près du monument Ruski. Tu es pour moi... *terra incognita*¹. C'est comme ça qu'on disait, Shishko ?

– Toi, depuis que tu vas à Sofia, tu as commencé à parler comme un livre. Je ne sais pas si c'est terra ou merra incognito. Je te souhaite d'avoir le dos solide en cas de pépin...

Son passeport est resté intact ce soir. Il était sur le point de subir une opération majeure : remplacer le portrait de Kòlata par ma photo et y peindre une partie du sceau à l'encre. Le médecin qui a pratiqué l'opération s'appelait Zaré, un photographe du village de Moshino. Ivan Garvanov lui a confié personnellement la tâche. Il l'a remplie avec une conscience paternelle.

1. Terra incognita : terre inconnue, du latin. *Note du traducteur.*

Comme la prunelle de mes yeux, je gardais le point par lequel je quitterais le pays. Même devant le secrétaire du comité régional Georgi Avramov en présence de Trayana Nenova, j'ai caché la vérité. Je m'étais mis dans la tête que l'organisation de Sofia était pleine d'agents provocateurs, et ainsi, bien qu'avec quelques scrupules, j'ai trompé le camarade responsable. J'ai indiqué le port de Lom au lieu de la gare de Dragoman. Je me souviens à quel point Avramov a été surpris quand, lorsqu'il m'a demandé si j'avais besoin d'une aide financière, il m'a entendu répondre : « Merci pour vos soins, mais je n'en ai pas besoin. »

Trayana Nenova a jugé nécessaire d'ajouter : « Le camarade a beaucoup d'amis. » Elle n'a bien sûr pas dit que parfois elle-même me cachait et partageait avec moi son maigre repas d'étudiante.

Le jour de mon départ pour Paris approchait. Il était impensable pour moi de quitter ma patrie avant d'avoir dit au revoir à mes proches, en premier lieu à ma pauvre mère. Nous nous sommes vus dans des appartements clandestins à Sofia. Nous nous sommes souvent embarqués, elle sur des conseils de mère, moi sur des exhortations de fils. Dans ma personne, elle voyait les communistes en général. Lors de notre dernière rencontre, elle est arrivée à ses propres conclusions :

– Je ne comprends pas grand-chose à ce que tu me dis. Mais si tout le monde est comme toi, alors vous êtes comme le Christ, vous voulez le bien des gens. Si c'est comme ça, Dieu lui-même vous aidera. Puissé-je être vivante, mon fils, et puisses-tu être vivant et en bonne santé, afin qu'ensemble nous puissions voir le royaume des cieux sur la terre¹.

ON NE PEUT PAS SERVIR À AUTRE CHOSE ?

Je me sentais bien dans la France du Front populaire. Je ne regardais pas autour de moi à chaque pas. Des camarades de longue date et des camarades nouveaux m'entouraient de soins chaleureux. Dès les premiers jours, j'ai été présenté pour un soutien financier au Secours Rouge, puis rapidement ils m'ont trouvé un emploi d'apprenti-couturier et de livreur de costumes et de manteaux

1. Ma mère est décédée en 1963.

prêts-à-porter. J'ai réussi à me faire régulariser à la Préfecture de Police en tant qu'émigrant politique sans aucune difficulté. Devant Metodi Shatorov – Atanasov, représentant du CC du PCB à Paris, j'ai exprimé mon désir d'aller en Espagne comme volontaire. Il m'a dit d'attendre qu'un nouveau groupe se forme pour franchir les Pyrénées.

Un jour, j'ai reçu la visite de Peter Grigorov, l'un des défenseurs du héros du procès de Leipzig. Après le procès, il a d'abord émigré en Suisse et vit maintenant à Paris. *Bai* Peter m'a interrogé, en tant que vieille connaissance, sur les activités du parti dans notre pays, sur mon évasion de prison et a souhaité me revoir en présence d'un camarade inconnu qui discuterait avec moi.

La rencontre a eu lieu dans un café près de la station de métro Miromesnil. La nouvelle personne était un grand homme de plus de 40 ans, avec de beaux yeux et une jolie bouche, et un visage pâle et enflé. Grigorov me l'a présenté comme Ivan Petrovich. (C'était le futur célèbre général Ivan Vinarov.)

Ivan Petrovich a donné à la réunion un caractère extrêmement professionnel :

– Ce n'est pas le moment de raconter nos biographies. Je connais la tienne, toi – si nous sommes vivants – tu connaîtras un jour la mienne. L'important pour une personne c'est d'écrire sa biographie avec de tels actes, afin que ni lui ni ses petits-enfants ne rougissent en l'écoutant... Dis-moi maintenant pourquoi veux-tu aller en Espagne?

– Comment pourquoi ? Pour me battre.

– Nous sommes tous bons pour le combat. Voyons si on ne peut pas servir à autre chose...

L'autre chose est arrivée. Cela m'a éloigné des châteaux espagnols, des musées, de la guerre civile, d'une république en difficulté, des brigades internationales.

Connu par de nombreux amis et ennemis de l'émigration bulgare, j'ai été obligé de dissimuler le vrai pays dans lequel je vivrai et travaillerai. Il était naturel pour un communiste d'aller en Espagne à l'époque. Encore plus pour moi : beaucoup connaissaient mes intentions sur cette question. D'un commun accord avec Shatorov et mon patron Ivan Petrovich, j'annonçai entre amis et connaissances qu'un soir je partirais pour... l'Espagne. Un groupe impressionnant

d'expéditeurs s'est réuni à la gare de Lyon, dont Petar Grigorov, Metodi Shatorov, Veltcho Ibrishimov, les tailleurs avec lesquels j'avais travaillé : Ivan Beev et les frères Dimitrov, Georgi Paskov et sa femme Stella, Stoyna Borisova, la française Andrée et d'autres. Certaines personnes présentes m'enviaient, disant que je verrais un pays merveilleux.

J'ai vu aussi des châteaux, des palais et des musées, mais cependant ils n'étaient pas espagnols mais polonais. Ma mission m'obligeait à me légaliser devant l'ambassade de Bulgarie à Varsovie. Avec un passeport de marchand sous le nom de mon ami tailleur Atanas Tatarov, je me suis présenté au ministre plénipotentiaire Trayanov comme fils d'une riche famille commerçante de Pazardzhik, venu étudier l'agronomie pour qu'un jour je puisse gérer les fermes de mon père de manière moderne. En plus, je suivrais des cours de comptabilité pour contrôler nos énormes revenus provenant de plusieurs épiceries de Pazardzhik et de Plovdiv.

La fille d'un sénateur et moi avons étudié la comptabilité ensemble. Les fils d'un flirt sérieux se sont tissés entre nous. Dans sa famille, j'étais considéré comme un parti intéressant : un héritier pas tellement laid d'un riche marchand et propriétaire terrien. Les espoirs de fiançailles plus ou moins avoués de la mère ont compliqué mon jeu, mais j'ai patiemment tissé ma toile. L'important était d'atteindre leurs parents et connaissances, qui pourraient devenir l'objet de ma mission. Ainsi, sur la recommandation de mon amie, pendant les vacances d'été, j'ai séjourné dans la villa de la famille d'un colonel dans la célèbre station balnéaire polonaise de Zakopane dans les Tatras. Les vacanciers étaient de bon niveau : le baron D-ski, le lieutenant P-ski, le cousin de mon flirt, la femme et la fille du colonel G-ski. Pour la première fois dans un milieu aussi « haut de gamme », j'ai fait beaucoup d'efforts pour ne pas montrer que je venais des Balkans. Surtout, je me suis adapté aux manières extérieures de la société des villas. À chaque rencontre et à chaque adieu, je me penchais et je baisais les mains des femmes.

Dans la villa, les conversations étaient centrées sur trois thèmes : les questions littéraires, l'antisémitisme et les perspectives politiques. Dans le domaine de la littérature, même polonaise, j'ai essayé de ne pas avoir honte devant les propriétaires et les colocataires. Je n'ai pas critiqué, mais je n'ai pas partagé leur antisémitisme enragé et aveuglé, au motif qu'en Bulgarie un tel phénomène était

inconnu. J'ai pris une position neutre sur les perspectives politiques de la Pologne, de l'Europe et du monde : « Je m'occupe de commerce – quelque chose de réel, pas de politique – c'est trop arbitraire. » Naturellement, j'ai regardé et écouté leurs discussions politiques. Le baron avec son monocle mobile et la femme du colonel, une grande dame aux colliers coûteux qui changeaient constamment autour de son cou de pigeon, rêvaient cyniquement d'un... Hitler Polonais. Lui seul sauverait la Pologne « du danger communiste et de la populace juive ». Le lieutenant s'opposait à ces vues, en tombant dans un véritable délire patriotique :

– Je me demande ce que souhaitent ces messieurs, disait-il. – Vous, monsieur le baron, en tant qu'ancien colonel, et vous, ma chère dame, en tant qu'épouse de militaire, ne pouvez que connaître l'état de notre armée. Nous n'avons pas peur d'Hitler. Les glorieuses troupes polonaises sont en capacité de vaincre toutes les hordes hitlériennes en trois semaines. La Pologne n'a pas besoin d'Hitler, mais d'un deuxième Pilsudski pour tenir toute la nation entre ses mains, pour en faire une poigne de fer dans la défense de l'indépendance polonaise.

Je me souviens de l'indignation du baron :

– Imaginez, Lénine a vécu ici dans le village de Poronino¹, comme clandestin. Il a été arrêté par les autorités autrichiennes. Qui sait dans quelle prison il aurait pourri pendant la première guerre si les poètes Jeromski et Kasproicz n'étaient pas intervenus et ne s'étaient pas portés garants. Et imaginez qu'il ait été emprisonné comme espion militaire pendant toute la guerre – nous n'aurions pas eu la révolution d'Octobre, si catastrophique pour l'humanité ! Quand je sais que des Polonais ont libéré ce démon communiste, j'ai envie de renoncer à mon nom polonais.

Je ressemblais à un singe dressé dans un magasin de verre. J'avais besoin d'un vrai sens de l'équilibre pour ne pas faire un geste malvenu, pour ne pas placer un mot inopportun.

À Varsovie, j'ai continué à voir le lieutenant P-ski. Nous avons bu dans les cafés de la capitale, nous allions au cinéma, à l'opéra, au théâtre ensemble. Nous avons trouvé un terrain d'entente : la nécessité de lutter contre la peste brune. Sur cette base, j'ai pris un risque et révélé ma mission. L'écho que j'ai entendu était

1. Le village de Poronino se trouve à côté de Zakopanie.

encourageant. Le patriote polonais a accepté d'effectuer certaines tâches. Mes efforts de près de deux ans ont été couronnés de succès. Ma joie et celle d'Ivan Petrovich étaient méritées. Par malchance, j'ai aussi fait plaisir à la police polonaise, organisée adroitement par l'ancien maréchal social-démocrate Józef Pilsudski. Des fileurs désagréables sont apparus sur mes traces. Dans sa naïveté, la fille du sénateur m'a avoué que le responsable des cours de comptabilité l'avait avertie de ne pas flirter avec un inconnu. Des agents en civil ont commencé à monter la garde devant mon logement. Le cercle s'est resserré. J'ai reçu la permission d'Ivan Petrovich de me présenter pour faire mon rapport. J'ai pris les mesures appropriées et j'ai échappé à la vue de la police.

Ivan Petrovich et moi nous sommes rencontrés à Paris à la hâte. Il retournait en Union soviétique, où des changements drastiques avaient eu lieu dans la direction des services secrets pour l'étranger.

J'ai repris le chemin d'un émigrant politique ordinaire. J'ai regagné mon ancien grenier de la rue Saint-Roch et mon ancien métier de tresseur de chaussures.

LA GUERRE

Le milieu de 1939. La guerre, la grande guerre arrivait. Le légionnaire Déat s'écorchait à crier dans les pages de son journal *L'Œuvre* : « Nous ne combattons pas pour Dantzig ! » Jacques Doriot, un renégat du parti communiste, l'accompagnait et tentait même de crier plus fort. L'ambassadeur d'Hitler, Abetz, attirait dans ses filets et berçait la vigilance d'importants ministres français, des hommes publics, des banquiers et des industriels.

Le 1^{er} septembre, la Seconde Guerre mondiale éclata. Je n'avais toujours pas de titre de séjour régulier en France. Metodi Shatorov a convoqué une courte réunion des émigrants bulgares. Il a été décidé par tous les moyens légaux et illégaux possibles de se rendre dans la mère patrie. C'était l'ordre du parti. Raiko Damianov, Lyuben Hadjiiski et moi avons choisi avec des passeports étrangers falsifiés par nos soins de partir le plus tôt possible pour la Bulgarie. Mon grenier est devenu un laboratoire de passeports. Nous avons obtenu diverses encres et stylos, correcteurs, gélatines pour la copie. Je suis devenu le chef de laboratoire,

ayant passé avec succès l'école de *baï* Zarè de Moshino. Lyubcho avait obtenu un laissez-passer bulgare, sur lequel deux visas étaient appliqués – entrée bulgare et transit yougoslave. Nous travaillions actuellement sur ces deux visas. Nous avons travaillé dur pour trouver un passeport à partir duquel copier le visa le plus important – sortie française.

La matinée du 8 septembre captivait par sa douce beauté des derniers jours d'été. La nature souriait avec son soleil et la douce fraîcheur de l'air. Sa joie naissante était en dissonance éclatante avec l'atmosphère militaire trépidante qui pesait sur les gens, les rues, la capitale. Des visages inquiets, découragés et désespérés se rencontraient à chaque tournant. L'infanterie, la cavalerie et les unités militaires motorisées rugissaient sur tous les boulevards et aux abords de la ville. Des Parisiennes et des Parisiens civils accompagnaient les colonnes militaires pas si élancées avec des regards pleins de pitié pour le sort peu enviable de ceux qui allaient vers le front.

11 heures du matin... Je rentrais chez moi par les Grands Boulevards qui, bien qu'encore animés, n'étaient plus les mêmes. Les fenêtres aveugles des boutiques fermées et des cafés ici et là, les uniformes militaires de plus en plus courants avaient changé leur physionomie habituelle. Leur vitalité était assombrie, leur gaieté ébréchée, leur diversité fanée. Je marchais vers la place de l'Opéra et je regardais les visages des gens. Un agent en civil et un policier en uniforme se sont approchés de moi. Nos regards se sont croisés. Vite j'ai voulu les dépasser. En vain. L'œil aiguisé de la police qui a trouvé un étranger en moi m'a suivi. L'agent s'est approché et m'a arrêté.

– Vos documents, s'il vous plaît.

Je lui ai remis ma carte d'identité non renouvelée.

– Votre carte n'est pas en règle. Pourquoi ne pas l'avoir renouvelée ?

– Je suis un émigrant politique.

– Ça je l'ai lu.

– J'ai été absent de France pendant un certain temps. La Ligue des droits de l'homme est au courant de ma situation. Elle a fait les démarches auprès de la Préfecture de Police.

– Veuillez nous suivre s'il vous plaît.

J'étais allé plus d'une fois à l'Opéra de Paris. Je connaissais très bien son pigeonnier. C'est ainsi que les Français appellent les places du plus haut balcon de la salle de théâtre. Je n'avais jamais imaginé que j'aurais l'honneur de connaître le sous-sol de la maison de Garnier, le fondateur de l'Opéra de Paris. Le sous-sol était bondé de personnes avec des documents non en règle ou des factures non payées avec des agents des forces de l'ordre. La plupart étaient des étrangers. Tout le monde avait l'air inquiet. Certains marchaient en silence. Certains des hommes les plus âgés étaient assis sur le sol en ciment, d'autres fumaient contre les murs gris moisis. Seul un Portugais de 35 à 40 ans était extrêmement nerveux. De temps en temps, il frappait désespérément à la porte massive en fer et racontait pour la énième fois son histoire en public :

– Ce sont des imbéciles, c'est pas possible. J'étais descendu acheter du beurre et des œufs et ils m'ont attrapé. Je leur ai dit : montons ensemble à la cuisine, éteignons la cuisinière à gaz. Ils n'étaient pas d'accord. Je leur ai donné la clé de l'appartement : tenez, allez éteindre vous-même le poêle. Ils n'ont pas accepté. Des idiots ! Maintenant, tout l'appartement est probablement en feu. Et pourquoi ? À cause de la bêtise des gardes, qui ne comprennent rien... Il y a une caisse de poudre et de munitions dans l'appartement. Je suis un chasseur. Imbéciles, imbéciles, imbéciles !

Un français d'apparence ouvrière a dit :

– Tu pleures pour ton appartement. Je te comprends. Ils ont jeté la France dans le feu et ils s'en fichent complètement...

Personne n'a osé reprendre les accusations du Français.

J'étais inquiet aussi. Ils ont pris ma carte. Ils connaissaient déjà l'adresse et ils allaient probablement fouiller l'appartement. Il y avait là trois passeports qu'on avait commencé à refaire. Je comptais sur Raiko et Lyubcho. Ils devaient venir déjeuner et continuer l'opération sur les passeports. Eux seuls savaient où je laissais la clé de la porte et où je cachais les documents et les passeports dans le buffet en bois noir à double fond. Ils découvriront bientôt ce qui m'est arrivé, rangeront les objets compromettants et disparaîtront.

DANS LA PRISON DE FRESNES

Après une nuit à la prison de Fresnes près de l'aéroport d'Orly, le lendemain à 9 heures, j'ai été condamné à trois mois de prison pour irrégularité de mes documents.

Le Président : – Votre nom ?

– Boris Milev, émigrant politique.

Le Président (au Procureur) : – Qu'avez-vous à dire sur son cas ?

Le Procureur : – Documents irréguliers. Personne suspecte. Trois mois de prison.

Le Président : – Admettez-vous que vos documents ne sont pas en règle ?

– Oui mais...

Le Président (interrompt) : – Assez – (lève le dossier devant son visage), « consulte » ses deux collègues de côté, baisse le dossier et déclare avec insistance : – Trois mois !

– Je suis un émigré politique, je proteste...

Le Président (au garde) : – Écartez-le... Au suivant !

Le suivant était un Hongrois, de taille moyenne avec des cheveux gris luxuriants, un artisan chaisier. Dans un café de la place de la Bastille, il avait prédit la défaite de la France. Il se justifiait en affirmant qu'il ne parlait pas de la France, mais de l'Allemagne, devenue très forte, surtout après les accords de Munich entre Hitler, Daladier, Chamberlain. L'interrogatoire du Hongrois a duré un temps record – environ 4 minutes. Il a été condamné à sept ans de prison pour « déclarations défaitistes en public en temps de guerre ».

En 54 minutes, le destin de 60 personnes a basculé. Vous direz : « La guerre, la guerre ! » Et je vous comprendrai, mais cela ne m'empêchera pas de penser que la tragi-comédie qui se déroulait devant mes yeux, dont étaient victimes 60 personnes, était un jeu cynique de démocratie judiciaire.

La prison de Fresnes est une prison moderne. Du fer partout : portes en fer, escaliers en fer, fenêtres en fer. Cet environnement de fer, ce froid de fer, auraient rendu la vie impossible si les parquets en bois et les murs blanchis à la chaux des cellules n'avaient pas existé. Ma cellule était individuelle, étroite, avec une seule

fenêtre et un lit de fer mobile, que je n'étais autorisé à abaisser du mur que pendant la nuit. Dans l'un des coins près de la porte se trouvaient une petite table en bois utilisée depuis longtemps et une chaise. Dans l'autre coin... un seau hygiénique sans couvercle.

Au début, j'étais seul. Nous sommes vite devenus quatre : un jeune compositeur et pianiste hongrois, un ouvrier algérien grand, maigre, tourmenté par une toux fréquente, et un Français de près de 50 ans qui avait servi comme sergent dans les forces coloniales françaises. Ils dormaient tous les trois sur un matelas, recouverts d'une couverture.

Nous avons été enfermés dans la cellule pendant quinze jours sans aucune promenade. Nous n'avions pas le droit d'ouvrir la fenêtre même lorsque nous balayions et nettoyions notre tombeau. À la fin de la première semaine, malgré la nourriture relativement bonne et abondante, chacun de nous a constaté que ses compagnons de cellule étaient très pâles et barbus. Alors la lutte pour un courant d'air frais a commencé. Nous ouvrons secrètement toute la fenêtre ou seulement ses ailes supérieures. L'air était pur mais humide et froid. Nous avons été pris plusieurs fois. Cela s'est terminé par des avertissements sévères et des menaces de nous envoyer à l'isolement. Le Hongrois et le sergent s'effrayèrent et, sous prétexte qu'ils avaient froid, se déclarèrent contre l'air pur. L'Algérien et moi-même, prêts à aller à la cellule d'isolement, ouvrons de temps en temps la fenêtre pour le bien commun. Le Hongrois et le sergent ont été très surpris quand j'ai dit une fois au serrurier enragé que j'avais ouvert la fenêtre contre la volonté de mes camarades, et développé toute une théorie du droit de respirer l'air frais et insisté pour avoir droit à un régime politique : écrire, lire les journaux, contacter la Ligue des droits de l'homme, recevoir la visite d'avocats, de camarades, de connaissances. Le serrurier marmonna une menace et claqua la porte. Au bout d'un moment, il réapparut et m'emmena au bureau du directeur. Le directeur avait rejeté ma prétention à un régime politique. Il m'avait appelé pour attirer mon attention sur mon comportement. La prison a une capacité de 1 200 personnes, on lui en a envoyé 5 000. Cependant, il rétablirait bientôt les promenades et nous pourrions aérer nos cellules.

– Sois juste patient. Pour l'instant, je vais vous faire apporter le catalogue des livres de la bibliothèque de la prison.

Le directeur, un homme relativement jeune et énergique, a tenu parole. Le même jour, j'ai reçu la liste de la bibliothèque. Le lendemain, un barbier s'est présenté à notre cellule. Après le barbier, nous avons reçu une invitation pour... un bain. Le bonheur nous a souri, et pas seulement du bout des lèvres. Nous nous sommes préparés fébrilement. Nous avons pris une serviette, du savon et avons attendu à la porte. Lorsqu'elle s'est ouverte et nous avons franchi lentement le seuil de la cellule. Le serrurier nous a prévenus :

– Vite, sans traîner. Vous avez 5 minutes pour descendre, prendre un bain et regagner vos cellules. J'ai dit, en vitesse !

Nous nous sommes demandés – est-ce possible en 5 minutes ? Mais on s'est vite rendu compte que c'était possible.

Au cours de l'une de ces descentes et ascensions marathon, nous avons rencontré le Dr Georgi Stoev. Nous nous connaissions depuis Sofia. Le deuxième comité de district du comité régional de Sofia se réunissait souvent dans son appartement de la rue Fridtjof Nansen. Et lorsque le Dr Stoev a loué un cabinet de dentiste sur la place Slaveykov, il n'a pas hésité à le céder au comité régional du PCB lui-même. De nombreux camarades sans le sou sont venus réparer leurs dents ou leurs prothèses. Dans la plupart des cas, il les traitait gratuitement. Le jeune médecin, fougueux communiste aux yeux noirs brillants et au front haut et inspiré, expliquait sa générosité.

– Je mets en pratique la politique de classe. Pour les clients riches, en particulier les bourgeois de Troyan ça leur coûte la peau des fesses. Ils paient pour vous, pour le loyer du cabinet et les timbres du Secours Rouge.

Déjà à Sofia, j'avais ressenti une profonde sympathie pour ce camarade. Quand il a frappé à la porte de mon appartement au 10 rue de Lancry à Paris et m'a dit qu'il avait tout abandonné à Sofia et qu'il était parti se battre aux côtés du peuple espagnol, ma sympathie pour lui s'est transformée en admiration.

En Espagne, Stoev est devenu célèbre pour sa deuxième spécialité – chirurgien, sous le nom de Dr Schwartz. Les Bulgares, les inter-brigadistes et les républicains espagnols ont loué l'énergie, la camaraderie, le dévouement sans fin et le courage du communiste Dr Schwartz.

De retour d'Espagne à Paris, le docteur Stoev – Georges, m'invita plusieurs fois dans la chambre d'hôtel de la Rue de Montholon pour me lire des pages de son

*Journal espagnol*¹. Il m'a expliqué le but du journal : « Ici l'Espagne n'est qu'un prétexte, un cadre. Ma pensée et, si tu veux, mon ambition, est de donner aux événements et aux personnages un caractère universel. La révolution espagnole, avec sa complexité, ses luttes internes, ses exploits humains et ses zigzags, mérite d'être connue dans ses moindres détails par tout communiste. »

Là, sur les marches de la prison de Fresnes, notre conversation a été rapide comme l'éclair.

– Tu es condamné à combien ?

– Trois mois. Et toi ?

– Je suis encore sous enquête. J'espère sortir bientôt. Ma compagne Denise va m'aider.

– Qu'est-il arrivé à Raiko, Handjiiski ?

– Tout le monde est parti avec tes passeports... J'espère te voir dans une promenade...

Ce fut notre dernière rencontre avec le grand intellectuel ouvrier Dr Georgi Stoev. Il a été libéré de la prison de Fresnes, admis dans un hôpital parisien, où il a été infecté lors d'une opération et est décédé subitement.

Enfin nous étions ravis des promenades tant attendues. La lutte pour un jet d'air s'apaisa. Mais l'écho de la guerre déclarée, qui n'avait pas réellement commencé, nous venait et revenait à chaque nouvelle promenade. Moins de trois mois s'étaient écoulés et le peuple appelait la guerre... drôle de guerre. Ici et là, et très rarement, les deux armées ennemies se faisaient entendre par une balle de temps à autre, suffisante pour troubler le sommeil des soldats. Les « batailles » n'éclataient que dans les pages des communiqués militaires.

Nous avons d'abord fait les promenades de 10 à 11 heures, puis on nous a donné deux heures l'après-midi. Il y avait assez de temps pour que les prisonniers se racontent, apprennent à se connaître et échangent des nouvelles ou plutôt des suppositions sur le cours de la guerre et notre destin. Le cercle des connaissances était limité. Nous avons été forcés de nous promener dans les soi-disant « préaux » – des cages avec une pelouse de 25 à 30 mètres carrés, entourés de hauts

1. Ses proches ont publié le journal sous le titre *La guerre*.

murs de pierre. Il y avait 15 à 20 prisonniers dans notre préau en même temps, la plupart étant des étrangers. Parmi eux se trouvait un groupe de 4-5 Italiens. À la première occasion, ils se rassemblaient et parlaient à voix basse. Quand ils ont appris que j'étais un communiste bulgare, l'un d'eux m'a demandé un jour si je connaissais personnellement Georgi Dimitrov et si j'avais des visites de camarades du parti. J'ai répondu que j'avais vu Dimitrov en Bulgarie se battre avec la police de Sofia et l'avais écouté faire des discours, mais que nous n'étions pas des connaissances, je n'avais pas de visites. Je n'ai pas prêté attention à la question sur le moment, mais quand j'ai appris plus tard que Palmiro Togliatti était à Fresnes en même temps, je me suis expliqué la curiosité des camarades italiens. Il est possible qu'ils aient voulu savoir si je pouvais d'une manière ou d'une autre communiquer avec l'extérieur l'endroit où se trouvait le chef du prolétariat italien.

Le sergent a été bientôt transféré à la prison provinciale de Poissy. À sa place, le communiste français Fromage a été amené dans la cellule. L'espace vide laissé par le sergent s'est rempli d'une chaleureuse humanité. Nous avons dévoilé nos biographies lors de la première promenade. Le nouveau camarade, ayant grandi en tant que communiste endurci, avait étudié à l'École supérieure du parti de Moscou. Il avait été arrêté en tant qu'administrateur du journal suspendu l'*Humanité*. Il m'a confié dans le plus grand secret qu'au nom du Comité central du PCF, lui et un camarade de la banlieue de Saint-Denis, Desjardins, arrêté comme lui, s'étaient rendus au front pour rencontrer Maurice Thorez. Le secrétaire général du parti servait au front comme chauffeur dans un état-major de régiment. Il leur expliqua qu'il était traité poliment, observé habilement et écouté attentivement à chacune de ses paroles. Ils n'ont pas essayé de le provoquer. Selon Thorez, la guerre avait été mal conçue et encore pire menée par la réaction française. La dard antihitlérienne de la guerre avait été arrachée. Pour réussir, la guerre devait devenir antihitlérienne.

Malgré la proximité de camaraderie établie, Fromage ne m'a pas révélé la mission qui lui était confiée : je n'ai pas insisté, mais il était clair pour moi que les camarades s'étaient rendus chez Maurice Thorez pour lui transmettre la décision de la direction du parti de passer à la clandestinité et d'assumer directement la fonction de Secrétaire Général du PCF. J'ai supposé que c'était lors de cette réunion que les termes de son évasion prochaine avaient été convenus.

Aux dires des visiteurs, à première vue, Paris retrouvait sa vitalité originelle. Les théâtres donnaient des représentations, les revues du Casino de Paris, Les Folies Bergères, Mayol rassemblaient chaque soir un public grandissant, assoiffé de vues passionnantes.

En contraste avec ces informations rassurantes, nous, les étrangers, avons été confrontés à des déclarations de volontaires dans l'armée française. Je n'ai pas hésité une minute. J'ai rempli une déclaration avec un « OUI » catégorique. Après avoir apposé ma signature sous la déclaration, je me voyais déjà porter un uniforme militaire. Je me sentais libre, même s'il restait deux ou trois semaines avant la fin de ma peine. Les derniers jours sont passés doucement, presque inaperçus.

J'ai dit au revoir aux bons Fromage et Desjardins et j'ai franchi le seuil de la prison de Fresnes. C'était une journée ensoleillée de décembre. Ils nous ont poussés dans la voiture de la prison, nous ont emmenés à grande vitesse et nous ont déposés dans la cour de la Préfecture de Police qui m'étais familière. Nous nous sommes alignés devant une table et avons attendu notre tour. Un agent en civil grand, costaud, aux yeux bleus et aux cheveux blonds regardait préalablement le dossier de chacun, appelait son nom et lui demandait pourquoi il avait été condamné et ce qu'il avait l'intention de faire à présent. Selon le dossier et les réponses, l'agent demandait à l'interrogé de se tenir soit à gauche, soit à droite de la table. Mon tour est arrivé.

– Tu prétends être un prisonnier politique, n'est-ce pas ?

– Oui, je suis un émigrant politique condamné par les autorités fascistes en Bulgarie.

– Et pourquoi n'as-tu pas obéi aux lois de l'hospitalité française ? Pourquoi n'as-tu pas renouvelé tes documents ?

– C'était une faute de ma part.

– Que penses-tu faire maintenant ?

– Vous avez dans le dossier ma déclaration de volontaire dans l'armée française.

– Et quand tu iras dans l'armée française, tu seras toujours politique, tu développeras à nouveau la propagande communiste, comme en prison... Voici ce

que je fais de ta déclaration – il l’a déchirée et l’a jetée à mes pieds. – Et tu peux essuyer ton cul avec elle maintenant... Tiens-toi là – il m’a montré le groupe de gauche.

Celui de droite – plus petit que le nôtre – ils l’ont mené quelque part dans les étages du bâtiment de la police. Il se composait de gens soi-disant dignes de confiance. Certains d’entre eux étaient considérés comme des soldats, d’autres ont reçu l’ordre de retourner dans leur patrie. Nous, nous étions peu fiables, indésirables. Nous étions près de 30 personnes. Ils nous ont poussés, beaucoup plus brutalement que devant la porte de Fresnes, encore une fois dans une voiture de prison, mais avec des cages en fer individuelles solides. La voiture est restée près d’une heure dans la cour de la préfecture. Je me tenais debout dans ma cage et pouvais à peine me retourner. L’air devenait chaud, des gouttes de sueur perlèrent et coulèrent sur tout mon corps. Je pouvais sentir mes jambes fléchir, mes yeux cligner, ma tête s’étourdir. Dans un effort suprême, j’ai cogné à la porte avec mes poings. J’ai crié : « J’étouffe. Ouvrez ! ».

D’autres dans ma position ont emboîté le pas. Il y eut des coups à deux ou trois portes, et des voix s’élevèrent de beaucoup d’autres cellules : « Ouvrez ! » Nous nous sommes calmés lorsque le moteur a grondé et que la voiture a démarré. Le mouvement a créé du vent qui a modifié la température dans les cellules. Pourtant, devant le terrain de sport de Roland Garros, des gens tenant à peine sur leurs pieds, au regard flou, aux cheveux ébouriffés, aux cravates desserrées, aux manteaux, chemises et même pantalons déboutonnés sont descendus de la voiture. Un homme mince et grand, extrêmement pâle et à la peau foncée, se tenant à deux mains aux poignées de la voiture, pouvait à peine descendre et répétait en russe pur : « C’est un cauchemar ! » Ils nous ont emmenés sous les gradins du terrain. Épuisés, nous nous sommes vautrés sur la fine couche de paille. L’air pur de la chaude journée de décembre a répandu des jets vivifiants dans nos poitrines. En une demi-heure nous connaissions déjà des germes de nos biographies et notre destin futur – un camp de concentration.

Nous avons passé une vingtaine de jours pénibles sous les tribunes du terrain de Roland Garros, qui servait de point de passage. Toutes les deux ou trois semaines, avec un nombre suffisant de prisonniers, un train se formait pour emmener les détenus dans les camps de concentration disséminés dans tout le pays.

CAMP DE CONCENTRATION DU VERNET – ÉCOLE DE COURAGE

De Roland Garros on est venu nous chercher d'un coup. C'était exactement le jour où les croyants célèbrent Noël.

Nous avons voyagé comme on voyage en temps de guerre – longtemps, dans la douleur, avec des arrêts sans motif et des va-et-vient encore plus imprévus – en avant, en arrière. Tourmentés par la soif et la faim, nous sommes arrivés, après plus de 24 heures de bousculements sur les principales voies ferrées et gares françaises, à la ville de Pamiers au pied des Pyrénées. Nous fûmes chargés sur des camions et à 18 heures nous arrivâmes au camp de concentration du Vernet. De la route, le camp m'a impressionné par les murs d'enceinte en grillage épais, avec les vieilles baraques rabattues, et par son... vide. Aucune âme vivante ne pouvait être vue à l'intérieur. À l'extérieur des murs grillagés, des gardes armés de fusils, accompagnés de chiens loups policiers, erraient. Avec un Russe, Kovalev, technicien radio, nous avons été emmenés à la baraque N° 19. C'était au bout de la troisième rangée de baraques du quartier B, près du hangar de la cuisine. Le gardien d'escorte a appelé un certain Eladio, nous a présentés avec les mots « Voici vos nouveaux clients, vous savez comment vous en occuper » puis il est parti. Eladio, un homme au petit menton, plus jeune que nous, nous a souri avec ses yeux bienveillants et nous a demandé une seule chose :

– Quelle nationalité ?

En entendant les réponses, il ordonna :

– Toi, le Russe, tu viendras avec moi. Je vais te conduire chez un de tes compatriotes. Toi, le Bulgare, tu attendras. Il n'y a pas de Bulgares dans la baraque, mais des Yougoslaves y vivent. Je demanderai pour une place libre dans leurs loges et je reviendrai. Attends un peu.

Je suis resté seul à l'entrée du hangar. J'ai regardé à l'intérieur et j'ai frissonné. Devant moi se trouvait une jungle de chaussettes, de pantalons, de chemises, de pardessus, de pantalons, suspendus à des ficelles le long et au milieu de la baraque de 25 à 30 mètres de long. Certains secs, déchirés, rapiécés et jetés sur les cordes, d'autres mouillés, lavés par une main manifestement inexpérimentée. Aucune couleur vive. L'obscurité plutôt épaisse à l'intérieur

donnait à l'atmosphère un aspect à la fois fantastique et effrayant. Cette vue était complétée et animée par des personnes de tous âges assises ou allongées sur les lits de bois à deux étages ou se déplaçant au milieu du long corridor.

Les gens étaient pâles, barbus, relativement silencieux. La production de Gaston Baty de l'*Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht avec la grande actrice originale Marguerite Jamois au Théâtre de la Gaîté-Montparnasse m'est venue à l'esprit. Les mêmes vieux haillons, les mêmes martèlements, les mêmes visages pâles et barbus ! Tout cet enfer feutré et guenilleux sans flammes m'a sérieusement effrayé. Mais j'ai vraiment frémi quand j'ai imaginé que je serais jeté dans cet enfer... indéfiniment. J'ai serré les dents et je me suis dit comme dans le poème *Jours et nuits* de Yavorov : « Courage. La vie est un changement constant de la lumière à l'obscurité, du bien au mal. Jusqu'au moment où tu respirez, espère un meilleur sort ! »

Eladio m'a honoré. Il m'a offert une place dans son propre logis au... deuxième étage à côté du milieu de la baraque.

– Ce logis a un sérieux avantage. Ici, tu peux utiliser la lumière de la seule lampe de la baraque, m'a-t-il dit. – Si le sommeil ne vient pas, tu liras jusqu'à ce que tes yeux se ferment... Installe-toi sur la paille. Jusqu'ici nous étions deux : un Yougoslave et moi. Vous pourrez parler avec lui. Il est inter-brigadiste. Et toi ?

– Non, je ne le suis pas, mais beaucoup de Bulgares qui ont combattu en Espagne sont mes connaissances et mes amis.

– Les Bulgares sont dans les autres baraques.

Une voix du fond de l'allée s'est fait entendre en espagnol :

– Mais ils sont là aussi, camarade. Et il se tourna vers moi : – C'est toi, mon brigand ? Que fais-tu ici ? Pourquoi tu ne fais pas signe ? Attends, je viens vers toi pour que tu me racontes ton odyssée.

Cette douce voix de ténor venait de notre beau camarade Iliya Yanakiev. Immigré politique depuis 1925, il vivait à Paris. Au début, je lui ai appris à tresser des chaussures, mais plus tard, il est devenu représentant d'une entreprise de lingerie. L'un des premiers inter-brigadistes bulgares. Une fois au Vernet, il réussit à en devenir le chef-cuisinier. Il s'était fait pousser une barbe noire babylonienne, ce qui donnait à sa grande taille élancée et à son beau visage une noblesse

particulière. Nous l'avons appelé Kadiyata¹ parce qu'il était en fait un ancien juge. C'est lui qui m'a appris dans quel genre de camp j'étais tombé. Le seul camp disciplinaire en France. Les internés sont pour la plupart des inter-brigadistes étrangers et des combattants républicains espagnols. Ils habitent les quartiers B et C. « Notre quartier » est le B, avec des politiciens incontestés. Les criminels sont regroupés dans le quartier A. Eux aussi sont sélectionnés. Selon la police, ce sont des voleurs, des escrocs, des assassins, des proxénètes, des perceurs de coffres forts notoires et endurcis.

Kadiyata n'a cessé de m'éclairer. Le régime était strict. J'allais en faire l'expérience. Il était hors de question de s'échapper. En fait, la direction du parti du camp était également contre les évasions. Jusqu'à présent, il y a eu de nombreux cas malheureux. Il y a quelques jours, ils ont abattu un Suisse du quartier C. Il s'est faufilé sous le grillage, il s'appêtait à le franchir, mais un garde sans sommation, comme ça, comme sur un chien, a vidé son fusil sur le brave homme... Sinon, on survivait. La nourriture n'était pas mauvaise et était suffisante. Ils donnaient le pain d'un soldat par jour. Et si l'on avait de l'argent, la boutique était disponible. Ils vendaient des friandises : du jambon, des fromages français, des sardines, voire des parfums... Il fut le premier Bulgare du quartier B, mais il n'était plus le seul. Ils en ont amené deux autres : Ivan Kanev et Nikola Popov. Ils étaient aussi « Espagnols ». Nous allions les voir dans un instant, mais auparavant il m'a demandé de lui dire quel vent m'avait amené au Vernet.

Après avoir satisfait sa curiosité, nous nous sommes dirigés vers la baraque N° 8. Je m'attendais à voir les mêmes chiffons sombres, et alors j'ai été surpris par l'image : le couloir – balayé et propre ; vêtements, chemises, gobelets accrochés à des cintres ou à de courtes cordelettes, mais tendues au fond ou sur les côtés des logis ; en plus de l'ampoule centrale, des bougies et des lampes de poche scintillaient ici et là, sous la lumière desquelles beaucoup lisaient, écrivaient, jouaient aux dames ou aux échecs ; rares étaient les hommes barbus ou mal rasés ; l'air ne m'étouffait pas. Kadiyata mit fin à mon étonnement :

– Cette baraque est exemplaire. Près de 99 % de ses occupants sont des inter-brigadistes et en plus des cadres supérieurs. Des camarades allemands responsables vivent ici: Franz Dahlem et Heinrich Rau, membres du Comité

1. Kadiya : magistrat musulman, du turc *cadi*. *Note du traducteur.*

exécutif de la Troisième Internationale, le dramaturge Friedrich Wolf, le poète Leonard, les Hongrois Laszlo Reich et Ferenc Münnich, l'écrivain yougoslave Theodor Balk et d'autres communistes dirigeants d'élite...

Les camarades bulgares m'ont chaleureusement accueilli. Au premier regard et aux premiers mots, mon humeur lourde s'est dissipée. Mon sourire est réapparu. Popov avait entendu parler de moi par Docho Kolev, et Kanev connaissait mes écrits dans *RLF* sous le pseudonyme de Boris Ogin. Le premier, maçon de profession, très instruit, membre actif de l'organisation du parti de Roussé, assez cultivé, a réussi à atteindre le grade de major dans l'armée républicaine espagnole. Le second était un jeune communiste de Kazanlak, également bien instruit, enclin aux débats théoriques et aux généralisations ; il manifestait un vif intérêt pour la poésie et tous les arts. Il était lieutenant dans l'armée républicaine. Popov était pâle, même jaune comme l'ambre, tandis que le visage de Kanev rayonnait de jeunesse et d'intelligence. Ils avaient tous deux une assurance à toute épreuve, renforcée par leur qualité d'inter-brigadistes. Ils ont souligné cette qualité plus d'une fois. Kadiyata a remarqué mes réactions maladroites et a essayé de me protéger de leur réprimande silencieuse :

– Et oui, nous en Espagne, d'autres ailleurs. Les secteurs sont différents, le front est le même. L'important est de rester à son poste.

Alors que nous quitions la baraque N° 8, j'ai soupiré pensivement, tristement.

Kadiyata m'a rassuré :

– Ils sont jeunes. Ne leur en tiens pas rigueur. Ce sont nos futurs cadres.

Je n'étais pas en colère. Intérieurement, j'ai même apprécié ces jeunes communistes, endurcis dans les feux de la révolution espagnole. En même temps, j'avais un sentiment différent. « Borko, Borko, tu as raté l'occasion de devenir inter-brigadiste ! »

Je me suis souvenu d'Ivan Petrovich-Vinarov et de ses mots : « Voyons si on ne peut pas servir à autre chose ! » Je n'avais aucune raison de regretter l'autre chose et pourtant, et pourtant j'avais perdu une qualité dont tout révolutionnaire serait fier.

Mes colocataires Eladio et le Yougoslave, ou plus précisément le Slovène Dusan Kveder, m'attendaient dans la baraque N° 19. Ils avaient préparé l'endroit pour dormir : une épaisse et fraîche couche de paille recouverte d'une couverture grise déchirée. Des livres et de vieilles chaussures avaient été cachés sous la paille en guise d'oreiller. Ils m'ont offert une friandise : une partie du café qu'ils recevaient comme ration quotidienne. Bien que froid, il était le bienvenu, après le solide dîner que j'avais eu avec les Bulgares de la baraque N° 8. Il est tout de suite devenu clair que je vivrais avec de sympathiques jeunes communistes. Eladio, au visage de bronze et aux traits doux, de taille moyenne, était un ancien directeur d'école. Il parlait lentement, comme s'il mesurait et filtrait chaque mot. Ayant pris les armes pour défendre la république en tant qu'anarchiste, il a achevé son baptême du feu en tant que communiste. La légendaire Passionaria, héroïne rayonnante de la révolution, l'a gagné au communisme par ses appels ardents à l'unité de toutes les forces progressistes. Avec des penchants artistiques vifs, Eladio l'a peint en direct lors des meetings en Espagne ; son image continue de le dominer dans le camp, où il réalise des dizaines de croquis. Il m'a prévenu de la présence dans la baraque d'un groupe de trotskystes dirigé par le général Gomez. Ce général jouissait de la confiance du commandant français du camp. Il y avait des rumeurs selon lesquelles eux, les trotskystes, seraient bientôt libérés et enrôlés dans l'armée française. Ici, dans la baraque, ils étaient prêts à faire des provocations, mais la solidarité et l'action unie de la majorité des résidents de la baraque les respectaient et les forçaient à s'abstenir de provocations grossières. Outre les Espagnols, un groupe compact dans la baraque était représenté par des camarades allemands. Beaucoup d'entre eux étaient membres du Reichstag et tous étaient des inter-brigadistes. Ils se distinguaient par leur pureté, leur modestie et leur patience stoïque, avec lesquelles ils supportaient toutes les extravagances, y compris le vol. Le camarade Dusan me décrirait plusieurs Yougoslaves.

Dusan et moi avons parlé directement en croate. J'ai découvert sa vie étudiante à Zagreb et à Paris, ses parents, professeurs à Ljubljana, et son idéalisme d'abandonner la vie étudiante et de se sacrifier pour la liberté du peuple espagnol. Il a été blessé plusieurs fois pendant la guerre, heureusement légèrement. Le premier soir, il m'a fait part de son admiration pour les combattants espagnols. De vrais héros, jusqu'à la folie. Ils ne cèdent pas aux dangers même lorsque la résistance est inutile et sans espoir. Selon Dusan, ce n'était pas le manque de

courage et de volonté de se battre, mais le multilinguisme irresponsable et la diversité des anarchistes et des trotskystes, ainsi que l'absence d'un parti communiste expérimenté dans les luttes de classe qui étaient les principales raisons de la défaite temporaire de la Révolution espagnole.

Dusan m'a vraiment décrit ses compatriotes.

– Andro, un Slovène, mon compatriote, n'est pas allé en Espagne ; il a été amené ici en tant qu'homme politique ; bien que barman, il a été secrétaire de l'Organisation communiste yougoslave dans la ville minière de Lanz ; très actif, plein d'abnégation et sensé ; avec une pensée extrêmement sobre sur les questions politiques. Matic – Croate, menuisier de profession, inter-brigadiste, communiste depuis la Yougoslavie ; grièvement blessé en Espagne, portant encore des morceaux de bombe dans la tête, tombe souvent dans des crises nerveuses, probablement dues à la maladie. Drago – un Monténégrin qui a quitté le Monténégro à pied et a atteint l'Espagne ; berger dans les montagnes monténégrines ; il est devenu alphabétisé et en plus en espagnol ; maintenant il apprend le cyrillique ; il n'est pas communiste et ne veut pas adhérer au parti ; pendant la guerre, il s'est montré courageux et discipliné ; ici loin de nous, les communistes yougoslaves ; il a quitté l'Espagne, déçu par l'échec de la lutte ; mal instruit, il ne comprend pas pourquoi les révolutionnaires ne sont pas unis ; il est fier du titre d'antifasciste ; il peut imaginer que c'est une sorte de titre ; dans le camp il souffre, suffoque, il est prêt à se battre ; il n'obéit à personne ; il a l'intention de fuir à tout prix et maudit la direction du parti de ne pas permettre les évasions ; il a du chagrin pour les moutons et les chiens de berger avec lesquels il a vécu et s'est lié d'amitié... Dans les autres baraques, il y a plus d'une centaine de Yougoslaves, presque tous des inter-brigadistes...

Le jeune homme m'écoutait avec beaucoup de patience, car au lieu de quelques lignes, mon éloquence prosaïque s'enfonçait dans les moindres détails. À Fresnes et à Roland Garros, j'ai parlé, argumenté, persuadé mes colocataires involontaires, mais je ne m'étais jamais senti aussi proche d'aucun d'eux, pas même de l'Algérien Jelul, que de cet étudiant slovène, combattant espagnol. Je déroulais l'orbe de ma vie devant ce jeune communiste yougoslave que je venais de rencontrer, et je parlais comme si je parlais à moi-même.

Pour sa part, Dusan Kveder a ouvert les portes de son âme avec la sincérité et la franchise du Komsomol. J'y suis entré comme chez moi. Dusan n'avait pas

plus de 23-24 ans. Yeux bleu clair avec un regard brillant et pénétrant, front haut droit et lisse, cheveux blonds agités. Pendant plus d'un an de cohabitation à la baraque N° 19, la personnalité de Dusan Kveder s'est épanouie devant mes yeux dans toute sa splendeur communiste. Il parlait correctement cinq langues étrangères européennes : français, anglais, espagnol, italien, allemand. Il avait déjà beaucoup lu, pas seulement de la littérature marxiste, et il continuait à lire beaucoup. Ses connaissances s'étendaient à divers domaines : sciences sociales et économiques, philosophie, littérature de toutes les époques et principalement des nations européennes. Il citait par cœur Homère, Rabindranath Tagore, Goethe, Hugo, Pouchkine, Lermontov, Dante. Il avait joué du piano dans le temps et, dans le camp, il savourait souvent les douces courbes de son ocarina. Il chantait avec un agréable baryton mat des chansons folkloriques yougoslaves, soviétiques et espagnoles. Il m'a appris, et nous formions souvent tous les deux un duo, nous chantions notre chanson préférée « Mon romarin, vert... accroché à la fenêtre... ».

Avec sa culture large et son attitude tolérante envers les opinions des autres, il était un interlocuteur agréable. Grâce à ses nerfs solides, son esprit agile et pratique et son comportement sage, Dusan n'a jamais perturbé l'harmonie de notre coexistence amicale. C'était agréable de vivre avec un tel colocataire, avec une personne aussi éthique et dotée de principes¹.

Après Fresnes avec sa discipline oppressante et Roland Garros où il n'y avait pas de place pour marcher, le camp du Vernet m'apparaissait comme une cage ouverte et ensoleillée. Dans la vaste cour et dans les larges allées entre les baraques, on pouvait se promener librement sous les rayons brûlants du soleil du sud de la France. Mes yeux se sont réjouis de la plénitude du bleu infini du ciel et de la silhouette masculine des Pyrénées au fond de l'horizon. Mais en même temps, mon regard était arrêté par les épais grillages, les baïonnettes des gardes et les dents acérées des chiens policiers. Ma plus grande consolation ici, c'étaient les gens, les camarades. Des centaines d'internés de tous âges et de toutes nationalités, avec toutes sortes de caractères, vous comprenez à peine leur langue et pourtant dans chacun de leurs regards, dans chacun de leurs sourires, dans chaque rencontre et parole vous sentez que vous vous déplacez parmi les membres, les

1. Ce n'est pas un hasard si Dusan Kveder a atteint le rang de général dans l'armée yougoslave et de vice-ministre des Affaires étrangères. Il est mort au début des années 70.

frères d'une grande famille. Chaque camarade ici est des nôtres. Les idéaux sont communs, la peine est commune, les pensées sont communes, la foi et la volonté de liberté et de lutte sont communes.

J'ai décidé de profiter du temps forcé passé dans le camp pour commencer à apprendre l'allemand. Le groupe de députés du Reichstag logé dans la baraque 19 m'a encouragé. Dusan aussi. Ils sont tous devenus mes professeurs bénévoles et gratuits. Je me suis surtout lié d'amitié avec un camarade allemand. C'était un journaliste de *Die Rote Fahne*, le camarade Georg Shtibi. En échange des cours d'allemand, je l'ai aidé à mieux maîtriser le français. Le temps en classe était abondant. Beaucoup d'amis allemands m'encourageaient avec le succès obtenu. Mais plus tard, ils m'ont fait savoir que je les embêtais avec mes éternelles questions et mes expressions allemandes ébréchées. De façon polie, ils m'ont rassuré sur mon vocabulaire riche et m'ont dit « *Genug !* » (Assez !). Autrement dit, je les avais assez dérangés. Malheureusement, une autre raison est venue pour rompre temporairement mes amitiés chaleureuses avec Georg Shtibi, Gerhard Eisler, Franz Dahlem, Heinrich Rau, Friedrich Wolf, Neumann, Adolf Deter, Paul Metzker, Kraus, Heinemann, Baumgarten et d'autres. Voilà ce qui s'est passé. Aux premiers jours passés au Vernet, les camarades allemands se sont intéressés à apprendre ma biographie. Ils m'ont senti proche surtout à cause de mon amitié avec Zlatan Doudov, un réalisateur et dramaturge bulgare, qu'ils respectaient beaucoup. Ils ont été ravis d'apprendre ma participation à sa pièce *La Peur*, présentée au Palais de Chaillot, et ma visite dans son appartement de la rue du Dragon. Ayant reçu une confiance absolue, avec la permission de Franz Dahlem, secrétaire du comité du parti du camp, Shtibi me fournissait du matériel obtenu illégalement. Il m'a remis une lettre ouverte de Léon Blum et deux articles, avec pour auteurs Georgi Dimitrov et André Marty. J'ai reçu le premier matériel sans objections. Nous l'avons d'abord lu tous les quatre avec Eladio, Dusan et Ivan Stoichkov, et je l'ai immédiatement transmis à Nikola Popov.

J'ai protesté quand Shtibi m'a secrètement remis les deux derniers articles. « Il est juste, ai-je dit à mon nouvel ami allemand, de remettre les documents secrets au chef du groupe bulgare, que vous connaissez. » Shtibi n'a pas accepté mon objection et a essayé de me rassurer sur le fait que les considérations de la direction du parti étaient appropriées : « Ne vous inquiétez pas, la direction sait ce qu'elle fait. »

Je sentais qu'un gâchis, un gâchis désagréable se constituait entre nous et autour de moi. Le gâchis s'est manifesté sans tarder sous la forme la plus inattendue.

La journée était froide et le soir un fort vent froid soufflait. Les internés, bien qu'ayant le droit de se promener jusqu'à 22 heures, étaient rentrés dans les baraques. Je m'étais moi-même enveloppé dans la seule couverture militaire et relisais Colas Breugnon de Romain Rolland. Mon plaisir à apprécier le langage fleuri et la philosophie de vie du personnage de Roland a été interrompu par Georg Shtibi. Il avait à moitié grimpé l'échelle de notre logis et m'a demandé de sortir. Il avait quelque chose à me dire.

– Cher Georges, j'ai froid et je me suis laissé aller à une grande paresse. Monte et nous parlerons. Tous ici sont nos camarades.

– Je suis désolé, mais nous devons parler en privé.

Je me suis sorti de sous la fine couverture avec une réticence évidente. Il n'y avait personne dans la cour. Nous nous sommes arrêtés aux fontaines entre les deux baraques 19 et 18. Shtibi était un camarade grand et fort avec des cheveux bouclés et une voix métallique. Toute sa silhouette rayonnait généralement d'énergie, de courage, de joie de vivre. Maintenant, ce grand homme était pâle, sa longue barbe tremblait et sa voix vibrait comme une ficelle tendue par le vent.

– Où est l'article ? Donne-moi l'article tout de suite. Maintenant, tout de suite, je dois le recevoir de toi. Où est l'article ?

Pause. Les questions et le ton insistant me frappaient comme des gifles policières. Je ne sais pas si je suis devenu pâle ou si je me suis mordu la lèvre. Je me souviens seulement m'être appuyé contre le mur extérieur recouvert de plâtre de notre baraque. Shtibi ne comprenait pas ou ne pouvait pas comprendre comment ses coups verbaux m'affectaient. Pas étonnant qu'il ait expliqué mon silence comme si j'avais été pris sur une scène de crime. Peut-être. Bien que pendant quelques secondes, je n'ai plus senti la boue ramper vers moi, mais un gâchis m'arroser et m'inonder comme un immense ruisseau. La colère et l'indignation m'ont rempli et m'ont donné envie de vomir à cause de la provocation calculée.

– Qu'est-il arrivé? Pourquoi une telle angoisse ? Quelle est cette excitation inhabituelle en toi, Georges ? ai-je murmuré après quelques efforts.

– Je ne peux pas répondre. J'exécute un ordre du parti. Je viens à toi au nom de la direction. On m'a demandé que tu me remettes le matériel immédiatement.

– Les camarades ne l'ont probablement pas encore lu.

– Ce n'est pas important. À qui l'as-tu donné ?

– À qui en a besoin.

– Il s'appelle comment ? C'est dans quelle baraque ?

– Écoute, Georges. Je connais les règles de la conspiration. Je ne dis à personne de qui je reçois les documents. J'ai dit « d'un bon camarade allemand » qu'une seule fois. Ils voulaient ton nom. Je ne leur ai pas dit. Et à toi aussi je ne dirai aucun nom.

– Pourquoi tu ne peux pas le dire ? a souligné Georges.

– Je peux, mais il ne faut pas. Et tu n'es pas obligé d'insister. Vous m'avez fait confiance, vous m'avez confié des matériaux. Toute conspiration suppose la confiance entre camarades.

– Et il y a ceux qui ne la méritaient pas.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que j'ai dit. Tu ne méritais pas notre confiance. Tu as remis l'article au commandant du camp et il se trouve maintenant au Deuxième bureau. Mais j'étais spartakiste et nous sommes tous des communistes-inter-brigadistes et nous n'avons pas peur des traîtres et des provocateurs...

Pause à nouveau. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je perdais le fil du cours normal des événements. Mais j'ai vu, vu de mes propres yeux comment mon interlocuteur-accusateur tremblait de colère, même des gouttes d'écume s'envolaient de sa bouche, ses yeux grands ouverts, pétillaient d'étincelles, un poing se refermait comme s'il s'apprêtait à me frapper. La calomnie m'appuyait comme une meule. Je respirais difficilement. Je pouvais à peine me tenir debout et j'ai dû m'appuyer à nouveau contre le mur. Silence froid tout autour. Affaibli par l'accusation, je ne voyais pas d'issue. Pour la première fois de ma vie, j'étais la cible d'un soupçon aussi monstrueux. La conscience de mon innocence absolue m'a donné encore la force de réagir.

– Camarade Georges, permets-moi de t'appeler ainsi, au moins ce soir, je pense comprendre ton état et ton inquiétude. Si j'étais à ta place, je serais aussi excité que toi. Il n'est pas facile de se faire reprocher d'avoir fait confiance en faveur d'un... disons provocateur.

– Dis-moi, à qui tu as donné l'article et où est-il maintenant ?

– Ce n'est pas la peine d'insister sur le nom. Les camarades de la direction peuvent facilement l'apprendre. Qu'ils demandent à celui qui leur a donné des informations sur moi. Il sait quand et à qui j'ai donné l'article. Aussi où il est en ce moment. Et à toi, je vais te dire : l'article est dans le camp, mais pas entre les mains du commandant français. Je te le rendrai dans dix minutes. Tu peux m'observer. Je ne quitterai pas le quartier B, et en plus je n'irai pas au bureau du commandant, qui est à l'extérieur du camp. S'il te plaît, ne me suis pas dans la baraque où je vais prendre l'article. Soit dit en passant, la baraque est la N° 8, où se trouve Dalem, secrétaire du comité général du parti du camp ...

– Shtibi m'attendait à bout de nerfs. Je venais de passer la baraque 7, et il s'est approché de moi.

– Tu l'as ?

Je lui tendis le paquet en silence. Il le déplia nerveusement et dit :

– Il est là. Il est... Merci... Si je ne l'avais pas retrouvé, la menace était terrible, j'étais exclu du parti.

Je soupirai profondément et lui demandai de m'écouter avant de nous séparer.

– Ici au Vernet, nous sommes abandonnés non pas pour un mois ou deux, mais pour des années, peut-être jusqu'à la fin de la guerre. Dans le camp, comme dans la prison, les gens ne peuvent pas se cacher d'eux-mêmes, ni des autres. Au final, ils dévoilent leur nature, bonne ou mauvaise, de toute façon, ils se déshabillent et on comprend leur prix... Dis aux camarades de la direction : je ne suis pas en colère, je comprends qu'ils ne puissent pas croire en moi, l'étranger pour vous, qu'ils croiront celui qu'ils ont côtoyé. À partir de maintenant, de dures épreuves commencent pour moi. Je vais essayer de les surmonter. Je suis communiste et je n'ai pas l'intention de devenir un autre... Au revoir... Georges. Je

ne te dis pas, camarade, pour ne pas t'offenser qu'un traître prononce cette parole sacrée. – Et j'ai pleuré.

Shtibi, visiblement ému, put à peine dire :

– On se reverra... on se saluera...

Oui, on se voyait dans la cour, pendant les devoirs quotidiens, pendant les promenades, on se disait « bonjour » et « au revoir », et c'est tout. Pas seulement avec des camarades allemands. Au bout de deux ou trois jours, presque tous les internés du quartier B, et beaucoup de Bulgares du quartier C, m'entouraient d'une froideur qui me transperçait à chaque pas, à chaque regard. La cellule ensoleillée du Vernet est devenue pour moi une sorte de cachot. J'étais un étranger parmi les nôtres. Je marchais seul, lisais seul, mangeais seul. Le soutien moral salvateur m'a été fourni par un certain nombre de camarades, dont certains me connaissaient de Bulgarie : Nikolai Radoulov, Ivan Stoichkov, Spas Georgiev. Kadiyata et Boris Savov – Pileto, secrétaire du parti des Bulgares de tout le camp. Sans leur soutien, j'aurais réalisé probablement les idées folles d'évasion, de suicide et autres lubies fatales. Ce n'est que lorsque je fus à Paris en 1941 que j'appris avec une grande joie que mon nom figurait sur une liste de cadres communistes bulgares du Vernet, quelle que soit la quarantaine dans laquelle j'étais placé.

Bien sûr, la principale chose qui me protégeait des démarches imprudentes était mon implication dans la lutte naissante dans le camp. Peu à peu, le commandement français a réduit et aggravé la nourriture. La boutique était vide de toute nourriture. Le régime, la discipline, l'arbitraire policier devenaient de plus en plus insupportables. La ligne commune du parti appelait à lutter contre la détérioration des conditions dans le camp. Les occasions ne manquaient pas. L'intendant du camp était un jeune capitaine qui portait rarement son uniforme militaire. Il avait acheté à bon prix, même à très bon prix, plus d'une centaine de wagons de topinambours surgelés au marché toulousain. Une fois bouillis, ils fondaient et le bouillon devenait aussi sombre que de l'encre. Sa seule qualité était de gonfler et de réchauffer nos ventres creux. Des farceurs espagnols ont mis des affiches avec des dessins et des inscriptions écrites avec la soupe en question : « Eureka. Écrivez avec la nouvelle encre topinambour Vernet ».

Je faisais partie du groupe qui recevait les produits pour notre baraque le matin. Personnellement, le capitaine intendant était présent et regardait combien et quels produits nous étaients destinés. Nous avons mangé l'encre noire sans se plaindre pendant plus de dix jours. Quand nous avons appris qu'il nous faudrait en avaler quatre-vingt-dix wagons de plus, nous avons décidé de réagir. L'honneur d'exprimer l'indignation devant le capitaine tomba sur moi :

– Nous insistons pour que vous nous autorisiez à tamiser les pommes une par une. Il y en a des complètement gelées et pourries. Nous ne les acceptons pas et nous demandons qu'elles ne soient pas comptabilisées dans le poids qui nous est dû.

– Vous prendrez la marchandise sans la sélectionner. C'est un ordre !

– Nous ne sommes pas des soldats, le camp n'est pas une caserne, donc vous vous êtes trompé d'adresse. Vous donnerez des ordres à vos gens, pas à nous... Camarades, nous de la baraque 19, nous ne prendrons pas les topinambours pourris. Chacun décidera pour lui-même et pour sa baraque.

Notre refus n'était pas un coup de tête du moment ni une réaction nerveuse aux manœuvres du capitaine et du médecin. Il avait été préalablement réfléchi et coordonné avec la direction du parti.

Nous, les affamés, avons eu le courage de renoncer à l'encre noire chaude pendant trois jours. Le deuxième jour, en guise de sanction, le commandant du camp nous a privés de notre ration de pain. Une délégation spéciale, composée du Dr Friedrich Wolf, d'Heinrich Rau, de l'Italien Colombo de la baraque 11, de Boris Milev et d'autres, a protesté contre la saisie arbitraire de pain. Le troisième jour, notre pain a de nouveau été délivré. Le quatrième, au lieu de topinambours pourris, nous avons reçu des betteraves fourragères sous la surveillance du capitaine penaud. Et ça a fondu pendant la cuisson, mais la soupe était légère et au goût acceptable...

Pendant ce temps, la Troisième République française s'est effondrée lamentablement. La réaction française a clairement préféré ouvrir les portes de la France bourgeoise-démocratique (13 mai 1940) aux hitlériens plutôt que d'appeler les démocrates, les antifascistes, les communistes à résister sans relâche aux hordes fascistes. Pour étouffer la démocratie révolutionnaire, les monopolistes français ont fait venir Hitler et ont poussé les mains et les pieds de la France entre les

pattes des occupants. Le royaume sombre de Pétain et Laval est arrivé. Le maréchal Pétain, fort de son autorité de vainqueur de Verdun de la Première Guerre mondiale, devint le promoteur et prêcheur de la théorie fasciste du retour à la terre, c'est-à-dire que la France devait renoncer à son industrie et devenir un appendice agricole de la puissante Allemagne industrielle. Pierre Laval était fier de travailler avec le « vainqueur » et s'efforçait d'être un ardent défenseur de l'ordre nouveau avec sa démagogie d'avocat. Par leurs paroles et leurs actes, ces deux Français, qui ont piétiné leur nom et leur dignité française, ont couvert le vol de grand chemin que commettaient les occupants. Le mark allemand était annoncé coûter 20 francs. Et tous les soldats du Troisième Reich portaient des marks allemands dans leurs sacs à dos et ballots. Ils venaient en camion devant un magasin et achetaient « légalement » des centaines et des milliers de kilogrammes de marchandises et d'articles qu'ils envoyaient vers l'Allemagne. Ainsi les occupants hitlériens ont vidé la France certainement riche de cette époque.

Nous, les prisonniers du Vernet, ressentions très fortement les conséquences de ce vol organisé : la boutique était fermée ; ils ont réduit la ration de pain à 120 g par jour ; la viande, pas plus de 100 g, apparaissait dans nos gobelets une fois par semaine ; le café ressemblait à un jus de chaussettes, les betteraves fourragères ne remplissaient pas toujours nos boîtes de conserve. En réponse à la famine systématique, les Italiens ont commencé à s'offrir les chats qui parcouraient le camp. Les Allemands ont attaqué les chiens. Les Espagnols ont attrapé les rats, les ont éventrés, les ont écorchés, les ont crucifiés et les ont rôtis séchés... sur une brochette.

L'histoire du chien du Vicomte Dubois mérite d'être notée. Le commandant venait habituellement dans notre quartier, menant un gros chien Saint-Bernard nommé Cléo attaché avec une chaîne épaisse... Ce gros chien était beau et avait une magnifique peau brune. Il avait l'air plus heureux que féroce. Son dos arrondi, gras, large de deux pieds. Même rencontré dans les rues de Paris, ce fauve domestique engraisé pouvait rendre jaloux un chômeur qui ne soit pas né chien. Et surtout au camp du Vernet, pendant la période d'une telle famine ! Comment et quand des camarades allemands ont traqué le chien du vicomte est resté un mystère. Une fois, le bel Adolf Deter, facteur et ancien membre du Reichstag, m'a mystérieusement invité dans la cuisine et, avec un sourire encore plus mystérieux, m'a offert un très gros morceau de viande, que j'ai dû manger sans pain et

rapidement. Je l'ai dévoré, sans me soucier de ses origines. Le lendemain, j'ai également eu droit à la viande mystérieuse, mais déjà averti de prendre ce qu'il me restait du maigre morceau de pain. Au bout de deux ou trois jours, j'ai réalisé d'où venait la viande du festin. Le vicomte lui-même l'a compris, ainsi que tous les officiers du camp qui ont été informés de la mort peu glorieuse du chien Cléo. L'histoire est restée lettre morte. L'état-major du camp a été contraint de devenir sourd et aveugle, car s'il prenait des sanctions contre les « tueurs », cela reviendrait à reconnaître qu'il y avait une famine dans le camp. À cette occasion, Adolf Deter a déclaré une de ses pensées :

– C'est ce que je veux. Que je sois accusé. Qu'ils intentent un procès contre moi. Puis, sans avocat, je leur dirai pourquoi nous avons trompé, fait bouillir et dévoré leur Cléo. Que tout le monde sache ce qui se passe au Vernet.

Soit dit en passant, il n'y avait pas que des histoires de chiens, de chats et de rats qui se sont produites au Vernet. Il y avait ici des luttes pour la liberté, la dignité, la démocratie. Une de ces luttes a été initiée par le chef éminent des communistes italiens, Luigi Longo, également connu sous le nom de camarade Gallo, l'un des chefs des brigades internationales en Espagne. Jusque-là, le commandant du camp nommait les chefs des baraques. Il les choisissait soit parmi les trotskystes et anarchistes espagnols déclarés, soit au milieu de quelques éléments ayant déposé les armes. Même par démagogie, le commandant n'avait pas jugé nécessaire de nommer au moins un communiste à la tête de la baraque du quartier B. Sa tactique consistait à diviser les internés, à créer des querelles entre eux. Longo nous a demandé de nous opposer à cette tactique. Sa thèse était parfaitement valable :

– La majorité des gens des baraques sont des communistes. Les chefs de baraque actuels poursuivent la politique du commandant et ne défendent pas nos intérêts. Je pense qu'il est temps de demander au commandement du camp de faire élire les chefs par les habitants des baraques eux-mêmes. Ainsi, nous pourrions imposer plus facilement nos revendications et, en cas de lutte, être plus solidaires.

Le point de vue de Longo-Gallo a été accueilli avec enthousiasme. Des délégations de toutes les baraques, conduites par nos camarades, se sont présentées devant les lieutenants commandant les quartiers. La délégation du quartier B était composée de Franz Dahlem, Friedrich Wolf, Eladio, Luigi Longo.

À la suite de nos actions, le colonel – commandant du camp, a accepté de tenir des élections à des fins expérimentales dans deux baraques – 9 et 19.

Une véritable campagne électorale a commencé. Cela a duré une dizaine de jours. Pendant ce temps, les noms des candidats devaient être déposés. Ma surprise et ma joie ont été sans bornes lorsque j'ai appris que la direction du parti du camp m'avait nommé pour notre baraque N° 19 et Luigi Longo pour la baraque N° 9. La nouvelle m'a été apportée par Georg Shtibi. Il était presque aussi heureux que moi.

– Cher Boris, fin de l'isolement. La direction témoigne sa grande confiance en toi. Toutes mes félicitations.

Je l'ai remercié avec enthousiasme et lui ai demandé de transmettre ma profonde gratitude au comité du parti.

Le chef de notre baraque était le général de l'armée catalane Gomez, célèbre anarchiste et trotskyste. Près de 50 ans, taille moyenne, avec un visage maigre de couleur sable et de très petits yeux verts rétrécis. Le seul Espagnol de la baraque il dormait en pyjama et se rasait tous les jours. Il recevait souvent des visites de l'extérieur et recevait de solides colis de nourriture, qu'il partageait avec un groupe d'amis personnels. Il parlait peu et montrait de l'arrogance vis-à-vis de tout le monde dans la baraque. Il jouissait d'une grande autorité parmi ses partisans. Il évitait la polémique, contrairement à ses compatriotes qui ne cessaient d'analyser les raisons de la défaite de la République espagnole. Il ne cachait pas ses relations avec les officiers du camp, mais il les soulignait, comme s'il en était fier.

Le général Gomez s'est également présenté. Les occupants de la baraque N° 19 étaient confrontés à deux candidats : un général célèbre et un communiste inconnu. Mais comme la majorité des occupants de la baraque était aussi communiste, la force de ma candidature était justement mon affiliation communiste. Le rapport de force était clairement en ma faveur. Le commandant vicomte ne s'est pas gêné pour menacer mes partisans éventuels de la détérioration de leur situation dans le camp s'ils votaient pour moi, ce qui prouverait qu'ils sont avec les communistes, c'est-à-dire avec les ennemis de la France. La manœuvre n'était pas profonde. Elle s'est brisée comme une bulle de savon dans la maturité politique des combattants de la baraque N° 19. Infructueux sur le plan politique, il a transféré ses attaques contre moi personnellement. Il a laissé entendre que je n'étais pas un combattant, que ce serait une humiliation pour la baraque, qui

comptait des officiers supérieurs, de tolérer à sa tête un interné qui n'avait même pas servi comme soldat. Gomez me tuait de manière démonstrative avec ses regards méprisants, ne daignait pas m'accorder un mot et me calomniait en tant qu'agent provocateur, aventurier et pervers des bordels parisiens. Toute cette campagne boueuse n'a pas ébranlé nos camarades. Ils m'ont défendu en tant que communiste évadé de la prison centrale de Sofia et en tant qu'émigrant politique persécuté par les autorités françaises. Certains d'entre eux ont utilisé des arguments étranges. Dans sa langue espagnole, le jeune homme de Pologne passionné, le mineur Kubatski, dont les cheveux luxuriants évoquaient l'image de champs de blé mûrs se balançant dans le vent, m'a défendu, par exemple, comme suit :

– Vous, qui ne savez pas qui est le *compañero* Boris, taisez-vous. Et ne me faites pas décrire sa vie de A à Z. Il suffit de vous dire qu'il est du peuple de Georgi Dimitrov. Bulgare, comprenez-vous ? Ensuite, le parti l'a approuvé tandis que votre général boit son café avec le commandant fasciste. Je suis pour Borkata, pour les Bulgares, pour qu'on ait un chef de baraque, pas une putain de général.

La lutte a continué. Les camarades Dalem et Luigi Longo m'ont conseillé de ne pas me disputer avec mon rival ou ses partisans. Il y avait certains camarades pour veiller au bon déroulement de la campagne et au succès de l'élection.

Dès le lendemain matin de l'élection, j'ai découvert la responsabilité et la complexité de mon nouveau poste. Je sifflais à 7 heures pour le lever, à 8 heures pour le petit déjeuner, je répartissais les groupes pour la nourriture, pour l'hygiène du camp et de la baraque, j'écoutais les demandes individuelles des occupants de la baraque, j'intervenais devant le commandement du camp, je réglais les conflits de place sur les étages de la baraque, puis, avec l'afflux de nouveaux internés du camp de concentration, il y en avait trois, c'est-à-dire que nous avons commencé à loger les nouveaux arrivants directement sur le sol sous le premier étage. Nous, les occupants des deux étages supérieurs, n'étions pas bien, nous dormions presque sur les planches, car il n'y avait pas toujours assez de paille, mais ceux du parterre se sentaient à juste titre extrêmement mal. En bas, l'humidité du sol et des fondations en pierre de la baraque les pompaient, une faible lumière pénétrant à peine dans leurs logis même pendant la journée, bref, ils étaient vraiment les plus malheureux.

Les internés des camps de concentration étaient invités par une délégation hitlérienne venue spécialement à aller travailler en Allemagne. Ils ont refusé de répondre à l'appel à devenir une force de travail dans l'industrie militaire allemande. Et dans la situation où la nourriture dans le camp diminuait de façon catastrophique. Les officiers français ne cachaient pas leur satisfaction face à notre antifascisme obstiné. En tant que chef, j'ai décidé de profiter des circonstances favorables. Je me suis présenté devant le lieutenant Detilleul, commandant du quartier B, et j'ai commencé :

– Vous avez constaté hier l'échec de la mission allemande ?

– Je ne m'attendais pas à un tel revers.

– À noter que les internés refusent uniquement pour des raisons idéologiques. Parce que quand il s'agit de savoir où nous serons matériellement mieux – en Allemagne ou au Vernet, vous admettez que la situation ici s'aggrave de jour en jour. Et pourtant... les gens ont refusé de renforcer la machine militaire hitlérienne... Il me semble... j'ai une idée... je pense que cela vaut la peine de réfléchir sur la question de savoir : si les internés du camp décident de se procurer avec leur propre argent des denrées alimentaires des marchés des villes voisines, est-ce que le commandement du camp donnerait son aval ? Bien sûr, nous sélectionnerons des personnes qui ne s'enfuiront pas pour ne pas compromettre le commandant. Et pour vous, en tant que Français, ce sera un vrai geste, quelque chose comme une récompense pour nous qui refusons de renforcer vos occupants.

Moins de deux jours plus tard, le permis était obtenu. Sous ma responsabilité personnelle, j'ai présenté à Detilleul le groupe qui sortirait du camp. La plupart d'entre eux étaient des Bulgares, dont j'étais absolument sûr. Mais j'ai emmené Dusan et Eladio avec moi. Ils nous ont donné un camion pour nous emmener à la ville de Pamiers. Un garde du nom de Napoléon nous a accompagnés et nous a soulés avec ses histoires idiotes et ses idées perverses sur le cours des événements dans la France occupée.

Les expéditions de marché se sont poursuivies au premier trimestre de 1941. Mais fin mars et début avril, il ne restait plus que des céréales sur les marchés de Pamiers et de Foix. Dernièrement, nous avons acheté du blé, de l'avoine, de l'orge, du seigle et nous sommes arrivés à la fin à chercher même de la nielle des blés. Pendant cette période, des intendants allemands parcouraient la zone dite libre de

la France et balayaient tout ce qu'ils trouvaient dans les magasins, les entrepôts, les granges, les caves. Ils ne se souciaient pas des prix car ils payaient avec des billets en papier.

À cette époque, notre camp reçut la visite d'un représentant de la légation bulgare à Vichy. Il nous énonça sa tâche : dresser une liste de citoyens bulgares afin de demander aux autorités françaises de les envoyer en Bulgarie. Il a expliqué qu'il ne nous suffisait pas personnellement de vouloir revenir. L'important était que la police bulgare nous permette d'entrer en Bulgarie. Ce diplomate a fait en sorte que les interrogatoires aient lieu non pas au camp, mais à Pamiers. Un camion spécial emmenait 7 à 8 personnes chaque matin. Cela a commencé avec les camarades du quartier C, où les Bulgares étaient les plus nombreux. Le tour de notre groupe du district B est arrivé. Il comprenait le mécanicien Nikolai Radoulov. En tant que vieille connaissance, il m'a confié son intention de s'évader. Il savait comment se rendre à Toulouse. Là, un camarade surnommé Gandhi l'aiderait à se rendre à Paris. Il m'a demandé mon avis. Je lui ai donné mon avis dans le plus grand secret. Je me souviens lui avoir conseillé de ne pas parler lorsqu'il était dans le camion, car son beau français sans accent attirerait l'attention des gardes naïfs ; s'habiller non pas avec sa veste en cuir, son pantalon et son pardessus, mais avec les vêtements les plus ordinaires.

Sur le chemin, Nikolai n'a pas dit un mot, il somnolait béatement dans l'un des coins du camion, couvrant son visage aux joues rouges de sa main. Non seulement à cause de l'excitation, mais aussi à cause des doubles pantalons et des triples chemises qu'il portait, il transpirait et s'essuyait le visage, le front et le cou d'un air endormi.

L'employé de la légation conduisait les discussions dans le bâtiment d'une des écoles primaires de la ville. Dans le couloir du deuxième étage, il y avait un long banc sur lequel nous nous étions assis – interrogés ou attendant de l'être. Le monsieur faisait son travail très consciencieusement. Il gardait chacun de nous pendant au moins 20 à 30 minutes, et parfois plus. Pendant ce temps, nous nous promenions, nous fumions, nous parlions, nous nous asseyions et nous nous levions du banc, en général... nous attendions. L'un de nous a demandé à être emmené aux toilettes. D'autres l'ont rejoint. L'un des gardes les a escortés jusqu'à l'urinoir sur le trottoir opposé dans la rue. Alors que le premier groupe était déjà en bas, après avoir échangé des regards avec Nikolai, j'ai demandé au gardien dans

le couloir de permettre à ce camarade, qui ne savait pas le français, de rattraper le groupe. Le garde hocha la tête. En bulgare, j'ai chuchoté à Nikolai : « Tu peux essayer. » Il a essayé, pris des risques et réussi.

L'évasion de Nikolai nous a tenus en alerte pendant plus de deux semaines, tandis que par l'intermédiaire de l'ingénieur Atanas Bratanov du quartier C, nous avons reçu le mot de passe que les femmes toulousaines étaient très belles et... agressives. L'écho de la fuite du Bulgare, cependant, s'éteignit bientôt. Mais une autre évasion suscita de longs commentaires et des retentissements. Officiers, gardes et internés parlèrent longuement de lui. Le héros était notre Drago monténégrin.

Belle journée de mars. Les rayons du soleil faisaient fondre les corps froids et affamés des internés du camp de concentration, qui sont retournés à contrecœur aux baraques pour le repos de l'après-midi. En tant que chef de baraque, j'ai regardé tout le monde entrer dans ses logis jusqu'à 2 heures. Le dernier que j'ai convié était Drago. Il se promenait dans la cour entre les deux rangées de baraques. Sa tenue était plus que misérable : un manteau de soldat gris court et en lambeaux, un chapeau militaire usé avec une visière noire et des espadrilles françaises, une chemise à motifs, débraillée et usée. Son visage était pâle, émacié, avec des mâchoires très saillantes. Comme d'habitude, ses yeux pétillaient. Drago m'a répondu d'un ton brusque qu'il connaissait l'emplacement de la baraque et savait quoi faire. Un peu surpris par cela, j'ai essayé de lui rappeler avec attention que les gardes vérifiaient si nous étions rentrés à temps, et que nous, de la baraque 19, devons être particulièrement disciplinés pour éviter toutes sortes de provocations. Avec une colère à peine contenue, Drago me regarda et me dit presque autoritairement :

– Va, Bulgare, dans ta tanière. Dors et sois sage... pour l'amour de Dieu.

Je connaissais le caractère particulier de ce jeune et bruyant Balkanique. Je n'ai pas protesté et je suis retourné respectueusement dans ma baraque.

Il y avait un silence relatif à l'intérieur. Ceux des occupants qui ne dormaient pas, lisaient, reparaient ou écrivaient. Soudain, il y eut des coups de feu dehors, suivis d'aboiements de chiens. Tous dans la baraque ont frémi. Nous avons attendu en silence pendant une minute ou deux. La voix d'Adolf Detter se fit entendre dans le silence :

– La meilleure chose à faire est de rester ici. Que seul le responsable de la baraque aille voir ce qui se passe à l'extérieur.

Je suis sorti le premier, mais bientôt les têtes de Deter, Dusan, Machado, Kubatski et d'autres sont apparues à la porte de la baraque. L'image suivante s'est déroulée sous nos yeux. Deux gardes allongés sur la route tiraient sur un détenu du camp qui fuyait de toutes ses forces à travers le champ vers la ligne de chemin de fer à proximité. De la porte principale du camp, un groupe de gardes se précipitait pour prendre en chasse le fugitif. Le train de voyageurs qui passait à ce moment ralentissait. Des mains et des serviettes s'agitaient des fenêtres des wagons. Drago, parce que c'était justement notre Drago, s'approchait déjà du train, mais à une vingtaine d'enjambées de la ligne de chemin de fer, trois ou quatre gros chiens policiers l'avaient déjà rattrapé et lui barraient le passage vers les wagons. Les gardes couraient à travers champ et tiraient. Drago se défendait des chiens, agitant son manteau dans toutes les directions. Mais soudain, il tomba ou s'agenouilla, entouré de chiens qui n'arrêtaient pas d'aboyer et de l'attaquer. Le train s'arrêta complètement. Les policiers ont rattrapé Drago, certains dispersaient les chiens, d'autres lui tapaient dessus avec leurs crosses. Les passagers du train sifflaient d'indignation. Ils ont été rejoints par de nombreux internés du quartier C, debout à côté des grillages le long de la route. De nombreux occupants de notre quartier étaient déjà sortis et protestaient eux aussi. Les gardes conduisaient Drago vers l'entrée principale du camp, suivis de la meute de chiens. Au début, nous avons tous supposé que, dans son désespoir, Drago avait réussi à détalier devant le garde à l'entrée principale, traversé la route, tenté de rattraper et monter dans le train en mouvement. Le seul témoin de l'évasion était le Russe Yosif, grand collectionneur de timbres et d'enveloppes du front. Il est sorti de la baraque N° 6 pour aller aux toilettes au milieu de la cour. Il nous a dit ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

– Je regardai un détenu se mettre à courir à environ 50 mètres des barbelés. Je pensais qu'il s'arrêterait là. J'étais ahuri de le voir sauter sur les filets et sauter par-dessus les cinq rangées de grillages de piquet en piquet comme une vraie chèvre. J'ai fermé les yeux avec mes mains parce que j'étais sûr qu'à un moment il allait s'étaler crucifié sur les piquants aiguisés. Quand j'ai ouvert les yeux, oh, miracle ! Il traversait déjà la route. À ce moment, le soldat de la tour de gauche a commencé à tirer le premier. Les chiens ont couru après le fou. Car, camarades, ce

que j'ai vu de mes propres yeux, je le considère comme une folie, une grande folie inaccessible.

Pas une centaine, mais des centaines de fois devant des centaines de personnes, Yosif dut répéter dans différentes versions ce qu'il avait vu. Certains le croyaient et d'autres contestaient, d'autres l'accusaient d'hallucinations en plein jour. Une chose était indiscutable : Drago avait effectivement sauté par-dessus les grillages au prix de sa vie, il avait voulu sauter dans le train qui passait, mais les chiens policiers avaient déjoué son exploit...

Des événements ont rapidement suivi qui ont révélé la cruauté et la brutalité du régime du camp dans toute sa nudité. Un matin, les groupes des aliments ont accepté la ration de viande tant attendue, les yeux consciemment fermés ; ils gardaient le silence tout en constatant que la viande était gangrenée par endroits. N'ayant pas vu de viande dans leurs gobelets depuis longtemps, ils ont accepté de se débarrasser en partie de la gangrène pour ne pas perdre même les maigres portions de viande. Leur geste n'a pas été bien compris. Au bout d'une journée, la générosité de l'intendant s'est de nouveau manifestée. Mais cette fois-ci les parties gangrenées étaient plus nombreuses que les parties saines. Les responsables de l'alimentation, y compris les chefs de baraque, se sont disputés avec l'intendant. Ils ont catégoriquement refusé les rations de viande. Monsieur l'intendant a essayé de se cacher derrière l'autorité du médecin du camp.

– Gangrène, dites-vous. C'est vrai. Mais voici monsieur le docteur. Laissez-le vous dire si le fait de manger cette viande présente un danger.

Le médecin présent était bien intervenu, mais son intervention ressemblait plus à une tournure d'avocat qu'à une argumentation de médecin.

– La viande est gangrenée. Cela est évident. Mais d'un point de vue médical, une fois bien cuite ou bien grillée, elle ne présente aucun danger. Nous, dans la cantine des officiers, nous en mangeons aussi. Bien sûr, ce n'est pas agréable à l'œil ni au goût, mais la rareté à l'extérieur est grande, et ici pour vous c'est encore plus aigu, alors je vous conseille de ne pas refuser la ration.

Les assurances, les sortilèges et l'éloquence des deux militaires furent vains. Les internés ont tenu bon. Ils ont accepté le pain et les légumes verts, mais ont refusé la viande.

Le lendemain, le capitaine intendant a refusé aux internés le droit de contrôler le poids des rations. Les contrôleurs des baraques 47 et 48 du quartier C ont vigoureusement protesté contre l'arbitraire. En réponse, le capitaine les a punis de trois jours de cachot, ce qui a provoqué une indignation générale des groupes alimentaires. Il n'osa pas arrêter ses camarades sur-le-champ. Il crut prudent de les faire sortir de leurs baraques. Mais quand ils les ont cherchés dans le quartier, ils s'étaient dilués et évaporés comme de la fumée dans la masse des milliers d'internés. Le lendemain matin, l'intendant n'a pas donné de nourriture aux deux baraques, puis à tout le quartier sous prétexte de remettre les contrôleurs pour qu'ils purgent leur peine. Tout le camp était ému par la provocation policière prévue. Les internés du camp étaient bien conscients que les forces entre eux et l'administration du camp étaient mises à l'épreuve. Mais on ne pouvait maintenir le statu quo au prix d'une trahison des camarades. L'unanimité était complète dans les deux quartiers C et B – mieux valaient la faim et le combat avec toutes leurs conséquences que la trahison et la capitulation. La solidarité entre les deux quartiers est née immédiatement et spontanément. Des misérables miettes de pain (120 g), les camarades du quartier B en réservaient la moitié à leurs frères du quartier voisin. La résistance de la faim a duré trois jours. Sans défaillance, personne ne s'est incliné, personne n'a supplié l'ennemi pour une miette de pain ! Informés par le parti, les Français et les Françaises formèrent des délégations auprès du préfet et du commandant de la garnison militaire de Toulouse. Les délégués ont déclaré qu'ils étaient sérieusement préoccupés par la situation dans le camp du Vernet, où des milliers de personnes mouraient de faim. Au lieu d'écouter la voix de la raison, les autorités civiles et militaires de Toulouse et du camp tombèrent dans une rage aveugle et décidèrent de briser par la force l'héroïque et digne résistance. Selon un plan préétabli, le quatrième jour, ils renforcèrent la garde du camp, augmentèrent le nombre de mitrailleuses, apportèrent même deux canons de campagne et encerclèrent le camp avec des soldats de la garnison toulousaine. Vers 17 heures, une forte unité militaire, dirigée par le colonel du camp, accompagné de son état-major et d'un important cortège de policiers civils, s'est dirigée vers la porte grillagée du quartier C, fermée depuis trois jours. Fusils et revolvers au poing, tout le groupe s'est dirigé vers les 47e et 48e baraques. Leurs intentions étaient tout à fait transparentes – arrêter leurs occupants, tous des inter-brigadistes, et ainsi vaincre l'unité et la résistance de masse. Avertis qu'un groupe armé envahissait le quartier, les internés ont

commencé leur protestation avant que les soldats n'atteignent les baraques désignées. Des civils, des officiers, des gardes et des soldats se sont rués sur les internés et ont chassé les manifestants et ceux qui protestaient jusqu'aux baraques avec leurs crosses, des pistolets et des coups de feu en l'air. Ceux qui ont été atteints, étaient brutalement battus et piétinés, beaucoup ont été immédiatement emmenés à la porte d'entrée du quartier. Ils ont également tiré sur des camarades du quartier B, qui sont sortis et se sont accrochés au mur grillagé entre les deux quartiers. Des cris, des hurlements et des huées provenaient des baraques du quartier C. Des soldats, des gardes et des civils sortaient par la force des groupes d'internés de chaque baraque. Au même moment, une autre unité militaire envahissait le quartier B, des groupes de gardes et de civils menés par des officiers, dont Dubois et Detilleul, que nous connaissions, et le garde Napoléon.

Des policiers, des soldats et des officiers enivrés et tonitruants ont pris d'assaut toutes les baraques. Aux cris de « Voleurs, criminels, nous allons vous montrer qui nous sommes », ils se sont jetés sur les internés avec des crosses, des pistolets, des matraques et ont frappé brutalement et sans discernement. Leur vandalisme n'a pas effrayé la masse désarmée. Nous avons tous réagi et protesté à notre manière. Des cris ont retenti contre leur barbarie. « À bas les fascistes de Vichy ! À bas les collaborateurs de la Gestapo ! »

Le commandant vicomte Dubois a mis fin à l'action répressive dans la baraque 19. Tout rouge et son chapeau légèrement incliné vers l'arrière, il entra avec une liste à la main. Il n'appela que deux noms : Vasil Kovaliov et Boris Milev. Le commandant ordonna :

– Ceux qui ont entendu leurs noms, venez me voir !

Dans le silence qui suivit, je ne fis que quelques pas sans m'approcher de monsieur Dubois. Kovaliov partit du fond de la longue baraque d'un pas parfaitement calme. Un groupe de civils nous attendait dehors, en nous donnant des coups de pied et de poing ils nous sortirent du quartier B. Devant nous et derrière nous, des gardes et des agents, enragés par les bagarres, ont exercé leur force physique, frappant à coups de matraque le dos et la tête des internés qui protestaient. Nous avons été poussés dans l'un des bureaux des officiers. Là, les gardes avaient formé un « tunnel » sous lequel nous passions tous plus ou moins marqués par les coups de crosse, de pistolet et de poing. Avant que nous regardions où nous étions et qui nous étions, ils ont commencé à nous appeler un

par un dans le bureau voisin. Là, il y avait un soi-disant tribunal militaire. Avant « l'interrogatoire » ou « l'enquête », des agents civils alignés à la porte et aux murs avec des coups de poing et de pied transféraient les hommes d'une main à d'autres mains comme un ballon de football. Après que le jeu ait préparé psychologiquement la victime, le sauveteur-enquêteur, assis derrière une table sur laquelle des dossiers étaient éparpillés, intervenait.

– S'il vous plaît, messieurs, arrêtez. Il est possible que le monsieur soit innocent ou prêt à se repentir de sa passion... S'il vous plaît, votre nom...

Et ainsi de suite et ainsi de suite. Pendant 5-10 minutes. La raillerie de l'enquêteur était cynique et absurde. Il nous accusait d'être les meneurs de « l'émeute dans le camp », de menacer leurs camarades de « disparition », de meurtre, s'ils n'acceptaient pas la rébellion et la révolution. Le « numéro » s'est déroulé un peu différemment avec moi. Dès qu'ils m'ont emmené dans la salle d'interrogatoire, des dizaines de coups ont plu sur ma tête, auxquels j'ai répondu par la même chose, frappant selon ma force. À mon insu, j'ai attrapé l'un des agents par la tête et lui ai tordu le cou pour qu'il gémisses : « Au secours ! » L'enquêteur a rejoué son numéro de sauveteur, mais cette fois il a sauvé un de ses chiens qui couinait sous mon bras. Puis il s'est tourné vers moi d'un ton plutôt fâché :

– Souvenez-vous de ce que je vais vous dire. La révolution que vous avez prévu d'amorcer au Vernet a échoué. Nous l'avons étranglée dans son ventre. Ceux qui sont à l'extérieur attendront en vain votre signal rouge. Nous vous condamnerons et vous disperserons dans les prisons pour que personne ne marche sur vos traces.

Non seulement c'était inutile, mais c'était insensé d'objecter. Ils m'ont emmené. À ce moment, j'ai regardé autour de moi et j'ai vu qui étaient mes camarades de destin en plus de Kovaliov. Les Italiens Nicola, Alberganti, Colombo, Eugenio, le Portugais Santos, les Allemands Franz Dahlem, Heinrich Rau, Gerhard Eisler, le Yougoslave Sergei Dimitrievich, le Polonais Bronstein, l'inter-brigadiste Shimon et d'autres dont je ne me souviens pas les noms, en tout 15-16 personnes du quartier B.

Toute personne revenant de l'enquêteur était forcée par deux gardes à faire face au mur et à lever les mains. Dans cet état, nous écoutions ce qui se passait

dans la cour et dans les bureaux voisins. Là, le harcèlement continuait contre les camarades du quartier C. Des gémissements douloureux, des cris stridents, des protestations audacieuses, des indignations justes nous parvenaient. On entendait le plus souvent la chose terrible : « Assassins, fascistes ! » Parmi ceux amenés du quartier C, se démarquaient le général yougoslave Ilitch, l'Allemand Neumann, l'ingénieur bulgare Atanas Bratanov et de nombreux autres inter-brigadistes. Les coups ne se sont calmés que vers une heure du matin. Nous ne pouvions même pas penser au sommeil. Nous sommes restés immobiles, les bras tendus vers le haut pendant 14 heures, jusqu'au matin. Pendant ce temps, beaucoup d'entre nous risquaient de tomber. Le plus âgé d'entre nous était l'italien Nicola, un vieux syndicaliste aux cheveux blancs, fondateur du parti communiste italien, aimé et respecté de tous les internés. Contre sa volonté, j'ai osé demander au garde de faire une exception pour lui, lui permettre de retirer ses mains pendant au moins quelques minutes et lui permettre d'aller aux toilettes. Le gardien a rejeté ma demande très froidement et m'a averti de ne pas ouvrir la bouche même si un incendie se déclarait. À un moment, Nicola m'a chuchoté : « Ils ont dépassé Mussolini avec l'huile de ricin. »

Le matin, ils ont appelé Franz Dahlem. Il est revenu après une conversation d'une heure avec le commandant du camp. Il nous a raconté comment s'était déroulée la conversation. Son interlocuteur n'était pas très intelligent. Il affirmait par exemple très sérieusement que nous voulions déclencher une révolution dans tout le sud de la France et que l'insurrection éclaterait d'abord au Vernet. Il lui a demandé de conseiller les camarades du quartier C de remettre les contrôleurs recherchés, en échange de quoi il donnait sa parole d'officier de mettre fin aux poursuites contre les détenus. Dahlem lui a donné une réponse digne :

– Augmentez et améliorez la nourriture, libérez les arrêtés et alors vous n'aurez plus besoin de voir le début de la révolution où il n'y a que la fin de la longue patience de milliers d'antifascistes menacés de famine.

À midi, Dahlem a été de nouveau sorti et ramené dans sa baraque. Le commandant voulait éviter que l'on écrive que le collègue d'Ernst Thelmann et la personne de renommée internationale Franz Dahlem avaient été jetés au cachot au camp du Vernet. Les autres nous avons été poussés dans le cachot. Il y avait des cellules séparées, mais elles étaient toutes remplies de criminels du quartier A. Nous étions enfermés dans une pièce avec des lits de bois des deux côtés, avec un

sol en ciment, au milieu duquel l'eau coulait 24 heures sur 24 dans un caniveau, qui nous servait à nous débarrasser de toutes les saletés et ordures. Nous y avons trouvé plusieurs habitants du quartier A.

Pour les camarades du quartier C, ils ont aménagé un semblant de procès. Ils ont été envoyés purger leurs peines de 15 jours à 3 mois à la maison d'arrêt de la ville de Foix. Parmi eux se trouvaient notre bulgare Atanas Bratanov, le général yougoslave Ilitch, l'allemand Neumann et bien d'autres.

Jetés sans jugement ni condamnation, nous nous étouffions dans le cachot. Nous n'avions droit à aucune promenade. Ils ne nous ont pas permis d'envoyer ou de recevoir des lettres de nos proches. Toutes les visites de l'extérieur ont été interrompues, même celles des avocats. Ils ont refusé de soigner les malades.

La population du cachot se distinguait par sa diversité. Les politiques étaient relativement mieux habillés et, avec un esprit fort, ils résistaient mieux aux difficultés meurtrières du régime carcéral. Heinrich Rau, Friedrich Wolf, Alberganti et Nicola notamment montraient une étonnante vitalité. Rau et Wolf s'entraînaient chaque matin avec des mouvements lents. Alberganti et Nicola marchaient aussi lentement, comme dans une cage de loup. Shimon montrait son habileté à fabriquer de magnifiques chaînes de montre avec des fils de différentes couleurs et une bobine en bois avec 6 clous à une extrémité.

De nombreuses autres images ont été observées dans ce cachot. Tous les jours de 13 h à 14 h, nous devions tous nettoyer nos affaires : vêtements d'extérieur et sous-vêtements, chapeaux, chaussettes, chaussures, cahiers et autres. Le Dr Wolf, remarquant l'abondance envahissante de poux, nous a entretenus sur le danger d'être infectés par le typhus. Nous avons accepté son offre de nous occuper seuls de la calamité parasitaire qui nous menaçait, en organisant un massacre chaque jour. Notre cruauté n'a pas été particulièrement récompensée. Pendant une heure ou deux nous avons vécu dans l'illusion que le massacre était total, mais aussitôt après nous avons découvert des dizaines et des centaines de spécimens de la famille inépuisable des poux... Le plus diligent de tous dans l'extermination des invités insolents était le Portugais Pereira du quartier A. De profession artisan de plafonds en plâtre, il eut autrefois des comptes en suspens dans la ville de Bordeaux. Il fut accusé du meurtre du séducteur de sa femme, mais il résista aux épreuves physiques dans les souterrains de la police et fut acquitté. Il ne pouvait pas oublier le faux témoignage d'un policier. Après avoir été libéré de

sa détention provisoire, il a attendu le policier en question et lui a rendu la pareille en le frappant rudement. Pereira a payé cher sa vengeance – cinq ans de prison ferme.

De petite taille, les yeux noirs brillants, les lèvres pincées, les cheveux ébouriffés et pâle comme un cadavre, l'artisan plâtrier était assis toute la journée sur le sol en ciment, blotti contre le mur près du caniveau. Il ne parlait presque à personne. Il passait son temps à combattre les bestioles.

Connaissant la triste histoire de sa vie, habitué à ses mouvements monotones et à sa place constante, je l'ai en quelque sorte détourné de mon attention. Il y avait tellement de types intéressants à observer, de conversations curieuses et instructives à avoir, tellement de choses à méditer ! Ma surprise et mon horreur ont été terriblement grandes lorsqu'un jour j'ai été témoin d'un spectacle sans précédent - le pauvre ouvrier portugais du district criminel A attrapait ses poux, les tuait et... les avalait. Je n'en croyais pas mes yeux ! Je me suis penché derrière le dos d'un camarade et je regardais discrètement. Cinquante minutes ! C'est un fait ! L'homme mangeait ses propres poux. Je ne pouvais pas attendre et j'ai partagé mon excitation avec le vieux prisonnier italien Nicola. Il m'a dit :

– Pereira s'imagine qu'il va mourir de faim. Il raisonne comme ça : ils boivent mon propre sang, pourquoi est-ce que je ne le récupérerai pas à mon tour ?

Le mois de cachot se termina. Ils nous ont ramenés aux baraques. Nous avons trouvé des changements majeurs. Une partie des Bulgares était transférée au camp Des Milles près de Marseille pour être rapatriée de là en Bulgarie. Des centaines d'Espagnols et de nombreux Allemands ont été emmenés en Algérie et au Maroc pour être transférés au Mexique et aux États-Unis. J'ai retrouvé Dusan et Ivan Stoichkov dans notre logis. Eladio était parti. Gerhard Eisler et d'autres camarades allemands avaient également pris le chemin de l'Amérique. La baraque était presque vide. Le général trotskiste avait repris la place de chef.

Le même jour, Dusan m'a dit que Dalem voulait me voir. Je suis allé à la baraque 8. J'y ai trouvé le secrétaire du parti, entouré de cinq ou six camarades de nationalités différentes. Ils m'ont félicité pour ma libération du cachot et m'ont informé qu'ils me cooptaient comme membre du comité général du parti du camp

qui s'était réuni à ce moment-là. Le secrétaire a parlé de la situation internationale, du déroulement de la guerre et des activités dans le camp. Il a critiqué le refus criminel des dirigeants de Vichy d'utiliser notre volonté antifasciste de combattre, a exposé les perspectives du camp – la famine – et a expliqué la position de la direction du parti de « liquider » Vernet indirectement : certains camarades à rapatrier, d'autres à aller en Amérique, le reste – la majorité – à accepter d'aller travailler en Allemagne. Leur devoir suprême doit être de faire tout leur possible pour atteindre leurs pays et d'unir leurs forces dans les rangs des unités des partisans. Il a cité l'exemple de Luigi Longo¹, qui a réussi à s'enfuir en se rendant en Italie et qui est aujourd'hui à la tête de la Résistance italienne.

J'appartenais au groupe des rapatriés. J'ai fait les démarches appropriées auprès de la direction. Elle a promis d'examiner ma demande. À la façon dont le lieutenant Detilleul m'a reçu et renvoyé, il était clair qu'il profiterait de ma demande pour se débarrasser de moi au plus vite. Entre nous, j'avais aussi envie de m'éloigner de son regard perçant et haineux et de son sourire satanique. Plus d'un mois s'est passé pour obtenir une réponse. Pendant ce temps, mon camp s'est découvert sous un aspect nouveau, sans précédent. Avant des milliers d'internés, maintenant il n'en restait que des centaines. Dans la baraque 19, au lieu des quelques 200 occupants bruyants, seule une vingtaine de personnes se profilait. On n'entendait pas le baryton dense de l'ouvrier boucher Machado, qui chantait ses chansons préférées *Los Cuatro Generales* et *Jogos Verdes*, avec admiration ; Dusan et moi étions également réticents à chanter notre *Rosemariné, moi zeleni* avec enthousiasme, mais nous le fredonnions de temps en temps. Seul Ivan Stoichkov chantait à voix haute des extraits de l'air du torero de *Carmen*. Adolf Deter était également parti, lui qui nous rebattait les oreilles régulièrement avec son « *salud compañero !* » Il y eut une accalmie dans l'une des baraques les plus animées et, je dirais, les plus joyeuses. Les gens se rafistolaient, s'ôtaient les poux, lisaient, écrivaient, se taisaient. Nous vivions presque tous avec le sentiment d'une issue proche de chaque cas personnel. Seul le Russe Vasil Kovaliov ne se faisait pas d'illusions. Les interventions les plus vigoureuses de l'ambassade soviétique s'étaient heurtées au refus intransigeant des autorités françaises de reconsidérer son cas ou d'accepter de le rapatrier. Il sentait l'inutilité de son destin, mais cela ne

1. Malgré l'intensification de la campagne internationale pour la défense de Luigi Longo, la France de Vichy a extradé l'éminent communiste italien.

l'empêchait pas d'être calme et d'endurer les difficultés. Ayant appris des espagnols la fabrication de petits avions en aluminium, il leur consacrait la majeure partie de son temps.

Ma dernière rencontre au Vernet était avec Dalem, Rau et Nicola. Les deux premiers m'ont donné rendez-vous à Moscou à l'hôtel International. Nicola m'a invité quelque part ou très probablement dans l'Italie libérée du fascisme... Non seulement dans le ton, dans les yeux, dans la démarche, mais dans toute l'apparence de Dalem et Rau rayonnait la bonne volonté au prix de tous les sacrifices de rester fidèles à leurs idéaux. Sans s'accrocher à leur propre vie, ils croyaient qu'ils vivraient pour voir la fin de l'enfer fasciste. Nous ne nous sommes pas revus après la guerre à Moscou, mais nous nous sommes rencontrés avec Heinrich Rau à Berlin en tant que vice-Premier ministre de la RDA et avec Franz Dahl, venu dans notre capitale en tant que ministre de l'Enseignement supérieur. Du Vernet, ils ont été capturés par les nazis et jetés dans un camp de concentration en Allemagne. Là, avec le consentement du Parti communiste allemand, des camarades ont rejoint l'armée hitlérienne afin de mener des activités antifascistes. Ils ont suggéré que tous les deux profitent de la décision du parti. Ils ont catégoriquement refusé l'uniforme d'Hitler.

Je me suis séparé du camp de concentration du Vernet comme d'un cimetière – je n'ai pas regardé en arrière. Mais je ne lui ai pas jeté la pierre. Pour moi, le camp disciplinaire niché au pied des Pyrénées était une véritable école – une école de courage et d'héroïsme, une école de fraternité communiste. Dans mon esprit, Vernet vit avec des taches d'instabilité humaine, mais en même temps, surtout, son image brille des milliers de marques de la solidarité révolutionnaire, de la chaleur humaine des relations de camaraderie.

Au cas où nous oublierions vite Vernet par hasard, l'administration du camp ordonna au spécimen de garde Napoléon de nous accompagner jusqu'au nouveau camp. Nous avons voyagé, un groupe de Bulgares : Ivan Stoichkov, Atanas Bratanov et d'autres, pendant plus de deux jours, changeant souvent de trains de troisième classe, d'autobus défoncés et même de charrettes.

LE CAMP DES MILLES. L'ÉVASION

Le camp des Milles, à six kilomètres de la ville d'Aix-en-Provence, ne ressemblait pas du tout à un camp. C'était un énorme bâtiment solide de trois étages. Avant la guerre, c'était une usine de production de tuiles et de briques. Les étages utilisés pour le séchage de la production n'avaient pas de cloisons et étaient reliés aux deux extrémités par des élévateurs en caoutchouc de 50 à 60 cm de large pour les briques et les tuiles. Le groupe bulgare était logé au deuxième étage.

Le camp des Milles n'avait pas la diversité nationale du Vernet, et la composition politique n'était pas la même. La plupart des internés étaient de riches juifs allemands. En échange de pots-de-vin fabuleux, ils ont persuadé les autorités hitlériennes de quitter l'Allemagne et de rester aux Milles pendant qu'ils arrangeaient leur départ pour l'Amérique. Ils mangeaient copieusement à leurs frais, dormaient en pyjama, se rasaient tous les jours et beaucoup d'entre eux accomplissaient des rites de prière tous les après-midi. Il y avait une froide aliénation entre eux et nous. Ils nous regardaient avec une arrogance non dissimulée, nous qui dans des boîtes de conserve avalions de l'eau tiède appelée soupe. À leurs yeux, nous passions pour des barbares quand nous avons commencé à couper des élévateurs en caoutchouc pour en faire des sandales.

Le régime des Milles était radicalement différent de celui du Vernet. C'était un camp de personnes qui étaient en fait en dehors des lois de la France, car leurs gouvernements respectifs ou certains pays étrangers avaient exprimé leur volonté de les accepter sur leurs territoires. Chaque interné avait le droit de sortir à l'extérieur du camp. Nous ne nous tenions pas droits et alignés deux heures avant et deux heures après midi devant la baraque et sous les rayons brûlants du soleil du sud. De nombreux membres du groupe bulgare travaillaient dans différents ateliers. Nikola Savov Atanasov était devenu le chef de l'atelier mécanique-technique, Kiril Velitchkov réparait des chaussures, Spas Georgiev et Tabacheto s'occupaient des fleurs devant la direction, Georgi Andreev était en charge de la cuisine, Atanas Mikhailov travaillait à l'administration.

Fidèles à nos habitudes de parti, nous menions une vie d'organisation régulière. Le secrétaire du parti Boris Savov nous réunissait souvent et parlait de la situation en France et en Bulgarie. Nous vivions au rythme des grands événements actuels et futurs. Nos pensées volaient de plus en plus souvent et de manière incontrôlable vers la patrie.

Seules deux œuvres bulgares avaient survécu aux innombrables perquisitions dans les camps : le roman de Krastyo Belev *La Percée* et le recueil *Qu'il fasse jour* de Hristo Smirnenski. Ils nous ont aidés à nous réunir deux fois et à converser de sujets littéraires. J'ai lu tout un exposé, comme on l'appelait à l'époque, sur la poésie de Smirnenski. J'ajoutai aussi à ma causerie des souvenirs personnels du poète prolétarien que j'étais le seul, parmi les internés des Milles, à avoir vu. D'une manière inexplicable pour moi, j'ai conservé jusqu'à ce jour le manuscrit du discours. En voici la conclusion : « Comme hier et aujourd'hui, plus qu'hier, l'humanité ouvrière a besoin de la foi enthousiaste de notre poète dans le Prométhée russe, dans la force d'acier de son poing prolétarien blindé... S'immerger dans les jus vivifiants de la poésie de Hristo, s'abreuver de ses délices aux heures de notre dure vie de camp – tel est, entre autres, le but de cette modeste revue de l'œuvre admirable du jeune homme de génie, auteur de *Johann*, *Mineur de charbon*, *La révolte de Vésuve* et de nombreux autres chefs-d'œuvre littéraires. »

Le 2 juin 1941, nous avons organisé une fête de Botev. Un chœur improvisé sous la direction de Boris Savov a chanté *Hadji Dimitar* et *La pendaison de Vassil Levski*. Les choristes sont devenus récitants et ont interprété la récitation collective *Nous* de Hristo Smirnenski. Des performances individuelles ont été réalisées par Boris Savov avec le chant de *Ma prière* et *Fugues*, Spas Georgiev avec *À mon premier amour*, Ivan Kanev avec le poème *Hristo Botevou* de Smirnenski et enfin j'ai récité *Lutte* et *Adieu!* Des souvenirs ont été racontés en relation avec les journées de Botev en Bulgarie.

La réponse tant attendue au rapatriement est arrivée. Mon nom manquait sur la liste de ceux qui partaient pour la Bulgarie. Il n'y avait pas de temps ni de place pour hésiter. Je suis parti « en vacances » à Marseille et je ne suis pas revenu au camp des Milles. Avec l'aide de camarades du parti, je me suis caché dans une famille hongroise pendant environ une semaine. L'homme et la femme étaient des ouvriers du Komintern à Moscou et des combattants en Espagne. Le vieil homme aux cheveux gris, avait participé à la commune hongroise, un ami personnel de Béla Kun et Georgi Dimitrov, s'appelait Gyoza, et son amie Charlotte était grande et beaucoup plus jeune que lui. Le communard Gyoza était particulièrement préoccupé par le cours des événements. Il ne croyait pas à la durabilité du pacte de non-agression germano-soviétique. Il raisonnait :

– Quiconque comprend la politique sait que l'Allemagne fasciste ne peut pas se sentir la maîtresse de l'Europe si le flambeau de la révolution avec son Armée rouge brûle sur la terre russe sans fin.

Charlotte a amené dans l'appartement un Brésilien présenté sous le nom de Gonzalez. Elle nous a laissés seuls pour nous mettre d'accord sur comment, quand et où transférer la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone dite libre de France. Le jeune Gonzalez m'a conseillé de patienter quelques jours. Il espérait obtenir les informations les plus récentes sur un passage réservé uniquement aux camarades responsables.

À la fin de ma semaine de séjour, Gonzalez m'a fait plaisir :

– La route est dégagée. Sois prêt. À quel nom et de quelle nationalité souhaites-tu que nous rédigeons le document de voyage ?

– Yougoslave. Je serai Juro Petrovich. Représentant de la parfumerie Rosa, Avenue des Gobelins, Paris.

Gonzalez était aussi joyeux et vif qu'une alouette et aussi précis qu'une horloge. À l'heure dite, il me remit le document promis et me fit jurer de le détruire dès que j'aurais passé la ville de Mâcon. Il m'a décrit dans le plus grand détail le passage que je devais suivre et m'a dit :

– Dors bien pour ta dernière nuit à Marseille. Charlotte t'accompagnera à la gare demain matin. Bon vent !...

Gonzalez m'a embrassé. J'ai senti la chaleur de la solidarité communiste omniprésente.

J'ai exécuté toutes les commandes de mon Virgile brésilien. Après Mâcon, j'ai quitté la route et j'ai attendu la nuit au pied du pont de la ville de Chalon-sur-Saône. En effet, à 22 heures, un vieux garde français est sorti de la cabine et, toussant, il s'est dirigé vers le village voisin. Jusqu'alors, les informations de Gonzalez s'étaient réalisées. J'ai décidé de tenir jusqu'à 23 heures. Je me suis approché du pont et j'ai essayé de m'assurer qu'aucun autre garde n'était resté dans la cabine... Il n'y avait pas âme qui vive. Tout ce qui arrivait jusqu'à moi, c'était le coassement d'innombrables grenouilles et le doux murmure des eaux lentes de la rivière à plein débit. La nuit nuageuse me protégeait par son obscurité... J'ai attendu que les aiguilles de ma montre indiquent 23 h 30 et j'ai

marché avec confiance mais tranquillement sur la toile de fer du pont. Je fis quelques pas, m'arrêtai et écoutai ; rien que le coassement des grenouilles, le bruissement silencieux de l'eau et la faible brise nocturne... Je continuai à marcher sur le pont qui faisait plus de cent mètres de long. J'avais fait plus de la moitié du chemin. Je pouvais voir l'autre bout du pont. Pas de lumière dans la cabine d'en face... Tout à coup l'aboiement affreux d'un chien ! Et un grand cri humain : « *Halt !*¹ » J'ai frissonné et je m'apprêtais à reculer. En vain ! Le chien policier bloquait déjà mon chemin, essayant de me sauter dessus. Je me suis défendu avec l'imperméable, mais le chien devenait encore plus féroce. Le soldat allemand qui a couru avec un fusil à la main m'a sauvé des dents du chien. Il criait avec excitation : « Contrebandier ! Les mains en l'air ! »

C'est là que la langue allemande étudiée au camp du Vernet m'a aidé. Conduit à la cabine de garde, je répétai à plusieurs reprises que j'étais bulgare, donc citoyen d'un État allié.

– Donnez-moi vos papiers.

– Je n'en ai pas. Les Français me les ont pris. Je suis un fugitif d'un camp. Je suis un grand marchand de meubles à Paris. J'ai trois boutiques boulevard Saint-Antoine, près de la place de la Bastille. Mes rivaux français voulaient prendre mes boutiques et m'ont dénoncé au début de la guerre comme sympathisant du III^e Reich. Maintenant, j'ai fui pour regagner mes magasins avec votre aide allemande...

– Êtes-vous un marchand ?

– Oui, un marchand de meubles près de la Bastille, trois boutiques pleines.

– N'êtes-vous pas juif ?

– Qu'est-ce que vous racontez ? Bulgare orthodoxe de race pure.

– Vous expliquerez cela à l'enquêteur demain. Dormez maintenant, car je serai remplacé à 4 heures du matin et ensuite je devrai vous emmener en garde à vue...

J'ai inventé l'histoire du riche propriétaire de meubles d'un coup, sans réfléchir. J'ai été étonné et en même temps content de moi quand j'ai remarqué

1. Halt : Stop, Arrêtez-vous, de l'allemand.

son effet bénéfique sur le soldat allemand ordinaire. Je fermai les yeux pour évaluer ma situation. Le beau Gonzalez avait clairement raison, mais jusqu'à la moitié du pont. Je n'avais aucune raison de douter, et je ne doutais pas de son honnêteté. Il y a eu un changement soudain, dont il n'était absolument pas responsable ...

J'ai eu l'impression de m'être endormi parce que j'ai été surpris par les aboiements de chiens et les voix humaines. Un autre soldat était entré dans le poste de garde, et ils parlaient à haute voix de... moi. J'ai été ravi de constater que le premier expliquait au second : « Un grand marchand. Il n'est pas juif. Bulgare. »

DANS LA PRISON DE CHALON SUR SAÔNE

Dans le noir, nous avons marché en silence pendant 10 à 15 minutes. Nous sommes entrés dans la cour d'une petite prison. Les cellules de ses deux étages étaient éclairées. Mon guide m'a fait entrer à l'étage du bas, m'a ordonné de m'asseoir à une table, m'a remis à un autre soldat et s'en est allé dormir.

À 9 heures, un inconnu m'a ordonné de le suivre. Nous avons grimpé les escaliers en bois jusqu'au deuxième étage et nous nous sommes dirigés vers la gauche dans un couloir étroit. Nous nous sommes arrêtés devant un grand groupe de personnes – tous mes confrères. Nous attendions d'être convoqués pour enquête. Ici, j'ai appris que les peines allaient d'une semaine à trois mois et pour les récidivistes, six mois.

Quand ce fut mon tour, j'entrai dans une grande salle avec des bancs et un tableau noir. Le tribunal était composé d'un seul membre, un jeune lieutenant blond avec une cigarette à la bouche. Le greffier avec des lunettes et un cuir chevelu léché, était assis dans l'un des coins.

Le lieutenant parlait un français pur :

- Vos papiers ?
- Malheureusement, je n'en ai pas. Je me suis évadé d'un camp français.
- Que diriez-vous pour vous justifier ? Veuillez être bref.

Dans les termes les plus concis, j'ai répété l'histoire fictive et ajouté que je brûlais de patriotisme de retourner en Bulgarie et qu'en tant qu'ancien capitaine de l'armée bulgare, je voudrais retourner dans ma patrie pour remplir mon devoir patriotique d'officier dans les rangs de notre armée alliée.

– Je veux bien vous croire, mais vous n'avez pas de papiers... et il se tourna vers le greffier : – Deux semaines !... et puis vers moi : – Vous êtes libre.

S'il n'avait pas porté l'uniforme hitlérien, je l'aurais remercié à haute voix, comme je l'ai remercié mentalement. Je me suis contenté de reculer silencieusement.

Ma cellule avait l'air convenable : lumineuse malgré la fenêtre grillagée et sale, avec un plancher en bois, des matelas en coton, éventrés à certains endroits et deux couvertures. Les murs fraîchement peints ne comportaient aucune inscription. J'ai partagé la cellule avec un jeune homme chinois nommé Tin Lai. Nous nous sommes dit « bonjour » et avons appris à nous connaître. Il avait été également condamné à deux semaines aujourd'hui. Je l'ai invité à faire une promenade dans la cour. Il a répondu qu'il préférerait rester ici.

Je suis descendu seul parmi les prisonniers. La cour dans laquelle nous nous promenions était petite pour plus de 150 personnes de tous âges et de nombreuses nationalités. Les juifs allemands et français prédominaient. J'ai rejoint un groupe au centre duquel se trouvait un Espagnol d'âge moyen. Il expliquait que franchir la ligne de démarcation deviendrait de plus en plus difficile pour deux raisons : les Allemands resserraient le contrôle et les passeurs français, entre lesquels une saine rivalité naissait, commençaient à se trahir entre eux. Dans un autre groupe, où les Italiens étaient les plus bruyants, on insistait sur le fait que les nazis saisiraient des prisonniers et les forceraient à travailler en Allemagne, et que leurs femmes seraient données de force aux régiments allemands comme marchandise de plaisir.

J'ai raconté à mon compagnon de cellule ce que j'avais entendu dans la cour. J'ai partagé ma surprise que tous ces gens ne parlent pas de l'essentiel – la guerre – comment et où elle va.

Pendant les deux ou trois jours suivants, Tin Lai et moi avons eu des conversations sur divers sujets. La sincérité et la confiance se sont installées entre nous. Nous avons partagé la nourriture et le partage a toujours été en ma faveur. Tin Lai m'a raconté son histoire. Il étudiait à l'Institut des Arts et Métiers de Paris.

Sa subsistance était assurée par deux de ses cousins. En hiver, ils vendaient des châtaignes, et maintenant, en été, ils vendaient des cravates en soie, des rubans, des écharpes, des mouchoirs. Les marchandises étaient achetées à Lyon et transportées dans des valises à travers la ligne de démarcation jusqu'à Paris. Là, ils les vendaient dix fois plus cher aux Allemands. Cette fois, on lui demanda de participer à l'expédition. Mais un malheur arriva. Les soldats allemands ont tiré sur le bateau et le passeur a été contraint de faire marche arrière. Ils ont confisqué tout leur argent. Les enquêteurs les ont soumis à un examen extrêmement minutieux et humiliant : ils les ont déshabillés, leur ont frotté dans l'anus avec un objet dur et ont déchiré les coutures de leurs vêtements, chaussures et chapeaux.

J'ai demandé une fois à Tin Lai s'il connaissait, par hasard, un de ses compatriotes, Hua, et je lui ai raconté les aventures de la prison de Namur dont j'avais connaissance. Il s'est étonné de ma question, disant qu'il ne connaissait pas Hua personnellement, mais qu'il avait entendu parler de son histoire avec le coffre et de sa fuite à travers la frontière belgo-luxembourgeoise. Après une pause, Tin Lai m'a demandé :

– Êtes-vous l'homme blanc qui l'a aidé à sortir du cercle vicieux ?

J'aurais pu continuer à jouer à la conspiration, mais je sentais l'inutilité d'un tel comportement. J'ai admis que j'étais l'homme blanc. Tin Lai sauta, frappa dans ses mains et fit deux ou trois pas de ballet :

– Maintenant, moi aussi je vais me promener dans la cour.

Je le regardai perplexe, je ne comprenais pas le lien entre notre conversation et ses cris. Le jeune homme se pencha et me murmura presque :

– Tu ne sais pas pourquoi je ne sors pas de la cellule, n'est-ce pas ?

Et il continua sur le même ton mystérieux :

– Je peux te le dire maintenant. Tu vois cette petite mallette en carton très usée ?

– Tu veux dire ton oreiller ?

– Oui. C'est l'argent qui est dedans, qu'ils ont cherché et qu'ils n'ont pas trouvé.

– Alors, il y a un double fond ou des doubles parois ?

– Non, pas du tout. En fait, ils l’ont percé avec un couteau. Regarde.

La valise portait vraiment des traces de fentes allongées. Elle était presque vide : une chemise, une paire de chaussettes et un livre en chinois. Se cachant dans un coin pour qu’ils ne le voient pas de la porte, Tin Lai s’est confié à moi :

– Ici, dans cette poignée de la valise se trouve l’argent. 50 mille francs, 10 billets de cinq mille. Je n’osais pas sortir, j’avais peur pour la valise. Maintenant tu vas rester dans la cellule pendant que je me promène.

Nous avons attendu patiemment la fin des deux semaines. Certains changements n’ont pas échappé à notre attention. Le personnel allemand était resté silencieux pendant un jour ou deux. Aucune conversation bruyante ne se faisait entendre dans les couloirs et les chambres. Les chants rauques et les marches militaires des soldats et des officiers ont cessé de nous tenir éveillés jusqu’à 11 h – minuit le soir. Nous étions également étonnés que les nouveaux attrapés fussent gardés dans une salle militaire et qu’aucun contact n’était autorisé avec eux. Pendant trois jours, nous n’avons plus reçu de journaux de Vichy. Lorsqu’on demandait pourquoi on répondait par un haussement d’épaules et un faux « Je n’en sais rien ». Des rumeurs controversées ont fait surface : « Des avions britanniques ont bombardé Berlin et l’ont rasée. Les troupes allemandes ont débarqué et ont encerclé la capitale anglaise. L’Union soviétique est intervenue aux côtés de l’Allemagne nationale-socialiste. »

Derrière les murs de la prison, l’angoisse de l’inconnu a duré trois jours. Le quatrième jour au matin, des serruriers égayés distribuaient de nombreux journaux presque gratuitement. En première page, de gros titres en six colonnes annonçaient solennellement : « Dans la nuit du 21 juin, l’armée allemande victorieuse est entrée à 150 km en Russie soviétique. Mille deux cents avions russes abattus, 5 000 chars détruits, plus d’un million de prisonniers soviétiques. L’Armée rouge est vaincue... Dans trois semaines, le chef militaire génial Hitler sera à Moscou ! »

Nous étions tous surpris, stupéfaits. La guerre prenait un nouveau tournant. Il ne fallut pas longtemps avant que des prophètes effrayés ne poussent comme des champignons : « La Russie est finie. Conquérant l’Europe industrielle, Hitler traversera la terre russe avec ses innombrables chars et sera probablement à Moscou dans la troisième semaine. »

Plus instinctivement qu'avec une réflexion politique, j'en suis venu à la conclusion : Hitler a enfin trouvé son maître ! Dispersé dans toute l'Europe, engagé à l'est, à l'ouest et au sud, il réitère l'erreur de Napoléon. Avec l'attaque contre l'Union soviétique, il unit les forces de toute l'humanité progressiste. La lutte sera dure et longue, mais la perspective est que les hordes hitlériennes seront vaincues.

J'ai cherché des alliés pour clarifier les esprits confus des masses carcérales. Je les ai trouvés dans deux Français qui ne se cachaient pas d'être membres de la CGT, les syndicats révolutionnaires français. Roger – mécanicien dans un petit studio privé, 40-45 ans ; Simon – patron d'un grand garage ; ils avaient tous deux l'intention de gagner Marseille et de là, par la Corse, de rejoindre les rangs de la « France libre » sous le patronage du général de Gaulle. Au début, comme tout le monde, ils étaient choqués par l'avancée impétueuse d'Hitler.

Il y avait un accord tacite entre nous trois – de souligner la nature très temporaire des succès d'Hitler, d'élever la foi dans la victoire finale des forces démocratiques. Au bout d'un moment, nous avons réussi à obtenir de la plupart des masses carcérales qu'elles adressent des critiques sur la presse de la propagande de Goebbels. Simon n'arrêtait pas de répéter qu'Hitler n'était pas Napoléon et que Staline ne ferait pas honte à Koutouzov.

Dernières minutes en prison.

La porte de la prison a claqué derrière nous et nous avons marché sur le trottoir d'une grande place. Tin me regardait sournoisement. Il m'a d'abord invité à boire un verre, puis à manger et ensuite seulement nous poserions des questions sur le train...

Nous sommes arrivés à la gare de Lyon dans la matinée. J'ai trouvé Paris changé. Soi-disant les mêmes Parisiens mobiles et joyeux, mais des non-dits dans leurs blagues et leurs sourires. Le plus important : des uniformes verts partout.

Tin Lai et moi nous nous sommes quittés en tant qu'amis. Les dix jours que nous avons passés ensemble ont confirmé nos meilleurs sentiments. Nous sommes restés avec les souvenirs d'une chaleur humaine qui nous a bercés temporairement dans son câlin.

DANS PARIS SOUS L'OCCUPATION

Une nouvelle vie parisienne commençait pour moi. Les conditions étaient difficiles. La France gémissante sous la botte de fer de l'occupant. La guerre avec ses cruautés et ses misères se faisait sentir partout. Les magasins et les vitrines que je connaissais auparavant, pleins de produits attrayants, étaient maintenant vides. La nourriture constituait déjà un problème. Les rations prescrites de 250 grammes de pain par jour, 150 grammes de viande et 40 grammes de fromage par semaine, 500 grammes de sucre par mois étaient des rations de famine. Pour réduire les conséquences douloureuses de la famine officielle, les gens recouraient au marché noir. Ils voyageaient dans les villages où il y avait encore des restes, s'approvisionnaient pour une courte période, et repartaient à la recherche de vendeurs paysans consciencieux ou prédateurs.

Les patriotes français ne luttaient pas seulement contre la pauvreté de la vie quotidienne. Ils luttaient également contre les oppresseurs et les traîtres à la patrie. Des tracts étaient distribués appelant la population à préserver sa dignité française, à lutter par tous les moyens possibles, à ne pas coopérer avec les occupants verts et leurs agents. Les fenêtres des bureaux de recrutement allemands pour des travailleurs en Allemagne étaient brisées ou incendiées. Les tableaux de bois pour les directions des routes vers les villes et les villages étaient déplacés et brisés.

Le sabotage de la production était organisé sous la direction du Parti communiste français illégal. Des attaques contre des unités militaires des occupants étaient menées, des représailles étaient lancées contre les traîtres et les collaborateurs de la Gestapo.

Qu'ai-je appris des Français et des Bulgares rencontrés le jour de mon arrivée à Paris ? Dès le 6 juin 1940, avant que le général de Gaulle n'appelle le peuple français à résister aux oppresseurs depuis Londres le 18 juin, le Parti communiste français, par l'intermédiaire du professeur Georges Politzer, remet au ministre des Travaux publics de l'époque, Anatole de Monzie, les propositions pour la défense de Paris :

1. Changer la nature de la guerre en la transformant en une guerre nationale pour l'indépendance et la liberté.

2. Libérer les députés et militants communistes, ainsi que les dizaines de milliers de travailleurs emprisonnés ou internés.

3. Arrêter sur-le-champ les agents de l'ennemi, qui s'agitent au sénat, au parlement, dans les ministères, et même dans l'état-major, et les fusiller.

4. Ces premières mesures susciteront un véritable enthousiasme populaire et rendront possible le soulèvement des masses, qui doit être décrété immédiatement.

5. Le peuple de Paris doit être armé et Paris doit devenir une forteresse imprenable.

Aucune réponse à cet appel à une lutte unie et résolue contre l'invasion hitlérienne. Les traîtres, s'enfonçant profondément dans le borbier de la trahison nationale, espéraient qu'Hitler les sauverait des communistes, qui étaient en fait les patriotes français les plus cohérents. La bourgeoisie française de 1940 a agi d'une manière peu originale. Leurs grands-pères en 1793 et leurs pères en 1871 ne se sont-ils pas unis aux ennemis les plus féroces de la France pour réprimer la Grande Révolution française et la première puissance prolétarienne du monde, la Commune de Paris ? Maurice Thorez avait cent fois raison lorsqu'il écrivait dans le journal clandestin *L'Humanité* du 27 avril 1940 : « Ceux qui dirigent la chorale aujourd'hui vendent la patrie ; demain, comme hier, ils sont prêts à s'unir avec n'importe qui, à demander l'aide de n'importe quel chef d'État capitaliste, à n'importe quel prix, pour briser la résistance populaire. »

La voix sobre de la vérité communiste était alors incapable d'éclairer la conscience de la nation, dupée, trompée, embrouillée par les moyens puissants de la presse, de la radio, du cinéma, des chaires professorales, des chaires d'Église. Le complot contre le peuple triomphait momentanément. Paris avait été déclarée ville ouverte, c'est-à-dire qu'elle renonçait à ses traditions révolutionnaires de 1793 et 1871.

Le 15 juin, le drapeau hitlérien à la croix gammée flotte sur la tour Eiffel. Peu de temps après, l'avion personnel d'Hitler se pose sur les pavés de la vaste place de la Concorde. L'ermite de Berchtesgaden et sa suite partent sur les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe, sous lequel Napoléon passa autrefois. Le 22 juin, à Rethondes, près de la ville de Compiègne, le vainqueur à Verdun de la Première Guerre mondiale, le maréchal Pétain, offrit la capitulation de la

France dans la même voiture qui signa la défaite de 1918 de l'Allemagne du Kaiser.

Le mot « collaboration » avec l'occupant a été utilisé pour la première fois après la rencontre entre Hitler et Pétain à Montoire le 24 octobre 1940. Le maréchal de France tend alors la main au chef des nationaux-socialistes allemands et l'assure de sa sincère volonté de coopérer à l'édification du « nouvel » ordre en Europe. Selon cette nouvelle donne, la France d'une future Europe « sera essentiellement agricole et rurale¹ ! » Pétain est devenu le principal agitateur de la politique « Retour à la terre ». Jusqu'en 1943, les autorités d'occupation et de Vichy avaient fermé 10 000 entreprises industrielles. Bref, les patriotes français étaient confrontés à une situation difficile : un occupant étranger qui fait preuve de démagogie pour un nouvel ordre, et des collaborateurs français qui persécutent les vrais patriotes.

Le secrétaire du groupe du parti bulgare, l'inter-brigadiste Dimitar Guénchev – Bateto, m'a posé des questions sur la colonie bulgare. Après le départ d'Atanasov – Shatorov, nos liens avec la représentation à l'étranger du CC du PCB étaient rompus.

– Mais la ligne de notre comportement est claire – m'a dit Bateto. – Ceux d'entre nous qui le peuvent doivent retourner en Bulgarie ; ceux qui restent ici doivent rejoindre la Résistance française. À toi on t'a refusé l'admission au pays. C'est clair, tu agiras à Paris. Dans un premier temps, nous devons t'installer quelque part dans un appartement et te trouver un emploi.

Bateto était un camarade sérieux et énergique. Même dans le camp Des Milles Karamfila – Halatchev et Tchitchoto – Pergelov m'avaient parlé de lui comme d'un jeune cadre fiable. Mes impressions coïncidaient complètement avec leur référence. Dimitar Guénchev – petit, à la peau plutôt foncée – dégageait une énergie physique visible de sa silhouette trapue. Son baryton métallique témoignait de sa force intérieure et de son caractère ferme. Il jouissait d'une autorité naturelle parmi nos émigrés. Avant la guerre civile espagnole, il était employé municipal à Roussé, et maintenant il travaillait comme tresseur de

1. Mots de l'ancien Premier ministre français Laval, prononcés le 10 juin 1940. Avec sa rage anticommuniste inhérente, Pierre Laval avait dit : « Je souhaite la victoire à l'Allemagne, car sans la victoire allemande, le bolchevisme sera partout aujourd'hui. »

chaussures. Il vivait près de la place Nation dans un appartement au rez-de-chaussée avec la femme bulgare Jana, une veuve avec deux garçons.

Après avoir rendu visite à une dizaine de familles amies, de nombreuses portes se sont ouvertes devant moi, le fugitif. Pour des raisons évidentes, je ne suis pas resté longtemps dans un appartement. Dans certains foyers, je revenais plus souvent. Il s'agissait du 26 rue de Crussol avec Katerina Zuibarova, qui vivait avec sa sœur Rosa et sa fille Aimée ; rue du Champ de l'Alouette dans l'appartement de la bienveillante sœur Andrée Coquet ; rue de La Jonquière avec Madame Dionys ; dans la banlieue de Vélizy près de la gare de Chaville avec Boris Kazakov et sa femme Dora ; dans la ville de Saint-Denis avec Madame Yvonne Chaumas.

COOPÉRATIVE – COUVERTURE

Comme dans toute guerre, il y avait une pénurie de main-d'œuvre à l'arrière, surtout des hommes ; il y avait beaucoup d'acheteurs sur le marché même pour les produits de piètre qualité. J'ai pensé à créer une coopérative de chaussures tressées. J'ai présenté mon idée à Vlado Shtarbanov, Bateto, Kosta Dramaliev – Maistora, Nikola Marinov et Nikolai Zadgorski, qui était revenu de Pologne. Ils l'ont accueillie à couteaux tirés. Nous avons longuement discuté. En fin de compte, nous avons pris la décision de la créer, bien qu'à des fins expérimentales. Tout le monde a emprunté de l'argent à des amis et amies, nous avons nommé le citoyen français Kosta Dramaliev comme directeur devant les autorités et nous avons commencé la production avec une seule presse pour couper les semelles de cuir. Nous avons installé la machine dans l'une des pièces du rez-de-chaussée de l'hôtel au 88 rue de la Mare et avons transformé la chambre de Vlado en atelier.

Notre production de qualité médiocre était placée entièrement et à bon prix. Les acheteurs cherchaient simplement plus de marchandises et n'étaient pas pointilleux sur la qualité de fabrication. C'est ainsi que la coopérative... a réussi.

En l'honneur des principaux coopérateurs – Vlado Shtarbanov, Nikola Marinov, Kiril Dramaliev et Boris Milev – nous n'avons pas glissé sur la pente de l'enrichissement facile. Nous réservions une partie des bénéfices à l'organisation du parti et à l'aide aux inter-brigadistes. La coopérative a servi d'excellente

couverture à nos activités de conspiration. Des matériaux illégaux étaient apportés ici, distribués et de là, les coopérateurs allaient parmi les émigrants bulgares et les familles françaises connues pour les familiariser avec les discours des communistes français. Le groupe du parti se réunissait régulièrement dans l'atelier.

Plus tard, parmi les déchets de semelles de cuir, du cuir et d'autres matériaux, nous cachions des revolvers, des bombes, des machines infernales et d'autres armes avec lesquels nous avons agi en tant que combattants de l'organisation de Résistance « Francs-tireurs et partisans français ». Presque seuls les communistes ont rejoint cette organisation ; elle était dirigée par le Comité central du Parti communiste français en la personne de Jacques Duclos et Benoît Frachon.

Au début de 1942, la propagande de Goebbels assourdissait les oreilles des gens désorientés par les victoires des armes hitlériennes. La presse française, au service de l'occupant dans les deux régions, reprend honteusement les louanges de Goebbels. Beaucoup de nos émigrants ouvriers étaient enclins à croire à la victoire de l'Allemagne hitlérienne. Contre le poison de la propagande qui assombrissait l'esprit des bons sympathisants, nous, les coopérateurs, nous menions un patient travail d'explication. Chaque communiste avait un certain périmètre d'action.

La demeure et la petite manufacture de Madame Anavi étaient situées rue Compans, près de la place des Fêtes. C'est comme ça qu'on l'appelait tous, c'est comme ça que ses voisins et clients l'appelaient dans le quartier. Ayant envoyé de bonne volonté son fils Bouco défendre la République espagnole, elle est devenue proverbiale grâce au stoïcisme avec lequel elle a survécu à la mort de son garçon. La générosité et la bienveillance de Madame Anavi envers les inter-brigadistes ne connaissaient pas de bornes et suscitaient l'amour universel pour cette petite femme un peu grassouillette aux yeux vifs et au sourire éternel. Et voici que cette mère rare et merveilleuse camarade était embarrassée par le cours des événements.

J'ai essayé de la calmer du mieux que j'ai pu. J'ai surtout insisté sur un moment important dans le développement de la guerre : les démocraties s'unissent déjà contre l'Allemagne fasciste ; démocrates, patriotes, antifascistes se renforcent pour porter un coup décisif. Et Hitler... s'éclate et perd de plus en plus de troupes. Le jour viendra où le monstre géant d'Hitler s'effondrera sous les coups de l'Armée rouge et des peuples insurgés.

De tels mots et d'autres similaires étaient prononcés par tous les coopérateurs. Nous avons essayé de remonter le moral de ceux dont la foi vacillait. Nous-mêmes avons souvent manqué de preuves convaincantes. Les interlocuteurs notaient la pauvreté de nos arguments, mais réfléchissaient à la pureté de nos convictions. Ils nous respectaient pour la sincérité avec laquelle nous servions nos idéaux. Beaucoup soupçonnaient qu'en plus des mots, nous combattions d'autres manières. Et ils avaient raison. Vladimir Shtarbanov, Nikolai Radoulov et Nikola Marinov ont commencé en premier. Ils étaient déjà impliqués dans une forme de lutte plus élevée que celle consistant à répandre des tracts, à déplacer et à casser les panneaux routiers allemands aux carrefours, à écrire des slogans sur les murs. Un soir, ils posèrent une bombe devant la vitrine du Bureau de recrutement des travailleurs français pour l'Allemagne, situé boulevard de la Villette, entre la rue Lepage et la cité Henin. Ils menaient des actions similaires dans d'autres quartiers de la capitale.

PREMIERS PAS DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

À Paris et dans la campagne, communistes et patriotes français se battaient jusqu'à la mort contre les occupants verts. Amoureux de leur France natale, ils sabotaient la production, le commerce, les transports, l'administration ; publiaient, distribuaient et collaient des slogans et de la littérature antihitlérienne partout ; les traîtres étaient exécutés ; ils détruisaient la force vive de l'opresseur national. Avant que les cloches ne sonnent pour Noël en 1941, les sinistres affiches allemandes dans des cadres nécrologiques apparaissaient pour la première fois dans les rues de Paris. Elles rapportaient l'assassinat du patriote français Jacques Bonsergent « pour avoir attaqué un membre de l'armée allemande ». Le jeune métallurgiste, l'inter-brigadiste Pierre Georges, plus tard connu sous le nom de colonel Fabien, a abattu avec un pistolet l'aspirant Moser de la marine allemande le 21 août 1941, vers 9 heures du matin, à la station de métro Barbès - Rochechouart. Le 25 septembre, dans la ville de Quiéry-la-Motte, dans le nord de la France, une cinquantaine de soldats et officiers en uniformes allemands sont morts à la suite du déraillement du train dans lequel ils avaient mangé, bu et chanté.

La résistance ne faisait pas que grandir, elle s'organisait et se renforçait. L'organisation spéciale du Parti communiste pour le sabotage et l'action armée se sont transformées au début de 1942 en l'organisation des Francs-tireurs et partisans français (FTP) sous la direction pour la région parisienne de la troïka de Raymond Losserand, Henri Rol-Tanguy et Lucien Carré. Le journal *France d'Abord* couvrait les exploits des combattants et des partisans. Ils suscitaient l'admiration des patriotes et faisaient comprendre aux hésitants la grande importance de la devise du journal : « La liberté n'est pas donnée, elle se gagne en luttant pour gagner ! » Et un nombre croissant de patriotes prenait les armes. Avant que la radio londonienne, où de Gaulle prononçait ses discours, n'annonce leur existence, des groupes de partisans, composés majoritairement de communistes, commençaient à opérer dans la montagne du Jura et de la Maurienne. C'était au début de l'année 1942.

Dès à présent, je voudrais signaler une spécificité de la Résistance française. Elle a été créée comme une résistance contre les oppresseurs nationaux – les occupants hitlériens. Elle était basée sur la libération de la nation de l'occupant étranger. La libération nationale attirait et fédérait la quasi-totalité des Français, souvent quelles que soient leurs convictions, leur statut social et leurs croyances religieuses. Une chose est vraie – les premiers dans la lutte contre les occupants nazis étaient les membres du Parti communiste français, qui, même avant la guerre, étaient les combattants les plus conséquents contre l'agression fasciste croissante en Allemagne et en Italie. En tant que secrétaire général de la Troisième Internationale Communiste, notre leader mondialement connu du peuple bulgare, Georgui Dimitrov, avait dit : « Le fascisme, c'est la guerre. » Les communistes français partageaient cette vérité évidente avant même la guerre, et c'est pour cette raison que, lorsque l'Allemagne d'Hitler a occupé leur pays, ils étaient les premiers à appeler le peuple français à la lutte armée contre l'occupant fasciste et qu'ils ont été les premiers à mener des actions militaires contre l'occupation hitlérienne. Mais une quantité d'autres patriotes français de diverses organisations politiques, professionnelles, scientifiques et religieuses s'est également soulevée dans la lutte armée. En 1942, la Résistance française devient véritablement massive. La nécessité d'unir les forces fragmentées de la Résistance a été reconnue par l'ensemble du mouvement de résistance. Les organisations syndicales des socialistes et des communistes furent les premières à donner l'exemple de l'unité

dans la lutte. En avril 1943, leur centrale syndicale fusionne en une Confédération générale du travail (CGT). Leur exemple a été suivi par les organisations de résistance du sud de la France sous le titre général de « Mouvement uni de résistance » (MUR). Peu de temps après ce mouvement d'unité par le bas, l'ancien préfet Jean Moulin, personnellement mandaté par le général de Gaulle, parvient à surmonter les difficultés sur la voie de l'unité des forces patriotiques et crée le 27 mai 1943 le très convoité et indispensable Conseil national de la Résistance (CNR). 26 organisations de Résistance sont devenues membres de ce conseil. Il représente tous les partis démocratiques, y compris le Parti communiste français, les syndicats, les comités et organisations de Résistance nouvellement formés et les individus connus pour leur démocratie constante et leur antifascisme. Un certain nombre de comités et de commissions chargés de tâches particulières sont créés au sein du Conseil national de la Résistance. Le plus important des comités est le Comité d'action militaire (COMAC). Il est également responsable de l'état-major général des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), qui comprend des représentants de toutes les organisations de Résistance.

Réunie sur la base étendue de la lutte contre l'occupant national, la Résistance française s'est suffisamment renforcée pour devenir un facteur sérieux et primordial de conquête de la libération nationale. Les différences de classe subsistaient et elles émergeraient peu après la fin de la guerre.

LE GROUPE DE COMBAT BULGARE À PARIS

Par un frais dimanche matin, je quittais mon confortable appartement rue de Crussol. Le boulevard Voltaire, sur lequel je marchais jusqu'à la place de la République, était d'une solennité déprimante avec ses volets baissés et ses trottoirs déserts. J'ai regardé ma montre – il me restait exactement 15 minutes pour prendre le métro de la place de la République et me rendre à l'immeuble rue de la Mare. Je suis descendu à la station de métro République en direction de la Porte des Lilas. Les passagers qui montaient et descendaient étaient très peu nombreux. Au bas de l'escalier, j'ai remarqué... des policiers allemands et français en uniforme. Les passagers s'identifiaient. Je n'avais pas le temps de réfléchir. Revenir, c'était me trahir. Je continuais à descendre calmement les marches. Un

garde français m'a demandé ma carte d'identité. Je lui ai tendu silencieusement un laissez-passer allemand pour un chantier de construction.

Le garde a essayé de lire le texte, mais n'a apparemment pas compris le contenu du laissez-passer et m'a demandé ce qu'était ce papier.

Imperturbable, j'ai fait semblant de ne pas comprendre le français et j'ai répondu : « Je ne comprenez pas. »

Le garde montra le laissez-passer aux deux policiers allemands. Ils l'ont lu, m'ont jeté un coup d'œil à trois ou quatre mètres, se sont dit quelque chose et ont rendu le laissez-passer au garde français en disant : « Laissez-le partir. »

L'épreuve était sérieuse. Pour la première fois, j'ai montré le laissez-passer que m'avait remis l'inter-brigadiste Ivan Petrov, qui travaillait comme technicien de construction dans l'organisation militaire allemande Todd.

Je suis allé à la coopérative pour une réunion. Pour cette rencontre Bateto m'avait confié :

– Il y aura du nouveau.

Je pensais que la nouveauté concernait le développement de la guerre : soit une nouvelle offensive soviétique, soit la Grande-Bretagne et les États-Unis déclarent ouvrir le deuxième front. Je m'étais trompé. Il y avait quelque chose de vraiment nouveau, mais ce n'était pas dans la direction de mes pensées.

Je suis arrivé avant-dernier à la réunion. Nikola Radoulov est arrivé après moi. Bien nettoyée par le locataire Vladimir Shtarbanov, la petite chambre d'hôtel accueillait à peine tous les camarades. Outre Vlado, inter-brigadiste, charpentier de profession, émigrant politique en Yougoslavie et en URSS, étaient également présents Dimitar Guénchev – Bateto, Nikola Marinov – inter-brigadiste, frangin écrivain, faible et petit, Georgi Radoulov – inter-brigadiste, tailleur, pâle et maigre, Nikolai Radoulov – le fugitif du Vernet, Tsvyatko Kiryakov – émigrant économique, tailleur, marié à une Espagnole, Nikolai Zadgorski – ayant abandonné ses étudiants à Prague, parti se battre pour la défense de la République espagnole, puis revenu blessé et avec la permission du parti est allé travailler en Pologne en tant qu'ingénieur civil.

Bateto a ouvert la réunion par un bref discours d'introduction. Après un rapide rappel des actions du front de l'Est et du déploiement des forces en France –

vaincue mais insoumise – il a précisé que le Comité central du Parti communiste français lançait un appel à tous les communistes étrangers pour former des groupes de combat. Les Polonais, les Yougoslaves, les Juifs et d'autres étaient déjà devant nous. La question était posée sur la base du volontariat. Nous, en tant que groupe du parti, étions également obligés de désigner des volontaires.

Les derniers mots nous ont surpris et aussi il semblait que nous les avions sentis venir. Il y eut un silence. J'ai dû pâlir et avoir des sueurs froides. J'ai regardé les autres – certains fixaient le sol. Bateto a allumé une cigarette. Pour faire quelque chose, j'ai aussi demandé à fumer.

Bateto rompit le silence.

– Laissez-moi commencer en premier. J'ai dit à mon camarade du Parti communiste français que j'étais volontaire si je ne pouvais pas aller en Bulgarie. Et souriant, il ajouta : « Je crois que vous ne doutez pas de mes paroles. Maintenant c'est votre tour... ».

Nikola Marinov a dit à haute voix :

– Qu'est-ce qui se passe ?! Battez-vous en Espagne, ici, il y encore du combat !

Nikola Zadgorski lui a répondu :

– L'ennemi est le même, le fascisme international.

Shtarbanov se fit entendre :

– Et encore nous contre lui... Près de 20 ans en Bulgarie, trois ans contre Franco, et maintenant ici... qui sait combien de temps ça va durer ?

Georgi Radoulov a lancé :

– Es-tu sérieux, vieux loup, de poser une telle question ?

– Et toi, tu me demandes sérieusement ? Ne vois-tu pas que nous sommes tous silencieux sur la question principale.

Les répliques frappaient mon esprit. Il me semblait que tout le monde me regardait. J'ai senti une tempête dans ma poitrine, mais j'ai dit très doucement :

– Si c'est ce qu'il faut...

Vlado et Kolyo Marinov m'ont regardé de travers et avec une surprise évidente. Je n'avais pas encore réussi à gagner leur entière confiance. Ils connaissaient vaguement ma biographie.

Shtarbanov se tourna vers Bateto :

– C'est moi que tu regardes toujours... D'accord, écris-moi aussi.

– Je te regardais, dit Bateto, parce que c'est ce que je m'attendais à entendre.

Les deux Nikola – Marinov et Radoulov – se sont également portés volontaires.

– Je pense que nous avons assez de camarades pour un groupe, a déclaré réjoui Bateto. – Je peux avouer qu'ils voulaient trois combattants de nous, les Bulgares. Nous avons dépassé le quota. Cela vaut la peine de se féliciter !

Ni le secrétaire ni l'hôte ne s'étaient préparés à arroser l'événement, et cela valait bien un verre. En cette fraîche matinée parisienne, dans le modeste hôtel du 88 de la rue De la Mare, les fondations du premier groupe de combat bulgare ont été posées¹.

Restés seuls avec Bateto, nous, les combattants nouvellement convertis, avons procédé au choix de notre patron. Presque naturellement, nos regards se sont tournés vers Vlado, le garçon blond des villages d'Iskar. La proposition de Bateto pour Vlado comme futur chef a été acceptée à l'unanimité. Une seule question se posait : comment va-t-il communiquer avec les étrangers qui parlent français ? Nous avons décidé que je l'accompagne aux réunions en tant qu'interprète. Nous avons pris une autre décision : rester fidèles à la coutume bulgare et arroser l'événement. Pour le plus grand plaisir des propriétaires, M. et Mme Artik, nous sommes descendus au café de l'hôtel. Nous n'étions pas de gros buveurs et nous faisons rarement la queue à côté du comptoir de zinc. Cette fois, notre humeur s'était améliorée et à la surprise de la famille française, nous avons tous bu l'un des apéritifs les plus chers.

LE GROUPE DE COMBAT EN ACTION

1. Bateto retourna bientôt en Bulgarie et, après un certain temps, Zadgorski, G. Radulov et Kiryakov participèrent également au mouvement de Résistance.

La première rencontre avec Roger, responsable militaire des groupes de combat Main-d'œuvre immigrée (MOI) de la région parisienne, a lieu au parc des Buttes-Chaumont. Vlado a posé plusieurs conditions sur comment se déroulera la rencontre. Nous allons nous asseoir sur un certain banc dans l'allée du parc, parallèle à la rue Botzaris. Il n'y a pas de buissons autour du banc. Une petite prairie verte s'étend devant. Le camarade passera devant nous et s'éloignera. Cela nous permettra de voir si quelqu'un ne suit pas ses traces. Dix minutes plus tard, il sera de retour, et si nous ne sommes pas partis, il s'assiéra sur le banc et ouvrira un volume du roman de Stendhal *Le Rouge et le Noir*. C'est nous qui entamerons la conversation. La forte expérience conspirationniste de notre commandant était évidente dans l'organisation de la rencontre.

À 6 h 30 du soir nous nous sommes assis sur le banc. Le camarade, à qui j'avais été présenté auparavant par Bateto, passa sans nous regarder. Après lui, nous n'avons remarqué aucune filature effectuée par la police. Son chapeau gris doux, ses gants, son apparence soignée, sa démarche énergique ont fait forte impression sur Vlado. Quand il est revenu, Roger nous a trouvés sur le banc. Vlado m'a chuchoté de le rassurer qu'il était propre.

En bon français, Roger nous a expliqué brièvement :

– Les groupes de combat des émigrés sont formés par nationalité. Le vôtre ne restera en contact qu'avec moi. Lors de ces premières réunions, on me demande toujours : « Quand recevrons-nous des armes ? » Vous êtes probablement aussi intéressés par la question. C'est naturel. Nous pouvons donner un pistolet à votre groupe tout de suite. Je vais être honnête. Je ne compte pas vous fournir plus d'armes prochainement. Le parti a décidé que chaque combattant se fournisse en arme. Par qui ? Par les hitlériens eux-mêmes. Nous en sommes maintenant à ce stade – armez-vous comme vous pouvez et en premier lieu aux dépens de l'ennemi. Vous devrez également réfléchir à quand, où et comment vous approvisionner. Finalement, Roger a demandé : « Est-ce que tout est clair ? »

Vlado a répondu que c'était clair et a demandé à qui donner le revolver en premier.

Le responsable des émigrés a été obligé de répéter certaines choses. En conclusion, il a donné des instructions d'un ton autoritaire :

– Avec ce revolver, vous pouvez obtenir une arme pour vous tous. Réunissez-vous et décidez où et comment mener la campagne « d’auto-alimentation ». Faites le tour des banlieues le soir. Là, les Français ne vous gêneront ni ne vous trahiront. Je vous donne une semaine. Je vous souhaite bonne chance.

Après avoir reçu le revolver, notre confiance en nous en tant que combattants de la Résistance française avait grandi. Nous avons décidé d’agir le lendemain soir. Nous avons fait des groupes de deux : Vlado et Nikolai Radoulov sortiront avec le revolver, Nikola Marinov et moi avec des marteaux et des couteaux de cordonnier. Nous suivrons la périphérie de la capitale.

Pendant la journée, nous travaillions comme d’habitude, penchés sur des bancs du cordonnier.

La soirée était fraîche et douce. Enveloppés dans nos vêtements de dessus — Kolyo dans un imperméable léger, moi dans un pardessus de gabardine verte — nous n’étions pas différents des piétons français. Nos vêtements servaient aussi de couverture à nos outils : chacun de nous portait un couteau, un marteau et un poinçon dans ses poches. Nos calculs et nos espoirs nous ont conduits au quartier Porte des Lilas, autour de la caserne des Tourelles sur le boulevard Mortier. Nous avons déambulé dans les petites rues à proximité et en face de la caserne, nous avons tourné en rond et fumé d’innombrables cigarettes. Avec leur vide et leur faible éclairage, les rues donnaient à notre présence un aspect mystérieux. Les rares passants nous regardaient de biais et nous prenaient à coup sûr pour des agents. Nous regardions et écoutions attentivement, impatients de trouver des hitlériens civils. Les heures passaient imperceptiblement, ce qui ne voulait pas dire que nous n’étions pas fatigués. Deux fois, nous sommes allés dans de petits cafés pour soutenir nos forces avec du café et des sandwichs. Nous avons déjà erré de la Porte Ménilmontant à la Porte Chaumont. Nous avons parcouru tout le quartier du Pré Saint-Gervais. La chance ne nous avait pas souri. Une fois on avait aperçu deux officiers sortant du grand café à l’angle de la rue Belleville et du boulevard Sérurier, mais ils se dirigeaient droit vers la caserne voisine, traversant la place plutôt animée de la Porte des Lilas. Inutile de penser à une quelconque attaque. Le moment approchait pour nous de prendre rendez-vous avec les deux autres « chasseurs ». Nous ne voulions pas nous présenter à eux les mains vides. Au risque d’être en retard, nous avons continué à déambuler dans les ruelles des boulevards

extérieurs. Nous étions désespérés par notre chasse infructueuse et nous nous dépêchions d'aller à l'endroit convenu. Vlado et Nikolai ont souri mystérieusement lors de la rencontre au café La Marquise au coin de la rue Belleville et de l'avenue Bolivar. Notre patron commanda :

– Buvez vite votre bière, parce que l'on sort. Comment est la récolte ?

Kolyo Marinov murmura avec lassitude :

– Nulle. Dommage pour tant de route.

– La nôtre est riche !... L'addition, garçon ! s'écria Vlado.

En marchant le long de la longue rue des Pyrénées, nous avons entendu une histoire vraiment riche. Ils quittèrent tous les deux l'appartement de Nikolai au 51 rue Riquet, tournèrent dans la rue de Crimée et posèrent le pied sur le boulevard Jean Jaurès. Il était environ 6 h 30. À cette heure-là, la circulation sur le boulevard des ouvriers était assez animée. Ils se dirigèrent vers la banlieue d'Aubervilliers. Soudain, deux gardes de terrain allemands avec de grandes plaques de fer sur la poitrine sont apparus sur le même trottoir. Nos gars ont voulu les dépasser, mais les gardes leur ont bloqué le passage et ont demandé leurs cartes d'identité. Nikolai Radoulov s'est immédiatement rendu compte qu'il devait agir et, pour gagner du temps, il a commencé à chercher ses papiers dans sa poche intérieure. Au lieu des documents, il a sorti son pistolet et a tiré contre l'un des gardes, qui est tombé au sol comme un cadavre. Il a appelé Vlado pour courir derrière lui. Il a reculé de quelques pas et a tiré sur le deuxième garde sans le toucher, car il a également reculé à côté d'une vitrine et a commencé à faucher avec son fusil automatique Schmeisser. Des piétons, hommes et femmes, criaient et se cachaient dans les boutiques, dans les maisons, derrière les arbres. Vlado a traversé le boulevard et s'est mêlé à la foule en fuite, il a réussi à atteindre le passage de Menin et est entré dans la rue de Meaux. Nikolai s'est glissé dans la rue Moselle et s'est perdu sur le quai de la Loire. De là, il est rentré chez lui rue Riquet, a déposé son arme et s'est rendu à l'appartement de sa voisine Charlotte pour entendre des commentaires sur le meurtre d'un garde allemand et d'un étranger.

– J'ai tout de suite pensé à vous, cher Nikolai.

– Vous me voyez vivant et en bonne santé. Et y a-t-il quelqu'un d'autre de tué à part le garde allemand et qui le revendique ?

– La boulangère au coin du trottoir en face du boulevard. Elle a tout vu. Il y avait deux civils. L'un d'eux a traversé le boulevard et s'est échappé, les Français l'ont laissé passer, et l'autre a été tué par le deuxième garde.

– Les yeux de la peur sont grands, commenta Nikolai satisfait. – Tout le monde a vu ou pense avoir vu des choses différentes. L'important, c'est qu'un boche est allé voir Saint-Pierre.

C'était important, mais le plus important était le baptême du feu de notre groupe. Un début vraiment brillant.

Après avoir écouté notre histoire le lendemain, Roger a commencé à se frotter les mains avec plaisir, comme si nous étions sur le point de partager avec lui le grand prix de la loterie nationale. Il s'émerveillait de notre calme relatif.

– Vous ne semblez pas soupçonner le sens de votre exploit, a-t-il déclaré. – Vous avez prouvé que la lutte directe ici, à Paris, dans la rue et au grand jour contre les forces humaines des hitlériens est possible.

Shtarbanov lui a rappelé que les Français l'avaient déjà prouvé depuis longtemps.

Roger poursuivit sa pensée.

– Justement les Français. Et parmi nos émigrants, il y a une théorie selon laquelle nous, les étrangers, nous ne pouvons pas nous engager dans de telles actions directes. Depuis quand j'essaie de convaincre notre direction des émigrés que nous avons le devoir de nous élever au niveau des Français. C'est admirable ! Félicitations de la part de l'état-major de la Main-d'œuvre immigrée de la région parisienne ! Les camarades du CC du parti français seront eux aussi satisfaits... Nous annoncerons l'événement dans la presse clandestine...

Nous étions à l'époque où les groupes de combattants avaient le droit et la tâche de rechercher eux-mêmes leurs propres objectifs. Livrés à nous-mêmes, nous avons commencé, comme cela arrive d'habitude, de ce qui est le plus proche et du plus familier pour nous. Nikolai Radoulov vivait rue Riquet, qui croise la rue Aubervilliers, où se trouvait l'une des principales brigades de sapeurs-pompiers de la capitale. Les troupes allemandes avaient occupé la cour et les locaux des sapeurs-pompiers. Le matin, la cour servait de champ de tir pour les exercices militaires. Nikolai a suggéré que nous examinions l'objectif et réfléchissions à la

façon dont nous pourrions l'attaquer. Nous observions tous les quatre le champ de tir, les locaux, les sorties et les entrées, le mouvement des militaires à différents moments de la journée. Qu'avons-nous constaté ? Le terrain s'étendait entre les rues Riquet, Labois-Rouillon, Aubervilliers et Curial. Les soldats allemands venaient du métro Jean Jaurès, traversaient la place du Maroc et, empruntant les rues de Tanger et Curial, pénétraient dans la cour par une grande porte de la rue Curial. Dans la cour, ils posaient leurs fusils en pyramides et tournaient autour d'eux pendant qu'on leur servait du café ou du thé. Cela se passait entre 6 h 50 et 7 h 00. De l'autre côté, rue Aubervilliers, se trouvait un immeuble de deux étages où une compagnie allemande passait la nuit. À 7 heures précises du matin, la compagnie quittait une petite cour et se dirigeait dans la même rue jusqu'à la gare de l'Est.

Après plusieurs jours d'observation, nous avons convenu que l'objectif méritait d'être attaqué. Mais comment ? Nous avons mis au point un plan selon lequel nous devons diviser l'action en deux étapes. L'une consistait à enterrer le mouvement d'horlogerie à un certain endroit sur le sol, exactement là où les soldats posaient leurs fusils en pyramides. La seconde – mettre du matériel inflammable devant la porte de la rue Aubervilliers, en l'attachant avec de la ficelle à la poignée de la porte. Lorsque la poignée est pressée de l'intérieur, le cordon avec le matériel glisse et explose. La compagnie en rangs serrés à côté de la porte sera victime des éclats de fer...

La veille de l'action, Nikolai a gentiment invité sa femme, la Française Marcelina, à passer la nuit chez ses parents. La seule pièce et la cuisine étaient nécessaires à un groupe de patriotes français pour une réunion de nuit. C'est nous qui « étions réunis », bien sûr. Mais nous ne nous sommes pas simplement réunis. Avec un gros appétit presque nuptial, nous avons dévoré le ragoût délicieusement préparé par le « cordon bleu » Nikolai. À en juger par la consommation de nourriture et de bouteilles de vin, ainsi que par un sommeil sain, qui nous a assommés jusqu'à 5 heures du matin, on peut dire à juste titre que ces hommes bulgares n'étaient pas à la veille d'un jeu avec la mort, mais d'un travail régulier dans la coopérative.

Réveillés par le réveil à 5 heures puis par le café chaud de l'hôte, chacun de nous à l'heure dite a commencé à accomplir sa propre tâche. Vlado a pris le revolver, les deux Nikola ont agrippé les deux boîtes en fer enveloppées dans des

torchons, et j'ai porté la troisième boîte enveloppée dans du papier d'emballage. Le premier couple est descendu dans la rue. Vlado et moi nous avons suivi à 50 à 60 enjambées. De la rue Riquet, nous avons bientôt tourné et sommes entrés dans la rue Aubervilliers. À cette heure – 6 heures et 40 minutes – dans Paris dépeuplé et dans ce quartier isolé, les rues étaient désertes. Radoulov et Marinov se sont arrêtés devant la haute clôture en bois qui entourait la zone du champ de tir de ce côté. À travers une fente pré-arrangée (le soir, nous avons décloué une large planche et l'avons attachée de sorte qu'elle ne tombe pas pendant la nuit), Radoulov s'est glissé dans le champ de tir avec les deux paquets. Kolyo Marinov est resté sur le trottoir pour des raisons de sécurité. Vlado et moi, regardant autour de nous et écoutant ce qui se passait dans le local où la compagnie passait la nuit, nous nous sommes arrêtés à la porte. Je devais attacher la corde. J'ai essayé une fois – elle glissait et ne tenait pas. Ma deuxième tentative a également échoué. Vlado a mis le revolver dans ma main et a commencé à attacher lui-même la corde. Il n'a pas réussi non plus. J'ai repris la corde. Pendant ce temps, Vlado tenait nerveusement le poids d'une main et agrippait le pistolet chargé de l'autre. Enfin la corde a tenu. La boîte était suspendue dans les airs à 40-50 centimètres du sol. Le retard de 2-3 minutes a tendu nos nerfs à l'extrême. Vlado s'est immédiatement dirigé vers la fente et est entré dans le champ de tir. J'ai attaché la planche après pour qu'elle n'ait pas l'air déclouée. Seuls Kolyo Marinov et moi étions debout dans la rue. Il marchait sur le trottoir d'en face près de la rue Labois-Rouillon. Soudain, un camion ouvert, rempli de soldats allemands, s'est arrêté à l'intersection de la rue Riquet. À notre peur et à notre surprise, le camion s'est arrêté à côté de Kolyo lui-même, et le chauffeur lui a demandé dans un français approximatif : « Monsieur, s'il vous plaît, un hôpital Bernard ? ». Kolyo a déclaré avec un accent français correct qu'il ne savait pas. Le moteur ronronna, recula, s'arrêta devant moi, et le chauffeur perdu me posa la même question. Avec une courtoisie hâtive, j'ai expliqué comment ils trouveraient le plus facilement l'hôpital. Le moteur a de nouveau ronronné et Kolyo et moi nous sommes regardés comme si nous venions de parcourir un très long chemin.

Au bout d'un moment, j'ai regardé par la fente. Les hautes herbes près de la clôture à l'intérieur m'empêchaient de voir mes camarades, mais heureusement ils étaient près de moi et je les ai entendu me demander : « Est-ce que c'est propre dehors ? » Sans me retourner, je leur ai assuré qu'ils pouvaient sortir... Vlado et

Kolyo Marinov étaient les premiers à s'élancer rue Labois-Rouillon. Nous nous sommes éloignés tous les quatre d'un pas rapide, d'abord dans deux puis dans quatre directions...

Radoulov s'est présenté au point de rassemblement, notre coopérative, à 9 heures. Son histoire nous a rendus... à moitié heureux. La porte de la cour devant la rue d'Aubervilliers était intacte. Le seul changement – un soldat allemand était de service. Sa voisine Charlotte racontait avec enthousiasme l'action au champ de tir ; le propriétaire du café en face de la porte sur le terrain de la rue Curial a entendu le matin des bruits plus forts que d'habitude, mais les a attribués aux exercices des Allemands. Plus tard, une ambulance est venue et a pris les blessés ou les tués – elle n'a pas vu.

Nous avons examinés longtemps et sous toutes les coutures notre baptême du feu collectif. Nous avons convenu de continuer sur la même voie, à la recherche de nouveaux objectifs.

Une autre action nous attendait. Nous avons cherché l'objectif nous-mêmes et l'avons trouvé nous-mêmes. C'était un grand garage de réparation de voitures et de camions allemands sur l'avenue Bolivar entre la rue Gauthier et la rue Des Dunes. Le garage était proche de notre coopérative. Cela facilitait la tâche – nous partions souvent en visite : le matin, à toute heure de la journée, tard le soir jusqu'au couvre-feu. Qu'avons-nous trouvé ? À droite – une petite cour, à gauche le garage touchait un vieux bâtiment solide, siège du service de santé municipal. Devant, c'était un mur conique, non peint et écaillé au milieu avec deux portes : une grande, en fer, montante, et l'autre simple. Le garde français fermait la large porte à l'intérieur avec un levier de fer, à la fin courbé comme un crochet, la petite à clé de l'extérieur. Il quittait le garage à 20 heures et les ouvriers français à 18 heures. Un sous-officier allemand assez gras était de service dans le garage pendant la journée. Il inspectait les travaux, recevait et renvoyait des soldats et des officiers allemands à la porte, laissant des camions et des voitures pour les réparations. L'inspecteur allait souvent seul ou en compagnie au café d'en face pour tremper sa gorge dans la bière de guerre. À 17 heures, une voiture gris acier s'arrêtait devant le garage et emportait le gros. Il y avait un arrêt de bus sur le même trottoir, juste à droite de la porte du garage. Selon l'horaire, le bus passait toutes les 12 minutes jusqu'à 22 heures. Toutes ces informations sur la vie extérieure du garage ne nous satisfaisaient pas. Vlado a insisté pour que nous nous

assurions qu'il y ait des chiffons, des fils de coton pour essuyer, de l'essence et de l'huile de machine à l'intérieur, afin que nous n'ayons pas à les transporter dans les rues et à prendre des risques inutiles. Roger recula et accepta de nous attribuer une camarade qui, avec l'un de nous, en l'occurrence moi-même, viendrait sous un prétexte quelconque et verrait de ses propres yeux ce qui nous intéresse.

Lors de la rencontre prévue, la camarade s'est présentée comme Bianca. D'après plusieurs réflexions que j'ai échangées à propos de la prochaine visite, j'ai eu l'impression de me trouver face à une intellectuelle. Français parlé sans accent. Nous avons envisagé divers prétextes pour notre visite au garage. On s'est mis d'accord sur le plan suivant : elle portera un filet à provisions avec une assiette enveloppée en bas, un paquet dessus et deux bouteilles d'eau-de-vie de raisin, je me procurerai un sac d'avocat pour avoir l'air d'un employé. Nous entrerons à 17 h 30 pour ne pas rencontrer le sous-officier allemand et pour que les Français puissent se détendre dans les explications que nous aurons à nous donner. Elle portera un bout de papier avec l'adresse exacte du garage et un nom breton fictif ; forcément un des noms sera Yves – typique de la région bretonne ; nous annoncerons que nous sommes ses cousins et que nous portons des provisions des vieux parents : poulet, etc.

Au cours de ces années de guerre affamées, l'effet du poulet et de l'eau-de-vie était stupéfiant. Les ouvriers amusés rassemblés autour de nous se sont presque léché les babines. Tout le monde regrettait qu'un Breton aussi intéressant, Yves Kazar, ne travaille pas parmi eux.

J'ai laissé Bianca parmi le groupe des travailleurs et je me suis approché d'un travailleur âgé penché sur un moteur. Je lui ai demandé :

– Y-a-t-il beaucoup de boulot ?

– Le travail n'a pas de fin. Il augmente toujours et ne diminue jamais. Qu'ils les abîment ou que d'autres les abîment, je n'en ai aucune idée, mais les voitures n'arrêtent pas d'entrer dans le garage. L'inspecteur allemand, telle une panthère fait la navette parmi nous et ne connaît qu'une chose, son *Schnell*¹ !

– Les voitures sont-elles uniquement à des boches ?

– Il y en a d'autres, leurs collaborateurs.

1. Schnell : rapidement, vite, de l'allemand. *Note du traducteur.*

Je me retournai encore une minute ou deux pour voir la chose la plus importante : au fond se trouvait une pièce avec une porte, sans fenêtre, bourrée de pneus usés, et à côté de la porte un tonneau ouvert, presque plein d'huile moteur. Je n'ai pas remarqué de fils de coton pour essuyer, mais des chiffons étaient éparpillés partout.

Bianca se sentait comme un poisson dans l'eau. Des rires et des taquineries se faisaient déjà entendre dans son groupe. À un signe, elle s'est excusée de les avoir dérangés, et nous nous sommes dit « au revoir » dans la meilleure des humeurs. Nous nous sommes éloignés d'un pas normal puis, nous nous sommes arrêtés et avons pris le premier taxi que nous avons croisé.

Trois semaines se sont écoulées depuis que nous avons étudié l'objectif et l'avons menacé à haute voix et en sourdine. Lorsque nous avons annoncé notre décision à Roger, il nous a pris pour des fous et a voulu voir par lui-même si notre plan était possible. Le plan était vraiment original et audacieux. Il consistait à faire ce qui suit. À six heures précises de l'après-midi, les ouvriers sortent du garage par la large porte et se dispersent dans différentes directions vers le métro ou le bus. Le garde pendant ce temps est généralement dans la cabine ou devant celle-ci. À ce moment, alors que tout le monde sort et est pressé, un homme courageux peut se faufiler sans se faire remarquer et se cacher derrière un camion qui est toujours près de la porte. La visite que nous avons faite un soir à six heures avec Roger s'est transformée en répétition générale. Touchant le mur à l'extrémité droite de la porte, j'ai clairement montré à mon interlocuteur que maintenant je peux me faufiler sans me faire remarquer. Pauvre Roger ! En tant que commandant militaire, il persuadait et encourageait généralement les combattants à recourir à des actions plus audacieuses. Pour la première fois, il s'est senti dépassé par un groupe, alors il a jugé nécessaire de nous retenir. Il s'est retourné et m'a demandé pourquoi nous n'essayions pas à nouveau d'obtenir une empreinte de la serrure de la petite porte.

– Nous avons essayé trois fois avec des empreintes à la cire, nous avons échoué.

– J'enverrai mes techniciens. Attendons qu'ils nous transmettent leur expérience.

– Nous ne voulons pas que l'action soit connue d'un large éventail de personnes. Certains se sont même opposés à Bianca.

– D'accord. Si ce n'était pas votre groupe, je ne serais pas d'accord... Je vous apporterai l'aide que vous souhaitez. Un camarade agira avec vous trois à l'intérieur, deux autres, armés, garderont l'extérieur jusqu'à ce que vous ayez fini.

– Qui et quand serons-nous mis en contact avec eux ?

– Je vous les amènerai cinq minutes avant l'action. Quant à Bianca, dis à tes camarades qu'elle n'est pas par hasard dans le mouvement et que je ne l'ai pas envoyée par hasard pour vous aider¹. Ayez plus de confiance dans les autres.

La confiance est une bonne chose, mais la prudence, voire exagérée, aussi n'est pas superflue. Il est possible que notre groupe, et Vlado en particulier, ait exagéré, obsédé par les mesures de précaution, mais il est très difficile de dire ce qui est le plus nécessaire : la confiance ou la conspiration dans des circonstances aussi dangereuses.

Notre prudence exagérée explique que nous ayons reçu l'aide des services techniques deux jours avant et loin des lieux de l'action. C'est de notre faute si nous avons craint les matériaux pendant deux jours entiers : un rouleau de coton imbibé de pétrole et de paraffine pour entretenir le feu, un cordon Bickford et un bidon d'essence. Nous avons recouvert tout cela de déchets divers, des bouts de semelles de cuir, de cuir et de carton dans la pièce au rez-de-chaussée de la coopérative, où, je vous le rappelle, se trouvait la presse à couper les semelles.

Vlado nous a rassurés en affirmant que même s'ils étaient découverts, nous dirions qu'il s'agit d'une provocation de la part d'un de nos rivaux, un fabricant de chaussures. Le deuxième jour, ils ont effectivement été découverts. Ils ont été découverts par notre propre ami et coopérateur Kosta Dramaliev :

– Qu'est-ce que vous faites, têtes de chien ? Et faites-les sortir d'ici, parce que, vous savez, nous donnons la clé à Madame Artik, et elle peut fouiller la pièce à tout moment.

Notre commandant le rassura :

– Collègue, le coup va bientôt partir, sois confiant !

1. Après la libération de Paris, nous avons appris que Bianca était la femme de Roger.

Et effectivement, cette nuit-là, le garage a pris feu !

À 17 h 30, Vlado nous proposa de tirer au sort pour savoir qui sera le premier à entrer dans le garage. Nous étions trois dans la coopérative : Vlado, Kolyo Marinov et moi. J'ai survécu à ce tirage au sort avec beaucoup de peur. Des trois, j'étais le plus grand ; donc le plus inadapté à l'action en question. J'ai plissé les yeux et attrapé l'un des trois bouts de papier avec le simple mot « oui ». J'ai sorti et déplié le papier du destin. C'était propre... C'était au tour de Kolyo Marinov. Calme, il a dit que la chance était maintenant soit celle de Vlado, soit la sienne. Il préférait que cela soit lui. Et Kolyo lâcha sa main musclée au fond de la casquette de Vlado. À ce moment, mon ami Kolyo, avec ses yeux pétillants et ses cheveux luxuriants, m'apparaissait comme le Mucius Scævola romain, mettant la main sur le feu pour prouver que les Romains étaient prêts à mourir pour la ville sainte. Il a rapidement retiré sa main, a déplié le papier et a crié :

– Je vous l'ai dit, que cela porte bonheur !... Vlado, donne-moi le pistolet, et vous avec Boris attrapez des couteaux et des marteaux et soyez prêts à me défendre. Je répète l'arrangement : s'ils me trouvent, je tire et cours dehors vers la rue Des Dunes. Soit vous vous retirez, soit vous venez à mon aide...

Nous n'avions pas le temps de remâcher le plan convenu des centaines de fois à la minute et à la seconde près et dans les moindres détails.

Nous avons quitté la coopérative à 18 h 15. Par la rue des Pyrénées et l'avenue Bolivar nous sommes arrivés jusqu'au garage en sept minutes. Nous marchions séparés les uns des autres, Kolyo sur la gauche, Vlado et moi sur le trottoir de droite. Nous étions tous les trois habillés comme des Français ordinaires. Nous avons regardé Kolyo. Il s'est arrêté au coin de la rue Gauthier, puis a tourné un instant devant l'arrêt d'autobus et s'est tenu finalement contre le mur du garage près de la porte. Au bout d'un moment, les ouvriers ont commencé à sortir. Soit-disant, nous attendions tous les deux le bus pour être le plus près possible de « l'écrivain », comme Vlado appelait notre formidable camarade. Nous savions qu'il y avait exactement vingt-sept ouvriers. Kolyo devait se faufiler à l'intérieur après que le vingtième ouvrier ait quitté le garage. À mon tour, je comptais aussi les ouvriers, et de temps en temps je jetais un coup d'œil à Kolyo, qui s'approchait de l'extrémité droite de la porte en fer. Nous échangeons des regards significatifs avec Vlado. Jusque-là, tout allait bien. Personne ne soupçonnait le lien entre les trois citoyens ordinaires, dont deux n'étaient pas

montés dans le bus qui venait de passer. D'apparence discrète, petit, sec, Kolyo passait inaperçu au milieu des ouvriers sortants, trop occupés pour quitter au plus vite le garage. Je comptais les travailleurs, mais je me suis trompé. La place de Kolyo était vide. J'ai regardé Vlado. Ses yeux bleus riaient. Il m'a fait un clin d'œil comme à une fille de village. Je me suis réjoui sans que la tension ne me quitte. Involontairement, j'ai serré le couteau de cordonnier dans ma poche droite. Alors maintenant, un dénouement terrible pourrait se produire : il pourrait être trouvé, attrapé ou poursuivi, il pourrait appeler à l'aide et nous devrions nous précipiter à l'intérieur du garage. Silence. Le dernier ouvrier sortit, attendu par sa femme ou sa maîtresse venant juste d'arriver, ils s'embrassèrent et s'éloignèrent. Silence. Dans la rue mouvement des piétons ordinaires des deux sexes et de tous âges. Parmi eux se trouvaient des gardes en uniforme qui avaient terminé leur service de la journée et retournaient au poste voisin. Le gardien du garage est sorti par la petite porte, a regardé sur le trottoir, a craché, a fumé une cigarette et s'est caché à l'intérieur.

Suivra-t-il son emploi du temps quotidien aujourd'hui ? Oui, dix minutes plus tard, il arrive, pousse et ferme la grande porte. On l'écoute mettre le levier de fer avec le crochet à l'intérieur. Maintenant nous sommes deux à l'extérieur, ils sont aussi deux à l'intérieur ; l'un se cache comme une souris, l'autre on ne sait pas ce qu'il fait : est-ce qu'il nettoie, mange, boit, dort, lit ?

Le temps passait. Nous avons marché devant le garage, nous nous sommes tenus sur le trottoir opposé, nous sommes même entrés dans le parc voisin des Buttes-Chaumont et nous avons également regardé de là.

Dix-neuf heures approchaient. Vlado s'est rendu compte qu'il était temps de disparaître et a proposé d'aller à la coopérative, à la fois pour un alibi et pour nous mouiller la gorge.

Vers 20 heures, nous étions de retour à notre poste sur le trottoir d'en face devant le garage. Le garde est resté fidèle à son emploi du temps. Il sortit par la petite porte, la ferma à clé et emprunta la rue Gauthier, comme d'habitude, la tortueuse rue Rébeval jusqu'à son appartement de la rue Atlas. Nous l'avons suivi discrètement jusqu'à son café habituel au coin de la rue Vincent. Là, il ne s'attardait habituellement pas plus de 15 minutes et se dirigeait vers la maison. En le voyant s'enfoncer dans la longue entrée voûtée d'une vieille maison à trois étages, nous nous sommes calmés. En remontant la rue Rébeval, nous sentions la

faim familière de nos jeunes années nous gratter l'estomac. Vlado n'a pas eu à répéter sa suggestion de s'arrêter et de dîner au restaurant grec de la même rue. Nous avons mangé copieusement. L'argent n'avait aucune valeur pour nous à ce moment-là.

Selon l'arrangement, à 22 h 05, Kolyo mettrait le journal *Le Matin* sous la grande porte. Cela signifierait : « Tout va bien, je tirerais la porte 20 minutes plus tard. Nous devons répondre par deux coups que nous étions prêts.

Tout a fonctionné comme sur des roulettes. Kolyo a sorti le journal et nous sommes allés au rez-de-chaussée de notre coopérative. Nous avons dû nous dépêcher pour être de nouveau devant le garage 20 minutes plus tard. Tout le monde a pris un paquet – Vlado le cordon Bickford, moi le rouleau de coton et le bidon d'essence – nous sommes rentrés à l'heure. Roger nous attendait sur la rue Gauthier et l'avenue Bolivar. Il désigna un petit jeune homme en imperméable blanc à deux ou trois mètres de côté.

– Il ira à l'intérieur. Là, vous lui direz ce qu'il doit faire. La sécurité est maintenant sur le trottoir d'en face. Une fois que vous serez entrés, ils s'installeront ici... Courage ! Au revoir et à demain.

Nous nous sommes approchés du garage. Nous avons donné les deux coups convenus et la porte coulissante s'est ouverte. Nous nous sommes glissés à l'intérieur avec les paquets. Le jeune homme à l'imperméable s'est faufilé derrière nous. La porte s'est refermée.

Kolyo nous accueille avec joie et murmura :

– J'en ai marre de rester immobile. J'ai fait une inspection. Beaucoup de chiffons, nous utiliserons également des vêtements de travail. J'ai déjà enduit beaucoup de moteurs et de sièges avec de l'huile de machine.

– Vite maintenant... En silence ! Vlado a commandé.

J'écoute attentivement. Dehors des pas – ils passent et repassent.

Tous les trois, nous connaissions nos tâches. J'étais chargé de dire au nouveau camarade quoi faire. J'ai commencé à lui expliquer en français. Il m'a posé une ou deux questions. Je l'ai reconnu à son accent – un Polonais.

Kolyo et moi marchions silencieusement de machine à machine. Nous enduisions partout d'huile que nous écopions avec des seaux et des entonnoirs.

Avec nos couteaux, nous déchirions les sièges et l'intérieur des portes des voitures et des camions. Vlado montait et descendait des voitures, coupant les sièges et mettant des mèches à l'intérieur et à l'extérieur. À un moment donné, il nous a crié de faire attention à ne pas nous salir. Il plaisantait, mais son avertissement est venu à temps. Pour Kolyo et moi, c'était un vrai problème – comment ne pas se salir pour sortir et avoir l'air décent. Nous avons les mains déjà bien huilées, mon imperméable était déjà très abîmé, nous avons commencé à protéger nos costumes. J'ai regardé notre ami polonais. Il était trop tard pour le prévenir – il avait complètement sali son imperméable.

La quinzième minute ! Nous avons continué à salir fiévreusement, jetant partout des morceaux de coton, des chiffons et des vêtements de travail. Vlado a commandé :

– Ouvrez toutes les portes des voitures. Que les flammes entrent partout... Arrosez le tout d'essence. La cabine du garde aussi. Si c'est amusant, qu'il en soit ainsi !

La vingtième minute ! Nous terminions. J'ai éclaboussé le reste de l'essence sur le mur du bas. Vlado nous a ordonné de nous laver les mains. Il y avait un lavabo près de la porte en bas. Nous avons trouvé du savon et une serviette sale. Nous nous sommes lavés et essuyés tant bien que mal.

Kolyo et moi avons allumé les mèches sur le côté. Dans cinq ou six minutes, elles brûleraient et leur étincelle atteindrait le siège de deux voitures. Vlado a allumé une mèche menant au baril d'huile de machine renversé et une autre à la cabine. Les flammes montaient lentement.

Nous sommes sortis un par un. Kolyo s'est attardé un peu. Il ajusta de sa main gauche le crochet du levier pour tomber droit dans le cerceau de fer et serrer la large porte. Vlado tapota l'épaule du jeune Polonais avec une salutation espagnole : « *Saludo compañero !* » Nous signalâmes aux deux hommes de la sécurité que tout était fini.

Selon l'arrangement, les trois Bulgares, d'une manière différente et la plus courte possible, retournèrent au repaire commun de la rue de la Mare. Nous étions heureux de nous revoir vivants et en bonne santé. Nous nous sommes nettoyés, lavés et avons parlé.

– Nous avons fait du bon travail, a déclaré Vlado.

– Est arrivé, ce qui devait arriver ! Demain, les Deutsches grinceront des dents, mais ils resteront un doigt dans la bouche – Kolyo sourit.

– Je ne regrette qu’une chose, dis-je. – J’ai pensé, mais je n’ai écrit nulle part « À bas le fascisme ! » Cela ...

– Ce n’est pas si simple, interrompit Vlado. Les flammes sont nos slogans ! » Ne regrette pas, ils sauront à qui appartenait le feu...

Le lendemain, je suis allé travailler à une heure normale, mais dans une humeur inhabituelle, un prolongement de la joie de la nuit dernière. Vlado nous a dit qu’il était impatient et a pris un bus passant devant le garage tôt le matin. Il y avait des gardes. À l’intérieur, il a aperçu les squelettes de fer de nombreuses voitures brûlées.

Vers 10 heures, Kolyo et moi avons également marché devant le lieu de l’action de la nuit précédente. Nous avons vu des restes de fer tordus de camions parfaitement brûlés dans le garage, deux camions sur le trottoir et trois voitures relativement peu brûlées sur la voie de l’avenue. Le mur extérieur était brisé, vraisemblablement pour ménager une ouverture pour les pompiers et les voitures. Mais nous n’avons pas vu le garage brûler. C’est ce que nous a raconté la femme bulgare Tyrion¹, qui habitait avenue Bolivar en face du garage, après la libération de Paris en 1944.

Roger, habituellement sévère et critique, n’a pas retenu ses louanges cette fois. Il criait juste :

– C’est formidable !... C’est formidable !

Vlado l’a arrosé d’une douche froide. Il lui a dit qu’on ne voulait pas de compliments, mais des armes. Qu’il ne nous raconte pas des balivernes, n’en trouverait-il pas au moins une ? Ou les autres groupes étaient-ils comme nous, avec une seule arme ?

– Alors malheur à nous ! – a conclu notre bon chef Vlado.

Roger fronça les sourcils, se tut et devint très sérieux, nous parlant longuement dans l’esprit suivant :

1. Son nom bulgare est Katia Nikolova.

– Vous êtes communistes, vous êtes dans le mouvement depuis longtemps et je vais être honnête avec vous... Il y a quelques mois le CC du Parti Communiste Français a appelé nos camarades responsables émigrés. Il leur a dit que vous, les étrangers, deviez également participer aux groupes de combat. Et savez-vous ce qu'il leur a donné au début ? 300 francs et cinq revolvers. Ne pouvions-nous pas accepter, objecter ? Nous étions communistes, nous devons faire preuve d'initiative. Je ne divulguerai pas un secret du parti en vous disant – nous avons obtenu assez d'argent grâce à ces cinq pistolets. Mais on est quand même mal avec les armes... Vous avez raison d'insister. Mais n'oubliez pas qu'il existe des groupes de combat sans armes à feu. J'avoue que vous avez pris beaucoup de risques dans cette action avec un seul revolver. Mais vous vous êtes bien comportés, vous avez bien agi et les résultats sont excellents : plus d'une vingtaine de voitures détruites, le garage paralysé pendant au moins une semaine. Encore une fois, au nom de l'état-major de la région Parisienne, je vous salue et vous dis « Bravo »... Et maintenant, à quand la prochaine action ?

Vlado était un peu ennuyé par la question et m'a demandé de donner la réponse suivante non seulement abrupte, mais aussi sèche :

– Quand nous trouverons un objectif approprié et quand nous le déciderons.

Trois jours après cette réunion, le même Roger m'informa que le Comité central du Parti communiste français qualifiait de brillante l'action de l'avenue Bolivar. Il s'excusa pour la nervosité de l'autre jour et ajouta :

– Dites à Gaston (pseudonyme de Vlado) que vous pouvez agir quand, où et comme bon vous semble. Vous êtes tous politiquement mûrs, bien préparés et avec une grande expérience de la conspiration. Enfin, il a promis de livrer un deuxième revolver pour la prochaine action.

À ma grande surprise, Roger étirait la rencontre et la conversation, ce qui était en contradiction avec sa manière énergique de mener les affaires. Il m'interrogea sur la coopérative, sur nos revenus, sur la perspective d'existence de la coopérative en l'absence grandissante de semelles de cuir et de clous (massivement saisis et transportés en Allemagne), sur mon état civil en France, sur certains moments de mon passé (profession principale, postes de direction, manifestations de combat, prisons, Espagne, etc.). Échaudé, voire piqué par des traîtres, j'essayais d'être le plus retenu possible dans mes réponses. Je me suis

séparé de Roger un peu perplexe : ne devrait-il pas, en tant que chef, connaître mon passé, communiqué à la direction du parti ?

Il y a eu une courte période de repos, pendant laquelle nous avons continué à chercher des objectifs et sans trouver ceux qui nous convenaient. Nikolai Radoulov nous a sauvés de cette situation difficile. Il avait travaillé dans un atelier mécanique dans la banlieue de Montrouge et l'avait quitté dès qu'il avait commencé à travailler exclusivement pour les besoins de l'occupant. Il le connaissait comme sa poche. À l'intérieur se trouvaient des tours précieuses, des fraiseuses et des perceuses, des appareils de mesure et d'autres appareils. Les dommages se chiffraient en millions si nous pouvions le détruire. Des voitures chères Mercedes, Opel, Lancia et autres étaient constamment garées dans la cour.

L'éternel critique Vlado voulait que quelqu'un d'autre vérifie si l'objectif méritait notre engagement. À l'insu de Nikolai, il m'a ordonné d'entrer dans l'atelier et de rapporter ensuite ce que j'avais vu. J'ai exécuté la commande sous prétexte de faire réparer ma voiture « privée », à moi, le « représentant de parfums ». J'ai longtemps supplié le chef de l'atelier – un Français énergique d'une quarantaine d'années, aux cheveux roux. Il m'a avoué que si cela ne tenait qu'à lui, il accepterait volontiers de me servir, mais il lui faudrait demander l'autorisation préalable à l'observateur allemand, un lieutenant ingénieur. Dernièrement il avait toujours refusé, alors il m'a conseillé de ne pas insister et de ne pas venir une seconde fois.

Après ma visite, j'ai confirmé les informations de Nikolai. Nous avons décidé d'agir. Nous étions confrontés à deux difficultés : premièrement, l'atelier était à plus d'une heure de route de notre fief, la coopérative ; deuxièmement, nous ne pouvions pas penser à casser la porte ou les vitres aux cadres de fer. Des gens, des policiers et des gardes militaires allemands passaient presque constamment sur l'avenue Aristide Briand, où se trouvait l'atelier. La deuxième difficulté a été surmontée relativement facilement. Nikolai Radoulov nous a fourni un passe-partout. Nous avons testé avec succès cette invention médiévale.

Nous étions fiers de l'action réussie du garage. Nous avons pris un très gros risque par rapport à la première difficulté – l'éloignement de l'objectif. Que signifiait cette difficulté ? Il fallait transporter les matériaux incendiaires – coton roulé imprégné de paraffine, cordon Bickford et un bidon d'essence – de la coopérative du métro des Pyrénées, voyager avec eux et les deux revolvers jusqu'à

la station Châtelet, là après un très long couloir souterrain les matériaux en main embarquer dans les wagons du train pour la Porte d'Orléans. À la dernière station du même nom, descendre et marcher le long de la longue avenue Aristide Briand. Tout ce voyage ressemblait à une véritable promenade sur des charbons ardents. À tout moment, nous pouvions tomber sur une perquisition policière, souvent pratiquée dans le métro, et dans les rues, sur les autorités d'occupation, Roger nous a proposé de nous remettre les matériaux à proximité du lieu de l'action. Le chef de notre groupe a catégoriquement refusé. Il ne faisait pas confiance à l'entourage de Roger, pas même à Roger, et Vlado lui-même a soulevé la question de la confiance :

– Si vous nous croyez, vous nous donnerez les matériaux où nous voulons. Lorsque nous déclencherons l'incendie, nous vous montrerons l'endroit pour vous en assurer.

Traduisant les termes de mon commandant direct, je me suis permis d'ajouter qu'il nous a donné un ultimatum : « Si vous êtes d'accord avec Roger, faites l'action sans moi. »

Roger se résigna avec un soupir.

– Nous devons travailler avec les combattants tels qu'ils sont... Agissez. Je vous souhaite bonne chance !

Vlado poursuivait ses idées obstinément. Il m'a demandé de lui transmettre notre gratitude pour le deuxième revolver et de lui rappeler de ne pas oublier le troisième et le quatrième ; pour lui dire de ne pas s'inquiéter pour nous, nous ne nous laisserons pas attraper vivants. À quoi Roger a répondu :

– La lutte a besoin de combattants vivants, pas de héros morts.

Le chef militaire avait raison. Nous avons nous-mêmes naturellement pris toutes les mesures pour éviter une victime prématurée. Nous nous sommes longuement disputés, par exemple, à quelle heure de la journée ou de la soirée transférer les matériaux. Vlado a exclu le taxi : le chauffeur pouvait se souvenir de nos visages, il pouvait avoir des doutes sur les colis, notamment sur le bidon d'essence. Dans le métro, d'accord, mais quand exactement ? D'après nos observations, l'heure la plus propice était de 18 h à 19 h, aux heures de pointe, lorsque les perquisitions policières et les embuscades se faisaient plus rares.

Décidé – fait. Nous voilà réunis, dans une soirée parisienne d'été étouffante, nous trois – Vlado, Kolyo Marinov et moi, chacun avec un paquet à la main – sortant de notre repaire de la rue de la Mare, traversant la rue des Pyrénées et nous enfonçant dans la station de métro. L'ordre est clair : nous voyageons en deuxième classe, toujours dans la même voiture, sans échanger de mots entre nous – ne pas trop nous éloigner les uns des autres ; Charles, c'est-à-dire moi-même, sera le premier à sortir de la voiture et des gares ; quand ils essaieront de nous arrêter en chemin, peu importe où, Vlado et moi tirerons et dans le tumulte, laissant les colis, tout le monde se sauvera du mieux qu'il pourra ; rendez-vous au restaurant grec de la rue de la Harpe dans le quartier Saint-Michel.

Oui, nous avons voyagé. Non sans excitation et... non sans accidents. Kolyo est descendu de la voiture à la station Châtelet en dernier, et en raison de la grande bousculade des passagers, son paquet s'est déplié, le rouleau de coton s'est étiré le long du quai et il a essayé en vain de le rembobiner. Le train est parti. Le quai s'est vidé de ses passagers. Vlado a poussé une injure bulgare à Kolyo et est venu en même temps à son aide. Le paquet emballé au mieux, ils se dirigèrent vers la sortie du quai, où je les attendais, brûlant d'impatience et de colère. Mais je n'avais pas le droit de juger aussi sévèrement mon camarade maladroit. Nous avons traversé rapidement le long tunnel souterrain en direction de la ligne Porte d'Orléans-Clignancourt. Dans la hâte devant le train arrêté à l'instant, j'ai trébuché et je me suis effondré sur le bidon renversé. Certains passagers m'ont grondé, tandis que d'autres ont condamné mon arrogance de voyager avec de tels bagages aux heures de pointe. Vlado m'a lancé un regard et un sourire qui trahissaient sa pensée : « Des apprentis écrivains ratés – et ils ont entrepris de renverser le royaume d'Hitler. »

Nous sommes sortis de la station Porte d'Orléans en toute sécurité. Nous avons emprunté l'avenue Aristide Briand sur différents trottoirs. Je devais atteindre la porte de l'atelier en premier. J'ai regardé autour de moi et j'ai écouté pour voir s'il y avait du bruit dans la cour. J'ai laissé le bidon devant la porte et j'ai traversé le trottoir soi-disant à la recherche d'un homme dans un café voisin. Les deux derrière moi se sont arrêtés à la porte. Vlado l'ouvrit avec le passe-partout et ils se glissèrent à l'intérieur avec les paquets et le bidon. Je suis resté dehors pour la sécurité, pour surveiller, signaler et agir si nécessaire.

Après m'être débarrassé du bidon et après que Vlado et Kolyo aient disparu derrière la porte d'entrée, j'ai poussé un soupir de soulagement.

Pendant les dix premières minutes, ma tension s'est graduellement apaisée. Sur le comptoir du café d'en face, j'ai bu un verre de bière les yeux fixés sur la porte du studio. La circulation piétonne se raréfiait. Un couple de patrouilleurs allemands est passé sur mon trottoir. La patrouille elle-même n'était pas dangereuse, mais elle rappelait le danger constant. J'ai marché lentement après le couple, qui marchait presque négligemment sur un certain itinéraire. Je suis retourné et j'ai marché sur le trottoir de l'atelier. J'ai regardé ma montre. Les camarades agissaient pendant près de 20 minutes. Dehors, tout était normal. Les gens, en couple ou individuellement, marchaient avec leurs soucis et leurs pensées. L'atelier était au coin de l'avenue Aristide Briand et d'une rue sombre. Je m'approchai des petits carreaux des fenêtres et à travers la vitre brisée de l'une d'elles je chuchotai que tout allait bien dehors. Vlado de l'intérieur, d'une voix sifflante, m'a dit de déguerpir et j'ai continué ma tournée.

La montre indiquait la trentième minute. Fin du jeu ! Oui, mais les personnages ne sortaient pas pour se montrer. Je m'approchai à nouveau du verre brisé. J'ai de nouveau chuchoté : « Une demi-heure s'est écoulée. Terminez ! » Le chef a répondu : « Nous savons. »

La finale a duré cinq ou six minutes. Kolyo est sorti le premier. Après lui, Vlado, en tant que véritable propriétaire, a calmement fermé la porte. Ils traversèrent bientôt le trottoir d'en face. Nous nous sommes rencontrés tous les trois peu de temps après à la Porte d'Orléans. Mes amis étaient de bonne humeur. Sur la suggestion de Kolyo, nous avons pris un taxi. Vlado a accepté à cause des armes...

Nous sommes descendus du taxi à la station Botzaris, loin de la coopérative. Nous nous sommes dépêchés de cacher les revolvers dans les restes des semelles de cuir de notre chambre au rez-de-chaussée. Vlado et Kolyo se sont lavés et rafraîchis. Nous avons tous les trois terminé la soirée par un bon dîner dans un restaurant grec, pas dans le quartier Saint-Michel, mais rue Rébeval. En se régaland avec son vin Beaujolais préféré, Vlado nous a révélé qu'il s'était assuré que le feu engloutisse tout dans l'atelier. En même temps, il a profité de l'occasion pour détruire plusieurs machines délicates. Kolyo s'est également vanté d'avoir

détruit deux ou trois fraiseuses et perceuses. Entre autres, ils ont tous les deux cassé tout appareil, qui leur paraissait délicat et précieux...

Les échos sont venus de nombreux côtés. Roger, seul ou par l'intermédiaire d'autres personnes, avait constaté les grands dégâts causés. Nikolai Radoulov, qui se serait trouvé par hasard dans la maison d'un ancien collègue, nous a apporté la très bonne nouvelle : l'atelier ne fonctionnera pas pendant un mois. Nikolai Zadgorski, venu parler à la coopérative, nous a transmis les jurons d'un de ses supérieurs dont la voiture a complètement brûlé dans le garage de l'atelier.

– Ce patron à moi est un baron bavarois et est terriblement indigné par les « moyens de lutte indignes » que les Français utilisent. Il s'était plaint toute la journée que c'était une nation dégénérée de lâches et de scélérats. « Nous les avons vaincus au front. Qu'ils essaient de nous vaincre, mais pas par des embuscades, mais là, encore une fois sur les champs de bataille d'honneur – armée contre armée. »

Kolyo Marinov frappa plus fort avec le marteau de cordonnier et conclut :

– Eux, les Deutsches, n'ont pas entendu parler de nos Levski et Botev, mais maintenant ils comprendront que les peuples se battent contre les oppresseurs nationaux où et quand ils les trouvent et comme ils le peuvent.

Il était clair désormais que nous étions devenus de grands conspirateurs en dix minutes. Zadgorski, doué d'un esprit alerte et d'une perspicacité aiguë, nous a regardés réagir à l'histoire, comment nous nous sommes regardés et avons souri, et soudain il s'est cogné le front et s'est écrié :

– Eh bien, votre peau de partisan, il paraît que c'est toi le français qui a visité l'atelier hier soir !?

Nous avons de nouveau souri. Kolyo et moi nous nous sommes regardés avec une fierté cachée et nous étions prêts à nous trahir. Vlado, sentant le danger de loin, nous a arrêtés sur le chemin d'une brûlante franchise amicale :

– Eh bien, chacun devrait s'occuper de son travail. Toi le tien, nous le nôtre.

Et de nouveau nous nous sommes penchés sur le banco du cordonnier et avons travaillé avec nos marteaux et nos poinçons courbés.

La rencontre suivante avec Roger eut lieu rue Alphonse Karr dans le 19^e arrondissement. Il nous avait indiqué cette rue dans un but précis. Elle est courte,

bordée de part et d'autre de deux grands ensembles immobiliers populaires. Ses habitants sont des ouvriers ordinaires ou des fonctionnaires subalternes. Cette fois, Roger portait une casquette et une écharpe grise autour du cou. Il avait pris des mesures pour se fondre dans le paysage environnant. Vlado et moi ne différions pas beaucoup des habitants de cette rue prolétarienne.

Roger a commencé la conversation avec des compliments pour nous :

– Vous connaissez l'attitude de la direction envers vous. À ses yeux, vous êtes un groupe d'élite. Elle pense qu'il est temps de passer à des formes supérieures de lutte. Suivez-moi le long des rues de Cambrai et Coirentin-Cariou jusqu'à la Porte de la Villette. Là nous nous arrêterons pour attendre les bus pour la banlieue d'Aubervilliers et je vous expliquerai la nouvelle marche à suivre que nous vous proposons.

La rue Coirentin-Cariou était relativement fréquentée. Les gens sur les trottoirs se pressaient dans deux directions. Il était environ sept heures et demie du soir. Le mois de septembre justifiait nos imperméables.

Roger s'arrêta devant le premier arrêt de bus, sans faire la queue derrière les quelques personnes qui attendaient. Alors que nous nous approchions du chef militaire pour allumer nos cigarettes, il suggéra :

– Regardez exactement où le bus s'est arrêté. Suivez-moi à nouveau sur le boulevard Macdonald. Là, je vais vous expliquer ce dont vous avez besoin.

Nous sommes restés debout quelques minutes, avons regardé le bus, les passagers, jeté un coup d'œil sur les chauffeurs et les contrôleurs, et avons continué après Roger.

Sur le côté droit du boulevard, de hautes habitations municipales s'élevaient comme un mur coloré avec leurs briques jointées rouges et vertes. Roger a ralenti son pas, nous l'avons rattrapé et avons marché ensemble. Il y a eu une conversation entre lui et Vlado.

– Avez-vous vu où le bus s'est arrêté ?

– Oui.

– Pouvez-vous deviner pourquoi je vous ai amenés voir par vous-mêmes ?

– Ce n'est pas le moment de jouer aux énigmes.

– Tous les matins à sept heures précises, un bus militaire part de ce même endroit. Seuls les officiers et sous-officiers allemands y montent. Il les emmène à l'aéroport du Bourget. Demain matin vous irez seuls observer quand et comment s'effectue le départ.

– Vous voulez qu'on largue des bombes ou qu'on tire sur les hitlériens ! N'est-ce pas ?

– Et nous y viendrons, mais maintenant nous proposons une forme inférieure. Il s'agit de... mettre deux machines infernales sous le bus.

– C'est autre chose. Mais on y pensera aussi. Nous observerons seuls pendant une semaine ou deux. Ensuite, nous nous prononcerons.

– Nos gens ont retracé cet objectif dans les moindres détails. Le bus arrive du Bourget à 7 moins le quart. Les boches commencent à arriver à 7 heures moins sept ou huit minutes. Certains avec des voitures, d'autres avec un petit vol. À sept heures précises ou au plus tard à sept heures et une ou deux minutes, le bus part. En tout cas, à sept heures moins une ou deux minutes, tout le monde est monté et attend : ils lisent des journaux, fument, conversent. Cela a été établi après presque dix jours de recherche.

– Nous ne nous laissons pas conduire par des étrangers. Jusqu'à ce que nous ne suivions pas et ne jugions pas par nous-mêmes s'il est possible d'agir, nous sommes libres... Et quand aurons-nous les machines infernales ?

– Votre camarade Jean-Pierre (Nikolai Radoulov, recruté au service technique de l'état-major) vous les remettra quand vous le lui direz.

Nous avons personnellement inspecté le site, un par un, deux par deux, et tous ensemble au moins une douzaine de fois. Nous y sommes allés non seulement le matin, mais aussi le midi et le soir, lorsque le bus revenait de l'aéroport. Nous avons trouvé que le matin était en fait le meilleur moment. Alors, pendant environ cinq minutes, le bus était plein de passagers et immobile. Le soir, à peine arrêté, ils étaient pressés et se retiraient en une ou deux minutes.

Nous sommes parvenus à un accord général pour agir le matin. Mais quand exactement ? Cela devait être calculé à la minute près. En fait, nous n'avions que cinq minutes : le bus arrive à sept heures moins le quart et s'arrête à sa place. Les uniformes verts commencent à arriver cinq ou six minutes plus tard. Nous devons

agir dans cet intervalle, de 7 heures moins le quart à 7 heures moins dix. Une particularité : deux fois au cours de la période observée, l'Allemand – un conducteur énergique et engraisé – est descendu pour marcher sur le trottoir et allumer son cigare. Autre difficulté : dans le même temps, ouvriers et ouvrières passaient, quoique rarement, quoique pressés. Nous avons commencé quelque chose comme une répétition générale : Kolyo Marinov et moi nous nous sommes agenouillés à côté du bus pour attacher nos chaussures dénouées – cela s'est avéré un succès. Ni le conducteur ni les passants ne prêtaient attention à ce que nous faisons. Cela a suffi à nous convaincre de la possibilité d'agir. Avant de définir le jour, ou plutôt le matin, nous avons accepté la proposition du plus vieux des parisiens Jean-Pierre : patienter quelques jours, le mois d'octobre est d'ordinaire maussade et pluvieux, son épaisse obscurité matinale sera notre protecteur naturel.

Lors de la dernière rencontre avant l'action, Vlado a posé à Roger une condition catégorique : deux pistolets de plus, car nous devons tous les quatre pouvoir agir en cas de besoin. Et si on nous donne une grenade à main, ce ne sera pas superflu. Le chef militaire, généralement colérique, constata sérieusement :

- Vous dites ça à la dernière minute.
- Il n'y a pas de dernier moment. Le moment de l'action dépend de nous.
- Plus d'un mois s'est écoulé, vous faites juste des recherches et vous n'agissez pas.
- À la fois quand nous pensons et quand nous examinons, nous agissons aussi. Si tu as étudié la dialectique, tu sauras que tout est lié.
- Ce n'est pas le moment d'examiner qui a étudié quoi. L'important est de servir la cause... D'accord. Je vais vous prêter provisoirement deux revolvers. Vous les recevrez par Jean-Pierre et par lui vous les restituerez.

Restés seuls tous les deux, le paysan de la vallée de l'Iskar sourit sournoisement :

- Il les verra à la Saint-Glinglin, une fois qu'ils tomberont entre nos mains.

Plusieurs jours passèrent. Le temps devenait plus sombre. Notre arrangement était : si la nuit s'annonce pluvieuse, nous agissons le lendemain matin.

Un jour, des pluies torrentielles ont commencé à tomber dès l'après-midi. Nikolai Radoulov a couru dans la coopérative tout mouillé malgré l'imperméable bleu et épais en gabardine. Sans un mot, nous avons compris d'un coup d'œil – l'action devait se dérouler le lendemain matin.

– Dis à ta femme que les patriotes français auront encore besoin de ta chambre, ordonna notre chef. Et si tu fais ton ragoût, nous ne t'offenserons pas en le refusant. Le vin est pour moi.

Ce n'est pas que pour le délicieux ragoût que nous nous sommes rendus à l'appartement rue Riquet. Machines et armes y étaient entreposées, et de là il fallait se déplacer rapidement tôt le matin et, on l'espérait, marcher sans obstacles dans les rues peu fréquentées du quartier prolétarien jusqu'à la porte de la Villette.

Le soir, nous avons mangé et bu dans une bonne humeur générale. C'était comme si nous nous préparions pour un long voyage. En fait, c'était une opération très risquée, plus dangereuse que de lier et d'enterrer les bombes de la rue d'Aubervilliers et du champ de tir. Maintenant avec sans doute plus de passants et en très peu de temps, environ 5 minutes, il fallait pouvoir mettre les machines emballées dans des journaux dans le fossé sous le bus. Bien sûr, Vlado, toujours extrêmement prudent, nous a enjoint de n'agir que lorsqu'il donnerait le signal et lorsque nous, Kolyo Marinov – Pierre, et moi – Charles, serions convaincus du plein succès de l'action.

Le *septemvrietz* Vlado a expliqué :

– Le risque est élevé ici. S'ils nous trouvent et nous poursuivent, nous devons mener toute une bataille. Et si nous commençons à tirer, nous ne savons pas qui sera la victime. Par conséquent – extrême prudence. Si les conditions ne sont pas réunies aujourd'hui, nous essaierons demain, un autre jour. Nous n'avons pas l'obligation d'agir la première fois.

Ce que le chef a dit était tout à fait clair pour nous. Nous avons la conscience d'être prudents. Cela coïncidait avec notre désir de nous en tirer vivants, à la fois pour la lutte et pour la vie elle-même, avec toutes ses douceurs, ses épreuves et ses amertumes.

Réveillés à temps par l'hôte matinal, nous nous sommes précipités avec un appétit juvénile vers le petit déjeuner délicieusement préparé.

Le temps renfrogné empêchait au matin de découvrir son visage à travers les lourds nuages pluvieux.

Deux par deux, nous sommes sortis de sous l'arche de la maison de Nikola et nous nous sommes acheminés silencieusement et à pas pressés dans les rues. Divisés par paires, nous avons marché sur les deux trottoirs. Au bout de la dernière rue, Vlado a ralenti et nous l'avons entendu répéter son signe convenu : « La main gauche sur l'oreille gauche – tu agis, la droite sur la droite – tu continues avec les paquets. »

Une centaine de mètres devant la gare routière, nous nous sommes regroupés : premier Gaston, deuxième Pierre, puis Charles et dernier Jean-Pierre. Arrivés sur les lieux, nous avons trouvé un concours de circonstances idéal : nuages bas, pluie légère, passants très rares et pressés ; le bus était garé sur le trottoir, le chauffeur fumait tranquillement son cigare sur le siège, aucun Allemand n'était visible aux alentours. La montre indiquait sept heures moins 12 minutes. J'ai regardé le chef, sa main gauche se grattant l'oreille gauche. Pierre semblait anticiper le signe, il s'était déjà penché et laissait le paquet. J'ai fait la même chose avec un peu de retard. Avant que je me redresse, ma main droite saisit le pistolet chargé dans ma poche.

Je suivais rapidement Gaston et Pierre qui s'éloignaient. Jean-Pierre marchait lentement derrière moi. Je le remerciai intérieurement. Il était toujours derrière moi et à côté de moi, et je n'avais aucun doute sur sa volonté de me protéger au prix de sa vie. Nous sommes retournés tranquillement à la coopérative.

L'état-major a aimé notre action. À la place de notre exposé, Roger nous rapporte que notre connaissance Bianca a vu à 7 h 30 le bus avec une partie arrière complètement détruite et la partie avant penchée sur le trottoir. Des gardes allemands montaient la garde et détournaient les piétons afin de contourner la chaussée de la place. L'ambulance était là aussi. Les passagers des sièges arrière et de la plate-forme arrière ont été les victimes. Vers huit heures, le bus a été emmené quelque part et la circulation sur le trottoir a été rétablie.

– La direction évalue l'action comme réussie. Il apparaît qu'une seule des deux machines infernales a explosé. Nos techniciens apprendront à mieux travailler. L'essentiel dans votre action est le rôle de la technologie. De toute

évidence, nous pouvons et devons compter sur l'action indépendante de la technologie, et pas seulement sur les combattants. Je sais ce que vous allez répliquer : sans les combattants, la technologie n'est rien. C'est évidemment le cas, mais le courage, l'habileté, l'intelligence du combattant deviennent infiniment plus efficaces lorsqu'ils sont combinés avec des moyens techniquement perfectionnés. Je suppose que pour la première fois Gaston est d'accord avec moi.

– J'ai étudié l'art militaire, et je serais stupide de dire le contraire.

– Très bien !... Et maintenant, à quand la prochaine ?

– Si vous êtes pressé, vous devrez nous signaler des objectifs. Nous travaillons toute la journée et seulement le soir ou tôt le matin ou le dimanche, nous cherchons quelque chose d'approprié.

JE QUITTE LE GROUPE DE COMBAT DES BULGARES

La nouvelle pour moi ne m'a pas été donnée par Roger, mais par Hervé, membre de la Commission des émigrés du Comité central du Parti communiste français. Hervé était un petit homme agile, avec une tête chauve démesurément grande et de petits yeux bleus. Son visage blanc rayonnait de fraîcheur et ses mains étaient aussi propres que celles d'un vrai docteur. Cet homme de petite taille occupait une position importante dans les rangs du Parti communiste et de la Résistance française. Il était extrêmement à l'aise avec moi, comme si nous étions liés par une vieille amitié. Il avait bien étudié ma biographie, alors il ne m'a pas invité à lui raconter mon passé¹. Presque sans introduction, il m'a annoncé la nouvelle :

– Je n'ai pas à te convaincre que le parti valorise ses cadres. Il les place et les déplace selon les besoins de la lutte et, bien sûr, selon leurs qualités... La direction a suivi de près tes manifestations. Elle s'est dite : un jour il faudra retirer ce camarade des rangs des combattants réguliers. Ce jour est venu. Cher Charles ; le

1. Après la guerre, lors d'une rencontre à Varsovie, le Polonais Jacques Kaminski (Hervé) me confia qu'il s'était personnellement rendu au camp du Vernet pour vérifier les informations me concernant auprès de Franz Dalem et d'autres camarades.

parti te nomme responsable politique de l'état-major des combattants émigrés en région parisienne.

La rencontre avec Hervé a eu lieu à la place des Ternes. Nous avons tous les deux continué sur l'avenue de Wagram jusqu'à la place de l'Étoile. Nous avons traversé l'Arc de Triomphe et sommes entrés dans l'avenue Kléber, plus calme que le chemin parcouru jusque-là, les lézards verts y étaient moins fréquents. On pouvait supposer que le dirigeant avait délibérément choisi ce coin peu fréquenté de la capitale pour me confier le grand secret. La confiance du parti me consolait comme une douce caresse.

Il y eut une pause. La conscience de la responsabilité est née en elle. Membre de l'état-major général, responsable politique de la zone centrale et la plus vaste de la Résistance française ! Je me voyais au sommet de ce poste à responsabilité et mon cœur commença à battre avec une force inhabituelle. J'ai ralenti mes pas. Mon compagnon jeta un coup d'œil interrogateur à travers son pince-nez doré. Avec un peu d'effort, j'ai dit :

– Je voudrais poser une question ou plus précisément plusieurs questions : Pourquoi vous êtes-vous arrêté sur moi ? Pourquoi n'avez-vous pas choisi Gaston, qui occuperait ce poste plus dignement que moi ?

– Tu peux être sûr, de nombreux noms ont été avancés sur la table verte. Et ce n'est qu'après mûre réflexion que la direction a pris cette décision. Ne t'étonne pas, et pour toi aussi il y avait des voix pour et des voix contre.

– Est-ce clair que nous, toute notre unité de combat, devons retourner dans notre patrie dès que possible ?

– On ne t'a pas refusé l'admission dans ta patrie ?

– Légalement oui, mais un moyen illégal peut être trouvé.

– Dès qu'une telle opportunité te sera présentée, nous en discuterons. Dois-je te demander si tu acceptes ?

– Je ne sais pas. J'accepte non sans une certaine crainte. Je n'ai jamais été dans l'armée. Et un responsable politique de groupes de combat d'une telle ampleur ne devrait pas être étranger aux équipements militaires, aux opérations militaires...

– Ton ignorance technique militaire t’a-t-elle empêché de participer aux combats ? Notre lutte obéit à d’autres lois que les lois des arts militaires classiques. Et ces autres lois, tout communiste ayant une expérience révolutionnaire les maîtrise vite... Allons boire dans l’un des cafés de la place du Trocadéro et parlons de votre coopérative !...

Très peu d’uniformes verts occupaient les tables dans l’après-midi de ce jour d’automne. La plupart des visiteurs étaient des dames et des messieurs âgés, certains d’entre eux étaient venus avec leurs petits-enfants, d’autres s’amusaient avec des petits chiens. Nous nous sommes assis dans un coin reculé de la terrasse. Hervé a commandé une bière et a demandé, avec une légère ironie dans le ton, que je lui explique comment nous, dans cette coopérative qui est la nôtre, réfutons la loi fondamentale de la philosophie communiste : « L’existence détermine la pensée ». Il avait entendu parler de nos fabuleux bénéfices et se demandait comment nous pouvions être des combattants exemplaires de la capitale française. Mon interlocuteur se distinguait par un esprit vif, et après une très courte explication de ma part, il comprit le but particulier de la coopérative, qui nous fournissait la nourriture, soutenait le parti et cachait notre activité de partisans. Je lui ai assuré que comme nous l’avions créée, nous pouvions l’enterrer.

– C’est de ça que je parlais. Au moins, tu dois d’abord la quitter. Ton nouvel emploi nécessite un travail à temps plein. Tu deviens permanent¹.

Ma démission « coopérative » n’a pas surpris Vlado et Kolyo, qui avaient entendu quelque chose de Roger. Les règles de la conspiration m’obligeaient à ne pas divulguer mon nouveau poste. Je leur ai obéi non sans regret.

J’étais chargé de trouver un lieu pour la première réunion de l’état-major général. Je me suis arrêté à l’appartement de la Bulgare Jana, qui habitait rue Meslay, parallèle à l’un des Grands Boulevards, près de la place de la République. Jana était coiffeuse et avait transformé le salon de son appartement en salon de coiffure. Elle accepta de nous recevoir, mais ne posa qu’une seule condition : de se réunir le dimanche matin de 10h à 12h, car alors le portier de la maison se rendait à l’église.

1. Participant permanent et rémunéré des groupes de combat.

Au jour dit, Roger et un ami sont arrivés juste à temps. Vêtus de vêtements nouveaux et repassés, l'un avec un bouquet et l'autre avec une bouteille à la main, ils ressemblaient à de bons bourgeois français visitant une jeune famille respectable.

Sans dire leurs noms, les camarades ont serré la main de l'hôtesse. L'étranger pour moi lui a remis le bouquet avec un sourire à l'occasion de la connaissance anonyme.

Jeanne – Pour moi tu seras monsieur Bouquet.

Roger – Alors je serai monsieur Bouteille.

Charles – Et nous appellerons tous Madame « La belle coiffeuse ». Et si elle nous sert une tasse de café avec du cognac, ça ne nous dérangera pas, n'est-ce pas, messieurs ?...

L'état-major se composait du déjà familier Roger, du nouveau camarade Louis et de moi-même. Nos postes nous étaient attribués : responsable politique (commissaire) – Charles, responsable militaire – Roger, responsable technique – Louis. Roger et Louis m'ont présenté l'état général des groupes d'émigrés combattants en région parisienne. Nous avons parlé longtemps et n'avons pas remarqué comment les deux heures se sont écoulées.

Louis était tchèque. De petite taille, il avait un visage allongé avec des yeux bleus enfoncés. Dès les premiers mots échangés, son extrême modestie sautait aux yeux. Il se plaignait de douleurs au ventre et rappela brièvement combien il souffrait de la fatigue quotidienne : de nombreux rendez-vous le jour aux quatre coins de Paris et en dehors de la capitale et un travail technique intensif la nuit. Il a signalé la taille très insuffisante de l'appareil technique et m'a demandé de réfléchir à cette difficulté, qui pouvait conduire à l'échec de certains camarades, et même à un plus grand malheur.

Le nouveau poste consommait tout mon temps, toutes mes pensées. Il ne pouvait en être autrement. Vers le haut, j'avais des contacts réguliers avec trois camarades – Hervé et les Français, Yves¹, le chef militaire des groupes de combat

1. Son vrai nom est Henri Rol-Tanguy, membre du CC du PCF, colonel dans l'armée française, connu comme le libérateur de Paris en 1944.

de la région parisienne, et Lapierre², le responsable politique des groupes de combat et des unités de partisans en zone occupée de France. Je rencontrais périodiquement Bruno, secrétaire de la commission des étrangers au CC du PCF, l'Italien Fernand, membre de la commission. Vers le bas – avec les responsables politiques des détachements nationaux : les détachements italiens, espagnols, juifs, roumains et mixtes : Bulgares, Polonais, Hongrois, Arméniens. J'avais des réunions séparées avec le chef du service de renseignement, qui s'est avéré être une connaissance – Bianca du garage de l'avenue Bolivar, avec le chef des cadres Laporte³, avec le Dr Wild, chef du service de santé. Au début, on me donna deux secrétaires : la roumaine Viviane pour les contacts avec les camarades dirigeants et les services, la polonaise Catherine pour les contacts avec les détachements. Plus tard, la jeune fille française Danielle⁴ est devenue secrétaire dactylographe et la pharmacienne polonaise Solange est devenue l'agent de liaison avec les camarades français et certains détachements. Je présentais régulièrement des informations politiques au commandement de chaque détachement, je parlais avec chaque nouveau venu dans nos rangs et à tous les combattants qui montraient des signes d'hésitation, violaient les règles de la conspiration ou se préparaient à une action. Roger et moi nous inspections les lieux des actions et les voies de retraite, établissions les plans d'action et délivrions les ordres correspondants. Je recevais et lisais les communiqués et les rapports des détachements, et à mon tour je rédigeais des rapports et établissais des communiqués à destination de la direction du parti et de l'état-major français des combattants parisiens. À propos de ces rapports et communiqués, Benoît Frachon¹, venu au IIe Congrès des syndicats bulgares, alors et jusqu'à sa mort membre du bureau Politique du PCF, dira : « Ils étaient parmi les plus significatifs que la direction recevait pendant la Résistance. »

2. Son vrai nom est Robert Ballanger, membre du CC du PCF et président du groupe parlementaire communiste.

3. Son vrai nom est Peter Mood, vice-ministre des Affaires étrangères de la République populaire hongroise.

4. Son vrai nom est Odette Tibble, travaillant dans l'appareil du CC du Parti communiste français.

1. Benoît Frachon est décédé en 1975.

CHAPITRE CINQUIÈME

DANS LA RÉSISTANCE SUR UN FRONT PLUS LARGE

Quand je suis passé à un emploi rémunéré, j'ai perdu le droit de circuler parmi mes compatriotes. Mais d'après mon expérience personnelle et celle d'autres personnes, je savais que même les plus grands conspirateurs violent parfois les règles de base de la conspiration. De temps en temps, j'apparaissais parmi les Bulgares et voyais surtout mes compagnons d'armes. On parlait rarement d'autres d'affaires. Notre sujet principal était la Résistance. Gaston et Pierre ont été affectés à un groupe national qui comprenait des Latino-Américains, des Roumains et des Yougoslaves. Une fois, ils ont posé une question délicate devant moi. Gaston parla le premier.

– Écoute, Charles. Tu dois avoir maintenant une vision plus générale de la Résistance. Dis-nous, que font les Français ? Car jusqu'à présent nous ne voyons et n'agissons qu'avec des étrangers.

– Je peux vous dire et vous assurer qu'ils réalisent de grandes actions. La conspiration ne permet pas aux groupes de combat d'être en contact les uns avec les autres. Chaque groupe est constitué par nationalités. Nous, les étrangers, agissons en toute indépendance. Si vous me demandez, c'est très bien pensé : les Français se connaissent, on se connaît aussi. De cette façon, le risque d'échec est réduit. Mais nous coordonnons chacune de nos actions avec la direction française. Elle dirige et contrôle le travail de tous les groupes de combat.

– Mais nous ne savons toujours pas s'il existe des groupes de combat français.

– Vous ne lisez pas l'*Humanité* ?

– On lit, mais on ne dit pas quelle action par quel groupe de combat a été effectuée : étranger ou français.

– C'est bien qu'ils ne l'écrivent pas. Imaginez, qu'ils rapportent : le groupe de combat bulgare a largué des bombes sur l'Hôtel Impérial et les victimes sont nombreuses ? Qu'est-ce que tu penses ? La police ne demandera-t-elle pas qui des Bulgares est capable de telles actions ? Et aura-t-elle du mal à retrouver nos traces ? Et maintenant, il est écrit : « Le groupe de combat X, Y a effectué telle ou telle attaque. » Allez découvrir qui elle est et de quelle nationalité elle est.

– Tu t'es séparé de nous et tu as commencé à t'éloigner de la réalité. Et je te le dis : on ne peut pas se battre avec enthousiasme si on n'est pas convaincu que les Français se sacrifient comme nous.

– Tu en doutes ?

– Je n'en doute pas, mais tu connais notre slogan bulgare : « Voir, c'est croire ».

– Qu'est-ce que tu veux dire exactement ?

– Nous avons une action à venir, nous allons encore incendier un garage, mais pour y entrer, les gardes à l'intérieur, un homme et une femme, doivent nous l'ouvrir. Ton Roger...

– Il est autant à moi qu'à toi...

– ... Vous êtes ensemble maintenant... il est plus à toi. Il dit que nous devons sonner et demander avec notre français de nous ouvrir la porte. Ce que je veux ? Je veux que des Français viennent avec nous, qu'ils parlent en français avec les gardes, qui eux, les croiront sûrement en tant que Français.

– Et quelles sont les considérations de Roger pour justifier son point de vue ?

– Tu le connais, il cale comme un âne sur un pont. Il dit « C'est une violation de la conspiration, nous n'avons pas le droit d'interférer avec les Français », mais nous avons le droit de mourir pour eux, non ?

– Nous luttons contre l'hitlérisme comme un mal mondial, pas seulement pour la liberté de la France. Si nous mourons, nous mourrons pour la liberté de la Bulgarie et pour notre idéal communiste.

– Ah, que de grands mots. Nous les connaissons mieux que toi. Toi, dis à qui de droit, à Roger ou à quelqu'un d'autre, de trouver les Français pour ouvrir la porte. Pour le reste, pas d'objections. Nous avons brûlé et nous brûlerons encore les garages des fritz verts.

J'ai promis de transmettre leurs considérations, que j'ai trouvées correctes. Pierre est intervenu avec tempérament :

– Attends, alors tu lui annonceras autre chose... Tu sais, nous travaillons avec ce rageur de Roger depuis longtemps. Sa bouche ne s'arrête pas. Et il sait tout. Il nous fait la leçon sur le marxisme et la lutte comme à des enfants. Il essaie de nous commander comme des robots. Et nous ne l'avons jamais vu venir avec nous, rôtir sur le feu. Il est notre chef. On ne sait pas quel genre d'oiseau il est. Pour lui faire confiance, on a envie de le voir en action, à côté de nous, avec nous, risquer sa vie comme nous... On lui présente maintenant une occasion pratique de prendre part à l'action. Ensuite, nous le reconnâtrons comme chef.

Je suis tombé sur des strates psychologiques qui formaient chez ces grands combattants une attitude préjudiciable envers leur non moins excellent chef. Je devais me plier à la situation.

La conversation avec Yves, le chef français des Francs-tireurs et partisans de la région parisienne, a été courte et pleine de sens. Il m'a dit :

– Les règles de la conspiration ne sont pas pour nous des formules figées, des schémas pétrifiés. Je ferai une exception pour cette action. Je vous enverrai deux Français. Je le fais parce que je respecte les sentiments des combattants. Un combattant ne doit pas être rongé par le doute ou l'incrédulité ; cela affaiblit sa préparation au combat. Les camarades doivent être persuadés que les Français participent à la lutte avec moins d'expérience que les vôtres, mais pas avec moins de volonté de se battre et de se sacrifier. Je te préviens, je vous donne les deux Français à la condition qu'ils ne contactent que toi, et que toi seul leur expliques la tâche et leur indiques le garage. Personne d'autre que toi ne doit les voir. Ils seront armés. Ils mettront des masques à l'intérieur du garage. Mon contact te les remettra personnellement, quand et où tu diras. Ce sont des jeunes inexpérimentés mais courageux... Bonne chance, cher Charles.

Roger et moi n'avons pas parlé longtemps non plus, mais il a réagi... violemment :

– Quel genre de communistes sont tes amis ? Ils ne m'ont pas cru, ils ne m'ont pas vu en action ? C'est le parti qui m'a mis à ce poste. Est-ce qu'il s'arrêterait sur une personne qui a peur ? En fait, ils ne font pas confiance au parti. Et puis, qu'imaginent-ils ? Qu'eux seuls sont courageux et loyaux, qu'eux seuls sont prêts à se sacrifier ?... Tu peux leur dire que moi, comme eux, j'étais illégal dans ma patrie, que comme eux, j'ai combattu sur le front de Madrid... Bien, je serai avec eux, ils me verront « en action » comme ils disent.

Le garage en question était situé sur la rue de Laborde près de l'église Saint-Augustin. À l'intérieur se trouvaient les voitures de l'organisation de construction Todd. L'intérieur du garage était divisé en cinq étages et pouvait contenir plus d'une centaine de voitures.

Le soir convenu, le contact d'Yves – une jeune femme blonde – m'a remis les deux combattants français sur la place de Narvik, près du lieu de l'action. Elle m'a dit :

– Yves a insisté pour que je te répète : personne d'autre que toi ne doit rencontrer les jeunes hommes. Tu leur expliqueras leur tâche et comment se comporter.

Les deux hommes étaient vraiment jeunes. Ils portaient des imperméables bleus. La casquette de l'un trahissait sa profession ouvrière, le chapeau de feutre de l'autre témoignait d'un service dans une entreprise commerciale ou de fonctionnaire. La première question que je leur ai posée était : ont-ils jamais participé à une action armée ? Celui avec la casquette a répondu qu'il avait participé, et l'autre que c'était la première fois, mais qu'il avait terminé son service militaire et pouvait tirer.

– Vos camarades vous ont déjà avertis de porter des masques, ai-je dit. – C'est très important... Votre tâche est la suivante : vous allez sonner à la porte d'un garage allemand. S'ils ne vous ouvrent pas tout de suite, vous sonnerez une deuxième fois, et dès qu'ils appelleront de l'intérieur, vous répondrez : « Police. » Les gardes, hommes et femmes, sont des Français d'âge moyen. Une fois à l'intérieur, vous pointerez vos revolvers sur eux et leur ordonnerez « Levez les

mains », puis vous les forcerez à tourner le dos et à ne pas bouger. En leur liant les mains avec cette corde, elle est fine mais solide, vous mettrez vos masques et l'un de vous les conduira dans leur local. Là, vous les garderez face au mur. L'un de vous restera près de la porte. Lorsqu'on sonnera deux fois et frappera une fois à la porte, il ouvrira pour nous permettre d'entrer. Ils transportent tout le nécessaire pour enflammer le garage. Vous ne parlerez pas dans le local du gardien, surtout à haute voix. Il y a un téléphone là-bas, vous couperez son cordon avec un couteau. Si vous êtes fumeur, vous pouvez fumer. Une fois l'action terminée, vous sortez en dernier. Vous détacherez les gardes, mais les avertirez de ne pas sortir avant que les flammes ne se soient propagées aux étages. Menacez-les en disant que vous resterez devant la porte du garage pendant au moins un quart d'heure. Courage et bonne chance ! Après l'action nous nous retrouverons ici tout près, dans le jardin Bergson, à droite de l'église.

Ils m'ont laissé aller en avant, ont ralenti leur pas, ont regardé autour d'eux, la rue était vide, ils l'ont traversée en oblique. Celui avec la casquette a sonné une fois, a attendu, et a sonné une seconde fois. Il a attendu de nouveau et a crié un peu fort : « Police ! » La porte s'ouvrit à peine et les deux jeunes hommes s'enfoncèrent rapidement à l'intérieur. J'ai attendu trois minutes, n'ai rien entendu de spécial et je suis redescendu rue de Laborde. Roger est apparu. Nous avons échangé le seul mot, « Agissons ». Nous nous sommes séparés avant l'intersection de la rue de Miromesnil. Il a tourné à gauche et j'ai tourné à droite. Je me suis écarté un peu, je me suis arrêté et j'ai vu trois camarades entrer dans la rue avec des paquets à la main derrière Roger. Quatre autres combattants, dont nos Gaston et Pierre, se sont dirigés également vers le garage du côté du boulevard Malesherbes.

Après environ quarante minutes d'errance nerveuse dans les rues autour de la gare Saint-Lazare toute proche, j'entrai dans le jardin Bergson, où le contact d'Yves m'attendait. Un couple s'étreignait sur l'un des bancs. Cécile s'est approchée de moi et m'a fait une vraie surprise : elle m'a embrassé et m'a tiré vers un autre banc. Elle me murmura doucement.

– Ne devons-nous pas déjouer l'ennemi ?

Après tout, je lui ai proposé, nous les « amants », d'attendre les jeunes à l'extérieur du jardin. Elle a répondu « Je suis d'accord » et a ajouté :

– Tu sais, Yves est trop inquiet. Il dit : « J’ai fait cette exception, mais cela doit rester une exception, un cas isolé. » Je t’en prie, n’insiste pas pour que cela se répète.

L’avertissement était inutile. Je n’avais pas l’intention de briser la conspiration une seconde fois. Au bout d’un moment, lorsque nous avons rencontré les combattants français dans la rue, ils ont répondu à ma question « Comment ça s’est passé ? » avec un enthousiasme pétillant :

– Super ! Très bien !

Je les ai salués au nom de l’état-major général et leur ai souhaité bonne nuit.

L’action avait été totalement réussie. Près d’une centaine de voitures ont été incendiées et endommagées, et le garage a été entièrement détruit. Les combattants sont sortis indemnes de l’épreuve.

Il y a des moments curieux dans la vie. Vous voyez un ami amoureux, enjoué, heureux, prêt à toute générosité, il se sent au septième ciel. Au bout d’un moment, vous le rencontrez minable, mou, mal rasé, silencieux.

C’est ce qui nous est arrivé après la merveilleuse action de la rue de Laborde. Nous nous sommes tous réjouis : Gaston et Pierre du courage de Roger, Roger de la confiance et du respect gagnés par les deux « mauvais » Bulgares, Yves de l’heureuse exception, l’état-major de l’action magnifique, jusqu’à... jusqu’à ce que nous apprenions la fin tragique des deux jeunes français.

Lors d’une réunion suivante, Yves m’a raconté :

Dans leur quartier, autour de la place d’Italie, des patriotes ont attaqué un officier hitlérien, l’ont tué et lui ont pris son arme. Dès la nuit même, la Gestapo procéda à des arrestations dans le quartier. Nos jeunes, qui n’avaient rien à voir avec l’assassinat, faisaient partie des personnes arrêtées. Mais à la préfecture de police, les agents ont inspecté les détenus. Parmi les personnes qui examinaient figuraient les portiers du garage. Ils les ont reconnus et identifiés comme impliqués dans l’incendie.

– Les jeunes ne portaient-ils pas des masques ? Je leur avais dit de ne même pas se parler à haute voix afin de parer toute éventualité !

– C’est ça, ils ont enlevé leurs masques, trompés par le « patriotisme » de ces Français ordinaires. La femme a commencé à maudire et injurier les boches, affirmant qu’elle et son mari participaient aux sabotages, etc. Ils sont allés jusqu’à boire du café, fumer et critiquer le gouvernement de Vichy pour sa coopération avec les occupants. Lorsqu’on leur a de nouveau lié les mains, cette lâche gardienne leur a promis de dire lors de l’interrogatoire à la police ou à la Gestapo que ses agresseurs semblaient être des étrangers, voire des Allemands. « Pour qu’ils se cassent la tête, qu’ils poursuivent le vent » – les a-t-elle rassurés, la future traîtresse... Je les ai critiqués d’avoir enfreint tes instructions et les miennes, mais pas assez. Je supposais que les gardiens étaient de vrais patriotes. Puis quand même, l’action s’était terminée brillamment... Je n’avais pas le cœur de me montrer abrupt... Une grande leçon pour nous. Nous devons être intransigeants envers quiconque sous-estime les lois de la conspiration. Sans préciser le lieu de l’action, tu peux citer le cas dans tes contacts avec les responsables politiques et les combattants réguliers. Dommage pour leur jeunesse, soupira Yves. – Mourir bêtement... Quelle horreur !... Le père de l’un d’eux participe aussi à la Résistance...

Si je ne les connaissais pas, le récit d’Yves ressemblerait à de la littérature cruelle. Mais je les avais vus, je leur avais parlé, ma main pouvait encore sentir leurs poignées de main saines et chaleureuses. Mon chagrin était double : pour leur prime jeunesse et pour la mort de deux purs combattants.

Pas un instant je n’avais cessé de penser à de nouvelles recrues au groupe de combat bulgare. Je cherchais toujours. Au bout d’un moment, je me suis arrêté chez Georgi Stoyanov – membre du parti depuis la période des socialistes de gauche, ayant participé à la grève des cheminots en 1920, militant dans les syndicats révolutionnaires français, effectuant des missions secrètes au nom du Parti communiste français, un homme aux deux professions : tourneur et barbier. Je l’ai présenté à Vlado, qui après l’avoir rencontré m’a dit :

– C’est évident, vieux, bon camarade à nous et il est déterminé à mourir. Il a une famille et il est prêt à la sacrifier. Mais il a un défaut. J’ai remarqué qu’il traînait un peu une jambe. Je lui demande : « Seras-tu capable de courir si tu es poursuivi ? » Et il me répond honnêtement : « Je ne peux pas beaucoup courir », mais il dit : « Peu importe, la mort ne me fait pas peur ! » Il ne sait pas que nous

nous ne sommes pas d'accord pour que nos camarades meurent en vain... Bien qu'il soit bon, voire très bon, je ne l'accepte pas à cause de son défaut... Mais tu dois l'utiliser pour un autre travail plus approprié.

Georgi connaissait très bien Paris et ses environs, il parlait bien le français. Il s'est montré comme un très bon officier du renseignement et est devenu un membre actif du Bureau du renseignement de notre état-major. Lui, Martin, marchait à pied toute la journée avec la Roumaine Bianca et la Polonaise Odette. Ils ont trouvé, inspecté et proposé divers objectifs : jeter des bombes dans des hôtels, des restaurants, des bus, attendre et attaquer des pelotons et compagnies allemandes se déplaçant sur un certain itinéraire, détruire certains officiers et individus hitlériens de haut rang, des Français qui sont devenus des collaborateurs des occupants, etc. Les objectifs mentionnés par eux étaient d'abord évalués de manière exhaustive par nous trois : Roger, Louis et Charles. Le commandement militaire des détachements alors acceptait ou rejetait l'objectif. Le plan opérationnel était finalement approuvé par Roger et moi-même. Nous examinions les projets d'actions les plus significatives avec Yves ou Lapierre du commandement français.

UNE PURE PROUESSE DE GRANDE CLASSE !

Pendant un certain temps, la direction de la Résistance a ordonné à nos groupes de combat d'attaquer les sentinelles aux entrées des casernes, des hôtels et des institutions publiques. Son raisonnement était basé sur des informations selon lesquelles un officier militaire tué dans la rue était rapidement enlevé et dissimulé sous divers prétextes – soit il était parti soudainement pour le front, soit il aurait été chargé d'une mission secrète. Les chefs Hitlériens utilisaient de tels mensonges pour maintenir le moral de leurs troupes. Mais notre parti poursuivait l'objectif contraire – faire douter, saper l'esprit combatif de la populace hitlérienne. La mort d'un gardien en plein jour était inévitablement apprise par des centaines et des milliers d'hitlériens dans les hôtels ou les casernes. Les actions contre les sentinelles avaient un autre sens : elles témoignaient du courage fou des combattants français, qui ne pouvait qu'effrayer les occupants complaisants et inspirer le respect à l'ennemi insaisissable pénétrant jusque dans leur tanière.

Nous avons décidé de commencer l'exécution de la tâche avec un coup de tonnerre. Nous nous sommes arrêtés à l'hôtel du Louvre, situé sur l'une des places les plus fréquentées de Paris, la Comédie Française. À cet effet, nous avons sélectionné de braves jeunes combattants : Pavel (Paul) – mécanicien de profession et Tchèque de nationalité, Tommy – étudiant, Hongrois, et Rajman – tailleur, Juif polonais. Pavel et Tommy devaient agir et Rajman devait les protéger. Les trois ont examiné les lieux plusieurs fois à différents moments de la journée et ont déterminé l'heure de l'action entre 18 h et 18 h 30. À cette heure, la circulation était extrêmement animée en raison de la fin de la journée de travail dans les institutions publiques et les entreprises privées environnantes. Les combattants considéraient la circulation intense comme une couverture très pratique. Rajman a jugé que l'action était risquée, mais son effet serait énorme. Des milliers de Français verront la Résistance en action, et les boches trembleront qu'on ose les exterminer dans les quartiers de luxe.

Roger et moi avons de nombreuses années de plus que les jeunes hommes, mais notre enthousiasme n'était pas moindre que leur volonté juvénile pour un exploit. J'avais un lien direct avec les trois combattants. Je savais exactement quand ils agiraient. La première tentative a échoué. En tout cas, ils tournaient autour de la sentinelle, cherchant un moment propice pour se faufiler inaperçus dans la foule et ne pouvaient toujours pas trouver de solution. Ils ont répété l'expérience sans succès. J'ai accepté une troisième tentative et s'ils échouaient, je leur ai dit que nous abandonnerions l'objectif. Lors de la troisième rencontre, ils avaient l'air triste, comme s'ils revenaient des funérailles d'un ami proche. J'ai tenté de les convaincre de l'extrême difficulté de l'action, fait une autocritique de la part de la direction et leur ai assuré qu'il existe d'autres objectifs non moins fascinants.

Plusieurs jours passèrent. Lors d'une réunion, mon contact Catherine m'a amené Pavel et Rajman. Ils sont repassés devant l'hôtel, ont examiné à nouveau la situation et m'ont dit qu'ils ne pouvaient pas se résoudre à abandonner une action aussi spectaculaire. Catherine a osé me conseiller de ne pas accéder à la demande des jeunes, qui était une pure folie. J'ai déçu ma camarade raisonnable. J'ai averti les jeunes enflammés par l'action d'être prudents et s'ils n'étaient pas sûrs à 99 %, de ne pas agir. L'expérience sera absolument la dernière. Ils étaient contents et m'ont sincèrement remercié.

Ce soir-là, Rajman m'a rapporté, perplexe :

– Tu as raison. Nous n'avons pas pu surmonter les difficultés de l'objectif.

– Ce n'est pas un problème. Un mal pour un bien. On dirait que nous avons élevé trop haut la barre.

– Ne vous précipitez pas dans la critique ou l'autocritique. Pavelet moi avons fait un autre travail. Je te laisse juger si nous avons bien ou mal fait.

– Sois bref...

– Comme tu sais, nous avons fait le tour de l'hôtel Rohan, de la place du Palais Royal, des rues Saint-Honoré et de Rivoli. Soudain, devant nous sur le trottoir de la rue de Rivoli, deux gros officiers apparurent comme des hiboux. Tous deux avec de larges pèlerines vertes doublées de drap rouge. Un avec un monocle. Nous allons vers eux. Un éclair, une pensée m'est venue à l'esprit. Je les vois, nous sommes seuls : nous et eux. Je murmure à Pavel: « Est-ce qu'on tire ? » Il dit : « On tire ! » J'ajoute : « Par derrière, quand on les dépasse. » Nous nous sommes croisés, sans qu'ils nous remarquent. J'ai dit d'une voix sifflante : « Prêt ! » Nous nous sommes retournés et avons tiré à bout portant à la hauteur du cœur. Tous les deux se sont étalés par terre comme des grenouilles. Nous avons caché nos revolvers, couru à l'intersection de Rivoli et de Rohan, et avons ordonné aux passants effrayés : « Courez. Ils tirent. » Les voitures sur la rue de Rivoli se sont arrêtées, nous avons traversé la rue et sommes entrés dans le jardin des Tuileries...

Qu'y avait-il à juger ?! Une pure prouesse de grande classe ! Les jeunes – admirablement courageux, débrouillards, magnifiques ! ...

LES STATIONS DE RADIO SOTTENS, MOSCOU ET LONDRES COMMUNIQUENT...

Nous avons abandonné le projet de la sentinelle devant l'hôtel du Louvre. Nous partîmes pour une autre action. Le service de renseignement nous avait décrit dans les moindres détails le parcours d'une compagnie d'honneur allemande

gardant le Palais du Luxembourg rue de Vaugirard¹. Seuls de jeunes lieutenants et sous-lieutenants de l'armée de l'air servaient dans la compagnie. Ils quittaient le palais à 12 heures précises, et après la rue Vaugirard ils entraient dans la rue Monsieur-le-Prince, atteignaient le carrefour de l'Odéon et descendaient à la station de métro du même nom. Les semaines d'observation de Martin et Odette leur avaient permis d'établir, avec une exactitude allemande absolue, le passage de la compagnie le long de l'itinéraire désigné. Ils ne nous ont pas recommandé de méthode d'action. Avec Roger et Louis, nous l'avons choisie nous-mêmes. Pendant trois jours consécutifs, nous avons dû voir la compagnie de nos propres yeux et déterminer l'exactitude des données et la possibilité d'une action future. Contrairement à la circulation bruyante devant l'hôtel du Louvre, ici on s'est réjoui du vide de la rue. Sur un des trottoirs se trouvait l'arrière de la faculté de médecine sans portes et avec des fenêtres camouflées. De l'autre côté, de la rue Casimir Delavigne au carrefour de l'Odéon, il y avait des antiquaires et des magasins de musique fermés ou déserts. Après quelques discussions, nous avons décidé d'une action combinée : deux machines infernales seront placées sur les deux trottoirs de Monsieur-le-Prince à une distance d'environ 30 mètres, de la longueur de la compagnie (20 rangées de quatre personnes). Trois à quatre secondes, après l'explosion des bombes, deux combattants attaqueront les officiers survivants avec des grenades, et un Schmeisser rugira de l'escalier opposé du passage Dubois. La retraite des combattants à la grenade aura lieu dans les rues Delavigne et Crébillon, l'homme au Schmeisser – dans la rue de la faculté de médecine à côté du musée de Cluny, où une voiture l'attendra.

On sait que même les plans les plus géniaux ont besoin d'exécuteurs qualifiés. Par conséquent, la question de savoir auquel des combattants confier cette tâche responsable nous a pris beaucoup de temps. Rajman et Paul, qui avaient été brillants ces derniers temps, étaient irréprochables. Nos Gaston et Pierre ont été mentionnés, mais ont été écartés en raison de leurs supposées objections. On cherchait des camarades qui embrasseraient l'action avec enthousiasme. On ne pouvait pas les trouver soudainement et facilement. Nous n'avions pas d'autre choix que de les créer. J'ai eu l'honneur d'être leur créateur... On m'a présenté... Tommy, une connaissance à moi de l'époque des préparatifs de

1. Dans ce palais siège le Sénat.

l'action contre la sentinelle devant l'Hôtel du Louvre. Que savait-on de ce jeune Hongrois grand, mince, doux, blond et bouclé ? Il était issu d'une famille d'intellectuels ; père professeur, mère musicienne. L'environnement familial était bohème. Il avait travaillé activement dans l'organisation du Komsomol, avait livré des exposés, avait dessiné des croquis et des affiches, s'était distingué par son intelligence précoce. Il fut un excellent élève au Lycée Louis Le Grand, mais le quitta à cause des manifestations bruyantes des racistes fascistes. Il écrivait de la poésie, aimait la musique. Il avait embrassé le drapeau des combattants parisiens avec un peu de réticence : il se préparait à un concours à l'Académie des Beaux-Arts. Il estimait que par l'art il servirait plus efficacement la lutte contre l'occupant.

Son ami proche Pavel avait signalé de légères hésitations de Tommy lors de l'action devant l'hôtel du Louvre. Après avoir vu comment Pavel et Rajman agissaient et réussissaient, il avait l'ambition romantique de devenir un héros.

L'information de Pavel était révélatrice pour moi, ne parlait-elle pas d'une évolution positive chez ce jeune de 18 ans ? Néanmoins, je prévoyais des difficultés et des surprises dans la conversation à venir avec Tommy. Je ne m'étais pas trompé. Deux semaines après l'exploit de ses amis, il avait changé d'humeur et de comportement. Avant que je ne commence à lui révéler l'action future et son rôle dans celle-ci, le jeune homme, plus pâle que d'habitude, s'excusa de m'importuner avec une question personnelle. Je supposais le pire : quitter les rangs de la lutte. Il a commencé assez confiant :

– Je sais par les livres que Marx et Engels étaient contre la terreur individuelle. Pourquoi nous qui sommes communistes la pratiquons ? Je m'empresse d'ajouter que les populistes russes, le frère de Lénine, par exemple, ont attaqué des tsars, des ministres, des gouverneurs. Et nous, ce qui se met en travers : des sous-officiers, de simples soldats. À mon avis, les vengeurs du peuple russe ont fait ce qu'il fallait. Je comprends et suis d'accord avec une telle terreur, mais si elle touche Hitler, Goebbels, Himmler...

En face de moi se trouvait un jeune qui cherchait, s'interrogeait, s'inquiétait, éprouvait. J'avais quelques minutes pour aider et sortir le jeune combattant des ses questions enchevêtrées et pensées sous-entendues. J'ai essayé d'éviter les termes inconnus et les phrases creuses, de sorte que dans mon désir de le sortir des

jugements instables, je ne le pouvais pas dans les arguments et les raisonnements à consonance vide. Je lui ai demandé :

– Connais-tu les rangs des officiers fusillés rue de Rivoli ?

– Je ne sais pas.

– Un général et un colonel.

– C'était un coup de chance. Sinon, selon le plan, nous devions abattre un sous-officier ordinaire.

– La cible n'était pas la sentinelle. Pour nous, le sous-officier était un moyen, un moyen pour atteindre un but : ébranler le moral des occupants. Schmid, Fritsch ou Fritz dans leur vie privée peuvent être des hommes bons et ordinaires. Devant l'hôtel du Louvre, ils ne sont qu'un symbole de l'idée hitlérienne de domination mondiale de la nation allemande. En tant que communistes, nous sommes contre la terreur individuelle. Mais nous ne frappons pas sur Schmidt ou Fritz. Dans ce cas, nous tirons sur une idée monstrueuse. En supprimant la sentinelle, nous dérangeons les occupants autosatisfaits, nous ébranlons leur morale, nous prouvons la haine de toute une nation, de toute une humanité progressiste.

– Les terroristes russes, lançant des bombes sur les rois, ont également tiré sur l'idée d'autocratie, insistait sur son idée Tommy.

– Mais ils avaient tort de penser qu'en tuant le roi ils aboliraient le tsarisme.

– Et nous, allons-nous briser l'hitlérisme en effaçant le Schmid sans nom ?

– Nous n'avons pas de telles illusions. L'hitlérisme ne sera détruit que par les coups de l'Armée rouge, aidée par les troupes alliées et les forces des peuples en lutte. Ici en France, nous jouons un rôle de soutien dans le grand duel. Mais ce rôle est aussi crucial. Nos actions minimales, souvent à peine perceptibles et sans retentissements, infligent des dégâts importants au moral des dégingandés verts pavanés. Bien sûr, lorsque nous frappons des hauts gradés, nos coups sont plus fructueux. Penses-tu qu'il sera facile de trouver des remplaçants dignes et tout aussi valables pour le général et le colonel déchu ? Tu peux répliquer : à la fin, ils mettront des suppléants à leurs postes. Correct. Mais cela prendra du temps,

amènera le chaos, relâchera la discipline, augmentera l'incrédulité, affaiblira l'ennemi. Multipliées cent, mille, dix-mille fois, ces piqûres sur le corps de la force ennemie vivante représentent les fourmis attaquantes qui renversent les éléphants géants.

Nous avons fait le tour de tout le quartier Montparnasse pendant environ une heure. La froide journée de décembre nous a incités à marcher vite et avec agilité. Vus de côté, on aurait dit : un père et un fils, engagés dans des conversations familiales.

Il serait prétentieux de ma part de supposer que c'était du tout cuit. J'ai proposé de nous voir une deuxième fois. Tommy a refusé :

– Inutile. Il m'est apparu clairement quelque chose que tu n'as pas mentionné, mais qui dans ce cas est décisif : la guerre, la situation militaire. Dans ce contexte, les choses changent : la terreur individuelle disparaît et se transforme en une cause collective, en un torrent de cascade puissante... Quant à l'action et ma participation à celle-ci, j'en parlerai à Pavel et il te dira oui ou non.

Son ami Pavel m'apporta un oui avec un sourire compatissant. Je me sentais satisfait : je n'avais peut-être pas créé de combattant, mais il me semblait que j'avais guéri un malade.

Au moment de l'action, Tommy s'est révélé avec toute la splendeur du romantisme de sa jeunesse. Après l'explosion des machines infernales, Tommy et Pavel ont jeté des grenades sur les Allemands désorientés. À peu près au même moment, le Schmeisser de Rajman, debout près de la balustrade de l'échelle de la rue, a crépité. Les coups combinés ont non seulement abasourdi les officiers pris dans le piège à feu, mais ont déchiré et fauché plus de 20 personnes tuées et encore plus de blessés.

Les deux jeunes hommes se retirèrent calmement le long de la rue Crébillon et tendirent leurs revolvers à la camarade qui les attendait. Ils arrivèrent sur la place devant l'église Saint-Sulpice et entrèrent dans un café, où ils prirent avec appétit un petit déjeuner de croissants et du café. Rajman, cachant son Schmeisser encore chaud sous son imperméable bleu, se retira tranquillement dans la rue de la faculté de médecine, traversa le Boul'Miche et monta dans un taxi qui l'attendait à la porte du musée.

Rajman a raconté à la camarade Viviane dans le taxi :

– Tout s'est déroulé comme sur des roulettes. Les machines infernales au début et à la fin de la colonne ont explosé à temps. Beaucoup tombaient comme des poires, d'autres tombaient sur le ventre. Les grenades de Pavel et Tommy atterrirent au milieu de la compagnie. Mes deux décharges ont achevé quelques-uns des Fritz rampant sur le trottoir ou se tenant à côté des portes et vitrines des magasins...

Les résultats de cette action ? La même Viviane à 13 heures s'est rendue sur les lieux. Elle nous a transmis ce qu'elle a vu. Toutes les rues environnantes étaient bloquées par des policiers français et allemands. Des ambulances sont arrivées et ont emmené les morts et les blessés. Tout le quartier parlait avec enthousiasme de la « terrible bataille de rue entre soldats allemands et partisans français, faisant des centaines de victimes des deux côtés ».

Deux heures après l'attaque, Radio Sottens, Suisse, a rapporté l'événement. Le lendemain, Moscou et Londres saluaient l'exploit des combattants parisiens qui sont passés à l'offensive contre les occupants hitlériens en plein jour.

Dans une conversation avec moi, le jeune homme Tommy, ayant passé avec brio son baptême du feu, me confia sa découverte :

– Dans les rues de Paris, je me sens comme un combattant du front de l'Est.

La flamme dans l'âme des combattants brûlait. Le romantique Tommy faisait pression pour participer à une nouvelle action dès que possible. Pavel s'est contenté de déclarer sincèrement et simplement : « Toujours prêt ».

LE COMBATTANT PAVEL SIMO – LA PREMIÈRE VICTIME

La belle Odette du service de renseignement désigna la cantine des officiers hitlériens dans la banlieue d'Asnières. La cantine n'était ouverte qu'à midi et représentait une vaste salle au rez-de-chaussée avec une grande fenêtre d'un côté du boulevard, le long duquel s'étendaient deux rails de tramway. On entrait dans la salle en passant par une porte simple en fer et après une douzaine de pas on

atteignait une entrée étroite de deux mètres. Les quelques jours d'observation d'Odette nous ont apporté des informations précieuses : une cinquantaine d'officiers jusqu'au grade de commandant mangent à la cantine. Ils viennent tous entre 12 h 05 et 12 h 20. Ils commencent à sortir à 12 h 45 au plus tôt. À cette heure-là, la circulation piétonne sur le boulevard est très rare. L'arrêt de tramway est à une centaine de mètres. Le tramway circule toutes les douze minutes à grande vitesse. Sur la recommandation de l'expérimentée Odette, l'heure d'action devait se situer entre 12 h 25 et 12 h 35, quand tout le monde était à la cantine, les piétons s'apercevaient à peine et le tramway ne passait pas.

Pendant deux jours d'affilée, Tommy, Pavel et moi avons vérifié les données du renseignement de nos propres yeux. Elles se sont avérées consciencieusement exactes. Notre seul souci concernait les conditions de la retraite. La première intersection du boulevard était à 70-80 mètres de la cantine. Cela supposait qu'après avoir jeté les bombes, les combattants devraient courir le long du boulevard pendant 20 à 30 secondes avant de virer dans la rue parsemée de vitrines de produits coloniaux, de produits laitiers, de pains et de confiserie. Au coin de la rue, ils remettront leurs armes à la camarade Catherine, qui à son tour prendra le tram en direction de la capitale.

Nos jeunes ont accepté l'action avec enthousiasme. Tommy était impatient d'agir. Il m'a assuré de sa vitesse de cerf en tant que coureur, comment il disparaîtrait dans un croisement en seulement 10-15 secondes, et comment il allumerait et fumerait calmement sa cigarette. Pavel était plus calme. Contrairement à son ami, il se lançait dans l'attaque imminente avec la conscience d'un soldat en mission de combat.

Pavel et moi étions liés par quelque chose de slave, une forme particulière de fatalisme au service d'une idée supérieure qui transcende nos personnalités. Hitler avait destiné les slaves à être l'engrais de la race allemande au pouvoir. Pavel, le jeune homme de vingt ans, et moi avions conscience que notre sacrifice dans la lutte servait non pas d'engrais, mais de tremplin pour la victoire sur le dragon fasciste. J'avais des sentiments paternels pour ce pur combattant, et il a plus d'une fois témoigné de mon affection filiale : il m'a écouté et cru jusqu'au moindre mot, m'a surpris par ses gâteries, a cédé son logement soit pour des réunions, soit pour des nuitées. Lors de nos réunions, nous nous sommes souvent

plongés dans les vagues de mes souvenirs révolutionnaires ou dans les descriptions rapides de sa courte vie de travailleur. À l'âge de quatorze ans, il a remplacé le banc d'étudiant par le métier à tisser de l'usine. En tant qu'apprenti, le maître français lui a appris non seulement le métier de mécanicien, mais aussi... du communisme. Pavel est devenu un membre actif du Komsomol. Une fois, il a même participé à une grève pour protéger son maître, que les propriétaires voulaient expulser. Lorsque les hordes d'Hitler ont envahi la Tchécoslovaquie, son père ne lui a pas permis de rentrer chez lui et de lutter contre les envahisseurs étrangers. Restant à Paris, le jeune patriote tchèque a juré de se venger de tout fasciste, où qu'il se trouve. C'est pourquoi l'appel de son compatriote Louis, notre responsable technique, à rejoindre les rangs des groupes de combat a résonné en Pavel comme une invitation à participer à un festival de la jeunesse tant attendu.

Maintenant, je vois Pavel – avec son visage arrondi, pâle, ses sourcils gais, ses yeux bruns enfoncés et son sourire gentil, portant un costume vert-gris décent, avec une écharpe parisienne colorée... J'imagine son destin tragique – notre premier combattant décédé pendant une action et... ma main refuse de glisser sur le papier blanc... Je donne la parole à son inséparable ami Tommy, avec qui nous nous sommes retrouvés deux heures après l'action dans une des ruelles de la forêt de Boulogne.

Tommy était très excité, plus pâle que d'habitude, avec un pantalon légèrement froissé.

– Ne me regarde pas d'un air surpris – dit-il doucement – et ne me demande pas pourquoi je suis seul.

– Et pourtant, dis-je, il fallait que vous veniez tous les deux...

– Il fallait...

– Qu'est-il arrivé ?

– Pavel... On ne le reverra probablement plus, acheva douloureusement le jeune homme.

– Raconte...

Tommy était silencieux. Il luttait pour contrôler l'apparition du chagrin et des larmes.

Ils ont terminé la tâche comme nous l'avions prévu. Le boulevard était presque vide. Loin derrière eux, devant l'arrêt de tramway, deux ou trois personnes attendaient. Sur le trottoir d'en face, deux vieillards marchaient lentement en direction de la ville. Tommy a jeté la bombe en premier. Pavel après lui. En courant il est allé se cacher et a tourné à gauche sur le même trottoir. Pavel le suivait. Catherine a pris son revolver et il a essayé d'allumer sa cigarette, mais à ce moment Pavel l'a rattrapé et a crié : « Cours ! » Il venait de dire cela et un énorme camion s'est précipité dans la rue en faisant du bruit. Le chauffeur, sorti de la moitié de la cabine, a crié et les a pointés du doigt : « Retenez les assassins... les jeunes !... Celui-ci et celui-là ! Assassins... »

Clients et artisans sont sortis effrayés des boutiques et des magasins... Tommy a couru en avant dans la rue... Il a entendu un coup de feu. Il s'est retourné et a vu Pavel courir sur le trottoir avec son pistolet dégainé. Des portes de magasins se fermaient. Le camion a suivi Pavel de près, le chauffeur a crié « Arrêtez les assassins »... Un groupe d'hommes et de femmes a tenté de barrer la route à Tommy. Il leur a crié : « Je suis un combattant communiste. » Ils l'ont laissé passer. Il a été confus pendant un moment. Le camion est monté sur le trottoir et menaçait d'écraser Pavel, qui se tenait à côté d'une vitrine. Il a clairement vu – Pavel n'a pas tiré. Il se sentait impuissant sans arme. Il courait tête baissée sous les regards curieux des rares piétons. Il passait d'une rue à l'autre. Il regarda autour de lui – personne ne le poursuivait. Il arriva et entra dans un cimetière. Il se cacha entre les tombes pendant environ un quart d'heure. Il atteignit un mur. Il tendit l'oreille – il n'y avait pas de circulation automobile derrière, pas de pas ou de voix humaines. Il décida de sauter par-dessus. Il s'égratigna les bras et les genoux, mais sans rien se casser. Il erra dans les rues de la banlieue. Il demanda à une fille dans quelle direction se trouvait le métro parisien le plus proche... Bien sûr, il n'y est pas monté. Il a juste compris comment il pouvait se rendre à notre lieu de rendez-vous.

Le premier taxi en temps de guerre que nous avons rencontré, alimenté au gaz carbonique, nous a emmenés dans le quartier bruyant autour du cinéma Gaumont Palace. Mon but était de distraire le jeune, agité par la douleur aiguë, et

de rassembler mes propres pensées. Il avait déjà répondu, mais je lui ai demandé à nouveau :

– D’où venait ce camion et ne l’aviez-vous pas remarqué avant ?

– Nous l’avons vu immobilisé devant l’arrêt du tram. Il était arrêté là dès le début de notre arrivée. Nous ne nous attendions pas à ce qu’il parte juste au moment de l’action. Le conducteur s’en est rendu compte après l’explosion et a accéléré la voiture. Salaud ! Eh bien, crois-le ou non, – un Français !

– Il y a encore de tels Français. Des cas rares, mais érigés comme des épines à la honte d’une France combattante.

Tommy a pris le petit déjeuner avec une portion maigre de pommes de terre et de riz, on a bu un verre de bière et on s’est séparés. Il est parti dévasté. Mes consolations n’étaient assurément pas du baume pour son jeune cœur blessé jusqu’au sang.

Je ne me suis volontairement pas présenté à deux rencontres : j’ai décidé d’aller à leur repêchage. Je voulais rester avec moi-même. Assis sur les chaises de fer devant les sculptures en marbre du jardin d’automne du Luxembourg, je voyais, écoutais et parlais à mon Pavel.

Oui, jeune Pavel ! Et maintenant j’écoute ton sincère et simple « Toujours prêt ». Toujours prêt à l’action, à l’exploit et au... sacrifice ! Ah, j’ai parlé, persuadé Tommy de ne pas être pressé de penser que Pavel était attrapé, abattu, irrémédiablement perdu, et en mon for intérieur je n’avais aucun espoir. Même s’il est tombé vivant entre les mains de la police fasciste, son sort était prédestiné : exécution immédiate ou mort certaine chez les assassins d’Hitler.

Du vieux combattant Charles, accepte, toi, jeune combattant Pavel, un dernier adieu ! Tu vivras dans son cœur comme l’image d’un fils mort prématurément !

Lors de notre rendez-vous du soir, Catherine confirma ma conviction : le revolver de Pavel ne tira qu’une seule fois et s’enraya. Le camion a coincé le combattant confus contre la vitrine d’une boulangerie. Devant les Français rassemblés, Pavel a répété : « Je suis un Français, un combattant parisien » et s’est adressé au chauffeur : « Si tu es un Français, tu me laisseras m’échapper. » Des

hommes et des femmes ordinaires l'ont soutenu en disant au chauffeur : « Laisse-le ! Ne sois pas un tueur ! » Le chauffeur du camion enragé a sorti une arme à feu, l'a tournée au-dessus de sa tête et a crié : « C'est mon affaire qui je suis. Dégagez ou je vous arrête tous. » Il a commencé à souffler dans un sifflet de police. Catherine a accidentellement attrapé le regard de Pavel, qui a duré une fraction de seconde, et s'est éloignée alors qu'un policier en uniforme s'approchait du boulevard. Pour venger le jeune combattant, elle mémorisa le numéro du camion¹.

Tommy avait raison : avant d'être fusillé au camp de concentration de Romainville, Pavel n'a trahi personne malgré les tortures inhumaines qu'il a subies.

L'ENNEMI DOIT ÊTRE A-NÉ-AN-TI !

Est-ce suffisant de dire : l'ennemi était cruel, impitoyablement cruel ? Il me semble que sa cruauté n'était qu'un des traits déformés de sa versatilité répugnante. Il avait répandu des tentacules de pieuvre sur les pays européens et africains et menaçait d'étouffer toute l'humanité. Le fascisme horrifiait par son présent sanglant, mais il glaçait beaucoup plus le cœur des honnêtes gens par son avenir : une sinistre nuit séculaire pour la culture, la science, l'économie, en un mot, une obscurité impénétrable de l'histoire humaine.

Le dilemme était : pour ou contre les ténèbres, pour ou contre la lumière. Mais la conclusion pour nous, les combattants du front invisible, était une seule : une lutte cohérente, minute par minute, omniprésente contre l'ennemi. Quand et où il était rencontré, quels que soient les formes et les états dans lesquels il apparaissait ou se déguisait, il devait être a-né-an-ti.

L'agent de renseignement de notre état-major, le Bulgare Martin, nous a indiqué un objectif en apparence... délicat : l'hôpital Rothschild dans le 19^{ème} arrondissement, entouré des rues Manin, Philippe Hecht, Georges Lardena et de

1. Après la libération de Paris de la sœur de Pavel, qui travaillait au Comité de protection des émigrés, j'ai appris que pendant la guerre, les combattants français d'Asnières avaient vengé la mort de son frère.

l'avenue Mathurin-Moreau. La rue raide et en escalier Barrelet-de-Ricou menait vers la partie arrière de la maison hospitalière depuis la rue Philippe Hecht. Cette partie abritait un grand dépôt d'armes et les officiers hitlériens portaient des blouses d'hôpital en guise de couverture.

L'objectif a été approuvé par notre état-major non sans discussion. Deux considérations ont été exprimées : l'une – comment expliquerons-nous que l'attaque a été dirigée contre le dépôt d'armes, et la seconde – nous ne devons pas abandonner devant la moindre manœuvre de l'ennemi, même si elle était recouverte d'une blouse d'hôpital. La deuxième a prévalu.

Selon leur tempérament et leur consolidation idéologique et politique, les combattants percevaient la tâche différemment. Mais le Bulgare Gaston et le Roumain Étienne¹ étaient d'accord avec le Hongrois Edgar², qui a conclu le débat par ces mots :

– N'oubliez pas les têtes de bébés écrasées contre les murs devant les mères russes. Puisque le parti l'ordonne, c'est nécessaire !

Étienne, tanneur de profession, de taille moyenne, avec barbe et nez pointus, nous lançait un regard flamboyant sous ses épais et longs sourcils noirs. Constamment mobile et nerveux, il frissonnait de colère et de haine contre les inventeurs des camions à gaz. Lors de nos fréquentes rencontres, il se mettait à parler avec admiration de la peinture française de différentes époques. Il était fasciné par la littérature française, aimait la poésie prolétarienne de Paul Vaillant-Couturier et devenait muet devant le génie de Balzac. Il ne professait pas ses passions littéraires, mais il voyait déjà le mouvement de la Résistance comme une source inépuisable d'œuvres littéraires. Il était toujours en délicatesse avec les règles de la conspiration. Trop souvent, il regardait attentivement en arrière et était parfois en retard aux réunions.

Edgar – grand, avec des cheveux noirs bouclés, un front haut, des yeux grands ouverts et une démarche souple masculine. Toujours vêtu d'un costume

1. Connu après la guerre comme l'écrivain Alexandru Jar.

2. Son vrai nom est Imre Mező, assassiné alors qu'il était secrétaire du Comité du parti de la ville de Budapest lors du soulèvement contre-révolutionnaire de 1956.

sombre, d'une propreté exquise et parfaitement repassé¹, son visage brun pâle brillait d'un sourire éclatant. Il avait de belles lèvres rouges. Il s'est engagé dans des discussions relativement longues sur la situation politique. Ancien combattant des brigades internationales, il acceptait avec douleur la défaite de la République espagnole. Il se demandait timidement si le fascisme n'échouerait pas aussi dans cette guerre. Ces timides insinuations ont fait l'objet de longues explications de ma part. Après tout, la croyance en la victoire a prévalu et a brûlé le doute dans l'âme de ce noble communiste. Edgar dégageait une simplicité humaine éclatante et une volonté convaincante de se sacrifier pour son idéal. Il n'impressionnait pas, mais captivait simplement son interlocuteur par sa sincérité charmante et sa spontanéité.

Étienne et Edgar – deux ouvriers, deux inter-brigadistes, deux merveilleux combattants de la Résistance française !

C'était au début de janvier 1943. Là-bas, sur le front de l'Est, les courageux combattants de Stalingrad se battaient et mourraient héroïquement. Stalingrad n'était pas encore tombé. Paulus n'était pas encore capturé, son armée de 300 000 hommes n'était pas encore vaincue...

L'action du groupe de combat mixte a réussi, avec un petit accident. Étienne a courageusement, agilement et avec précision lancé la première grenade à travers l'une des fenêtres de la chambre d'hôpital. Gaston a également lancé sa bombe dans la deuxième fenêtre avec une force particulière, mais malgré la distance rapprochée, elle a légèrement accroché l'un des dormants de la fenêtre et a explosé au moment de l'impact. Les morceaux de la bombe ont explosé à l'extérieur, dans la rue, où ils ont brisé les vitres des fenêtres d'en face. Gaston se coucha instinctivement et resta intact. Mais Edgar, debout sur le trottoir d'en face pour protéger Étienne et Gaston, ne s'est pas couché et a été légèrement blessé par les éclats.

BIANCA, MARTIN, ODETTE, TROIS ABEILLES MELLIFÈRES DU QUARTIER
GÉNÉRAL

1. Edgar était tailleur de profession.

La lutte – l'inégale, l'acharnée – continuait. Le plus souvent, à pied, les camarades du service de renseignement traversaient la capitale plusieurs fois par jour avec des yeux scrutateurs. Comme des chiens de chasse silencieux, ils s'aventuraient et traquaient des officiers de haut rang ou des unités militaires ; comme des limiers, ils parcouraient les repaires, les institutions, les établissements hitlériens connus, traquant les heures d'entrée et de sortie, la nature de l'activité, l'importance du service et des personnes, etc.

Le chef du service s'appelait Bianca. Le premier mot échangé avec elle vous révélait une intellectuelle, avec une excellente maîtrise de la langue française, avec un accent légèrement différent de celui de Paris. Cet accent pourrait vous dire qu'elle vient des villes de Lille, Limoges, Lyon, Bordeaux, et vous ne soupçonneriez jamais qu'elle est une vraie fille de sa ville natale de Bucarest. Ses cheveux blonds, dans une coiffure souvent changeante pour des raisons de conspiration, lui donnaient une allure joviale. Pas tout à fait grande et pas tout à fait élancée, elle attirait les regards des hommes avec son joli visage frais d'étudiante mûre¹. Ses yeux verts perçaient comme des flèches et fixaient comme les yeux d'un hypnotiseur ! Je supposais que pour inspecter un objet donné, Bianca se contentait probablement d'un ou deux regards sur l'environnement. Sa forte imagination arrangeait et façonnait ensuite le reste des données. Une fois, à ma question « Comment sais-tu que ce sont des documents importants ? » (il s'agissait du sac d'un général), elle a répondu par une question : « Et pourquoi le général, pas un instant, ni le matin ni le soir, ne se sépare-t-il pas du sac et ne le donne-t-il même pas à son aide de camp, qui est en plus lieutenant-colonel ? »

Par une tranquille soirée d'automne, nous nous promenions le long des quais de la Seine. On parlait de miracles. J'affirmais qu'ils n'existaient pas, que derrière chaque « miracle » il y avait des faits réels, des données concrètes, avec lesquelles, une fois connues, le miracle n'était plus qu'une conséquence logique et dépouillée de son côté miraculeux.

Bianca me répondit d'un ton étonnamment vif :

– Eh bien, moi, je suis étonnée que tu ne sois pas surpris par des choses ordinaires, des miracles de la chimie ou de la technologie. Je pensais que tu étais

1. Son vrai nom est Christina Boïco, diplômée en lettres françaises de la Sorbonne.

jeune, mais tu es déjà vieux. L'émerveillement est donc lié à la jeunesse de l'humanité. Heureux est l'homme qui peut être surpris ! La jeunesse, et non les jeunes, est continuellement surprise parce qu'elle rencontre et découvre tout le temps de nouvelles choses. Et cela la maintient vraiment jeune... Cher Charles, quand demain toi et moi nous nous rencontrerons main dans la main sur la lune, alors tu ne seras pas surpris ?

– Si nous survivons à l'enfer d'aujourd'hui et que nous ne nous retrouvons non pas sur la lune, mais seulement sous le clair de lune du Bois de Boulogne, je croirai encore aux miracles !

Oui, la cheffe du renseignement à l'état-major des combattants MOI était une interlocutrice intéressante ! Mais lequel des membres de ce service ne suscitait pas la sympathie et l'admiration ?

Martin ? Le vieux social-démocrate, le bel homme aux grands yeux noirs, le cheminot, l'émigré politique, la figure active des Syndicats français et du Parti communiste, le père et le mari, qui a sacrifié les siens et s'est entièrement consacré à l'une des tâches les plus dangereuses ? Était-ce lui qui, bien que légèrement boiteux, se promenait dans les rues de Paris huit à dix heures par jour ? Était-ce lui qui n'avait jamais refusé de faire le travail qui lui était confié ? Était-ce lui qui, pendant un mois, obstinément, inlassablement, marchait chaque matin d'un bout du bois de Boulogne à la porte d'Auteuil pour observer le décor dans lequel le commandant de Paris von Stülpnagel faisait sa promenade matinale ? Était-ce lui qui, une fois arrêté par les agents de la Gestapo en raison de ses fréquents allers-retours dans le coin de forêt désigné, avait poursuivi seulement deux jours plus tard ses observations dans le même voisinage ? Pourquoi cette obstination, pourquoi ce défi au destin ? Parce que Martin était un soldat du parti, prêt à mourir à son poste. Comment ce combattant sans nom sur le front invisible ne pouvait-il pas nous émerveiller¹ ?

Le troisième membre du Bureau de Renseignement, non en termes de mérite ni de responsabilité, était la Cracovienne Odette, Micheline, Marianne, Michèle, Henriette, Louise et je ne sais combien d'autres pseudonymes qu'elle

1. Martin - Georgi Stoyanov, a survécu jusqu'à la victoire avec le grade de capitaine de l'armée française et a combattu sous la direction du légendaire colonel Fabien.

changeait comme les gants de ses doigts rose clair fusiformes. Sur son visage, rond et dodu comme une pomme, deux sourcils fins et incurvés s'arquaient au-dessus de ses yeux vifs et charbonneux. Sa couleur de cheveux d'origine était probablement noire ou brune. De taille moyenne, agile et débordante de santé, comme les trentenaires matures de Balzac, elle était la seule à convenir à mes grands pas. Membre du parti communiste polonais avant même la guerre, elle avait dirigé des groupes du Komsomol à Paris dans les années 1939-1941. Au cours du premier mois de l'occupation hitlérienne, ses groupes ont commencé à répandre des appels antifascistes dans les rues de Paris, dans les jardins, dans le métro, ils ont commencé des actions de sabotage, en parsemant rues et boulevards de pointes triangulaires en fer, en effaçant ou déplaçant des panneaux de signalisation en allemand, en arrosant d'essence et en incendiant les voitures, bus et camions des occupants stationnés devant les hôtels. Parfaitement à l'aise en allemand avec un pur accent viennois, Odette rejoignit l'activité spéciale AMI (anti-guerre) du Parti communiste. En raison de la nature de sa tâche, la belle communiste a dû rencontrer et même flirter avec des officiers jeunes et moins jeunes afin d'ébranler leur foi dans l'idée délirante de la domination du monde. Certains des officiers se sont avérés « étanches » ; lorsqu'elle s'est révélée à eux comme antifasciste, ils ne l'ont pas trahie, ils ont même accepté d'introduire des tracts dans les locaux et les boîtes aux lettres de leurs collègues. Sans vous en apercevoir, vous pensez déjà : « Quelle brave femme polonaise ! »

Ah, Odette, Odette ! Elle ne brillait alors pas que par son courage, qui débordait d'elle. Elle se distinguait par sa conflictualité et... sa tendance à s'amouracher. Étant en contact fréquent avec notre responsable militaire, elle avait appris à le connaître et... le détestait. Elle en voulait à son ton dur, à ses critiques souvent dévastatrices et à son absence totale d'autocritique.

Odette était dévouée, courageuse, sympathique, mais incapable de vaincre son étourderie. Parfois, elle était en retard pour les réunions, et il y avait même des fois où elle les manquait complètement. Roger n'était pas enclin à chercher longtemps les raisons de cette faiblesse, et grondait la modeste camarade comme un officier gronde un soldat sot avec des mots durs. La combattante communiste Odette supportait très douloureusement ces reproches, ou plutôt elle ne supportait pas du tout ce genre de critiques, et se heurtait constamment au chef militaire. Odette avait trouvé une alliée en la personne de sa compatriote Daniela – le

contact du détachement juif, également une noble combattante. Les deux ont mené une campagne contre le « cruel » Roger. Les accusations de cruauté étaient en fait une protestation contre son exigence excessive.

J'ai dû intervenir dans leurs différends en tant que commissaire politique. Qu'est-ce qui s'est avéré ? J'ai été soulagé de constater que la « cruauté » de Roger n'existait pas, qu'il était justifié d'insister pour qu'un groupe de combat accomplisse une certaine tâche ; qu'il reprochait justement, quoique durement, à Odette son retard ; que par nécessité il avait fait travailler 24 heures sur 24 le service technique afin de fournir dans les plus brefs délais aux combattants de fausses cartes d'identité ou du matériel de combat ; que les trois parties en conflit étaient de merveilleux combattants communistes. Quels ont été les résultats de mon intervention ? Roger n'a pas modéré son ton dur, Odette n'a pas cessé d'être en retard, Daniela a continué à se plaindre du chef militaire « impossible ». L'échec de mon intervention produisit néanmoins un résultat que je n'attendais ni ne souhaitais : Odette montra... son penchant pour tomber amoureuse. Soutenue par sa camarade, elle écrivit une lettre à la Commission pour le travail avec les émigrés du CC du Parti communiste français avec les mots les plus élogieux sur le commissaire politique qui... etc.

Bianca, Martin, Odette ! Trois communistes, trois maîtres du renseignement, trois abeilles mellifères de l'état-major !

RICHARD MEURT HEUREUX !

Lequel des trois nous a indiqué la station Pont de l'Alma ? Je ne m'en souviens plus, mais l'objectif a été bien découvert et examiné. Il s'agissait du train qui quitte la gare des Invalides, s'arrête au premier arrêt, Pont de l'Alma, et se dirige vers Versailles. La ligne de chemin de fer souterrain suivait le lit de la Seine. Le quai de la gare était accessible par de larges escaliers couverts en béton. Les observateurs avaient constaté que chaque matin à huit heures le train pour Versailles part de la gare des Invalides. Le wagon arrière est réservé uniquement aux officiers et sous-officiers des forces d'occupation. À la gare du Pont de l'Alma, le train arrive à 8 h 03 et s'arrête une minute. Là montent 4-5 autres officiers et un

civil, également allemand. Une Française et un Français attendent sur les bancs du quai et montent dans le premier wagon à côté de la locomotive. Pendant les deux semaines d'observation, une seule fois le vendeur de billets a quitté son comptoir au-dessus du pont et est descendu pour reconduire le train. Habituellement, le conducteur se montre de la locomotive, vérifie que tous les passagers sont dans les voitures, siffle et ferme automatiquement les portes. Le train part parfois dix ou cinq secondes plus tôt, parfois plus tard. Nos hommes doivent attendre que les portes claquent, que le train avance de deux ou trois mètres, puis agissent avec des grenades. Il faudra que la sécurité se place en haut des escaliers pour éventuellement paralyser le garde s'il tente de descendre. La voiture avec notre chauffeur devra attendre à proximité sur le quai Branly, car il y a beaucoup de militaires hitlériens dans le quartier.

L'état-major a approuvé le plan, a ordonné que l'opération soit confiée à un groupe de combat du détachement juif.

Le commissaire politique du détachement portait le pseudonyme de Richard. Il serait venu depuis Buenos Aires pour combattre dans les rangs des inter-brigadistes. Tailleur de profession, toute sa silhouette témoignait de son humble statut professionnel. Quand il parlait, sa voix, ses gestes, son regard vif rayonnaient d'une forte flamme intérieure.

Lors d'une réunion, Richard m'a parlé avec un enthousiasme particulier :

– J'ai examiné l'objectif. Je suis entièrement d'accord avec le plan d'action proposé. Nous avons les bons combattants pour l'action. Nous trouverons un chauffeur de taxi. Maintenant, je voudrais que tu prennes en considération un de mes souhaits. Cela me tourmente depuis longtemps. Je sais, la discipline est cruciale et c'est pourquoi je l'ai étouffée... Je veux participer directement à l'action. Je m'empresse de te le dire, les jeunes Jean et Gilbert étaient très contents que je sois avec eux...

– Tu leur as déjà parlé ?

– J'y ai fait allusion, mais ils ont compris.

Nous avons ralenti. Nous sommes passés sous l'arche de fer de la tour Eiffel et nous nous sommes assis sur un banc du parc du champ de Mars. La question

pour moi était compliquée. En effet, Roger a participé à l'incendie de la rue Laborde, et pourtant il serait incorrect de faire de l'exception une règle. Je lui ai demandé pourquoi il voulait agir lui-même.

– Si tu n'es pas juif, tu ne me comprendras probablement pas, m'a répondu directement Richard. – En tant que communiste, je dois lutter contre les fascistes. Et c'est pourquoi j'étais en Espagne et maintenant je suis un combattant de la Résistance. Mais je suis aussi juif. En tant que Juif, j'ai mes propres raisons particulières. L'hitlérisme a détruit des millions de mes compatriotes. Mon frère a été enlevé un matin et est mort dans un camion à gaz. Depuis, je suis rongé par le chagrin, le chagrin terrible, le chagrin de la vengeance.

Toute la tirade était dite sur un ton profondément sincère. Richard était l'essence même de l'honnêteté et de la gentillesse. Ses yeux brillaient et s'humidifiaient. La cigarette dans sa main tremblait. Il mettait tout le sens de sa vie dans sa requête. Dans cet état d'esprit je doutais de sa discipline. J'étais sûr – avec ou sans ma permission il participerait à l'action.

– D'accord – j'ai accepté, – sous certaines conditions. Pas un mot à quiconque. En plus, vous transporterez l'arme avec le taxi, vous la cacherez dans le taxi après l'action. Tu diras à Jean et Gilbert que tu agis de ton propre chef... Je n'en sais rien, sinon nous souffrirons tous les deux plus que d'être fusillés, nous serons expulsés du parti.

– Merci et je n'oublierai jamais...

Deux jours après s'être quittés à neuf heures du matin, nous nous sommes retrouvés avec Richard dans le parc silencieux Saint-Lambert du XVe arrondissement de Paris. Sans permission, il avait amené avec lui Albert, le responsable militaire du détachement juif.

– Maintenant, je peux mourir en paix, dit joyeusement, presque solennellement, le commissaire politique. – J'ai vengé mon frère plus de dix fois. Je suis heureux... Les jours que je vivrai dans le futur seront faciles pour moi.

Et il m'a dit que l'action s'était déroulée selon nos prévisions. Enfin, il donna la parole à Albert pour compléter son histoire.

Albert était un homme grand, blond et mûr avec un visage pâle et bouffi. Il a en effet poursuivi :

– En tant que chef militaire du détachement, cette action me convenait bien. Si tu n'avais pas permis à Richard d'assouvir son sens de la vengeance sans le demander à toi et à Roger, je serais parti avec lui... Je dois te dire que nous sommes amis d'enfance. Maintenant que nous travaillons ensemble dans le groupe, nous nous sommes promis de combattre ensemble à la vie et à la mort... Nous avons décidé que l'un de nous devrait voir les dégâts de ses propres yeux. Une camarade et moi attendions le train au prochain arrêt, La Bourdonnais. L'écho des explosions nous parvenait à peine... Le train avait du retard. Il n'est arrivé qu'après environ 20 minutes... De nombreux passagers ont sauté sur le quai. Deux agents des chemins de fer de la gare ont couru vers le conducteur de la locomotive. Les trois se sont immédiatement dirigés vers le dernier wagon. Plusieurs boches blessés s'étaient déjà tirés de là. Certains boitaient, d'autres se tenaient la tête à deux mains, couverts de sang... Nous nous sommes également approchés du wagon accidenté... Il y avait beaucoup de cadavres déchirés... Bientôt 7-8 policiers en uniforme et en civil sont arrivés en courant, et dès la porte de la gare se sont mis à crier : « Tous les passagers libérez le quai. » Nous nous sommes prudemment repliés... Moi et Richard sommes des loups expérimentés et on ne se prend pas la tête, mais le succès de l'action est vertigineux. Je pense que le détachement et surtout le groupe de trois combattants doivent être récompensés par votre état-major, voire par le CC du Parti français.

– Le succès est indiscutable, ai-je admis. – Quant à la récompense... la question doit être considérée de tous les côtés... Si nous regardons de plus près l'action, nous trouverons... des points fragiles. Tout d'abord, je réprimande sévèrement Richard pour avoir initié une camarade à l'action.

– Tu te trompes d'adresse, m'interrompit Albert. – Je l'ai prise sous ma responsabilité. J'aurais aimé que nous soyons plus de témoins. Elle ne savait rien. Je l'ai appelée sans rien révéler. D'ailleurs, même si je l'avais prévenue, il n'y aurait eu aucun danger. C'est une vieille camarade, expérimentée depuis la Pologne, et en plus juive. Et tu sais qu'un espion ou un traître juif ne peut pas être...

– En général, dans cette action, nous avons pris des libertés, ai-je dû juger à voix haute. – Richard n’aurait même pas dû t’avouer ce que je lui ai ordonné de faire. Toi, à ton tour, tu inities une autre personne à l’action... Elle serait une bonne camarade. En principe, nous sommes tous bons. Cela ne veut pas dire bafouer les lois de fer de la conspiration, fruits de luttes de longue date. Quant aux juifs, permettez-moi de vous rappeler une chose dont vous m’avez vous-même informé : « Un certain nombre de juifs ont été libérés du camp de Drancy après avoir signé une déclaration selon laquelle ils serviraient la Gestapo. »

– C’est juste une tactique pour se sauver, tenta Albert pour justifier ceux qui ont capitulé.

– Pas tous, réfuta sèchement l’honnête Richard. – Il y a des salauds. Ne trahissent-ils pas aujourd’hui nos familles, n’extorquent-ils pas leurs compatriotes de sommes fabuleuses ? Charles a raison et tu le sais... Maintenant, dis-moi pourquoi je t’ai amené et je présente des excuses à mon chef.

– Nous sommes tes subordonnés, commença le chef militaire Albert. – Tu sais qui nous sommes.

– Autant qu’il faut...

– Tu connais aussi notre relation avec Roger.

– Richard m’a parlé sur ce sujet plus d’une fois. J’espère que tu comprends...

– Moi aussi, mais peux-tu parler à une pierre ?

– Notre responsable militaire, dis-je, est un communiste et un chef consciencieux.

– Pour vous, pour la direction, car il sait probablement s’adapter.

– Le travail, pas les courbures de sa colonne vertébrale, est notre mesure.

– D’accord, je ne discute pas... Depuis trois mois, je l’ai nommé mon adjoint : Gilbert, un inter-brigadiste, un combattant formidable... Roger ne veut même pas en entendre parler. Il ne nie pas ses qualités pour me remplacer, mais il refuse catégoriquement de prendre en considération ma demande. Mes motivations seraient de petit bourgeois. Qu’y a-t-il de mesquin à vouloir travailler

plus dur pour rembourser mes dettes qui traînent d'avant la guerre ? En tant que militaire, je suis obligé d'inspecter tous les objectifs d'action, pour m'assurer que les combattants maîtrisent les différents types d'armes. Tout cela me prend du temps. La femme fait des scandales sans fin. Les ouvriers tailleurs et couturiers, ils se plaignent parce que je ne leur fournis pas assez de matériaux, je ne leur fournis pas de travail. Mon atelier est petit, mais si je m'y consacre davantage, je gagnerai et rembourserai mes dettes... Je n'abandonne pas la lutte. Bien que je sois tailleur, je suis politiquement éclairé et j'ai envie d'écrire. Je propose que le parti m'utilise dans la presse illégale pour les Juifs.

J'ai déclaré à ce candidat voulant devenir riche mon accord avec l'avis de Roger. En plus, à sa grande horreur, je lui ai rappelé d'accomplir l'ordre de longue date de devenir ouvrier payé comme Richard, car lui seul parmi les responsables militaires de détachements continuait à exercer son métier.

– Vous avez oublié notre morale prolétarienne, rétorqua Albert avec colère. – Comprenez, mes créanciers sont principalement des ouvriers. Je suis honnête. Le parti m'a appris à ne jamais mentir à la classe ouvrière, même dans la vie privée.

– Les ouvriers te pardonneront tes dettes, dès qu'ils apprendront un jour, que tu as lutté dans les rangs des combattants. Tu peux en être sûr.

– Et j'essaie de lui expliquer la même chose – ajouta son ami Richard. – Il s'agit du sort de l'humanité en ce moment, et lui, il réfléchit à quelques petites dettes.

– Je suis tombé entre vos dents, allez, mangez-moi tout entier. Ça va, ce n'est pas pour rien que vous êtes tous les deux commissaires politiques. Mais pour vous prouver que non seulement vous, mais aussi moi, je suis un révolutionnaire, ici je déclare devant vous : dans deux ou trois mois, je passerai en travail permanent dans le détachement.

Une bonne humeur s'est créée, nous avons quitté le parc, marché pendant dix minutes dans les rues calmes du quartier, parlé des actions futures, des batailles autour et à Stalingrad. Avant de nous séparer, Albert sans rime ni raison me demanda soudain :

– Camarade Charles, il est possible qu'à tout moment l'un de nous tombe fauché dans la bataille contre l'hitlérisme. Et me voici maintenant, près de toi, je suis saisi par un désir particulièrement fort. Je veux savoir de quelle nationalité tu es. Tu peux ne pas répondre si tu as décidé de rester fidèle à la conspiration. Mais je te le demande parce que je sens que tu es un communiste de longue date. Comme tu peux le voir, Richard n'est pas le seul à pouvoir t'aimer... Mais il brûle aussi du même désir, seulement il a peur de l'admettre...

– Nous avons suffisamment enfreint les règles de la conspiration ce matin... Priez pour que nous survivions jusqu'à la fin de la guerre. Ensuite, nous ouvrirons nos cartes d'identité.

Je gardais ma nationalité très soigneusement. Sur cette base, la police pouvait facilement me retrouver, puisque seuls quelques Bulgares participaient à la Résistance parisienne. Mon extrême prudence s'est avérée salvatrice. Vers la fin de 1943, Albert a été arrêté. Tombé entre les mains d'officiers expérimentés de la Gestapo, il a échoué honteusement : il a accepté de sauver sa vie en trahissant la direction des groupes de combats MOI à Paris ! Mais gloire aux services de renseignement du Parti communiste français ! Deux heures seulement après la capture d'un camarade, le CC du parti apprenait le comportement de la personne arrêtée. Albert est resté silencieux, dans le déni pendant cinq ou six heures, puis il a capitulé. Capitulé non pas sous les coups du fouet, des cerceaux électriques, de l'immersion tête baissée dans une bassine d'eau chaude, mais sous la pression du harcèlement moral. L'habile enquêteur de la Gestapo a réussi à faire comprendre à sa pitoyable victime que son avenir (opulent et somptueux) serait garanti si... etc.

La police a arrangé son... évasion, mais elle ne soupçonnait pas avant même qu'elle ne soit mise en scène, que le parti était déjà au courant pour lui...

« L'évasion » a eu lieu sur le boulevard Jean Jaurès entre les rues Barbusse et Villeneuve dans la banlieue Clichy. La voiture de la prison s'est arrêtée sous prétexte que la batterie était morte. Les deux policiers et les prisonniers sont immédiatement descendus pour pousser la voiture. Apparemment par hasard, les deux gardes se tenaient sur le côté gauche de la voiture. Albert, à droite, fit signe à ses compagnons de se taire et se perdit rue Villeneuve. Menotté, il a frappé à l'appartement d'une famille juive. L'hôtesse l'a accepté comme un héros et a

immédiatement appelé son mari. Le « fugitif » demanda que l'on organise un rendez-vous avec Hervé, Charles et Roger.

Nous envoyâmes Richard pour l'assurer que lesdits camarades le verraient dans trois jours.

À l'heure et au lieu désignés (21 heures, forêt de Meudon près de Paris) Albert ne vit que X, chargé de l'enquête et... de l'exécution avec l'aide de deux combattants juifs...

Plus tard, la police a compris pourquoi seuls ses limiers se sont présentés à la rencontre avec l'agent nouvellement recruté Albert et... elle est devenue furieuse. Elle a fait irruption dans les maisons de dizaines de familles juives, a renversé tous les meubles, a demandé doucement ou brutalement, si quelqu'un avait vu le meilleur ami du propriétaire de l'atelier de couture...

Illégal, Richard a dû s'enfoncer dans une illégalité encore plus profonde. Nous avons décidé de lui donner les moyens financiers et les documents nécessaires et de quitter le terrain brûlant de Paris. L'ordre était catégorique : Richard doit disparaître immédiatement de la circulation parisienne. Et il disparut, mais... pas selon la lettre et l'esprit de l'ordre... Un grand cœur battit dans la poitrine tuberculeuse de Richard, qui avait été comprimée par l'insupportable travail de couture ! Il est devenu un piège dans les dents duquel est tombé son propre noble propriétaire. Il avait une machine à coudre. Avant de partir pour la campagne, il engagea deux porteurs et emmena avec eux la machine dans le grenier d'une de ses amies. Il voulait faire une agréable surprise à sa compatriote, mais il a été désagréablement surpris par la police qui l'attendait derrière la porte ! En vain, il a essayé de se défendre – quatre bras et jambes solides l'ont cloué au mur devant l'horreur de la couturière abasourdie. Ainsi se terminèrent les jours heureux que vécut Richard après l'action à la station du Pont de l'Alma. C'est ainsi que le cœur d'un communiste mort aux mains des tueurs d'âmes de la Gestapo a cessé de battre sans prononcer un mot dénonciateur¹ !

MISSAK MANOUCHIAN ET SA PREMIÈRE ACTION

1. Le vrai nom de Richard est Mayer List, né en Pologne le 10 X 1907.

La route du combat était jonchée de victimes très chères. De lourdes pertes ! Mais cette lutte était épique – à la place des morts des milliers de nouveaux héros se levaient !

Un jour, Hervé m'a amené à rencontrer, rue Paradis, dans le 9ème, un homme de 30-35 ans, à la peau foncée, mince, au nez pointu, aux yeux pétillants, aux sourcils épais et à la moustache fine. Son costume noir luisait d'usure, ses cheveux foncés et épais mettaient en valeur un front haut et saillant, et ses mains, légèrement rugueuses, témoignaient d'un travail physique.

Hervé m'a dit :

– Il est envoyé par le groupe de langue arménienne. Fixez tout de suite un rendez-vous et après l'avoir écouté, tu décideras où et comment l'utiliser... Je vais passer un peu devant, pendant que vous vous mettez d'accord.

L'inconnu m'a demandé d'indiquer l'heure du rendez-vous pour les jours choisis, par exemple lundi et jeudi, parce que les autres jours il était occupé. Il m'a demandé de l'appeler Georges. Sans lui poser aucune autre question, je lui ai dit de venir le lundi exactement à 17 heures dans l'étroite et tortueuse petite rue Varet dans le 15ème. Nous nous sommes séparés en nous serrant la main. La main d'ouvrier du nouveau combattant m'a semblé chaude et douce.

J'ai rattrapé Hervé. On se voyait avec lui au moins une fois par semaine. Le plus souvent, il m'informait sur le cours de la guerre et plus spécialement sur la Résistance en France. Dans ces rencontres nous parlions régulièrement des actions réalisées et à venir. Les combattants – leurs émotions, sentiments, pensées, avis, objections, leur situation à la maison, leur discipline au combat et dans la clandestinité étaient naturellement au centre de notre attention. Avant de parler, comme d'habitude de ces questions, Hervé m'a donné quelques explications sur le camarade qu'il venait d'amener :

– Je vais te dire quelques mots sur le nouveau combattant. Jusqu'à présent il faisait partie du petit groupe militant de l'émigration arménienne. C'est un travailleur idéologiquement et politiquement préparé. Tous les autres de son groupe du parti sont des propriétaires orfèvres, commerçants, artisans. Certains d'entre eux sont assez riches... Nous leur avons demandé de proposer un ou plusieurs combattants. Jusqu'à présent ils n'ont pas répondu. Maintenant ils nous

proposent le seul travailleur d'entre eux. Là-dedans il y a quelque chose de beau, de logique. Mais je sens une certaine réaction du camarade. Comme s'il lui manquait de l'enthousiasme, si nécessaire pour les nouveaux convertis... Il faut bien le comprendre, sentir son pouls...

Avec Georges nous avons fait connaissance le lundi suivant. Je me suis rendu à la rencontre avec un peu de retard. Georges était à l'heure, ce qui était un bon signe. Je ne lui ai pas posé la question de routine : « Quelles sont les incitations qui t'ont poussé à entrer dans les rangs des partisans parisiens ? » J'ai décidé de passer vers une attaque psychologique frontale et je lui ai dit :

– Je suis content de te féliciter comme un des nôtres. Chaque nouveau venu dans la lutte contre les occupants hitlériens est une contribution importante. Et j'ai ajouté directement :

– Dans une heure je vais te faire rencontrer un camarade, qui va te montrer quand, où et comment tu agiras.

Georges marchait à côté de moi, silencieux et réfléchissant. Une petite pause survint. Il alluma une nouvelle cigarette. Il était clair qu'il luttait avec lui-même. De sa poitrine sortit un petit soupir, il tira profondément sur la cigarette, sans expirer la fumée, et il commença à me parler avec un ton légèrement nerveux :

– J'aime la clarté, je déteste les malentendus. Et, il s'avère qu'ici, il y a un malentendu. Et toi, et le camarade, qui m'a rencontré avec toi, vous parlez de moi comme un combattant, un nouveau combattant, qui a rejoint la lutte armée. Je ne sais pas comment notre agent à la direction centrale vous a soumis la décision du groupe du parti. Mais je vais t'annoncer ce qui s'est décidé exactement : « Le camarade, c'est-à-dire moi, est désigné pour entrer dans les rangs des groupes de combattants, mais étant donné qu'il a certaines considérations, qu'il les présente lui-même devant les camarades, et si elles sont acceptées, le groupe présentera un nouveau candidat ». C'est ça la question.

J'étais obligé d'écouter ses considérations. Le temps de janvier nous transperçait de sa froideur humide, et le vent soulevait légèrement nos imperméables. Nous sommes passés devant le cimetière Vaugirard, nous sommes entrés dans la bruyante rue Lecourbe et nous avons commencé à faire le tour des rues autour du métro Convention. Qu'ai-je appris ? Georges vivait avec son amie,

elle aussi arménienne. Longtemps ils avaient été sans emploi. Enfin ils ont trouvé une sortie. Ils ont commencé à faire des beignets et des gâteaux. Ils les vendaient à très bon prix dans une unité militaire à Rouen. Il voyageait deux fois par semaine jusqu'à cette ville bretonne. Avec l'argent gagné pour l'instant, ils remboursent les prêts et payent l'équipement artisanal et quelques meubles pour l'appartement. J'étais intrigué par le fait qu'il s'était acheté une table pour écrire, parce qu'il aimait écrire des choses. Sans le vouloir, je m'imaginai Georges comme un Tommy, mais plus âgé. J'ai compris que j'avais affaire à une nature émotionnelle. Ses considérations étaient les suivantes : pourquoi exactement lui, et pourquoi exactement maintenant, quand il vient de créer des conditions de vie meilleure et qu'il peut s'adonner à sa passion favorite – la poésie ? Pourquoi exactement lui, quand il s'agit de travail pour la cause et de victimes. Alors qu'il a consacré des années entières à l'émigration arménienne, et que beaucoup des membres du parti réduisaient leur devoir pour la cause principalement à des contributions d'argent.

Avec un peu de protestation dans la voix Georges m'a révélé son âme :

– Ils sont tous riches et ... cyniques. Ils n'ont pas honte de me dire, qu'ils assureront une pension pour ma femme, au cas où il m'arriverait un malheur. C'est ce qui me retient. En plus dans le groupe il y a des plus jeunes et qui devraient être aussi aptes à combattre comme partisans. Je propose que vous veniez dans le groupe et posiez à chacun la question : « Pourquoi pas toi et non Georges ? » On verra alors ce qu'ils répondront et s'ils pourront opposer quelque chose de sérieux...

Je l'ai laissé parler pendant presque une heure. Je ne l'ai pas présenté au camarade, qui nous attendait dans un des cafés à côté du métro Convention. Avec Georges il fallait travailler encore, il fallait attendre qu'il mûrisse, avant qu'il entre dans nos rangs.

S'ensuivirent beaucoup de lundis et de vendredis. Les rencontres continuaient pendant des heures. Nous avons appris à nous connaître comme des frères, sans qu'il me révèle son nom et moi, sans lui dévoiler ma nationalité. Une compréhension spéciale s'est installée entre nous, sur les thèmes de l'art et de la littérature. Je lui ai dévoilé ma passion pour le théâtre, et lui son ardeur pour la poésie. Il a publié des poèmes dans leur journal avant la guerre. Il avait assez de poèmes pour un recueil.

Qu'est-ce que j'ai encore appris de la biographie de cet homme extrêmement intéressant, très cultivé et avec un grand élan d'énergie ?

À huit ans, il a été chassé de sa ville natale Adıyaman, près de la frontière syrienne. Les gendarmes turcs ont pris avec lui sa mère, ses deux frères et sa tante. Son père, qui devint partisan dans les environs d'Urfa, succomba dans la lutte contre les armées turques. Sa mère attrapa le paludisme et mourut bientôt. Les trois orphelins se blottirent sous la faible protection de la tante. Tous les quatre furent exilés à Deir ez-Zor, où des dizaines de milliers de compatriotes moururent sous les coups des séides du sultan, de la misère, de la faim et des maladies. Une mission catholique à Istanbul réussit à sauver une très petite partie des enfants. Dans cette partie il y eut le petit enfant avec le regard éveillé, aux yeux noirs, aux cheveux bouclés et au petit nez pointu. Le sort de ses proches fut tragique – tous laissèrent leurs os dans le camp de concentration turc. Parmi les enfants protégés dans le monastère catholique l'orphelin Georges se détachait par son intelligence, sa grande mémoire et sa belle voix. Les chefs de la mission voyaient déjà en lui un futur confrère. À 17 ans ils lui proposèrent ouvertement de choisir la robe noire. Le jeune homme refusa catégoriquement. Il s'était déjà consacré en son for intérieur à la mission de travailler pour améliorer le destin de l'émigration arménienne, éparpillée aux quatre coins du monde.

Venu bientôt à Paris, Georges chercha en vain parmi ses compatriotes un parent proche. Dans la ville bruyante et très peuplée, il se sentait seul et étranger. Il chercha une aide à la solitude dans la poésie, les livres et les syndicats progressistes. Les classiques du Marxisme-Léninisme lui ouvrirent un nouveau monde. Il devint un membre actif de la jeunesse communiste française. Dans le milieu des années 30 il était déjà secrétaire du comité central de secours pour l'Arménie¹ et éditeur de leur journal Zangou. Il publiait des ouvrages, bien connus de ses compatriotes à l'étranger. Il avait les pensées suivantes : « Amuser quelqu'un c'est bien, mais l'éduquer c'est mieux ; le rôle de l'écrivain est d'éduquer et d'enseigner les masses ; le but du créateur est de durcir le caractère des gens et de les sortir du chaos présent vers une meilleure vie »

1. HOC (Comité de secours pour l'Arménie). *Note du traducteur.*

Je ne suis pas allé dans le groupe de Georges. Georges est venu vers nous. Pourquoi en fin de compte a-t-il donné son accord pour entrer dans nos rangs ? Sûrement pas à cause de la force de mes arguments. Pendant ce temps se déroulait la terrible bataille de Stalingrad. Dans ses flammes se sont réduites en cendres les hésitations du futur commissaire militaire des FTP-MOI parisiens. La victoire de Stalingrad lui a donné un élan décisif.

La première action de Georges représentait la forme la plus haute d'opération militaire des partisans dans les conditions de l'époque à Paris. Il devait attaquer tout seul une compagnie hitlérienne entière. À sept heures la compagnie venait de la banlieue Levallois-Perret, se montrait sur l'avenue Bineau et entrait sur l'avenue Porte de Champerret, pour s'engouffrer dans la station de métro du même nom. L'avenue dans cette partie de Paris était large, avec des bâtiments élevés et avec un trottoir large du côté gauche. Sur le trottoir s'élevaient des arbres relativement gros et hauts.

La préparation de l'action dura à peu près deux semaines. Pendant ce temps nous deux, et ensuite Rajman, désigné comme protection, plusieurs fois, le matin et l'après-midi nous regardions tout autour l'endroit de l'action et les chemins de repli des combattants. Le plan était défini et finalisé par nous trois à l'unanimité. Il comprenait les points suivants : Georges s'adosse à un arbre près de la rue Chaptal et avenue Porte de Champerret. Rajman est derrière lui à 5-6 mètres. Quand la compagnie dépasse l'arbre, Georges lance la bombe au milieu de la compagnie, se lance rapidement dans la rue Chaptal et à l'angle de la rue Louise Michel il donne son pistolet à une camarade. Rajman le suit à une distance d'une dizaine de mètres.

La veille de l'action Georges a fait devant moi la confession suivante :

– Tu sais dans quel état d'esprit j'étais au début. Depuis j'ai grandi à mes propres yeux. Quand, il y a deux semaines nous avons discuté concrètement de ma première action, j'étais prêt, résolu à me lancer, mais je ressentais une petite peur, j'étais troublé, je pensais à des choses non essentielles. Depuis trois jours je me suis débarrassé de tout ; j'ai l'impression d'avoir pénétré le secret de l'être humain et je suis au-dessus de tout ça. Jamais, même quand je créais mes meilleurs poèmes, je n'ai ressenti un tel bonheur, une telle joie, une telle puissance. Je me sens bien et

léger... Jusqu'à ce jour je n'ai pas tué une poule, mais maintenant je suis prêt à me battre contre une armée hitlérienne entière.

Je comprenais le combattant, qui le lendemain recevra son baptême du feu, et je me suis contenté de lui paraphraser notre Christo Botev¹ : « Il n'y a pas de pouvoir sur la tête qui a décidé de tomber ! »

À neuf heures le lendemain matin pendant la rencontre au parc Monceau avec ses arbres dénudés et ses bancs vides Georges et Rajman me racontèrent leur exploit. Juste à sept heures, la compagnie entre dans l'avenue Porte de Champerret et dépasse l'arbre. Georges lança la bombe au milieu de la compagnie. Après 5-6 secondes les hitlériens survivants commencent à tirer sans discernement avec des pistolets, des fusils et des mitraillettes. La bombe tombée brusquement, comme d'en haut, les a fait tirer sur les fenêtres des bâtiments voisins. Selon le plan, Georges entre dans la rue Chaptal, suivi de Rajman à une dizaine de mètres. Soudain les deux entendirent quelqu'un courir et crier : « *Halt, halt !* » Georges tient solidement son pistolet et accélère ses pas. C'était un sous-officier allemand, qui tout en courant dégrafait son étui et continuait à crier : « *Halt, halt !* » À ce moment Rajman se retourne et avec une seule cartouche abat le poursuivant téméraire. Rajman rattrape son camarade, le prend sous le bras et les deux transmettent leurs pistolets à l'agent qui les attend. Inquiétés par personne, sains et saufs et satisfaits, ils quittent les environs de la Porte de Champerret.

La bombe avait envoyé dans l'autre monde une vingtaine d'hitlériens. C'était la première bombe, lancée par Missak Manouchian – Georges, qui sera le chef légendaire des groupes de partisans – Main-d'œuvre immigrée de Paris. Plus tard Manouchian avouera une faiblesse humaine :

– À ma première action j'avais fait venir mon meilleur ami, pas tellement pour être témoin de mon exploit, mais plutôt pour raconter aux générations ma mort éventuelle.

SALUTATION ET CADEAU POUR L'ARMÉE SOVIÉTIQUE

1. Poète bulgare. *Note du traducteur.*

En janvier 1943, Lapierre, alors responsable de notre troïka pour le compte de l'état-major des francs-tireurs et partisans français (FTP), m'a demandé de réunir les camarades de notre état-major dans un logement sûr. Il devait être à notre disposition toute la journée. Il n'a pas oublié d'ajouter :

– Ce logement doit être bon à tous points de vue. En cas de malheur, nous agirons. Nous ne devons en aucun cas tomber entre leurs mains.

J'ai pris la demande comme un ordre.

Lapierre était un homme grand et robuste au visage basané. Il portait une casquette et très souvent une écharpe blanche. Il était toujours pressé et trouvait toujours le temps de donner les explications demandées. Pour cela, il était étonnamment bref. En deux ou trois mots, il vous clarifiait une question qui vous tournait dans ta tête comme une boule brumeuse depuis des semaines. Ce métallurgiste français raisonnait comme un vrai général : simple, clair, percutant. C'était un plaisir pour moi de rencontrer un tel dirigeant.

Cette fois, je m'élançais pour exécuter la commande rapidement et comme il faut. C'était l'hiver. Un hiver typiquement parisien : doux, humide, pluvieux. Mes amis et connaissances françaises ne me refusaient jamais leur logement. Ils ne savaient pas exactement ce que je faisais. Mais ils me considéraient comme un des leurs ; ils sentaient qu'eux et moi détestions les hitlériens ; que ni eux ni moi n'allions travailler en Allemagne.

J'ai décidé de tenir la réunion dans la chambre de l'infirmière Andrée Koké. C'était l'amie d'un de mes compatriotes qui était retourné dans son pays natal. Elle vivait seule. Elle haïssait les hitlériens à mort. Elle ne comprenait pas grand-chose à la politique. Les rares fois où nous nous voyions dans une de nos familles, je lui expliquais le sens de la lutte des classes, qui se livrait sous la forme d'une guerre entre l'axe fasciste et les forces alliées. Peu à peu, le pansement qui lui bandait les yeux lui était enlevé, à elle l'ouvrière salariée. Koké s'annonçait comme une bonne sympathisante à nous.

Elle vivait à 100-150 mètres de la station de métro Corvisart sur la rue du champ de l'Alouette. J'ai galopé dans les escaliers jusqu'au troisième étage. J'ai sonné. Koké était là. Elle dînait. Elle m'a invité aussi. Alors qu'elle me versait un ersatz de café, elle m'a demandé directement :

– À quoi dois-je cette étrange visite du soir ?

J'ai expliqué que j'avais besoin de son logement. Sans hésiter, elle accepta volontiers. Elle ressentait un sentiment caché de fierté, parce qu'elle aussi rendait service à des gens qui luttèrent pour la liberté de sa patrie. Elle a accepté de s'occuper de la nourriture de cinq personnes pendant une journée. Nous avons pris toutes les précautions. Je lui ai fait allusion à la gêne du troisième étage. Elle m'a montré deux tuyaux d'évacuation qui passaient juste devant la cuisine et la chambre.

– Vous les utiliserez en dernier recours. Ne vous inquiétez pas pour moi. S'il y a un pam-pam, je l'entendrai. Je travaille à proximité. Je trouverai un moyen pour être plus tard l'un des soldats que vous gérez.

Après deux jours, nous sommes entrés dans le logement de Koké selon le plan prévu. Les trois camarades Hervé, Roger et Louis sont entrés la veille au soir. Koké leur a donné son seul lit et elle-même a dormi dans la cuisine. Tôt le matin à 7 heures j'ai amené Lapierre.

Le dirigeant français a commencé par évaluer la situation – au niveau national, international et sur les différents fronts militaires. La bataille de Stalingrad était entrée dans une phase décisive. Le dénouement n'était pas encore arrivé. Mais par la bouche de Lapierre, le Comité central du Parti communiste français jugeait déjà les combats de Stalingrad comme le début de la fin de la marche hitlérienne. Avec son ton calme et sa logique de fer il nous disait :

– Il y a un tournant dans les hostilités. L'ordre de ne pas reculer d'un pas de plus n'est pas un hasard. Le commandement soviétique a calculé le rapport des forces, les siennes et celles de l'ennemi. Il a décidé de ne pas permettre aux hitlériens de mettre un pied de l'autre côté de la Volga. L'Armée rouge accomplit des exploits incroyables. Les patriotes sincères de tous les pays doivent lui venir en aide. Nous avons une excellente occasion pour cela. Le 25^e anniversaire de la création de l'Armée rouge approche. Nous devons exprimer notre gratitude à cette grande armée. Nous sommes désormais privés de la possibilité d'envoyer des télégrammes de félicitations et des cadeaux par la poste. Mais nous avons les conditions pour faire un cadeau et envoyer un télégramme dont l'armée et l'Union soviétiques garderont le meilleur souvenir.

Le camarade Lapierre nous a informés que le Comité central du Parti communiste français et l'état-major des francs-tireurs et partisans français nous ont désignés, les étrangers des groupes de combat de Paris, d'envoyer le télégramme et faire le cadeau. Pour cela, il était nécessaire que nos groupes d'élite mènent des actions qui, par leur effet et leurs conséquences, trouveraient un écho auprès des soldats soviétiques eux-mêmes. Les actions étaient les suivantes. Les batteries anti-aériennes du pont de Passy¹ à Paris et du pont de Saint-Cloud près de la banlieue de Suresnes devaient être attaquées et détruites. La détonation de nos bombes serait le télégramme, et les batteries détruites le cadeau.

Il n'y avait rien dans son ton qui trahissait le moindre doute sur notre bonne volonté. Au bout d'un moment, sans ajouter un mot de plus, il a demandé simplement, d'un ton neutre, ce que nous pensions de la proposition.

Hervé a essayé de nous convaincre de l'importance des actions et du grand honneur que nous faisaient nos camarades français. Ce n'était pas nécessaire, car Lapierre s'était exprimé de façon suffisamment claire et persuasive.

Une réponse à la question était attendue. Roger, Louis et moi nous sommes regardés. Il y eut une courte pause. Le silence était tendu, mais pas oppressant. Chacun de nous imaginait l'importance de la responsabilité qui nous était confiée. Il s'agissait de sauver l'honneur du prolétariat parisien, du parti, de la nation.

Nous avons demandé à Lapierre de transmettre au parti que nous nous engageons à accomplir la tâche. Nous avons demandé deux semaines pour étudier les objectifs en détail.

– Je n'avais aucun doute que vous accepteriez.

– Pour nous, c'est un ordre de l'armée soviétique elle-même, a déclaré Louis, presque rapidement, brisant son discours lent.

Dans l'après-midi, nous avons discuté d'un certain nombre de problèmes actuels de notre organisation de combat. Finalement nous nous sommes décidés : nous irions tous les trois – Charles, Roger et Louis – immédiatement après le rendez-vous au pont de Passy. Nous voulions voir de nos propres yeux non seulement le lieu de l'action, mais aussi étudier les principales conditions dans

1. Maintenant pont de Bir-Hakeim. *Note du traducteur.*

lesquelles elle devait se réaliser. Nous avons l'habitude de faire une inspection personnelle des lieux d'action, mais jamais auparavant nous n'étions sortis pour repérer un site ensemble, tous les trois.

Une voie ferrée souterraine passe sur le pont de Passy, qui perce et encercle Paris, tantôt elle apparaît en surface, tantôt elle se cache. Des colonnes de fer donnent à ce pont long et large un aspect imposant. Au-dessous de la ligne aérienne, dans l'un des renforcements latéraux du tablier du pont, les hitlériens s'étaient construit des baraques. La batterie elle-même était installée sur le trottoir du quai Passy au bord de la Seine. Dans la pénombre du soir de janvier, debout comme de simples badauds sur le trottoir d'en face, nous vîmes deux canons et plusieurs appareils spéciaux, gardés par deux sentinelles. Les canons, les appareils et les hitlériens se tenaient sur une sorte de plate-forme triangulaire qui aboutissait aux parapets de pierre de la Seine. Trois larges marches de pierre menaient à la plate-forme elle-même. Un peu à droite, la rue escarpée du Dr Germse atteignait le quai d'un côté, et l'avenue du Général Mangin de l'autre. Pour la méthode d'attaque, nous avons décidé de repousser à une autre visite de notre part. Nous avons tout de suite étudié l'élément essentiel de la tactique de combat : le lieu de retrait des combattants. Nous avons mesuré à l'œil nu la distance entre l'objectif et la ruelle : 10 à 12 mètres. Nous l'avons remonté, pas plus de 50 mètres de long. C'était la seule issue pour les camarades après l'action.

Nous avons parlé de cet objectif longtemps. Pris dans la conversation, nous n'avons pas remarqué notre arrivée à l'église Notre-Dame. C'était l'heure du dîner. En raison de notre excellent moral, j'ai invité mes amis dans l'un des restaurants grecs à proximité. Il y avait danger qu'un des compatriotes me voie et se hasarde à prononcer mon nom. Mais je comptais sur l'heureuse coïncidence, sans laquelle, soit dit en passant, aucun révolutionnaire ne pourrait survivre longtemps... Mes camarades ont goûté une telle cuisine pour la première fois. Nous avons mangé avec appétit. Ils ont souhaité boire du café turc.

Nous nous sommes répartis les tâches des jours suivants et nous nous sommes séparés. Plus tard, nous avons décidé : l'action du pont de Passy sera confiée au détachement juif, et l'attaque du pont de Saint-Cloud aux combattants italiens. La direction jusqu'au moment de l'action devait être la nôtre personnellement : Charles pour l'assaut de Saint-Cloud, Roger au pont de Passy.

Le chef des combattants italiens à cette époque était Pierrot. Il avait laissé une partie de son bras gauche dans la lutte pour la liberté espagnole. Commissaire de profession, il s'était auparavant senti coupable envers ses frères ouvriers manuels. « J'ai dû payer cet impôt sanglant pour mériter de devenir un digne fils de la classe ouvrière en lutte », m'a un jour confié mon collègue. Avant que Pierrot ne devienne commissaire politique, le détachement italien était malade. Fort de son expérience organisationnelle, de sa persévérance et de sa grande autorité auprès des combattants, Pierrot a su remettre rapidement l'unité sur pied. Chaque semaine, les camarades italiens rapportaient 10 à 15 actions significatives.

Quand je lui ai fait part de la décision du parti et de notre état-major, Pierrot a gesticulé de joie comme un enfant. Il m'a assuré que ce serait une fête pour tous les combattants. Pour lui personnellement, cela lui rappellerait les combats en Espagne.

– Nous laisserons une trace aux hitlériens pour qu'ils se souviennent de nous, a déclaré Pierrot avec passion.

Nous sommes allés tous les deux au pont de Saint Cloud. L'emplacement de l'objectif était gravé dans notre mémoire : au milieu, un canon anti-aérien à longue portée. Aux deux extrémités du pont, des baraques pour la compagnie de la batterie ; à une extrémité vers Paris deux autres canons et plusieurs appareils de mesure. Sur les embouchoirs des trois canons étaient peints des cercles blancs, rouges, verts, jaunes, indiquant le nombre d'avions abattus par chaque canon.

Pierrot a commencé à parler de la facilité avec laquelle ils accompliraient la tâche. Il était de mon devoir de verser de l'eau froide sur sa fantaisie échauffée. Sans heurter ses beaux élans, je fixai son attention sur les difficultés de l'action.

Avant de nous séparer, nous avons convenu qu'il me donnerait dans trois jours un plan détaillé de la marche à suivre, les noms et le nombre d'exécuteurs, et les moyens militaires dont il aurait besoin.

Les trois jours passèrent inaperçus. Nous étions tellement pris dans le temps lui-même que nous ne sentions pas son cours. Pierrot est apparu à l'heure avec le plan d'action demandé, travail de leur état-major.

De son côté, Roger a reçu un plan détaillé de Richard. Avec Olivier, ils sont allés plusieurs fois inspecter les lieux pendant la journée et le soir. Ils voulaient avoir une idée précise du mouvement des piétons et des voitures à différents moments de la journée.

Les trois premiers se sont rencontrés dans la forêt de Meudon. Nous y avons découvert quelque chose comme un abri. Les enfants y jouaient aux brigands pendant l'été. Les jours pluvieux de janvier le rendaient inutilisable par les gosses aux cris aigus. Nous nous y sommes tranquillement installés et avons discuté pendant des heures les actions passées et à venir des partisans étrangers en région parisienne.

Les commandants politiques nous ont présenté des plans généralement bons. Pour l'exécution des tâches, des combattants sélectionnés aux qualités éprouvées plus d'une fois ont été recrutés. Après de longues délibérations, nous avons décidé :

1. Le Service « Renseignement » continue à étudier les objectifs – le nombre et l'équipement des soldats, les heures de leurs quarts de garde, les visites non essentielles aux baraques, le mouvement de la population civile et de la police française de 6 h du matin à minuit ;

2. De donner un avis sur quel est le moment le plus favorable pour attaquer.

L'étude de l'objectif a duré trois semaines. Vers le 15 février, nous, l'état-major des combattants MOI, étions prêts. Nous avons proposé notre plan pour les deux actions au camarade Lapierre. Après consultation du CC du Parti communiste français et de l'état-major des francs-tireurs et partisans français, il a approuvé pleinement le plan proposé. Il restait 5-6 jours pour se préparer techniquement. La préparation politico-psychologique des combattants était terminée. Il restait à parler une dernière fois avec les chefs directs des actions, Secondo et Jean.

Secondo était originaire du nord de la France. Il y avait travaillé comme ouvrier du bâtiment. Il s'était bien illustré dans le mouvement de résistance. À Paris, il avait enregistré des pages lumineuses. L'incendie d'une des grandes usines d'Argenteuil était de son fait. Le parti comptait beaucoup sur lui. De petite taille, aux cheveux blonds et au teint clair, Secondo avait des mains rugueuses et durcies

à cause de la chaux. Son cou était rose-rouge, avec des plis profondément incisés. Son front, ouvert au-dessus d'yeux blonds et de sourcils fins, était percé d'une seule ride qui témoignait d'une profonde réflexion. Ce petit ouvrier italien sans prétention attirait dans le combat des groupes entiers de combattants plus âgés et plus endurcis.

Ma rencontre avec le chef militaire du détachement italien avait, pour ainsi dire, un caractère de prospection. Il y avait des rumeurs de changement chez Secondo : son enthousiasme s'est refroidi, il est devenu nerveux, il a reporté certaines actions pendant longtemps. Tout d'abord, je me suis informé pour savoir comment les combattants sélectionnés voyaient l'action à venir. Secondo a résumé l'état de leurs esprits en une phrase :

– Ils brûlent du désir d'agir au plus tôt !

Quand je lui ai demandé comment il évaluait lui-même la préparation, il m'a surpris par sa réponse :

– Tout se passe très bien jusqu'à présent. La question est de savoir si nous serons capables d'accomplir ce que nous avons décidé de faire.

J'ai ressenti un faible doute, et je me suis empressé d'en connaître la raison, afin de la dissiper. Secondo m'a honnêtement avoué son angoisse – toute l'action a été calculée en minutes et en secondes. Si l'un des combattants troublait le plan, le succès pourrait être compromis. Nous avons discuté de la possibilité d'écarts et avons conclu qu'ils ne pouvaient pas être décisifs pour le bon déroulement de l'action.

À la fin de la réunion, Secondo a voulu qu'on s'embrasse. Son étreinte était chaleureuse et exprimait une foi totale dans la juste cause de notre lutte.

Jean était un homme vraiment jeune. Il venait d'avoir 16 ans. Dans l'équipe, il est monté en un éclair. Jusqu'à hier, personne ne soupçonnait son existence, et aujourd'hui il était déjà à la tête d'un groupe, voire assistant du commandant militaire. La famille de Jean a été enlevée par les chiens hitlériens et déchiquetée quelque part en Allemagne. Par coïncidence, il n'a pas été attrapé lorsque ses parents ont été arrêtés. Le jeune abandonné a erré pendant plusieurs mois de porte en porte chez des amis français. Il a écouté et lu pendant ce temps à quel genre de

torture Hitler soumettait ses compatriotes. Il a profondément souffert que la fille, devant laquelle il ne pouvait pas se tenir debout et parler calmement, ait également sombré dans l'océan de sang – l'Allemagne hitlérienne. Un jour, par l'intermédiaire d'amis, il a rejoint Richard et lui a dit : « Vous êtes des partisans. Vous vous battez, votre vie a un sens. Emmenez-moi avec vous. Je veux vivre, me battre, venger mes proches. »

Avec notre consentement, Richard a confié à Jean un certain nombre d'actes mineurs de sabotage. Le jeune homme exubérant a fait preuve de maîtrise de soi, de courage, d'ingéniosité et d'initiative. Bientôt, son propre groupe a commencé à l'appeler chef. Jean a reçu son baptême du sang rue du Sergent Bauchat près de la Place de la Nation. Là, un officier hitlérien ivre but son dernier verre, brisé par la balle de Jean, qui s'était entraîné à tirer une fois dans la forêt de Rambouillet.

En me rencontrant, il montra une joie enfantine. Il ne pouvait s'empêcher d'être fier que lui, le jeune homme, se voie confier un travail aussi responsable. Ce n'était pas la peine de prendre son pouls politique et moral. La conscience tranquille, j'acceptai qu'il mène l'assaut sur le pont de Passy.

Le jour de l'armée soviétique approchait. Jusqu'à sa veille, nous n'avons pas informé les groupes de combat de l'heure et des minutes de l'action. Ce n'est que le dernier jour que nous leur avons transmis l'ordre de l'état-major : « Attaquez à 6 h 45 précises ! » Naturellement, chaque groupe ne savait rien de l'autre. Et nous, les dirigeants, comptions beaucoup sur la simultanéité des attaques – laissant les occupants ressentir la force de notre organisation de combat, sa capacité à porter des coups violents simultanément à des kilomètres l'un de l'autre.

Le soir du 22 février, Roger et moi avons vu tour à tour Pierrot, Richard, Secondo et Jean. Les rencontres étaient comme un test avant le combat. Les camarades le sentaient et ne nous en voulaient pas pour les explications que nous voulions et les clarifications que nous apportions. Nous avons eu une conversation plus longue avec Secondo, car l'attaque qu'il devait mener était assez compliquée : sur le pont de Saint-Cloud, l'attaque se déroulait en trois points presque simultanément.

Le premier point – la baraque à une extrémité du pont, en direction de Suresnes, le deuxième point – le canon au milieu du pont, et le troisième – les canons, l'équipement et la baraque à l'autre extrémité, côté parisien. Ici, la précision était l'une des conditions décisives du succès. La première baraque devait être soulevée par une machine infernale qui fonctionne cinq minutes après sa mise en place. Pendant ces cinq minutes, celui qui la place derrière un mur, sous les fenêtres de la baraque, doit sauter par-dessus le mur et, avec un autre combattant, marcher le long de la voie du pont lui-même. Ils doivent...

Sur cette feuille de mes notes commence l'histoire de Pierrot. Nous avons rencontré le commandant politique du détachement italien au Bois de Boulogne une heure après la bataille. Il était exactement 8 heures. Pierrot a volé vers moi comme s'il flottait sur des ailes.

– C'est fait ! C'est fait ! – répétait-il de loin, courant presque dans l'allée. J'avais choisi exprès la forêt, pour que Pierrot puisse donner libre cours à ses gestes, dont je savais qu'il lui serait impossible de s'abstenir à un tel moment.

Et donc Pierrot m'a librement raconté ce qui suit :

Il n'avait jamais vu un combat aussi brillant, aussi précis. En Espagne, c'était différent. En tant que *teniente* (lieutenant), il n'avait pas participé à l'élaboration des plans. Ici, il savait tout à l'avance, car il avait créé le projet lui-même. Et comme sur des roulettes, comme une vraie montre suisse, le travail a commencé, a eu lieu et s'est terminé. Comme prévu, les combattants se sont tous présentés à leur place à l'heure. Un groupe a traversé le pont à 6 h 30 précises. L'autre, le plus grand, se divisa en deux, et dans des rues différentes, prenait position contre la première baraque et les canons au début du pont. On ne voyait encore rien. Il y avait un brouillard assez épais.

Il marchait donc le long de l'avenue de la Reine. Et parce qu'il n'avait pas dormi, à cause de l'excitation, il a eu froid. Cet état a duré deux ou trois minutes. Puis il sembla que le feu se déversait sur lui. Et si l'un des combattants s'embrouillait quelque part ? Cela lui a traversé l'esprit. – Alors ? Puis il s'approcha de la première baraque. Il voulait voir ses camarades. Il est passé, a vu les siens et s'est calmé. Il a regardé sa montre : 6 heures et 40 minutes. Secondo et un autre camarade étaient déjà de l'autre côté. Et soudain, il a entendu des coups de feu.

Secondo et son camarade ont tiré sur la sentinelle du milieu. C'était le signal pour passer à l'action. Une véritable canonnade a commencé. Des balles et des bombes volaient contre les canons, la sentinelle et la baraque du côté De la Reine, à 40-50 pas de lui. L'attaque a duré une minute ou deux. Un grondement sourd est venu de l'autre bout du pont. La machine infernale a explosé avec un peu de retard. Le tonnerre a résonné dans toute la région environnante. Il a couvert de son fracas le feu des bombes et de nos Schmeisser, qui opéraient à l'autre bout du pont. Les fenêtres des maisons voisines s'éclairaient et s'ouvraient. Après environ trois ou quatre minutes, les tirs ont cessé. Il n'y avait pas de temps à perdre. Les camarades se sont rendus à l'endroit désigné pour vérification un par un. Tous avaient survécu. Il a parlé à Secondo. Il voulait l'embrasser. Secondo s'est révélé être un vrai courageux. Après avoir traversé le pont avec un jeune, ils ont attendu la minute convenue. Le jeune s'est approché du mur. Soutenu par Secondo, il l'a franchi, avec légèreté, comme un chat. Il ne s'est pas attardé plus de deux minutes. Le tour de Secondo est venu. Son tir devait donner le signal de l'action aux autres combattants. Au milieu du pont, le boche se tenait appuyé sur le canon. Ils se sont approchés de lui à 4-5 mètres. Secondo était prêt, mais lorsqu'il a vu que la sentinelle ne leur prêtait aucune attention, il s'est approché encore plus et a tiré presque à bout portant. Il a détruit le canon avec une bombe. Ils couraient et criaient : « Vive l'Armée rouge ! » Ils ont rejoint les camarades qui bombardaient les baraques et les appareils de surveillance aérienne. Ils ont également largué leurs bombes. Comment ils ne se sont pas tués dans le noir ? C'était vraiment un coup de chance.

Après son histoire, Pierrot m'a regardé. Il s'attendait à ce que je lui demande quelque chose.

– Les boches n'ont-ils pas au moins essayé de tirer ?

– Non ! Pas un, même pas une fois ! Et c'est compréhensible. L'attaque était si concentrée, si soudaine et impétueuse, qu'ils ne pouvaient pas comprendre ce qui se passait. Et même si certains d'entre eux ont compris, il était déjà trop tard – ils étaient en route vers mon saint homonyme.

Notre joie mutuelle était sans fin. Et nous aurions pu discuter à l'infini avec Pierrot, vif comme du mercure et doux comme un garçon angélique, de l'attaque, des combattants, de l'effet sur la population, de la satisfaction sincère des frères

soviétiques lorsqu'ils apprendront l'exploit des combattants parisiens. J'ai mis fin avec tristesse à cette mémorable rencontre au Bois de Boulogne. À 9 heures, Richard m'attendait dans un des coins reculés de la même forêt. Il me tiendrait au courant de l'action sur le pont de Passy. J'ai consacré les dernières minutes avec Pierrot aux conclusions de l'action. Je lui ai conseillé de réunir les combattants l'après-midi même et de les féliciter au nom de notre état-major. De leur promettre qu'ils recevront des présents convenables, eux qui ont fait un si brillant cadeau à l'armée soviétique. Finalement, j'ai décidé de le rendre particulièrement heureux. Je lui ai révélé qu'à la minute-même de leur attaque d'autres combattants avaient attaqué le pont de Passy. Pierrot s'est exclamé peut-être dix fois : « Eh bien, c'est magnifique, magnifique, magnifique ! »

En me dépêchant pour la rencontre avec Richard, une question m'a traversé l'esprit : « Et si là-bas ils n'y étaient pas arrivés ? »

La forêt était fraîche de sa rosée matinale. J'ai inhalé l'air frais à pleine poitrine. Ma démarche était plus légère. Je vivais l'un des moments les plus heureux de ma vie. Des passants promenant leurs chiens me croisaient. Montés sur de beaux chevaux étoffés, des femmes et des hommes satisfaits effectuaient leur traditionnelle promenade matinale le long des avenues du bois de Boulogne. Je regardais maintenant tout ce monde, non avec mépris, mais avec pitié. Il pouvait voler à la vie autant de biens matériels et de plaisirs qu'il le voulait. Il ne pouvait pas se mesurer à la richesse de l'expérience, même avec le plus miteux des partisans. Nous vivions notre vie si pleinement à cette époque que nous ne l'aurions même pas échangée contre des titres, de l'argent et des ornements en or !

Richard m'accueillit calmement. Il savait se contrôler.

D'un ton chaleureux et immédiat, il m'a fait un bref récit de Jean, le commandant immédiat et participant à l'attaque.

L'essentiel était fait. Les garçons ont attaqué la batterie du boulevard Passy et ses gardes. Mais dans cette action, le groupe, qui était censé lancer des bombes dans la baraque située sur le pont lui-même, a commis une grave erreur. Les deux se sont approchés de la baraque et ont attendu le signal de ceux qui attaquaient la batterie. À ce moment, la porte de la baraque des sentinelles s'est ouverte. Une femme est sortie. Un soldat allemand lui envoyait des baisers. Les coups de feu du

boulevard en face de la batterie ont effrayé la femme, qui s'est accrochée à l'homme. Nos deux combattants se sont également figés sur place. Leurs mains ne se sont pas levées pour tirer sur une femme...

– Quelle femme... une salope ! cria Richard avec indignation. – Elle a satisfait les salauds toute la nuit.

En conclusion, il m'a dit qu'il avait vivement critiqué la sentimentalité injustifiée de Gilbert et André, et qu'il leur assignerait bientôt une autre action similaire de punition et d'éducation.

J'ai approuvé la conduite de Richard et lui ai fait plaisir avec la nouvelle de l'exploit très réussi du détachement italien. Comme Pierrot, il s'est exclamé : « C'est merveilleux, extraordinaire ! »

À 11 heures, je devais faire mon rapport à Lapierre. Après m'avoir écouté, il salua chaleureusement les combattants et promit des cadeaux en signe de distinction¹.

Ma secrétaire Solange et moi sommes partis l'après-midi, à 14 heures précises, pour le Pont Saint-Cloud. Solange était une Polonaise venue en France depuis longtemps. Diplômée en pharmacie, elle a épousé un Français moyen typique.

– On s'aimait et on s'aime peut-être encore, me dit Solange. – Mais nous ne pouvons pas vivre ensemble. Il est si bon et satisfait de moi, de lui-même et du monde tel qu'il est, qu'il m'étouffe de sa satisfaction. Nous ne sommes pas officiellement séparés, mais nous vivons loin l'un de l'autre. Il ne comprend pas mon ambition de me battre, je ne supporte pas son indifférence béate pour le sort de son propre pays. La pharmacie est tout son univers. Pour moi, sa pharmacie, avec tous ses revenus, était une prison. Je me suis évadée de la prison plutôt que du serrurier.

Solange parlait un français excellent. Chaque fois et partout où je voulais passer pour un français, je la laissais parler. Les gens nous considéraient souvent comme un couple marié. Munis de fausses cartes d'identité solides et de

1. Les cadeaux étaient des chemises et des chaussures pour les combattants.

documents supplémentaires, nous avons décidé de constater par nous-mêmes les résultats et l'effet de l'action sur le pont de Saint-Cloud.

Deux heures de l'après-midi. Un soleil radieux brillait, dont les rayons pâles apportaient à la fois lumière et joie à cette journée de février qui avait commencé par le brouillard. Les gens à l'arrêt de bus pour Saint Cloud parlaient avec animation. Il y avait quelque chose de spécial dans l'air. Des questions et des réponses étaient entendues que personne ne comprenait ou n'appréciait mieux que nous.

– Comment, tu ne sais pas ?

– Mais que s'est-il passé ?

– Vous n'habitez pas près du pont ?

– C'est extraordinaire !

– Mais qu'y a-t-il donc, tout le monde parle comme si on était au marché ? – la dame avec un enfant à la main éleva la voix en se tournant vers son voisin, un vieil homme voûté.

– Il paraît que les partisans sont descendus de la montagne et ont fait sauter le pont.

– Quoi, donc nous ne pourrions pas passer de l'autre côté ? – la vieille femme, grande et nerveuse s'indigna.

Dans le bus lui-même, l'ambiance était animée. Tout le monde parlait de l'événement du matin. Ceux qui l'apprenaient pour la première fois étaient très aimablement informés par le conducteur. Il engageait une vraie conversation amicale, expliquant pourquoi le bus s'arrêterait devant le pont, comment ils devraient le traverser à pied, et comment un autre bus viendrait les chercher sur l'autre rive de la Seine. Il le faisait avec un tel sourire, de telles allusions à la rossée que les boches avaient reçue, qu'on pouvait avoir l'impression qu'il était initié à l'événement. Solange et moi avons juste échangé des regards et nous nous sommes tus. Mais elle et moi étions satisfaits de l'esprit inventif du brave conducteur qui, bien que de manière un peu voilée, louait l'exploit des partisans.

– Et combien sont-ils à être descendus de la montagne ? (Qu'ils soient descendus de la montagne, personne n'en doutait !).

– Personne ne peut le dire, a déclaré le conducteur très gentiment. – Mais pour autant que j'aie compris d'un boche et pour autant que je puisse estimer, il y en avait au moins 200-250. Sinon, ils n'auraient pas pu détruire tous les canons sur le pont.

La rumeur s'était déjà répandue. Ce fut l'un des meilleurs résultats de l'action.

Devant le pont, nous sommes tous descendus du bus. Contrairement aux explications du conducteur, les piétons ne passaient pas librement sur le pont. La police hitlérienne, qui formait une véritable clôture sur le côté gauche du pont, ne nous a pas permis de nous arrêter et de regarder. Elle appelait constamment : « Schnell, schnell » (vite, vite). Non pas que le conducteur nous ait menti. Une situation nouvelle s'était présentée. Pour voir le champ de bataille, de nombreux dignitaires hitlériens étaient venus de Paris, conduits par le commandant des troupes d'occupation en France, le général Stülpnagel. Il était accompagné de dizaines d'officiers, la plupart avec des appareils photo, et d'un grand nombre de policiers civils allemands et français. Le plus intéressant : sur le côté droit, à côté du parapet, une grande carte était étalée sur le trottoir, sur laquelle se penchait un groupe d'officiers. L'un d'eux promenait la carte avec une longue baguette en bois. Solange, me regardant avec une joie cachée, demanda :

– Est-ce qu'on passe ?

– Nous passons.

Avec la multitude de piétons, nous avons également traversé le pont à pas rapides. Nous avons jeté un coup d'œil furtif sur le côté. Il y avait des canons et des appareils détruits. Sur l'une des baraques, au lieu d'une porte, il y avait un grand trou béant. Les vitres étaient brisées.

Nous nous sommes arrêtés dans un café sur la place au pied des hauteurs de Suresnes. L'ambiance au café était différente de celle à l'arrêt de bus. Le propriétaire et le serveur ne savaient pas qui entraient dans le café et étaient réservés. Aux questions de Solange ils répondirent par les excuses les plus

ordinaires qu'ils ne savaient rien, n'avaient rien vu, mais les gens disaient que 1 200 partisans étaient descendus de la montagne, qu'ils se seraient cachés ensuite dans la forêt de Rambouillet, qui était maintenant assiégée par les troupes allemandes, que des généraux ont fait tout le trajet depuis Berlin pour enquêter sur l'affaire, qu'ils n'avaient plus rien entendu, etc.

Le même jour, Radio Londres et Radio Moscou ont diffusé un récit enthousiaste des exploits des partisans parisiens le jour du 25^e anniversaire de l'Armée rouge.

En ce matin brumeux de février 1943, les unités des partisans émigrés sauvèrent véritablement l'honneur de la France, disgraciée par la trahison de Pétain et de Laval. Par-delà des frontières de l'Europe conquise, ils serrèrent la main des vainqueurs de Stalingrad. Avec la détonation de leurs bombes et de leurs Schmeissers, ils envoyèrent aux invincibles guerriers soviétiques leur « Nous sommes avec vous ! »

LES DÉRAILLEMENTS ET LE COMBATTANT JOSEPH BOCZOV

France occupée ! Ce n'étaient pas seulement des milliers d'hitlériens dans les rues parisiennes, les cafés, les magasins, les cinémas, les lieux de divertissement. Ce n'étaient pas seulement les centaines de casernes, postes militaires et bâtiments où séjournait les occupants. Les milliers de prisonniers n'étaient pas non plus attelés à la construction du mur de l'Atlantique le long de la côte ouest de la France. La France occupée était pillée, affamée, aspirée. Les trains de l'occupant circulaient 24 heures sur 24 entre la France et l'Allemagne. Ils partaient de différentes gares françaises et empruntaient des dizaines de voies ferrées en traversant des dizaines de postes frontières en direction du Reich, débordant des produits les plus divers. Plus de 50 trains multi-voitures transportant du charbon, de la bauxite, du minerai de fer, des pièces préfabriquées en métal, des céréales, de la nourriture, des produits laitiers, des vêtements d'extérieur et des sous-vêtements, des chaussures, des briques, des tuiles, des tuiles de faïence et des centaines d'autres traversaient un seul passage frontalier dans le nord de la France en une seule journée. Une grande partie de ces trains transportait des milliers de

cochons, moutons, vaches, ânes, chevaux. Parallèlement aux trains, des milliers de camions de plusieurs tonnes formaient un véritable flot qui versait du sang dans l'organisme épuisé de l'économie hitlérienne.

La Résistance a pris des mesures contre l'utilisation massive des lignes et du parc ferroviaire français. Elle a porté de sérieux coups au trafic de transport, ce moteur de la machine de guerre hitlérienne. Nous, les combattants étrangers, avons reçu l'ordre d'organiser un groupe pour faire sauter les voies ferrées et provoquer des déraillements de trains. L'état-major a confié cette tâche à l'un des premiers combattants de la région parisienne, André¹. Le choix n'était pas accidentel. André était ingénieur chimiste de profession et un combattant extrêmement dévoué et courageux. Inter-brigadiste et interné des camps de concentration, il n'avait pas accepté d'être emmené pour travailler en Allemagne. Au péril de sa vie, il avait sauté d'un train en marche, était resté en France et avait rejoint aussitôt les rangs de la Résistance. À la tête d'un groupe de combat, il avait organisé le premier attentat à la grenade sur la gare de Belleville.

Lors d'une conversation avec moi, André accepta volontiers la tâche. Il demanda des instructions concernant avec qui, comment et quand il devait agir. Je lui ai promis de lui donner des combattants éprouvés, principalement des Hongrois et des Roumains, et une somme d'argent pour se procurer les clés, les leviers et autres outils nécessaires. Il s'agissait de dévisser les boulons qui reliaient deux rails, puis de déplacer l'un des rails d'environ un mètre. À ce moment-là, on imaginait les déraillements aussi simplement. En réalité, les choses se sont avérées beaucoup plus compliquées. Les hitlériens mobilisèrent des Français plus âgés et leur firent surveiller les chemins de fer. Ils les répartissaient de manière à ce que chacun soit responsable d'une section donnée de 100 à 500 mètres. Si un sabotage était commis dans la zone désignée, le garde concerné était puni de mort. Afin d'assurer une plus grande visibilité, les occupants ont ordonné de couper la forêt à 10-15 mètres de part et d'autre des voies. Ces mesures et d'autres ont rendu les travaux de déraillement extrêmement difficiles.

En peu de temps, André a pu organiser le groupe souhaité. Les Hongrois étaient Tommy et Joseph. Je ne me souviens pas des noms des camarades

1. Son vrai nom est Joseph Boczov.

roumains. Aidé par le service de renseignement, André a commencé à opérer dans les environs de la ville de Château-Thierry, à 100 km au nord-est de Paris. Une dizaine de trains de troupes et de marchandises passait la nuit sur cette ligne. Les intervalles entre eux étaient de 20 à 40 minutes.

À plusieurs reprises, le groupe a tenté d'agir. Les combattants débarquaient en gare de Charly avant Château-Thierry, traversaient le pont sur la Marne et se dispersaient dans la sombre forêt traversée par les trains. Ils ont trouvé un virage commode sur la ligne et ont commencé à agir. En vain. Malgré leurs efforts, ils n'ont pas réussi à dévisser un seul écrou. La clé qu'ils avaient s'est avérée inadaptée. La deuxième expédition de nuit s'est à nouveau soldée par un échec. Cette fois, la clé était bonne, mais aucun des six combattants n'avait eu la force nécessaire pour dévisser au moins un écrou profondément rouillé. Le manche de la clé était court et une seule personne ne pouvait le manipuler. Pour la troisième sortie, un morceau de fer assez long a été soudé à cette poignée. Trois personnes pourraient travailler avec une telle clé étendue. Grande fut leur colère, lorsqu'au tout premier écrou qui commença à se dévisser, la partie attachée de la poignée se cassa et resta entre leurs mains !

J'ai eu une conversation sérieuse avec André. Je le réprimandai sévèrement : il n'avait pas manqué d'argent pour se procurer des outils convenables, il avait pris la tâche à la légère. Le combattant plein d'abnégation a supporté la critique avec douleur. Il a souffert de l'échec plus que quiconque. Je l'ai averti de cesser les sorties jusqu'à ce que je rapporte au quartier général le résultat de leurs tentatives...

Nous décidâmes que le groupe d'André remettrait les outils au détachement italien et serait chargé d'actions à Paris même. Roger nous a influencés pour prendre une telle décision. Selon ses informations, les camarades roumains trouvaient les expéditions nocturnes trop risquées, une fois ils ont failli tomber entre les mains d'une sentinelle allemande, les 20 ou 40 minutes ne suffiraient jamais pour dévisser huit boulons et déplacer un rail.

André s'est opposé à notre décision, mais son objection semblait plus suppliante que défiante. Il a proposé qu'on lui accorde des moyens financiers supplémentaires pour travailler comme ingénieur chimiste afin de développer une telle charge qui, au passage du train, exploserait et provoquerait une catastrophe.

J'ai consulté les camarades de l'état-major. Louis, qui avait déjà fait appel à André comme spécialiste, nous a assurés de ses capacités à préparer des matières explosives. Roger nous a informés que le chef du groupe collectait déjà de l'argent auprès de ses amis avec l'intention de réaliser la charge avec ses propres fonds et était même prêt à aller tout seul la mettre sous la voie ferrée. Dans cette situation, j'ai donné à André l'accord de la direction pour réaliser l'engin explosif à une condition : il avait droit à trois tentatives avec un groupe réduit : lui, Tommy et les deux combattants roumains. Ravi, André m'a dit :

– Pour moi, c'est non seulement une question de combat, mais aussi d'honneur professionnel.

En voyant cet homme de presque 40 ans aux yeux bleus et enfoncés, au visage pâle et émacié, aux longs cheveux blonds lissés, au nez en bec d'aigle, aux lèvres fines, à la démarche lourde et au dos voûté, j'ai compris, j'ai senti : un des combattants d'élite de la Résistance française marche à mes côtés, dévoué sans limites au service de son idéal. Aucune ombre de doute ne pouvait être jetée sur sa pure image de révolutionnaire professionnel.

Les trois tentatives avec la charge explosive ont lamentablement échoué. Une véritable tragédie personnelle pour l'idéaliste André. Il se sentait coupable, professionnellement humilié. Il a attribué cet échec à la mauvaise qualité des matériaux achetés. Sinon, il ne pouvait pas expliquer pourquoi les charges n'explosaient pas. J'étais lié par la décision de l'état-major et je lui ai donc dit : le front de la résistance est très large et il y a une place pour chaque combattant honnête. Je lui ai ordonné d'arrêter de bosser comme ingénieur chimiste et de se mettre à la disposition de Roger, dont il recevra une nouvelle mission... Si je l'avais poignardé avec un couteau, il ne serait pas devenu aussi pâle ! Heureusement, nous étions assis dans un vaste café de la place Clichy. Et pourtant, l'homme solide, le combattant aguerri près de Madrid, s'est effondré sur sa chaise. J'ai parlé des chemins compliqués de la lutte, de notre responsabilité, du fait que la lutte est partout, que chacun à sa place pourrait donner le maximum... André n'écoutait pas. Il serrait ses larges mâchoires, fixait intensément la table, sirotait silencieusement son café. Il fumait nerveusement. Après cinq ou six minutes de silence, il commença lentement, péniblement :

– Nous n'avons pas réussi... plus précisément, j'ai échoué. Vous me jugez sévèrement.

J'ai essayé de protester en vain... Il m'a ignoré et a continué :

– C'est votre droit. Si j'étais vous, je prononcerais le même jugement... Maintenant, je me tourne vers toi. Pas en tant que dirigeant, mais en tant que camarade de lutte, en tant qu'ami, en tant qu'humain. J'espère que tu me comprendras... Je crois, tu comprends, je crois à l'action. Je suis convaincu, je suis absolument convaincu que je réussirai !... Est-ce que tu me crois ?

Que pouvais-je répondre à une question aussi pointue, et de la part d'un camarade déchiré en ce moment par une véritable tragédie ? Je me suis contenté de lui dire :

– Si je ne te faisais pas confiance, et cela infiniment, je ne serais pas assis à la même table que toi et je n'aurais pas une conversation fraternelle avec toi !

Enhardi, André poursuivit :

– Je n'avais aucun doute... Merci... Maintenant écoute, je veux que tu prennes un risque : me laisser essayer une fois de plus... Je jure que je prendrai toutes les précautions pour Tommy et les autres. Je vais améliorer la composition de la charge... Quelque chose me dit que cette fois je vais réussir... Comprends-moi, je ne peux pas vivre sans avoir tout fait pour la réussite de l'action...

Un deuxième Richard était devant moi ! Pour la seconde fois j'étais confronté au même dilemme : soit observer la discipline soit blesser gravement un homme, sincère, un combattant dévoué jusqu'à la mort à la cause ?

J'ai répondu à l'appel direct après quelques hésitations et arrangements. J'ai mis une condition :

– Vous y allez juste toi et Tommy. Pas un mot à personne !

André resta sérieux. En se séparant, il a pris ma main dans les siennes et l'a tenue plus longtemps que d'habitude. Il m'a donné rendez-vous le sixième jour à partir d'aujourd'hui au même endroit et à la même heure !

Après six jours à 10 heures du matin dans un vaste café entouré de grands miroirs, André prononça les premiers mots avec sa simplicité caractéristique :

– Réussite totale !

Cette fois, nous avons fumé des cigarettes de guerre avec plaisir et nous avons parlé du fond du cœur. André m'a remercié pour la confiance et m'a expliqué l'action dans les moindres détails. La chose la plus importante était qu'ils avaient eu la chance d'approcher un endroit caché sur la ligne sans se faire remarquer, de creuser rapidement un trou sous le rail, d'y cacher la charge et de se retirer sans être détectés à environ 300 mètres dans les bois. Ils ont attendu et ont entendu l'explosion du matériel et le fracas des wagons qui se renversaient. Dans le silence de la nuit, des cris humains volaient jusqu'à leurs oreilles... Tommy était magnifique. Tout au long de l'action, il s'est comporté calmement, sans l'ombre d'une peur. Et maintenant il était heureux comme un enfant...

Ainsi commença la lutte subversive et très efficace du groupe d'André, dont le chef devint l'un des principaux dirigeants de la Résistance française en région parisienne. Voici quelques-uns des exploits les plus importants de ce groupe légendaire :

Dans la nuit du 10 au 11 juillet 1943, attentat sur la ligne de chemin de fer Paris-Cherbourg. Résultat : la locomotive et les quatre wagons entièrement détruits. Beaucoup d'officiers et de soldats tués et grièvement blessés. Circulation interrompue pendant 24 heures.

Dans la nuit du 28 au 29 juillet de la même année, attentat sur le train Paris-Château-Thierry. La locomotive et trois wagons complètement détruits. Circulation interrompue pendant 48 heures.

Dans la nuit du 3 au 4 août, un train de permissionnaires allemands sur la ligne Paris-Reims, près de La Ferté-Milon, explose. Des dizaines d'officiers et de soldats tués.

Dans la nuit du 20 au 21 août, déraillement d'un train transportant du matériel militaire sur la ligne Paris-Rethel. La locomotive, 19 wagons et du matériel militaire complètement détruits.

Ces attaques persistantes, efficaces et similaires, exécutées par les combattants émigrés sous la direction d'André n'étaient qu'une partie des coups massifs que les combattants et partisans français infligeaient au transport hitlérien. En un seul semestre, et uniquement en zone Nord de la France, du 1er avril au 30 septembre 1943, 270 actions ont été menées contre les chemins de fer, les trains de militaires et de marchandises. Parmi eux, 183 ont causé des dommages importants, 42 – des dommages mineurs et 45 – des perturbations prolongées de la circulation. Résultat final – 357 locomotives et 1688 wagons mis hors service.

Notre objectif n'était pas de détruire uniquement les locomotives et les wagons. Nous avons particulièrement poursuivi les ressources humaines de l'ennemi. Chaque fois et partout où nous les avons trouvés, nous avons imaginé mille façons de les attaquer et de les détruire.

« TU AS LE BONJOUR DU COMMANDANT DE *GROSS* PARIS »

Les combattants anonymes de la Résistance suivaient inlassablement et avec vigilance chaque pas de l'ennemi. Chaque fois et partout où ils voyaient des uniformes verts, ils pensaient immédiatement à des moyens et à des formes pour leur donner la rétribution qu'ils méritaient.

En mai 1943, le service de renseignement nous a apporté un objectif de valeur : le commandant militaire de Paris, le général Schaumburg, fait sa promenade matinale à cheval dans les allées autour du lac intérieur du bois de Boulogne. Il n'est accompagné que de son adjudant avec le grade de commandant. Ils chevauchent lentement, parlent souvent et passent régulièrement devant le pavillon du Tyrol sur l'allée des dames. Leur promenade commence à 8 heures précises et se termine à 8 h 30. Les trois camarades du renseignement Bianca, Odette et Martin nous ont avertis que toute la zone est fortement gardée par des policiers en uniforme et en civil. Après deux ou trois visites du coin de la forêt en question, Martin a été arrêté par des agents comme personne suspecte.

À l'état-major, nous avons évalué le grand effet politique de la suppression de cet important dignitaire fasciste et avons décidé d'examiner nous-mêmes l'objectif avant d'agir. Roger et moi avons vérifié les informations de nos services

sur place. Ce que nous avons vu nous a fait réfléchir à la mise en œuvre de l'action. Aucune illusion sur sa complexité, sa difficulté et son danger. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'elle ne pouvait être que l'œuvre des combattants les mieux préparés, et qu'elle ne devait être entreprise qu'après l'étude la plus attentive des conditions d'attaque et de retraite. Il fallait du temps et on s'en est donné. Les trois agents du renseignement commencèrent à se relayer un jour sur deux, et dûment déguisés, pour surveiller les cavaliers.

Nous sommes aussi allés sur place : Charles avec Gaston et Roger avec Boczov. Les deux combattants d'élite s'y sont directement opposés. Ils ont décrit l'attaque possible comme une aventure qui sacrifierait presque toutes les personnes impliquées dans l'attaque. Leur principale objection était l'impossibilité pour les combattants de se retirer et de se cacher en toute sécurité. Nous avons dû reconnaître le grand danger que les attaquants soient encerclés, capturés ou massacrés sur place. Nous avons péniblement abandonné la forêt, mais pas le... général.

Martin a été chargé de tracer l'itinéraire du véhicule dans lequel le commandant de Paris allait travailler... Deux ou trois semaines ont passé. Le rapport sur le voyage de la voiture du général disait : le général habite une villa avec un grand jardin. Il y a deux sentinelles devant la villa. À neuf heures précises, la voiture de marque Horch quitte la villa et traverse à une vitesse relativement grande les rues parisiennes jusqu'à la place de l'Opéra, où se trouve la principale *commandature* allemande. Le seul endroit où la voiture ralentit obligatoirement est le coin des rues Paul Doumer et Nicolo. À cette heure de la matinée, la circulation des piétons et des véhicules à moteur y est assez faible. Le lieu et le moment sont propices à l'action.

L'état-major n'hésita pas longtemps. La volonté et l'ambition de porter un coup qui résonnerait fort dans l'âme des patriotes de Paris nous poussèrent à une décision rapide. Nous avons élaboré un plan opérationnel de l'action. La grande question à laquelle nous étions confrontés était : qui devraient être les participants à l'attaque ? Pour ce genre d'action – une attaque ouverte avec une bombe et un pistolet – Gaston et Boczov, tous deux âgés d'environ 40 ans, semblaient quelque peu inadaptés. Dans ce cas, nous avons recherché de jeunes combattants rapides. Nous nous sommes arrêtés sur Marcel Rajman, aguerri en tir précis, sur le jeune

italien, le mineur Spartaco, dont les deux frères étaient déjà morts héroïquement dans la lutte contre les occupants, et le charpentier espagnol Alfonso, lieutenant des inter-brigades de la République espagnole.

Il était nécessaire et normal pour moi, en tant que commissaire politique, d'avoir une conversation avec les camarades visés. Tout d'abord, j'ai parlé avec ma connaissance de longue date Rajman, nommé à la tête du groupe de combat. Il s'est révélé à moi sous sa véritable identité. L'envergure politique de la tâche le remplissait d'un sentiment de pleine valeur. À peine par envie de se vanter, il s'empressa de m'avouer :

– Tu vois, plus d'actions comme celle-ci et je ne serai pas désolé même si je tombe trop tôt. Un coup pareil équivaldrait par son effet à dix attaques comme celle de la rue Monsieur le Prince. Il est bon de viser plus haut et plus souvent.

Mon jeune ami brûlait d'enthousiasme, et il était inutile de le préparer politiquement et mentalement. Je l'ai seulement averti de ne pas sous-estimer les difficultés de l'attaque et surtout de la retraite. Il m'a assuré qu'avec Roger et les deux autres participants, ils avaient pensé à tout jusque dans les moindres détails. Je n'avais aucune raison de douter.

La rencontre avec Spartaco et Alfonso s'est déroulée dans une autre ambiance. Ils m'ont laissé errer sur l'horizon de la situation internationale, leur annonçant l'écroulement inévitable de l'hitlérisme et la victoire inexorable de l'Armée rouge, leur soulignant l'extrême importance de l'action à venir et combien le Parti comptait sur le courage de leur jeune âge, leur mobilité et leur conscience communiste. Au cours de la promenade de près d'une heure le long des boulevards extérieurs, j'ai découvert chez les deux interlocuteurs non seulement une volonté de sacrifice et d'exploit, mais aussi une vision politique mûre.

J'ai signalé à notre instance dirigeante le moral extrêmement élevé des combattants. Roger nous assura de la bonne organisation militaire des préparatifs. Louis a donné une garantie pour la qualité des grenades et des pistolets. Nous avons fixé la date à l'unanimité – 28 juillet 1943...

Et voilà que je vois le même jour comment le chef militaire Roger est entré dans le petit jardin disgracieux devant l'église de la Sainte-Trinité sur la place du

même nom, souriant exactement à dix heures et dix minutes. Il portait un chapeau gris doux, un costume verdâtre et ses éternels gants à la main gauche. J'ai senti le succès et j'ai souri. L'ami commença sur un ton inhabituel pour lui :

– C'est fait ! On peut se saluer ! Monsieur le général n'est plus de ce monde.

Avec une impatience compréhensible, je demandai :

– Et nos garçons ?

– Sains et saufs. Ils se sont retirés en ordre complet.

– Raconte comment tout s'est passé !

Roger possédait de nombreuses qualités : un esprit clair, une énergie bouillonnante, une mémoire magnifique et d'autres qualités enviées, mais l'une des plus positives d'entre elles était sa capacité à décrire de manière claire, précise et concise l'essentiel d'un événement. En une minute ou deux, il m'a décrit l'exploit des combattants.

À neuf heures cinq précises, la voiture a viré de l'avenue Paul Doumer à la rue Nicolo et a ralenti. Rajman au même moment a lancé la bombe directement contre le pare-brise. La voiture a perdu l'équilibre et a percuté le poteau électrique sur le trottoir d'en face. Alfonso et Spartaco ont couru et ont tiré sur le général Schaumburg, les deux officiers et le chauffeur. Les nôtres se sont retirés en ordre. La voiture était en feu et personne n'en est sorti... Dans la rue Massenet voisine, Daniela et Katerine ont pris leurs armes. Rajman a plaisanté et a embrassé Daniela en disant : « Tu as le bonjour du commandant de *Gross Paris*¹ ! Nous méritons des félicitations ! »

Nous les avons reçues. Lapierre nous a transmis les chaleureuses salutations de combat du CC du Parti français et de l'état-major des francs-tireurs et partisans français.

LA RÉCOLTE EST BONNE

1. Gross Paris, Grand Paris, de l'allemand.

Des louanges extraordinaires, accompagnées de récompenses matérielles et morales, nous furent témoignées après une autre action non moins brillante. La machine de guerre hitlérienne avait besoin non seulement de soldats fanatiques. Elle absorbait aussi un grand nombre de travailleurs. La propagande de Goebbels avec de l'écume à la bouche appelait les travailleurs des pays occupés d'Europe à affluer vers l'Allemagne, où ils recevraient des salaires fabuleux. La campagne verbale alléchante n'attirait pas beaucoup de travailleurs étrangers. Par conséquent, les occupants ont souvent eu recours à la force brutale. Ils ont organisé de véritables rafles humaines, bloquant des rues entières en plein jour, arrêtant tous les passants, sélectionnant des citoyens valides et les kidnappant en Allemagne. À d'autres moments, ils faisaient irruption dans les églises, surprenant les fidèles par le claquement de leurs Schmeissers et les cris grossiers de « Dehors ! Vite ! Vite ! », ils chargeaient les hommes apeurés dans les camions et les emmenaient dans une direction inconnue, ou plutôt vers l'Allemagne nazie parfaitement connue. Les mêmes rafles ont été menées dans les fabriques, ateliers, usines françaises, d'où ils volaient des centaines d'ouvriers et de spécialistes pour leur industrie militaire. Malgré cette chasse à l'homme inhumaine, l'économie de guerre allemande souffrait d'un manque de main-d'œuvre.

En juillet 1943, le Dr Julius Ritter est arrivé dans la capitale française. Il est devenu le chef du service de recrutement des ouvriers français. Le sinistre Hitler l'avait chargé de recruter en peu de temps 600 000 travailleurs des deux sexes pour injecter du sang neuf dans l'économie allemande épuisée. Le Dr Ritter a commencé sa mission par une propagande bruyante dans les journaux. Avant tout, il s'est présenté au public français comme un scientifique – docteur en sciences chimiques – et comme un adepte de l'amitié franco-allemande, qui serait à la base de la future Europe forte et florissante. Le monsieur a même donné plusieurs conférences à l'Institut de chimie, bruyamment annoncées par la presse soumise à Hitler. Parallèlement à la propagande dans toute la France et surtout à Paris, des centaines de bureaux travaillaient d'arrache-pied pour recruter des ouvriers pour l'Allemagne.

Le Parti communiste français était clairement conscient du danger que la France soit privée de centaines de milliers de travailleurs et la Résistance française de milliers de ses combattants actuels et futurs. Il a mobilisé ses forces et a décidé de déjouer la mission du Herr Obersturmführer Dr Ritter. Les groupes de combat

ont intensifié leurs attaques contre les bureaux de recrutement, et notre état-major a reçu l'ordre de... s'occuper personnellement du Dr Ritter...

Bientôt, le service de renseignement nous rapporta leurs informations : le docteur Ritter habite rue Pétrarque dans le 16ème arrondissement ; il quitte sa maison à 8 h 30, une voiture l'attend sur le trottoir ; le chauffeur ouvre la porte de la voiture, attend qu'il s'installe et va prendre le volant ; aucun adjudant ne l'accompagne ; il n'y a pas de garde en service devant la maison ; à cette heure la rue aristocratique est presque déserte et les passants sont rares.

L'action nous paraissait facile, surtout après la frappe réussie contre le général Schaumburg. Pour une certitude absolue dans sa réalisation, nous l'avons confiée aux expérimentés Rajman et Alfonso. Après avoir inspecté la situation eux-mêmes à deux reprises, les jeunes se sont déclarés prêts à agir...

Un matin, par une très agréable journée de septembre, Rajman et Alfonso étaient en conversation près de la maison de M. Ritter. Ils ne regardaient pas leurs montres. Ils savaient qu'à 8 h 30 précises, le messenger personnel d'Hitler apparaîtrait pour monter dans sa voiture. Ils ne se sont pas trompés. À la minute près, le recruteur en chef apparut, fit deux ou trois pas et entra par la porte ouverte par son chauffeur. À ce moment, Alfonso, qui s'est approché de deux mètres, lui a tiré trois balles. Selon Rajman, Ritter n'a été que blessé. Avec deux autres balles, il l'a achevé. Ils ont envoyé l'Obersturmführer en enfer chez Saint Pierre – là il pourrait recruter des âmes mortes. Rajman a terminé. « La récolte est bonne. Tu peux nous féliciter »...

Non seulement je l'ai félicité en notre nom pour cette moisson vraiment riche, mais je leur ai fait savoir que justement en raison des récentes actions réussies menées par nos détachements, le Comité central du Parti communiste français et l'état-major des francs-tireurs et partisans français leur envoyaient des salutations de combat et ordonnaient que tous les combattants soient matériellement récompensés. Par ailleurs, l'état-major des francs-tireurs et partisans – main-d'œuvre immigrée de la région parisienne devait attribuer des grades militaires aux combattants émigrés.

Matériellement récompensé ?! Je m'empresse de préciser qu'il ne s'agissait pas d'argent, mais de... cadeaux. Chaque combattant pouvait faire le souhait d'un

objet, selon ses goûts et ses besoins. Les commissaires politiques devaient dresser une liste et acheter les articles. C'était touchant de lire une telle fiche ! Elle était dominée par les demandes de chemises et de maillots de corps ou ne serait-ce que de chaussettes et de mouchoirs, de stylos automatiques, de crayons multicolores, de peintures aquarelles, de briquets à essence, de gants. Le camarade Yves (Henri Rol-Tanguy), qui a vu les listes, s'est exclamé :

– Avec des combattants aussi modestes, la victoire ne peut qu'être de notre côté. – Se tournant vers moi, il ajouta avec un sourire amical : – Vous, du quartier général, soyez plus audacieux dans vos souhaits. Vous savez, nous ne sommes pas à court d'argent. La dernière attaque de la poste de la ville de Saint-Étienne nous a rapporté des sommes que nous nous demandions comment dépenser¹.

Roger, Louis et moi-même avons fait preuve d'immodestie vis-à-vis de la base : de la boutique Belle Jardinière, nous nous sommes habillés de pardessus couteux, qu'avec notre salaire de 2 500 francs, comme tous les soldats réguliers, nous n'aurions jamais pu acheter.

LE PATRIOTISME DE MME ARTIK

L'honneur d'offrir les grades militaires retomba sur ma conscience comme une lourde tâche. J'ai ordonné aux commissaires politiques de tous les détachements de présenter des propositions écrites, en commençant par caporal, sergent, sergent-chef, adjudant et atteignant le grade de sous-lieutenant. La nouvelle a provoqué l'émoi parmi les combattants. Ils se sentaient fiers d'être hiérarchiquement associés à l'armée secrète, courageuse et insaisissable de la Résistance française. Avec une anxiété compréhensible, ils attendirent le jour de la remise des grades. C'était de ma faute si ce jour tardait à venir. De bons patriotes et d'honnêtes gens vivaient dans les logements illégaux dont je disposais. Cependant, je n'ai pas osé leur confier des documents avec le nombre et la structure de nos groupes de combat. À cette fin, j'ai cherché et loué

1. C'étaient des billets de 1000 francs et tous plus ou moins brûlés sur les bords. Chaque combattant avait le droit d'échanger un billet contre un achat pouvant aller jusqu'à 100 francs à ses propres frais et de rendre les 900 francs réguliers restants au responsable respectif...

temporairement une chambre privée au rez-de-chaussée de l'hôtel de Mme Artik, rue de la Mare. La chambre donnait sur la rue, ce qui me laissait la possibilité en cas de danger, de sauter par la fenêtre. J'ai déplacé le lit de fer, détaché une des planches en dessous, creusé un plus grand trou sous les autres planches, et là je cachais les papiers dangereux pendant la journée. Plusieurs soirs, j'ai écrit de brèves caractéristiques pour chaque combattant, en me basant sur les écrits plus longs et pas toujours suffisamment lettrés des commissaires politiques des détachements. J'avais plus de 600 dossiers à traiter. J'essayais de revenir avant 22h pour passer pour un locataire régulier. Je ne travaillais que le soir et tard jusqu'à minuit.

Un soir, Vlado m'attendait au café, où se trouvait le tableau avec les clés des chambres. À mon salut habituel, il a répondu d'un ton maussade, et à ma grande surprise, le propriétaire m'a également accueilli avec une froideur morose. Après avoir bu ma boisson « diabolo » habituelle, mon ami m'a invité à faire une promenade. Nous sommes sortis dans la rue sombre et alors déserte. Vlado a entamé la conversation sur le ton d'un père en colère contre un fils qui a commis un péché :

– Qu'est-ce que tu as fait ? Toute l'organisation se serait enflammée à cause de toi ! C'est comme ça qu'on travaille ?... Non, voici tes listes de pseudonymes, de caractéristiques et tes propositions pour les grades d'officiers. Remercie Dieu que c'est Madame Artik qui les a trouvées et non la femme de ménage. Elle me les a remises toute secouée. « Je vois, M. Boris travaille contre les boches. Je suis Française. Je ne peux pas le trahir. Mais il ne doit plus rester dans le logement. S'ils le trouvent ici, les autorités allemandes fermeront l'hôtel et mon mari et moi serons traînés en Allemagne... »

Enfin, Vlado a tranché d'un ton catégorique :

– C'est bon maintenant, tu vas devoir déguerpir de l'hôtel...

Il était plus de 10 heures du soir. Il était trop tard pour chercher un autre refuge. Notre conversation s'est terminée par une décision fataliste : je passerai aussi cette nuit à l'hôtel ; si je suis surpris, je brûlerai tout au risque de mettre le feu à l'hôtel et de périr moi-même dans ses flammes...

Il était hors de question de dormir. J'ai réfléchi au hasard et à sa puissance aveugle, dont nous, humains, sommes ou pouvons être les victimes... La femme de ménage est tombée malade. La propriétaire a dû nettoyer les chambres. Elle a déplacé le lit pour nettoyer la poussière qui s'était accumulée dans un des coins. Une brindille du balai s'est coincée dans la fente entre deux planches. Elle a commencé à le retirer, et à ce moment l'une des planches s'est déplacée. En bonne logeuse, la propriétaire s'est accroupie pour fixer la planche et... a découvert la cachette... J'ai aussi réfléchi sur le patriotisme du peuple français. Madame Artik, dont le but principal dans la vie était de gagner plus d'argent et d'avoir un enfant, ne faisait rien pour aider la résistance. Si on lui proposait d'y participer, elle refuserait catégoriquement. Mais lorsqu'elle s'est retrouvée face à face avec l'une des manifestations du mouvement de résistance, elle s'est sentie partie intégrante de son peuple en lutte. Son devoir patriotique s'est réveillé et a sauvé de l'échec tout un réseau de groupes de combat.

Une nuit passée avec de telles pensées m'a conduit à la décision de prendre trois jours de congé de mes fonctions actuelles pour compléter mes propositions. J'ai été hébergé par la famille Kazakov, dont le cottage était niché dans la jolie et tranquille banlieue parisienne de Vélizy, 129 rue Lavoisier. J'ai eu recours à nos compatriotes, étant sûr que je trouverais chez eux la tranquillité d'esprit nécessaire pour travailler et un bon accueil par les hôtes.

Boris et Dora n'avaient pas d'enfant, mais ils n'étaient pas malheureux. Dans leurs années de maturité, entre 40 et 50 ans, ils rayonnaient de santé et de vitalité. Le sourire et la voix retentissante de la blonde Dora de Roussé décoraient et retentissaient dans les jardins des nombreux voisins fascinés par la joyeuse et agréable Madame Kazakova. Le charpentier Boris avait gagné le cœur de tous les voisins avec son travail acharné, son honnêteté et sa serviabilité proverbiale. La bonne réputation du couple complice bulgare me servait de couverture sûre. On m'annonçait comme un cousin, vendeur de dentifrice, venu faire une pause du bruit de la capitale et des trajets fréquents et fastidieux à la campagne.

Mon homonyme et sa femme avaient non seulement ouvert les portes de leur maisonnette, mais aussi leur cœur aux acteurs de la Résistance. Quand se posait la question d'un endroit extrêmement sûr pour que notre état-major des combattants émigrés puisse passer du temps avec le colonel Rol-Tanguy et Robert

Ballanger, je me souvenais toujours du refuge de la famille Kazakov. Je ne connais pas de cas où ils nous ont refusé leur hospitalité. Et pas n'importe comment, mais spontanément, sincèrement et généreusement malgré la pénurie générale causée par la guerre.

En ma qualité de commissaire politique, qui doit se tenir au courant des événements et de l'actualité en France et dans le monde, le Comité central du Parti communiste français m'a fourni deux appareils radios (c'est parce que je ne dors pas à la même place). J'ai confié l'un des appareils à mes amis les Kazakov, car leur demeure était l'une de celles où je me sentais le plus en sécurité et que j'utilisais le plus souvent.

Si l'on ne peut dire de Dora que c'est une personne qui cache les combattants, et qui de plus le fait de manière intelligente, courageuse, discrète et extrêmement dévouée, on peut aussi dire de Boris, que non seulement il cache des illégaux, mais il est aussi un combattant dévoué et courageux. Quelle que soit la tâche que je lui confiais, il l'accomplissait toujours consciencieusement, quels que soient les risques qu'il prenait. Il me servait de liaison avec mes associés, distribuait de la littérature illégale, participait au sabotage des machines dans les ateliers aéronautiques de la banlieue de Villacoublay, où il travaillait.

Le dévouement et l'abnégation de ces merveilleux patriotes et internationalistes, Dora et Boris, se sont manifestés d'une manière particulièrement forte, je dirais touchante, lorsque je leur ai proposé de cacher chez eux deux officiers soviétiques qui s'étaient échappés des camps de prisonniers de guerre en Allemagne et avaient atteint difficilement Paris. Ils ont accepté la proposition avec des acclamations :

– Mais bien sûr ! Tu n'as même pas besoin de demander ! Emmène-les maintenant ! Peut-on refuser à nos frangins ?

Et les deux combattants soviétiques ont commencé à vivre dans cette famille aimante. Je donnerai la parole à l'un d'eux, le capitaine Mikhail Antonov, pour voir avec quel soin les officiers de Sébastopol ont été entourés, dont l'autre avait le grade de major.

CARACTÉRISTIQUE – TÉMOIGNAGE

Je connais le camarade Boris Kazakov et sa femme Dora depuis août 1944, lorsqu'avec un de mes camarades nous nous sommes échappés d'un camp allemand. Boris Kazakov et sa femme m'ont beaucoup aidé, moi et mon ami, avec des vêtements, de l'argent, de la nourriture et un logement. Je sais qu'ils ont vraiment partagé leur dernier morceau de pain avec nous et ont aidé beaucoup d'autres camarades que nous. Je sais que ce sont des gens dévoués au pouvoir soviétique, qui comprennent très bien qui sont les ennemis des travailleurs.

Responsable du point de rassemblement à Argenteuil :

Capitaine M. Antonov

20. V. 1945

Dans une série de réunions avant et après l'Insurrection de Paris fin août 1944, une véritable amitié de lutte s'est créée entre les camarades soviétiques et moi. Après l'insurrection, ils ont appris mon nom et les postes à responsabilité que j'occupais dans la Résistance. Je leur racontai fièrement comment nous, combattants émigrés parisiens, avions félicité l'Armée rouge à l'occasion de son 25e anniversaire et comment nous nous étions tous sentis comme des soldats de cette glorieuse et invincible armée soviétique. Misha et son camarade, plus âgé que lui, ont reconnu que l'un des facteurs de la victoire finale sur l'hitlérisme résidait dans les mouvements de résistance des peuples européens.

Il se trouve que je devais rendre un service important à Misha. Se sentant libre, il avait rencontré et était tombé amoureux d'une jeune française d'origine hongroise. Il voulait, et elle voulait beaucoup, l'emmener en Union soviétique en tant qu'épouse. Mais le général, qui autorisait le rapatriement des prisonniers soviétiques, lui a demandé de nommer une personne qui pourrait garantir que les intentions des deux candidats au mariage étaient sérieuses. Sollicité par les amants, je me suis présenté devant le camarade général, et en ma qualité alors de secrétaire du Centre d'Action et de Défense des Immigrés (C.A.D.I.) je l'ai assuré du sérieux des sentiments réciproques des jeunes, précisant que je connaissais le père de la

filles – combattant de la commune hongroise. Le général a tenu compte de ma requête, le mariage a eu lieu.

Cher Misha, depuis lors, nous ne nous sommes ni vus ni entendus. Mais récemment j'étais à Paris et j'ai trouvé ton portrait. J'espère à travers lui obtenir des informations sur le chemin de ta vie. J'espère...

Permettez-moi maintenant de m'excuser auprès des lecteurs pour cet écart et de continuer mon histoire. Dans la demeure des Kazakov, j'ai accompli trois tâches principales en trois jours : j'ai terminé les caractéristiques, déterminé les grades militaires et nommé les détachements nationaux et certains groupes de combat individuels avec des noms spéciaux. En vertu de l'instruction de l'état-major des francs-tireurs et partisans français, nous, chefs parisiens des combattants étrangers, avons le droit de nommer jusqu'au grade de lieutenant. J'ai adopté et proposé le principe : que tous les membres de la direction des détachements soient promus au grade de lieutenant, tous les chefs de groupes de combat – sous-lieutenants, les chefs des services centraux « Renseignement », « Technologie et armement », « Médecine et protection sociale », « Problèmes de logement », ont reçu le grade de lieutenant ; les secrétaires et agents de liaison devinrent sous-lieutenants. À nous trois – Charles, Roger, Louis – le camarade Rol-Tanguy nous annonça que nous avions obtenu le grade de capitaine.

Les noms des équipes et des groupes m'ont donné du fil à retordre. Je devais les trouver avec de nombreuses qualités : politiquement corrects, colorés, sonores. J'ai commencé par les indiscutables : la Marseillaise, la Commune de Paris, Robespierre, Saint-Just, Bara et Viala, Valmy, le 14 juillet, le Grand Octobre, Stalingrad, l'Armée rouge et j'ai arrêté. Leur nombre était loin du nombre de groupes de combattants. J'ai laissé le chemin des noms et des événements historiques et j'ai laissé libre cours à ma fantaisie poétique : des noms comme Éclair, Tonnerre, Revanchards, Déluge de feu, Justice, Vérité, Revanche, Futur, Tornade, Tempête et autres.

Avec des modifications mineures, Roger et Louis ont accepté le projet de caractéristiques, de grades et de noms. Puis dans une joie non dissimulée, les combattants ont accueilli... « leur promotion ». Leur confiance au combat a encore augmenté. À cette occasion, nous avons constaté une violation de la conspiration : certains combattants s'étaient vantés auprès d'amis, de fiancées et de voisins. J'ai

rencontré exprès un jeune camarade du détachement juif qui s'était vanté d'être porteur d'épaulettes invisibles de sous-lieutenant. Le bon garçon Jean réalisa sa culpabilité et, les larmes aux yeux, promit que toute information clandestine s'enfoncerait en lui comme une tombe.

SOLANGE – LA PREMIÈRE ARRÊTÉE

Peu importe à quel point nous avons suivi les règles de la conspiration, la police a réussi à nous tomber dessus. Des combattants individuels, principalement des Espagnols, ont signalé des limiers sur leurs traces. Les signaux sont devenus plus fréquents. Des rapports de pistage arrivaient de toutes les équipes. Roger n'y croyait pas. Il soupçonnait chez les uns une imagination débridée, chez d'autres la peur, chez des troisièmes une tentative d'échapper à la lutte. Dans notre quartier général, il a catégoriquement défendu sa thèse et réfuté avec passion la possibilité de la crédibilité de l'information. Le responsable militaire affirmait :

– Il est impossible qu'un traître se soit glissé dans nos rangs. Nous sommes tous passés au tamis le plus épais et avons été scrutés à la plus grande loupe. Depuis plus d'un an, la police n'a pas été en mesure de provoquer ne serait-ce qu'un échec individuel. De quoi a-t-on besoin en ce moment ? Que chacun de nous redouble de vigilance en observant strictement les mesures de nettoyage ; d'être prudent avant d'aller à une réunion, et ensuite de regarder autour de soi avant de rentrer chez soi et en sortant le matin.

L'assurance de Roger n'a pas changé le cours des événements. La vie l'a bientôt éclaté comme une bulle de savon.

Un après-midi de septembre, j'avais pris rendez-vous avec le commissaire politique Pierrot dans l'étroite rue de Trévise près du théâtre des Folies Bergère. J'avais hâte de voir le jeune et énergique dirigeant italien qui me rapporterait les actions de l'équipe au cours de la semaine écoulée. Échauffé par l'embuscade sur la chaussée Dragalevsko, j'ai scruté la rue avant l'heure du rendez-vous. L'examen s'avéra positif : il n'y avait rien qui me paraissait suspect ; je n'ai remarqué aucun signe d'embuscade. Ma vigilance récente me tenait sur mes gardes. J'entrai dans

un café à l'intersection de la rue Bleue, d'où je pouvais observer la circulation sur la rue de Trévis. Je buvais mon café lentement jusqu'à ce que le commissaire politique italien apparaisse. J'ai regardé derrière lui – encore rien ! J'ai payé en vitesse et j'ai accéléré le pas pour le rattraper. Je plaisantais, en lui tapant sur l'épaule. Pierrot fut surpris de me voir venir par derrière et non vers lui comme cela avait été convenu. Il s'est amusé de la plaisanterie et nous sommes partis ensemble.

Le rapport hebdomadaire de combat du détachement italien était plus que louable : élimination d'un général hitlérien qui voyageait très souvent entre Paris et le front de l'Est ; déraillement d'un train avec des troupes hitlériennes ; rupture à jamais de l'activité de trahison de deux fascistes italiens – collaborateurs de l'occupant ; attaque à la grenade contre un bureau de recrutement pour l'Allemagne ; moteurs endommagés d'une dizaine de camions dans un grand garage de la banlieue de Levallois-Perret. Avec un tel rapport, je ne pouvais que féliciter la direction et toute l'équipe italienne, qui était en concurrence silencieuse avec l'équipe juive. Le championnat, qui était d'abord détenu par les Bulgares, a récemment commencé à être remporté par les équipes juives et italiennes.

L'histoire des actions brillantes m'a captivé. En même temps, j'étais dérangé par le ton élevé et surtout les gestes exagérés de Pierrot. Nous avons déjà dépassé le Théâtre des Folies Bergère et avançons rue Geoffroy-Marie. Vu l'activité des gens dans ce centre commercial de Paris, et sans oublier la main gauche artificielle de l'Inter-brigadiste d'Espagne, la gesticulation de mon interlocuteur impressionnait les passants, dont certains se tournaient vers nous. Ma remarque de ne pas raconter avec des gestes aussi expressifs a été acceptée... en principe. Au bout d'une minute ou deux, mon ami oubliait et gesticulait de nouveau sans limite. J'ai été obligé de répéter de nouveau et de lui faire comprendre qu'il devrait nous considérer comme des personnes qui ne devraient pas être remarquées par les autres. Pierrot a ensuite dévoilé une petite page de son parcours :

– Je ne briserai pas la conspiration si je te dis que je suis des environs de la ville de Toscane. En fait, nous, les Toscans, utilisons beaucoup nos mains lorsque nous parlons. Nous avons un dicton : « Eh bien, tête stupide – j'en ai marre de lui

parler en lui expliquant avec mes mains ! » Mais nous sommes tolérables, il y a pire. Tu n'as jamais eu affaire à une personne de Calabre ? Si tu interdis à un Calabrais de gesticuler, il deviendra aussitôt muet, sa bouche se fermera comme les portes d'un couvent de femmes...

Nous avons traversé le bruyant boulevard Montmartre et nous nous sommes engagés sur le trottoir de droite de la rue Montmartre, qui était très fréquentée en ce moment. Nous marchions vers la place du Palais Royal, où je retrouverais Georges l'Arménien à la station de métro.

Je ne crois pas à la télépathie, mais je compte sur mon œil vif. Et là, pour des raisons qui m'étaient jusqu'alors inexplicables, je jetai un coup d'œil en biais sur le trottoir d'en face. Mes yeux tombèrent sur un homme de taille moyenne, avec un costume bleu et une casquette bleu foncé. Involontairement, je le fixai plus longtemps. Je fus surpris de constater qu'il me regardait aussi, mais il n'a pas soutenu mon regard et a essayé de se cacher derrière un passant qui marchait à côté de lui. Je continuai à le tenir à l'œil pendant quelques secondes. Il se cachait obstinément et évitait clairement nos regards. Ce petit jeu m'a piqué comme une aiguille chauffée à blanc. Mon esprit travaillait fiévreusement. J'ai eu un pressentiment : nous sommes suivis, celui d'en face n'est probablement pas seul. Je tournai brusquement à 180 degrés et m'arrêtai sur place à la grande surprise de Pierrot. J'ai dévisagé les piétons derrière nous. Un homme plus grand que la moyenne dans la quarantaine, la tête chauve et les cheveux châtain clair a également refusé de croiser mon regard. Les yeux baissés, il nous dépassa maladroitement.

C'est devenu clair pour moi – les limiers sont sur nos talons. Il fallait prendre une décision très rapide. Sur le ton d'un patron qui ne tolère pas les objections, j'ordonnai à mon ami :

– Nous sommes suivis, tu vas faire ce que je fais, parler d'un mariage ou d'un film.

Nous avons ralenti. L'intelligent Toscan a commencé à raconter comment une femme trompait son mari et comment il l'avait abattue, elle et son amant. D'un pas vif, je descendis du trottoir et traversai la rue sans passer par le passage carrelé de jaune. Pierrot me suivait. Empruntant le trottoir d'en face, nous

sommes retournés sur les Grands Boulevards et sommes entrés dans le café à l'angle de la rue Montmartre et de la rue d'Uzès.

J'avais besoin de temps et d'un endroit tranquille pour expliquer au jeune commissaire politique quelles mesures nous devons prendre dans ces circonstances. Par habitude, j'ai pris un coin du café d'où je pouvais tout voir et où mon dos était protégé. Le mur du café de la rue d'Uzès était tout de verre, à travers lequel j'aurais vu nos poursuivants. Pendant cinq ou dix minutes, aucun d'entre eux n'est apparu dans la rue, ni personne n'est venu manger au comptoir. J'en ai profité pour dire à Pierrot comment je voyais la situation.

– Mon œil ne me trompe pas. J'ai accumulé assez d'expérience conspirationniste dans mon pays natal. Des agents sont sur notre piste. J'en ai vu deux. Il peut y en avoir plus. S'ils ont un ordre, ils nous arrêteront ici au café. Dans ce cas, notre destin est scellé. Nous ne devons pas nous laisser faire. Nous proclamerons haut et fort que nous sommes des patriotes français pour gagner les visiteurs et les passants de notre côté. Si l'on crée un attroupement de Français, dans le tumulte il faut échapper aux pattes des chiens. C'est ce qu'ont fait les bolcheviks à l'époque tsariste, et beaucoup ont été sauvés grâce à l'intervention du peuple. S'ils ne nous attaquent pas maintenant, ils continueront à nous marcher sur les talons... Il va falloir se dépêcher de sortir. La chose la plus sensée à faire est d'entrer dans le métro. Là, nous essaierons de leur échapper. Maintenant réponds-moi : as-tu assez d'argent sur toi pour passer une semaine hors de Paris, et peux-tu y trouver des amis pour t'abriter ?

Pierrot m'a fait un signe de tête affirmatif.

J'ai continué :

– Dès ce moment, sans avertir personne, tu mets fin à toutes les rencontres et tu disparais de la circulation de Paris. J'informerai personnellement et rassurerai tes compatriotes. Je vais aussi m'éloigner de la capitale. Nous nous reverrons dans dix jours exactement dans la ville de Meaux à la gare à 4 heures de l'après-midi... Rencontre de contrôle le lendemain, mais à 14 heures. L'addition, s'il vous plaît !...

Dans la rue, la vie continuait comme d'habitude. Les gens se pressaient ou flânaient, chacun occupé par lui-même. Il n'était jamais venu à l'esprit de personne qu'à ce moment deux chefs de la Résistance parisienne étaient sur le

point de mourir. Nous sommes descendus à la station Montmartre toute proche. Nous nous sommes regardés et nous nous sommes serré la main comme si nous nous disions un dernier « adieu ». Afin de séparer les poursuivants nous sommes allés dans des directions opposées – Pierrot la ligne Balard, et moi Montreux. Pierrot est monté dans le métro le premier. Je ne pouvais pas distinguer si l'un des agents était monté dans le wagon après lui. Resté seul, je longeai le quai et m'approchai de la sortie du métro vers la rue Saint-Fiacre. De là, j'ai discrètement observé qui étaient les nouveaux passagers : une femme âgée vêtue de noir, une mère avec un petit garçon, et... après elle, l'agent du trottoir d'en face. Il n'a pas remis de billet au poinçonneur, mais a présenté une carte (une carte de police pour moi !). Le monsieur s'était « transformé » – il portait la casquette à la main, avait enlevé sa cravate et avait déboutonné sa chemise. Au début, il attendait loin de moi, mais quand le train est arrivé, il a couru et est monté dans la voiture à côté de la mienne. Il s'est assis à un endroit d'où il pouvait me regarder à travers les vitres des voitures. Je me suis assis aussi. J'ai ouvert un journal ostensiblement pour le lire, mais en fait j'étais sur des charbons ardents et je calculais fiévreusement comment « éliminer » l'invité non désiré. Je raisonnais de la manière suivante : les prochaines stations sont bondées, il faut que je descende là-bas et que je me glisse dans la foule, alors j'espère m'échapper de l'œil aiguisé du limier. Mais l'expérience que je venais de mener, où, malgré les précautions que j'avais prises, je n'avais pas remarqué le danger qui rôdait, m'incitait à ne pas compter m'éloigner si facilement de l'habile policier. J'ai pensé sortir et me réfugier dans un taxi. Mais ne va-t-il pas m'arrêter avant que je ne monte dans le taxi ?... Et soudain, un autre salut incroyable s'est présenté devant moi. Les portes des wagons se ferment automatiquement. Et si j'arrive à les ouvrir et à sauter en mouvement ? Ça vaut le risque. À la station République, je me suis levé, je me suis tenu près d'une des portes de la voiture et j'ai continué à « lire ». Nous avons passé la station Saint-Ambroise et sommes arrivés à la station Voltaire. Certains passagers sont descendus, d'autres sont montés. Les portes ont commencé à se fermer. Décidant d'agir, j'étendis ma jambe droite et la coinçai entre les portes coulissantes au risque d'être sévèrement pressé. J'ai ressenti une douleur sourde pendant un moment, mais l'essentiel de mon objectif était accompli : la porte ne s'est pas bien fermée et le train a démarré. De toute la force d'un fugitif poursuivi, et de mes quarante ans, j'ouvris la porte des deux mains, et sautai dehors à l'étonnement de mes compagnons de voyage. En mettant le pied sur le quai, je vis

passer devant moi la voiture dans laquelle l'agent lisait calmement un journal. Je l'aurais salué s'il m'avait regardé, mais il lisait, convaincu que j'étais toujours dans la voiture de devant. Je soupirai avec un grand soulagement – j'avais « éliminé » le détestable monsieur et maintenant je pouvais respirer librement. Dès que je suis sorti de la station de métro, j'ai appelé un taxi et demandé à être déposé devant le Théâtre du Châtelet. De là, j'ai marché jusqu'à la station Palais Royal. J'ai utilisé la même stratégie que pour la rue de Trévise – quinze minutes avant la rencontre, j'ai regardé autour de moi, mais cette fois aussi je n'ai rien trouvé de suspect.

Georges Manouchian et moi nous sommes rencontrés sur le quai de la ligne Vincennes-Neuilly. Georges était déjà à la tête d'un groupe de combat. Il est apparu de bonne humeur. Je l'ai trouvé rénové. Une confiance en soi particulière, une gaieté fraîche rayonnaient de toute sa silhouette mince. Quand je lui ai demandé s'il était propre et s'il n'avait pas remarqué qu'il était suivi, il m'a répondu nonchalamment et avec étonnement : « Je n'ai rien vu. Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a, y-a-t-il un combattant atteint ? » J'expliquai prudemment qu'une extrême vigilance s'imposait maintenant, et je lui ordonnai de quitter dès le soir-même toutes ses cachettes à Paris et de passer la nuit à la campagne ; de réduire les rencontres et de ne les tenir qu'en banlieue ; d'attendre d'autres instructions dans une semaine. Il est juste d'avouer, je n'ai pas réussi à convaincre le poète enthousiaste de la gravité du danger imminent. Il m'a dit d'un air suffisant :

– J'obéirai, mais personnellement je me considère comme un démon assez grand pour voir si j'ai une queue ou non.

Contrairement à ma promesse faite à Pierrot, je n'ai pas quitté Paris et je n'ai pas arrêté mon travail. Le lendemain, je devais rencontrer un camarade français, commissaire politique des combattants français en région parisienne. Je devais lui rendre compte de l'état, des méthodes, de la composition numérique et de l'activité générale de l'organisation des étrangers participant à la Résistance. La réunion était prévue à 10 heures du matin rue du Dragon dans le sixième arrondissement. Bernadette, secrétaire de l'Italien Fernand, me mettrait en relation avec mon collègue en question.

Je suis entré dans la rue du Dragon depuis le boulevard Saint Germain. Relativement calme, je marchais sur le trottoir de droite. Devant moi, sur le même trottoir, l'Italienne Bernadette parlait avec la Polonaise Lily, la secrétaire d'Hervé.

J'allais m'approcher d'eux et leur demander pourquoi Lily était venue, sans en avoir été prévenu, lorsque j'aperçus à gauche l'agent à la casquette de la rue Montmartre, caché derrière un lampadaire dans la vieille et étroite rue pavée Bernard Palissy. Il suivait les camarades. J'ai frissonné, mais j'ai continué. Démonstrativement, comme un inconnu, je suis passé devant les deux filles surprises. Lily se hasarda à m'arrêter avec un timide : « Monsieur Charles ! » Gênées par mon comportement, elles ne me suivirent pas, mais restèrent clouées au trottoir. Je devais les prévenir à tout prix. Je serais une crapule à mes propres yeux si je ne faisais pas de mon mieux pour leur signaler le danger. À une quinzaine de pas d'eux, je me penchais pour faire semblant de lacer mes souliers. Heureusement, elles me suivaient des yeux. Avec la main et la tête je leur ai fait savoir qu'elles étaient suivies, je me suis levé et j'ai traversé le carrefour de la Croix-Rouge. Rue de Rennes j'ai sauté dans le premier taxi. Le salut d'aujourd'hui m'a semblé bien plus incroyable que celui d'hier. Le cercle se resserrait. Et ce qui était le plus terrible : il s'élevait et atteignait le sommet, la Commission du CC du PCF et l'état-major des partisans étrangers. J'avais peur pour moi et de moi – n'étais-je pas en train de promener les agents ici et là à cause d'une vigilance émoussée ? Dans tous les cas, une chose est devenue claire pour moi – la police a réussi à ratisser large et n'attend positivement que le moment opportun pour récolter une riche prise.

J'ai convoqué deux réunions : l'une du trio Roger, Louis et Charles, l'autre avec la participation du camarade Hervé. Que s'est-il avéré ? Roger continuait d'insister sur le fait qu'aucun limier n'est tombé sur nos traces, que j'avais aussi souffert d'illusions d'optique, d'erreurs de calcul, etc... en raison de la forte pression de l'activité illégale... Louis et Hervé adoptèrent une position hésitante. Ils ont prêté une certaine crédibilité à mes affirmations. En confirmation de ce qui s'est passé rue du Dragon, Hervé nous a raconté comment Bernadette et Lily ont été abordées par un monsieur dans le métro, qui leur a chuchoté « Mesdemoiselles, vous êtes suivies », et est rapidement descendu à la gare Montparnasse.

Aux faits déjà connus j'ai ajouté le témoignage de ma secrétaire Solange. Avec sa myopie assez forte, elle témoignait aussi de la présence d'agents insolents autour d'elle et de son logement, et que peu de temps auparavant la police avait

demandé à sa logeuse pourquoi, sans être divorcée, elle avait vécu des années séparée de son mari, qui était apothicaire à Toulouse.

Angoissé et responsable, je développai à mes camarades ma thèse pour une sortie sans douleur des pièges de la Gestapo.

– Connaissant l'esprit combatif élevé de nos gens, basé sur la pénétration policière sérieuse de toute l'organisation, je pense que nous devons prendre des mesures radicales. Je propose que tous nos combattants de la région parisienne soient transférés en zone libre et inversement, que leurs remplaçants viennent de là. L'opération d'échange durera 3-4 semaines dans le pire des cas, même un mois. Nous avons les fonds, nous pouvons agir immédiatement. Il n'est pas nécessaire pour moi d'argumenter de manière exhaustive la nécessité impérieuse d'une telle action. Cette dernière est non seulement nécessaire, mais elle seule peut être efficace. Ce n'est qu'ainsi que nous échapperons aux tentacules de la police, que nous couvrirons nos traces.

Roger m'a accusé de paniquer, Hervé et Louis ont demandé du temps pour réfléchir. J'étais consterné par l'aveuglement de l'un et par la douce prudence des deux autres.

Nous avons terminé la rencontre par des décisions concrètement utiles, mais timides et indignes d'une épreuve suprême : il est obligatoire pour tous les combattants de changer de domicile ; de n'organiser leurs réunions qu'en banlieue ; de ne pas utiliser le métro ; d'acheter des bicyclettes pour tous ceux qui savent rouler, et pour ceux qui ne savent pas d'apprendre ; de changer les noms de combat ; Solange, qui met en danger le Comité Central et l'état-major, de couper immédiatement tout lien et de se cacher pendant trois mois à la campagne.

Avant de nous séparer, chacun de nous quatre a choisi un nouveau surnom. Hervé s'appelait Irène, Roger devint Olivier, Louis changea son nom en Jérôme, au lieu de Charles je m'appelais Gaby en mémoire du grand journaliste Gabriel Péri, membre du CC du PCF, fusillé par les hitlériens.

Pas même une semaine ne s'est écoulée et les décisions ont été mises en œuvre. Enfourchant leurs bicyclettes, les combattants se sont installés en banlieue, où ils se réunissaient et préparaient les actions à venir. À quarante ans, j'ai eu du mal, mais j'ai appris à utiliser la machine instable du diable sur deux roues. Avec le

remaniement en demi-teinte, nous avons probablement quelque peu bouleversé les plans de la police. Mais nous n'avons certainement pas réussi à « blanchir » ceux qui sont tombés une fois dans les traces de la Gestapo.

Avant de pouvoir partir à la campagne, Solange a été arrêtée. L'ayant reconnue à cause de sa photo, trois agents se sont jetés sur elle alors qu'elle sortait du bus à la station Place d'Italie. Conduite à la préfecture de police, un certain grand patron a grondé ses subordonnés :

– Vous êtes pressés comme des gosses. Qu'est-ce que j'en fais d'elle seule ? Par son intermédiaire, nous devons atteindre leur direction et leur chef. Maintenant vous vous occupez d'elle. Crachez sur vos mains et faites sortir de la bouche de cette communiste et paria où se trouve son chef.

Solange a été à la hauteur de notre confiance absolue en elle. Elle n'a pas parlé. Désespérés par la vaine torture d'un mois, les bourreaux l'ont envoyée à une mort certaine dans le camp d'Auschwitz. Au mépris de ses ennemis, à la gloire de la tribu communiste et à l'étonnement de ses amis, Solange est revenue du camp de la mort malade, fragile comme une primevère, mais vivante.

EXPÉRIENCE PARISIENNE EN ZONE OCCUPÉE

Au début d'octobre 1943, Bruno, secrétaire de la Commission des étrangers au CC du PCF, m'a convoqué à une rencontre dans la ville française typiquement calme de Marly-le-Roi près de Paris. L'après-midi était ensoleillé. Nous traversions des rues presque désertes. Bruno marchait avec un chapeau dans les mains et s'essuyait de temps en temps le front avec un mouchoir. J'ai remarqué qu'il marchait assez lentement et se retournait très souvent pour voir si nous étions suivis. À mon avis, avec le deuxième mouvement, il en faisait trop.

Le secrétaire a abordé le but de la rencontre d'une manière très terre-à-terre :

– Par décision du CC du PCF, tu changes d'emploi – chef du parti des groupes de francs-tireurs et partisans de la main-d'œuvre immigrée dans la zone

occupée de France, divisée en neuf régions du parti. Tu assureras la liaison avec les secrétaires français de chaque région. Ils sont les principaux dirigeants politiques de leurs régions. Tu coordonneras toutes les tâches les plus importantes avec eux. Eux, les français, te mettront en relation avec des émigrants responsables du travail parmi les étrangers. Tu dirigeras précisément ces responsables régionaux qui sont les nôtres, je le répète, en accord avec les secrétaires français... Maintenant, deux mots pour toi. Le sens de ta nouvelle mission et la tâche principale qui t'est confiée est de transférer l'expérience des groupes de combat parisiens en zone occupée. Tu agiras en fonction de la situation... Tu voyageras et séjourneras souvent à la campagne. Cela te causera certaines difficultés, mais aussi une aubaine pour toi - pour effacer tes traces parisiennes.

Avant que je ne commence mes voyages à la campagne, une Française de dix-sept ans m'a été assignée comme secrétaire et dactylographe. Avec de grands yeux bleu clair, des cheveux presque blonds, modestement vêtue d'un chemisier blanc et d'une jupe bleue, la jeune fille voulait que je lui explique en quoi consisterait son travail et comment elle devrait se comporter en tant que conspiratrice devant ses proches et amis. Je lui ai dit qu'elle devrait d'abord trouver un faux nom. Elle l'avait déjà trouvé – je pouvais l'appeler Daniela. Nous avons arpenté les rues de Paris pendant près de deux heures. Je l'ai instruite dans les moindres détails. En fait, je lui transmettais mes années d'expérience. Finalement, je me suis arrêté sur la volonté d'être prêt au sacrifice. Daniela, qui jusqu'à présent n'approuvait que par « oui », « je comprends », m'interrompit :

– Et c'est aussi ce sur quoi j'ai réfléchi. En acceptant d'être une combattante de la Résistance, je me suis dit en même temps que je faisais partie de l'Armée rouge, et tout comme le peuple soviétique qui se bat et déplore des victimes, je peux aussi tomber dans le combat ici. La liberté ne peut être gagnée sans sacrifice. Je suis bien au courant de cela.

La jeune fille m'a conquis par sa pureté de pensée et sa conscience de lutte. J'ai organisé une deuxième réunion où je lui donnerais du matériel à copier, et je m'apprêtais à me séparer d'elle. Alors Daniela m'a très timidement demandé si elle pouvait me poser une question privée. Je lui ai dit que cela dépendait de la question.

– Je me trompe peut-être, mais j'aimerais savoir, tu n'es pas bulgare ?

Le coup est venu sans prévenir, mais je me suis vite maîtrisé.

– Grosse erreur. Désormais, tu travailleras avec des étrangers, mais tu ne dois jamais t'intéresser à leur nationalité... En ce qui me concerne, tu es loin de la vérité. Je ne suis même pas européen. Prie pour que nous vivions jusqu'à la victoire, alors tu connaîtras aussi ma patrie.

(Après la libération de Paris en août 1944, Daniela et moi avons beaucoup ri sur le fait que je n'étais pas européen, ce qu'elle ne croyait pas. Elle m'a révélé exactement ce qui l'avait poussée à poser sa question : avant la guerre, l'interbrigadiste bulgare Doncho Diankov, mon ami, a rendu visite à sa famille ; elle a constaté que j'avais le même accent que lui et a tiré une conclusion sur ma nationalité. Cet accent malheureux qui est le nôtre, dont peu de Bulgares parviennent à se débarrasser !)

Le premier secrétaire régional français m'a été présenté dans la banlieue de Corbeil. Il s'appelait Maxime. Le nom m'intriguait, me faisait soupçonner un étranger comme un de nos frères. Mais, d'un autre côté, j'ai été surpris par son français. Pas tant à cause de l'accent parisien mais plutôt à cause des mots et des formes littéraires¹. Maxime était de taille moyenne, mince, avec une poitrine étroite et un visage oblong pâle. Il était extrêmement propre. Ses longs ongles brillaient comme des boutons de mica, son costume noir – repassé de façon festive, un nœud papillon bleu foncé sur son col amidonné blanc. Au tout début de la conversation, il me dit qu'il était affecté en Bretagne, mais qu'il n'était pas encore entré en fonction. Puis il a exprimé son regret, car il ne pouvait rien me dire de nouveau sur la disposition de nos forces et celles de l'ennemi là-bas, ni sur nous, les étrangers. L'italien Nino, que je connaissais déjà, devait le retrouver dans quelques jours dans Rennes, la capitale bretonne. Après un échange d'idées, nous avons convenu de concentrer nos efforts dans deux directions – la création de sections du parti et la formation de groupes de combat.

– Notre ambition doit être de faire de la Bretagne un Paris au plus vite. – C'est de ça que parlait Maxime et c'était comme s'il m'enlevait les mots de la bouche. – Que les hitlériens sentent le feu sous leurs pieds, comme sur le front de

1. Le vrai nom de Maxime est Marcel Dufriche, maire de la banlieue de Montreuil.

l'Est. À cette fin, il m'a été suggéré d'utiliser ton expérience dans la lutte des groupes de combat.

Les conditions m'ont obligé à rendre visite à Maxime et Nino plusieurs fois au cours des trois ou quatre mois suivants. Au début, tous deux rencontrèrent de sérieuses difficultés. L'animation des rues parisiennes, qui servait souvent de couverture commode, était absente ici dans les villes bretonnes de province. En plus, la police française et les agents de la Gestapo avaient largement étendu leurs réseaux et surveillaient chaque mouvement des antihitlériens les plus connus. Le peuple, dans sa masse, éprouvait une forte haine pour les occupants et exprimait de mille manières ses sentiments patriotiques. Sur cette base, bien que dans un laps de temps pas très court, Maxime et Nino ont réussi à créer le squelette d'une organisation efficace de la Résistance. À la fin du troisième mois, les sabotages dans les entreprises et les institutions devinrent plus fréquents ; un train de la ligne Brest-Quimper a déraillé ; des bombes ont explosé dans un cinéma allemand de la ville de Rennes et dans un local hitlérien de la ville de Vannes. Nous étions loin de faire de la Bretagne un Paris, encore moins une partie du front de l'Est, mais les combattants étaient déjà résolument sur la voie de la résistance offensive. C'était une garantie pour le déploiement actif de la lutte dans cette partie patriotique du sol français. Et en effet, le nombre de groupes de combat a augmenté, leurs frappes sont devenues plus fréquentes et élargies. En février et mars 1944, l'évaluation donnée par le CC du PCF pour la lutte dans ce domaine était louable. Le mérite revenait sans aucun doute à Maxime et Nino. Malgré la différence des professions – un enseignant et un électricien – ils avaient remarquablement bien travaillé de concert et étaient même devenus amis. Portés par les premiers succès – comme nous l'avons appris plus tard – ils ont sous-estimé la vigilance policière et ont élu domicile dans un logement. Ils ont payé cher la violation des règles élémentaires du travail illégal. Un matin, ils ont été surpris par des coups forts frappés à la porte, mêlés à des cris sinistres. Maxime, saisissant des vêtements et des chaussures, a sauté du troisième étage sur une terrasse et de là sur un trottoir de la rue. Nino n'était pas si agile et s'est laissé attraper par les agents qui ont fait irruption par la porte cassée.

C'est ainsi que Maxime et Nino ont échoué, mais ils ne sont pas morts. Le premier est resté à son poste, a vécu jusqu'au jour de la libération et a travaillé sous son vrai nom, Marcel Dufriche, d'abord comme secrétaire de la CGT. Nino a

été interné en Allemagne, y a vécu les horreurs des camps de la mort et en est revenu sec comme un bâton, mais vivant. Le grand blond jovial Nino avait perdu la beauté de son visage rose, mais avait conservé sa gaieté bouillonnante. Après la guerre, il est allé dans son pays natal et s'est consacré au travail du parti.

Des dizaines de camps de prisonniers de guerre soviétiques étaient dispersés dans toute la France occupée. Le Parti communiste français en a fait la cible de son activité de propagande. Il avait sélectionné des camarades connaissant le russe, l'allemand, l'arménien et les avait chargés de communiquer par tous les moyens avec les détenus et, si possible, avec les soldats et gardes allemands. Lorsque je travaillais en région parisienne, j'étais en contact avec le camarade allemand inter-brigadiste Max. Il gérait l'activité AMI parmi les troupes d'Hitler.

Pour travailler parmi les militaires allemands et les prisonniers de guerre à la campagne, Max m'a présenté au Français Robert. Au préalable, Hervé m'a conseillé d'assister Robert au maximum dans sa délicate mission et de ne le mettre en relation qu'avec les camarades les plus solides, et seulement en cas de nécessité absolue. Le nouveau combattant était grand, pâle et avec des doigts extrêmement secs. Il toussait souvent. Dès la première rencontre, il souleva un problème très délicat : près de la ville de Rouen, plus de cinq mille prisonniers soviétiques étaient prêts à désarmer une centaine de gardes, soldats et officiers hitlériens et à rejoindre les partisans français. J'avais l'habitude d'être un optimiste incorrigible, et donc au premier moment j'ai presque étreint mon camarade et j'ai presque crié : « Super ! Extraordinaire ! » Un instant après la première impulsion, une pensée froide comme un couteau aiguisé me traversa l'esprit : où iraient-ils, qui les abriterait, qui les armerait-il et avec quoi ? Je me suis posé ces questions et j'ai répondu en même temps en pensant à voix haute : « Impossible ! Nous ne sommes pas l'Union soviétique, où il y a de vastes territoires libres capables d'accueillir une masse aussi énorme. » Robert avait déjà exprimé la même opinion aux prisonniers, mais avait promis de leur faire connaître l'opinion officielle de la direction. Avec Bruno, Hervé, Fernand et Gaby¹, en accord avec le CC du Parti communiste et l'état-major de la Résistance (FTPF), nous avons décidé : que les internés soient félicités pour leur volonté de continuer la lutte sur le sol français ; qu'ils attendent

1. Nous avons formé une commission pour le travail parmi les étrangers au CC du PCF et nous avons joué le rôle de commandement suprême des partisans étrangers.

le deuxième front imminent et qu'ils agissent ensuite ; les évasions partielles sont autorisées...

Robert leur a communiqué notre avis. Ils l'ont accepté à contrecœur, avec un sens de la discipline. Dans ce cas, la direction a pris la bonne décision. Cela s'est vu pendant le deuxième front, lorsque les mêmes détenus ont capturé le personnel hitlérien et ont rejoint le peuple français insurgé pour libérer Rouen et ses environs.

Robert et moi, nous nous sommes rencontrés et avons discuté de la manière d'augmenter l'information en allemand et par quels moyens afin d'ébranler le moral des occupants. La dizaine de collaborateurs, majoritairement allemands, tchèques et polonais, menés par Robert rédigeaient, imprimaient et distribuaient appels et slogans, travaillant 24 heures sur 24 en zone occupée. Leur travail subversif était primordial, mais une fois, Robert m'a surpris avec une objection personnelle :

– Je suis un travailleur intellectuel. Je pourrais être utile parmi les intellectuels français. Je ne comprends pas pourquoi le parti m'a envoyé, moi un Français, travailler parmi les étrangers. Et puisque je n'ai pas d'autre lien avec le parti que toi, merci de communiquer mon désir d'être transféré dans un environnement français.

Après le deuxième front, la direction a satisfait la demande de Robert², un homme intelligent, bon, mais avec un caractère un peu particulier.

La deuxième région que j'ai visitée le plus souvent et le plus était le Nord de la France, principalement les départements du Nord et du Pas de Calais, connus pour leurs industries minières et textiles. Plus de 800 000 Polonais et plus de 200 000 Italiens travaillaient dans les mines.

Dans son impressionnante majorité, cette masse d'un million d'hommes est restée fidèle à son antifascisme d'avant-guerre. À la demande et à l'exemple des communistes et du Komsomol, de nombreux mineurs des deux nationalités ont commis toutes sortes de sabotages, la plupart causant de graves dommages à la

2. Son vrai nom est Pierre Hentgès. Il travaillait dans « Problèmes de la paix et du socialisme » en tant que représentant du PCF.

production de charbon. La tâche était d'élever l'action de sabotage à un nouveau niveau et surtout de trouver des combattants pour des actions armées afin de détruire le personnel de l'opresseur national.

Dans la ville de Lille, j'ai eu l'agréable surprise de rencontrer l'agitée Odette du Bureau du Renseignement. Elle avait une nouvelle position – membre du trio dirigeant des étrangers pour le nord de la France. Elle s'appelait maintenant Mariana et ne portait pas de chapeau. Vêtue pauvrement, avec un foulard de couleur bon marché, elle ressemblait à l'une des milliers de filles de mineurs. Elle avait élu domicile dans un immeuble où ne vivaient que des familles ouvrières. Grâce à sa nature sociable, elle avait réussi à se rapprocher de ses voisins de l'étage. Elle m'assurait de leur haine des hitlériens et de leur loyauté envers ceux qui se battent. Elle devait tenir une telle position, car je la réprimandai vivement pour l'imprudence de faire fonctionner dans sa propre chambre une ronéo, qui faisait un bruit révélateur. Selon tous les principes du travail illégal, elle n'avait pas le droit de le faire. Mais c'était la particularité de cette Mariana joufflue, aux yeux noirs et incroyablement courageuse. Aucune règle ordinaire ne la touchait, ou plutôt elle ne s'inscrivait dans aucun cadre habituel. Elle agissait en obéissant à son intuition intérieure particulière. Elle s'y tenait et faisait des choses qui dépassaient les limites de la logique humaine harmonieuse. Et ce qui était étrange – elle avait toujours réussi à rester indemne.

J'ai cru nécessaire d'ordonner : que les travaux sur la ronéo soient arrêtés immédiatement ; l'appareil lui-même devant être transféré ailleurs ; que Mariana loue un nouveau logement.

La réalité, la réalité cauchemardesque hitlérienne se dressait devant nous comme un mur de pierre avec toute son inexorabilité. Les efforts conjoints de Mariana, d'autres camarades polonais et italiens et de moi-même s'étaient heurtés pour le moment à des difficultés insurmontables. Et ce moment durait déjà depuis trois semaines. Sans révoquer mon ordre, j'ai été obligé de permettre à l'ambitieuse Mariana temporairement, et uniquement temporairement, de remettre en marche la ronéo. De plus, un soir, j'ai personnellement dû aider la camarade à imprimer une convocation pour l'anniversaire de l'Armée rouge !

C'était un dur labeur chez les mineurs du nord de la France à cette époque. Dans leur majorité, ils étaient un terreau fertile pour l'activité antihitlérienne.

Individuellement, chaque mineur se présentait à nous comme une forteresse imprenable. La méfiance, la peur, la suspicion durcissaient les contacts entre les antifascistes. La propagande radiophonique schismatique du gouvernement polonais provisoire de Mikolajczyk à Londres avait enfoncé un clou dans les rangs unis de la masse des mineurs polonais. Des camarades polonais connus et faisant autorité avaient été pour la plupart tués, arrêtés ou portés disparus dans les camps de concentration allemands. Les nouveaux militants n'insufflaient pas encore la confiance nécessaire aux mineurs. L'un d'eux s'appelait Claude. Il avait dirigé plusieurs noyaux du Komsomol dans les villes minières de Lens, Vimy, Aneven, Hénin-Liétard, Méricourt, Avion, Sallaumines, etc. Jeune beau blond à la carrure athlétique, ce mineur polonais impressionnait par son érudition qui dépassait le niveau de son milieu. En plus du français, il parlait couramment l'allemand comme langue maternelle. Originaire de Katowice, il était venu vivre chez ses parents mineurs à l'âge de 16 ans, était entré dans les mines et avait suivi des cours du soir de technicien minier.

Après des rencontres répétées entre nous trois – Mariana, Claude et Gaby – nous nous sommes mis d'accord sur le maillon qui devait nous permettre de tirer la chaîne. Il s'agissait de l'artisan verrier Pientka, qui avait été président avant la guerre de la Société des Polonais et qui depuis s'était isolé et coupé de toute activité publique. Son autorité parmi ses compatriotes continuait d'être extrêmement intense. Beaucoup, des centaines de personnes, dépendaient de lui pour rejoindre le combat. En ce moment il conseillait à ses amis de ne pas s'immiscer dans les affaires de la France, qui se débarrasserait elle-même des occupants, les étrangers devaient attendre la fin de la guerre. Les Polonais en particulier ne devaient pas se manifester, car ils écoutaient deux voix – l'une de Londres, l'autre de Moscou – et ces voix étaient différentes. On ne savait pas qui l'emporterait après la victoire, et il valait donc mieux adopter une position d'attente.

Deux fois Mariana et Claude sont allés lui demander de me rencontrer. J'ai été présenté comme un « camarade d'en haut ». Les deux fois, il a refusé.

– Accepter une rencontre, c'est s'engager, leur a-t-il dit, et je veux vivre en paix et s'il vous plaît, laissez-moi tranquille.

Il ne savait pas à qui il avait affaire. Alors Mariana pouvait-elle le laisser tranquille, ne pas terminer le travail qu'elle avait commencé, ne pas remplir l'ordre du parti ? Comme une mouche agaçante, elle se mit à tourner autour de lui presque tous les deux jours. Enfin, elle réussit à le persuader que je lui rende visite dans son atelier en tant que client ordinaire, seul, avec un mot de passe tout aussi innocent : « J'ai deux carreaux cassés à la maison, l'un plus grand, l'autre plus petit. »

Le lendemain matin, le propriétaire m'accueillit froidement avec ces mots :

– Quelle nouvelle chose vous allez me dire, car j'ai réfléchi à tous les arguments ?

– Je n'ai aucune prétention à vous faire découvrir l'Amérique, ai-je dit – Je voudrais seulement converser comme des communistes.

– Je vous écoute. Parlez plus doucement et soyez bref.

Au lieu de développer la moindre réflexion, je lui ai dit que nous étions adultes (il gravitait autour de la cinquantaine), qu'il était hors de question pour nous d'avoir une conversation sérieuse dans ces conditions, alors qu'à tout moment nous pouvions être dérangés par Dieu sait quel client. Après quelques hésitations et des questions pour savoir si j'étais propre, si mes documents étaient en règle et quelle profession j'exerçais selon les papiers, Pientka, à ma grande surprise, m'invita chez lui. Ma profession de médecin « dans les règles de l'art » eut sur lui un effet très bénéfique.

– S'il y a des complications, vous venez m'examiner et c'est tout. N'importe comment j'ai un problème de foie.

Le verrier Pientka venait d'un village. Il y avait quelque chose de maladroit dans ses mouvements. Ses gestes étaient grossiers, ses pas larges et lourds. Sur ses larges épaules et son dos voûté se dressaient une grosse tête au front ouvert, des yeux noirs enfoncés sous des sourcils épais, des pommettes saillantes et des mâchoires puissantes. Le salon de son appartement attirait le regard par la propreté et la splendeur du buffet antique en acacia avec un miroir au milieu de la table ronde massive recouverte d'une épaisse nappe de dentelle, de la bibliothèque assez grande à côté d'une fenêtre double ornée de fleurs dans des vases en verre.

L'épouse endimanchée, dodue et de taille moyenne, nous a servi un dîner sec accompagné de vin rouge du Beaujolais. Quelques mots en polonais, prononcés par moi-même, ont permis à l'hôtesse de se détendre et de se sentir parmi les siens. Dans sa manière de recevoir, je voulais voir notamment l'expression de l'hospitalité slave. J'ai regardé de travers mon interlocuteur. Son aspect sérieux et pensif contrastait clairement avec l'atmosphère accueillante. Son humeur n'était pas prometteuse.

La conversation a duré près de trois heures. Nous nous sommes écoutés et notre ton était modéré et calme. J'ai concentré mes arguments et mes raisonnements sur un point – la nécessité de participer à la lutte. Pientka s'est détendu et a peut-être imperceptiblement exprimé sa principale douleur :

– Mon isolement me pèse lourdement. Les camarades ne le savent pas. Mais que puis-je faire ?

Devant moi se tenait un communiste honnête, confus dans sa foi et sa pensée.

– Cher Pientka, tu es communiste et tu te sens comme tel, n'est-ce pas ?

– Sinon comment ? Je ne suis qu'un communiste et je ne peux pas être autre chose.

– Alors tu ne peux pas t'empêcher de sortir des eaux troubles dans lesquelles tu te balances actuellement.

La clarification ou plutôt la guérison n'est pas venue d'un coup. Nous avons tenu des causeries similaires pendant deux semaines. Lors de certaines d'entre elles, Pientka accepta la présence du « jeune homme » Claude. Enfin le vitrier, l'ardent patriote polonais, rompit le cerceau de son isolement, cessa d'être un jouet d'enfant dans le flot des événements et devint un facteur. Le réveil du vieux communiste eut un effet revigorant sur un grand nombre de mineurs. Une salle fut bientôt trouvée pour la ronéo de Mariana. Les sabotages se sont intensifiés, plusieurs locomotives minières souterraines ont été incendiées, un groupe mixte de Polonais et d'Italiens a provoqué le déraillement du train sur la ligne Lens-Béthune, les appels et les pamphlets de propagande se sont intensifiés et se sont étendus.

La participation de Pientka dans la vie de l'organisation était gardée secrète. Le seul contact avec lui était Claude. Devant ses amis français, pour la plupart des Gaullistes, et devant des Polonais inconnus, Pientka lui-même continuait à adopter une position passive et neutre. Un tel comportement s'est avéré très fructueux, non seulement du point de vue de la conspiration, mais aussi en vue de certains résultats pratiques substantiels.

Une fois, Pientka a été invité par ses amis Gaullistes à assister à une réunion secrète où un major de l'armée de l'air britannique allait prendre la parole. Il n'a pas souhaité donner une réponse définitive avant d'avoir entendu nos conseils. Nous lui avons conseillé de profiter de l'occasion pour apprendre d'une source de première main l'opinion de l'Angleterre alliée sur le déroulement de la guerre, que lui ou un Français préparé par lui devrait poser la question : quand les Américains et les Anglais ont-ils l'intention d'ouvrir le deuxième front en Europe occidentale ? De retenir le plus de détails possibles du discours du Major et des interventions des personnes présentes ?

Le vieux communiste revint de la réunion aussi révolté que décidé à prendre une part toujours plus active à la lutte. Ce qu'il avait vu et entendu était une découverte complète. Une vingtaine de personnes y avaient participé. La plupart des artisans, rien que des connaissances. Pas un seul mineur. Un policier civil. Deux fonctionnaires de la commune de Lens. Le major était grand, blanc, avec un visage rose, pas du tout comme nos clandestins pâles et maigres. Il leur a distribué des cigarettes et du chocolat. L'hôtesse, propriétaire d'un grand magasin colonial, leur a offert du café et des biscuits. Il semble que le major se cachait dans son domicile. La chose principale, la chose la plus importante, a dit l'orateur quelque part au milieu de son discours. Il s'interrompit et demanda : « Ici, nous sommes des nôtres, des Gaullistes, il n'y a pas de communistes, n'est-ce pas ? » Deux ou trois voix s'élevèrent : « Nous nous connaissons tous... Parlez librement. » Rassuré, le major changea de sujet. Il s'en est pris à l'Union soviétique, qui, selon lui, voulait conquérir toute l'Europe. Et qu'est-ce que cela voulait dire ? Et enfin il les prévint que dans quelques jours on leur remettrait des armes. Il était interdit de les utiliser sans leur permission. Ou plutôt, à l'insu de la gentille hôtesse, Madame Durand. Elle savait, et ils auraient pu savoir, que les armes devaient être utilisées principalement contre les communistes, qui s'apprêtaient à faire passer un joug rouge sur la France. Ils avaient déjà élaboré des plans sur la façon de prendre

le pouvoir et avaient des listes de personnes à tuer. Certains des noms des personnes présentes ont dû y figurer.

Ils sont tous partis en silence. Même l'agent n'était pas joyeux. Seul un gentil sourire fleurit sur le visage de l'hôtesse...

– Tu ne lui as pas posé de questions sur le deuxième front ?

– C'était inutile...

Le patriote Pientka, dégoûté par le cynisme du major, a émis à juste titre tous les jurons polonais salés possibles dans sa langue maternelle. La rage anticomuniste du major anglais sans nom a vraiment dépassé les limites de la tolérance. Ses paroles précèdent ce que le premier ministre britannique Winston Churchill lui-même témoignera en mars 1945, à savoir : « La Russie soviétique est devenue un danger mortel pour le monde libre. » Un peu plus tard, mais toujours avant la fin de la guerre, au moment où des centaines de milliers d'hitlériens se rendaient et lorsque les rues de Londres et d'autres villes étaient inondées de gens en liesse, à ce moment-là, Churchill lui-même admit : « J'ai envoyé un télégramme à Montgomery (commandant en chef des forces britanniques en Europe occidentale), dans lequel je lui ai demandé de collecter et de stocker soigneusement les armes allemandes afin que nous puissions ensuite les redistribuer facilement aux soldats allemands avec lesquels nous aurions à coopérer si l'avance soviétique se poursuivait. »

La rencontre avec le major nous a convaincus de la perfidie, de la trahison et des plans infernaux des dirigeants anglais. Mais nous n'avons pas refusé les armes. Pientka les accepta, les cacha soigneusement à deux ou trois endroits et les mit à notre disposition. Elles furent bientôt utilisées contre ceux qui le méritaient – les occupants.

« *NON KAPUTT ! VOLGA, VOLGA, MAT RADNAIA !¹* »

1. Non kaputt, Pas perdu, de l'allemand. Mat radnaia, Mère patrie, du russe. *Note du traducteur.*

Dans le nord de la France, il y avait de nombreux camps de prisonniers soviétiques. Dans la plupart des cas, les prisonniers étaient contraints de languir dans de vieilles baraques basses, dans des locaux d'usine abandonnés, dans des écoles et des casernes délibérément vidées. Nous considérions la masse des prisonniers comme une force antihitlérienne temporairement enchaînée et potentielle. La jeune et mince femme polonaise Irena-Wanda, chargée d'établir une connexion avec l'un des camps, s'est rendue en vain dans plus d'une douzaine de localités. Elle parlait assez correctement l'allemand et le français, mais malheureusement elle ne connaissait presque pas un seul mot de russe. Sous divers prétextes, elle avait pris un risque et s'était infiltrée dans deux ou trois camps. Dès qu'elle parlait, les internés lui répondaient avec une suspicion hostile ou avec des plaisanteries masculines. À son avis, seuls ceux qui connaissent le russe pouvaient compter sur un succès. Ses impressions étaient bonnes, aucun doute que nous croiserions des hommes prêts à se battre à nouveau. Lorsqu'on lui a demandé sur lequel des camps nous devrions concentrer nos efforts, elle a recommandé le camp de la ville de Lens.

Pientka, Claude, Mariana et moi étions confrontés à la question de savoir comment trouver une personne connaissant le russe et apte à la mission. L'impuissance était inscrite sur le visage de mes principaux associés. J'étais silencieux. La tâche était dangereuse, mais tellement importante. Il fallait à tout prix atteindre les hommes soviétiques, leur prêter main-forte, les arracher aux griffes de l'ennemi. Changer leur destin valait le sacrifice. Face à une épreuve, ma conscience a fait son choix. J'ai rompu le silence.

- Je connais le russe, ou plutôt je peux me comprendre avec les Russes.

Curiosité : Pientka, Mariana et Claude ont été surpris que je connaisse la langue de Tolstoï, mais ont accepté sans surprise ma volonté d'accomplir la tâche moi-même. Ils ont probablement raisonné comme mon ami Vlado, qui voulait que les cadres participent également aux actions.

Irena-Wanda et moi avons élaboré un certain plan : examiner le camp de l'extérieur, suivre les sorties et les entrées, savoir à quelle heure de la journée il y a le plus de prisonniers dans la cour et quand leur garde est la plus faible. Pendant une semaine, tantôt en binôme, tantôt individuellement, nous sommes passés devant l'entrée principale et nous avons contourné le camp. C'était une caserne

avec une large cour, un long bâtiment à plusieurs étages à droite et un certain nombre de bâtiments bas à un étage à gauche et au fond de la cour. De hauts murs de briques surmontés d'un treillis métallique d'un mètre entouraient les bâtiments et la cour. L'entrée était la plus fréquentée le matin et à midi, lorsque des camions de vivres et de soldats, des bus et des voitures pour le personnel militaire et civil entraient et sortaient. Un matin sur deux à 7 heures, un groupe d'environ 10 prisonniers partait avec trois chariots d'ambulance. Ils étaient accompagnés de trois soldats allemands. Ils se dirigeaient tous vers l'abattoir local, qui se trouvait à une douzaine de rues de la caserne. Là, ils attendaient environ une heure pour que la viande soit pesée et chargée. Ils revenaient exactement par les mêmes rues. Les gardes ne permettaient à personne de parler aux prisonniers, mais ils toléraient que des femmes leur donnent des cigarettes, des saucisses, des œufs, des fruits. Irena-Wanda et moi avons longuement discuté de la manière d'établir un contact avec ce groupe. Nous avons été attristés de constater qu'il était presque impossible de leur parler pendant au moins 5 à 10 minutes. Alors, au vu de nos observations, nous avons décidé d'entrer dans le camp à 4 heures de l'après-midi, alors que presque aucun uniforme hitlérien n'était visible et qu'au même moment, la plupart des prisonniers se promenaient dans la cour du camp.

Il y a quelques jours, notre brave camarade s'était présentée devant le garde de l'entrée principale pour chercher le lieutenant Leissner, qu'elle avait inventé. Le soldat lui expliqua qu'il ne connaissait pas un tel lieutenant, mais qu'il y avait ici un lieutenant Arnold, qui aimait les jolies demoiselles, et qui la recevrait avec plaisir. Ayant appris l'essentiel pour elle, Irena-Wanda remercia le soldat bavard et continua son chemin.

Par un après-midi ensoleillé, avec une bonne humeur volontairement rehaussée, nous nous sommes présentés tous les deux à l'entrée principale. Vêtue d'un chemisier rose et d'une jupe plissée grise, Irena-Wanda a annoncé dans un bel allemand que nous allions voir le lieutenant Arnold. La sentinelle nous a poliment indiqué un des locaux allemands où se trouvait le bureau de l'officier que nous recherchions. En entrant dans la cour, ma première tâche fut de cacher le journal allemand que j'avais volontairement placé dans la poche de ma veste bleu marine. J'ai laissé entrer ma camarade dans le bureau, où elle devait tout faire pour rester le plus longtemps possible. J'ai fait quelques pas devant les fenêtres de l'immeuble à un étage et j'ai allumé une cigarette. Je quittai ma place et

m'approchai d'un groupe d'hommes soviétiques, tous vêtus de vieux pardessus verts froissés. Je me suis dirigé vers ce groupe particulier parce qu'ils étaient en quelque sorte séparés de la foule, parce qu'ils étaient jeunes et parce que l'intuition m'a poussé vers eux. Décidant de risquer le tout pour le tout, je leur ai tendu la boîte de cigarettes avec les mots : « Allumez-en une... *tavarishchi* ¹ ! » Deux d'entre eux tendirent la main timidement, et les yeux de chacun s'illuminèrent au mot « *tavarishchi* ». Sans perdre une seconde, je poursuivis : « Je suis Bulgare. Avec les partisans français, nous luttons contre l'occupant. Celui qui veut s'échapper, nous l'aiderons. Si vous êtes d'accord, que l'un de vous soit dans le groupe de la viande demain. Pendant que vous attendez, qu'il me passe un bout de papier... Je suis communiste. »

Tout le monde a tourné les yeux vers le gars le plus proche de moi avec un front ouvert, de grands yeux bleus et des cheveux châtain clair. C'était comme s'ils lui demandaient : « Qu'est-ce que tu en dis ? » Il tira une longue bouffée ou deux de sa cigarette et, comme en réponse à ma question tacite, marmonna : « Eh bien, quoi ? Il faut qu'on parle... On ne peut pas décider... Il y a des anciens... On verra. Si quelque chose est décidé, rencontre à l'urinoir de l'abattoir demain. Là on peut parler. »

Intérieurement jubilatoire, j'ai dit « *Harasho ! Dasvidania* ² », je leur ai donné le paquet de cigarettes et j'étais sur le point de m'éloigner, quand j'ai entendu le jeune homme, soudainement presque transformé, avec de la détermination et de la haine dans la voix, m'avertir :

– Tavarishch ou provocateur, tu sais, nous sommes déterminés à tout. Nous ne voulons pas vivre quand nos frères se battent et meurent.

Les mots tranchants du jeune homme m'ont profondément secoué, je me suis contenté de ne prononcer que la phrase russe :

– « *Pajiviom – ouvidiem* ¹ ! »

Étrange. J'ai rempli ma mission en très peu de temps. Je ne savais pas quoi faire des minutes restantes. Elles étaient peut-être cinq ou six, mais elles me

1. Tavarishchi, camarades, du russe. *Note du traducteur.*

2. Harasho ! Dasvidania, Très bien ! Au revoir, du russe. *Note du traducteur.*

1. Pajiviom – ouvidiem ! Qui vivra verra ! du russe. *Note du traducteur.*

semblaient une éternité. J'ai fait les cent pas, regardant la cour et les gens. En groupes çà et là, par paires ou par trois, assis ou marchant, la masse dense des captifs m'apparaissait comme une vaste tache vert-gris mouvante. Et dans le tableau général – des détails séparés : joueurs de dames, un autre dessine quelque chose sur le sable avec un bâton et l'efface constamment, un troisième reprise, un quatrième joue de l'ocarina et surtout – un silence un peu troublant... Les minutes n'avançaient pas. L'un des membres du groupe à qui j'ai remis les cigarettes s'est approché de moi en silence, s'est arrêté, m'a regardé d'un air interrogateur, un sourire complice traversa mon visage qui le laissa apparemment impassible, il alluma une cigarette et s'éloigna... Finalement, le chemisier rose illumina le seuil. Nous avons immédiatement traversé la cour. Irena-Wanda s'est excusée en polonais. « Je n'aurais pas pu m'attarder plus longtemps. As-tu eu assez de temps ? » Je lui ai répondu dans sa langue : « Tout va bien ! »

– Monsieur Arnold est un homme merveilleux ! elle a parlé fort lorsque nous sommes passés devant la sentinelle qui nous a fait le salut militaire.

Satisfaits, nous nous sommes arrêtés au premier bistrot croisé en chemin, où nous avons eu notre conversation. Elle s'est fait passer pour une dactylographe au chômage en français et en allemand. Monsieur Arnold eut pitié d'elle et promit d'aider une citoyenne de la ville « allemande » de Poznań, qu'il connaissait et dont il aimait beaucoup l'opéra ; il demanderait à certains de ses collègues et lui ferait savoir ses chances dans quelques jours.

– Vous déciderez si je dois comparaître ou non.

– Nous attendrons... Maintenant, il est plus important de mener à bien la mission d'aujourd'hui.

Après avoir écouté le récit du déroulement de ma rencontre, ravie, elle m'a fait part de son optimisme, un peu en contradiction avec mon scepticisme. Je n'étais pas encore tout à fait sûr de la réussite finale. La question s'est imposée à moi : même s'ils sont d'accord, comment vont-ils s'évader ? C'était une question à laquelle nous n'avions pas pensé.

Pientka et Claude ne voyaient pas comment l'évasion s'accomplirait avec cette haute clôture surmontée d'un treillis métallique et sous surveillance accrue la nuit. Quoiqu'il en soit, ils se sont engagés à trouver un abri pour 20 fugitifs ; ils

leur fourniront des vêtements, des chaussures, de la nourriture, des armes, de fausses cartes d'identité.

– Et pourrons-nous trouver des gens pour les prendre en charge une fois qu'ils auront franchi le mur ?

– C'est aussi en notre pouvoir, m'encouragea Claude.

– On doit leur poser comme condition que les candidats à l'évasion sachent faire du vélo. Ils doivent immédiatement quitter Lens et nous les installerons dans les villages miniers environnants de Sallaumines, Méricourt, Avion et autres – m'a conseillé Pientka.

Je n'ai pas eu d'objections ni exprimé de points de vue différents.

Le lendemain matin, le gars avec le front ouvert était dans le groupe de la viande. Après avoir échangé des regards, j'entrai dans l'urinoir de l'abattoir, qui se trouvait à quelques pas de l'endroit où attendaient les prisonniers. Les urinoirs français sont des cabines rondes en fer avec quatre compartiments à l'intérieur. Sans se voir, les clients peuvent se parler. Le jeune homme me suivit et prit place à côté de moi.

– Nous avons décidé de prendre le risque. Nous sommes d'accord. Mais comment s'évader ? Avez-vous un moyen ?

– Nous n'en avons pas, mais nous vous soutiendrons. Vous devez essayer vous-même.

– Bien. Nous avons réfléchi. Ce n'est pas difficile. La sentinelle de nuit dort souvent. L'important est que vous nous accueilliez au-delà du mur, que vous nous fournissiez des logements et des armes.

– Nous pouvons accueillir 20 personnes. Il faut savoir faire du vélo. Ils seront cachés en dehors de Lens.

– Quand pensez-vous que nous devrions nous évader ?

– Cela dépend de vous. Donnez-nous juste un préavis de deux jours.

– D'accord... Nous voulons un revolver ou deux avant l'évasion. Au cas où.

– On verra... Dans deux jours, de nouveau ici... Salutations à tous de la part des francs-tireurs et partisans français...

Grande joie ! Mais encore plus de soucis et de responsabilités ! Et à ce moment-là – un message de Paris pour faire rapport à la Commission des émigrés du CC du PCF. Il me semblait indigne et contraire à l'éthique de m'écarter au milieu d'une telle action. J'ai reporté mon départ.

Notre activité fébrile ne tarda pas à produire ses résultats : en deux jours on trouva 15 bicyclettes, dix logements et cinq mineurs armés qui allaient soutenir, conduire et loger les évadés.

Lors de la deuxième rencontre dans l'urinoir, le garçon soviétique a souri pour la première fois. C'était au moment où il prenait les pistolets, qu'il glissait sur sa poitrine sous sa capote. Il a dit son nom – Volodia. J'ai donné le mien – Gaby.

– Nous essaierons dans trois jours, vendredi soir. À une heure ! Êtes-vous prêts ?

– Formidable !

– Nous avons une demande : ne peut-on pas être plus de 20 personnes ?

– Malheureusement non. Nous avons tout préparé pour 20 seulement. Je rappelle, ils doivent savoir faire du vélo.

– Vous devez nous attendre derrière le grand bâtiment. C'est l'endroit le plus pratique.

– Vous devez jeter les manteaux et les casquettes.

– Entendu...

– Courage !

– Je répète, vendredi soir à une heure.

L'événement fatidique, attendu avec une émotion suprême, eut lieu le soir dit et à l'heure dite. Volodia a été le premier à sauter par-dessus. Avec Claude, ils ont commencé à attraper les « morceaux » suivants. Ceux qui descendaient étaient immédiatement mis deux par deux sur des bicyclettes et dirigés en dehors de la ville dans le noir. Mais peut-être que le dixième gars a chuchoté à Volodia :

« D'autres sont venus. » Volodia les a injuriés et nous a demandé de retenir les camarades jusqu'à ce que nous soyons comptés. Les « morceaux » se sont avérés être... 24. Après avoir insulté et menacé les intrus, Volodia nous a demandé de les prendre également. Montés à deux, les fugitifs s'enfoncèrent rapidement dans les rues sombres de Lens en direction des villages miniers environnants de Liévin, Avion, Sallaumines, etc.

Je pouvais aller à Paris ! Mon humeur était plus que bonne. La voix de mon sang slave se mêlait au sentiment d'un devoir communiste accompli.

J'ai d'abord été entendu par le secrétaire de la Commission, Bruno, avec lequel nous nous sommes rencontrés pour la deuxième fois dans la ville de Marly-le-Roi, près de Paris. Il m'a félicité pour la première action de libération de prisonniers soviétiques en France. J'ai été surpris par sa générosité. Extrêmement modeste dans la vie, il s'opposait chaque fois qu'il devait autoriser une somme plus importante. Maintenant, il avait lui-même proposé :

– Nous donnerons sans compter autant d'argent que nécessaire. Vous devez acheter à tous des costumes, des chaussures, des pardessus, des sous-vêtements. Bien sûr, différents. En un mot, tout ce dont vous avez besoin. Je ne parle pas de la nourriture. Les mineurs polonais seront généreux pour les héberger au mieux. Lorsque tu reviendras vers eux, tu dois les familiariser obligatoirement avec la situation politique et avec la Résistance française...

Le même jour, une réunion de la Commission pour le travail parmi les émigrés du CC du PCF a eu lieu dans la maison du couple hospitalier Dora et Boris Kazakov. Yves – Henri Rol-Tanguy, Bruno, Irène, Fernand, Olivier et Gaby étaient présents. (Le camarade tchèque Louis, responsable de la technique, a été capturé dans l'une des banlieues lors d'une rencontre avec son homologue français.) Le point central de mon rapport était évidemment l'évasion des prisonniers soviétiques. Yves a souligné la grande portée politique de cette action inédite. Ravis de cette réussite, les camarades de la commission n'ont cependant pas oublié de critiquer ma participation personnelle. Olivier était le plus assidu. Il m'a accusé d'une « tendance nationale à mettre les membres de la direction en danger ». Il a suggéré que je sois puni par un blâme, mais personne ne l'a soutenu. Dans une brève analyse de l'action d'évasion, Bruno a noté la grande responsabilité de maintenir le peuple soviétique en vie à tout prix. Nous

décidâmes d'un commun accord : que les fugitifs soient transférés du Nord vers l'Est de la France au plus tôt ; que le Bessarabien russophone Gilbert se rende à Lens et organise le transfert ; que Mariana soit nommée responsable politique des émigrés dans l'Est de la France, sa place étant prise par Margarita, la Polonaise ; que Gaby se voie accorder une somme suffisante pour acheter tout le nécessaire et subvenir aux frais du départ des captifs.

Jusqu'ici tout allait bien, même très bien – malgré les remarques que les amis ont faites à mon sujet.

La secrétaire Danielle habitait dans les logements ouvriers de la rue Alphonse Karr dans le 19^e arrondissement. Avec sa mère Teresa, ils occupaient un petit appartement de deux pièces. Madame Tibble travaillait comme serveuse et participait à la Résistance. J'ai passé des jours et des nuits dans leur logement à lire les notes et rapports accumulés des 9 régions du territoire occupé, à rédiger des instructions et à répondre aux questions, à dicter mon propre rapport sur l'activité trimestrielle des groupes de combat étrangers. Danielle, 17 ans, ne s'est jamais plainte de travailler 10 à 12 heures par jour. Elle a consciencieusement copié et corrigé les manuscrits. Dès qu'il le fallait, elle sortait chercher du matériel auprès des secrétaires d'Yves, Bruno, Irène et Fernand.

Un jour, la petite Tibble est revenue en retard et visiblement inquiète. Au début, elle a refusé d'admettre son embarras, mais après quelques hésitations, elle m'a répété ce que Lily, l'agent de contact d'Irène, lui avait dit : il y avait eu de nombreuses arrestations de nos combattants ; elle, Danielle, surveillait chaque fois qu'elle sortait et rentrait à la maison; il était souhaitable qu'elle change de logement actuel et qu'elle change souvent de tenue.

– En plus, Lily m'a dit de te donner l'ordre d'Irène de retourner à la campagne au plus tôt. Là-bas d'attendre les ordres de la direction... Tu es mon chef. Avant de partir, j'attends que tu me dises ce qui va m'arriver...

La réussite dans la vie rend une personne meilleure, plus heureuse. C'est normal. L'inverse m'est arrivé. Le cœur tremblant, j'ai prévu que peut-être un jour, quelque part, il y aurait un échec dans l'organisation, mais quand j'ai appris cet échec, j'ai été choqué. Eh bien, je connaissais de nombreux combattants, nous étions liés par des sentiments et des pensées communes, certains d'entre eux

étaient proches de moi comme des frères et des fils. La peine envers eux ne m'a pas brisé. À cette heure-là, le sens des responsabilités prévalait. Les victimes criaient que l'on sauve les vivants, que l'on continue la lutte, et non seulement pour les venger, mais aussi pour que notre idéal commun triomphe.

J'ai pris des précautions rapides. Des rencontres étaient prévues à Paris avec les chefs de régions, je ai reporté et transféré à la campagne, principalement dans la ville de Lyon. J'ai écourté mon séjour dans la capitale. J'ai changé de vêtements. J'ai dit à Danielle, qui m'a assuré qu'elle n'avait rien remarqué de suspect autour de son logement, de minimiser ses rendez-vous, d'inventer une autre coupe de cheveux, de changer d'apparence et de surveiller son appartement. Le cinéma que je lui avais promis est tombé à l'eau.

Dans Lens j'ai trouvé Gilbert. De petite taille, mince, vêtu d'un costume de drap gris ordinaire, il n'aurait pas fait forte impression autour de lui si ce n'était son visage. Environ deux mois plus tôt, ce camarade dévoué avait été blessé dans l'incendie du laboratoire d'explosifs. Son visage et un bras portaient des marques de brûlures graves. Il a rendu visite aux gars soviétiques, leur a parlé, leur a demandé qui avait besoin de quoi et a déjà fait quelques achats. Mariana partit prendre ses fonctions dans l'Est de la France et pour y organiser l'hébergement des futurs combattants soviétiques.

Claude, Pientka, Margarita et Gaby, nous avons été confrontés à un sérieux problème : approvisionner ou non en armes les camarades soviétiques ? Ils ont voulu avec insistance et à plusieurs reprises être armés, brûlant du désir de rejoindre immédiatement les rangs de la Résistance. Ils avaient également besoin d'armes pour se défendre, car ils étaient déterminés à ne pas tomber vivants entre les mains des hitlériens.

Après réflexion, nous avons décidé de distribuer des armes à tous les fugitifs et leurs compagnons en route vers les nouveaux abris. Il nous a semblé que nous avions pris la bonne décision. Fondamentalement, la décision était correcte. Mais en pratique, cela a conduit à certaines conséquences fatales.

Nous attendions des courriers de l'Est de la France. Ils ont été retardés plus longtemps que la période spécifiée – une semaine. Pendant ce temps, j'ai visité presque toutes les villes minières où se cachaient les prisonniers évadés. Grâce au

contact avec les soldats de l'armée soviétique, j'ai vivement ressenti la grandeur incommensurable du patriotisme soviétique. Les fugitifs jusqu'au dernier frémissaient de prouver leur amour pour la patrie, leur volonté de se battre et de mourir pour leur patrie soviétique loin d'elle. Mes entretiens sur la situation du front de l'Est, la marche rapide et victorieuse de l'armée soviétique sur tous les fronts, les luttes des combattants et partisans français, yougoslaves et autres européens ont suscité un intérêt fébrile. Ils m'ont bombardé de dizaines de questions. La plupart d'entre elles concernaient le deuxième front : quand l'ouvriraient-ils ? Si les USA et la Grande-Bretagne étaient des alliés sincères, n'arriveraient-ils pas à un moment donné à s'entendre avec Hitler et à tourner les armes contre l'Union soviétique ? Parfois, les conversations duraient jusqu'à minuit.

Tard dans la nuit, dans la ville d'Hénin-Liétard, un groupe de quatre fugitifs soviétiques et un mineur polonais ont dû déménager d'un appartement à un autre. Ils se sont heurtés à deux sentinelles allemandes qui ont demandé leurs cartes d'identité. Le Polonais présenta ses papiers et expliqua que ses collègues venaient d'arriver à la mine, que leurs papiers étaient au commissariat.

L'une des sentinelles a tenté de fouiller le « mineur » qui se tenait à côté de lui. Avec un cri de « Attention », l'homme soviétique menacé a tiré à bout portant et a tué l'une des sentinelles. Certains des camarades ont renversé l'autre. Ils ont saisi les armes des hitlériens et se sont cachés dans la famille des mineurs polonais. Peu de temps après, la police française et les soldats allemands ont barricadé les routes de sortie et fouillé les habitations des mineurs. Les combattants soviétiques ont conseillé à la famille polonaise de quitter la maison et se sont réfugiés dans le grenier.

Le blocus a duré toute la nuit. À 2 heures, les policiers ont frappé et ont crié d'ouvrir la porte, mais n'ayant reçu aucune réponse, ils sont partis. Apparemment, le danger était écarté. À l'aube, les policiers constatèrent que les efforts des perquisitions n'avaient donné aucun résultat. Ils se souvinrent de la maison fermée à clé et y retournèrent : un bâtiment gris enfumé d'un étage et demi, avec des portes et des fenêtres sur deux côtés – l'un face à la rue, l'autre face au jardin avec de grands arbres sans feuilles. Les policiers ont de nouveau frappé à la porte d'entrée et ont attendu. Aucun son. Puis le sous-lieutenant aux commandes a

donné l'ordre d'entrer par effraction par la porte et les fenêtres. À coups de crosse, ils ont brisé la porte en bois et les vitres. Furtivement ils ont parcouru les pièces du rez-de-chaussée en fouillant dans les meubles. Ils sont montés par l'escalier en colimaçon intérieur et ont commencé à briser la porte du grenier. Il y eut des coups de feu à l'intérieur et deux soldats dégringolèrent l'escalier. Découverts, les combattants soviétiques n'avaient pas d'autre issue ni d'autre choix. Les Allemands se sont répartis dans les pièces du rez-de-chaussée, à côté de la maison et derrière les arbres. Après un certain temps, les assiégeants ont reçu des renforts. Ils ont planté trois mitrailleuses dans les maisons voisines. Toute la ville frissonnait. Les mineurs ne descendirent pas dans les mines de toute la journée. Un officier hitlérien, agitant un drapeau blanc, s'approcha du jardin et exhorta en russe les assiégés à se rendre. Par une fenêtre grande ouverte, un chœur de réponses tonna :

– Vive l'armée soviétique : *Non kaputt !*

Les mitrailleuses crépitaient, les balles sifflaient de toutes parts. Les encerclés épargnaient les balles. Pour le plus grand plaisir des mineurs qui les observaient, leurs tirs étaient souvent réussis.

Par intervalles, les tirs des deux côtés s'intensifiaient parfois, puis s'atténuaient. Il commençait à faire noir. Un espoir vacillant s'est allumé dans le cœur des mineurs : sous le couvert de l'obscurité, et si les captifs réussissaient à franchir l'encercllement hitlérien. Mais la soirée a réveillé la peur chez les assaillants qu'ils pourraient laisser échapper leurs victimes. Vers 17 heures, ils ont apporté un lance-flamme qui a craché du feu sur la maison. Les flammes se sont rapidement et violemment propagées à tout le bâtiment. Les gens de la mine se taisaient d'horreur. Et puis les sons de la chanson de liberté « Volga, Volta, mat radnaia » ont retenti. Les condamnés ont chanté. Les femmes, hommes et enfants rassemblés en groupes dans les rues avoisinantes et aux fenêtres des maisons s'animèrent. La joie et la haine brillaient de leurs yeux. Les hitlériens ont intensifié leur feu sur la maison en flammes. Le bruit de leurs coups de feu n'a pas étouffé l'autre, la deuxième chanson, que les héros soviétiques ont chantée de toutes leurs dernières forces : « L'Internationale » !

Mariana et Gilbert ont coordonné leurs actions et les captifs restants ont été rapidement transférés dans l'est de la France. Divisés en trois groupes, les hommes soviétiques ont procédé immédiatement à des actions de combat sous la direction

des Polonais Mariana et Joseph. Avec habileté militaire et passion bolchevique, ils accomplissaient de véritables exploits de partisans : ils tiraient sur des postes allemands devant des dépôts militaires et obtenaient d'importantes quantités d'armes, de munitions et de vivres ; ils attaquaient des compagnies hitlériennes et leur infligeaient de lourdes pertes ; ils bloquaient les routes et attaquaient des caravanes entières de camions chargés de troupes et de marchandises ennemies ; ils causaient des déraillements de trains militaires ; en véritables vengeurs du peuple, ils exercèrent leur revanche sur nombre de traîtres et de collaborateurs des oppresseurs nationaux.

Pendant trois mois, les groupes de combat soviétiques dans l'est de la France sont devenus un cauchemar de jour et de nuit pour l'ennemi. Le Haut Commandement hitlérien a envoyé des unités militaires spéciales de Paris pour vaincre les terribles partisans qui sont apparus – dans les environs des villes de Nancy, Dijon et Montceau-les-Mines. Renforcés par les antifascistes italiens et soutenus par les patriotes français et françaises, les groupes de combat de Stalingrad, d'Octobre et de la Commune de Paris restaient insaisissables. Ils sont entrés dans de véritables batailles militaires et en sont sortis indemnes. Jusqu'au jour de la libération de la France, ils ont participé inlassablement et irrévocablement dans les rangs de la Résistance française. Certains des participants des groupes de combat sont morts. D'autres étaient heureux de voir la victoire de leur grande patrie qui souffrait depuis si longtemps !

ON LES NOMMAIT DES ÉTRANGERS. LES PROCÈS DES 23

Dans la première moitié de février 1944 je suis retourné à Paris pour le travail. La capitale était encore plus déserte et triste. Les uniformes verts étaient très présents et donnaient « à la ville des lumières » une couleur de serpent. La pénurie, la faim, la misère étaient à chaque pas. Les officiers hitlériens en compagnie de leurs femmes (*Brunhilde*) blondes et grandes étaient de plus en plus arrogants dans les lieux publics. Dans les rues et boulevards, dans les cafés et restaurants ils parlaient haut, riaient bruyamment et ricanaient en se moquant de certains français.

Dans ce Paris morose un matin les murs se sont couverts de taches rouges – des affiches rouges énormes, collées dans les rues, places, tunnels du métro. Par petits groupes les passants s'arrêtaient devant, lisaient silencieusement et s'en allaient encore plus silencieux. Certains soulevaient les épaules, d'autres souriaient légèrement, mais tous voulaient dire secrètement : « Ces éditeurs de Goebbels nous prennent pour des idiots ». Sur les affiches dans des cadres en forme de médaillon – les portraits de dix combattants. Au milieu l'arménien Georges Manouchian avec l'inscription : chef de bande, 56 attentats, 150 tués, 600 blessés ; à gauche Alfonso : espagnol rouge, 7 attentats ; à droite Rajman : juif polonais, 13 attentats. Là aussi étaient mes autres connaissances : Boczov – chef dérailleur de trains, 20 attentats ; Fontanot – communiste italien, 12 attentats ; Thomas Elek – 8 attentats ; Witchitz – 15 attentats ; Fingerchwajg – 3 attentats, 6 déraillements ; Wajsbrot – 1 attentat, 3 déraillements ; Grzywacz – 2 attentats. Au-dessus des portraits – une grande inscription en lettres blanches : « Des libérateurs ? » Et en dessous en lettres rouges sur fond noir : « La libération ! Par l'armée du crime ». Dans six carrés étaient placées des photos de trois trains détruits, deux hitlériens tués, de pistolets, de bombes, de mèches et autres.

Je me suis arrêté la première fois devant l'affiche sur l'avenue Clichy près de la station La Fourche et j'ai continué rapidement mon chemin. Je m'avançais sur l'asphalte, mais il me semblait que je marchais sur des pierres incandescentes. Je me pressais, comme si quelqu'un me poursuivait. Ma propre image sur l'affiche me pourchassait, elle n'était pas là, mais je l'imaginai clairement, en plein centre, si j'avais été pris par la Gestapo. J'étais bien le dirigeant de tous ces combattants, ensemble nous avons réfléchi, et organisé des dizaines d'actions, ensemble nous avons éprouvé les soucis, peines et joies de la lutte ! Je les remerciai presque à haute voix, de ne pas m'avoir dénoncé durant les 3 mois de tortures inhumaines dans l'enfer des prisons de la Gestapo. Pour la deuxième fois quelque chose m'attirait vers l'affiche de la place Clichy. Des sentiments de souffrance et d'admiration me clouaient devant les images des héros et je restai longtemps sur le trottoir.

Les 17 et 18 février le procès des 23 francs-tireurs et partisans de la région parisienne eut lieu. Le pouvoir hitlérien, qui jusque-là tuait des centaines et des milliers de patriotes sans tribunal et condamnation, décida de tenir un procès public. Le but était d'humilier et de défigurer le vrai personnage de la Résistance,

de montrer le mouvement de la Résistance dirigé par des étrangers, et les étrangers – incités par le sionisme mondial. La presse corrompue de l'époque déploya des efforts surhumains pour tromper l'opinion publique. Les gribouilleurs des journaux *Le Matin*, *l'Œuvre*, *Paris-soir* et autres, dans un déni de la réalité, démolissaient jusqu'aux traits physiques des accusés. Les physionomies claires et nobles du poète Manouchian, de l'ingénieur Boczov, du jeune Rajman dans les descriptions journalistiques se transformaient en gueules de bulldogs, en tronches de criminels endurcis, de bourreaux. Le gribouilleur collabo Jean Lasser fit les portraits suivants : « Manouchian a un visage basané, les pommettes sont hautes, mais à la hauteur des lèvres, la joue est molle et basse, elle fait un pli comme en font les dogues ». « Rajman semble échappé d'un roman russe. Échevelé, pâle jusqu'aux lèvres, l'œil opalin, il n'est pas de notre temps, c'est le nihiliste d'autrefois, le révolté de toujours ». « Spartaco Fontanot est abject ». Tandis que dans la brochure « L'armée du crime » toutes ces images noires étaient réunies, pour défigurer les emprisonnés : « Aucun n'est d'origine française (pur mensonge, parmi les 23 il y avait des français de souche : Roger Rouxel, Georges Cloarec – note de l'auteur). Leur tête est hideuse. Le sadisme juif s'y étale dans l'œil torve, les oreilles en chou-fleur, les lèvres épaisses et pendantes, la chevelure crépue et filasse. » Dans cette même calomnie, pour Rajman, on peut lire : « Voyez le juif Rajman, la main du crime, regardez la large mâchoire du criminel, son regard dégénéré, d'où transpire le sadisme entier de la race ... ».

Des brochures, des journaux, la radio, des tracts, des affiches vomissaient de la boue diffamatoire sur les héros combattants étrangers. La grande affiche rouge, aux dimensions de 3 mètres sur 4, était publiée aussi en petits tracts, sur le dos desquels les auteurs essayaient en vain d'inciter les français à la haine contre les combattants étrangers pour la liberté de la France : « Si les français pillent, volent, sabotent et tuent, c'est parce qu'ils sont toujours commandés par des étrangers ». Le point d'orgue de cette campagne xénophobe haineuse était la projection du film documentaire honteux sur le procès de 23 partisans.

Est-ce que la propagande hitlérienne avec sa charge entière de sales attaques et falsifications a obtenu l'effet souhaité ? Est-ce qu'ils ont réussi à faire peur aux français, à leur suggérer une détestation des étrangers et à les diviser dans leur élan de conquérir la libération de la France ? Pour l'honneur du peuple français il faut le dire clairement – la propagande hitlérienne est tombée à l'eau. Les patriotes

français ont démontré leur maturité politique et leur solidarité avec les étrangers arrêtés. Ils mettaient des fleurs sous les affiches, épingleaient des drapeaux tricolores sur les affiches ou avec colère déchiraient les papiers rouges détestés. Ainsi les pouvoirs hitlériens et leurs serviteurs de Vichy récoltèrent une déception totale pendant le procès lui-même.

Le procès se déroula dans l'hôtel de luxe Continental rue de Castiglione, près de la place Vendôme. La cour martiale était présidée par un colonel, aidé par deux officiers comme jury. Des soldats allemands armés de mitraillettes restaient debout des deux côtés de la salle près des murs. Six avocats allemands, officiellement imposés aux accusés, se préparaient à jouer le rôle de défenseurs dans la parodie de procès. Près de trente journalistes de Paris, de Province et d'Allemagne aiguisaient leurs plumes, pour stigmatiser les « bêtes sauvages ». Ils avaient la tâche ingrate de présenter les « terroristes » comme des assassins et des ennemis de l'Allemagne, de la France et de la civilisation et surtout de démontrer combien la justice hitlérienne était équitable.

Les aigles capturés étaient introduits séparément avec les mains attachées dans le dos ou par deux attachés avec des menottes métalliques. À l'avant : Manouchian – calme et fier, Boczov – confiant et sans peur, Rajman – souriant et dur, Alfonso – courageux et presque joyeux, Fontanot – avec un cœur brave, constant, Elek – innocent, pur, mais si confiant... Et oui, ils étaient pâles, asséchés, amaigris, avec des habits froissés, mais pouvait-il en être autrement après trois mois de tortures dans les cellules de la Gestapo ? Les photographes et opérateurs allemands instruits expressément ont placé leurs appareils dans des angles choisis, de telle manière que les filmés apparaissent comme des « bandits sans scrupules » avec des visages bestiaux. Efforts vains ! L'ensemble de la campagne orchestrée n'a pas réussi à tromper le français ordinaire. Avec une colère dans le cœur un journaliste de Vichy écrivit les résultats d'une enquête, qu'il a réalisée avec des voisins de l'un des accusés : « Dans la banlieue de Montreuil une de nos françaises m'a dit qu'il n'apparaissait pas comme un mauvais garçon... Et voilà la tragédie ! Comment en est-on arrivé à cette mauvaise habitude ? Comment ces têtes, dignes seulement pour des investigations criminelles, n'ont-elles pas dégoûté à aucun moment nos meilleurs français ? Quand vous leur parlez de ces terroristes, ils remuent la tête. « Terroristes ? – ils vont remarquer. – Vous allez vite pour les qualifier ». Et un certain Pierre Mallo du journal *Matin* dans son désir d'éclipser le

patriotisme ardent des héros a écrit hypocritement : « Je cherche, je cherche l'expression de mes impressions et j'arrive à une réponse : les accusés se comportent comme des élèves coupables ! »

Des élèves coupables, monsieur ? Vous étiez au procès et vous n'avez pas entendu « l'élève coupable » Alfonso décrire les détails de l'assassinat du Dr Ritter d'un ton tout à fait calme ?

Sous les coups de ces déclarations directes et sincères les juges militaires s'embrouillaient, étaient déconcertés. Le président commença par poser des questions stupides :

– Pourquoi vous, qui êtes espagnol, vous luttez pour la libération de la France ?

Le menuisier Alfonso lui donna une leçon de morale prolétaire :

– Même si je suis espagnol, j'estime que chaque travailleur consciencieux, où qu'il se trouve, doit protéger sa classe.

Un des juges cria furieusement :

– Toi, Rajman, tu es un assassin !

L'ouvrier tricoteur lui répondit fièrement :

– Je me considère comme un soldat et me considère toujours mobilisé.

À la question du président pourquoi était-il entré dans les rangs des francs-tireurs et partisans de Paris, Rajman, dont les parents étaient déportés dans les camps de concentration en Allemagne, lui répondit ouvertement :

– Pour moi c'était une question de vie ou de mort. Je ne voyais pas d'autre moyen de lutter contre l'armée d'occupation.

Ce n'est pas par hasard que ce jeune homme de 21 ans, encore de son vivant, avait mérité comme surnom Tchapaev.

Georges – Manouchian, commissaire militaire des FTP-MOI de Paris, se tenait comme un digne chef des combattants arrêtés. Dans son ardent discours devant le tribunal il défendit le droit des peuples opprimés de lutter contre les envahisseurs. Devant les officiers et avocats hitlériens Manouchian déclara

ouvertement et honnêtement : « Je me suis engagé dans l'armée de libération et je suis prêt à mourir comme soldat régulier de l'armée française de libération. »

Spartaco Fontanot, dont les deux frères Jacques et Nerone étaient déjà tombés dans la lutte antifasciste, administra une raclée aux épouvantails hitlériens embarrassés devant son idéalisme :

– J'apporte ma vie en offrande, vive la France libérée et démocratique !

Le doux étudiant Thomas Elek, du haut de ses 18 ans épanouis, a déclaré aux bourreaux intrigués, que pour lui « la vie n'a pas de sens sans la liberté et c'est pour cela que j'ai apporté mes forces dans les rangs des communistes parisiens. »

Le procès se déroula de manière expéditive. Il ne dura que deux jours. Le tribunal hitlérien voulut raccourcir son échec. Dans le discours final le président essaya de cacher la honte judiciaire avec des phrases pompeuses. Avant de prononcer le jugement il s'écria :

– Messieurs, ce procès ne concerne pas seulement le destin de l'Allemagne, il concerne la lutte de l'Europe pour sauver son histoire deux fois millénaire.

Quand il invita les accusés à dire leurs dernières paroles, il resta sidéré du silence d'Alfonso. Le fier travailleur espagnol antifasciste n'a pas daigné lui répondre car il refuse d'utiliser ce droit suprême. Ses camarades ont utilisé leurs dernières paroles pour déclarer encore une fois leur foi, qu'ils ont lutté en pleine conscience et volontairement contre les occupants hitlériens, qu'ils ont combattu pour une France libre et démocratique, qu'ils font partie de l'armée Rouge victorieuse. Les voix puissantes de Manouchian et Boczov retentirent dans la salle, en prédisant la disparition de la « race des seigneurs ».

Le 21 février au matin les geôliers hitlériens distribuaient aux condamnés des feuilles de papier blanc et des crayons. Dans les lettres d'adieu les combattants révélèrent pour la dernière fois la splendeur de leurs nobles cœurs, pensées et idéaux.

Voici des extraits de quelques lettres :

M a n o u c h i a n :

« Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et qui que ce soit. Chacun aura ce qu'il méritera comme châtement et comme récompense... Je mourrai avec mes 23 camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille... Aujourd'hui il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous ma bien chère femme et mes bien chers amis. »

A l f o n s o :

« Je ne suis qu'un soldat qui meurs pour la France... Je ne regrette pas mon passé, si je pouvais le revivre, je serais encore le premier. »

R a j m a n :

« Ma chère petite maman... excuse-moi de ne pas t'écrire plus longuement, mais nous sommes tous tellement joyeux que cela m'est impossible quand je pense à la peine que tu ressens... Je t'adore et Vive la Vie ! ... Je vais être fusillé aujourd'hui à 15 heures. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Je suis tout à fait tranquille et calme... Je suis réuni en ce moment avec trois de mes camarades subissant le même sort que moi. Nous venons de recevoir un colis de la Croix-Rouge et nous mangeons comme des gosses toutes les choses sucrées que j'aime tant...»

S p a r t a c o – F o n t a n o t :

« Ma mort n'est pas un cas extraordinaire, il faut qu'elle n'étonne personne et que personne ne me plaigne, car il en meurt tellement sur les fronts... et qu'il n'est pas étonnant que moi, un soldat, je tombe aussi... J'écris ces quelques lignes d'une main ferme et la mort ne me fait pas peur... Mes chers parents, je termine cette courte lettre en vous embrassant bien fort et en vous criant courage. »

W i l l y S c h a p i r o :

« Les trois derniers jours après ma condamnation, j'ai été avec deux jeunes Français et j'ai appris à aimer la France davantage. Quel bon esprit ! ... Ma bien-aimée, élève notre enfant dans le même esprit. »

C e s a r e L u c c a r i n i :

« La plus grande preuve d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Soyez aussi courageux que moi. »

S z l a m a G r z y w a c z :

« Du courage, du courage et encore du courage. De meilleurs lendemains ne sont pas loin. »

S t a n i s l a s K u b a c k i :

« Jusqu'au dernier moment, j'ai gardé mon sang froid et je suis fidèle à toute la famille (lire : le parti – note de l'auteur)... Je meurs pour la liberté. »

T h o m a s E l e k :

(La lettre est adressée à des amis, car ses parents étaient déportés)

« Je meurs, mais je vous demande de vivre... Je vous écris cette lettre d'adieu pour vous confirmer, si cela est vraiment nécessaire, que je n'avais que de bonnes intentions... Vous ne devez pas vous attrister, mais être gais au contraire, car pour vous viennent des lendemains qui chantent. »

Le parti communiste français a donné une très haute estimation au procès et au comportement devant le tribunal hitlérien des 23 partisans. Dans un large appel au peuple français le parti montra toute la vérité sur le procès des 23. Dans l'appel il est écrit :

« Ils ont voulu montrer les détenus comme des automates, des exécuteurs aveugles d'ordres incompris, comme des mercenaires. Mais devant les juges se sont dressés des hommes courageux, qui n'ont pas eu peur ni des officiers – leurs bourreaux – ni des mitraillettes pointées vers eux pendant le procès. Ils ont endossé la responsabilité des actions menées par eux avec un grand esprit patriotique. Devant la salle remplie de nazis allemands et de français ils ont déclaré leur amour de la France, envers leurs patries opprimées, leur attachement aux libertés humaines et leur haine envers les tyrans nazis. Avec leur comportement héroïque ils ont gagné le respect des juges, ont mis en échec la campagne diffamatoire, menée depuis des semaines, et ils ont rendu un grand

service à la résistance française, en révélant devant l'opinion publique le vrai visage des patriotes combattants avec des armes contre l'ennemi.

Comme Garibaldi, qui est venu lutter avec les français, et qui était l'objet d'attaques des plus nauséabondes de la part des capitulards et des traîtres, de même les traîtres de Vichy avec leurs maîtres boches condamnent les partisans immigrés. Mais le peuple français a salué ces hommes courageux, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur jeunesse, pour que la France et le monde se débarrassent pour toujours de la barbarie hitlérienne.

Honneur et gloire aux combattants pour la libération de la patrie ! »

Justin Godart ancien ministre et président du Comité d'aide et de défense des immigrés, a écrit :

« ... D'énormes affiches montraient ces gens dans des caricatures répugnantes. Pas d'importance. Reste ce qui suit :

Qu'ils savaient tuer au nom d'une noble cause. C'est leur gloire.

Qu'ils sont parvenus à mourir fièrement. C'est leur grandeur. »

Charles Tillon, comme commandant en chef des Francs-tireurs et partisans français, rendit un dernier hommage aux héros étrangers décédés, en écrivant les lignes suivantes :

« ...Le peuple français ressent une reconnaissance impérissable envers ses frères étrangers. Dans son cœur il unit le souvenir de Fabien avec le souvenir de l'arménien Manouchian, le souvenir de la roumaine Olga Bancic avec le souvenir de Danielle Casanova... »

Le 21 février est le jour où, chaque année, les patriotes français leur rendent hommage au cimetière d'Ivry, à côté de Paris. Avec un discours et un temps de silence ils témoignent de l'union dans la lutte et la mort sans différence de race et nation des personnes, combattant pour la lumière sur la terre entière !

LA BATAILLE POUR LA LIBERTÉ PREND UN NOUVEL ÉLAN

Sur le front de l'Est, les troupes soviétiques ont infligé des coups étourdissants aux hordes hitlériennes. Malgré tout son cynisme, la propagande de Goebbels ne pouvait cacher la honteuse retraite « élastique » des « invincibles » Teutons. La terre sacrée soviétique était presque libérée. Les troupes soviétiques se sont approchées sans relâche des frontières de la Roumanie, de l'Autriche, de la Pologne et de la Bulgarie. Peu importe les efforts des dirigeants et des généraux d'Hitler pour essayer d'empêcher les héros de Moscou, Leningrad, Stalingrad et Koursk de libérer l'Europe du joug fasciste.

Dans cette ultime étape du duel entre l'Allemagne hitlérienne et le pays des Soviets, les USA et l'Angleterre ont décidé d'ouvrir le deuxième front tant promis. Le 6 juin 1944, leurs troupes ont débarqué dans le Nord de la France, en Normandie. Aidés par des unités militaires de la France Libre et des francs-tireurs et partisans français, ils avançaient victorieusement sur le sol français. Une véritable explosion patriotique a secoué toute la France. La population des villes et des villages dans son ensemble s'est tournée vers une lutte déterminée contre les oppresseurs et les traîtres nationaux. La panique s'est emparée des occupants et de leurs collaborateurs.

Le jour même du débarquement, le Comité central du Parti communiste français incite : « Les Français doivent par tous les moyens intensifier la lutte contre l'ennemi, et pendant que les troupes alliées débarquent sur le sol français, le peuple français par la lutte et dans la lutte doit se préparer au soulèvement populaire ».

La bataille pour la France prend un nouvel élan. Dans le Nord et l'Est de la France, dans le Massif central, dans les départements de la Corrèze, du Lot, de la Creuse, de la Drôme, de l'Ardèche et ailleurs, les forces patriotiques déployaient de puissantes attaques partisans, sabotages, grèves et manifestations de masse, libéraient villes et villages.

L'ennemi était en rage. Dans son impuissance et le pressentiment d'une fin catastrophique, il a cherché le salut dans les assassinats de masse.

Le 8 juin, 99 otages ont été pendus dans la ville de Tulle.

Le 10 juin, des unités hitlériennes de la division du général Lammerding ont envahi en plein jour le paisible village d'Oradour-sur-Glane, ont appelé les

habitants de tous âges sur la place avec une trompette, ont même soulevé les malades de leur lit, ont entassé les hommes dans plusieurs boutiques, cafés, la boulangerie, ont réuni les femmes et les enfants dans l'église. Des Schmeissers ont grondé et tué les hommes. Les flammes ont englouti l'église, brûlant vifs des centaines de femmes et d'enfants. Avant de battre en retraite, les tueurs ont incendié tout le village. 634 Français et Françaises sont morts, vieillards et enfants, mères avec bébés, jeunes femmes. Mais les traces de l'œuvre de Satan n'ont pas été brûlées dans les cendres. Les ruines des maisons et de l'église rappellent encore aujourd'hui que les barbares du siècle sont passés par là¹.

Le débarquement des troupes alliées me trouva dans l'Est de la France. Là, avec le trio dirigeant Mariana, Joseph et l'Italien Aldo, nous avons célébré la victoire très proche et réfléchi à nos tactiques et tâches à venir. Nous avons particulièrement insisté sur le fait que les camarades forment immédiatement des détachements de milice populaire dans les mines, les entreprises, les villes et les villages. Tous les patriotes français et antifascistes étrangers, quelle que soit leur affiliation partisane, devaient être recrutés dans ces unités. Les armes dissimulées disponibles ont été distribuées à de nombreux membres de la milice populaire ; les autres se sont armés aux dépens de l'ennemi, tendant des embuscades, se faufilant dans les armureries, attaquant par surprise et désarmant des soldats et des officiers des forces d'occupation. Dans cette partie de la France, les unités des partisans des anciens prisonniers soviétiques ont joué un rôle de premier plan. Aux abords des mines de Montceau-les-Mines, avec de nombreux partisans italiens, ils détenaient un vaste territoire libéré.

Le 15 juin, Irène m'appelle à Paris. La ville ne s'était pas beaucoup transformée. Elle gémissait comme avant sous les bottes de l'occupant. De plus en plus de magasins et de cafés étaient fermés. Les taxis étaient rares dans les rues. Les bicyclettes constituaient le principal moyen de transport. Mais les Parisiens avaient clairement changé. Ils se déplaçaient plus légèrement, souriaient plus brillamment, regardaient plus audacieusement. Apparemment, les occupants continuaient à se comporter avec insolence et arrogance. Et pourtant, ils ne savaient pas toujours cacher leur angoisse devant l'issue tragique qui était si

1. Le village d'Oradour-sur-Glane est transformé en musée national.

proche d'eux. Ils se réunissaient de plus en plus souvent en groupe, de moins en moins effrontés dans leur comportement, de plus en plus silencieux.

Le camarade Irène m'a ordonné d'utiliser l'élan patriotique général et de concentrer mes efforts dans la zone occupée, où nos milieux émigrés devaient entrer en masse dans la milice populaire, s'armer de toutes les manières possibles et à tout prix, immédiatement, jour et nuit, pour ne pas laisser en paix l'occupant et ses collaborateurs.

J'ai contacté Yves, qui était devenu le chef militaire des forces intérieures françaises en Île-de-France, comprenant les départements de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne et une partie de la Somme.

Yves était métallurgiste et Lapierre aussi. Tous deux étaient des hommes grands et énergiques. L'un – Lapierre, au visage rond et sombre, avait les cheveux et les yeux noirs charbon, l'autre – Yves, au visage légèrement allongé et aux cheveux bruns peignés en douceur, regardait pensivement avec ses yeux marron clair. Les deux impressionnaient par leur franchise, la simplicité dans leurs relations et leur pensée politique pointue. Mais Yves, contrairement à Lapierre, se distinguait par son ton calme et son caractère. Il savait écouter attentivement son interlocuteur et exprimer son opinion après réflexion. Il faisait valoir son point de vue avec la bonne intention de persuader et non de commander. Lapierre, trop vif et agile, réagissait souvent spontanément. Plus d'une fois il m'a dit :

– Je n'ai pas besoin de t'expliquer longtemps. Tu comprends ce que je veux dire. L'important est d'agir dès que la tâche est définie. L'heure n'est pas aux effusions verbales.

Irène et Yves m'ont transmis une mission : faire du 14 juillet – la fête nationale de la France – une puissante action patriotique du peuple français. Aux combattants et partisans organisés – français et étrangers – de se tenir à la tête des manifestations de rue et de garder les manifestants avec leurs armes.

Ma première tâche a été de contacter les dirigeants des neuf régions du parti de la zone occupée de France. J'ai tenu mes réunions dans différentes banlieues et villes autour de Paris. Les secrétaires étrangers ont accepté la tâche avec enthousiasme – transformer les manifestations de juillet de cette année en actions armées. Les camarades du Nord et de l'Est de la France entendaient eux-mêmes

appeler la population à célébrer la fête nationale avec les groupes de combattants armés. Les responsables de la Normandie ont expliqué que dans leur région, où des batailles se livraient 24 heures sur 24 entre les troupes alliées et hitlériennes, le 14 juillet ne pouvait pas avoir d'allure festive et qu'ils le fêteraient sur le champ de bataille en multipliant les attaques armées contre l'ennemi. Je me souviens de la Vendée, je n'ai contacté que le responsable français. Je n'ai pas appelé le Bulgare Tsviatko Kiryakov, car je ne voulais pas me révéler devant lui. D'ailleurs, le Français Jacques me décrivait la situation de la Vendée en des termes assez pessimistes : la majorité de la population était sous la forte influence de l'Église catholique, et nous-mêmes n'étions pas en mesure de l'élever à une action plus audacieuse. À ma question, pourquoi dans un tel cas nous ne devrions pas agir avec les catholiques, il a répondu qu'ils essaieraient, mais il en doutait.

Je n'avais aucun lien organisationnel avec les chefs directs des partisans étrangers à Paris à cette époque. Je voyais Nikolai Zadgorski comme un ami. Après l'échec des 23, il avait été recruté comme commissaire politique à l'état-major des combattants émigrés de la région parisienne. Lors d'une réunion au café à l'angle du boulevard Malesherbes et de la rue de la Pépinière, Nikolai, qui avait également amené son amie Denise, nous expliqua à Mariana de l'Est de la France et à moi ce que nous savions déjà : le 14 juillet à Paris, les groupes de combattants français et des étrangers agiront ensemble.

Ce soir, nous étions de bonne humeur. Nous pouvions voir la catastrophe imminente de l'occupant, nous l'avions prédite et nous nous réjouissions de notre victoire. Nikolai, qui imaginait clairement le risque que nous prenions avec la rencontre amicale non autorisée, a plaisanté : « La victoire est à deux pas, mais cela peut nous coûter cher. Si les supérieurs découvrent que nous nous réunissons pour boire de la bière, ils nous chasseront du parti comme des gosses têtus et frivoles. » La blague était sérieuse, mais n'était pas en situation de perturber notre ton cordial. Mariana a suggéré que nous trinquions pour la victoire et pour notre salut en tant que conspirateurs renégats ! Alors nous l'avons fait.

La soirée s'est vraiment passée à échanger des pensées, des blagues et... des rêves ! Nikolai et moi pensions que nous reviendrions bientôt dans notre patrie...

Les derniers jours de juin et les premiers jours de juillet 1944 furent remplis d'actions remarquables.

20 juin – Les troupes alliées prennent la ville de Wallon.

26 juin – la garnison hitlérienne du grand port français de Cherbourg se rend.

28 juin – Les Français lisent dans les journaux et entendent sur Radio Londres qu'une grande partie de Hambourg a été détruite par les bombes au phosphore britanniques.

28 juin – la main des vengeurs du peuple a fermé à jamais la bouche du cynique agitateur radiophonique Philippe Henriot, ministre de l'Information. Il a été assassiné dans son propre bureau de la rue Solferino à Paris.

1er juillet – une véritable manifestation de masse qui part de la rue Saint-Denis, longe le boulevard Strasbourg et se termine au boulevard Magenta devant la gare de l'Est. Deux groupes de combattants, armés de pistolets et de Schmeissers, gardent les manifestants ; des jeunes lancent des tracts, lus avidement par les milliers de manifestants et de spectateurs ; un orateur prend la parole à l'angle de la rue Château d'Eau et s'adresse à la foule : « Parisiens, cette manifestation a montré que malgré les boches et les bandits de la milice vous êtes les maîtres des rues de Paris ! »

« LE 14 JUILLET – TOUS AUX ARMES ! »

C'est un cri, un slogan, un appel du Front National pour la libération et l'indépendance de la France ! Cet appel sera collé sur les murs, passé de main en main, déposé dans des boîtes aux lettres, disséminé dans les rues et les cours. Parisiens et Parisiennes y liront des mots enflammés :

« Pas un homme, pas une femme, pas un jeune homme, pas un vieillard au travail, grève générale ! »

« En ce jour anniversaire de la prise de la Bastille, tout patriote doit, par tous les moyens, en abattre un, un boche, un milicien, un traître ! Chaque patriote doit participer aux manifestations devant les monuments aux morts, devant les mairies, sur les grands axes routiers ! »

« Chaque patriote doit agiter le drapeau tricolore, épingler sa cocarde sur sa boutonnière, distribuer des milliers de tracts et de journaux !... »

« Au combat avant le 14 juillet ! »

« Au combat le 14 juillet ! »

« Au combat après le 14 juillet ! »

« Volontaires de la liberté, comme en 1789, en marche et en avant ! »

« Au bout de la lutte, c'est la victoire, comme à Valmy ! »

« La France sera libre, démocratique, indépendante ! »

Les patriotes entendirent et répondirent à cet appel de combat.

Voici des données extraites de télégrammes originaux qui furent soumis par des agents impliqués dans la Résistance. Le texte des télégrammes originaux a été rapporté par le Dr Roger, chef du secteur Seine, La Seine et Oise du mouvement de résistance Union :

« Dans le faubourg de Gentilly dans la nuit du 14 juillet, un grand ruban tricolore est tendu sur le Monument aux morts, inscriptions de la lettre V (Victoire) sur les murs... À 11 heures, une voiture Citroën s'arrête près de la mairie, deux personnes armées de Schmeissers en descendent et déposent une couronne tricolore au pied du Monument aux morts. Un des patriotes du perron de l'hôtel de ville fait un discours à la foule assemblée, qui entame la Marseillaise. »

« Dans la banlieue de Vitry, 500 à 600 personnes avec à leur tête un drapeau tricolore déployé sont parties de l'atelier ferroviaire à 17 heures et se sont dirigées vers le Monument aux morts. Ils sont accompagnés de voitures Citroën, dans lesquelles on peut voir des ouvriers armés de pistolets et de Schmeissers. »

« Dans la banlieue d'Ivry, vers 9 h 30, des manifestants ont envahi la place devant la mairie. Ils se dirigent vers le cimetière, où ils déposent des bouquets de fleurs sur les tombes des partisans tombés. Quatre patriotes armés de Schmeissers dans une voiture Renault protègent les manifestants. »

Et à Paris même ?

« Dès 6 h 30 devant l'entrée des usines Gnome et Rhône sur le boulevard Kellermann, de courageux orateurs travailleurs ont appelé la foule rassemblée à lutter contre l'ennemi. »

« À 11 heures, place de la Convention, un communiste brandit les mots d'ordre de la lutte armée, parle de la victoire de l'Armée rouge, et termine par le mot d'ordre : « Vive la France ! » La foule chante *La Marseillaise* et avec des drapeaux déployés se dirige vers la mairie du 15^e arrondissement et s'arrêtent devant le Monument aux morts. Aux cris de « Vive la libération », les 900 manifestants se sont dispersés sans que personne ne les dérange. »

« Dans le 5^e arrondissement, le quartier des étudiants, environ 8 000 patriotes se sont rassemblés sur la place Maubert et ont défilé vers la rue Mouffetard en entonnant l'hymne *La Marseillaise*.

Des manifestations similaires se sont déroulées tout au long de la journée dans différents quartiers de Paris : le long de l'avenue Gobelin, autour des Halles, sur la place de l'Étoile, à l'hôpital de la Salpêtrière, où malades et personnels hospitaliers ont chanté la Marseillaise et où le drapeau tricolore flottait sur le dôme du vieil hôpital.

Mais la manifestation la plus impressionnante, la plus courageuse et la plus massive s'est déroulée dans le quartier prolétarien de Belleville. Les gens sont descendus dans les rues là-bas, déterminés à célébrer librement et vaillamment leur fête nationale. Les cafés étaient bondés de gens qui trinquaient avec des « Vive la France ! » De joyeux groupes dansaient sous le regard des forces de l'ordre densément rassemblées, notamment autour du métro Belleville. Des filles vêtues de bleu, de blanc et de rouge – les couleurs du drapeau national – ont marché démonstrativement dans les rues. Les anciens combattants étaient fiers de leurs croix de bravoure. Les jeunes portaient des cocardes à l'effigie de Marianne, symbole de la France. Une agitation patriotique générale régnait dans le quartier.

À 18 h précises, à l'intersection de la rue Belleville et du boulevard Belleville, un groupe de jeunes a agité un grand drapeau tricolore. Au même moment, des milliers de tracts apparaissaient en l'air à partir de nombreux endroits de la place. Les gens descendaient, attrapaient les tracts en l'air, les ramassaient du sol et les lisaient avec voracité. Le drapeau est monté sur la rue

Belleville et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants l'ont suivi. *La Marseillaise* a explosé comme d'une seule voix. Sur les deux trottoirs depuis les fenêtres des maisons des gens ravis applaudissaient. Des partisans parisiens apparaissaient devant et sur les côtés de la manifestation armés de pistolets, de Schmeissers et de bombes. Leur apparition n'a semé la confusion et la peur ni chez les manifestants ni chez les observateurs. De nombreux passants ou familiers des bistrots et des cafés se sont précipités pour rejoindre la démonstration qui chantait vaillamment. Parmi les combattants armés, j'ai reconnu nos étrangers : l'Italien Secondo et le jeune Polonais Jean. Lorsque la colonne de tête a atteint l'intersection de la rue de Tourtille, elle a fait face à des bus de la police qui barraient la route. Des gendarmes à cheval et à pied leur ont donné l'ordre d'arrêter et de disperser la manifestation. Deux policiers ont tenté d'atteindre les porteurs du drapeau et de le leur enlever. Puis de fortes voix féminines ont scandé : « La police avec nous ! La Po-li-ce avec nous ! » Puis un miracle s'est produit. Les gendarmes ordinaires sont descendus des autobus et des chevaux et ont refusé d'obéir à leurs supérieurs. Les chauffeurs ont monté les voitures sur les trottoirs pour laisser passer les manifestants. La rue était libre. Des cris se sont fait entendre : « Vive les policiers patriotes ! » De nombreux gendarmes, au nez et à la barbe de leurs supérieurs, se sont joints aux héroïques Bellevillois et, coude à coude avec eux, ont manifesté leur patriotisme. Un gendarme jeune, blond, grand et mince a débouclé sa ceinture et a demandé de remettre l'étui du pistolet à l'un des combattants armés. Le combattant n'a pas accepté l'arme. Je l'ai entendu dire : « Garde-le. Tu en auras besoin contre les boches ! »

L'enthousiasme du peuple ne connaissait pas de bornes. *La Marseillaise* et *La Carmagnole* ont été chantées en même temps. Au coin de la rue Piat, un homme solide au visage rouge, une casquette à la main, juché sur les épaules de deux ouvriers, éleva la voix. Dans son bref discours enflammé, il a dénoncé les hitlériens, les traîtres de Vichy et assuré le peuple momentanément silencieux : « Ce 14 juillet est le dernier que nous célébrons sous un joug étranger. Bientôt, très bientôt, la France sera libre. Les jours de l'occupant et de ses collaborateurs sont comptés. Vive la lutte des partisans et des patriotes ! Vive la France libre et indépendante ! »

À pleins poumons et à pleine gorge, la manifestation de 20 000 personnes a assourdi tout le quartier de ses cris : « Vive la France ! »

La journée du 14 juillet 1944 à Paris s'est imposée aux yeux de tous les patriotes français comme une journée de lutte ouverte contre les oppresseurs nationaux. Dans la mémoire des témoins oculaires, elle restera comme une manifestation éclatante de l'héroïsme traditionnel du peuple français. Et pour moi, ce sera à jamais une journée inoubliable !

L'INSURRECTION DE PARIS

Du 14 juillet au 19 août – les jours de l'insurrection de Paris – il n'y avait qu'un pas. Les événements se sont développés précipitamment. L'Armée rouge a libéré le territoire national et a prêté main forte à nombre de peuples asservis par l'hitlérisme, se dirigeant vers l'Elbe et Berlin. Les troupes américaines, britanniques et françaises, avec l'aide de combattants et de partisans français, ont libéré la Normandie et la Bretagne et ont avancé sur Paris. D'autres troupes françaises sous le commandement du général de Lattre de Tassigny avaient débarqué dans le sud de la France, libéré la Provence et pris sans relâche ville après ville sur les routes de la capitale française. Des généraux allemands ont déjà tenté d'assassiner Hitler. La tentative d'assassinat a échoué. La tentative de putsch échoue également avec lui. Le général Von Stülpnagel, commandant militaire de la France, et le maréchal Kluge, tous deux impliqués dans le complot, se sont suicidés. Le comte von Scholtitz, qu'Hitler chargea personnellement de la sinistre mission d'incendier et de détruire la « ville lumière » fut nommé commandant de Paris. Les cinémas et théâtres parisiens fermèrent leurs portes les uns après les autres. Le gaz et l'électricité ne fonctionnaient que 2 à 3 heures par jour. De nombreuses lignes de métro furent fermées et les autres fonctionnaient à un rythme ralenti. Les rations alimentaires furent de nouveau considérablement réduites. Les boucheries furent complètement vidées. Les légumes étaient rares. Les taxis étaient introuvables. Les cyclistes n'étaient pas autorisés à sortir du département de la Seine. Les journaux invitaient les Parisiens à partir à la campagne, mais peu acceptaient l'invitation. Le couvre-feu commençait à partir de 9 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin... La Résistance s'intensifiait en région parisienne et dans la capitale elle-même. Des dizaines d'occupants furent abattus par la colère populaire grandissante. Les autorités allemandes se vengeaient sur des

patriotes français capturés par hasard en leur tirant dessus dans la rue et en plaçant un carton sur leurs cadavres avec l'inscription : « Ici, j'ai tué un soldat allemand. C'est pour cette raison que j'ai été fusillé. » Le camarade Yves, devenu colonel Rol-Tanguy, promulgue le 7 août l'ordre n° 3, par lequel « tous les patriotes doivent se considérer mobilisés et intensifier leurs attaques contre l'ennemi pour s'armer à ses dépens ». Le 10 août, le Conseil syndical d'Île-de-France appelle les cheminots à déclarer la grève générale. Les trains s'arrêtent. Le Comité de la police libre de Paris lance le mot d'ordre : « Grève ! » Les gendarmes jettent leurs uniformes, mais pas leurs revolvers. Le 17 août, le gouverneur militaire de la France, le général Kitzinger, quitte Paris. Les officiers de la Gestapo Oberg et Knochen le suivent. Le lendemain, les Parisiens lisent avec enthousiasme de grandes affiches de mobilisation générale sur les murs. Les affiches sont signées par le gouvernement provisoire de la France et par l'état-major des francs-tireurs et partisans français. En vain, le commandant suprême de Paris, le général von Scholtitz, publie des affiches similaires mais falsifiées, sur lesquelles ils ont collé une bande de papier avec l'inscription : « Nous vous prévenons. Pensez au sort de Paris ! » Les patriotes parisiens déchirent les faux de von Scholtitz avec l'avertissement sinistre que Paris sera miné et détruit.

Le 19 août, selon l'ordre du chef de l'Insurrection de Paris, Rol-Tanguy, les unités combattantes de la Résistance attaquent, assiègent et s'emparent des bureaux du gouvernement, en premier lieu des ministères, des mairies et autres bâtiments importants administratifs et publics. La mairie de Paris et la préfecture de Paris arborent désormais des drapeaux nationaux tricolores.

L'insurrection de Paris bat son plein !

Quelques jours avant, Irène m'a appelé pour une réunion d'urgence. Son regard était aussi mystérieux que joyeux. Sans plus tarder, il m'a dit :

– Cher Gaby, nous voilà au bout de notre affaire. La tâche était de conduire le peuple à un soulèvement. Maintenant c'est un fait accompli. Les masses ont leur mot à dire. Elles ont pris les armes, descendent dans la rue, et il n'y a plus aucune puissance qui puisse arrêter leur marche victorieuse... On te donne la banlieue de Montreuil et ses environs. L'émigration italienne et espagnole y est massive. Tu dirigeras la participation de la population des émigrés aux événements proches... Quand se reverra-t-on ? Si nous survivons comme nous l'avons fait jusqu'à

présent, je fixe notre prochain rendez-vous au Comité Central du Parti ! Tous les vivants s'y retrouveront... Souhaitons-nous la vie et la santé !

Eh bien, alors que nous nous promenions dans une rue déserte du faubourg de Bagnolet, Irène m'a pris dans ses bras et m'a embrassé. Cette explosion de sentiments m'a beaucoup surpris, car mon supérieur était d'une nature froide et rationnelle.

Me voici dans la banlieue de Montreux. Que voir ? Là, les combattants communistes, soutenus par des patriotes français et par de nombreux groupes de combat émigrés, étaient descendus dans la rue et contrôlaient la circulation. Le 18 août, ils ont capturé un camion allemand et deux soldats. Le même jour, ils ont tenté d'arrêter un bus transportant deux militaires allemands. Les militaires, pistolets dégainés, ont tenté de mettre pied à terre, mais une décharge de Schmeisser d'un partisan prévoyant les a empêchés d'utiliser leurs armes. Et malgré cet incident, la banlieue, qui pendant des dizaines d'années élisait Jacques Duclos comme député du parlement, était relativement calme. Sa gloire sans tache de faubourg « rouge » obligeait les hitlériens et les vichystes de le contourner. Un jour avant le soulèvement dans la capitale, le drapeau national flottait sur la commune, mais aucun ennemi n'avait osé l'enlever. La population joyeusement excitée se rassemblait devant la mairie et saluait avec enthousiasme la France libre face au drapeau tricolore fièrement agité.

L'état-major des forces combattantes françaises et émigrées était logé dans un bâtiment bas sur le côté gauche de la place devant le bâtiment municipal. L'étage supérieur était occupé par des responsables du parti et de l'armée. Entre les combattants français et étrangers, il y avait une union fraternelle, une parfaite harmonie. La police municipale était à notre disposition. Il n'y avait pas d'unités ou d'institutions militaires hitlériennes dans la banlieue. Toute notre activité se concentrait sur la recherche et l'arrestation soit des vichystes déclarés, soit des collaborateurs des autorités hitlériennes. Parmi les détenus figuraient deux Italiens qui avaient dirigé des bureaux de recrutement pour l'Allemagne. L'un – assez vieux, l'autre – jeune. Les deux - très bien habillés avec des bagues aux doigts et des montres en or poignet. Terriblement effrayés, ils se justifièrent de n'avoir forcé personne à partir, conseillant même à certains de ne pas aller en Allemagne. Mes amis italiens les ont dénoncés comme de méchants fascistes qui, en Italie, ont

persécuté et torturé des dizaines de fils du peuple. Ici en France, ils ont aussi livré des gars à nous à la Gestapo.

Deux jours après leur arrestation, j'ai reçu, à mon nom, Gaby, du nouveau commandant français du département de la Seine, monsieur Lise, un ordre écrit de suspendre l'enquête des deux Italiens et de les envoyer immédiatement au ministère de l'Intérieur rue des Saussaies. Les camarades italiens ont interprété l'ordre comme une manœuvre pour que les fascistes capturés échappent à un juste châtiment. Une sorte de conflit s'éleva entre moi et les camarades français, d'une part, et les responsables italiens, d'autre part. Nous soutenions que c'était un ordre d'une autorité supérieure, et que moi, à qui il était nommément adressé, je ne pouvais manquer de l'exécuter. Les Italiens ne voulaient en aucun cas que les scélérats leur échappent. Finalement, une issue a été trouvée en adoptant la tactique suivante : il est maintenant 20 heures, j'ai été absent et je n'ai pas reçu l'ordre ; le lendemain matin je recevrai l'ordre, je chercherai les personnes en question, mais je ne les trouverai pas, et je m'excuserai auprès du commandant, le colonel Liset.

Une de nos camarades était tombée dans une situation presque désespérée. Un groupe armé français arrêta une jeune Polonaise. Des voisins l'ont accusée d'être en bonnes relations avec les officiers hitlériens, d'être au service de la Gestapo. Elle réfutait les accusations en vain, ne provoquant que des rires lorsqu'elle affirmait qu'elle était membre du parti, qu'elle avait accompli une tâche de parti dans l'armée hitlérienne. Elle a dit qu'elle connaissait des camarades de la direction des émigrés et a mentionné mon nom Gaby. J'ai demandé qu'on l'amène, mais les camarades m'ont décrit la situation dans laquelle elle se trouvait : les voisines françaises l'ont attaquée, l'ont rouée de coups et d'insultes, et lui ont coupé les cheveux ; ils entouraient maintenant la maison en criant et en exigeant qu'on la leur donne pour la lyncher.

Que s'est-il avéré ? C'était bien notre magnifique Lily, la secrétaire d'Irène. Après l'échec des 23, Irène la mit en contact avec le responsable de l'activité AMI, et ainsi pendant plusieurs mois elle évolua au milieu des soldats et officiers hitlériens. Il arrivait parfois qu'elle ne pût se débarrasser d'un jeune homme plus arrogant, et il l'accompagnait jusqu'à chez elle. Les voisins l'ont observée, ont noté

à quelle fréquence la belle locataire changeait de petit ami et en sont venus à la conclusion qu'elle était une femme légère au service de la Gestapo.

Je me suis porté garant de Lily, j'ai ordonné qu'on s'occupe d'elle, j'ai rassuré la misérable elle-même et j'ai promis de lui rendre visite dans les prochains jours.

Je n'ai pas pu tenir ma promesse. Le tourbillon des événements m'a saisi et m'a emporté au milieu de l'insurrection de Paris.

Or, alors que la France était au seuil de sa liberté, je pensais que nous, les Bulgares, devons mener une action qui nous unirait aux luttes de notre peuple. À cet effet, j'ai rencontré mes amis proches et combattants de la Résistance française, Vlado Shtarbanov et Nikolai Zadgorski. La rencontre a eu lieu dans l'appartement de la Française Marcella Géré, qui habitait rue de Viroflay n° 1 bis. Denise, la petite amie de Nikolai, était également présente. Je leur ai présenté l'idée de saisir la légation du gouvernement fasciste bulgare à Paris, d'expulser les fonctionnaires royaux et d'y établir notre pouvoir, celui du peuple. Convaincus que dans les prochains jours les drapeaux de la liberté flotteront sur toute la Bulgarie, les camarades ont approuvé avec enthousiasme la proposition...

Vlado et moi nous sommes mis à organiser l'attaque (Nikolai avait d'autres tâches urgentes à accomplir). Sterbanov a fait venir Petar Avuski, un inter-brigadiste, et j'ai persuadé mon ami cordonnier Stancho Blagoev d'être avec nous. Comme ils étaient inconnus des fonctionnaires de la légation, nous avons envoyé Peter et Stancho pour reconnaître la situation – si la légation fonctionnait, si ses gens étaient armés et s'ils avaient pris des précautions. Ils nous ont rapporté : la légation était fermée au public ; les fonctionnaires, même le garde lui-même, ne venaient que de temps en temps ; aucune sécurité n'est visible de l'extérieur.

Le 21 août, à huit heures du matin, Vlado et moi avons quitté l'appartement de Marcella. Armés et à bicyclette, nous avons dû traverser presque la moitié de Paris. À un autre moment, flâner dans les rues de Paris aurait été un plaisir. Or la traversée était un vrai passage entre les gouttes. Et des gouttes – ardentes. Très souvent, des coups de pistolets, de fusils, de Schmeissers étaient entendus soudainement et de sources inconnues. Des soldats hitlériens des camions et des officiers des fenêtres des voitures tiraient avec et sans raison. Les *feldgendarmes*, qui contrôlaient la circulation dans les rues, arrêtaient souvent les citoyens et les

fouillaient. Ce n'est que par miracle que nous nous sommes glissés à travers une douzaine de postes. Nous avons fait du vélo et avons traversé une ville hérissée où la mort rôdait à chaque coin de rue. Nous avons choisi des rues petites et étroites, fait attention aux intersections bruyantes, et finalement, à 9 heures, nous avons atteint le coin du boulevard Malesherbes et de la rue de Monceau. Peter et Stancho nous attendaient sur un banc de la rue devant un café. Ils ont confirmé à nouveau : la légation est fermée, ils n'ont remarqué personne à l'intérieur. À ce moment-là, ce coin du 8^e arrondissement aristocratique était relativement calme. Le trafic routier était faible, aucune voiture à moteur avec des Allemands armés ne passait, aucun *feldgendarme* n'était visible.

La légation était logée dans un grand bâtiment de pierre à l'angle de la rue de Vézelay et de la rue de Monceau. Une seule des fenêtres de la rue de Vézelay avait des barreaux.

Nous avons décidé d'agir... Vlado et moi avons sonné à la porte de l'entrée de la légation, rue de Vézelay. Nous avons attendu et appuyé à nouveau sur le bouton de bronze. Pause. Aucune réponse, personne. Nous sommes allés sonner à l'entrée principale qui se trouvait rue de Monceau. Encore une fois aucun signe de vie. Nous nous sommes tournés vers le portier pour qu'il nous donne une clé afin d'ouvrir la porte. C'était un homme âgé, italien. Il a nié avoir la clé des portes de la légation et nous a conseillés de ne pas recourir à la violence, car on ne savait pas ce qui pourrait arriver, si les Allemands ne revenaient pas de nouveau en maîtres. Nous lui avons répondu avec le bulgare « *na kukuvden*¹ » et avons commencé à réfléchir à la façon de traiter la porte massive peinte en vert foncé. Peter a proposé de casser une fenêtre du côté de la rue et de nous ouvrir de l'intérieur. Nous ne voulions pas attirer l'attention des piétons en brisant une fenêtre. Nous avons remarqué qu'au-dessus de la large et haute porte principale, qui se trouvait dans la cour de la maison, il y avait une fenêtre ronde. Notre plan d'action s'est imposé de lui-même. Je me tenais dos à la porte. Peter Avuski est monté sur mes épaules. Aidé par Stancho et moi-même, l'agile Vlado a grimpé. Puis aidé par Peter, il a brisé la vitre ronde avec la crosse de son revolver. Il a dû bien nettoyer les restants de verre pour passer sans se blesser.

1. Na kukuvden, du bulgare, quand les poules auront des dents. *Note du traducteur.*

Après que Vlado ait ouvert la porte de l'intérieur, notre premier travail a été, revolvers à la main, de fouiller les lieux à la recherche de toute personne cachée. Nous n'avons pas trouvé âme qui vive, mais nous avons trouvé deux sacs de riz, de farine, de sucre et d'autres denrées alimentaires en bas dans la cuisine. De plus, dans l'un des couloirs, nous sommes tombés sur deux grandes caisses remplies de thermomètres – preuve du marché noir dans lequel les diplomates royaux étaient impliqués.

Nous avons décidé de passer toute la journée dans les locaux occupés, et d'y passer également la nuit. Les téléphones sonnaient. Au début nous avons répondu « Non, le monsieur que vous cherchez n'est pas là », et après une heure ou deux avec une confiance en soi accrue, nous avons annoncé : « Le Comité antifasciste bulgare est là ! Que voulez-vous ? » La plupart du temps, il y avait le silence à l'autre bout du fil.

Je connaissais le numéro de téléphone d'un seul Bulgare – le tailleur Georgi Paskov. Nous voulions le surprendre. Nous avons appelé :

– Bonjour bonjour ! Citoyen Paskov ?

– Oui, au téléphone.

– Avez-vous caché des communistes et est-ce que vous et votre femme avez soutenu les inter-brigadistes ?

– ... ? ... ?

– Répondez. Qu'est-ce qui vous fait flipper ? Nous vous demandons. Avez-vous des prunes dans la bouche, et pourquoi êtes-vous silencieux ?

– ...Et moi... qui sait... mais je pense que vous méritez un juron bulgare... Dis-moi, n'es-tu pas Boris Milev, le déclamateur ? Et qu'est-ce qui t'a pris de plaisanter alors que tout Paris s'enflamme ?...

– Ha, ha... est-ce que tu as eu peur ?... Écoute maintenant, camarade Paskov. Le comité antifasciste bulgare t'appelle, lui qui a occupé il y a deux heures les locaux de la légation royale et établi l'autorité du Front patriotique. Rappelle-toi, la date – 21 août 1944. Si tu as le courage, faufile-toi et viens nous voir de tes propres yeux. Tu peux prendre ta femme Stella pour le courage. Nous sommes ici

avec Vlado Shtarbanov, Petar Avuski et Stancho Blagoev. Tu peux annoncer la nouvelle aux autres Bulgares... Vive le pouvoir populaire !

Et en effet des amis à nous, bulgares et français s'attroupaient. Nikolai Zadgorski et sa petite amie Denise, la française Koké, Nikola Gaidadjiev et sa femme Germaine, la famille Dora et Boris Kazakov, et bien sûr les deux Stella et Georges Paskov, ont été parmi les premiers à nous embrasser et à être heureux pour nous. Les femmes se sont empressées de chercher des produits et ont réussi à nous proposer un déjeuner copieux et des boissons rares. Le déjeuner s'est déroulé dans une très bonne humeur, accompagné des chansons « *Jiv e toj, jiv e ¹* », « L'Internationale » et « *Da jivej, jivej trudat ²* ». Après avoir établi le nouveau pouvoir, nous nous sentions comme les maîtres libres du territoire bulgare libéré.

Dehors, Paris était en pleine bourrasque. Le tonnerre – proche et lointain – devenait de plus en plus fréquent. Près de la légation, le long du boulevard Malesherbes, des rues de Courcelles et des Batignolles, des camions, des voitures et des motos ont commencé à passer, depuis et sur lesquels des coups de feu étaient tirés.

Nous nous tenions derrière les portes solidement fermées et étions prêts à riposter avec notre faible armement contre toute surprise. Le premier jour s'est bien passé, mais nous n'étions pas détendus. Victorieux d'un petit bout de territoire, nous avons été coupés de l'insurrection parisienne qui faisait rage. La joie de la tâche limitée accomplie a été obscurcie dans le temps par le sentiment aigu de notre isolement factuel de la ligne de feu.

Nous avons passé la nuit debout et à réfléchir. Nous avons volontairement imposé une décision, qui pour nous était un comportement naturel – le lendemain, contacter le comité local des forces françaises de l'intérieur, demander des armes et un soutien pour la défense de la légation contre une éventuelle attaque et rechercher et capturer des Bulgares qui ont collaboré avec les occupants hitlériens.

Les combattants français nous ont félicités de la bonne idée d'envahir la légation, nous ont permis de prendre autant d'armes que nous en avions besoin, et

1. *Jiv e toj, jiv e*, Il est vivant, est vivant, du bulgare. *Note du traducteur.*

2. *Da jivej, jivej trudat*, Vive, vive le travail, du bulgare. *Note du traducteur.*

nous ont fourni des rubans rouges avec les lettres FFI, les initiales des forces françaises de l'intérieur.

Nous avons laissé Petar Avuski et Stancho Blagoev en poste à la légation, et nous trois – Vlado Shtarbanov, Nikolai Gaidadjiev et moi – sommes allés « chasser ». Armés de pistolets et de brassards rouges, nous sommes partis à pied vers l'une des adresses indiquées. Le Bulgare X... vivait place Gustave-Toudouze dans le 9^e arrondissement. Il avait fait du marché noir au profit des Allemands et avait recruté de la main-d'œuvre pour l'Allemagne nazie. La route vers son logement s'est avérée semée de nombreux dangers : escarmouches entre des groupes de Français et d'Allemands, embuscades, perquisitions, rues interdites, barricades... Nous avons atteint difficilement la place de l'Europe, carrefour de nombreuses rues et un pont sur des dizaines de lignes de la gare Saint-Lazare toute proche. Sur la place – des soldats armés de Schmeissers, gardant le pont et les lignes, sur lesquelles aucun train ne passait. Nous nous sommes aperçus que nous nous étions lancés dans des travaux qui nécessitaient un temps plus calme, qu'il était trop tôt pour débarrasser Paris des malfaiteurs avant que leurs maîtres d'hier n'aient été balayés. À la suggestion de Vlado, nous avons retiré les rubans rouges de nos manches et sommes lentement et prudemment retournés à notre base – notre territoire bulgare libéré.

Peter et Stancho nous ont informés : des combattants français sont venus chercher Gaby, nous demandant d'envoyer nos gens soutenir les camarades du Comité central du Parti communiste français ; le bâtiment du Comité central a été attaqué par des fascistes et une bataille s'y livre maintenant.

La route vers le CC du parti était longue et périlleuse.

Petar Avuski et moi avons enfourché nos vélos pour y aller plus vite et découvrir quelle était la situation sur la place Kossuth, où se trouvait le bâtiment du Comité central. Avec difficulté, mais sans incident, nous sommes arrivés à la rue Lamartine voisine, avons caché les vélos dans la cour d'une maison abandonnée et nous nous sommes dirigés vers la place à pied. Il n'y avait pas de coups de feu à proximité. La maison du parti était barricadée. Des sacs de sable étaient empilés devant les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée. Les pavés de la place avaient été déterrés et entassés aux entrées des rues traversant la place. Des ambulances renversées stationnaient çà et là avec la prétention d'empêcher les

camions ou chars ennemis de traverser la place. Des combattants armés de Schmeissers étaient accroupis derrière des tas de pavés, de caisses et de sacs de sable sur le trottoir devant le bâtiment du parti. Les canons des fusils et des Schmeissers dépassaient des fenêtres des étages. Tout le bâtiment était en état d'alerte.

Une grande question s'est posée à nous – comment contacter les camarades ? Nous ne connaissions personne et ils ne nous connaissaient pas, nous n'avions et ne connaissions aucun mot de passe. Et nous devons apporter la preuve que nous avons répondu à l'appel des défenseurs de la maison du parti.

Nous avons mis les brassards rouges sur nos manches et nous nous sommes approchés de la place. Des camarades armés nous ont arrêtés. Nous leur avons dit qui nous étions, d'où nous venions et que nous étions venus au signal pour prêter assistance. J'ai ajouté que j'étais membre de la MOI¹, que j'ai été en contact avec les camarades Yves et Lapierre, qui me connaissaient, et que je m'appelais Gaby.

Un jeune homme est allé annoncer notre présence. Il revint bientôt et nous emmena à la maison du Comité central. Dans la grande salle du parterre, il y avait 20 à 30 Français, tous armés. Ils semblaient harassés par le manque de sommeil, mais ils étaient de bonne humeur. Un ou deux groupes jouaient aux cartes. Des camarades armés de pistolets montaient et descendaient les escaliers.

Nous avons été introduits dans un bureau de taille moyenne et bien meublé. Stupéfait, j'ai vu en face de moi... Lapierre. Juste un instant plus tard, nous nous étreignions et nous embrassions comme de vieux compagnons d'armes. Il murmurait : « Cher Gaby, cher Gaby ! » Je répétais à travers les larmes : « Mon cher Lapierre. »

– C'est fini avec Lapierre. Tu peux maintenant m'appeler Robert, Robert Ballanger. Je suis chargé de protéger la maison du parti. Plus tard... nous verrons !

J'ai également révélé mon vrai nom et lui ai expliqué pourquoi nous étions venus. Le grand homme basané, crépitant de santé et de courage, m'a dit qu'ils avaient été attaqués par des Allemands et des légionnaires, que la situation avait été critique pendant un moment, mais qu'ils avaient repoussé les assaillants, reçu

1. MOI, Main-d'œuvre immigrée, commission du CC du PCF pour le travail avec l'émigration

des renforts, et que maintenant en ce moment tout était relativement calme. Il nous a remerciés d'être prêts à venir à l'aide.

– Mais vous pouvez nous aider non pas avec des combattants, mais avec autre chose. Vous avez conquis la légation – très bien. Il doit y avoir des voitures de la légation là-bas. J'ai désespérément besoin de voitures. Peux-tu en mettre deux ou trois à ma disposition ?

– Nous n'avons pas de clés et aucun de nous n'est chauffeur.

– Je vous donnerai des camarades qui ouvriront les portes et savent conduire. Et puisque tu es ici. On t'a donné une camarade française comme secrétaire. Elle est dactylographe. Peux-tu me l'amener ici ? Je dois écrire des notes, donner des ordres et informer la direction du parti toutes les heures sur la façon dont les choses se passent ici. S'il te plaît, trouve-la et envoie-la-moi tout de suite.

Bisous et câlins à nouveau et nous nous sommes séparés.

À midi, deux des voitures de la légation étaient déjà à la disposition du CC du PCF, et dans l'après-midi la jeune fille Daniela, de son vrai nom Odette Tibble, tapait déjà sous la dictée de Robert Ballanger.

Les affaires de la légation se déroulaient normalement. Tout Bulgare antifasciste qui risquait de traverser le Paris insurgé venait mettre le pied sur le territoire de la Bulgarie nouvelle. De nombreuses femmes s'occupaient de l'alimentation des hommes qui gardaient le bâtiment 24 heures sur 24.

Des camarades italiens de Montreuil étaient venus me chercher. J'ai dû retourner à mon poste. Nous avons convenu avec Vlado Shtarbanov qu'il me chercherait à Montreuil dès que les circonstances exigeraient que je sois à la légation.

J'étais très attendu à la banlieue. De nombreux étrangers, pour la plupart des Italiens, avaient été arrêtés. Ils étaient principalement accusés d'avoir fait du marché noir en faveur des occupants. Sans avoir de formation juridique, nous exercions trois fonctions : enquêteur, procureur et juge. La situation des détenus était difficile, mais la nôtre, surtout la mienne en tant que chef responsable, n'était pas facile du tout. Les conditions nous obligeaient à prononcer seulement deux

sentences : mort ou libération. Et devant nous se présentaient des cas qui méritaient un troisième verdict. Sous l'influence de l'ambiance surchauffée des barricades parisiennes, mes « confrères » enquêteurs, procureurs et magistrats ont raccourci les procédures et penché davantage vers le verdict final. Non seulement par conscience, mais aussi par opportunisme politique, j'ai rejeté souvent les mesures extrêmes proposées. J'ai accepté que nous devions être stricts et impitoyables envers ces grands commerçants du marché noir qui, en même temps, commettaient des trahisons, se pavanaient de l'amitié des oppresseurs nationaux et menaient une propagande anti-française et anti-communiste. Les agents de police, espions et provocateurs découverts ont été à juste titre condamnés à de lourdes peines.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Vlado pendant deux jours entiers. Je croyais que tant qu'il n'y avait pas de nouvelles, tout allait bien à la légation. Mais Denise Zadgorska est arrivée avec l'ordre de me rendre rapidement chez les camarades bulgares. Denise et moi avons traversé Paris à vélo. Ce n'était pas une balade à vélo, mais un véritable dédale dans les rues et boulevards parisiens. Les patriotes parisiens – hommes, femmes, jeunes et vieux, même des enfants – avaient jonché la capitale de barricades et d'obstacles de toutes sortes. Nous étions obligés de tourner souvent en rond, de revenir, d'attendre ici et là que les grondements soudains s'éteignent, puis de continuer notre avancée. Je me souviens, à la vue de ce Paris aux rues dépavées et aux barricades improvisées, toutes hérissées, échevelées et armées, j'ai dit à la brave jeune française :

– Les événements qui secouent Paris sont historiques. Mais combien ressentent leur importance ? Regarde de côté. Les gens de ce bistrot prennent tranquillement l'apéritif, tandis que d'autres jouent à la belotte et aux dames. Regarde ce jeune couple, ils s'embrassent et s'en foutent du sort de la France !

Denise m'a objecté :

– Ne sois pas pessimiste. Peut-être que le gars rompt avec sa copine pour aller se battre sur une barricade !

Hé, Denise, quel pessimiste ! Maintenant, je vis l'un de mes jours les plus heureux. J'enviais les Communards de se battre pour leur idéal dans les rues de

Paris. Je n'ai jamais supposé vivre jusqu'à l'âge de voir de mes propres yeux un soulèvement parisien.

Quelques surprises m'attendaient à la légation. J'ai été accueilli par des soldats soviétiques dans les couloirs, les bureaux et en bas dans la cuisine. Georgi Radoulov et Nikola Marinov les avaient amenés des environs de Paris, où ils avaient été partisans ensemble pendant quelque temps dans les forêts. Pendant ces deux jours, nos combattants et les combattants soviétiques ont attaqué des camions et des unités allemands qui passaient devant le bâtiment de la légation. Ils ont réussi à arrêter un camion, à désarmer et à capturer plus de vingt soldats hitlériens. Vlado m'a informé qu'ils avaient appelé du quai d'Orsay – le ministère des Affaires étrangères – ils voulaient que nous quittions la légation ; l'agent de la préfecture de police, monsieur Jando, est venu en personne et a prévenu que la responsabilité serait recherchée pour l'occupation illégale des locaux d'un bâtiment d'État et pour le vol des voitures de la légation.

Nous avons consulté les combattants soviétiques et nous nous sommes aussi consultés entre nous. Nous avons unanimement décidé : tant que l'insurrection parisienne bat son plein, de ne pas céder d'un cheveu aux positions que nous avons prises ; si les messieurs de la préfecture continuent à faire pression, déclarons-leur que nous sommes entrés de force dans la légation et n'en sortirons qu'en combattant.

Je suis allé m'enquérir de la situation dans la légation occupée par les patriotes yougoslaves sur le boulevard Delessert. Là, sur un palier près de l'escalier, se trouvait un canon de campagne. Il y avait deux mitrailleuses et une douzaine de combattants armés dans le grand salon du rez-de-chaussée. La rencontre avec le général inter-brigadiste Ilitch, avec lequel nous nous connaissions du camp de concentration du Vernet et de notre travail commun dans la Résistance, a été extrêmement cordiale. Après un bref échange de souvenirs de camarades familiers, j'appris que le même monsieur Jando était venu également dans leur légation.

– Quand nous expulserons les hitlériens de France et de Yougoslavie, alors vous négociez avec Belgrade, pas avec moi, lui a dit Ilitch, qui un peu plus tard a été officiellement autorisé à représenter le gouvernement de la Yougoslavie libre.

Les jours suivants, les gens du quai d'Orsay et de la préfecture n'ont plus appelé. Il semble qu'ils ont anticipé notre réponse, notre comportement.

Et les événements se sont enchaînés. Les troupes françaises commandées par le général Leclerc avançaient comme l'éclair vers Paris. Toute la capitale était sur le pied de guerre. Les occupants la quittaient par vagues et par vagues en combattant. Les plus fanatiques sont restés dans les bâtiments qu'ils occupaient : le Sénat – dans le jardin du Luxembourg et la Caserne du Prince Eugène sur la place de la République. De nouvelles forces arrivaient de la banlieue pour soutenir les combattants parisiens.

Le 24 août, les troupes du général Leclerc pénétrèrent dans le sud de Paris, presque libéré par les patriotes. Ils ont aidé les hommes du colonel Pierre Georges-Fabien à liquider la résistance désespérée des officiers hitlériens retranchés dans le jardin et la cour du Sénat. À une heure tardive, à 30 kilomètres à la ronde, les Parisiens ont entendu les sons assourdissants et solennels des cloches de la cathédrale de Notre-Dame, annonçant la libération, la victoire. Des Parisiens et des Parisiennes ont couvert de fleurs, de baisers et de câlins les troupes alliées entrant triomphalement dans Paris.

Le 25 août, sur ordre du colonel Rol-Tanguy, chef des armées françaises en Île-de-France, une attaque générale est lancée contre tous les nids ennemis de la capitale, notamment contre la caserne de la place de la République. L'ordre a été exécuté rapidement et avec précision. Les combattants parisiens prennent d'assaut la dernière forteresse hitlérienne.

Le commandant militaire de Paris, le général von Scholtitz, déploie un drapeau blanc aux fenêtres de l'hôtel Maurice de la rue de Rivoli et se rend à la gare Montparnasse où, en présence du général Leclerc et du colonel Rol-Tanguy, il signe la capitulation intégrale de la puissance occupante à Paris.

Le général de Gaulle sur la place devant l'Hôtel de ville a félicité les braves et vaillants Parisiens pour la victoire, qui, dans un enthousiasme délirant, ont applaudi à tout rompre. À côté de lui, sur l'estrade, se tenait le métallurgiste colonel Rol-Tanguy, le partisan et communiste Yves, le véritable libérateur de Paris !

Le 26 août, la capitale française libérée était en liesse. L'avenue des Champs-Élysées, les Grands Boulevards, les places de la République, de la Bastille, de la Nation, de l'Opéra – c'étaient des rivières et des lacs de gens éperdument ravis de tous âges.

Dans les jours suivants, nous avons raccompagné les combattants soviétiques comme des frères. Ils ont rejoint leurs compatriotes qui avaient été libérés des camps de prisonniers.

Nous avons terminé la tâche abandonnée – nous avons arrêté et remis au poste de police en face de la Banque Nationale monsieur X. Le lieutenant américain, qui y avait pris le pouvoir, nous a remerciés de notre coopération. Il a promis d'enquêter sur l'affaire avec la rigueur requise. Il nous a bien regardés, a vu sur nos manches le ruban avec l'inscription FFI et nous a demandé : « Allez-vous amener d'autres collaborateurs de l'occupant ? » Nous avons répondu : « Nous avons de telles intentions. » Alors monsieur le lieutenant s'est présenté à nous sous un jour différent :

– Vous ne connaissez pas de communistes ? Des communistes membres du Parti communiste français qui ont combattu dans la Résistance ? Nous sommes intéressés par leurs noms, leurs adresses et ce qu'ils font maintenant. C'est ce que nous attendons de vous. Conduisez-nous des collaborateurs des Allemands, mais il est plus important de nous signaler les communistes du quartier. Je serai très reconnaissant et je verrai comment je peux vous récompenser.

La surprise a été terrible. Nous trois, avec Vlado Shtarbanov et Nikola Marinov, nous nous sommes regardés et avons rapidement pris nos repères en déclarant :

– En ce moment, nous cherchons les ennemis du peuple, nous ne connaissons aucun communiste.

Dehors, sur le trottoir de la rue des Bons-Enfants, nous avons exprimé notre indignation face au lieutenant cynique par des grossièretés bulgares répétées. En direct, de nos yeux, nous avons rencontré la mission de « libération » des alliés américains. Bien sûr, monsieur le lieutenant et moi ne nous sommes plus revus.

Nous avons transformé la légation en siège officiel du Comité antifasciste bulgare. Tous les citoyens bulgares progressistes venaient sereinement dans ces locaux pour se rencontrer pour du travail et discuter. Notre comité a commencé un travail intensif. Des réunions fermées et ouvertes avaient lieu. Leur fréquentation était massive. L'unité patriotique de la colonie bulgare a mûri dans ce climat de liberté.

Nous avons accueilli le nouveau gouvernement du Front patriotique dans notre pays le 9 septembre avec une immense joie ! Nous avons immédiatement convoqué une assemblée solennelle et de notre propre initiative, au nom de toutes les personnes présentes, nous avons salué le nouveau pouvoir.

Nous avons renouvelé l'organisation de masse interdite des Bulgares vivant en France, avec son ancien nom « Amicale bulgare ». Dans le statut voté, nous avons inséré un paragraphe soulignant le caractère antifasciste de l'organisation. Dans un autre paragraphe, il était interdit d'accepter comme membres des Bulgares qui avaient collaboré avec les occupants hitlériens.

Grâce à des sacrifices privés et avec beaucoup d'enthousiasme, nous avons commencé, sous ma direction éditoriale, à publier le journal *Nouvelle Bulgarie* en français. Dans ses pages, nous avons défendu et popularisé la politique du gouvernement du Front patriotique.

Avec l'autorisation du parti, j'ai accepté l'offre de créer et de diriger la section d'émission en bulgare de Radio Paris. Quand, au bout de trois ou quatre mois, la ligne politique du gouvernement a commencé à manifester son caractère réactionnaire, j'ai volontairement renoncé à cette fonction.

Par décision du CC du Parti communiste français, j'ai été nommé secrétaire du nouveau Comité d'action et de défense des immigrés (CADI). Il réunissait tous les comités de libération, qui incluaient plus de trois millions d'étrangers antifascistes. Son organe imprimé était l'hebdomadaire *Unis*.

Le 25 février 1945, le premier Congrès des étrangers antifascistes en France a eu lieu à la Maison de la Chimie, rue Saint-Dominique. Ce n'était pas seulement un congrès, mais aussi la première réunion nationale de tous les émigrés qui ont pris une part active à la Résistance française. Avant le début des réunions et pendant les pauses, nous avons été témoins de scènes touchantes. Le plus souvent,

les délégués s'embrassaient chaleureusement et longuement, et à travers les rires et la joie, leurs larmes coulaient. Beaucoup d'entre eux n'en croyaient pas leurs yeux, car ils étaient sûrs que le camarade X ou Y avait été capturé, torturé, fusillé, déporté, mort dans les chambres à gaz hitlériennes.

D'autres se sont revus après une longue séparation de l'époque de la guerre civile espagnole et ont appris qu'ils avaient participé à la Résistance sur le même front, mais dans des secteurs différents. Tous se questionnaient sur le sort de connaissances communes et se réjouissaient comme des enfants lorsqu'ils apprenaient qu'ils s'étaient battus et avaient survécu sains et saufs.

Dans la salle, décorée de drapeaux rouges et tricolores français, une ambiance festive vibrait – intimiste, chaleureuse, conviviale. Les personnalités éminentes Justin Godart¹, Emmanuel d'Astier², Pierre Villon³, Florimond Bonte⁴, Paul Bastid⁵ ont pris place au Présidium du congrès. Entre eux et envers nous, les combattants émigrés ils se sont comportés tout naturellement et librement. Le Congrès, premier et manifestation imposante à l'échelle nationale, était vraiment solennel, mais sa solennité n'était pas pompeuse et creuse ; il respirait encore l'air des combats des partisans et rugissait avec l'écho des décharges des Schmeissers. Les costumes modestes, les casquettes et les visages pâles parfois mal rasés des 1 200 délégués ont donné à l'atmosphère générale simplicité, chaleur humaine, sincérité.

Dans le silence qui a suivi, le président Justin Godart m'a donné la parole pour présenter le rapport sur la participation des étrangers au mouvement de la Résistance française. Je me suis tenu sur la tribune, j'ai regardé dans la salle de l'amphithéâtre, d'où des milliers d'yeux de camarades familiers et inconnus me fixaient, et j'ai ressenti le grand honneur d'un Bulgare, et la lourde responsabilité des paroles que j'étais sur le point de prononcer. Intérieurement excité, j'ai commencé à lire.

1. Justin Godart, président du Comité d'aide et de défense des immigrés, ancien ministre.

2. Emmanuel d'Astier, membre des Mouvements unis de Résistance.

3. Pierre Villon, président de la commission de la défense nationale du parlement.

4. Florimond Bonte, rédacteur en chef de l'*Humanité*, député.

5. Paul Bastid, ancien ministre et ancien président de l'amicale France-Bulgarie.

FRÈRES D'ARMES

« Après juin 1940, la France était enchaînée à l'occupation nazie et à la trahison de Vichy. Un engourdissement général régnait dans le pays où, malgré tout, vivait l'espoir.

Les émigrés se sont rangés côte à côte avec les vrais patriotes français. Ils se sont lancés dans la lutte à mains nues, mais le cœur débordant de courage et d'amour pour la France, pour la liberté.

Quand la Résistance devait diffuser des tracts, les émigrés n'ont jamais refusé.

Si des panneaux de signalisation devaient être arrachés, les émigrés étaient toujours prêts ; semer des pointes de fer sur les routes – les émigrés l'ont fait avec enthousiasme ; effectuer un certain sabotage – les émigrés l'ont fait avec persévérance et habileté.

Si les bureaux de recrutement pour l'Allemagne devaient être détruits, les émigrés se portaient volontaires.

Lorsque des tâches difficiles étaient accomplies, les émigrés étaient partout avec leurs frères français...

Il y avait une organisation, il n'y avait pas d'armes. Et nous devions nous procurer des armes à tout prix. Commencent alors les sorties nocturnes des combattants, qui n'emportent que des couteaux de poche ou de cuisine, des marteaux de cordonnier ou des ciseaux de tailleur...

Voici ce qu'a dit Pierre Villon à cette occasion : « Je peux témoigner que vous, les émigrés, avez été avec nous dès le début contre l'agresseur et que vous êtes restés avec nous jusqu'à la fin ; je peux également témoigner que vous étiez mains nues ; que vous avez été courageux et avez montré que la lutte armée, ouverte et directe était possible malgré la présence de l'occupant armé jusqu'aux dents, malgré la Gestapo et la police de Vichy. »

Les revolvers capturés de l'ennemi ne suffisaient plus. Les actions de nos combattants se multipliaient. Ils avaient besoin de bombes, de machines

infernales, d'obus. Ensuite, nous avons eu recours à... l'imagination. Je répète... l'imagination ! Nous devions créer quelque chose à partir de rien. De rien, d'un tuyau rouillé et décrépi, d'une boîte de conserve remplie de clous, de vis, de boulons, de clés, de pierres au lieu de fer, une machine infernale se créait...

Ainsi, une série d'actions a pu être réalisée à l'aide de ces machines primitives, fabriquées avec amour...

En 1942, l'hôtel Alésia à Paris fut le premier à subir les terribles effets de ces bombes...

1943 a été une période d'actions de grande ampleur. Les détachements des étrangers rivalisaient entre eux.

Chaque jour une compagnie passe dans la rue Monsieur le Prince. Chaque jour, elle chante fort et avec fanfaronnade ouverte. Un beau jour deux bombes explosent au milieu de la compagnie. La rue est jonchée de cadavres. Une vingtaine d'officiers de l'aviation ne chanteront plus jamais. Deux heures plus tard, la radio suisse diffusera la nouvelle dans le monde entier. Le lendemain, Londres et Moscou se feront l'écho de l'exploit des partisans parisiens.

Les mêmes combattants – Tommy et Paul, de leurs vrais noms Elek et Simo – renouvelleront leur attaque contre les officiers nazis dans un restaurant de la banlieue d'Asnières.

Le matin, la foule se presse pour monter dans le métro Porte de Champerret. Dans les immeubles voisins, les gens se réveillent à peine. Soudain, ils entendront une bombe exploser, puis – des tirs de fusils et de Schmeissers. Il s'agit de la première bombe larguée par le légendaire chef des combattants émigrés parisiens, Georges Manouchian...

Chaque matin, un bus emmène les soldats allemands de la Porte d'Italie à l'aéroport d'Orly. Mais un matin, alors qu'il vient de partir, il est arrosé de grenades lancées par un groupe italien. Il se renverse et prend feu... Pendant deux heures entières, des ambulances emporteront morts et blessés. Emmené par leur chef Artur, le groupe va s'offrir un coup dans le café d'en face.

De telles attaques seront menées à toutes les sorties de Paris. L'ennemi mettra des barreaux de fer aux fenêtres des hôtels, interdira aux Parisiens de

marcher sur les trottoirs, lui-même n'arpentera pas les mêmes rues. Les occupants marcheront au moins trois par trois. Mais malgré ces mesures, rien ne peut arrêter le combat, qui se poursuit sans relâche...

Le 23 février, des combattants émigrés parisiens détruisent à la même minute les batteries anti-aériennes des ponts de Saint-Cloud et de Passy. C'est ainsi que la France en lutte fête les 25 ans de l'Armée rouge !...

Plus de cinq mille actions d'importance différente sont inscrites au patrimoine des combattants émigrés de la région parisienne.

Et dans les campagnes, les émigrés sont au cœur de la lutte.

Dans l'Est de la France, le célèbre détachement Stalingrad a soulevé un train après l'autre dans les airs. Des groupes de la Gestapo de Paris le recherchent en vain. Le détachement est insaisissable... et effrayant. Pas un seul Allemand ne sort vivant de ces embuscades...

Dans la ville de Toulouse, un train s'arrête en gare, chargé de matériel militaire et d'une dizaine d'avions démontés. La nouvelle parvient aux oreilles des combattants émigrés... Le train est anéanti avec tout son matériel...

Et il en était ainsi partout sur le sol français...

Le 21 août 1944, à Marseille, un millier de manifestants se rend à la Direction de la Police. À 16 h 25, un groupe de choc s'infiltré dans la préfecture. D'autres groupes entrent après lui. Les combattants agitent des drapeaux. *La Marseillaise* retentit. Un Bulgare¹ et une Polonaise peuvent être vus dans les premiers rangs des combattants.

Les 20, 21 et 22 août – jours de la libération – nos combattants à Lyon ont participé à la prise de la radio de la ville, de la gare, de la caserne Dodd, du parc d'artillerie, de l'école Vaucanson. Ils s'installent dans les casernes, sécurisent les institutions publiques et étatiques, patrouillent dans les rues.

Le 28 août à Toulouse – attaque contre un train avec canons, mitrailleuses et autres armes. La bataille dure de 10 heures du soir jusqu'à 9 heures le lendemain matin. Le train est capturé. Les ennemis soulèvent des serviettes blanches. Nos

1. Nikola Atanasov, de Varna, inter-brigadiste.

combattants se battent magnifiquement. Le commandant de région de la Résistance les félicite tout particulièrement.

Pour compléter ce tableau très sommaire, il faut dire que plus de 10 000 émigrants ont participé à la lutte de la libération du sud de la France...

Après la libération, les combattants étrangers du Pas-de-Calais et du Nord défilent devant le général de Gaulle qui les félicite pour leur bravoure.

Pendant la période illégale, sept régiments ont été formés dans ces régions, dont chacun comptait de 7 à 11 compagnies avec un total de 6 778 soldats...

Nous, les émigrants, n'avons jamais négocié quand il s'agissait d'aider le pays de la démocratie. Nous savons qu'une France libérée du fléau teutonique est nécessaire pour la paix en Europe et dans le monde entier !... »

Le Congrès est terminé.

CHAPITRE SIXIÈME

RETOUR

Avec tout le peuple français, nous, les combattants bulgares, nous étions réjouis du fond du cœur de la liberté conquise après l'Insurrection de Paris. Mais notre désir de retourner au plus vite dans notre patrie n'a pas sombré dans l'ivresse générale. L'amour de la patrie, longtemps dorloté dans une émigration difficile, s'est encore renforcé. Nous avons constamment cherché les moyens les plus différents pour nous rendre à nos lieux de naissance. En tant que secrétaire de l'organisation du parti, je fus envoyé à Marseille dans l'espoir d'organiser le voyage sur place par quelque navire soviétique ou yougoslave. Il s'est avéré que les officiers de la marine soviétique avaient reçu l'ordre de ne prendre aucun passager sans autorisation spéciale. Le consul yougoslave Lazar Latinovich, une vieille connaissance des camps de concentration français, était également impuissant, car leur flotte avait temporairement suspendu ses voyages vers Marseille.

Nous avons frappé à différentes portes. Nous avons obtenu des réponses différentes, mais toutes les réponses se résumaient à une seule, cruelle pour nous les exilés : « Il faut attendre, la guerre fait toujours rage ». Et nous ne voulions pas supporter cela – nous étions prêts à traverser les flammes, mais au plus tôt, la terre bulgare chanterait sous nos pieds.

Nos amis français nous ont assuré à plusieurs reprises qu'ils faciliteraient le départ dès que des circonstances favorables se présenteraient. Ils ont tenu leur parole communiste. À la fin de la troisième semaine après la victoire du 9 mai 1945, les conditions souhaitées étaient réunies : on nous a dit de nous préparer à partir. Les préparatifs devaient être modestes : nous traverserions des terres et des frontières de Paris à Sofia ; on ne nous promettait ni papiers réguliers, ni argent, ni transports sûrs ; on nous a fait savoir que nous devions compter sur l'endurance de nos propres jambes et, bien sûr, sur notre esprit.

Le jour tant attendu est arrivé. Les adieux aux amis – Bulgares et Français – ont traîné en longueur. Nous avons été conviés à un repas d'adieu, nous n'avions jamais vu ça : plus de dix plats au menu, plus de 15 types de vins, des liqueurs, des apéritifs, des bières et un gâteau au chocolat... presque aussi gros que la tour Eiffel. Les mots prononcés n'étaient pas rhétoriques, mais simples et sincères, les souhaits chaleureux et francs d'un heureux retour aux foyers de la patrie.

Un jour ou deux avant le départ, j'étais convoqué au CC du Parti communiste français. On m'a confié les filières du parti par lesquelles nous nous déplacerions en France et par lesquelles nous franchirons la frontière italienne.

Choisi comme chef du groupe, j'ai jugé nécessaire d'obtenir des documents du parti pour notre participation à la Résistance française. À cet effet, j'ai souhaité m'adresser au camarade Jacques Duclos, alors le communiste le plus responsable sur le sol français. À ma grande surprise, il m'a accueilli immédiatement comme une vieille connaissance, même s'il s'agissait de notre première rencontre personnelle. Le camarade Duclos s'empressa de dissiper lui-même mon étonnement : en tant que dirigeant du parti illégal pendant l'occupation, il recevait des informations sur tous les camarades responsables de la Résistance. Il connaissait mon pseudonyme Gaby en tant que membre de la Commission des émigrés au CC du Parti communiste français et en tant que responsable politique et militaire des combattants et partisans étrangers en zone occupée. Il m'a rappelé qu'il avait également lu mes informations et mes rapports – parmi les meilleurs qui soient parvenus au CC illégal. (Le même bilan, en présence de Georgi Dimitrov, sera donné plus tard à Sofia par Benoit Frachon, membre de la direction illégale du PCF, venu comme délégué au II^e Congrès des syndicats bulgares). L'ami Duclos a répondu avec empressement à ma demande. Au cours de notre conversation cordiale, les documents de chacun de nous dix lui ont été présentés pour signature. En ma présence, il les signa de sa grande et claire écriture. Notre séparation a résonné dans une chaleureuse étreinte fraternelle.

La veille de notre départ, deux prisonniers de guerre bulgares, qui avaient trouvé un soutien dans notre société « Amicale bulgare », ont souhaité rejoindre le groupe. L'un, un ancien instituteur, s'appelait Alexandar Tiankov, et l'autre, un jeune soldat dont j'ai oublié le nom. Nous les avons acceptés comme compagnons de voyage et il n'y a eu aucune raison de le regretter.

Pour Grenoble, nous avons décidé d'utiliser le train même s'il était souvent irrégulier. Après avoir acheté nos billets avec des fonds du parti et des fonds propres, nous avons attendu à la gare de Lyon. Les accompagnateurs n'étaient pas plus nombreux que ceux qui partaient. Incroyable mais vrai : personne n'avait pensé à embellir la séparation avec des fleurs – signe de la dure époque de l'occupation, qui avait dévasté avec les jardins et quelques belles traditions humaines. Et encore un fait : aucun des agents des chemins de fer, des policiers – secrets et publics ! – n'imaginait que nous avions un long chemin devant nous, d'un bout à l'autre du continent. Les anciens et nouveaux sacs à dos, les sacs de voyage effilochés, les pantalons de golf dans lesquels certains d'entre nous se prélassaient, ne témoignaient-ils pas que leurs propriétaires étaient partis pour une courte excursion quelque part autour de Paris ?

Jusqu'alors, nous avons bien gardé le secret – se fondre dans la foule sans visage, rester inaperçu. Nous avons de sérieuses raisons à notre comportement : la plupart d'entre nous s'étaient brouillés depuis longtemps avec la police française, et pas seulement avec elle.

Dispersés par deux dans les compartiments du train, nous avons continué le jeu de cache-cache. Les fumeurs donnaient l'air d'être indifférents ou pensifs. Le reste d'entre nous lisions « à fond » des journaux et des livres. Deux camarades ont fait une exception : Kosta Dramaliev et César Kovo. Ils avaient des cartes d'identité françaises, maîtrisaient bien la langue du pays et s'autorisaient à se comporter plus librement.

À Grenoble, les effets de l'occupation n'étaient pas aussi visibles qu'à Paris : pas de signes de bombardement, la circulation dans les rues des premiers jours de juin témoignait d'un calme urbain normal, les vitrines des magasins rivalisaient en montrant une pauvre abondance et en scintillant avec l'éclat de la mode tardive. Et ici, comme dans la capitale récemment quittée, on apercevait des uniformes militaires, des camions avec des prisonniers revenant d'Allemagne...

Le secrétaire du parti du comité de région de Grenoble a accepté la lettre du CC du PCF en pleine connaissance de cause. Très franchement, il nous parla dans le sens suivant :

– Nous avons de nombreuses tâches devant nous, dont certaines sont plus importantes et plus rapides que d'autres. Les principales sont, bien sûr, au nombre de deux : restaurer, resserrer les organisations du parti, ne pas renoncer à en créer de nouvelles là où les conditions le permettent ; organiser l'accueil, l'hébergement et le traitement des prisonniers et internés des camps de concentration en provenance d'Allemagne. Vous comprenez vous-même les difficultés dans lesquelles nous luttons ; manque de personnel, dont beaucoup sont morts en tant que partisans ou dans les camps de concentration; la propagande active de De Gaulle qui attribue tout ce qui est bien à De Gaulle seul. Un grand sujet important de cette propagande et celle de l'Église sont nos malheureux compatriotes qui arrivent nuit et jour. Une question psychologique importante est de savoir qui les accueillera, qui sera le premier à leur prêter main-forte et en même temps qui sera le premier à les informer de la situation pendant la guerre, du comportement des différents partis et des personnalités publiques célèbres. Vous voyez, le travail est énorme, et les forces et les moyens sont modestes. Mais nous croyons que nous y arriverons. C'est vrai, le courage et l'enthousiasme vont et viennent, mais ils ne cessent de nous inspirer. Nous prendrons soin de vous aussi. Il faut attendre – pour trouver un moyen de transport et tomber sur des amis gardes-frontières ; nous devons les persuader de fermer les yeux. Et jusque là, probablement pendant deux ou trois jours, nous vous logerons dans une école, vous serez dans une salle commune, nous vous fournirons de la nourriture – soit dans une cantine soit en vous donnant une certaine quantité d'argent – comme vous préférez...

Les trois premiers jours se sont passés relativement facilement : nous avons appris à connaître les beautés et la vie d'après-guerre de la ville alpine, nous avons visité ses monuments historiques, bu de la limonade et de la bière – production en temps de guerre, et... discuté des problèmes du passé.

Les six inter-brigadistes : César Kovo, Vasil Vodenitcharov, Ferdinand Vitchev, Issac Moshev, Robert Melamed, Stefan Bakalov, se sont racontés à cœur ouvert des épisodes de combat, des histoires drôles ou se sont disputés jusqu'à l'épuisement sur le déroulement d'opérations militaires célèbres en Espagne, comme si demain ils allaient y participer. Georgi Stoyanov, Kosta Dramaliev et moi, qui n'avons pas participé à la guerre civile espagnole, lancions parfois un mot comme bois d'allumage et les discussions faisaient rage jusqu'à minuit. Le sommeil n'était qu'un entracte. Le lendemain, les discussions éclataient avec une nouvelle

force. On les a compris : les combattants ont donné leur jeunesse, ils ne pouvaient pas s'empêcher de se soucier pour le sort de l'Espagne. Aveuglés, ou plutôt poussés par leur optimisme inné, aucun d'entre eux ne pouvait prévoir le long et sombre avenir de l'Espagne sous la botte de fer du détesté général Franco. Lorsque l'un de nous trois essayait d'introduire une note pessimiste pour refroidir leur optimisme irréaliste, ils se contentaient de se montrer hautains :

– Vous ne connaissez pas le peuple espagnol !

Le quatrième jour est venu et s'en est allé, le cinquième jour venait et la nuit est tombée, et ma tâche de guide se compliquait : les gens commençaient à s'énerver, à douter de la bonne volonté des amis français, à proposer des solutions extrêmes, aventureuses, par exemple, de partir seuls, à nos dépens et de nos propres forces pour franchir la frontière.

Heureusement, la sixième journée a mis fin aux moments critiques, à la confiance chancelante. Tôt le lendemain matin, nous devions être prêts pour la route.

Nous avons voyagé en camion jusqu'au village ou plutôt près du village de Saint-Michel et avons admiré la beauté de cette partie des Hautes Alpes. L'été avait étendu son magnifique vert luxuriant sur les prairies, les vallées, les forêts. Soufflée par une brise légère, une symphonie magique de couleurs scintillait. Ici et là des voyageurs en chapeaux de paille à larges bords, montés sur des mulets surchargés, ne faisaient qu'ajouter à l'idylle bucolique de la beauté alpine.

Les personnes prévenues du village nous saluèrent en silence. Un seul d'entre eux nous accueillit avec un « bonjour ». Ils n'ont pas dit leurs noms et nous n'avons pas osé les connaître. Ils n'ont pas posé de questions sur les nôtres non plus. C'était une rencontre entre des personnes ayant des idéaux communs. Elle est restée sans nom, mais elle s'est gravée dans les cœurs comme un souvenir inoubliable, et quelque part au fond de l'esprit flottait le sentiment chaleureux du sacrifice de soi, du service à la cause. Armée du communisme sans nom, omniprésente et immortelle !

Le chauffeur a mis le camion en marche arrière, a fait un signe d'adieu et a salué du poing levé : « Courage, camarade ! »

Apparemment, nous nous étions refaits une santé pendant notre semaine de vacances à Grenoble, mais même au premier test, notre faiblesse de gamins de la ville était évidente. Avec des gémissements, des soupirs, avec des repos fréquents au bord de la rivière Arc et le long des sentiers de montagne escarpés, nous sommes arrivés près de Modane – un point frontière entre la France et l'Italie. Le guide français nous a demandé de nous arrêter à couvert près de quelques rochers. Il s'est éloigné en direction du poste frontière. Il est revenu un instant plus tard. Un groupe de familles italiennes traversait en ce moment, nous devrions approcher la frontière plus tard, dans 20-30 minutes.

– Vous avez le temps de manger quelque chose de vos sacs à dos. Buvons du vin rouge à l'heureux retour dans votre patrie – notre guide anonyme a porté un toast.

Alors que nous grignotions les sandwiches et buvions à petite gorgées l'agréable vin français sec, il nous a donné les dernières instructions :

– Vous vous ferez passer pour des Italiens, persécutés par Mussolini ; maintenant vous rentrez chez vous. Laissez parler un seul d'entre vous si possible. Les douaniers des deux côtés savent déjà quel genre de personnes vous êtes. Ils fermeront les yeux.

Dans le groupe, seul Vasil Vodenitcharov, sec, faible comme un bâton et pâle comme un citron « mâchait » un peu les discours italiens, les mélangeant avec ses mots espagnols plus connus. Nous l'avons propulsé en tant que guide. Nous étions blottis sur le côté. Vaska a bien fait face à la tâche. Nous n'avons pas écouté ce qu'il leur disait. Nous l'avons vu nous faire signe de la main et nous commander en italien :

– *Andiamo*¹ !

Sans autre incitation, nous sommes partis réjouis. Vasil saluait les douaniers avec *Grazie et Arrivederci*². Nous avons suivi son exemple avec *Saluto, compagno*³.

1. Andiamo ! Allons-y ! de l'italien.

2. Grazie, Arrivederci, Merci, au revoir, de l'italien.

3. Saluto, compagno, Salutations, camarade, de l'italien.

Ainsi, nous nous sommes plongés profondément dans la terre italienne. Les Alpes ici aussi nous ont souvent émerveillés par leurs couleurs de fleurs, de prairies, de buissons, d'arbres. Les couleurs nous sont apparues plus denses, plus vives : vert plus vert, rouge plus rouge, jaune et rose plus soutenus que nous ne les avions vus ailleurs. Les pics escarpés, poussant leurs fronts à travers des forêts de pins denses, se dressaient haut avec leurs lignes nettes et leurs capots de neige empilés de travers. Et des cascades – étroites et larges, rapides et claires, scintillantes, apparaissaient très souvent et partout. Leurs eaux ont éteint notre soif constante. Les chemins étaient escarpés et le soleil tapait fort. Et la route... on ne voyait pas sa fin sauf sur la carte. Notre destination était Turin, la ville italienne la plus proche, mais elle se trouvait à environ 80 kilomètres. Évidemment, nous n'allions pas la voir aujourd'hui. Nous devions passer la nuit loin d'elle. Nous avons accéléré nos pas, afin de pouvoir au moins échapper à l'étreinte de la montagne, qui, si attrayante qu'elle fût le jour, n'augurait rien de bon pour nous la nuit. Les plaisanteries qui nous avaient accompagnés jusqu'à présent se sont tues, parfois des plaintes timides ou même ouvertes se sont fait entendre. Et le soleil déclinait inexorablement. Nous devions organiser une « réunion ambulante ». Les opinions, bien sûr, n'étaient pas pareilles, elles se sont divisées. Alors mon vote est devenu décisif.

– Regardons les montres, ai-je dit. – Il est plus de 19 heures. Si nous n'arrivons pas à un endroit plat et abrité à 20 h, 20 h 30, nous nous arrêterons. Et maintenant – lentement, prudemment – continuons.

À la joie de tous, nous nous retrouvâmes bientôt au pied de la colline que nous descendions. Personne ne disait mot, chacun jeta ses bagages par terre et s'étala dessus, exténué. Nous avons regardé autour de nous... la montagne était derrière nous. Devant nos yeux dans la pénombre, un champ assez large se profilait. Aucune maison, aucune personne ne pouvait être vue. Après une courte pause, nous avons décidé de dîner. Notre appétit est venu en mangeant, comme dit le proverbe. Seul César, plus fatigué que nous autres, en raison des graves blessures reçues pendant la guerre civile espagnole, ne put se montrer à la hauteur du proverbe français : il prit une ou deux bouchées d'une boîte de poisson et s'empressa de s'envelopper dans sa couverture de soldat. Rapidement nous avons fait comme lui. Nous nous sommes endormis profondément. C'est ainsi que dorment de jeunes soldats après une marche de 24 heures en armure complète.

Le matin, nous nous sommes réveillés par intervalles. Le soleil pointait derrière les sommets des montagnes. Notre premier souci sérieux était de prendre la route de Turin. Une fois que nous y aurions mis les pieds, avec l'aide du guide « italien » Vasil, nous chercherions un moyen d'utiliser un véhicule de voyage.

Nous n'avions pas de lires. Nous avions une modeste somme de francs français. Nous paierions notre voyage avec cette monnaie. Nous n'avons pas pensé et ne pouvions pas penser à un train. Tous les trains réguliers (dans la mesure où ils étaient réguliers) avaient reçu l'ordre de ne transporter que des militaires et des prisonniers de guerre. De temps à autre, ils mettaient en marche un train de voyageurs et donnaient la priorité aux mères avec enfants, aux personnes âgées et infirmes. Nous comptions sur la chance de trouver un chauffeur de camion prêt à nous emmener sur la route d'un endroit à un autre. Bien sûr, nous n'avons pas abandonné notre principal soutien – nos propres jambes.

Et ainsi, après quelques errances, nous avons posé le pied sur la route asphaltée de Turin. Là le trafic du transport ne nous a pas beaucoup plu : les camions militaires passaient rarement, et tous bondés de monde ; encore moins souvent, des voitures avec des civils approchaient et passaient. La plupart du temps, elles étaient également très encombrées. Par conséquent, lorsque le conducteur d'une charrette tirée par des chevaux avec des ridelles élevées a accepté de nous faire avancer de 4 à 5 kilomètres, nous avons sauté dedans avec soulagement et agilité. Vasil, qui était assis à côté de lui, avait pour tâche de lui expliquer, comme il l'entendait, notre odyssée. Et Vaska, un jeune sentimental, ne souffrait pas de manque d'imagination. Ainsi nous fûmes présentés comme des partisans yougoslaves capturés par les fascistes allemands, sortis des camps de concentration en France. Le pépé, avec un chapeau à larges bords, des joues rouges et une moustache blanche rase, a maudit Mussolini et Hitler de ne pas voir la paix dans l'autre monde, s'est arrêté à un carrefour et s'est excusé de devoir vaquer à ses occupations. Il n'était pas question d'argent et ça ne pouvait pas l'être : est-ce qu'une telle personne qui ne jure que par le Duce pendu la tête en bas aurait jamais pu demander de l'argent à des partisans ?!

Notre route serpentait maintenant le long de la rivière Doire. C'était une sorte de bonheur pour nous. De temps en temps, nous débarquions, trempions nos pieds fatigués dans ses eaux froides, nous nous éclaboussions le visage et, quand

nos estomacs grognaient, nous déjeunions à l'ombre de son rivage. Comme ça jusqu'à la tombée de la nuit. Et Turin nous fuyait toujours, restait toujours inaccessible.

Et encore une fois, nous avons dû dormir à l'air libre.

Nous avons été réveillés par le rugissement d'un gros camion cargo qui avait passé la nuit près de nous. Au moment où nous nous demandions où nous étions et ce que nous allions faire, le clairvoyant Vaska avait entamé des « négociations diplomatiques » avec le chauffeur. Au bout d'une minute ou deux, il nous fit signe de monter.

– Cette fois, nous devons payer, a déclaré Vaska. – Il n'était pas d'accord autrement. Il accepte les francs français.

– Demande-lui de nous arrêter près du comité municipal du Parti communiste. Assure-lui que nous le paierons bien – je suis intervenu en tant que guide.

Nous nous attendions tous à voir une ville grande et bruyante. Après tout, Turin a été la capitale de l'Italie et le centre de la Renaissance italienne (risorgimento) au XIXe siècle. La quatrième plus grande ville italienne à ce moment-là semblait juste se réveiller et n'avait pas été en mesure de changer sa transformation en temps de guerre. De nombreuses personnes en uniforme marchaient sur les trottoirs et traversaient les rues. Les visières étaient également majoritaires à l'intérieur des véhicules. Très souvent, les soutanes papales et les longues robes plissées des religieuses étaient ballottées par le vent. Habituellement, les prêtres amenaient avec eux un groupe de militaires, apparemment des captifs. Où et pourquoi ils étaient emmenés, nous l'avons vite appris de nos amis italiens.

Nous avons honnêtement et décemment payé le chauffeur, qui nous a remerciés avec un « *Viva la bandiera rossa*¹ ». L'homme avait compris quel genre de marchandises il avait transporté.

Au comité du parti de la ville, un ou deux camarades ont lu la lettre du CC du Parti français confirmant notre participation à la Résistance française. Afin de

1. Viva la bandiera rossa, de l'italien, Vive le drapeau rouge.

les assurer de la qualité de combattants décrits dans notre lettre, j'ai commencé à énumérer des noms de camarades italiens connus du camp de concentration du Vernet et de la Résistance. Je me suis arrêté aux noms de toutes les grandes figures du parti italien : Luigi Longo, Nicola, Alberganti, Reale, Colombo, Mireille, Fernand (pseudonyme) et d'autres.

– Connais-tu Alberganti ? – m'a demandé le camarade à lunettes, que l'on nous a désigné comme secrétaire.

– Très bien, du camp du Vernet. Il est cheminot de profession – ai-je répondu.

– Et depuis combien d'années ne vous êtes-vous pas vus ?

– Presque 4 ans.

– Est-ce qu'il te reconnaîtra ?

– J'espère.

– Bien. Nous allons l'appeler. Il est à Turin, secrétaire du conseil syndical de la ville.

– Alors dites-lui : c'est Boris Milev, chef de baraque 19 au camp du Vernet.

Ils ont appelé. Alberganti était absent, mais de l'autre côté du fil, on lui assura qu'il serait de retour dans une heure au plus. On nous suggéra d'aller là-bas et d'attendre.

– Puisque nous nous verrons dans environ une heure, je vous suggère de laisser nos bagages, de laver nos yeux quelque part et de nous montrer où prendre le petit-déjeuner.

Les camarades ont adhéré à la proposition, acceptable pour eux, en raison du travail considérable qui les entourait. Sans frapper, des hommes et des femmes continuaient d'entrer dans la pièce où nous avions la conversation. Beaucoup d'hommes avaient leurs manteaux d'été bombés de leurs étuis de revolver, et d'autres, en chemise, les portaient ouvertement sur leurs hanches. Le ton des conversations était rapide, nerveusement coupé. Des gestes vifs, larges, étaient assortis au ton. L'atmosphère respirait la guerre et les combats de partisans...

La rencontre avec Alberganti, le premier camarade connu sur le sol italien, fut touchante. Dans l'étreinte, nous avons exprimé tout ce qui nous émouvait sur le moment : le souvenir des camps de concentration avec ses douleurs, ses fardeaux, ses épreuves héroïques et la joie de se voir vivants, inchangés par rapport à la croyance commune. Malgré l'argent dans ses cheveux, l'ancien interné du camp de concentration avait conservé son intense gaieté : une lueur encore plus brillante dans ses yeux bleu verdâtre, plus de métal dans sa voix ouverte de baryton, un feu intérieur plus fort rayonnant et illuminant toute sa grande et forte silhouette. Nous nous souvenions des dures minutes du mois d'isolement passé ensemble, nous parlions de connaissances communes vivantes et mortes dans la lutte, nous nous racontions comment nous nous étions échappés des camps de concentration en France, quel rôle il avait pris dans la Résistance italienne, et moi et mes camarades de la Résistance française.

Nous avons prévu une réunion d'affaires pour cinq heures de l'après-midi. L'aimable ami Alberganti a promis de s'arranger avec les camarades du comité du parti, dont il était lui-même membre, pour notre nuitée, pour notre voyage en direction de Milan, et a glissé une liasse de lires dans ma main.

– Cela vous suffira pour la journée. Et puis – c'est facile. Tout ira bien.

Dans l'après-midi, les camarades italiens n'avaient pas somnolé : ils ont écrit une lettre aux organisations du parti de Verceil, Novare et Milan pour nous aider avec de l'argent, du transport et de la nourriture jusqu'à la ville la plus proche ; ils se sont occupés de l'hébergement, de la nuitée et de la nourriture du lendemain ; et, surtout...

– Le transport, c'est ce qui vous intéresse le plus, je vous comprends, a conclu Alberganti. – Nous avons cherché un moyen de prendre un train pour Milan. Impossible. Après trois ou quatre jours peut-être, mais cela ne vous convient pas. Vous ne devez pas rester immobiles, mais progresser. Nous avons trouvé un camion pour demain. Il se rend au village de Vercelli. 70-80 km de Turin. Là, les camarades s'efforceront de vous conduire, sinon à Milan, du moins à Novare, avant Milan. Et à Milan, Boris, tu verras Luigi Longo. C'est un grand chef là-bas maintenant.

Nous avons remercié chaleureusement l'aide amicale, embrassé notre ami Alberganti aussi vivement que le matin et nous l'avons quitté avec le souhait et l'espoir de nous voir à quelque congrès international de communistes ou d'antifascistes. En fait, cette chaleureuse rencontre amicale était la dernière.

La route de Vercelli nous a révélé l'une des richesses de cette partie de l'Italie du Nord : de nombreuses rivières, des ruisseaux et apparemment d'innombrables canaux pour irriguer les champs, les prairies et les jardins. S'ils avaient existé du temps de César, il n'aurait pas crié après l'invasion de la Belgique : « Des canaux, des canaux, des canaux partout ! »

Nous sommes arrivés à Vercelli tard dans la soirée. Nos camarades nous attendaient avec une impatience visible. Ils ont supposé que nous étions en retard quelque part, soit à cause du moteur, soit parce que nous étions détenus par la police.

Et ici, nous avons été comblés par le cher amour des compagnons d'armes anonymes – ils nous ont emmenés dans un bâtiment scolaire, nous ont offert du gigot froid (gigot de mouton à l'ail et aux carottes), du vin et des fruits.

Nous avons quitté la localité le lendemain. Nous sommes partis à pied. (Ici, les camarades n'ont pas réussi à fournir un véhicule.) Mais nous n'avons pas remarqué comment nous avons parcouru 5 à 6 km jusqu'aux rives de la rivière Sesia. Nous nous sommes rafraîchis dans ses eaux claires, nous avons pris le petit déjeuner, que les accueillants amis de Vercelli avaient mis dans nos sacs à dos, et nous sommes repartis... La route était balisée, large, mais non asphaltée. Principalement nue, sans arbres de côté, serpentant à travers les champs moissonnés. Le soleil nous dupait le matin, mais maintenant il nous brûlait de ses rayons.

Le soir nous sommes arrivés à Novare. Après environ 20 km, nous étions épuisés. Vaska s'est rapidement informé du siège de l'organisation du parti de la ville.

Les camarades communistes de Novare ont traité notre situation de manière fraternelle. Ils nous ont logés dans deux grandes pièces de la maison du parti, nous ont offert un bon dîner dans un modeste restaurant et nous ont promis un camion pour Milan le lendemain.

Au lieu d'un camion, nous avons voyagé en train. Les communistes de Novare ont erré ici et là, ont réussi à persuader un ami cheminot de nous assurer des places dans le train pour Milan. Nous avons quitté la petite ville, fondée par César et détruite par les barbares au Ve siècle, avec les meilleures impressions de ses merveilleux habitants.

Le train n'était pas rapide. Et même si cela avait été le cas, il n'aurait pas pu se déplacer rapidement à cause des arrêts fréquents en cours de route. La lenteur du trajet nous inquiétait : nous voulions arriver au moins en début d'après-midi – nous avons besoin d'assez de lumière du jour pour rejoindre nos camarades milanais.

Nous n'avons vu la gare centrale de Milan qu'à 16 h - 17 h. Elle nous a impressionnés par son vaste hall de transport voûté. Les architectes l'avaient regardé avec l'œil de l'homme futur. Tout autour respirait l'espace, la beauté, la majesté. Comme à Turin, ici une race hétéroclite de prêtres et de religieuses s'imposait très souvent aux regards ; les uniformes gris et verts prédominaient, bien sûr. Il y avait encore une atmosphère militaire.

Reposés dans le train, nous avons traversé joyeusement la belle salle. Devant la place de la gare, nous avons regardé avec tendresse les taxis disponibles. Nous avons beaucoup d'argent dans nos poches. La tentation de rouler en voiture comme des hommes a facilement percé l'armure de notre pudeur. Notre justification morale était le besoin de vigilance – pour éviter les regards questionneurs des policiers.

Les chauffeurs de taxi nous ont déposés devant un grand immeuble au style austère du XIXe siècle. Le portier, étonné à notre vue, demanda des laissez-passer. Vaska lui expliqua quel genre de personnes nous étions, d'où nous venions et où nous allions, et il a voulu que nous soyons présentés au camarade Gallo – Luigi Longo, à l'époque secrétaire général adjoint du PCI. Le portier nous regarda encore plus surpris, mais sans l'ombre d'un soupçon, et lança :

– Bien. Attendez. Je vais appeler des gens pour s'occuper de vous.

Le camarade qui est arrivé nous a un peu intrigués avec ses vêtements et son arme : une casquette bleue, un anorak, une mitrailleuse à l'épaule. C'est pourquoi il nous a tout de suite mis dans l'ambiance avec ses jolis yeux et son doux sourire.

Il nous écoutait attentivement, lisait consciencieusement la lettre du parti français, et nous a parlé dans un français correct avec un accent du sud : il parlerait aux camarades et si nous pouvions l'excuser, il faudrait attendre un peu. Avant qu'il ne parte, j'ai ajouté d'où nous nous connaissions, le camarade Longo et moi, et je lui ai demandé de lui dire mon nom.

Au lieu d'arriver seul, il est revenu avec deux autres jeunes hommes, également armés. Ils ont aidé à porter nos bagages dans une vaste salle très haute, qui avait deux rangées de lits superposés.

– Maintenant, reposez-vous, dit le premier camarade. – Vous resterez probablement ici ce soir. Le camarade Longo est hors du comité. Nous le contacterons et verrons ce qui doit être fait pour vous.

Nous nous sommes alignés dans le coin le plus éloigné d'une rangée. Dans la conversation que nous avons entamée avec le premier camarade, nous avons appris qu'il était peintre de profession, avait participé à la Résistance française près de la ville de Marseille, connaissait le Bulgare Kolyo Atanasov, qui fut le premier à conquérir la préfecture de Marseille. Quand il s'agissait de Marseille, notre compatriote Robert prenait une part active à la conversation et harcelait, pour ainsi dire, le camarade pendant au moins une demi-heure. Ayant trouvé non seulement une langue commune, mais aussi de nombreuses autres connaissances communes de différentes nationalités, ils éclataient de rire ou se taisaient en soupirant au souvenir d'un camarade péri. Si l'un des jeunes n'avait pas appelé le camarade italien à part, la conversation aurait sauté de souvenir en souvenir et se serait probablement poursuivie jusqu'à minuit. Le camarade est bientôt revenu et nous a communiqué ce qui suit : ils ont contacté le camarade Longo, il m'envoie ses salutations, il nous recevra demain ; que nous dînions et qu'après le dîner les camarades italiens pouvaient sortir avec nous, si nous le souhaitions.

Aucun de nous jusque-là n'avait douté de la réactivité amicale des communistes italiens, et en particulier du chef des Brigades internationales et du co-interné du Vernet Luigi Longo. Mais la joie épanouit tous les visages à la promesse d'être acceptés par le communiste le plus en vue du nord de l'Italie.

Le camarade Luigi Longo nous a reçus dans son bureau peu spacieux le lendemain vers 17 heures. Trois d'entre nous étaient présents : Issac Moshev,

Stefan Bakalov et moi-même. Il m'a pris dans ses bras en me disant : « Toujours souriant », et a ajouté : « C'est bon signe – tout s'est bien passé depuis le moment de la séparation – 1941. » À mon tour, j'ai noté que je le trouvais en « bonne forme » comme dans le camp du Vernet, mais il avait déjà un léger gel dans les cheveux. Je présentai mes deux compagnons comme inter-brigadistes et l'informai de ma participation à la Résistance, de ma camaraderie de combat avec les communistes italiens Pierrot de Toscane, Secondo, Fernand et d'autres.

De son côté, Luigi Longo nous a raconté son évasion du train¹ en Italie avec l'aide de camarades cheminots, comment il avait combattu en tant que chef de la Résistance dans le nord de l'Italie et comment les partisans italiens avaient traité les occupants fascistes d'Hitler. Puis il parla en ce sens :

« Les troupes des Anglais s'entrelaçaient les pieds sur les hauteurs de Rome, quand nous ici nous agitions des drapeaux nationaux et rouges. Le 26 avril de cette année, un véritable soulèvement a éclaté dans les rues de Milan. Le parti était l'organisateur et le chef du peuple insurgé². La liberté a été conquise par les partisans avec leurs propres efforts et de nombreux sacrifices. Les Italiens furent donc profondément indignés lorsqu'ils apprirent que le général anglais Harold Georges Alexander, commandant en chef des forces alliées en Méditerranée, organisait un défilé militaire dans les rues de Milan pour y défiler avec ses troupes en libérateur. Les Milanais ont réagi vivement contre cette insolence prétentieuse et ont affronté en masse le général éhonté. Le parti a lancé le mot d'ordre de boycotter le cortège solennel. Les citoyens le suivirent. Ils ne sont pas descendus dans la rue, mais sont restés chez eux ou dans les usines. De nombreuses petites et grandes boutiques ont fermé leurs portes au passage du cortège. Les rues étaient presque désertes, et les quelques piétons se cachaient apparemment dans les rues avoisinantes. Le général éclata de colère. Il avait espéré être accueilli comme un libérateur avec des fleurs, et devant lui s'étendait une ville apparemment morte avec des rues désertes et des regards hostiles derrière les fenêtres. Alors le général enragé prononça son incantation : « Si dans une autre guerre je dois entrer une seconde fois dans Milan, je la détruirai jusque dans ses fondements, j'en ferai une

1. Mussolini l'avait exigé et les autorités de Pétain l'ont remis aux fascistes italiens.

2. Par pudeur, Luigi Longo n'a pas précisé qu'il était le chef responsable et l'organisateur du soulèvement.

nouvelle Pompéi ! » – Il me semble – ajouta Longo avec un sourire sournois – que le monsieur ne pourra jamais mettre ses menaces folles à exécution.

De mot en mot j'ai partagé mes impressions sur l'accueil des prisonniers de guerre en France et en Italie : là-bas, les communistes français s'emploient activement à faire en sorte que les prisonniers de guerre soient bien reçus, qu'ils soient correctement informés de la situation dans le pays et que l'on veille à les aménager au plus vite dans les hôpitaux, les sanatoriums, les maisons de repos, pour accueillir ceux en bonne santé au travail. Et ici, en Italie, il semble que seuls les prêtres, les religieuses et quelques dames miséricordieuses s'occupaient de ceux qui se sont échappés des camps de concentration et des prisons. L'esprit clairvoyant de l'interlocuteur a compris mon allusion amicale.

– Vous voyez, les amis français vont bien. Ils ont la force pour cette action. Leurs rangs n'étaient pas aussi clairsemés que les nôtres. N'oubliez pas, le fascisme nous a tenus hors la loi pendant plus de 20 ans, a massacré massivement nos cadres, a persécuté chacune de nos manifestations. Notre tâche principale en ce moment est de rassembler nos propres forces. Ainsi, parmi les prisonniers et les internés des camps de concentration, nous recherchons avant tout nos camarades.

Nous avons longuement parlé des conséquences de la guerre encore transpirantes de feu, des rapports de forces politiques à l'échelle nationale et internationale...

– Finalement, s'est reproché l'internationaliste Longo, je suis désolé, je ne vous ai pas demandé votre situation financière. Si vous n'avez pas d'argent, voilà... et d'un geste il ouvrit la porte d'un grand coffre en fer rempli de liasses de billets. – Prenez autant que vous voulez. C'est le coffre de la banque dans laquelle nous nous sommes installés.

J'ai été stupéfait par le spectacle que je voyais pour la première fois de ma vie – de haut en bas, le coffre était bourré de billets de banque. Et comme dans un rêve, j'ai entendu : « Prenez autant que vous voulez. » Je me suis tourné vers mes camarades – ils m'ont regardé d'une manière inhabituelle, d'une manière nouvelle, avec des feux étincelants dans les yeux. La séduction me brûlait aussi. Mais la brûlure dura quelques instants.

– Nous avons de l'argent. Les camarades de chaque ville nous donnent tout jusqu'à la prochaine étape – me suis-je décidé à dire tandis que je me sentais en sueur.

– Quand même, prenez quelque chose venant de moi, a plaisanté l'ami. Vous êtes combien de personnes ?

– Dix.

– Bien. Cinquante, cent mille – est-ce assez pour vous ?

– Oh non... qu'est-ce qu'on va en faire ? Nous voyageons. Nous serons bientôt en Bulgarie. Les camarades nous donnent autant que nous avons besoin – ai-je balbutié avec effort, ne voyant pas l'effet des sommes proposées sur mes compatriotes.

– On peut prendre quelque chose, pourquoi pas, lança l'un d'eux.

La peur des querelles dans le groupe m'a effleuré et j'ai vite raisonné :

– Bien. Dix mille. Mille pour chacun. Cela nous suffira jusqu'à Vérone.

Avec des mouvements de main inhabituels et un mépris total de son expression faciale, le camarade a compté dix gros billets de 1000 liras et me les a tendus...

Avec ces derniers mots chaleureux, nous nous sommes étreints et nous nous sommes séparés dans l'espoir de nous rencontrer lors de futures conférences internationales.

Après avoir franchi le seuil du bureau, je ressentais encore l'impact de la rencontre avec le bon ami. J'ai été sorti de cet état par deux coups sourds des deux côtés de mes hanches.

– Bâtard, pourquoi tu n'as pas pris plus d'argent ? – mes chers amis ont grogné.

J'ai dû ensuite expliquer les raisons de ma décision devant tout le groupe. Le travail, ou plutôt « l'affaire de l'argent » ne s'est pas réglé à la légère. En cours de route, lorsque l'appétit des camarades dépassait nos capacités financières, elle empoisonnait constamment l'air entre nous.

Après cette rencontre mémorable, un train nous emmena à Vérone. La route faisait environ 150 kilomètres de long. Normalement, nous devrions la couvrir en 3-4 heures. Nous n'avons atteint la ville natale d'Alexandre de Battenberg que le lendemain. Les escales prenaient plus de temps que le voyage lui-même.

Selon la pratique établie, en entrant dans une nouvelle ville, nous ne regardions pas ses particularités et ses beautés, peu importe à quel point elles nous impressionnaient. Notre première tâche était de trouver l'adresse que nous recherchions.

Peu de temps après avoir erré, nous avons trouvé le siège du comité de région du parti. Je ne m'attendais pas à une telle surprise : le secrétaire du comité était ma bonne connaissance Augustino. Notre travail commun nous avait liés en 1944, jusqu'à la libération de Paris en août et même après cette date.

L'étreinte fraternelle fut suivie d'une « information brève » de qui avait fait quoi depuis notre séparation à Paris, puis vint l'ordre du jour de notre hébergement.

Le lendemain, la première tâche de mon ami fut de nous emmener à « son » théâtre, c'est-à-dire l'ancien amphithéâtre Arène, qui nous a frappés par son espace – long, étiré en demi-cercle, des rangées de pierres décrivaient comme des côtes d'une poitrine profonde la salle de l'amphithéâtre. L'ancienneté de l'Arène ne changeait pas l'aspect général médiéval et Renaissance de la ville natale du célèbre peintre du XVI^e siècle Paul Véronèse. Partout – des palais, églises, monuments, bâtiments construits dans le style caractéristique de l'époque : strict et dur et en même temps décoratif, riche et harmonieux. En parcourant les rues, dont certaines étaient pavées de dalles de pierre, nous avons l'impression de cheminer sur les places où des chevaliers italiens en armure splendide avaient marché en compagnie des dames de leur cœur. Et tandis que nous contemplions de loin les immeubles de pierre aux longs balcons et aux larges fenêtres, il nous sembla que les sérénades des troubadours amoureux volaient vers nous.

Notre guide nous raconta avec non moins de fierté des pages de l'histoire révolutionnaire et patriotique de sa ville natale.

– Vérone – dit-il – a été le centre de la lutte de libération d’une vaste région – de Vérone à Mantoue et Crémone jusqu’à Plaisance – contre les occupants hitlériens de l’Italie de l’automne 1944 au printemps 1945. En avril 1945, lors du soulèvement antifasciste qui éclate dans le nord de l’Italie, les patriotes véronais expulsent le gouvernement de Mussolini provisoirement installé dans leur ville et proclament la liberté et le pouvoir du peuple.

Vers la fin de la journée, Augustino m’a vraiment fait plaisir : « Tu as été interné au camp de concentration du Vernet. Tu dois connaître un de nos vétérans syndicalistes célèbres, Nikola.

– Oui bien sûr. Nous avons été en isolement ensemble pendant un mois entier.

– Alors tu vas le voir bientôt. Il est aujourd’hui secrétaire des syndicats de la ville voisine de Vicence. Je l’appellerai demain pour vous attendre. Vous n’allez pas y aller à pied. Nous vous avons réservé un camion. Demain matin il vous prendra tôt pour arriver avant midi. Ce n’est pas loin – environ 50 km, mais, comme vous le savez, les routes sont souvent encombrées de transports de prisonniers, il est donc préférable de partir plus tôt.

Jusqu’à Vicence nous nous sommes sentis comme des voyageurs privilégiés. Le camion n’était pas grand, il nous convenait parfaitement, et nous nous sommes détendus sur les deux bancs en bois latéraux presque comme sur des fauteuils. Georgi Stoyanov a finalement accepté de nous prendre en photo ensemble. Il remettait à plus tard sous le prétexte pessimiste qu’on ne savait pas combien d’entre nous allaient tenir jusqu’à la fin du voyage. Maintenant, grâce à la bonne humeur générale, lui-même, envahi par l’optimisme, sans invitations insistantes, a profité de l’arrêt temporaire du véhicule et nous a immortalisés sur une photo que nous n’avons jamais vue.

Nous sommes entrés dans la paisible ville de Vicence de bonne humeur. Notre optimisme dominant de Vérone s’est transformé en un ferme espoir que de bons camarades nous accueilleront également dans cette ville. L’espoir ne nous a pas trompés. Le camarade Nikola nous a reçus avec son sourire extrêmement gracieux. Il s’était arrangé pour que nous soyons conduits dans un restaurant

modeste, où nous étions traités comme de bons amis, avec une cuisine délicieuse, chaude et variée, accompagnée de bon vin rouge.

Mes camarades écoutèrent avec plaisir quelques mots courts sur la biographie de mon co-interné. Déjà en tant que jeune ouvrier menuisier, Nicola était captivé par les idées socialistes. Il était actif dans le mouvement syndical. Arrêté pour activité antifasciste, il avait été torturé par les bourreaux de Mussolini, par la famine et l'injection forcée de grandes quantités d'huile de ricin dans son corps. Après avoir enduré toute la gamme du harcèlement policier, le fils fidèle de la classe ouvrière, l'un des fondateurs du Parti communiste italien a émigré en France. De là, il a répondu à l'appel du peuple espagnol pour la défense de la république. Après la défaite de l'armée républicaine, l'inter-brigadiste Nicola a été jeté dans le camp de concentration disciplinaire du Vernet dans le sud de la France. En tant que camarade, Nicola était la personnification de la bonté humaine elle-même. Cela irradiait de ses yeux bleus, de ses cheveux grisonnants, de son visage rose et de son sourire constant.

À tout cela, je voudrais ajouter l'extrait d'un vieux carnet de notes :

« Vicence est une ville avec des traces évidentes d'architecture médiévale et Renaissance. Murs de forteresse impressionnants. Une grande tour d'horloge. Le théâtre olympique rappelle les amphithéâtres grecs. La basilique – un bâtiment intéressant de deux étages avec des colonnes aux deux étages. L'art architectural de la ville est associé au nom du grand architecte Andrea Palladio. Palladio était à l'origine un tailleur de pierre. Fondateur d'une école d'architecture. Vicence, environ cinquante mille habitants. Céramique développée. Usines de soie et de verrerie. De nombreux petits artisans. Forte influence du catholicisme. Notre parti a de bonnes traditions. Dans la lutte contre Mussolini, la ville a donné des dizaines de victimes, ainsi que dans la Résistance armée. »

Et que ce soit la fin des réflexions sur une rencontre malheureusement non renouvelée. Fin, aussi, de la description détaillée de notre voyage à travers l'Italie du Nord. J'ajouterai seulement que de Vicence via Trévis, Pordenone, Udine jusqu'à Gorizia – à la frontière yougoslave – nous avons voyagé encore dix jours.

Durant cette transition rapide, nous sommes restés plus de deux jours dans la ville d'Udine : le temps nécessaire aux camarades italiens pour nouer des

relations avec les autorités frontalières yougoslaves de Gorizia. Notre séjour à Udine a été le bienvenu : nous avions besoin d'un sérieux repos. Les hôtes nous ont proposé des lits de camping confortables, des plats copieux et chauds. Nous n'avons pas osé chercher un bain chaud, dont nous avions désespérément besoin. Nous l'avons remplacé par les jets d'eau de la fontaine de la cour d'école. Après s'être reposés et rafraîchis selon nos possibilités de vagabonds, nous avons décidé de nous promener dans la ville. Les piétons ont d'abord attiré notre attention : la plupart d'entre eux nous semblaient être des ouvriers, à en juger par leurs casquettes et leurs pantalons usés. De nombreux uniformes militaires et policiers apparaissaient ici aussi. La soutane noire de prêtre et la robe bleue des religieuses et des sœurs de charité ne manquaient pas non plus. Pourtant, l'aspect ouvrier de la population et les cheminées fumantes qui s'élevaient au loin suggéraient que nous nous trouvions dans une petite ville industrielle.

Dans un jour ou deux, nous poserions le pied sur le sol balkanique. Soudain, les liras pesaient lourd dans nos poches. Nous avons commencé à regarder dans les vitrines de divers magasins. Nous avons acheté de petites choses : des miroirs, des peignes, des savons. Seul Sharmana – Stefan Bakalov, a acheté de nouvelles chaussures, car les siennes avaient « fleuri » à toutes les coutures. Certains se sont souvenus de leurs proches et ont acheté des cadeaux bon marché. Moshev et moi avions des femmes et des enfants qui nous attendaient à Sofia. Je ne sais pas si le camarade social-démocrate et inter-brigadiste à ce moment-là a choisi des cadeaux pour ses proches. Je l'avoue de tout cœur – je n'ai rien acheté. Et je brûlais de joie de voir mes proches au plus tôt. Il ne m'est pas venu à l'esprit que je pouvais et que je devais leur faire plaisir avec un présent. N'avais-je pas passé près de dix ans pour ainsi dire « à l'étranger pour gagner de l'argent ? » L'explication ? Il me semble que c'est purement personnel. Bien que j'aie passé près de deux décennies à l'étranger, je ne me suis jamais senti comme une personne qui est partie dans un but lucratif. Et maintenant, à chaque fois que je pars à l'étranger, même pour une courte durée, je n'oublie pas d'offrir des cadeaux à mes petits-enfants ! Evolution humaine !

Mais ceci, entre autres. Revenons à l'après-midi d'Udine.

Avec leur sourire, les camarades d'Udine nous ont annoncé la nouvelle : « Demain matin, vous partez. Deux de nos camarades vous accompagneront. Tout a été arrangé avec les gardes-frontières italiens et yougoslaves. À Gorizia, le

camarade général Dusan Kveder de Ljubljana a convenu de vous attendre. » Et se tournant vers moi, le camarade italien responsable m'a dit : « Il te connaît du camp du Vernet. Il attend votre rencontre à Ljubljana. »

Et donc le lendemain, le camion nous a emmenés sur une route relativement plate. Les guides connaissaient bien les localités que nous traversions. Pendant la guerre, ils ont escorté le long de cette route les prisonniers yougoslaves qui se sont échappés d'Allemagne ; ils ont contribué à grossir les rangs de l'armée des partisans yougoslaves. Le transfert de la frontière était alors accompagné de grandes difficultés et de dangers. Ce sont maintenant nos amis des deux côtés de la frontière. « Le transfert n'est plus un problème – nous ont expliqué les sympathiques guides. – Il faudra marcher à pied une distance de deux ou trois kilomètres. Puis les frères yougoslaves vous prendront en charge. »

Nous n'avons pas réalisé quand nous avons parcouru les kilomètres. Nous sommes entrés dans une zone boisée. Les Italiens nous ont dit de nous installer là où nous pouvions et se sont éloignés. Nous sommes restés seuls. Mais très vite les camarades italiens sont apparus en compagnie de trois gardes-frontières yougoslaves armés avec des étoiles rouges sur leurs chapeaux gris. Le moment de se séparer de compagnons fidèles et sincères était venu. Nous avons remercié nos derniers compagnons italiens à poings levés et avons prononcé, en italien « *Arrivederci !* »

Les camarades yougoslaves se sont comportés assez sérieusement au début. Ils nous ont observés avec une certaine retenue professionnelle, même s'ils n'exerçaient le service des gardes-frontières que depuis peu. Après un court silence, ils nous ont posé plusieurs questions : sommes-nous tous Bulgares, sommes-nous tous inter-brigadistes, qui d'entre nous est communiste, qu'a-t-on fait en France... Enfin, ils ont demandé, qui s'appelle Boris ? Je me suis présenté et j'ai dû fournir les informations demandées pour membre du groupe. J'ai commencé avec Ferdinand Vitchev – inter-brigadiste, ancien étudiant, ouvrier non qualifié. Je les ai tous décrits ainsi : six communistes inter-brigadistes, parmi lesquels un avocat, un étudiant, deux émigrés politiques, deux antifascistes chassés par le chômage de Bulgarie, des combattants de la Résistance française et deux soldats évadés des camps allemands des prisonniers de guerre.

– Eh bien, vous êtes les bienvenus, tonna le « chef » des trois, un grand jeune homme qui ne s'était pas rasé depuis quelques jours. – Et allons-y tout de suite, on verra ce qu'il en sera.

Et de nouveau sur un camion, pour renforcer notre conviction que nous nous sommes débarrassés de l'odyssée des piétons. Et nous ne nous sommes pas trompés dans nos pressentiments.

Bientôt, le camion s'engagea dans de larges rues pavées bordées de solides immeubles du XIXe siècle. Ljubljana – la capitale de la Slovénie. Forte influence autrichienne. Environ cent mille habitants. Tenaces, travailleurs, disciplinés et propres. Une université où de nombreux Bulgares ont étudié. C'est ce que je savais de cette ville slovène aux airs autrichiens. Et je n'en ai pas appris plus à ce moment. Notre séjour a été riche émotionnellement, mais court dans le temps.

Dusan Kveder nous attendait dans le club du comité municipal du parti. L'uniforme du général embellissait encore plus ce merveilleux garçon, mais ne le raidissait pas. Il était toujours, pour moi, le même « colocataire », actif, énergique et sérieux du camp du Vernet. Notre étreinte a duré une minute ou deux ; nous nous sentions comme des frères, heureusement retrouvés après une longue séparation.

Maîtrisant rapidement l'effusion d'émotion, Dusan, d'un ton calme, a confié notre groupe à deux camarades slovènes. « Ils vont vous installer et vous nourrir – a-t-il dit et s'est excusé auprès de mes camarades qu'il va me garder chez lui : « Vous comprenez, nous ne nous sommes pas vus depuis près de quatre ans, il y a beaucoup de choses à se raconter, et demain vous êtes en route pour Belgrade. Tout est prêt. »

Il m'entraîna dans un modeste bureau : un petit bureau, des canapés en peluche violette, une petite table ronde avec un placage foncé et deux chaises en velours rouge ; une fenêtre, à travers laquelle les rideaux voilés jaunes laissaient passer librement le soleil.

– C'est le bureau de ma camarade, également partisane. Membre du comité municipal du parti. Peut-être qu'elle viendra à un moment... Et maintenant – dis-moi, pour l'amour de Dieu. Comment et où étais-tu après Vernet ?

J'ai décrit brièvement mon évasion du camp de concentration Des Milles, ma participation à la Résistance française, etc.

– J'ai atteint le rang de major dans la Résistance, même si je travaillais à l'échelle nationale – j'ai terminé mon récit. Et toi, comment as-tu gagné tes épaulettes de général ?

Avec une bonne volonté amicale, Dusan a brièvement brossé la période des quatre ans de sa vie. Après l'attaque d'Hitler contre le Parti des Soviets, la direction du parti du camp de concentration a pris une décision : « Nos camarades doivent aller en Allemagne avec le prétexte qu'ils veulent y travailler ; au début, qu'ils travaillent, qu'ils fassent quelque chose de temporaire, mais à la première occasion, et les conditions se présentent toujours pour une telle opportunité, qu'ils quittent l'Allemagne et se rendent dans leur pays natal. »

– Et en fait – m'a précisé Dusan – le travail en Allemagne était le chemin le plus court pour arriver en Yougoslavie. On m'a installé pour travailler dans une ferme d'élevage bovin. Je suis resté là-bas pendant huit mois. Après cela, j'ai réussi à me rendre en Yougoslavie. Dès mon retour, j'ai immédiatement contacté les partisans slovènes. Ils m'ont vite nommé commissaire politique de la compagnie. Alors j'avais aussi le rang de major. Mais lorsque Trieste a été prise le 1er mai 1945 j'ai gagné les épaulettes de général.

On frappa à la porte. Un vieil homme blond est entré avec un Schmeisser sur l'épaule. Un visage sec et, à ce moment-là, soucieux. Il a demandé à dire quelque chose au général en privé. Isolés dans le coin près de la fenêtre, les deux se chuchotèrent quelque chose pendant deux ou trois minutes. L'homme avec le Schmeisser sortit. Dusan, légèrement agité, se tourna vers moi : « Mon ami Boris, la guerre est finie pour certains ; pour nous – pas encore. Nous avons des Oustachis qui sévissent dans nos parages. Nous devons les extirper jusqu'au dernier. On m'appelle à l'état-major de la garnison. Je dois y être dans dix minutes. Pardonne-moi. Si je suis libre, je te verrai ce soir. Si je suis occupé – j'espère te rencontrer de nouveau ici ou en Bulgarie. Juste au cas où, laisse-moi t'embrasser. »

Le lendemain matin, le charmant Dusan est passé rapidement, n'ayant manifestement pas assez dormi, les yeux rouges et un manteau militaire par-

dessus. Il s'est excusé pour la séparation forcée d'hier soir, il m'a souhaité un heureux voyage de la part de sa camarade.

Le train circulait assez régulièrement, comme par temps de paix, mais à la gare de Zagreb, il s'est arrêté deux heures de plus que l'heure prescrite. Les voyageurs, contrairement à ceux d'Italie, étaient pour la plupart des civils. Il y avait aussi beaucoup de militaires, mais pas de prisonniers de guerre, d'officiers et de soldats blessés, mais souvent des jeunes gens énergiques, qui portaient des uniformes d'officiers ou encore de partisans et qui avaient un très bon moral. Et dans le train, et dans les gares, partout nous avons vu des gens armés. Non seulement les hommes, mais aussi de nombreuses femmes portaient des étoiles à cinq branches sur leurs chemisiers et des revolvers bien visibles à leur ceinture.

Nous nous sommes présentés à notre légation du front patriotique à Belgrade. Les nouveaux diplomates nous ont accueillis très joyeusement. Avec une disponibilité amicale, ils se sont occupés de notre hébergement et de notre départ. Pour Sofia nous avons voyagé la nuit. Le train n'était pas éclairé. Il ne nous restait rien d'autre à faire que de dormir, si possible. Mais l'impatience tenait tout le monde éveillé. Le train s'arrêtait presque toutes les demi-heures. Les arrêts étaient soit en garesoit en plein champ. Les sifflets des cheminots perturbaient notre léger assouplissement.

Tôt le matin nous sommes arrivés à Niš. Nous sommes descendus nous dégourdir les jambes. Le matin de juillet nous a paru inhabituellement froid. Nous avons cherché en vain dans la gare et autour d'elle quelque chose de chaud à manger. Nous avons mangé de la nourriture reçue à Belgrade.

L'arrêt du train a duré plus de deux heures. Personne n'a dit exactement quand le train repartirait. À contrecœur, nous avons visité la gare – un vieux bâtiment qui rappelait l'ancienne gare de Sofia. Après un long arrêt, nous sommes arrivés rapidement à Tzaribrod (Dimitrovgrad).

Les autorités frontalières yougoslaves se sont séparées de nous en bons camarades et nous ont confiés à leurs collègues de l'autre côté.

Nous avons marché sur notre terre bulgare natale.

Une de nos odysées était terminée. La Liberté, pour laquelle nous nous étions battus loin de la patrie, nous accueillait.

23 mars 1973

AU COMITÉ CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE BULGARE

Chers amis,

Par une lettre du 15.I.1973 vous nous demandez de confirmer la participation du camarade Boris Milev dans la Résistance française. Le récit des activités du camarade, que vous donnez dans votre lettre est tout à fait exact.

Boris Milev a effectivement occupé des postes de responsabilité dans l'accomplissement des tâches spécifiques du parti parmi les travailleurs émigrés et en particulier dans l'organisation et la direction des unités nationales, liées à l'organisation militaire illégale des « Francs-tireurs et partisans ».

Dès le début de l'année 1942 Boris Milev a tout d'abord entrepris ses activités parmi l'émigration bulgare, dont les unités des « Francs-tireurs et partisans » ont accompli des exploits remarquables dans la lutte contre les occupants hitlériens.

Après cela, il a occupé *des postes de responsabilité au niveau régional, puis au niveau national, dans l'état-major des unités des participants à la Main-d'œuvre immigrée* (MOI), qui représentaient une partie indivisible des « Francs-tireurs et partisans ».

Après la libération de la France, Boris Milev a été promu au poste de secrétaire du Comité d'action et de défense des immigrés (CADI).

Pendant l'occupation, Boris Milev a travaillé en contact étroit avec le parti et sous sa direction.

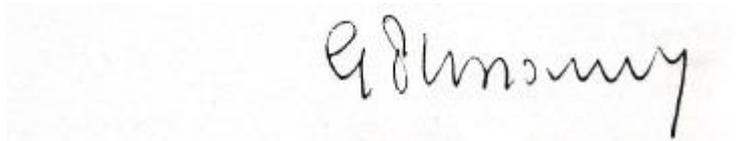
Les postes qu'il a occupés ont été confirmés par plusieurs camarades et plus particulièrement par Henri Rol-Tanguy, membre du Comité central de notre parti, qui était l'un des chefs militaires de la Résistance française – le chef militaire

régional des « Francs-tireurs et partisans » et des « Forces françaises de l'intérieur » en Île de France.

En conclusion, nous confirmons que pendant l'occupation hitlérienne le camarade Boris Milev a occupé des postes de responsabilité comme communiste. Il a pris une part active dans la Résistance et dans la lutte patriotique du peuple français pour la libération.

Veillez agréer, chers amis, nos sentiments fraternels.

(s) GASTON PLISONIE

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Gaston Plisonie', written in a cursive style.

secrétaire du Comité central,
membre du Bureau politique

TÉMOIGNAGE

Je soussigné, Louis – Lajb Grojnowski, pseudonyme Louis Bruno,

Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la « Croix militaire avec palmes », médaille de la Résistance française et de la guerre de 1939-1945, major des Forces françaises de l'intérieur,

Pendant l'occupation, responsable national de la Main-d'œuvre immigrée (MOI).

J'atteste sur l'honneur que Monsieur BORIS MILEV, de nationalité bulgare, au début de 1942, passe à la lutte armée dans les rangs des combattants et des partisans-émigrés ; participe à de nombreuses actions de combat à Paris et en banlieue parisienne. Dans cette activité, M. Milev se distingue par son dévouement à la lutte contre les occupants et ses qualités militaires. Pour cette raison, il a été nommé en septembre 1942 à la direction des « Combattants et partisans-émigrés » en région parisienne. Sous sa direction, un certain nombre d'actions notables ont été menées par des combattants émigrés de diverses nationalités.

Au mois de novembre 1943 M. Milev a été nommé comme membre de la direction centrale de la MOI pour la zone nord, spécialement chargé d'organiser les sabotages et autres actions militaires contre les occupants.

Monsieur Boris Milev a participé activement, arme à la main, à l'insurrection de Paris.

Montreuil, le 25 mai 1972

LOUIS GROJNOWSKI

Le jeune Boris Milev.



Héraklia Mileva, la mère.



Stefan Dimitrov,
le maire rouge de Sofia, 1932.





La citadelle de Namur, Belgique.

Le camp de concentration du Vernet.



Dans les rues de Marseille avec l'ingénieur Atanas Bratanov.



Avec des camarades dans le camp de concentration Des Milles.

Les participants du groupe bulgare de combat à Paris :
Nikolai Radoulov, Vladimir Shtarbanov, Boris Milev,
Nikola Marinov.





Combattants bulgares de la Résistance parisienne : Nikolai Radulov, Vladimir Shtarbanov, Georgi Stoyanov, Hristina Radulova, Boris Milev, Nikolai Zadgorski, Nikola Marinov.



Benoît Frachon, membre du bureau politique du CC du parti communiste français, un des dirigeants de la Résistance française.

Odette Tibble, secrétaire de Boris Milev pendant la Résistance.



Pierre Hentgès, camarade dirigeant français, ayant travaillé dans la Résistance.

Robert Ballanger, responsable des FTP français dans la zone occupée de la France (à gauche).





Boris Milev comme interné du camp de concentration du Vernet, dessiné par le peintre espagnol Eladio (20 mai 1940).

Georgi Stoyanov, capitaine de la Résistance française.

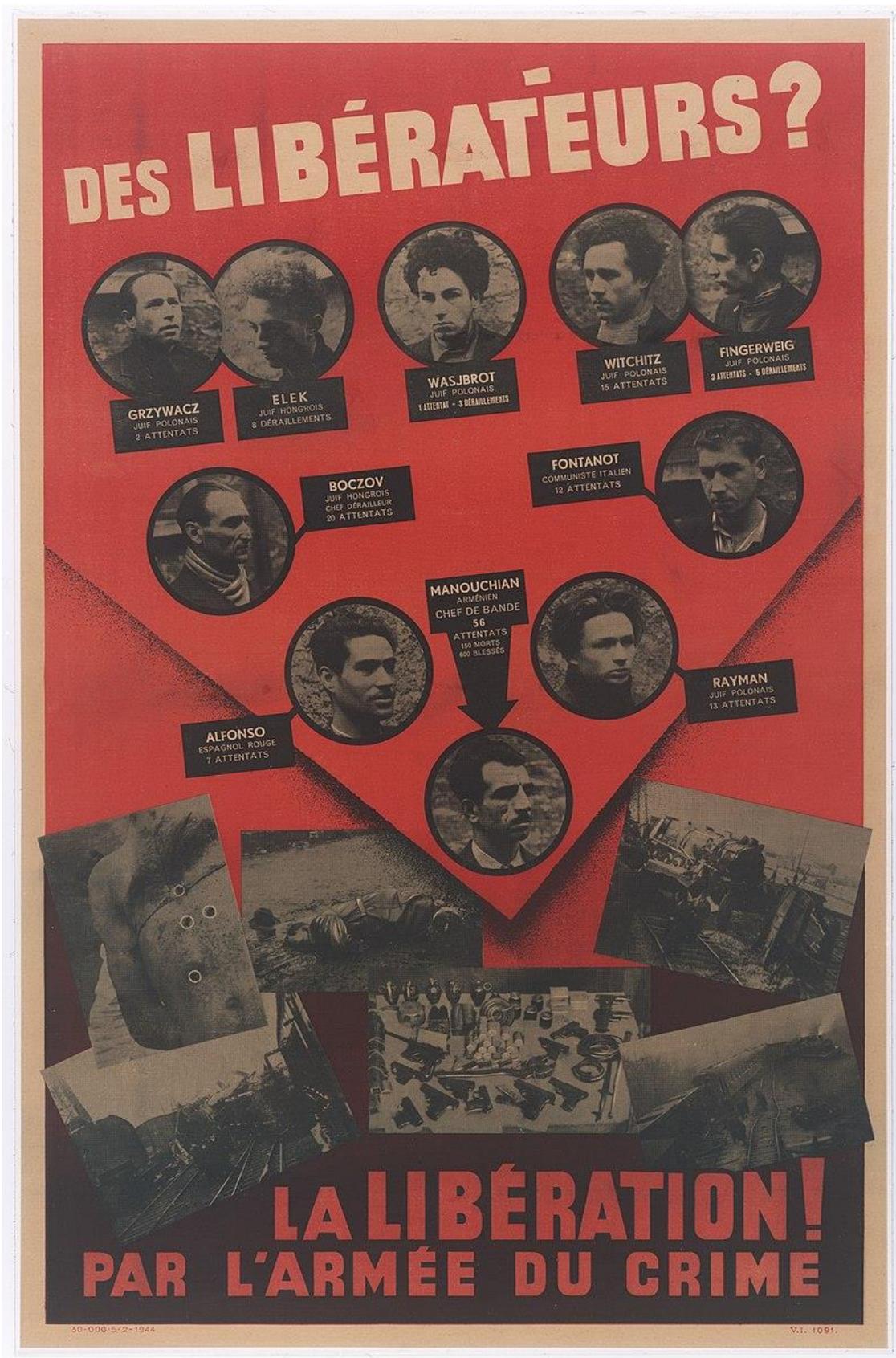


Major Roger, responsable militaire des FTP-MOI de la région parisienne.



à Boris Miles
fraternement. Rol-Tanguy

Colonel Henri Rol-Tanguy, le libérateur de Paris (août 1944).



Cette affiche dégoûtante était l'œuvre des occupants allemands. Les photographies des accusés ont été prises après trois mois de torture afin de rendre les accusés répugnants. Mais les Français dans de nombreuses villes mettaient des fleurs devant les affiches.

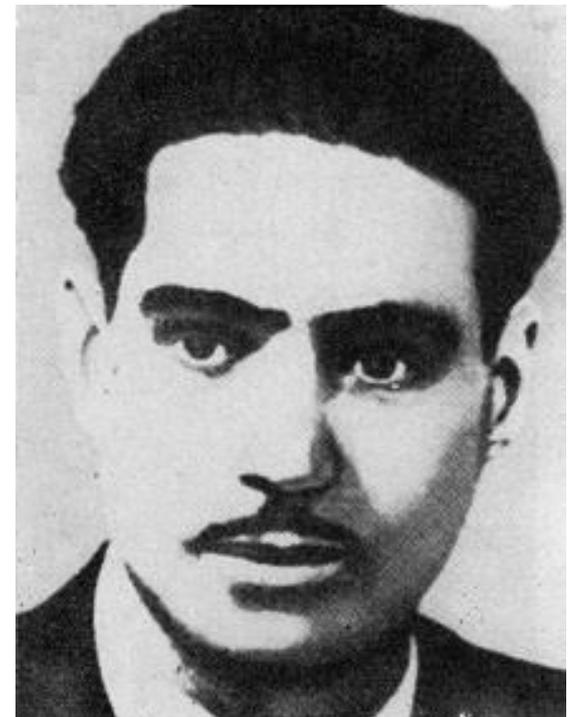


Missak Manouchian, Georges, ayant temporairement remplacé la muse par l'arme de la Résistance.



Joseph Boczov, ingénieur chimiste, ayant mis ses connaissances au service de la libération de la France.

Marcel Rajman, 21 ans. On l'appelait « Tchapaev ».



Celestino Alphonso, capitaine de l'armée républicaine espagnole.

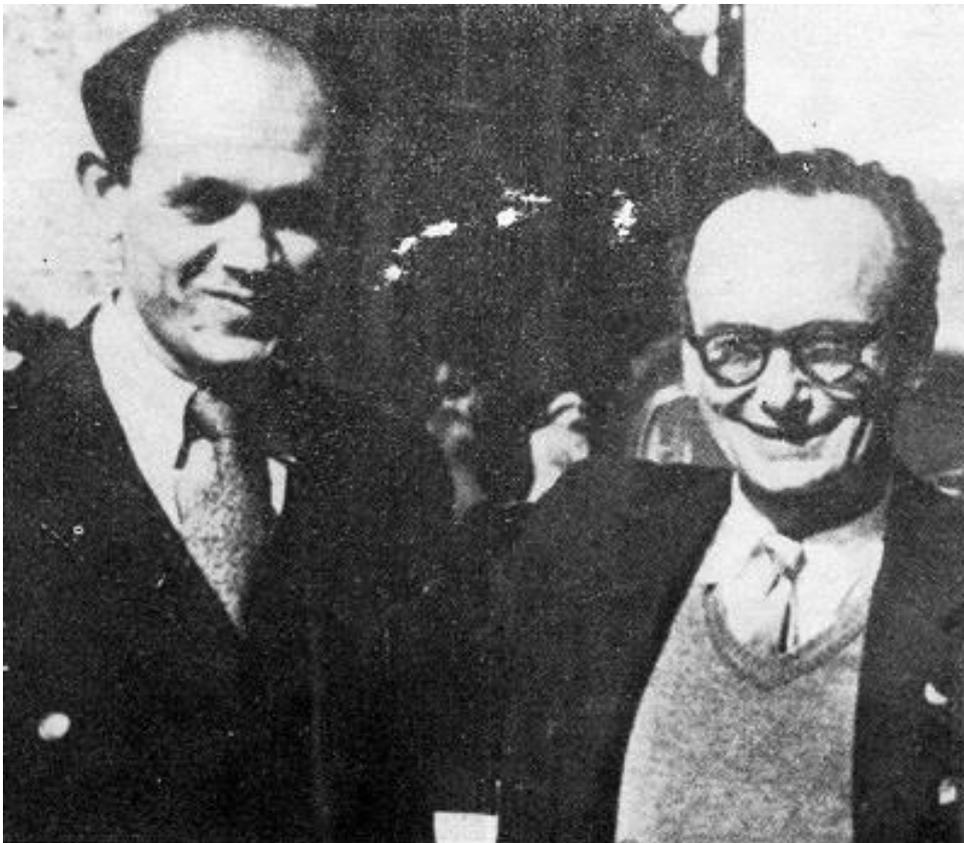


Spartaco Fontanot. Après ses frères Jacques et Nerone il meurt lui aussi, pour que la liberté triomphe.



Tommy Elek, étudiant, ayant préféré l'arme à l'enseignement.

Boris Milev et Pierre Villon, secrétaire général du Conseil national de la Résistance, 1946.





Le président du conseil d'État de la RPB Todor Jivkov décore B. Milev avec l'étoile d'or « Héros du travail socialiste » et la médaille « Georgi Dimitrov », 1971.



En discussion avec Jacques Duclos et Vladimir Bonev, 1972.

Les amis de la lutte antifasciste : B. Milev et le vétéran-centenaire Jordan Milev.





Le peuple parisien élève des barricades pendant l'insurrection de Paris, août 1944.

Des barricades dans les rues de Paris.





Les anciens amis du journal *RLF*: Hristo Radevski, Liubomir Ognianov – Rizor, Boris Milev – Ogin, Angel Todorov, 1979.



Mihail Antonov, capitaine soviétique, caché par la famille Dora et Boris Kazakov.

B. Milev et Hristo Hrolev en excursion à Vitosha, aux environs de « Zlatni mostove », 1932.





Les tombeaux des 23 émigrants fusillés par la Gestapo, héros de la Résistance française, cimetière d'Ivry à côté de Paris.



Le garage rue de Laborde, incendié par les combattants émigrés bulgares, roumains et polonais.

Stefan Hristov, secrétaire du comité régional du PCB, Sofia, en 1932-1933.



Petar Hristov, ami d'enfance de Boris Milev.



INDEX DES NOMS

(en bleu les membres de la famille Milev)

- Abetz : 239
Alberganti : 273, 275, 479, 480, 481
Albert : 357, 358, 359, 360, 361, 362
Aldo : 442
Alexander, Harold, Georges : 484
Alfonso : 391, 392, 394, 433, 435, 436, 437
Anastas, frère de Boris Milev : 24, 33
Anavi, madame : 292
Andreev, Dimitar : 175
Andreev, Georgi : 279
Andreev, Ivan : 89, 125, 126, 127, 128, 131, 135, 139, 140
Andro : 254
Angheloff, Théodore, Bojanata : 109, 110, 158
Anguel, *baï* : 47, 48, 49, 51, 52, 54, 55
Anguelov, Ratcho, Dr : 168
Antoinette, Mme : 76, 77
Antonov, Mihail, Misha : 399, 400, 512
Apostolov, Asen : 191
Apostolova, Kunka : 143, 151
Aristophane : 101, 102
Arnold, lieutenant : 422, 424
Artik, Mme : 298, 308, 396, 397
Asa, David : 164, 165, 166
Astardjian, M. : 84, 85, 86
Atanasov, Nikola Savov : 279, 483, 469
Augustino : 487, 488
Avramov, Georgi : 235
Avuski, Petar : 454, 455, 456, 457, 458
Bakalov, Georgi : 24, 27, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 99, 100, 106, 180
Bakalov, Stefan, Sharlana : 473, 484, 490
Bakalova, Lora : 91, 94
Bourmov, Alexandar : 152
Boyadzhiev, Asen : 152
Boykikev : 223, 224
Branichev, Avakoum : 89
Bratanov, Atanas : 268, 274, 275, 278, 500
Bratkov, Yordan : 142, 152, 178, 196, 197, 198
Brecht, Bertolt : 250
Breton, André : 136
Bronstein : 273
Budevskia, Adriana : 41
Carré, Lucien : 294
Catherine : 329, 338, 345, 347, 348, 349
Chamberlain : 242
Chaumas, Yvonne : 291
Chopin : 96
Chopov, Toushé : 76, 77, 108
Churchill, Winston : 420
Claude : 416, 417, 418, 419, 421, 425, 427, 429
Clemenceau : 87
Cloarec, Georges : 434
Colombo : 261, 273, 479
D'astier, Emmanuel : 465
Daladier : 242
Dalem, Franz : 259, 265, 276, 268, 325
Damianov, Atanas : 151
Damianov, Raiko : 240
Damianova, Maria, Micheto : 151, 154
Daniel, Issac : 24, 38
Dante : 255
Danton : 34, 61
Darev, Georgi : 31, 33, 35, 37
De Gaulle, général : 60, 287, 288, 294, 295, 463, 469, 473
De Lattre de Tassigny : 449

De Monzie, Anatole : 288
 Déat, Marcel : 239
 Delmelle, Hippolyte : 112, 113
 Deltchev, Gotsé : 77
 Deluque, M. : 68, 69, 72, 73, 74, 75
 Denise : 245, 444, 453, 456, 460, 461
 Desjardins : 246, 247
 Deter, Adolf : 256, 263, 269, 277
 Detilleul : 266, 272, 277
 Diankov, Doncho : 411
 Diavolski, Petar : 230, 231
 Dimchev, Pr associé, Dr : 205
 Dimitrievich, Sergei : 273
 Dimitrov, Georgi : 168, 178, 206, 210, 233, 246, 256, 265, 280, 294, 471
 Dimitrov, Ivan, Shishko : 214
 Dimitrov, Ivan, Zoin : 214
 Dimitrov, Sabi : 196, 197
 Dimitrov, Stefan, *baï* : 176, 177, 178, 180
 Dimitrov, Stoyko : 63, 64, 66, 70, 71, 72, 74, 76
 Dimitrov-Goshkin, Georgi : 213, 214, 217, 218, 219, 220, 222, 223
 Dimova, Maria : 90, 91, 92, 93
 Diustabanova, Dora : 38
 Doriot, Jacques : 135, 239
 Doudov, Zlatan : 256
 Doukov, Hristo, *baï* : 30
 Doukov, Petar : 35
 Doychev, Doycho : 94
 Draganov : 182, 183, 210
 Drago : 254, 268, 269, 270
 Dragoycheva, Stefka : 186, 187
 Dramaliev Kosta, Maïstora : 291, 308, 472, 473
 Dramaliev, Kiril : 291
 Dubois, major, viconte : 262, 272, 340
 Duclos, Jacques : 292, 451, 471, 510
 Dufriche, Marcel, Maxime : 411, 413
 Dukas, Paul : 95
 Dullin, Charles : 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106
 Dyulguerov, Ivan : 127, 140
 Eisler, Gerhard : 256, 273, 276
 Eladio : 249, 250, 253, 257, 264, 266, 276, 504
 Elek, Tommy : 338, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 365, 385, 386, 387, 388, 433, 435, 437, 468, 508
 Éluard, Paul : 8
 Engels : 341
 Eschyle : 37
 Étienne, M. : 65
 Ezekiev, Boris : 191
 Ferdo, *baï* : 221, 233
 Fingerchwajg : 433
 Fontanot, Jacques : 437
 Fontanot, Nerone : 437
 Fontanot, Spartaco : 433, 434, 435, 508
 Frachon, Benoît : 292, 329, 471, 502
 Fromage : 246, 247
 Furen, Svetoslav : 47
 Gaidandjiev, Nikola, Nikolai : 456, 457
 Ganchev, Boris : 38
 Ganovski, Sava, Trudin : 160, 171
 Garvanov, Ivan : 232, 233, 235
 Garvanski, Netzo : 200, 212
 Gémier, Firmin : 95, 99
 Georges, Pierre, colonel Fabien : 293, 353, 440, 462
 Georgiev, Ivan : 178
 Georgiev, Spas : 260, 279, 280
 Géré, Marcella : 453, 454
 Gilbert : 356, 357, 359, 380, 428, 429, 432
 Ginestet, Edmond : 127
 Godart, Justin : 440, 465, 466
 Goebbels : 287, 292, 341, 393, 433, 441
 Goethe : 255

Gomez, général : 253, 264, 265
 Gonzalez : 281, 283
 Goretsky, Anatoly : 83, 85, 86, 87, 88, 107
 Gougoushev, Andon : 222, 223
 Govedarski : 131, 133
 Gradinarov, Milko : 144, 145, 146
 Grafa, agent, 209, 210
 Grantcharov, Ivan : 144, 145, 146
 Grantcharov, Petar : 166, 199
 Grigorov, Petar, *baï* : 135, 236, 237
 Grojnowski, Louis, Lajb, Bruno : 6, 329, 409, 413, 427, 428, 498
 Grozev : 146, 171
 Grzywacz, Szlama : 433
 Guénchev, Dimitar, Bateto : 290, 291, 296, 297, 298, 299
 Guénchev, Kolyo : 76
 Guenov, Todor : 170
 Guérganova, Petya : 40
 Guéshev, Nikola, Rimski : 142, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 153, 154, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 210, 211, 212
 Guéshkov, Marin, P. : 191, 192, 193, 199, 205, 208, 209, 212, 213
 Guytchev : 174
 Gyoza : 280
 Hadjiiski, Lyuben : 240
 Hadjiliev, Dimitar : 170, 171
 Halatchev, Karamfila : 290
 Heinemann : 256
 Henriot, Philippe : 445
 Hentgès, Pierre, Robert : 414, 503
 Herbst, Joseph : 193
 Hermès : 38
 Hershkovich, Isidor : 149, 150, 151
 Himmler : 341
 Hitler : 238, 239, 242, 262, 278, 286, 287, 289, 290, 292, 294, 317, 341, 345, 346, 348, 376, 393, 394, 413, 430, 441, 450, 477, 484, 493
 Holban, Boris, Roger, Olivier, Bruhman, Baruch, major : 299, 302, 306, 307, 311, 313, 314, 315, 316, 319, 320, 322, 324, 328, 329, 331, 332, 333, 334, 335, 337, 338, 340, 354, 355, 357, 359, 370, 372, 373, 374, 377, 385, 386, 390, 391, 392, 401, 407, 408, 434, 504
 Homère : 255
 Hranova, Olga : 189
 Hrelkov, Nikolai : 89, 108, 140
 Hristov, Kiril : 97
 Hristov, Petar, Petarcho : 22, 23, 37, 38, 40, 41, 45, 514
 Hristov, Stefan, l'indien : 89, 137, 140, 162, 172, 225, 514
 Hrolev, Hristo, Grafa : 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 51, 56, 57, 59, 141, 142, 142, 144, 145, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 158, 161, 163, 164, 174, 177, 180, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 512
 Hugo : 62, 255
 Ibrishimov, Veltcho, *baï* : 125, 126, 237
 Ignatov, Boris : 178
 Ignatov, Stoil : 232
 Igov, Ilko : 140
 Ikonomov, Mateï : 46
 Iliev, Borislav : 178
 Ilitch, général : 274, 275, 462
 Irena-Wanda : 421, 422, 424
 Ivanov, Boris : 45
 Ivanov, Nacho : 214
 Ivanov, Stamat : 214
 Jacques : 181, 437, 444, 508
 Jamois, Marguerite : 250
 Jando, M. : 461, 462
 Jar, Alexandru, Étienne : 350, 351
 Jaurès, Jean : 100
 Jean : 356, 357, 375, 376, 377, 380, 448

Jelul : 255
 Jeromski : 238
 Joseph : 217, 432, 442
 Jouvét, Louis : 103
 Kabakchiev, Hristo : 168
 Kalaïdjiev, Hristo : 142, 143, 152
 Kaltchev, Kamen : 214
 Kaltchev, Vasil : 177
 Kamara : 120, 121, 122
 Kambourov, Svetoslav : 37, 38, 39, 42
 Kamenov, Todor : 211
 Kaminski, Jacques, Hervé, Irène : 325, 326, 327, 328, 362, 363, 364, 370, 371, 407, 408, 413, 414
 Kanev, Ivan : 251, 252, 280
 Kaprièlov, Kaprièl : 214
 Karamazov, Aliosha : 31
 Karan : 82, 83, 85
 Karaslavov, Georgi : 152, 160, 167, 169, 214
 Karastoyanov, Metodi : 214
 Karev, Gavrail : 214
 Kasprowicz : 238
 Kazakov, Boris : 291, 397, 398, 399, 400, 428, 456, 512
 Kazakova, Dora : 397, 399, 428, 456, 512
 Kazar, Yves : 306
 Kehua, Hook : 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124
 Kirkov, Georgi : 168
 Kiryakov, Tsvyatko : 296, 298, 444
 Kisimov, Konstantin : 38, 138
 Kitzinger, général : 450
Klintcharova, Stefana, première épouse de Boris Milev : 151, 153, 154, 155, 158, 172, 173, 186, 187, 188, 189, 199, 215, 224
 Kluge, maréchal : 450
 Knochen : 450
 Kocho, Daskala : 196, 197
 Koké, Andrée : 369, 370, 456
 Kolarov : 206, 210
 Kolev, Docho : 195, 198, 199, 200, 208, 209, 212, 222, 252
 Komitski, Ivan : 191
 Konstantinov, Dimitar, Mitreto : 50, 55, 162
 Kostov, Georgi : 89, 155
 Koulev, Zhecho : 223
 Koutouzov : 287
 Kovaliov, Vasil : 272, 273, 277
 Kovatchev, Kiril : 233
 Kovo, César : 272, 273
 Krapchanski, pope : 12, 16, 18, 19
 Krapchev, Danail : 204
 Krapchev, Dr : 204, 205
 Krosnakov, Ivan : 90
 Kubatski : 265, 269
 Kun, Béla : 280
 Kveder, Dousan : 253, 255, 491, 492
 Kyosev, Dino : 135
 Lai, Tin : 284, 285, 286, 287
 Lamouche, consul : 86
 Lankov, Nikola : 152, 160, 167
 Lasser, Jean : 434
 Latinovich, Lazar : 470
 Laurent, Mme : 134, 135
 Laval, Pierre : 262, 290, 383
 Lazarov, Atanas : 49
 Lazarov, Georgi et Toma : 50
 Leclerc, général : 462, 463
 Lénine : 135, 160, 162, 170, 171, 194, 238, 341
 Leonard : 252
 Lermontov : 255
 Liaptchev, Andreï : 94, 141, 142, 151, 152
 Liaptchev, Dimitar : 214
 Lily : 407, 428, 429, 453
 Liset, colonel : 452

Longo, Luigi, Gallo : 263, 264, 265, 277, 479, 481, 482, 483, 484, 485
 Losserand, Raymond : 294
 Louis XVI : 60, 62
 Lozan, le gros, *baï* : 23, 30
 Machado : 269, 277
 Maeterlinck, Maurice : 113
 Maïakovski, Vladimir : 94, 162
 Manchev, Boris : 214
 Manolov, Ferdinand : 219
 Manouchian, Missak, Georges : 363, 364, 365, 366, 367, 368, 403, 406, 433, 434, 435, 437, 438, 441, 468, 507
 Margarita : 428, 429
 Marie-Antoinette, : 62
 Marinchevski, Asen : 199, 212
 Marinov, Nikola, Kolyo, Pierre : 291, 293, 296, 297, 298, 300, 301, 304, 305, 309, 317, 319, 322, 323, 461, 464, 501, 502
 Marinski, Ivan : 108, 140, 205, 214
 Markov, Vasil : 199, 200, 202, 212, 214
 Martinov, Ivan : 152, 167, 214
 Marty, André : 256
 Marx : 150, 194, 341
 Matić : 254
 Maupassant, Guy de : 62, 140
 Maurice, Jean : 123, 124
 Max : 413
 Mayer, List, Richard : 363, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 374, 376, 377, 379, 380, 387
 Mehandjiiski, Tzviatko : 228
 Mehandov, Boncho : 146, 204, 209
 Melamed, Robert : 473
 Metzker, Paul : 256
 Meunier, Constantin : 112
 Meyer, Israel : 89
 Mező, Imre, Edgar : 350, 351
 Michels, Charles : 132
 Mickiewicz, Adam : 22
 Mikhailov, Atanas : 279
 Mikhailov, Vancho : 46, 198
Mile, père de Boris Milev : 94
 Milev, Boris, Ogin, Charles, Gaby, Bore, Mircho, Juro Petrovich : 7, 10, 11, 31, 35, 40, 77, 150, 164, 170, 209, 213, 214, 229, 242, 252, 261, 272, 281, 291, 317, 323, 324, 325, 328, 330, 332, 337, 348, 353, 359, 361, 362, 372, 373, 390, 400, 407, 409, 414, 416, 426, 428, 429, 451, 542, 453, 456, 458, 459, 471, 479, 496, 497, 498, 499, 501, 502, 503, 504, 508, 512, 514,
 Milev, Geo : 92, 162, 222
 Milev, Lazar, Zaharchouk : 151, 225
 Milev, Stoyan : 175
 Milev, Yordan : 178, 195, 196
Mileva, Odette, Micheline, Mariana, Michèle, Henriette, Louise, (Erna, Dunka), deuxième femme de Boris Milev : 337, 340, 344, 345, 351, 354, 355, 389, 415, 416, 417, 418, 421, 428, 429, 432, 442, 442, 444, 445
 Millet, Jean : 101, 107
 Mirko : 83, 85
 Mitovich : 147, 149
 Mitra, mamie : 158, 159
 Mitsiev, Ivan, Nayden : 76
 Molière : 100
 Monge, M. : 69, 70
 Montgomery : 420
 Mood, Petar, Laporte : 329
 Moser, major : 293
 Moshev, Issac : 473, 484, 490
 Moulin, Jean : 295
 Moushanov : 174
 Moutev, Ivan : 178
 Münnich, Ferenc : 252
 Mussolini : 274, 275, 477, 488, 489

Nadia, sœur de Boris Milev : 20, 41
 Naïdenov, Dimitar : 152, 160
 Naoumov, Alexandar : 152
 Napetov, Petko : 180, 181, 182, 183, 184
 Napoléon : 62, 97, 266, 272, 278, 287, 289
 Nastev, Petar : 222
 Nathan, Jacques : 160, 168, 176, 181, 193, 199, 208, 212, 214
 Nedialkov, Grigor : 228
 Nemirov, Dobri : 24, 38
 Nenov, Atanas : 151
 Nenova, Trajana : 151, 199, 235
 Neumann : 256, 274, 275
 Nicola : 273, 274, 275, 276, 278, 279, 489
 Nielsen, Asta : 66
 Nikita, bogomile : 130
 Nikolov, Atanas, Kolata : 234
 Nikolov, Kruger : 40
 Nikov, Hristo : 199, 212
 Nino : 411, 412, 413
 Oberg : 450
 Ognyanov, Liouben, Rizor : 149, 155
 Ognyanov, Sava : 39, 40, 41, 42
 Osipov, metteur en scène : 39, 40, 41
 Palladio, Andrea : 489
 Panchev, Kutyo : 177
 Paskov, Georgi, Georges : 237, 455, 456
 Paskova, Stella : 237, 456
 Passeur, Steve : 103, 104, 106
 Passionaria : 253
 Patsev, Atanas : 89
 Patsev, Vasil : 89
 Paulus de Châtelet, Pierre : 112
 Paulus : 351
 Pavlov, Todor : 151
 Pavlova, Gana : 151
 Pendjerkov, Georgi, Dialektkata : 149, 155
 Penev, Krum : 152, 161
 Pereira : 275, 276
 Perenovski, Nedialko : 228
 Pergelov, Tchitchoto : 290
 Pétain : 262, 289, 290, 383
 Petev, Nikola : 131, 140, 224
Petko, cousin de Boris Milev : 12
 Petkov, Kosta : 177
 Petkov, Yanko : 151, 152, 154, 155, 158, 188
 Petrov, Georgi : 90
 Petrov, Ivan : 296
 Petrov, Todor : 168
 Pianechki, Ivan : 142, 172, 173, 175
 Pientka : 416, 417, 418, 419, 420, 421, 425, 429
 Pierre, M. : 76
 Pierrot : 373, 374, 377, 378, 379, 380, 402, 403, 404, 405, 406, 484
 Pilsudski, Józef : 238, 239
 Pipkov, Lyubomir : 94, 95, 96
 Pirinski, Geo : 135
 Pisarev : 217
 Pitoëff, Georges : 103
 Plisonie, Gaston : 497
 Plochev, Danyo : 195
 Politzer, Georges : 288
 Polyanov, Dimitar : 151, 159
 Popandov, Pavel : 172, 173, 176, 178, 180, 181
 Popov, Krum : 200
 Popov, Nikola : 251, 252, 257
 Popova, Roza : 37, 38, 42
 Porten, Henny : 66
 Pouchkine : 255
 Prahov, Asen : 59
 Pramatarov : 202
 Przybyszewski : 23, 24
 Radevski, Hristo : 152, 160, 162, 163, 164, 167, 169, 194, 512

Radoulov, Georgi : 296, 461
 Radoulov, Nikolai, Nikola, Jean-Pierre : 260, 267, 293, 296, 298, 300, 301, 302, 304, 305, 315, 319, 321, 323, 501
 Radoulov, Radi : 63, 64
 Rajman, Marcel, Chapaev : 338, 339, 340, 341, 343, 344, 367, 368, 391, 392, 394, 433, 434, 435, 436, 437, 507
 Rakhmetov : 125, 161
 Rakovski, Krastan : 214
 Rau, Heinrich : 275, 278
 Razlogov, Nikola : 135
 Reich, Laszlo : 252
 Remarque, Erich Maria : 171
 Ritter, Julius : 393, 394, 396
 Rizov, Georgi : 109
 Robert : 413, 414
 Robespierre : 61, 400
 Robov, Alexandar, Shishko : 232
 Roger, inspecteur : 107
 Roger, mécanicien : 287
 Rolland, Romain : 257
 Rol-Tanguy, Henri, Yves : 4, 11, 294, 328, 395, 398, 400, 428, 450, 451, 463, 496, 505
 Romain, Jules : 103
 Romanov, Atanas : 152
 Rouge, Ivan, Katia : 198
 Roumenov, Boris : 47
 Rousinov, pope rouge : 214
 Rouxel, Roger : 434
 Sakharov, Nikola : 160
 Sandanski, Yané : 125, 126
 Santos : 273
 Saraliev, Totyo : 212
 Savov, Boris, Pileto : 260, 279, 280
 Savov, Stefan : 38
 Scævola, Mucius : 309
 Schaumburg, général : 389, 392, 394
 Schnitzler, Arthur : 38
 Scholtitz, von : 450, 463
 Secondo : 375, 376, 377, 378, 448, 484
 Seikov, Yordan : 39
 Sharlandzhiev, Dimitar : 158, 159
 Shatorov, Metodi, Atanasov : 89, 236, 237, 239, 390
 Shelgounova, Lydia : 90
 Shimon : 273, 275
 Shivarov : 206, 210
 Shtarbanov, Vlado, Gaston : 291, 293, 296, 298, 302, 453, 456, 457, 460, 464, 501, 502
 Shtibi, Georg : 256, 257, 258, 259, 260, 264
 Sidérov, Emil, Bolsheto : 59
 Simo, Pavel, Paul : 338, 339, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349
 Simon : 287
 Slaveykov, Pencho : 22, 39, 40, 97
 Smirnenski, Hristo : 57, 97, 150, 163, 280
 Snezhina, Elena : 39, 41
 Solange : 329, 380, 381, 382, 383, 401, 408, 409,
 Spasov, Mircho : 199, 212
 Spasov, Pavel : 191, 199
 Staline : 135, 287
 Stamatov, Georgi : 39
 Stamboldjiev, Vasil : 59
 Stamboliiski, Alexandar : 23
 Stamenov, garde : 36
 Stanev, Lazar : 172
 Staykov, Encho : 152, 160, 176, 193, 194
 Stefan, archimandrite : 150
 Stefanov, Ivan : 89, 135, 140
 Stefanov, Tzvetan : 152, 176, 193
 Stoev, Georgi, Georges, Dr Schwartz : 244, 245
 Stoichkov, Ivan : 257, 260, 276, 277, 278
 Stoublenska, Milka : 40

Stoyanov, Avram, *baï* : 178, 193, 194
 Stoyanov, Georgi, Martin : 220, 221, 336, 473, 488, 502, 504
 Stoyanov, Lyudmil : 24, 38, 170
 Stoyanov, Penko : 191, 225, 226, 227, 228, 229
 Stoyanov, Stoyné : 80
 Stoyanov, Todor, Toshkata : 167, 216, 217
 Stoychev, Petar : 39, 151
 Stülpnagel, von, général : 353, 382, 450
 Tabakova, Tzvetana : 95
 Tagore, Rabindranath : 255
 Tanev, Tatcho : 39
 Tanev, Yordan : 195, 196, 212
 Tarabanov, Milko : 89, 125, 131
 Targovski, Asen : 232
 Tashkov, Georgi, *oncle de Boris Milev* : 26
 Tashkov, Vasil : 200
 Tashkova, Anastasia, *grand-mère de Boris Milev* : 26, 44, 156
 Tashkova, Mileva, Héraklia, *mère de Boris Milev* : 12, 26, 499
 Taskov, Boris : 199, 208, 209, 212, 213, 214
 Tatarov, Atanas : 237
 Thelmann, Ernst : 274
 Thenardier : 131, 133
 Thorez, Maurice : 246, 247, 289
 Tiankov, Alexandar : 471
 Tibble, Odette, Danielle : 329, 428, 460, 503
 Tillon, Charles : 440
 Tinchev : 214
 Tipov, Pando : 82, 83
 Todorov, Anguel : 152, 161, 167, 512
 Togliatti, Palmiro : 246
 Tonchev, Hristo, Itseto : 132, 134
 Topentcharov, Vladimir : 152, 155, 161, 170
 Totev : 140
 Traikov, Hristo : 152, 180, 184, 185
 Trakiiski, Boris : 110
 Trandafilov, Vladimir : 95, 96, 97, 98, 99
 Transki, Kolyo : 225
 Trayanov : 237
 Trendafila : 229, 230
 Tsankov, Alexandar : 37, 141, 151, 152
 Tsankov, Georgi : 191
 Tsolov, Petar : 224
 Tsviatkov, Anton : 191, 212, 219
 Vaillant-Couturier, Paul : 350
 Valéry, Paul : 64
 Vassilev, Orlin : 214, 215
 Vassilev, Vladimir : 39, 43
 Velev, Boris : 79, 89, 125
 Velev, Krastyo : 219
 Velio, *baï* : 47
 Veliotz, Valentin : 140
 Velitchkov, Kiril : 279
 Velitchkov, Nikola, Kolyo : 230
 Véronèse, Paul : 487
 Veselinov, Kosta : 158
 Videnov, Ivailo : 172
 Villen, Sébastien : 128
 Villon, Pierre : 465, 467, 508
 Vinarov, Ivan, Petrovich : 236, 237, 239, 253, 281
 Vinarova : 146
 Vitchev, Ferdinand : 473, 491
 Vladikov, tailleur : 110
 Vodenitcharov, Vassil, Vaska : 473, 475
 Voïkov, Alexander : 214
 Volodia : 426, 427
 Wajsbrod : 433
 Wilhelm, Kaizer : 13
 Witchitz : 433
 Wolf, Freidrich : 252, 256, 261, 264, 275

Yanakiev, Ilia, Kadiyata : 251, 252, 260
Yanka : 111, 112
Yankov, Dr : 222
Yankov, Kosta: 222
Yavorov, P.K., Peyo : 22, 24, 27, 97, 250
Yordanova, Zorka : 38, 138
Yosif : 269, 270
Yurgandzhiev, Petroush : 155
Yuroukov, Andrei, Victor : 192
Zadgorski, Nikolai : 291, 296, 297, 298,
319, 444, 453, 456, 502
Zaré, *baï*: 233, 235
Zhechev, avocat : 178, 179, 180
Zhechev, Nikola : 107, 108
Zhendov, Alexandar : 58, 152, 161, 167,
170, 172
Zhivkov, Todor : 191
Zimmer, Bernard : 102
Zlatev, Dr : 109, 111
Zlatko, *baï*: 47, 48, 49, 52, 54
Zmiyarov, Stoyan : 163
Zola, Emile : 112
Zuibarova, Katerina : 291